Est A - 1625

LITTERARUM SOCIETAS ESTHONICA 1838—1938

LIBER SAECULARIS



ÕPETATUD
EESTI SELTS
1838

TARTU 1938

EstA-1625

ÕPETATUD EESTI SELTSI TOIMETUSED
COMMENTATIONES LITTERARUM SOCIETATIS ESTHONICAE
XXX

LITTERARUM SOCIETAS ESTHONICA 1838—1938

LIBER SAECULARIS

II

Eesti Teed

ÕPETATUD
EESTI SELTS
1838

TARTU 1938

i 29308847

TARTU ÜLIKOOLI
RAAMATU KOGU

K. Mattieseni trükikoda o.-ü., Tartu, 1938.

Tutuli de l'âge du fer romain dans la région de la Baltique orientale.

Par H. Moora.

Parmi les trouvailles estoniennes de l'âge du fer romain quelques broches singulières en forme de „tutulus" ont attiré depuis longtemps l'attention des archéologues (fig. 9 [1]). Il y a quelques années il s'y et ajouté une agrafe de même forme (fig. 4). Ces broches ont été classées jusqu' à présent parmi les broches à disque de la Baltique orientale, bien qu'elles ne s'y prêtent pas bien quant à leur forme et à leur âge. Dans les tout derniers temps on a trouvé en Lettonie plusieurs nouvelles parures en forme de tutulus (fig. 3, 5, 6) qui projettent une nouvelle lumière sur les origines de tout ce groupe d'ornements.

Deux objets au moins parmi les tutuli lettons, à savoir celui d'Aizezeri, distr. Rēzekne, et celui de Gailīši, distr. Jelgava, ont dû être des agrafes de ceinture. Tous deux sont de forme analogue (fig. 5, 6). Ils présentent à leurs bords des ornements en cordonnet imité, en fonte, et quatre groupes d'ornements, formés de disques spiraliformes, qui s'attachent à la manière d'ailes à leurs bords. Le troisième tutulus provenant d' Ivaši, distr. Valmiera, (fig. 3) représente au contraire un disque avec bouton conoïdal au milieu. Sa surface est partagée en trois zones par trois cercles fins et concentriques en saillie. Le revers des exemplaires d'Aizezeri et de Gailīši est muni de deux crochets pour attacher la courroie. A côte d'un de ces crochets se trouve un oeillet large et plat, par lequel on fait passer le bout de la courroie auquel l'a-

[1] Comp. R. Hausmann Grabfunde aus Estland (Reval 1896) pl. IV:3, 4.

grafe était attachée d'une manière fixe. Mais il n'y a pas d'oeillet pour l'autre bout, lequel devait être agrafé ou dégrafé chaque fois qu'on voulait attacher ou détacher la ceinture. On trouve des restes d'une courroie à l'un des crochets, et dans l'oeillet à son côté, du tutulus d'Aizezeri. La manière d'attacher ne se laisse pas déterminer avec la même certitude à propos du tutulus d'Ivaši (fig. 3), car les restes des anses n'y sont pas seulement différents, mais de plus entièrement oxydés et fragmentaires. C'était probablement une simple plaque de ceinture. Malgré toutes les différences ces trois tutuli devraient bien former un groupe cohérent puisqu'ils proviennent très vraisemblement de la même époque.

L'exemplaire d'Ivaši a été trouvé dans une nécropole en pierres, qui a fourni encore cinq bracelets étroits à section plane-convexe et deux haches à douille avec oeillet (comp. Riga-Katal. pl. 22:4 [1]). Les dernières semblent appartenir à la première phase de l'époque romaine plus ancienne. Dans la nécropole en pierre d'Aizezeri, où fut trouvé l'autre tutulus, ont été découverts encore quelques bracelets à tige creuse, convexes vers l'extérieur [2], et un bracelet à tampons, donc tous objets de date ancienne. Le IIIe tumulus de Gailīši, dont une des plus profondes couches de découverte nous a fourni le troisième tutulus, a révélé également des objets datant de l'époque à partir du IIe siècle après J. Chr. Certaines particularités de style militent également pour la conclusion selon laquelle les tutuli de la fig. 5,6 appartiennent aux plus anciennes trouvailles de l'époque romaine dans la Baltique orientale. L'ornement spiraliforme que nous rencontrons aux bords des exemplaires d'Aizezeri et de Gailīši, se présente notamment comme une réminiscense de l'époque du fer préromaine, où cette espèce de décor fut très courante [3]. Nous

---

[1] Riga-Katal. = Katalog der Ausstellung zum X. Archäologischen Kongress in Riga 1896 (Riga 1896).

[2] Comp. H. Moora Die Eisenzeit in Lettland bis etwa 500 n. Chr. I (Tartu 1929) pl. XXIII:7.

[3] Comp. par ex. les disques spiraliformes ajoutés du tutulus d'Aizezeri aux ornements à plaques en bronze de Sprindt, M. Ebert Depot-Fund v. Sprindt. Festschrift Ad. Bezzenberger zum 14. Apr. 1921 (Göttingen 1921) pl. III:2. D'ailleurs les plaques d'ornement à la manière de Sprindt semblent avoir survécu longtemps isolément. On en a trouvé ainsi une de ce genre à Alt-Bodschwingken, distr. Goldap, Prusse Orientale, dans une sépulture de la

sommes renvoyés á l'âge du fer préromain également par ce fait qu'on y rencontre des agrafes de ceinture à crochet, tandis que depuis le commencement de notre ère on n'a plus utilisé que des boucles pour attacher la ceinture.

Une trouvaille parallèle aux deux tutuli lettons à ornements en forme d'ailes appliqués à leurs bords a été faite à Bajoriškiai, distr. Panevėžys, en Lituanie. Nous la reproduisons, à la fig. 7. Elle fut découverte dans une sépulture où on a trouvé encore deux parures temporales (une semblable est reproduite à la fig.

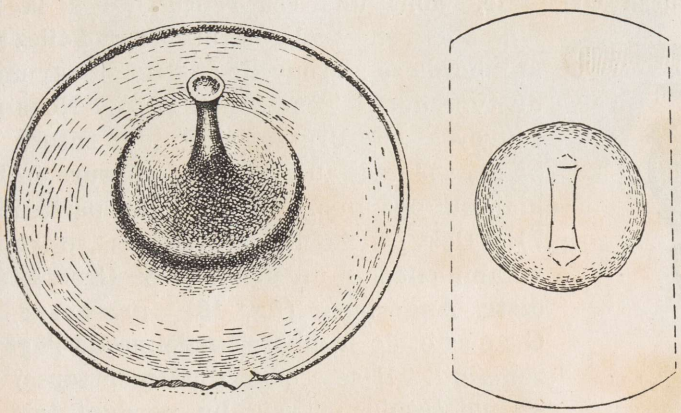


Fig. 1. Prusse Orientale (d'après Gaerte Urgeschichte Ostpreussens). Env. ½.

14). D'après la description de cette découverte il y aurait eu encore un torques à tampons [1]. La parure temporale reproduite à la fig. 14 a été découverte à Pakalniškiai, distr. Panevėžys, en Lituanie, comme ses pendants de Bajoriškiai, avec des torques à tampons et encore avec une fibule du IIe siècle après J. Chr. [2]. Tandis qu' à propos des tutuli lettons nous ne pouvions faire que des suppositions plus ou moins vraisemblables, la trouvaille de

deuxième moitié de l'époque du fer romaine. Comp. O. Tischler Ostpreussische Gräbfelder III. Schriften d. Physikalisch-Ökonomischen Gesellschaft XIX (Königsberg i. Pr. 1879) pl. IV:21 et p. 258.

[1] N. Makarenko Zabytki przedhistoryczne gub. Kowieńskiej. Kwartalnik litewski (Wilno 1910) 104. Comp. Riga-Katal. pl. 15:3.

[2] Извѣстія Имп. Археологическ. Коммиссіи 2 (С.-Петербургъ 1902) 96, 97 (tumulus 3 et 11) et pl. 4.

Bajoriškiai nous fournit, au contraire, un point d'appui sûr pour les attribuer à la phase ancienne de l'âge du fer romain. Il est d'ailleurs digne d'être noté qu'on retrouve à la parure temporale de Pakalniškiai, comme ornement du bord, les mêmes disques spiraliformes et les mêmes ornements en cordonnet qui caractérisent les tutuli d'Aizezeri et de Gailīši.

Les tutuli letto-lituaniens, si on fait abstraction de leurs ornements de bord, s'accordent bien avec quelques parures en forme de tutulus, découvertes dans les palafittes de l'époque de la Tène en Prusse Orientale, dont une est reproduite à la fig. 12. Une bosse en forme de tutulus et 4 ailes ajoutées aux bords se retrouvent également sur une fibule du type de La Tène III (fig. 2). Nous sommes renvoyés en Prusse Orientale encore par les pièces ajoutées au bords de la parure de Bajoriškiai, qui ont un ornement ajouré particulier (fig. 7). Des ornements semblables se retrouvent notamment sur un pendant de Gross-Strengeln, distr. Angerburg (fig. 10), provenant d'après Gaerte de la phase ancienne de l'âge du fer romain [1]. Il se trouve finalement aussi pour le simple tutulus d'Ivaši un pendant très proche dans l'applique de ceinture de la Prusse Orientale (fig. 1) attribuée par Gaerte et Engel [2] à la phase de transition de l'âge du bronze à l'âge du fer (période VI d'après Montelius).

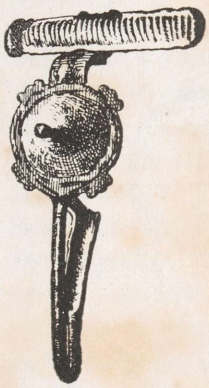


Fig. 2. Kruglanken, distr. Angerburg, Prusse Orientale (d'après Gaerte Urgeschichte Ostpreussens). Env. ½.

Tous les indices nous portent donc à soutenir que les pays baltiques ont reçu leurs parures de ceinture en forme de tutulus de la Prusse Orientale. On peut admettre que cette espèce d'ornement serait à son tour arrivée en Prusse Orientale de régions plus méridionales, probablement des pays du Danube ou de la Bohême, où les parures en forme de tutulus et avec des pièces ajoutées

---

[1] W. Gaerte Urgeschichte Ostpreussens (Königsberg i. Pr. 1929) fig. 140:i et p. 178.

[2] Gaerte op. cit. 100 et fig. 76:f; C. Engel Vorgeschichte d. ostpreussischen Stämme (Königsberg i. Pr. 1935) 259 et pl. 106:i.



Fig. 3. Ivaši, comm. de Vitrupe, distr. Valmiera, Lettonie (Musée histor. de l'Etat, Riga, PV 12843). Env. ¾.

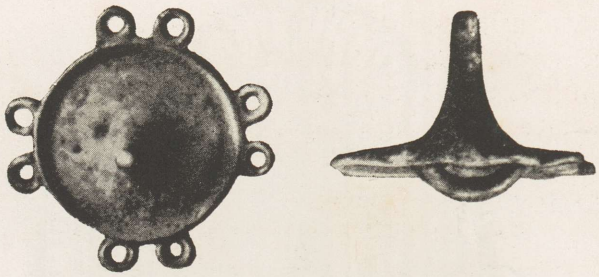


Fig. 8. Plaňany, distr. Kolín, Bohême (d'après Památky Archaeologické XXXVIII, pl. III). Env. 2/3.

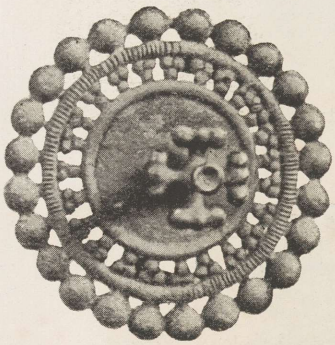


Fig. 9. Triigi, paroisse de Väike-Maarja, Estonie (Cabinet Archéol. de l'Université de Tartu 2013:4). Env. ½.

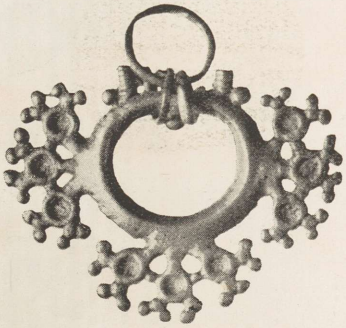


Fig. 10. Gross-Strengeln II, distr. Angerburg, Prusse Orientale (Prussia-Museum, Königsberg, I:3828). Env. 2/3.



Fig. 11. Hylteberga, Scanie, Suède (d'après Ekholm Forntid och fornforskning i Skandinavien). Env. 2/5.

aux bords (fig. 8) se rencontrent à l'époque de Hallstatt comme garnitures de harnachement.

Il faut sans doute noter encore que les agrafes de ceinture ou les garnitures de harnachement en forme de tutulus se rencontrent également au Caucase dans la civilisation de Koban. Celles-ci présentent une ressemblance bien remarquable avec les parures de la Baltique orientale, puisqu'elles portent les mêmes ornements (spirales et cordonnets) et sont munies de semblables crochets et oeillets à leur revers pour attacher la courroie [1]. Malgré toutes les correspondances avec ces pièces d'ornement caucasiennes nos tutuli ne peuvent pourtant pas être expliqués

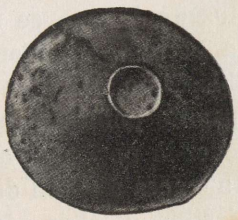


Fig. 12. Arys-See, distr. Johannisburg, Prusse Orientale [d'après Praehist. Zeitschrift XXIV (Rossius)]. Env. 2/3.

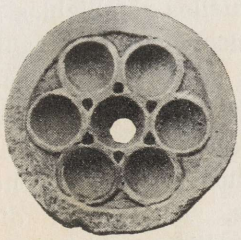


Fig. 13. Mūsiņa, comm. de Rauna, distr. Cēsis, Lettonie (d'après Riga-Katalog). Env. ½.

comme provenant du sud-est. Les tutuli caucasiens appartiennent dans la civilisation de Koban au groupe de parures révélant des affinités frappantes avec les types de la civilisation de Hallstatt en Europe centrale. Leur ressemblance avec les tutuli baltiques devrait s'expliquer plutôt par leur origine hallstattienne qui est également à la base des nôtres.

Aux parures letto-lituaniennes en forme de tutulus décrites précédemment se rattache un disque ornemental (fig. 4) découvert par M-lle M. Schmiedehelm dans la grande nécropole de pierre de Jäbara, dans l'Estonie du Nord. Il est apparu dans une partie de la nécropole, où on a trouvé en outre spécialement des objets provenant de la phase ancienne de l'âge du fer ro-

[1] Матеріалы по археологіи Кавказа VIII (Москва 1900) 88, fig. 86, et pl. XXV:11, XLIII:1, 2.

main et en partie même de l'époque préromaine. En comparaison avec les parures précédentes il présente une particularité, à savoir que son disque est composé d'une série de petites écuelles ornées à leurs bords d'un motif de cordonnet et que sa pointe nous montre à son sommet quatres petites barres transversales se terminant par de petits boutons. Ce disque a deux anses à sa base: il a servi par conséquent de décor et non pas d'agrafe. De même que les ornements spiraliformes et en forme de cordonnet des agrafes de ceinture reproduites à la fig. 5, 6 nous renvoyaient à la phase préromaine, il existe aussi pour les écuelles du tutulus de Jäbara des analogies avec l'époque de La Tène. On les remarquera p. ex. aux têtes de certaines épingles scandinaves [1]. Des écuelles semblables à celles du tutulus de Jäbara se retrouvent encore sur un disque décoratif de la Lettonie du Nord (fig. 13) et sur deux fibules provenant de l'Estonie centrale [2]. Les trois dernières pièces d'ornement n'ont pas de pointe à leur milieu, étant par conséquent plates. Sur celles-là non plus que sur le tutulus de Jäbara on ne trouve guère de traces d'émail dans les écuelles. Aussi est-il difficilement admissible qu'elles aient pu être émaillées, puisque les creux destinés à recevoir l'émail ont toujours un fond plat et non pas concave dans les parures baltiques.

L'applique de Jäbara établit une certaine liaison entre les attaches de ceinture et les ornements en forme de tutulus de la fig. 3—7 et entre les fibules estoniennes en forme de tutulus (fig. 9), dont on connaît deux exemplaires, qui proviennent de Triigi, paroisse de Väike-Maarja [3]. Ces fibules ont eu à leur revers une épingle. Leur pointe est ornée de petits boutons de la même manière que celle du tutulus de Jäbara. La périphérie de leur disque est décorée, à côté d'une imitation de cordonnet, de bossettes creuses qui se présentent comme de petites écuelles renversées. Il existe un pendant de la Prusse Orientale également à ces fibules. Il est entièrement égal aux fibules estoniennes tutuliques

---

[1] O. Almgren, B. Nerman Die ältere Eisenzeit Gotlands (Stockholm 1914/23) pl. I:3.

[2] Les fibules ont été trouvées à Nurmsi, paroisse de Peetri, Estonie (Cabinet Archéolog. de l'Université de Tartu, 2486:23 et 169).

[3] R. Hausmann Grabfunde aus Estland (Reval 1896) pl. IV:3.

quant à ses proportions, sa forme et ses ornements, et provient d'une sépulture de Dollkeim, distr. Fischhausen, où on a trouvé en outre des objets typiques de la période plus ancienne de l'âge du fer romain [1]. Les bossettes tout à fait semblables à celles qui bordent les fibules dernièrement décrites, se rencontrent aux attaches de ceinture suédoises en forme de tutulus (fig. 11) provenant de l'époque de La Tène.

Bien que les objets ornementaux en forme de tutulus examinés ici présentent quelques divergences, quant à leur forme

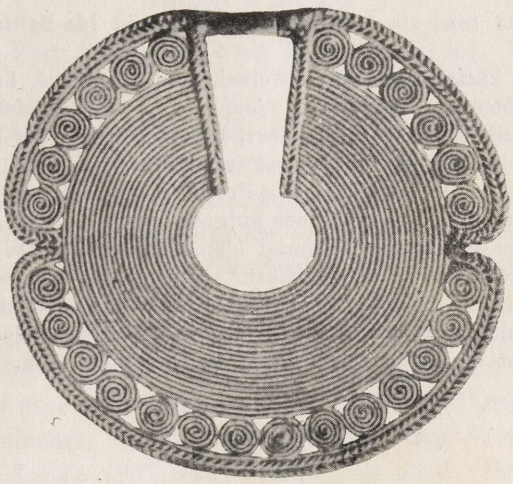


Fig. 14. Pakalniškiai, comm. de Naujamiestis, distr. Panevėžys, Lituanie (d'après Świątowit II). Env. 2/3.

et à leur emploi, ils constituent cependant sous bien des rapports un groupe cohérent, qui appartient à la phase ancienne de l'âge du fer romain et qui est arrivé de sud-ouest à travers la Prusse Orientale dans la région orientale de la Baltique. Ils n'ont rien de commun avec les fibules de la Baltique orientale en forme de disque, qui apparaissent dans la deuxième période de l'âge du fer romain et qui sont d'origine romaine provinciale. Comme les ornements en forme de tutulus, ont généralement cessé d'exister en

[1] O. Tischler, H. Kemke Ostpreussische Altertümer (Königsberg i. Pr. 1902) pl. VIII:4 et p. 16.

Prusse Orientale dès le commencement de l'âge du fer romain, il est probable que quelques-uns parmi eux — surtout les attaches de ceinture — ont trouvé un chemin vers la Baltique orientale dès la période préromaine. L'intérêt qu'éveille ce groupe de parures, dont on a traité dans cet exposé, réside notamment dans le fait qu'il appartient aux parures peu nombreuses qui survivent dans la Baltique orientale de l'âge du fer préromain pour passer à l'époque romaine.

Rooma raua-aja tutulusekujulised ehted Ida-Baltimail.

Kirjutises käsitellakse nn. tutulusi, mis on olnud kas vöösuluseiks (joon. 5—7), lihtsaiks vööilustisiks (joon. 3, 4) või sõlgedeks (joon. 9) ja milliseid on leitud Ida-Preisist, Leedust, Lätist ning Eestist koos esemetega, mis lubavad neid asetada vanemasse rooma raua-aega (1—200 p. Kr.). Autor on leidnud neile paralleele Ida-Preisi, Kesk-Euroopa ja Rootsi Hallstatt-aja ja eelrooma raua-aja leidude hulgast (joon. 1, 2, 8, 11, 12) ning arvab, et see eheterühm peaks Ida-Baltimail olema saanud alguse siia Ida-Preisi kaudu edelapoolt ulatunud eeskujudest. Kuna viimased meile on pidanud jõudma vähemalt osaliselt juba eelrooma raua-ajal, pakuvad käsiteldavad ehted teaduslikult erilist huvi, sest et sääraseid vorme, mis on elanud eelrooma raua-ajast üle rooma raua-aega, on seni olnud Ida-Baltimailt teada väga vähe.

Von den sogenannten finnischen Einflüssen auf die Volkskultur Polens.

Von Kazimierz Moszyński.

Wie bekannt, nahmen zwei der bedeutendsten, heute nicht mehr lebenden polnischen Sprachforscher, Prof. Jan Baudouin de Courtenay und Prof. Jan Rozwadowski, die Möglichkeit eines früheren unmittelbaren Einflusses der finnischen Sprachen auf das Polnische an. Zuerst hat Baudouin seine Meinung darüber geäussert. Er sprach die Vermutung aus, dass das sog. Masurieren (das Aussprechen der Konsonanten *š ž č* wie *s z c*), welches den Dialekten Polens zum grössten Teil eigen ist, ein Resultat finnischer Einflüsse sein könnte. Bei der Behandlung der Etymologie des polnischen Ausdruckes *kobieta* 'das Weib' hat Rozwadowski im Jahre 1907 die Vermutung J. J. Mikkolas, nach welchem dieses im Kreise der slavischen Sprachen isoliert dastehende Wort eine finnische Entlehnung sein könnte, durchaus wohlwollend aufgenommen; gleichzeitig stellte er eine Besprechung der Frage der finnischen Spuren auf polnischem Gebiet in einem anderen Zusammenhange in Aussicht. In der Tat hat er im Jahre 1913 auf das Vorhandensein von Flussnamen u. s. w. in Ostdeutschland, Polen und Westrussland hingewiesen, die aus dem Finnischen zu stammen scheinen [1]; an dieser Stelle gedenkt er nochmals nicht ohne Sympathie der obenerwähnten Etymologie Mikkolas und der uns schon bekannten Hypothese Baudouins.

Sowohl Rozwadowski als auch Baudouin waren weit davon entfernt, ihre Gedanken als feststehende Tatsachen anzusehen,

[1] Rocznik Slawistyczny (Revue Slavistique) VI 48—53 und 64—68.

im Gegenteil drückten sich beide, soviel ich weiss, stets ausserordentlich vorsichtig aus [1]. Diese Vorsicht wurde, bei Rozwadowski wenigstens, im Laufe der Zeit immer grösser [2].

Öfters geschieht es jedoch, dass dasjenige, was von einem Zweige der Wissenschaft als Hypothese behandelt wird, von einem anderen übernommen und kritiklos schon als feststehende Tatsache hingestellt wird. Ähnlich hat es sich auch mit den Vermutungen der Sprachforscher zugetragen, die einen finnischen Einfluss auf die polnische Sprache zulassen. So hat einer der polnischen Anthropologen, der sich auch mit Ethnologie beschäftigt, den Einfluss der Finnen auf das Volkstum Polens als Tatsache angenommen. Doch wohl von diesem suggeriert, begann ein anderer Gelehrter, der ursprünglich über Folklore und später überhaupt über die Volkskultur in Polen und in den übrigen slavischen Ländern gearbeitet hat, gleichfalls dieser Überzeugung zu huldigen. Im Jahre 1926 veröffentlichte er in einem Abriss der Ethnographie Polens schon auf eine Art und Weise, die überhaupt keine Diskussion mehr zulässt, folgendes: „Auf unser Gebiet wirkten von Norden her zahlreiche finnische Einflüsse ein", und als Beispiel dieser Einflüsse zitiert er ganz allgemein ohne irgendwelche Beweise: die Badestube, „verschiedene Fischereigeräte", die viereckige Mütze, ja sogar die grosse Ähnlichkeit zwischen den Holzmörsern, die in Polen benutzt werden, und den finnischen (sic!) u. s. w. Natürlich stützt sich das alles ganz einfach

---

[1] So schliesst Rozwadowski, nachdem er einige finnische Etymologien in der eben zitierten Abhandlung gegeben, seine Erwägungen mit folgenden Worten: „Ich begnüge mich mit den angeführten Namen. Denn, entweder werden sie — oder wenigstens einige von ihnen — vor der Kritik standhalten können und vorläufig zum Nachweis der ehemaligen finno-ugrischen Bevölkerung so weit im Westen ausreichen, oder aber sie erweisen sich als illusorisch, und im letzteren Falle würde auch eine grössere Menge eines derartigen Materials nicht viel Nutzen bringen" (l. c. 51 ff.).

[2] Siehe, was ich in dieser Frage in Lud Słowiański IV (1937) 75 schreibe. — Was die von Baudouin und Rozwadowski hervorgehobenen Argumente anbelangt, vgl. zuletzt M. Vasmer „Die ehemalige Ausbreitung der Westfinnen in den heutigen slavischen Ländern" (1934) 4—7. Ich möchte noch hinzufügen, dass der Ausdruck *kobieta* beinahe sicher polnischer Herkunft ist; darauf beabsichtige ich jedoch in einem anderen Zusammenhange zurückzukommen.

nur auf eigenes Gutdünken. Der Autor weiht uns mit keinem Wort in die Ursachen ein, die ihn bewogen haben, z. B. die Badestube oder die viereckige Mütze u. s. w. als Anleihe der Slaven bei den Finnen und nicht der Finnen bei den Slaven, oder aber dieser beiden Völker bei irgendwelchen anderen Völkern anzusehen.

Ich persönlich habe schon zweimal entschieden einen kritischen Standpunkt solchen und ähnlichen unbegründeten Äusserungen gegenüber eingenommen. Ich weiss nicht,ob der erwähnte Volkskundler sie daraufhin oder aus irgendeinem anderen Grunde in letzter Zeit vollkommen aufgegeben hat. Jedenfalls behandelt er am Schluss des neuen Abrisses der Ethnographie Polens, herausgegeben im Jahre 1934, alle fremden Einflüsse ungleich vorsichtiger [1], dagegen finden wir von den finnischen dort schon kein Wort mehr.

Und das ist gut so. Die Entlehnung der Badestube nämlich durch die slavische Bevölkerung Polens von den Finnen war die reinste Phantasie, die man nicht einmal zu bekämpfen braucht; unter allen Fischereigeräten, die von den in Polen wohnenden Slaven benutzt werden, könnte man, soweit das bis heute bekannt ist, einzig und allein nur für das Kufenzugnetz aus gewissen Gründen eine finnische (oder baltische) Abstammung vermuten; aber was eben dieses Netz anbelangt, so ist erwiesen worden, dass es von den Slaven zu den Finnen (zu den Kareliern und Esten) gekommen ist [2]. Die spezielle Ähnlichkeit der in Polen benutzten und der finnischen Holzmörser ist eine Fiktion [3]. Die viereckige Mütze tragen resp. trugen zahlreiche Völkerschaften Eurasiens, und nichts spricht dafür, dass sie gerade von den Finnen zu den Slaven gekommen sein sollte; unlängst soll Itkonen

---

[1] Teilweise sogar zu vorsichtig, weil z. B. die germanischen (deutschen) Einflüsse, bzw. die von den Deutschen vermittelten westeuropäischen bei uns ausserordentlich stark sind. Ein grosser Teil von ihnen lässt sich mit vollkommener Leichtigkeit nachweisen.

[2] Vgl. U. T. Sirelius Kappale suomensukuisten kansain kalastushistoriaa. JSFOu. 22,32 (1906) 31—33; I. Manninen Die Sachkultur Estlands I (1931) 151—153.

[3] Eingehend und mit Angabe der Quellen in der Zschr. Lud Słowiański IV (1937) 68 ff. und 80 ff.

bewiesen haben, dass gerade umgekehrt z. B. die Lappländer sie von den Slaven übernommen haben [1]. Usw.

Es hatte schon den Anschein, als ob ähnliche „finnische Elemente" in der Volkskultur Polens bei uns in die Rumpelkammer wandern würden, als plötzlich ganz unerwartet im Jahre 1935 der uns schon bekannte Anthropologe mit einem Referat auftrat, aus dem unmittelbar hervorgeht, dass das ganze nordöstliche Polen ursprünglich zu den Finnen gehört habe, mittelbar dagegen, dass folgende Elemente der Volkskultur, die diesen Teil Polens charakterisieren, finnischer Herkunft sind: 1) die Bindung der Dreschflegel, abgebildet in meiner „Kultura ludowa Słowian" Fig. 185 B und C, 2) die Spinnrocken — Fig. 283 $_1$ u. ähnliche, 3) die schweren Waschbläuel — Fig. 499 $_{9-12}$ 4) das Widerristjoch wie Fig. 524 $_3$ u. $_4$, 5) Giebelbretter, wie sie z. B. bei Manninen (Die Sachkultur Estlands II (1933) 283—4) abgebildet sind, 6) Holzmörser von dem Typus, wie sie bei R. Karuz dargestellt sind (Atlas der Völkerkunde, Bd. 2 (1926) 21 Fig. 11), 7) das Krummholz zum Anspannen der Zugtiere, 8) der Gabelpflug (die Loche).

Beiläufig habe ich dieses Referat in einem deutschen Artikel „Varia" berührt [2], ausführlich und eingehend behandelt dagegen, mit Angabe von polnischen, estnischen, finnischen und anderen Quellen im 1. Teil des polnischen Aufsatzes „Einige Ursachen der Differenzierung der Volkskultur in Polen" [3]. Hier beschränke ich mich nur auf die Feststellung, dass das besprochene Referat nicht einmal der leisesten Kritik standhalten kann, und zwar aus verschiedenen Gründen. Vor allem aber deshalb, weil die ethnographischen Quellen (die anthropologischen Verhältnisse werden von dem Verfasser gar nicht berücksichtigt) ganz ungenau in ihm verwertet sind und ausserdem die Schlussfolgerung auffallende logische Fehler aufweist. Was jedoch jene angeblich finnischen Elemente in der Volkskultur des nordöstlichen Polens betrifft, so kann man nur von zweien, nämlich vom Krummholz

[1] Finskt Museum 1935 (diese Nachricht entnehme ich dem Artikel von A. Hämäläinen Die Völkerkunde Finnlands. Balticoslavica 3; noch im Druck).

[2] Lud Słowiański IV (1937) 33—36.

[3] Ebda 65—83.

und vom Gabelpflug, nicht beweisen, dass ihre Entlehnung durch die Slaven vollkommen unwahrscheinlich oder ausgeschlossen ist; aber andrerseits lässt sich von ihnen ebenso unmöglich behaupten, dass solch eine Entlehnung auch nur wahrscheinlich wäre [1].

An die letzten Bemerkungen anknüpfend, möchte ich diese meine kleine Abhandlung kurz dahingehend zusammenfassen: Unter den Elementen der Volkskultur in Polen gibt es bis heute nicht ein einziges, dessen finnische Herkunft sicher, oder wenigstens wirklich wahrscheinlich wäre; gleichfalls ist auch das Auftreten der Finnen im Nordosten Polens nicht nur nicht erwiesen, sondern auch nicht einmal tatsächlich wahrscheinlich gemacht.

Das bedeutet jedoch keinesfalls, dass ich a limine jegliche ehemalige Ingerenz der Finnen in die Kultur- und die Bevölkerungsverhältnisse der heute zu Polen gehörenden Länder ableugnen wollte. Es soll nur das heissen, dass alles, was bisher im erwähnten Sinne geschrieben ist, nicht überzeugend, verfehlt, oder sogar — wenn es sich um die Ethnographen handelt — irreführend, d. h. nicht nur vollkommen wertlos, sondern geradezu schädlich ist, indem es minder kritische Leser, oder solche, welche mit den erwähnten Problemen weniger bekannt sind, einfach desorientiert.

Nõndanimetatud soome mõjudest Poola rahvakultuuris.

Mõned Poola keeleteadlased ja rahvakultuuri-uurijad on oletanud, et niihästi poola keeles kui Poola rahva ainelises kultuuris võib leida mõningaid ilmseid läänemere-soome jälgi, nagu *š, ž, č* muutumine *s, z, c-ks*, kohanimesid, üksikuid laensõnu, sauna esinemine jne. Käesoleva kirjutise autor näitab, et ei ole olemas kindlaid tõestisi mistahessuguste läänemere-soome mõjustuste kohta ning kogu küsimust peab pidama üksnes hüpoteesiks.

[1] Die Gabelpflüge wurden unlängst als von den Finnen bei den Slaven entlehnt angesehen (siehe darüber I. Manninen l. c. 61).

Pisimärkmeid läänemere-soome *i*-liste liitsõnade alalt.

J. Mägiste.

Läänemere-sm. keelte *i*-liste liitsõnade (nagu need esinevad ilmekalt näit. sm. juhtumeis *jalko-pohja* 'jalatald' < **jalkoi-*, *lehmi-karja* 'lehmakari', *leipi-varras* 'leivavarras' jne.) algupära kohta on teatavasti lahkarvamusi. Nende esiosas leiduvat *i*-d uurijate enamik peab sm.-ugri või koguni uurali algkeelest päritud adjektiivisufiksiks[1]. Teiselt poolt on juba Ahlqvist[2] arvanud, et meil siin on tegemist *i*-pluraalse tüve tarvitamisega liitsõnus. Viimasele seisukohale, selle näilisest iganenusest ja polemiseerivaist (Rapola) vastuväiteist hoolimata on söandanud asuda ka allakirjutanu[3], ja seda nimelt esialgu, mööndes probleemi spetsiaalsema läbiuurimise vajadust. Omapärasele lõpptulemusele on kõnealuste sm. liitsõnade küsimuses jõudnud Beke[4]: „meiner meinung nach ist aber dieses in zusammensetzungen erscheinende *i* aus dem auslautenden *-a, -ä* auf rein phonetischem wege entstanden". Beke oletab nende liitsõnade esiosas häälikumuutust *-a, -ä* > *-i*, vrd. komparatiivi *-mpa, -mpä* > *-mpi*, adverbide *-lta, -ltä* > *-lti* jne. Sellise hääliksääduse oletus võimaldaks küll seletada osa käsiteldavaist liitsõnust (*i*-liitelised, nagu *lehmikarja, leipivarras* jt.), aga teine osa neist

---

[1] Vt. näit. Szinnyei Magyar Nyelvhasonlítás[7] 100—101, Rapola Kantasuomalaiset pääpainottomain tavujen *i*-loppuiset diftongit 83—85 ja FUF XXI Anzeiger 56—57, Györke Die Wortbildungslehre des Uralischen 31—32, viimati Lehtisalo MSFOu. LXXII 55—60.

[2] SKR 78—79 (§ 139).

[3] *oi-*, *ei-*deminutiivid 223—4 ja EK 1933 125—8.

[4] FUF XXIII 91—93.

(*oi-* resp. *o*-lisiks arenenud sõnaliitumused, nagu *jalkopohja, karjopiha* 'karja-aed' jt.) jääks seletamata. Seepärast läänemere-sm. keeltest lähtudes on raske ühineda Beke päältnäha teretulnult lihtsa seletuskatsega. Kuid Beke kirjutises on tähelepandavad need kahtlused, mida sääl on väljendatud läänemere-sm. ja ugri keelte (näit. ung. *hajnali* jne.) *i*-liste adjektiivide resp. liitsõnade soome-ugrilise ühtekuuluvuse, isegi ob-ugri ja ung. ühtekuuluvaiks peetavate *i*-liste sufiksite identsuse kohta. Sellest nähtub, et ka meie kaugemate sugukeelte uurijate peres pole üldine sm.-ugri resp. uurali algkeele *i*-lise adjektiivisufiksi tunnustamine ega nii siis läänemere-sm. liitsõnade *i*-ainese üldisemalt maksva tõlgitsuse hääkskiitmine. Läänemere-sm. liitsõnade *i*-elemendi adjektiivipärasus nõnda siis pole vaieldav ainult läänemere-sm. keelte endi ainestiku seisukohalt, nagu allakirj. äsjaseis alamärkusis tsiteeritud kohtades on katsunud väita, vaid ka kaugemate sm.-ugri keelte, vähemalt ugri keelte vastavat *i*-list võrdlusmaterjali silmas pidades.

Järgnevate ridade ülesandeks pole läänemere-sm. *i*-liitsõnade küsimust selle kogu ulatuses üles tõsta ega kirjanduses seni käsiteldud tuntud ainestikke, viimaste hinnanguid-tõlgitsusi ja autori eriseisukohti veelkordselt läbi sõeluda. Siin tahetakse ainult puudutada läänemere-sm. *i*-liitumuse mõningaid senises uurimises varju jäänud pisiprobleeme.

Läänemere-sm. *i*-liste liitsõnade käsitlemisel pole tänini sugugi arvestatud ühesilbise esiosa varal moodustunud liitsõnu. Need on küll haruldased, kuid Pohjanmaa sm. murdeist siiski on silma puutunud paar vastavat juhtumit, nimelt *töi-* ja *päi-*: Ala-Härmä[1] *töimiäs* 'työmies' *(ei . . . oikēn ollut töimiäs),* Kajaani[2] rahvalaulus *Läpi luisen päilakesi* 'läbi sinu luise päälae'. Nende, olgugi nappide, andmete ehtrahvakeelsuses pole põhjust kahelda, kui silmas pidada nende ülestähendajate (A. Reponen, S. Paulaharju) kogutud keeleainestiku üldist usaldatavust. Jääb ainult soovida, et soome murdekogujad katsuksid kõnesoleva huvitava liitsõnatüübi ja tema levimisala kohta muretseda lisateatmeid, millede najal paremini võimalduks teda kasutada

[1] Sanakirjasäätiö, A. Repose sõnakogu.
[2] Suomen Kansan Vanhat Runot XII$_2$ 660.

läänemere-sm. *i*-liitsõnade algupära selgitamisel. Nende kahegi näite põhjal siiski tunnukse lubatav väita, et olukorra asjatu komplitseerimine oleks otsida neis mingi uurali *i*-adjektiivi jälgi *(töi-, päi-* sõnust *tō, pā [työ, pää])*. Ei häälikulisest ega — vähemalt allakirjutanu veendumuse järgi — läänemere-sm. sõnaliitmisprintsiipide seisukohast pole mingeid takistusi siin konstateerida pluuralitüve (vrd. sm. pluur. *töi|tä, -stä, -llä, päi|tä, -hin, -ssä, -llä* jne.) esinemist liitsõnade alguskomponendina.

Niisamuti kui ühesilbised *i*-lised liitsõna algusosad on senises uurimises kahesilbiste juhtumite (*lehmi-, karjo-* jne.) ainulise jälgimise kõrval unarule jäetud ka vastavad kolmesilbised juhtumid. Juba Ahlqvist[1] küll tähendab *i*-lisi liitsõnu vaadeldes: „Hyvin harvoin tavataan tätä kolmitavuisissa sanoissa, niinkuin esim. *oravikuusi, Oravikoski, Oravisalo*“. Vrd. Lönnroti[2] sõnarm. *oravikoira, -korpi, -kuusi, -metsä, -nahka, -rihma, -sammal, -sieni, -vuosi*, kohanm. *Oravilahti*. Hilisemad uurijad (Rapola, Lehtisalo jt.) on aga sellest kolmesilbise esiosaga liitsõnatüübist vaikides mööda läinud, ja nii ongi tänini selgitamata tema esinemise ulatus sm. (ja karj.?) murdeis. On soovitav, et soome murdekogujad seda *i*-liitsõnade algupäraküsimuse lahendamisele mitte vähese tähtsusega liitumustüüpi oma kogumistöös eriti silmas peaksid. Sest sm. rahvakeeles kõnesolev liitumustüüp ilmsesti ei piirdu ainult käsiteldava, Ahlqvisti mainitud üksikjuhtumiga *(oravi-)*. Juhitagu siin ainult tähelepanu sellekohasele huvitavale lisanäitele *hiuksi- (< *hiβuksi-)*, mis esineb juba Agricola[3] keeles: **iocainen hiuʒicarua meiden pääſen** 'iga juuksekarv meie pääs'. Vrd. Lönnrotil[4] *hiuksikiemura, hiuksinauha = hiuskiemura, -nauha*, rahvakeelest sm. Länsipohja (Põhja-Rootsi) murd.[5] *hiüksikuopia* (=? — vrd. *hiüs* 'hius'). Käesoleval korral on eriti loomulik liitsõna esiosa *hiuksi-, hiüksi-* pidada pluuralitüveks (vrd. sm. pluur. *hiuksi|a, -lla, -sta* jne.), sest meil on siin tegu just nimelt pluuralis tarvitatava sõnaga *(hiukset)*. Kui me kõnealuseis liitsõnus *oravi-, hiuksi-*

[1] SKR 78—79 (§ 138).
[2] Suomalais-Ruotsalainen Sanakirja II.
[3] Mikael Agricolan Teokset III 51.
[4] Tsit. sõnaraamat I.
[5] Sanakirjasäätiö, A. Repose sõnakogu.

osiseid tahaksime tõlgitseda *i*-lise adjektiivisufiksiga tuletatuiks, võiks kerkida küsimus, kas me ei võiks vahest konstateeritavate asemel oodata kujusid **oravoi-, *hiuksoi-,* kuid neid pluuralitüvelisiks pidades säästume igasuguseilt häälikulisilt kahtlusilt.

Need uurijad, kes läänemere-sm. *i*-lisis liitsõnus on arvanud leidvat sm.-ugri resp. uurali adjektiivisufiksi jälgi, pole kahjuks üldse arvestanud vastavaid eesti liitsõnarudimente[1]: *sepi-koda, vaku-raamat (< *vaǩkoi-), kannu-poiss, jaluts <| ? jaluots.* See e. liitumustüüp oma tüve nõrga-astmelisuse tõttu (*seǩpi-*, mitte *sepp- < seppi-*, nagu ootaksime, kui siin peaks peituma *i*-line adjektiivisufiks) vaevalt on muul teel kui kinnissilpse pluuralitüve (vrd. *sepi|le, -l, -lt, kannu|le, -l, -lt* jne.) põhjal moodustunud. Et eesti rahvakeelest kõnealusele haruldasele liitsõnatüübile võib veel esile kerkida mõningaid lisi, selle tõestuseks esitatagu siin kaks senises kirjanduses mainimata *i*-liitumisjuhtumit setu murde alalt: Satserinna[2] *sẹ̀pinę̣o?* 'separiistad', üldsetuline (allakirj. andmeil) *häṛ̀vaš'k ~ -vaśJk* 'härgvasikas' (vrd. pluur. *häṛ̀l, häṛ̀le* jne.).

Aunuse keelest pole *i*-liste sõnaliitumuste esindajana olnud mainida muud kui *niekka-, niekku*-lõpulisi sõnu: Genetzil[3] *tiedoi-ń[iekku]* 'tietäjä', *velgoi-ń[iekku]* 'velkainen, velvollinen', Rapolal[4] *aịdoịńię̣kka,* Impilahe *ťietoińiekka* 'taikuri', Jaakkima

---

[1] Vt. allakirj. *oị, ẹị*-deminutiivid 224 ja EK 1933 126 (ka alamärkus 4). Vrd. ka Saareste Eesti õigekeelsuse päevaküsimustest 27, kus ms. veel sõna *lõutõbi* 'nõletõbi, „lõugade" tõbi' peetakse pluural-liiteliseks (säälsamas esitatavad *kosju viin, pooli aju* ei kuulu vist küll üldse siia) ja ebakohaselt kõrvutatakse küsimusesolevaid liitsõnu (NB tugeva-astmelise **silmiδen* >) pluur. genitiiviga *silmi* (ees).

[2] Soome Kirjanduse Seltsi arhiiv, Ojansuu eL-murde ainestikekogud IV 1134.

[3] TAK 146 (§ 51).

[4] Tsit. diftongiteuurimus 84. Vrd. ka Ojansuu Karjala-aunuksen äännehistoria 138 ja R. E. Nirvi Suomi V j. 13. osa 64 (Suistamo *tiedoińiekka* 'arpamies'). Nähtavasti Rapola järgi ka Lehtisalol MSFOu. LXXII 56 *aịdoịńię̣kka, ťietoińiekka* 'zauberer'. R. on l. c. *i*-lise liitsõnana esitanud veel Impilahe sõna *šoloiniekka* 'lounatuuli', mis aga ei kuulu siia, sest selles *i* pole sõnaliitumiselement, vaid liitsõna esiosa deminutiivne sufiksaines, vrd. aun. (või lüüdi) *Soлoi* 'haikara' Vir. 1918 84 ja allakirj. *oị-, ẹị*-deminutiivid 169. Samasugune siia mitte kuuluv deminutiivipõhjaline liitsõna on näit.

tietoiniekka. Vrd. lisaks samatüübiliste „liitsõnade“ esinemist aun. Salmis[1] — *tiędoįńiękoįl* 'nõidadelt, loitsijailt', *tiędoįńńiękku* 'poppamies' ja Suojärve aunusepärases karj. murdes[2] — *tiędoįńĭkka* 'loitsija', p. sg. *tiędoįńiękkoą, ąįdoińiękka* 'aitomus' (= näit. üle aedade kargav hobune). Täiendavalt eriti täheldatagu käsiteldava sõnatüübi esinemist lüüdis: Sununsuu[3] *tiedoįńik*, p. sg. *-kkad* 'loitsija, tietäjä', *tiędoįńikakš* 'tietäjäksi', Mundjärvi[4] *tiędoįńik* 'tietäjä'. Genetz on eeltsiteeritud näiteid esitades olnud arvamusel, et meil siin on tegu pluraalse sõnaliitumusega (: „liittyy joskus monikonkin vartaloon“ — esiosa *tiedoi-, velgoi-* nii siis peaks seletuma pluuralitüvena). Hiljemini aga on kõnealuseid aun. *niekka*-sõnu peetud (Rapola, Lehtisalo) sm.-ugri resp. uurali adjektiivisufiksi *i* abil moodustatud liitsõnuks (nagu kirjutise alguses mainitud *lehmi-, karjo*-tüüpigi). Vene keelest laenatud[5] *niekku-, niekka-, nik(ka)*-sufiksit on, tõsi küll, läänemeresm. keelis osalt käsitatud liitsõna järgosana esinevaks iseseisvaks sõnaks, nagu juba Ahlqvist viimatitsiteeritud kohas on märkinud. Sellele osutab asjaolu, et see laensufiks kusagil pole muganenud vokaalharmooniale (ta ei esine esivokaalseis sõnus *niekkä*-kujulisena), tema rõhutamine on kohati sama mis liitsõna järgosalgi ja tema sufigeeriminegi toimub osalt teisiti kui muude sufiksite tüvegaliitumine[6]. Kuid sellegipärast oleks liig

---

Suojärve (Soome Kirj. Seltsi arhiiv) *hiłłoińiekka* 'hillankeittäjä' — vrd. aun. *hilloi, hilloį* — *oį-, eį*-deminutiivid 134.

[1] Kujola Äänneopillinen tutkimus Salmin murteesta 83 ja Soome Kirj. Seltsi arhiiv, Kujola' Salmi sõnakogu.

[2] Soome Kirj. Seltsi arhiiv, E. V. Ahtia sõnakogu.

[3] Soome Kirj. Seltsi arhiiv, Kujola' sõnakogu ja Ojansuu-Kujola-Kalima-Kettunen Lyydiläisiä kielennäytteitä MSFOu. LXIX 186, 187.

[4] Tsit. Ojansuu jt. tekstidekogu 215.

[5] Vt. Ahlqvist Suomi 1857 90 ja SKR 73—74 (§ 128), Mikkola Berührungen 57 (§ 21).

[6] Näit. aun. sõnus *jalgu-ńiekku* 'jalkainen', *veärü-ń.* 'syyllinen' (TAK 146, § 51) on sufiks liitunud nominatiiviga (kus *-a, -ä* > *-u, -ü*), mitte tüvega, nagu muud sufiksid. Sama on toimunud ka näit. sm. sõnas *kansiniekka* 'kaaneline' pro **kanteniekka* (või on siin *kansi*-pluuralitüvi?). Pääle selle karj.-aun. *niekka-, niekku*-sõnadele liitsõna ilme annab veel seegi, et neis üksikuil kordadel esineb *-nn-, -ńń*-geminaat, näit. ülemaltsit. Salmi *tiędoįń-*

niekka-, niekku-sõnu pidada puhtaiks liitsõnuks ja neid reservatsioonideta kõrvutada *lehmi-, karjo*-tüüpi liitsõnadega[1]. Selleks on *-niekka, -niekku* jne. ikkagi väga ilmselt laenulise päritoluga sufiks, mis läänemere-sm. keelis pole kujunenud iseseisvaks, omaette esinevaks sõnaks. Seepärast on põhjust ringi vaadata, kas käsitlusaluste sõnade *(o)i*-ainest ei saaks seletada läänemere-sm. derivatsiooniprintsiipidest lähtudes. Sellist võimalust otsides jõuame tagasi Genetzi seisukohale, et *niekka-, niekku*-sõnade *i* võiks olla pluuralitunnus, aga seda mitte sõnaliitumuses, vaid sufiksis. Läänemere-sm. keelis on teatavasti sufikseid, mis liituvad niihästi singulari- kui ka pluuralitüvega. Nõnda nimelt karitiivsufiks[2] *-ťto(i)n* (e. *jalutu* ~ *jalatu, käsitu* ~ *käetu*, sm. sing. *huoleton* ~ pluur. *silmitön, korviton, lapsiton* jne.), adessiivne sufiks *-llinen*[3] (sm. sing. *ajallinen* ~ pluur. *silmillinen, viho[i]llinen* jne.), sm.-karj. essiivne *naine(n)-, näine(n)*-sufiks[4] (sm. sing. *kokonainen* ~ pluur. *ominainen*). Sama laadi pluraalsed tuletised nagu *jalutu, silmillinen, ominainen* jt. võiksid olla ka arutlusalused aun.-lüüdi *niekka-, niekku-, ńik*-sõnad, seda enam, et *niekka*-sõnad adjektiividena esinedes (näit. sm. *varsiniekka* = *varrellinen*, aun. *jalguńiekku* 'jalkainen') tähenduslikult vastavad *lline(n)*-tuletistele.

Üksiknäiteid *niekka*-sufiksi samasugusest pluraalsest liitumisest näikse leiduvat ka väljastpoolt karj.-aun.-lüüdi keeleala. Sellistena võiks ehk näit. arvesse tulla smI Juva[5] *ośnię̯kka* 'esim. morsian, jolla on osaa t. perintöä omaisuudesta' < **osiniekka* (vrd. sm. pluur. *osi|a, -sta, -lla* jne. — tüvi *osi-*; või <? **osinniekka*) ja Kesk-Ingeri Moloskovitsa-Tyrö rahvalaulu[6] *pilloiniekka* 'kahjutegija, kahjur' (vrd. *pilla* 'kahju'):

ńię̯kku, hiljemini lk. 466 esitatavad *pokoińńikka, pokoi̯nnię̯kka, pokoi̯ń'ńię̯kka*. Viimasest seigast peaks võima järeldada, et mõningaid *niekka*-sõnu on käsitatud koguni genitiivseiks liitumusiks.

1 Sellist kahtlemist vt. allakirj. *oi̯-, ei̯*-deminutiivid 224.

2 Vt. Ahlqvist SKR 69 (§ 117) ja Ojansuu Vir. 1921 71—73.

3 Vt. Ahlqvist tsit. t. 65 (§ 113).

4 Vt. tsit. t. 66 (§ 113) ja Ojansuu Vir. 1919 23—24.

5 Tarkiainen Äänneopillinen tutkimus Juvan murteesta 129.

6 Suomen Kansan Vanhat Runot IV_1 (lk. noteerimata).

Missä piiltää pilloi niekan,
Paeta pahoin tekiän.

Eestist, kus *nik*-sõnade liitsõnadega samastamine pole mõeldavgi, meenub sel puhul *lihunik*, eL *lihonik* 'Fleischer, Schlachter'[1], mis ka ehk võiks olla tuletunud kunagisest, nüüd juba rahvakeelest kõrvaldunud *i*-pluraalsest tüvest *lihu-, liho-* (vrd. sing. *liha* 'Fleisch'), kui siin sõnaseesmine *u, o* pro *a* mitte pole seletatav (??) samatüvelisile verbidele *(lihuma, lihunema, lihutama)* nõjumisega.

Meid siinkohal huvitavate karj.-aun.-lüüdi-ingeri *oi-niekka-, oi-niekku*-sõnade seletamiseks näikse siiski pakunduvat veel teinegi võimalus. Selles keelterühmas leidub paar laialt levinud vn. laensõna, mis otse laenuandja poolt on pärinud ja niisugusena säilitanud oma *oi*-diftongi. Need on: karj.[2] *rosvoińikka* ~ *rozboińikka* ~ *rožboińikka* 'rosvo', aun.[3] *razboińiekka-*, n. sing. *-kku* id., Salmi *rozboi̯ńie̯k̆ku* 'vallaton; varas', lüüdi[4] Mundjärve *rozboi̯ńikkad* 'rosvoa', *rozboińik* 'rosvo', *rozbᵘo͡ńik* id., ingeri[5] Hevaa *rospoinêkkaa* 'röövlit', Nizovka *rozboinikka* 'röövel' (vrd. ka sm.[6] *rospoinikka* = *raspoinikka*, vadja Jõepära[7] *rozboi̯ńik̄* 'разбойник', vepsL[8] *razbai̯ńik* 'röövel', *razbai̯ńikōt̆* 'rosvoja') < vn. разбойник, розбойник 'röövel' ja karj.[9] *pokoińikka* 'kuolija, vainaja', Vuokkinieme *pokoińńikka* 'vainaja', Suojärve *pokoi̯ńikka* id. ~ *pokoi̯nnie̯kka*, aun.[10] *pokoińiekka-*, n. sing. *-kku* id., Salmi *pokoi̯ń'ńie̯k̆ku* id., lüüdi Mundjärve[11] *pokoi̯ńik* 'ruumis', ak. sing. *pokoi̯ńikan* (vrd. ka vepsL[12] *pokoi̯ńikōd̆* 'vainajia') < vn. покой-

---

[1] Wiedemann EWb.
[2] Genetz TVKK 133.
[3] Sama TAK 92 ja Kujola tsit. t. 11, 99.
[4] Ojansuu-Kujola-Kalima-Kettunen tsit. tekstidekogu 206, 207, 223.
[5] Porkka ID 138, 146.
[6] Lönnrot, tsit. sõnarm. II.
[7] Tsvetkovi käsikirjaline sõnastik, AES.
[8] Kettunen LVHA II 67 (§ 374) ja Näytteitä etelävepsästä I 25.
[9] Genetz TVKK 126, Soome Kirj. Seltsi arhiivis I. Marttise ja E. V. Ahtia sõnakogud.
[10] Genetz TAK 87 ja Kujola tsit. t. 98.
[11] Ojansuu jt. tsit. tekstidekogu 206, 207.
[12] Kettunen Näytteitä etelävepsästä I 26.

ник 'surnu, kadunu(ke)'. Kuna laensufiksite jm. väliste sufiksaalmõjustuste keelde tungimisel mõnikord piisab väheste, koguni üksikutegi vastavat sufikselementi sisaldavate laensõnade eeskujust[1], siis karj.-aun.-lüüdi-ingeri omatüveliste *oi-niekka-, oi-niekku*-lõpuliste sõnade (*tietoiṅiekka* jt.) puhulgi võiks vahest arvata, et neis sõnaseesmine *oi*-aines kesteab oma olemasolu eest võlgneb tänu äsja vaadeldud laensõnade (*rozbo̯ṅiḝkku* jt.) analoogiale. Viimaseis on kogu *oi*-diftongiga algavat lõpposa (*-oi̯ṅiḝkku* jne. < vn. *-ойник*) võidud käsitada sufiksiks, ja see laensõna-tüve arvel laienenud sufiks on siis vahest karj.-aun.-lüüdi-ingeri omaski sõnavaras saanud vähesel määral tuletamisproduktiivseks. See seletusvõimalus siiski tundub vähem veenev kui ülemal antud *oi-niekka-, oi-niekku*-sõnade pluuralitüvelisuse-seletus juba kõigepäält sellegi tõttu, et tema raamidest peaksid välja jääma eespoolmainitud e. ja sm.[2] (*lihunik, oṡniȩkka*) juhtumid. Kuid esitasime siiski selle teisegi seletusvõimaluse nende lugejate varuks, kelledel vahest pole usku *niekka*-sufiksi pluuralitüvelisse liitumisse.

Notules sur les mots composés en *-i* dans les langues fennobaltiques.

L'auteur fait ressortir parmi les mots composés en -i (comme fin. *jalkopohja, lehmi-karja*) des langues fennobaltiques quelques questions secondaires négligées jusqu'à présent et qui semblent confirmer ses vues, adoptées antérieurement, d'après lesquelles l'élément-*i*, qui se trouve dans ces mots composés, est bien la désinence du pluriel et non pas le suffixe d'adjectif venu de la langue primitive ouralienne comme on l'a supposé généralement (Szinnyei, Rapola, Lehtisalo etc.). On attire l'attention sur l'existence dans les dialectes finnois des monosyllabiques (*töi-, päi-*) et trisyllabiques (*oravi-, hiuksi-*) commencements des mots composés ayant probablement le caractère du pluriel. L'auteur ajoute aux cas connus jusqu'à présent quelques exemples correspondants de la composition des mots à racines faibles en *-i* (*se̯pineo*[2], *härìvaš'k*) qu'on pourrait difficilement expliquer autrement que comme des radicaux du pluriel. Il s'arrête finalement plus longuement sur des mots terminés en *oi-niekka, oi-niekku* (*t'ietoin'iekka* etc.) qui se trouvent dans

[1] Vrd. allakirj. autoreferaati EK 1935 85—86.

[2] Sm. Sakkula murdes (Sanakirjasäätiö, Hakulise sõnakogu) esineb huvitav *oi*-line *niekka*-sõna *sattoiṇiȩkka*, mis laensõnana (vrd. vn. *садовник*) näikse olevat mingi kontaminatsioon.

les dialectes caréliens, olonetziens, ludes et ingriens qu'on a considérés dernièrement (notamment les cas resp. olonetziens) comme des mots composés formés à l'aide du suffixe adjectif-*i* du finno-ougrien ou ouralien. L'auteur arrive à la conclusion qu'il faut concevoir ces mots caréliens, olonetziens, ludes et ingriens (et également les mots *ośniękka* du finnois oriental et *lihunik* de l'estonien) comme des mots dérivés, où l'élément *-i* devrait être interprété comme la désinence du pluriel alliée au suffixe (conf. les cas parallèles dans d'autres dérivations comme *käsitu* de l'estonien, *korviton, silmillinen* du finnois et autres). L'explication d'après laquelle l'élément *oi*, qui se trouve dans les fins des mots à *oiniekka, oiniekku* etc., serait causé par l'influence analogique de quelques mots d'emprunt russes au même suffixe *(rozboin'iekku, pokoin'ikka)*, largement répandus, apparaît à l'auteur bien moins vraisemblable.

Einige auf Gotland gefundene ostbaltische Gegenstände der jüngeren Eisenzeit.

Von Birger Nerman.

In der Abhandlung „Die Verbindungen zwischen Skandinavien und dem Ostbaltikum in der jüngeren Eisenzeit“ (Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademiens Handlingar 40:1, Stockholm 1929) habe ich auch die mir damals aus dem Ostbaltikum bekannten — worunter ich die heutigen Länder Estland und Lettland verstand —, nach Skandinavien importierten Gegenstände der genannten Zeit aufgezählt. Indessen waren zu der Zeit grosse Teile des in Statens Historiska Museum zu Stockholm und in Gotlands Fornsal zu Visby vorliegenden Materials schwer zugänglich, weshalb einige der Gegenstände von mir übergangen worden waren. Auch sind seit jener Zeit noch neue Funde hinzugekommen.

Von den in Frage kommenden Gegenständen sind drei — 2 Anhängsel und eine Kreuznadel, die beiden erstgenannten dem 11. Jh. angehörend — im südöstlichen Schonen gefunden worden; sie sind von mir in der Arbeit „Från stenålder till rokoko. Studier tillägnade Otto Rydbeck 25. 8. 1937“ 78 ff. publiziert worden.

Alle anderen Importstücke sind auf Gotland geborgen worden. Ich werde sie hier aufzählen und zugleich einige Importgegenstände aus Ingermanland und dem Memelgebiet heranziehen. Die Gegenstände werden in chronologischer Reihenfolge behandelt.

Völkerwanderungszeit (etwa 400 — etwa 550).

Aus dieser Zeit sind mir nur die in meiner Arbeit „Die Völkerwanderungszeit Gotlands“ (Kungl. Vitterhets Historie och An-

tikvitets Akademien, Monographien Nr. 21, Stockholm 1935) als Fig. 419, 420 abgebildeten Armringe sowie die Hälfte eines Ringes wie der letztgenannte (aus demselben Funde wie dieser) bekannt; sie sind Importstücke aus dem Memelgebiet. Aus anderen Teilen Skandinaviens kenne ich keine östlichen Importgegenstände.

Vendelzeit (etwa 550 — etwa 800).

In „Verbindungen" kannte ich aus Skandinavien nur zwei auf Gotland gefundene ostbaltische Importstücke dieser Zeit: die a. A. 45, Fig. 47 abgebildete bronzene Hirtenstabnadel, einem Grabe des 7. Jh. aus Vestringe, Ksp. Etelhem, entstammend, und die a. A. 182 erwähnte Hängezier, in Ant. Tidskr. f. Sverige 22:4 74, Textfig. 14 abgebildet, aus einem allerdings nicht fachmännisch gehobenen Grabfunde aus Annexhemmanet, Ksp. Lokrume, dessen Gegenstände etwa der Zeit um 700 angehören. Diesen sind jetzt drei Stücke hinzuzufügen.

1) Bronzene Hängezier wie die letztgenannte, zu einer Fibel umgearbeitet, die (verlorene) Nadel und die Nadelspirale aus Eisen, Fig. 1. Gefunden beim Rübenhacken in einem Acker bei Källgårds, Ksp. Atlingbo (GF C 6317).

Wie wir sehen, unterscheidet sich unser Stück von dem Ex. aus Lokrume vor allem dadurch, dass es sowohl oben wie unten einen flügelartigen Zusatz für die Ösen hat. Beide Typen liegen in verschiedenen Teilen des südlichen Ostbaltikums vor; für Fig. 1 vgl. z. B. RK 1930, Taf. 31, Fig. 1, 3, 6.

2) Runde Scheibenfibel aus Bronze, durchbrochen, die Mitte besteht aus vier, ein Hakenkreuz bildenden einfachen Tierkörpern, Fig. 2. GF mit schwer zu identifizierender Inventarnummer, weshalb ich den Fundort nicht angeben kann.

Speziell memelländischer Typus; vgl. z. B. Gaerte Urgeschichte Ostpreussens (Königsberg 1929) 314, Fig. 254 c.

3) Runde Scheibenfibel aus Bronze, radförmig durchbrochen, mit Spuren einer Eisennadel, Fig. 3. Ksp. Östergarn (St. H. M. 8350:22).

Auch dies ein memelländisches Stück; vgl. Gaerte a. A. 314, Fig. 254 e.

Die Scheibenfibeln Fig. 2, 3 gehören am ehesten dem 8. Jh. an.

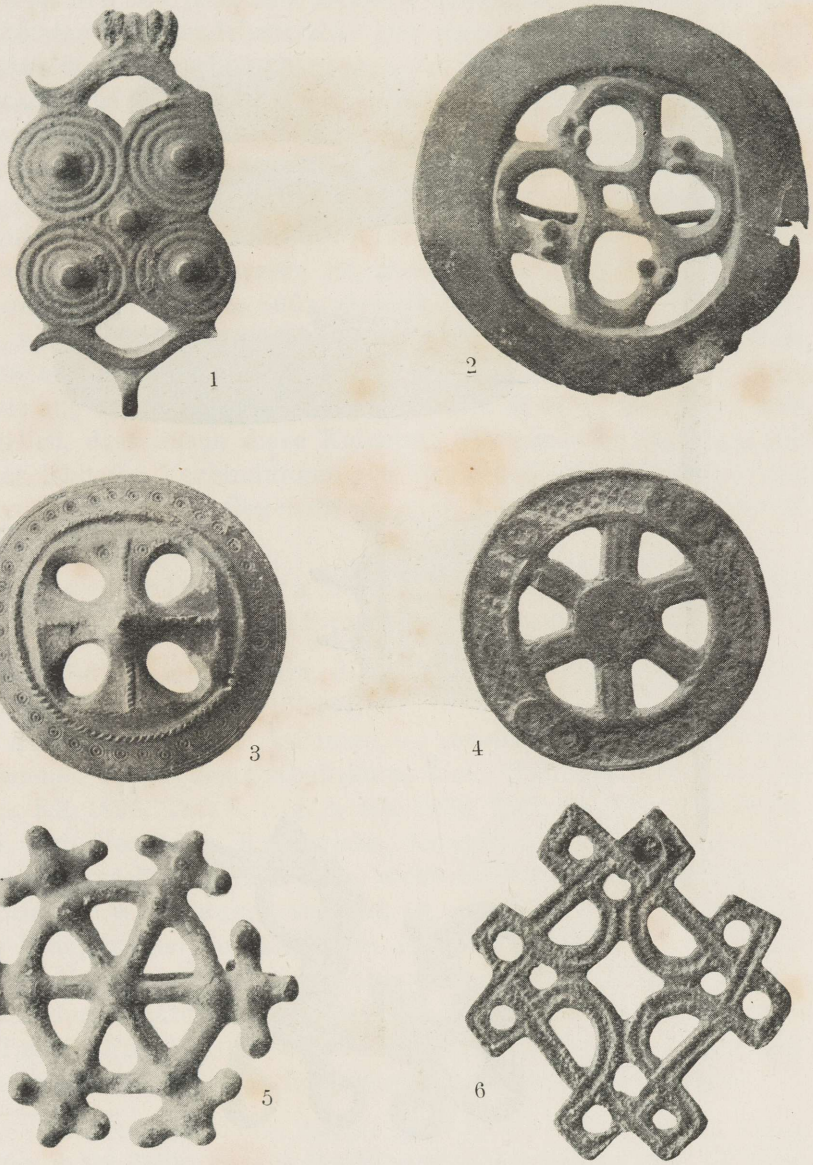


Abb. 1—6. 1. Bronzene Hängezier, zu einer Fibel umgearbeitet. Källgårds, Ksp. Atlingbo, Gotland. 2. Bronzefibel. Gotland, ohne nähere Fundangaben. 3. Bronzefibel. Ksp. Östergarn, Gotland. 4. Bronzefibel. Gotland, ohne nähere Fundangaben. 5. Bronzefibel. Busarve, Ksp. Othem, Gotland. 6. Bronzefibel. Gotland, ohne nähere Fundangaben. ¾.

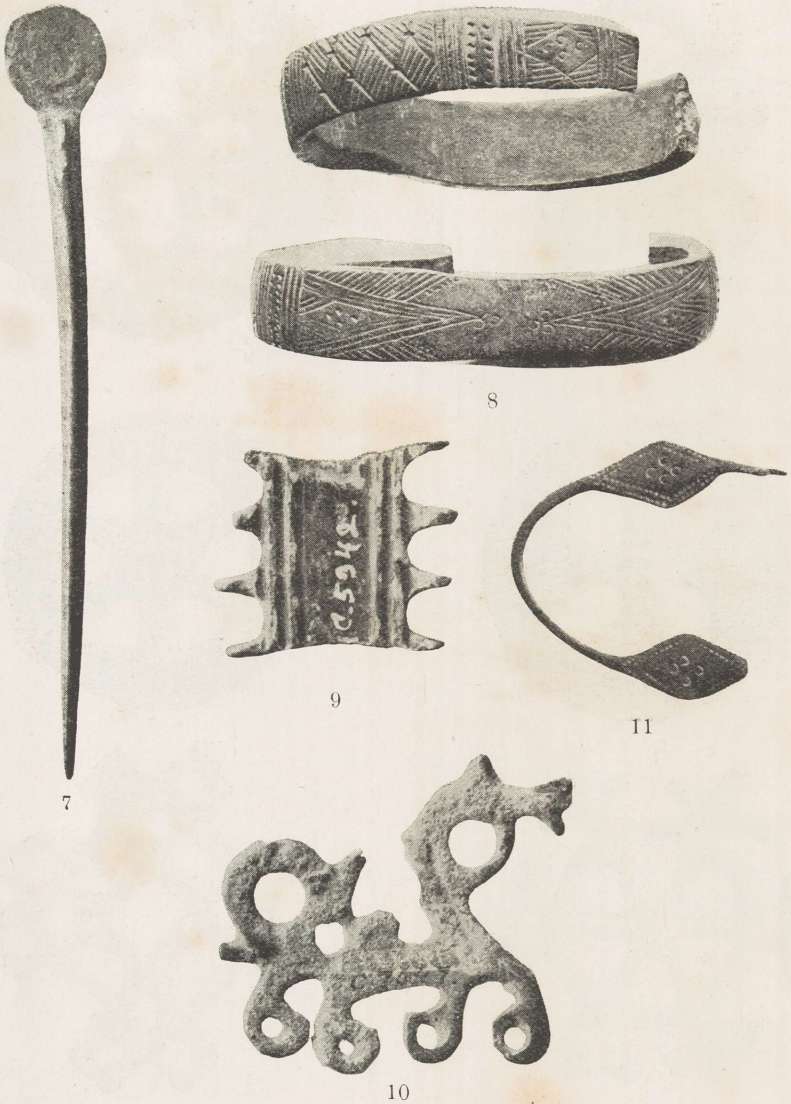


Abb. 7—11. 7. Bronzenadel. Roma Kungsgård (Königshof), Ksp. Roma, Gotland. $^4/_5$. 8. Bronzearmring. Rodarve, Ksp. Östergarn, Gotland. $^5/_6$. 9. Kettenzwischenglied, Bronze. Gannarve, Ksp. Hall, Gotland. $^1/_1$. 10. Bronzeanhängsel. Visby. $^1/_1$. 11. Schläfenring, Bronze. Visby. $^1/_1$.

Von den bis jetzt aus Gotland bekannten ostbaltischen Gegenständen der Vendelzeit sind also vier der Zeit von etwa 700 bis etwa 800 zuzurechnen, während das fünfte Stück — die Hirtenstabnadel aus Vestringe — dem 7. Jh. angehört. Offenbar muss dieser Import in Zusammenhang mit den gotländischen Kolonien gebracht werden, die eben zu jener Zeit im südlichen Ostbaltikum und in Nordost-Deutschland angelegt worden sind: Grobiņa (etwas nach 650 bis etwa 850), wo auch eine mittelschwedische Kolonie vorhanden gewesen ist, Sauslaukas, Ksp. Durbe (Funde aus dem 8. Jh. und um 800), Apuolė (2. Hälfte des 7. Jh. und 8. Jh.), wo wie in Grobiņa wahrscheinlich sowohl Gotländer als auch Leute aus Mittelschweden gesessen haben [1], Elbing (bis jetzt Funde aus der Zeit von etwa 750 — etwa 900) [2]. Es ist ja auch natürlich, dass durch diese Kolonien, die während ihrer ganzen Dauer lebhafte Verbindungen mit dem Mutterlande unterhalten haben, auch östliche Gegenstände nach Gotland gebracht worden sind.

Wikingerzeit (etwa 800 — etwa 1050) und frühchristliche Zeit (etwa 1050 — etwa 1100).

4) Radfibel aus Bronze, die Nadel fehlt, Fig. 4. Unbekannter Fundort (St. H. M. 15040:1).

Ähnliche Radfibeln kommen — obwohl spärlich — in verschiedenen Teilen des Ostbaltikums vor. Vgl. das sehr ähnliche Stück RK 1896, Taf. 8, Fig. 4, RK 1930, Taf. 42, Fig. 13 aus Čapāni, Gem. Vec-Saule, Kr. Bauska, Semgallen; der Unterschied besteht hauptsächlich darin, dass, während der Randteil dieser Fibel nur mit Würfelaugen verziert ist, auf Fig. 4 Gruppen von je zwei Würfelaugen mit karierten Partien abwechseln. Vgl. ferner ein ähnliches Stück aus Silber auch aus der Gegend südlich vom Ladoga, Matériaux pour servir à l'archéologie de la Russie 18, Taf. II, Fig. 14; dieses Stück entstammt einem Grab aus dem Anfang des 11. Jh., was die Datierung unseres Typus ergibt.

[1] Über Grobiņa, Durbė, Apuolė vgl. z. B. Nerman Swedish Viking Colonies on the Baltic. Eurasia Septentrionalis Antiqua IX (1934) 358 ff. sowie die dort angeg. Literatur.

[2] Ehrlich in Germanen-Erbe 1937 80 ff.; ders. in Elbinger Jahrbuch 14, 1 1937; Neugebauer ebenda; ders. in Nachrichtenblatt f. Deutsche Vorzeit 1937 54 ff.

5) Radfibel aus Bronze mit kreuzförmigen Auswüchsen als Fortsetzung der 6 Speichen, Fig. 5. Bei zerstörten Grabhügeln in Busarve, Ksp. Othem, gefunden (St. H. M. 17073; bei derselben Gelegenheit wurde eine Schnalle etwa wie Ant. Tidskr. f. Sverige 22:4, Taf. XVIII, Fig. 81 aus dem 7. Jh. eingeliefert).

Ein verhältnismässig seltener ostbaltischer Typus. Vgl. z. B. Arbeiten des I. Baltischen Historikertages Riga 1908, Taf. III, Fig. 22 (fast identisch mit unserem Ex.) aus Mežotne, Kr. Bauska, Semgallen. Kommt auch als Nadelkopf, z. B. Ebert Führer 53, Fig. 59 = RK 1930, Taf. 45, Fig. 2, und als Anhängsel, z. B. Tallgren Zur Archäologie Eestis II (Acta et Commentationes Universitatis Dorpatensis VIII:1, 1925), Taf. XIII, Fig. 4, vor.

Der Typus gehört dem 11. Jh. an, was u. a. daraus hervorgeht, dass eine Nadel wie die genannte in einem Grab von Turaida (Treyden), Gem. Turaida, Livland, u. a. zusammen mit zwei typisch livischen Schildkrötenfibeln des 11. Jh. gefunden worden ist (Ebert Führer 57, Grab 23).

6) Bronzefibel, kreuzförmig, durchbrochen, mit verbundenen Kreuzarmen (könnte auch als durchbrochene Scheibenfibel angesehen werden), Spuren einer Eisennadel, Fig. 6. Unbekannter Fundort (St. H. M. 8350:25).

Ostbaltischer Typus. Ich kann mich seiner indessen nur als Anhängsel erinnern, aber wahrscheinlich kommt er auch als Fibel vor. Vgl. z. B. RK 1896, Taf. 18, Fig. 15 aus Cēsis (Wenden), Senātne un māksla 1936, IV 138, Taf. 2, Fig. 11 aus Daugmale, von Riga etwa 20 km flussaufwärts; bloss sind die Biegungen dieser Stücke abgerundet.

Die Übereinstimmung mit Kreuzanhängseln wie RK 1896, Taf. 18, Fig. 25 scheint mir eine Datierung ins 11. Jh. zu ergeben. Jünger sind wahrscheinlich die typologisch mehr fortgeschrittenen Exx. wie RK 1896, Taf. 18, Fig. 14 aus Cēsis sowie Finska Fornminnesföreningens Tidskrift XXXIV:3 170, Fig. 150 aus Hovinsaari, Ksp. Räisälä, Karelien, Finnland.

7) Bronzene Kreuznadel, vom Kopf nur die untere runde Scheibe aufbewahrt, Fig. 7. Hat am Kopf wahrscheinlich Silberplattierung gehabt, wovon jedoch jetzt keine Spuren mehr vor-

handen sind. Roma Kungsgård (Königshof), Ksp. Roma (St. H. M. 7871:180 d).

Der Typus mit 4 runden Scheiben als Kreuzarmen ist ja in verschiedenen Teilen des Ostbaltikums gewöhnlich; vgl. z. B. Šnore Dzelzs laikmeta latviešu rotas adatas [in Balodis und Straubergs Latviešu aizvēstures materiāli I (Riga 1930)] 76 ff. mit Taf. XX—XXII, Tallgren Zur Archäologie Eestis II, Taf. VI, Fig. 7.

Betreffs der Zeitstellung kann nur gesagt werden, dass der Typus der Wikingerzeit und dem frühen Mittelalter angehört, wahrscheinlich mit dem Schwerpunkt im 11. Jh.

8) Bronzener Armring, gleich breit, mit geometrischen Ornamenten reich verziert, Fig. 8. Der äusserste Teil des einen Endes fehlt. An den Längskanten durch das Tragen von mehreren Ringen stark abgenutzt. Gefunden beim Pflügen in einem Acker bei Rodarve, Ksp. Östergarn (St. H. M. 6397).

Ein gewöhnlicher kurischer Typus des 11. Jh. Vgl. z. B. Aspelin, Fig. 1837, Senatne un māksla 1936, II 79, Fig. 11:5—8; bei Aspelin, Fig. 1822 ein in Rauna (Ronneburg), Livland, gefundenes Ex.

9) Bronzenes Kettenzwischenglied, Fig. 9 [1]. Gannarve, Ksp. Hall (GF C 5342).

Bekanntlich ein in verschiedenen Teilen des Ostbaltikums vorkommender Typus, der dem 11. Jh. angehört. Vgl. z. B. RK 1896, Taf. 12, Fig. 3 aus Aizkraukle (Ascheraden), Gem. Aizkraukle, a. d. Düna, Tallgren Zur Archäologie Eestis II, Taf. II, IV, aus dem Ksp. Keila in der Gegend von Tallinn, bzw. Aruküla, Ksp. Palamuse, nördl. von Tartu. Exx. auch aus Nordwest-Russland: Matériaux pour servir à l'archéologie de la Russie Bd. 20, Taf. VII, Fig. 3 (aus dem wotischen Gebiet in Ingermanland), ferner Bd. 18, Taf. III, Fig. 22 (aus dem Gebiet südlich vom Ladoga; etwas abweichend).

10) Bronzeanhängsel in Form eines Pferdes, Fig. 10. Nach Angabe des Herrn Schullehrers A. E. Nilsson, Landskrona, von ihm ausserhalb Visbys während eines Spazierganges zwischen

[1] Vgl. Nerman Verbindungen 175 f.; weil ich mich in dieser Arbeit nur auf Estland und Lettland beschränkte, wagte ich es dort nicht, den Gegenstand als Importstück aus dem Ostbaltikum mit anzuführen.

Österport (Osttor) und Söderport (Südtor) am Rande des Pfades gefunden (GF C 7647).

Eine für das wotische Gebiet in Ingermanland typische Form des 11. Jh. Vgl. z. B. Aspelin, Fig. 1157, Matériaux pour servir à l'archéologie de la Russie Bd. 20, Taf. VI, Fig. 20, Taf. VII, Fig. 21. Indessen gibt es auch Exx. aus dem Ostbaltikum; vgl. z. B. RK 1896, Taf. 18, Fig. 16 (am Ikulda-See, Liel-Straupe, Livland), Senatne un māksla 1936, IV 137, Taf. 1, Fig. 3 (Talsi).

11) Stück eines bronzenen Schläfenringes, Fig. 11. Nur zwei rhombische Platten erhalten, mit geometrischen Ornamenten verziert. In der Helig-Ands-Kirche zu Visby gefunden (GF Dep. C 594).

Bekanntlich auch eine für das wotische Gebiet in Ingermanland typische Form [1], die auch dem 11. Jh. angehört [2]. Vgl. Aspelin, Fig. 1175, Matériaux pour servir à l'archéologie de la Russie Bd. 20, Taf. I, Fig. 7, 16, Bd. 29, Taf. XX, Fig. 3, 8. Vereinzelte Exx. auch aus Nordost-Estland, vgl. Moora Die Vorzeit Estlands, Veröffentl. des Arch. Kab. der Univ. Tartu VI (1932), Fig. 53:5, sowie ein Stück aus Karelien, Finnland, Finska Fornminnesföreningens Tidskrift XXXIV:3 70, Fig. 50.

In „Verbindungen" kannte ich 17 ostbaltische Gegenstände aus der Wikinger- und der frühchristlichen Zeit, die auf Gotland gefunden worden sind; mit den in dem vorliegenden Aufsatz hinzugekommenen 8 beträgt die Ziffer also 25. Von diesen sind die fünf Gegenstände in „Verbindungen", Fig. 183 (Nadel), 184 (Fibel), 185, 186 (Armringe), 187 (Halsring) zusammen bei Hugleifs, Ksp. Silte, gefunden worden und entstammen wahrscheinlich dem Grab einer ostbaltischen, vielleicht am ehesten kurischen Frau. Die übrigen liegen ohne ostbaltische Begleitfunde vor; von ihnen gehört die Nadel „Verbindungen", Fig. 175 einem grossen Schmiededepot von Smiss, Ksp. Eke, an; die Nadel „Verbindun-

---

[1] Vielleicht ursprünglich slavisch; vgl. Nordman in Finska Fornminnesföreningens Tidskrift XXXIV:3 91 f.; Tallgren in Eurasia Septentrionalis Antiqua III 20 f.; Moora in Eurasia IV 278.

[2] Eine spätere Form scheint z. B. die in Eurasia IV 276, Fig. 2:5 abgebildete zu sein, wo die Platten oval und mit Buckeln versehen sind; vgl. ebenda 278.

gen", Fig. 179 soll zusammen mit einem eisernen Schlüssel in einem Steinhügel bei Petsarve, Ksp. Norrlanda, gefunden worden sein; die Halsringfragmente „Verbindungen", Fig. 188 gehören zu einem grossen Silberschatze aus Boters, Ksp. Gerum; die übrigen liegen als Einzelfunde ohne erhellende Fundangaben vor. Wir kennen also aus Gotland 21 Funde mit ostbaltischen Gegenständen aus der Wikinger- und der frühchristlichen Zeit.

Ich habe „Verbindungen" 176 angegeben, dass die meisten Fundorte in den Küstengegenden zu suchen sind. Dies trifft noch zu. Von den 21 Funden entbehren 5 näherer Fundangaben. Von den übrigen 16 Funden sind nicht weniger als 13 in den Küstenkirchspielen gemacht worden, und zwar an verschiedenen Teilen sowohl der Ost- als auch der Westküste. Nur die Nadel „Verbindungen", Fig. 181 (Ksp. Ganthem), die Halsringfragmente „Verbindungen", Fig. 188 (Ksp. Gerum) und die hier abgebildete Nadel Fig. 7 (Ksp. Roma) sind im Inneren Gotlands gefunden worden.

Von den Funden können folgende näher datiert werden:

Anfang der Wikingerzeit [1]. — Die Nadel „Verbindungen", Fig. 177.

10. Jh. — Die Nadel „Verbindungen", Fig. 175.

11. Jh. (hauptsächlich 1. Hälfte) — die Nadeln „Verbindungen", Fig. 176, 178, 180, der ganze Fund „Verbindungen", Fig. 183—187, der Armbügel „Verbindungen", Fig. 189, die Fibeln Fig. 4, 5, 6, der Armring Fig. 8, das Kettenzwischenglied Fig. 9, das Anhängsel Fig. 10, der Schläfenring Fig. 11.

Die weit überwiegende Mehrzahl der in Frage stehenden, auf Gotland gefundenen ostbaltischen Gegenstände gehört also dem 11. Jh., hauptsächlich dessen 1. Hälfte, an. Dies stimmt damit überein, dass auch die überragende Mehrzahl der skandinavischen, d. h. grösstenteils gotländischen, im Ostbaltikum gefundenen wikingerzeitlichen Gegenstände derselben Zeit zuzurechnen ist; vgl. „Verbindungen" 63 ff.

Wie ich a. A. klargelegt habe, zeugen die bis jetzt im Ostbaltikum gefundenen skandinavischen Gegenstände nicht von

---

[1] Vielleicht schon Ende der Vendelzeit.

schwedischen Kolonien während der Zeit etwa 850 — etwa 1050; noch kein einziges schwedisches Grab ist aus dieser Zeit bekannt geworden. Wahrscheinlich müssen jedoch solche bestanden haben, und es ist wohl in Zukunft mit der Entdeckung derartiger Kolonien zu rechnen. Ganz sicher muss aber der ganz überwiegende Teil der Einfuhrstücke nach 1000 durch den Handel, vor allem aus Gotland, ins Land gekommen sein; dies geht u. a. aus der einseitigen Zusammensetzung des Fundmaterials — fast nur Waffen, Riemenbeschläge, Hufeisenfibeln und andere zur Ausrüstung des Mannes gehörende Gegenstände — vor. Die aus dem Ostbaltikum nach Gotland importierten Gegenstände sind wohl auch hauptsächlich Resultate der Handelsverbindungen, indem zurückkehrende gotländische Kaufleute sie mitgebracht haben, was indessen nicht ausschliesst, dass sie in einzelnen Fällen — wie der Fund „Verbindungen", Fig. 183—187 aus Hugleifs, Ksp. Silte — durch eingewanderte oder durch als Gefangene mitgebrachte Personen nach Gotland gekommen sind.

Ausserhalb Gotlands sind mir aus Skandinavien nur sehr wenige ostbaltische Gegenstände der Wikinger- und der frühchristlichen Zeit bekannt. In „Verbindungen" kannte ich nur den Sattelhalsring Fig. 191 aus Öland, das Schultergehänge Fig. 192 und den Ring Fig. 193 — die beiden letzteren wahrscheinlich auf der Insel Munsö unweit Björkö im Mälarsee gefunden und vielleicht Zeugnisse eines livischen Grabes —, endlich die Vogelfigur Fig. 194, aus einem Birkagrab. Diesen sind die 3 oben S. 469 erwähnten Gegenstände aus dem südöstlichen Schonen hinzuzufügen.

Abkürzungen.

Ebert Führer = Ebert M. Führer durch die vor- und frühgeschichtliche Sammlung des Dommuseums der Gesellschaft für Geschichte und Altertumskunde der Ostseeprovinzen Russlands (Riga 1914).

RK 1896 = Katalog der Ausstellung zum X. archäologischen Kongress in Riga 1896 (Riga 1896).

RK 1930 = Katalog der Ausstellung zur Konferenz baltischer Archäologen in Riga 1930 (Riga 1930).

GF = Gotlands Fornsal, Visby.

St. H. M. = Statens Historiska Museum, Stockholm.

Mõningaid Ojamaalt leitud ida-balti esemeid nooremast rauaajast.

Ojamaalt on leitud rida muinasesemeid, mis tulnud sinna impordina Ida-Baltikumist. Neist kuuluvad rahvasterändamisaega (a. 400—550) 3 käevõru, n. n. Vendeli-aega (a. 550—800) 5 eset, nende hulgas sõled joon. 1—3. Selle aja importesemed on ühenduses rootslaste poolt 7.—8. sajandil Lätis, Leedus ja Ida-Preisis asutatud kolooniatega. Vikingiajast (a. 800—1050) ja vara-kristlikust ajast (a. 1050—1100) on kokku 25 enamasti Lätist ja Leedust päritolevat eset (nende hulgas ehted joon. 4—10), millest valdav osa kuulub 11. sajandi esimesse poolde. Samal ajal on ka Baltimaile tulnud kõige enam importasju Ojamaalt. See võõrapäraste esemete rohkus ühel kui teisel pool on seletatav tol ajal eriti elava kaubanduslise läbikäimisega Ojamaa ja Baltimaade vahel.

The Finnmark-Lapp *lāinâs.*

A linguistic contribution to the history of the Lapp shoe.

By Konrad Nielsen.

In my Lapp dictionary the English translation of the word *lāinâs* runs as follows: 'either of the two halves of the side-seams of Lapp foot-gear (these seams run from the toe to above the middle of the back part — i. e. the heel part — of the sole, and are divided where they are joined by the seam between the *âldâs* and the *ruojâs*)'.

As to 'the sole', it should be noted that this word is a rendering of the Norwegian 'bunnen' (the bottom), as a translation of the Lapp *vuođđo*. There is no separate sole in Lapp footwear *(gāmâ)*. At the sides, and at the back as well, the edges of the *vuođđo* are turned up, so that the *vuođđo* either alone or together with a separate side-piece, *čulgum*, and separate heel-piece, *jǫzzâ*, forms the lower part of the *gāmâ;* in the latter case the *vuođđo* is divided in two — a front and a back piece. According, therefore, to the way in which the *gāmâ* is put together, there are two types of it, one with and the other without separate side and heel pieces. Of the former type are the *gallŏk*, or winter *gāmâ*, with the *vuođđo* made of reindeer forehead-skin with the hair on, and the *čāzĕk*, or summer *gāmâ* of tanned skin, usually with the *vuođđo* made of sealskin; and of the latter type are the *nuttuk* [*nuvtuk, nuvtâk*] and the *sækkŏk*. The last-named shoe is, like the *nuttuk*, a winter one with a divided *vuođđo* of reindeer leg-skin with the hair on; but the *čulgum* is larger than on the *nuttuk*, going right up to the toe, *njunne*.

In both types of *gāmâ* the *âldâs* goes in an undivided piece all the way from the toe to the edge in front of the leg of the *gāmâ*, and the portion of the *âldâs* which thus makes part of the leg is sewn, at either side, on to the portion which makes the rest of the leg, namely, the *ruojâs* (though this word is also used of the whole leg).

After the translation of *lāinâs* in my dictionary, mention is made of the compounds *mâŋŋĕ-l.* (the back half of the side-seam in question) and *ǫw'dâ-l.* (the front half), and also *lāinâs-māddâ*, the point where these two meet (and join the seam between the *âldâs* and the *ruojâs*).

In speaking of side-seams which run from the toe to above the middle of the heel part we assume the Lapp point of view which is expressed in the Lapp terminology. In reality there are not two seams which run one on each side from the toe to above the heel part, for the back seam goes round the back of the *gāmâ* without any break.

The translations in the article on *lāinâs* in my dictionary are based on an explanation and demonstration given me by my native assistant in Polmak when we went through F r i i s's Lapp dictionary. She is herself a practised *gāmâ*-maker, and should therefore be a particularly competent expert in this field. These translations have also been approved by my special Karasjok and Kautokeino assistants and my present Lapp collaborator (from Polmak).

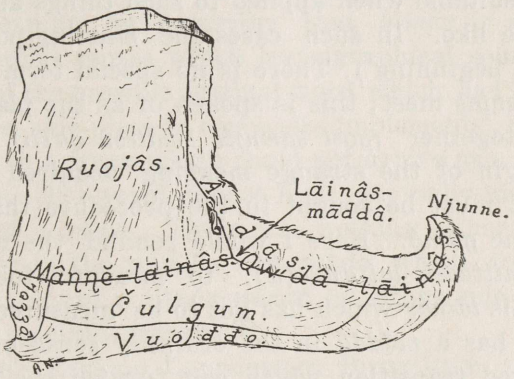
It seems, however, as if, apart from the circle of "specialists", many Finnmark Lapps are uncertain of the real meaning of *lāinâs*. This fact, added to certain peculiarities noticeable in present-day usage (especially as regards the common compound *lāinâs-māddâ)*, gives rise involuntarily to the thought that *lāinâs* must originally have meant something different from a seam or part of a seam; in other words, that this meaning is secondary. We have other terms for the seam along the lower part of the *gāmâ*, and these terms really give a more exact difinition of these seams in a finished *gāmâ: guoppâm-saw'dnje* (the "puckering seam") or *âldâs-saw'dnje* (the *âldâs*-seam), used of the seam between the lower part and the *âldâs* on either side of the *gāmâ*, = *ǫw'dâ-lāinâs*, and *ruojâs-saw'dnje* (the *ruojâs*-seam), used of the undivided seam between the lower part and the *ruojâs*, = the two *mâŋŋĕ-lāinâs'*es

together. That the Karasjok "specialists" use *lāinâs* to denote a seam is manifest from the drawing of a *gāmâ*, with the words for the various details written on or accompanying it, which the Rev. J. Balke once gave to Rector Qvigstad, and of which I have a copy. Here we have the terms *mâŋŋĕ-lāinâs*, *ǫw'dâ-lāinâs* and *lāinâs-māddâ* with explanations which correspond closely to the translations in my dictionary. I had not this drawing in my hands when making my investigations in Polmak. That Lapps who have no particular understanding or experience of making *gāmâ*'s may be at a loss when asked what exactly *lāinâs* means can be seen both from notes made by Qvigstad and from my own notes on various occasions. And it now appears that Professor Friis, too, found that it was not very easy to get a clear idea of what the Lapps mean by *lāinâs*. In a manuscript lexicographical fragment written by N. V. Stockfleth, Professor Friis's predecessor as teacher of the Lapp language at the Norwegian university, and used by Friis when compiling his Lapp dictionary, *lāinâs* was originally explained simply as 'something on Lapp shoes'. Through corrections, made in Friis's writing, this first became 'half the length of the upper part of Lapp shoes' and then finally: 'half the length of the lower part of Lapp shoes'. This last translation, with a couple of formal alterations, was adopted in Friis's dictionary.

In preparation for writing this article I asked my Lapp assistant to give me some absolutely trustworthy examples of the use of the word *lāinâs* and compounds formed with it. Well, he said, when you find that a Lapp shoe is too tight to go on the foot you say: *mâŋŋĕ-lāinâs læ oanĕkâš* (or: *mâŋŋĕ-lai'dnâs læ oanedâm)*, *ī jǫđĕ juoi'gai dât gāmâ* 'the m.-l is (too) short (or: she has made the m.-l. (too) short); that *gāmâ* won't go on to the foot'. He was sure that he had heard the term *ǫw'dâ-lāinâs* used, but could not give an example. He had often heard the compound *lāinâs-māddâ* as the term for the place on the side of the *gāmâ* where the seams meet; and also the expression *mittedit lāi'dnâs(â)*, 'to measure for the *lāinâs*', i. e. find out where the *lāinâs-māddâ* should be marked on the material for the lower part of a *gāmâ*, and make the necessary mark on either side. There must be a definite ratio between the length of the back

part of the *vuođđo*, with or without a side-piece sewn on to it, (corresponding to *ruojâs*), and the front part (corresponding to *âldâs*), and after finding out where to fold the cut out material in order to get the correct ratio, a little nick is cut at each end of the fold. This is where the *lāinâs-māddâ* should be.

In F r i i s's dictionary the compound *lāinâs-māddâ* is translated: 'the place where both pieces (i. e. the front and back halves of the lower part of the *gāmâ*) meet'. Both this meaning and the meaning given to the word by my informants fail to agree with the signification of *māddâ* in the other cases where



it is used as the last part of a compound. The primary meaning of *māddâ* is: the part of a tree-trunk which is nearest to the root and the ground. From this the sense has developed in two directions, so that the word may sometimes mean the thick end of an isolated object, the opposite of the thin end or top of the same object, and sometimes the junction, join, or the part of a thing which is, has been or is intended to be nearest to that which the thing in question is fastened to or belongs to, or else — especially in the case of natural formations — the transition to something. In *māddâ*-compounds which belong to the latter group of meanings *māddâ* usually denotes something that is thicker or broader than the rest of the thing (or than the thing itself); but linguistically speaking, this is not necessarily the case (note, for instance, *njunnĕ-māddâ* 'bringe of the nose').

The place where the ends of two parts meet is called in Finnmark Lapp *lâk'tâ,* while the junction of two parts of a thing placed side by side is called *saw'dnje.* As regards *lāinâs-māddâ* it is just conceivable that the point might have been thus designated because it was the nodal point of the arrangement of seams, when one looked at a finished *gāmâ.* There are three seams that meet here. But we cannot point to any analogous use of the word *māddâ.* In speaking, for instance, of a point where several ways meet the term used is *ærro,* as the Lapps think of such a point as one where the ways branch, and not as a common starting-point for the different ways. In any case the word *māddâ* is unsuitable when applied to such things as ways, seams, lines and the like. In such cases the starting-point would be called *al'go* ('beginning'). There is no special term for the point where two seams meet; this is spoken of as the place 'where the seams come together' *(gǫst sawnjek boattebâ ǫk'tii).*

The origin of the strange meaning acquired by the word *lāinâs-māddâ* must be sought in the procedure that is followed in making the *gāmâ.* Here I would remind the reader of the expression *mittedit lai'dnâs(â),* 'to measure for the *lāinâs'.* Supposing this *lāinâs* which has got to be 'measured for' is something which has a *māddâ* in the ordinary sense of the word, a clearly marked transition which can furnish the starting-point of the measurement, it will be important for the sempstress to fix upon something which will decide where this *māddâ* will be in the finished *gāmâ.* This must have been the object of the two little nicks in the edge of the *vuođđo*-material. Accordingly these two nicks assume great importance, and a time comes when they receive the name which originally belonged to the thing they were to help fix in a convenient way, namely, the *lāinâs-māddâ.* In the end the name is transferred to the corresponding point on the finished *gāmâ* — the point where the three seams meet. And if a little nick of this kind or a point where seams join can be called *lāinâs-māddâ,* there is no particular reason why the contemplated or finished seam from this nick should not be actually named *lāinâs.* Starting from this peculiar *lāinâs-māddâ* a seam will go in either direction. Thus there will be an *ǫw'dâ-lāinâs* forwards and a *mâŋŋĕ-lāinâs* backwards. In all

this, however, a reminiscence of the original sense of the word *lāinâs* has been retained in the expression *mittedit lai'dnâs(â)*, with the object in the singular. Were it a case of measuring for the two seams on either side, each of them being called *lāinâs* (the back *lāinâs* and the front *lāinâs*), one would naturally expect the plural to be used.

What, then, was this *lāinâs*, with its transitional part *mâddâ* whose position it was so important to fix? This should, no doubt, be discoverable from the actual form of the Lapp *gāmâ*, if one studied it with proper concentration. But I must admit that I did not hit upon the solution until I sought the help of old Leem. It is true that I had already attempted to explain the development in meaning by assuming that *lāinâs* is a loan-word; but certain special senses which lexicographical sources gave as the meaning of the possible original word which had attracted my attention ('side, side-piece in composite implements', and the like) had led me on to a track which could not arrive at a result which fitted the facts. The word cannot have originally meant the side or side-piece of a *gāmâ*. There was nothing either in the form of the *gāmâ* or in the way it was made which could possibly make anybody regard a *lāinâs-mâddâ* on either side of the *gāmâ* as something specially important.

K. Leem's Lexicon Lapponicum Bipartitum, of which the first part was published in 1768, has no word *lajnas* (= *lāinâs*), but there is a word *luojnas* (which I should write *luoinâs*), and this is translated: den Deel af en Skoes Overleder, der bedækker Risten, det höjeste af Fod-Bladet [that part of the upper leather of a shoe which covers the instep, the highest part of the foot], pars obstraguli in calceo, summum plantæ s. tarsum obtegens.

In the manuscript already mentioned there is this note in Stockfleth's writing: *Luojnas*, s. Vristen paa Sko [the instep of a shoe]. To this is added in Friis's writing: Kt [Kautokeino] *lainas, laidnasa;* and in Friis's dictionary *luoinas, luoidnas* is given as a by-form of *lainas, laidnas*. Undoubtedly these words were originally one and the same. Presumably the reason why Friis took no notice of the translation which the author of the manuscript evidently owed to Leem's dictionary was that, in the case of the Kautokeino dialect, he had not come

across the word in this sense, any more than the form with *uo* in the first syllable instead of *a*. As a rule Friis's dictionary puts *'(Obsol.)'* after the words from Leem's dictionary which he considered to have gone out of use — whether there were always good reasons for doing so, I will not discuss here. But Leem has an astonishingly large number of words of which Friis has taken no notice at all (I propose to show this in Vol. IV of my dictionary by excerpts from Leem's dictionary). And in a good many cases it is a weakness in Friis's dictionary that too little attention has been paid to Leem's translations. In the present case the translation adopted after many emendations for the Kt-form was also employed without hesitation for the old Porsanger-Laksefjord-Karasjok-form, of which Leem has such a clear translation. The proper thing would have been to include Leem's form by itself, keeping his translation (if one liked, in the short form that Stockfleth gives to it in his manuscript), and with the addition *'(Obsol.)'* and a reference to the Kt-form.

I have no doubt whatever that Leem's translation is absolutely reliable. Qvigstad is incontestably right in his remark, in Journal de la Soc. Finno-ougr. XVI 3 18, that Leem was so conscientious that he "nichts anführen wollte, dafür er nicht selbst einstehen konnte".

An excellent point of departure for the changes of meaning which may be supposed to have taken place, and of which I have tried to trace the evolution above, is furnished by Leem's translation of the form of the word in question which he had heard in use. In Lapp foot-gear it is especially the part on the instep that requires to be made carefully and well. Unlike an ordinary shoe, a *gāmâ* should not fit closely to the foot everywhere. After deciding upon the length — and this is done when the *vuođđo*, or piece for the bottom, is being cut out — the chief concern of the sempstress will be to put together the separate pieces of material in such a way that the narrowest part of the translation from the leg to the place for the foot itself will neither be so tight that it will be difficult or impossible for a person to put on the *gāmâ*, nor so loose as to look clumsy and ugly. If we take Leem's translation to be the primary meaning of the word *lāinâs*, then *lāinâs-māddâ*, denoting the transition from the lowest part of the

gāmâ to the *lāinâs* itself, the sloping instep, will be this very portion of the shoe which is such an important part of the *gāmâ*-maker's work. Its successful manufacture will depend upon two things: the accuracy with which the two little nicks are made in the edge of the material for the lower part of the *gāmâ*, and the accuracy with which the *âldâs* is cut out.

Since the above was written a young Karasjok Lapp, who is staying at present in the south of Norway, has given me some particulars and examples which entirely confirm the translations in the article on *lāinâs* in my dictionary, besides supporting, in several points, my assumptions with regard to the changes of meaning. I attach particular weight to a Lapp example which (keeping the Lapp technical terms) may be translated into English: 'the *lāinâs-māddâ*('s) of these *gāmâ*'s is (are) so tight that it (they) squeezes (squeeze) the foot'. Here, to my mind, we have an unmistakable reminiscence of a time when *lāinâs-māddâ* had quite a different meaning from what it has now. A point where two seams meet cannot be described as 'tight', the Lapp *bâs'ke*. But of a *lāinâs-māddâ* in the original sense which I think we may accept, denoting the narrowest part of the instep of a *gāmâ*, the remark is highly appropriate. That the expression can also be used with the subject in the plural is presumably due to the influence of the present meaning: *lāinâs-māddâ* as a term for the point on either side of the *gāmâ* where the frequently mentioned seams meet.

In Lapp, *lāinâs—luoinâs* is completely isolated. If it is originally a Finno-Ugrian word it must be an *s*-derivative. But no parallel derivatives — still less any definite primitive word — can be adduced. Here the case is quite different in regard to the two undoubted *s*-derivatives which are found in the Lapp *gāmâ*-terminology, namely, *âldâs* and *ruojâs;* besides which it should be noticed that these two words denote parts of the *gāmâ* which are made of a separate piece of material. No one has yet ventured to suggest the probability or even the possibility of proto-Lapp *s*-derivatives.

Supposing *lāinâs—luoinâs* is a loan-word, the first syllable of the original word must presumably have had an *a*-sound or

an *o*-sound and have begun with one or more consonants which would be *l* in Lapp, while the second syllable would have had a palatal vowel and a sibilant at the end. All these conditions are accurately fulfilled by **hlainiz* as the primitive form of the Norwegian feminine word *lein*, which Ivar Aasen explains as follows (I have omitted the Norwegian places where the usages occur):

1) Slope, incline, sloping level ground on the side of a hill . . . Goth. *hlains:* hill. Also a good many place-names, some in the plural *Leinar* . . . 2) Side, side-piece in composite implements: e. g. in the back of a chair, also in a fork for digging, etc. . . . — 3) Loompost, one of the high side-posts of a loom . . ., also with plur. Leinar (Leina). Isl. *hlein.*

For the grounds for taking **hlainiz* as a Germanic-Scandinavian primitive form I would refer to Alf Torp Nynorsk etymologisk ordbok (1919) 371, and Alf Torp Gamalnorsk ordavleiding [in Hægstad — Alf Torp Gamalnorsk ordbok (1919)] 37.

In what sense the Lapps took over the word, it is impossible to say for certain. I think, however, that it would most probably have been precisely the meaning that *luoinâs* still had in Leem's time, or one which approximated to it; so that the word, in Lapp, would have referred to foot-gear from the very first. This for two reasons. If, when the Lapps took over the word, it had a wider meaning, it is unlikely that this word would have been preserved solely as one designating a detail in foot-gear; and the need of borrowing the word would have been all the greater if we assume that the borrower had at the same time learnt or imitated some specific thing connected with the word.

Direct proof that the word came into the Lapp language as a term for a detail in foot-gear might possibly be obtained in two ways: either through the supplementing of the material which is already available concerning the various meanings of the word in Germanic languages, or through making a special study of old types of foot-gear. Perhaps a special study of this kind might reveal that the instep used to be a separate part of the shoe to a greater degree than it is to-day in the Lapp *gāmâ*, and that it would therefore have needed a special designation. It may

be assumed that the primary meaning of the Germanic word was 'slope, incline' in a general sense, and not specifically a sloping piece of ground.

I shall not here discuss how the proof that a Germanic word with *a* in the first syllable can occur in Lapp both with *a* and with *uo* would affect the history of Finno-Ugrian sounds. I will merely observe that if K. B. Wiklund had had an indubitable example of this when he compiled his Entwurf einer urlappischen Lautlehre, he might have arrived at a different result with regard to the Finnish *a* — Lapp *uo*. Even with the material then available, he had to overcome great difficulties in maintaining that Finnish represents a later stage here than Lapp (Url. Lautl. 136 ff.).

The possibility that Leem wrote *uo* by mistake for *a* cannot be entertained for a moment.

The word *lāinâs—luoinâs* has not, so far as I can ascertain, been noted in any other dialect-area of Lapp outside Finnmark-Lapp. This does not, however, preclude the possibility that it is in use elsewhere. Supplementary material from other places would be very valuable.

Norra-lapi *lāinâs*.

Autor käsitleb niihästi keeleliselt kui etnograafiliselt norra-laplaste jalanõu seda osa, mida laplased ise kutsuvad *lāinâs*. Sõna *lāinâs* on vana laen muinas-skandinaaviast < **hlainiz*.

Einige Zaumzeugbeschläge aus dem Ostbaltikum.

Von Peter Paulsen.

In Estland und Finnland gibt es einige Zaumzeugbeschläge, die aus dem übrigen vorgeschichtlichen Material der beiden Länder selbst nicht zu verstehen und erklären sind. Ihre Deutung ist um so schwieriger, als es sich um Endstufen einer langen Entwicklungsreihe handelt, die in verschiedenen Ländern vor sich ging und durch mannigfache Kulturströmungen und geschichtliche Ereignisse bedingt wurde.

Selbst das Fundmaterial in Estland und Finnland ist nicht einheitlich und lässt uns eine Entwicklungslinie und somit auch ein zeitliches Nacheinander feststellen. Wir gehen bei der Betrachtung am besten von den Endstücken dieser Entwicklungsreihe, von den barocken Formen, aus.

Aus Huittinen (Hvittis) Sampu Huikkainvainionmäki, Finnland (Hels. 3574, 50), liegt ein eiserner kreuzförmiger Riemenverteiler vor (Abb. 1). Zwei eiserne Stäbe, je 10 cm lang, sind kreuzweise übereinander geschmiedet und erweitern sich an den Enden zu kreisrunden Riemenösen mit 2,5 cm Durchmesser. In der Mitte erhebt sich ein scheibenartiger Knopf. So gesehen, erkennt man eine ursprünglichere Form, worauf nun barocke Zungenbildungen als Zierrat gesetzt sind, und zwar an den Enden der vier Ösenscheiben. Von dem Rand ausgehend, scheinen sie einen Kreis schliessen zu wollen, biegen aber nach einer Dreiviertelkreisbildung parallel zu den Stäben um zu geschwungenen Zungen. Die barocken Zierteile waren ursprünglich mit Silber plattiert, das heisst, die Eisenflächen wurden mit einem Kratzer aufgerauht und in diese dann dünne Silberplättchen hineingetrieben.

Ein gleicharmiger Riemenverteiler aus Finnland (Abb. 2) stammt von Kokemäki Äimälä (Hels. 1174,19). In der Mitte erhebt sich ein sternartiger Knopf mit vier grossen und vier dazwischenliegenden halbrunden Ausbuchtungen von etwa 4 cm Durchmesser. Die beiden kreuzförmigen Stäbe erweitern sich an den Enden zu ovalen Riemenösen, denen die gleichen sternartigen Zierscheiben aufgesetzt sind. Es sind noch Silberreste deutlich zu erkennen. Damit sind neue Stücke zur Kenntnis der Ausstattung des Zaumzeuges hinzugetreten.

Als zu derselben Gruppe gehörig, aber etwas vereinfachter in der Verzierung ist der Riemenverteiler (Abb. 3) von unbekanntem Fundort auf Saaremaa (Ösel) (Mus. Kuresaare). Die sternartigen Zierscheiben bestehen hier nur aus vier einfachen Ausbuchtungen.

Im Berliner Zeughaus (02.577) befindet sich eine Knebeltrense mit der gleichen Bildung der Riemenösen und denselben sternartigen Zierplatten (Abb. 4b). Die Trense ist 17 cm lang, die Knebellänge 13,5 cm. Die Querstange ist zweiteilig und an den Enden zu vier hohen scharfen Graten ausgeschmiedet, neben denen sich innen auch noch ein bewegliches dünnes Quadrat befindet. Die Knebel sind aus je zwei gebogenen Tierhälsen, die in Tierköpfe auslaufen, gebildet. Die Trense soll der Sammlung Zschille angehört haben. Die Art der Verzierung verweist nach der Insel Saaremaa, wo die nächsten verwandten Stücke gefunden worden sind.

Diese Feststellung ist wichtig, weil durch diese Trense das ganze Zaumzeug ergänzt und die vorhingenannten Zaumzeugbeschläge erst recht verstanden werden können.

In Helsingfors (Virusmäki, Ksp. Maaria, bei Turku (Åbo), Hels. 6367) [1] und in der Helffreichschen Sammlung von Paide in Estland befindet sich je ein Exemplar der kreuzförmigen Beschläge in einfacherer Form (Abb. 5). Eine grosse quadratische Platte ziert zwar noch die Mitte, aber die barocken Auswüchse an den Enden der Ösen sind nicht vorhanden. Zu dem kreuzförmigen Riemenverteiler der Helffreichschen Sammlung von

[1] Finskt Museum 1915 32.

Paide gehört noch ein gleicharmiges Riemenverbindungsstück mit derselben quadratischen Knopfplatte.

Schliesslich sei noch der kreuzförmige Riemenverteiler von Kärla, Oriküla, Saaremaa, genannt (Tartu K 4:59). Es ist dieselbe Form, die vorhin beschrieben ward, nur ist die quadratische Platte in der Mitte nicht da, statt ihrer aber eine reichlich 2 cm hohe dornartige Erhöhung. Zu demselben Fund gehört noch das Gebiss einer Trense. Die Seitenbeschläge oder Knebel sind nicht vorhanden. Sonst gleicht das Gebiss mit seinen vier hohen, scharfen Graten dem der Trense im Berlin Zeughaus.

Die zuletztgenannten Riemenverteiler von Virusmäki, Ksp. Maaria, Turku (Åbo) (Hels. 6367), aus der Helffreichschen Sammlung von Paide und von Kärla, Oriküla, Saaremaa, sind im Vergleich zu den andern besprochenen einfach und dürften auch wohl als älter anzusehen sein. Aber wichtig ist, dass sie im Gegensatz zu den barocken ihre Parallelen in Uppland, in Schweden, finden.

Vor allem von Bedeutung für unsere Betrachtung ist der Fund von Göksbo, Ksp. Altuna, Uppland [1] (Stat. Hist. Mus. 18122) (Abb. 4a). Ihm gehören an: ein Riemenverteiler mit je 8 cm langen kreuzweisen Armen und der quadratischen Scheibe in der Mitte, also völlig gleich denen von Paide und Virusmäki, Ksp. Maaria, Turku (Åbo) (Hels. 6367:81); ferner ein gleicharmiges Riemenverbindungsstück, ebenfalls gleich dem von Paide, eine eiserne Trense nur mit schlichten Ösen, sonst völlig gleich der vom Berliner Zeughaus, schliesslich noch eine grosse Breitaxt und eine silberplattierte Lanzenspitze.

Auf der Insel Saaremaa ist übrigens bei Pajumõisa, Ksp. Kihelkonna, eine ähnliche Lanzenspitze aus der ersten Hälfte des 11. Jahrhunderts gefunden worden [2].

Der Fund von Göksbo in Uppland bringt nicht nur die beste Aufklärung über Kriegswaffen und Pferdeausstattung an sich, sondern gibt uns vor allem auch gute Anhaltspunkte für die Zeitzugehörigkeit derselben. Nach den Waffen zu urteilen, ist die erste Hälfte des 11. Jahrhunderts oder die Zeit um 1050 als

---

[1] Fornvännens Årsbok 1927, Abb. 37.

[2] B. Nerman Die Verbindungen zwischen Skandinavien und dem Ostbaltikum (Stockholm 1929) 109, Abb. 105.

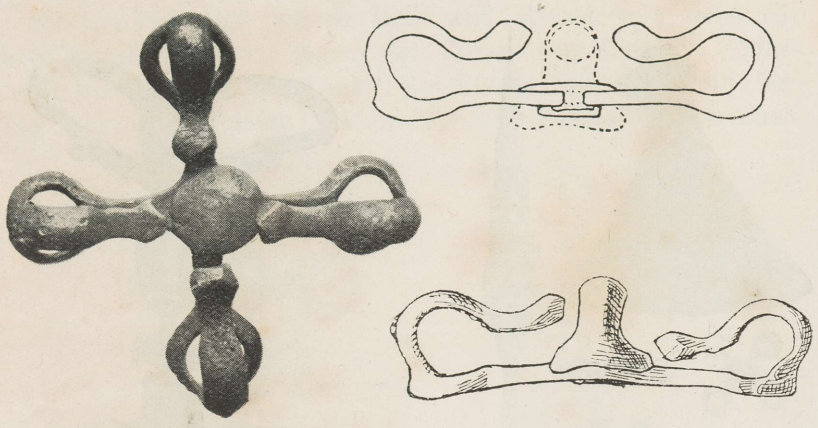


Abb. 1. Sampu Hiukkainmäki, Ksp. Huittinen (Hvittis) (Kansallismuseo Helsinki 3574:50).

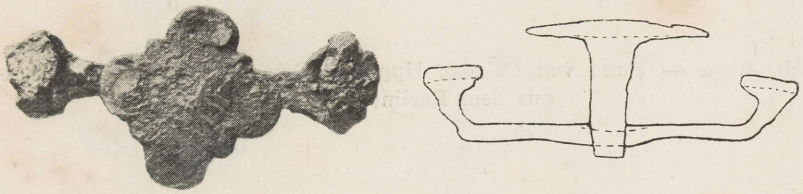


Abb. 2. Äimälä, Ksp. Kokemäki (Kansallismuseo 1174:19).

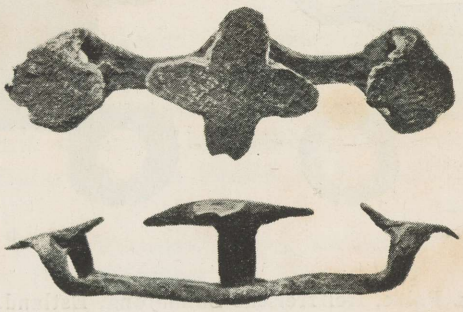
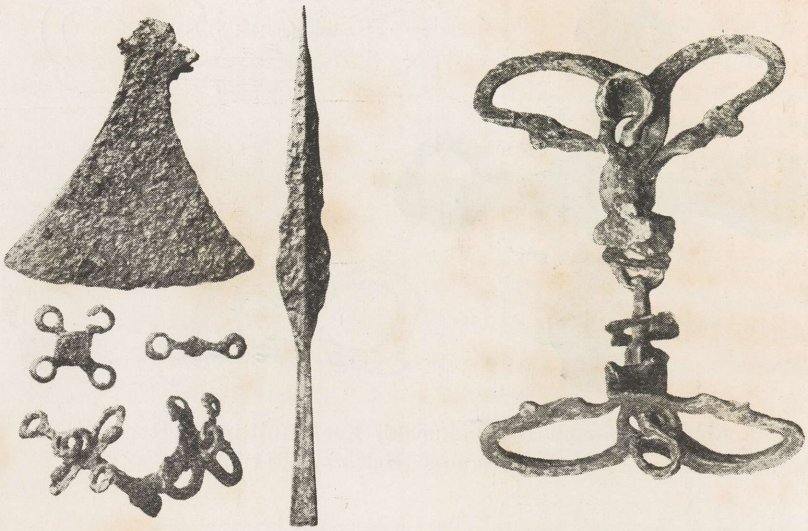
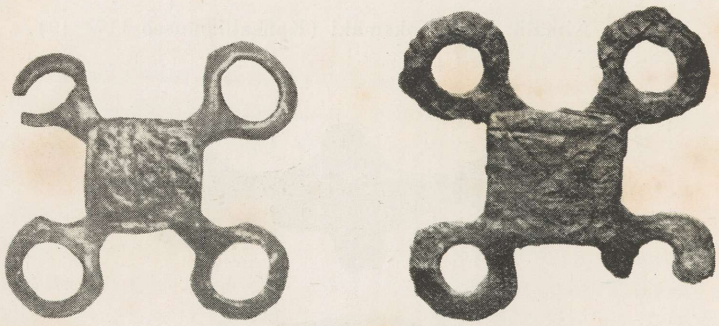


Abb. 3. Saaremaa (Ösel) (Mus. Kuressaare).



a b

Abb. 4. a — Fund von Göksbo, Uppland, Schweden. b — Pferdetrense aus dem Berliner Zeughaus.



a b

Abb. 5. a — Mus. Paide, Helffreische Sammlung, Estland. b — Virusmäki, Ksp. Maaria, bei Åbo.

Entstehungszeit anzunehmen. Wo nun genau die einzelnen Zaumzeugbeschläge befestigt waren, lässt sich schwer mit voller Sicherheit feststellen. An Hand der Funde von Lundby, Södermanland, und Leckhus bei Leck [1], Schleswig-Holstein, ist eine Erklärung versucht worden (Abb. 6). Die Riemenösen erschei-

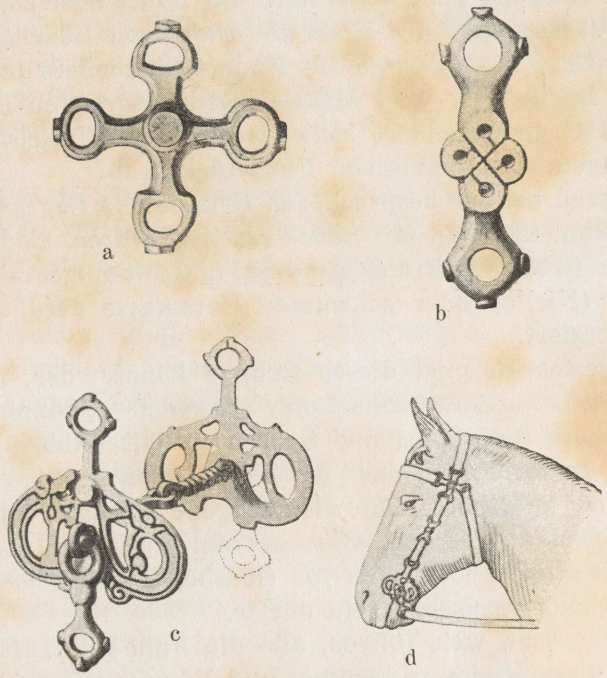


Abb. 6. a—c — Zaumzeugbeschläge von Lundby, Södermanland, Schweden. d — Versuch einer Rekonstruktion.

nen im allgemeinen recht klein. Die Riemen selbst waren recht schmal, weil sie doppelt zusammengelegt waren.

In Schweden gibt es neben dem Fund von Göksbo in Uppland noch drei mit eisernen kreuzförmigen Riemenverteilern: a) von Söllerön, Dalarne [2], von Vendel in Uppland [3] Grab 1, und

---

[1] P. Paulsen Der Wikingerfund von Leckhus (1937).

[2] T. J. Arne Die Bootgräber von Tuna, Alsike (Stockholm 1934) 64.

[3] H. Stolpe und T. J. Arne Graffältet vid Vendel (Stockholm 1912) Taf. X: 13.

von Ulunda vad, Uppland [1], die aber etwa gleichzeitig mit dem von Göksbo sein dürften.

Jedenfalls dürfen wir die Riemenverteiler des Fundes von Göksbo in die Anfangsstufe einer neuen Gruppe setzen, die bisher nur in Estland und Finnland vertreten war und von Schweden ihren Ausgang genommen hat. Sie bildet aber zugleich, anderweitig betrachtet, die Endstufe einer von Südengland ausgehenden Gruppe, die ausser in England besonders in Nordjütland und in Südwest- und Mittelschweden vertreten ist.

Diese Gruppe sondert sich in jeglicher Hinsicht von den gleichzeitigen skandinavischen Fundstücken ab.

Während bei der besprochenen Gruppe alle Gegenstände aus Eisen geschmiedet und mit Silber plattiert waren, sind die Teile der älteren Gruppe in Bronze gegossen und mit eingegrabenen, mit Blachmal (Niello) oder schwarzer Harzmasse gefüllten Zeichnungen verziert.

Als bestes Beispiel dieser Gruppe könnte der Fund von Lundby, Ksp. Fors, Södermanland, Schweden [2], genannt werden, der auch noch Steigbügel und Sporen enthält (Abb. 6). Es ist hier noch zu bemerken, dass die Knebeltrense mit der gleichen Formung der Seitenbeschläge als gebogene Tierhälse mit Köpfen, deren Rachen aufgesperrt sind, als ein Vorläufer für die aus Eisen geschmiedeten Trensen von Göksbo, Uppland, und im Berliner Zeughaus anzusehen sein dürfte.

Es würde zu weit führen, alle die Funde aufzuführen, die Teile von dieser Reiterausrüstung und Pferdeausstattung enthalten. Um die Entwicklungslinie zu zeichnen, seien hier nur die kreuzförmigen Riemenverteiler betrachtet.

Diese Riemenverteiler haben durchaus die Grundform wie die vorhingenannte, nur sind sie in Bronze gegossen, tragen meistens drei knopfartige Auswüchse an den Ösen und eine knopfartige Erhöhung in der Mitte, die ausserdem durch einen Kreis betont wird. Bei der Betrachtung des englischen Materials ergibt es sich, dass die merkwürdige Verzierung Reste alter keltischer Uberlieferung ist.

---

[1] Upplands Fornminnesföreningens Tidskrift XLV (1936) 267.

[2] Bidrag till Södermanlands äldre Kulturhistoria 4., H. 16 (1911) 61 f.; P. Paulsen Der Wikingerfund von Leckhus 14 ff., Abb. 20, 23.

Die kreuzförmigen Riemenverteiler sind folgende:

1) Pederstrup mose, Nødagers s., Randers u., Jütland (Kbhn. D. 2430);

2) Vermutlich Jütland (Kbhn. D. 17228);

3) Roum Rinds h., Viborg a., Jütl. (Kbhn. D. 5921);

4) Vermutlich Seeland (Kbhn. D. 10067);

5) Halleby Au bei Bakkendrup, Holbæk a., Seeland (S. Müller Ordning Abb. 614). Riemenösen sind nicht vorhanden. Die Enden der vier Arme bilden Tierköpfe. Die Arme selbst sind mit bänderartigen, verschlungenen Ranken im südenglischen Stil verziert.

6) Gärdby Öland (Gotenburg Mus. 1651);

7) Ksp. Rödhålla, Glömminge, Öland (Stat. Hist. Mus.);

8) Erkegåst, Ksp. Dingtuna, Västmanland (Stat. Hist. Mus. 9170:1236);

9) Kvalsta, Ksp. Berg, Västmanland (Stat. Hist. Mus. 11570); Upplands Fornminnesföreningens Tidskrift XLV (1936) 269, zusammen mit zwei Paar gleicharmigen Riemenbeschlägen und drei Steigbügeln, also mit Funden aus zwei Gräbern.

10) Tuna Alsike, Uppland, Grab 8 (T. J. Arne Das Bootgräberfeld von Tuna in Alsike 64, Taf. XIV. 9);

11) Ulunda vad, Uppland (Stat. Hist. Mus. 20407) (Upplands Fornminnesföreningens Tidskrift XLV (1936) 263 ff.). Zwei kreuzarmige Beschläge ohne Riemenösen, nur mit Nietlöchern. Die vier Arme sind palmettenartig gestaltet. Zu dem Fund gehören noch Riemenbeschläge und silberplattierte Lanzenspitzen.

12) Lundby, Ksp. Fors, Södermanland (Bidrag till Södermanlands äldre Kulturhist. 4, H. 16 (1911) 6 f.; Fornvännen 1909 246; 1911 266; 1912 184).

Auch diese genannten Zaumzeugbeschläge treten im Norden plötzlich und als etwas Fremdes auf. Vorstufen für sie sind auch nicht im Norden, sondern nur in England vorhanden. Die Engländer R. A. Smith [1] und vor ihm E. S. Morse [2] haben sich eingehend mit den kreuzförmigen und gleicharmigen Zaumzeugbeschlägen, den „bow-pullers“ befasst und kommen zu dem Ergeb-

---

[1] Proceedings of the Society of Antiquaries (London 1916).

[2] Bulletin of the Essex Institute XXVI (Salem, Mass. 1894) 141 ff.

nis, dass diese in der Zeit der Etrusker in Oberitalien schon festzustellen und durch drei gesonderte Dornansätze gekennzeichnet sind. Wahrscheinlich sind dann diese Zaumzeugbeschläge in der Latène-Zeit nach England gelangt. Die hohen gesonderten drei Dornansätze schmelzen in der britisch-römischen Periode zu einem zusammen. Letzterer wird in der Wikingerzeit zu der bekannten knopfartigen Erhöhung zurückgebildet (Abb. 7).

Die Wikinger haben während ihrer Anwesenheit in England diese Werkstätten kennengelernt. Sie bestanden nach den stilkritischen Untersuchungen des Materials in Südengland und waren nordisch beeinflusst. Diese Sporrerwerkstätten lieferten das

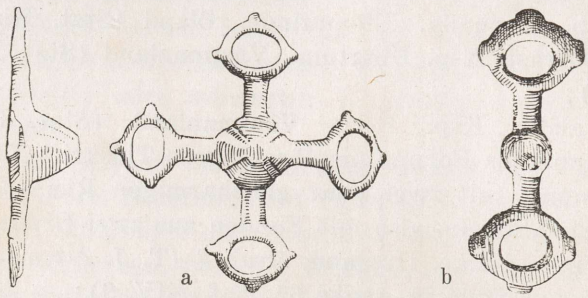


Abb. 7. Riemenverteiler: a — von Firle Beacon, Sussex, England. b — von Colchester, England (nach R. A. Smith).

Reitzeug: Trensen, Steigbügel und Sporen, die alle aus der gleichen Bronzelegierung bestehen, in der Verzierung verwandte Züge aufweisen und in Skandinavien selbst darum auch sehr gut als Sondergruppe festzustellen sind [1].

Diese Gruppe ist um 1000 und in der ersten Hälfte des 11. Jahrhunderts im Norden reichlich vertreten, vor allem in Nordjütland, Südwest- und Mittelschweden. Man ist daher zu dem Schluss berechtigt, dass es sich dabei nicht um die Ausrüstung einzelner oder einiger Krieger, sondern um die einer grösseren Schar handelt. Geschichtliche Nachrichten und Berichte auf Runensteinen verweisen auf Englandfahrer, die im Thingalid, der

[1] Dieser Auffassung, die ich im 22. Bericht der Römisch-Germanischen Kommission 1933 228 f. vertreten habe, schliesst sich auch H. Arbman in Upplands Fornminnesföreningens Tidskrift XLV (1936) 268 u. 272 an.

Leibwache Knuds des Grossen (1016—1036), dienten. Zwar künden die Runensteine meistens von jenen Kriegern, die in England ihren Tod fanden, aber die behandelte Gruppe des Reitzeuges zeugt eben von solchen Kriegern, die in die Heimat zurückgekehrt sind [1].

In Uppland sind die Zaumzeugteile nach einheimischer Technik und Kunst geschmiedet und mit Silber plattiert worden. Da man dabei nicht die Feinheiten der Gusstechnik herausbringen konnte, so sind die Formen etwas einfacher und strenger geworden. Diese Umprägung ins rein Nordische ist allein in Uppland in Schweden festzustellen. Gleich aus diesem Stadium, das um 1050 liegen dürfte, sind einige Zaumzeugbeschläge in den Funden von Estland und Finnland vertreten. Wie ist dieses Auftreten dort und die Weiterentwicklung zu einer neuen Sondergruppe zu verstehen?

Oskar Montelius [2] hat sich in einigen Arbeiten mit solchen Runensteinen befasst, die von Fahrten nach dem Osten berichten und zur Hauptsache in Uppland und Södermanland vorkommen. Unter diesen gibt es einige, die noch nähere Angaben über das aufgesuchte Land machen. So berichtet ein Stein von Ksp. Söderby, Bez. Lyhundra, Uppland, von einem Wikinger, der in Finnland starb; desgleichen ein Stein von Hämlinge bei Gävle von einem Egil, der in Tavastland, Finnland, blieb [3]. Die Inschrift von dem zuletzt genannten Stein soll nach O. v. Friesen [4] in der Zeit von 1025—1050 geritzt sein.

Der Fröger, mit dem der vorhingenannte Egil gefahren war, starb laut Inschrift auf dem Stein von Ledinge, Ksp. Skederids, Bez. Sjuhundra, Uppland [5], auf der Insel Saaremaa (1025—1050).

Bei Steininge in Uppland [6] wurde ein Stein von zwei Brüdern

---

[1] P. Paulsen Der Wikingerfund von Leckhus 39 ff.

[2] Schwedische Runensteine und das Ostbaltikum. Baltische Studien 1914 140 ff. — Svenska runstenar om färder österut. Fornvännen 1914 81 ff.

[3] Fornvännen 1914 93.

[4] Upplands runstenar (Uppsala 1913) 34.

[5] Fornvännen 1914 94 f.

[6] Baltische Studien 1914 142. — Die Ingwar-Steine können in den Anfang der 1040-er Jahre datiert werden. (B. Nerman Die Verbindungen zwischen Skandinavien und dem Ostbaltikum 59.)

für ihren Vater gesetzt, der mit „Ingwar ein Schiff in Estland gesteuert" hatte.

Der Stein von Asarp in Västergötland berichtet von Olaf, der in Estland getötet wurde [1].

Der bekannte Runenmeister Asmund von Uppland hat ferner (1025—1050) einen Stein von Ängeby, Uppland, geritzt mit dem Bericht, dass Björn in Virumaa (Estland) gefallen sei [2].

Diese genannten Steine mögen genügen, um weiter zu beweisen, dass in der ersten Hälfte des 11. Jahrhunderts und um 1050 nicht nur, wie schon die behandelten Zaumzeugbeschläge zeigen, zwischen dem Mälargebiet und dem Ostbaltikum Beziehungen bestanden, sondern dass Leute aus dem Mälargebiet dort im Osten gekämpft haben.

Von Wichtigkeit ist noch ein Stein von Udby, Ksp. Närtuna, Bez. Langhundra, Uppland, der von Asgaut berichtet, der sowohl nach dem Westen als auch nach dem Osten gefahren war [3].

Ferner befindet sich im Museum zu Tallinn ein kleiner Hacksilberfund mit Resten von nordischen Schmuckscheiben, die besonders im Mälargebiet häufig sind, und mit einem grösseren verzierten Silberblech, aus der Schlossruine Haapsalu, Läänemaa [4] stammend. Auf dem Silberblech ist ein widersehender Vierfüssler mit aufgesperrtem Rachen und herausgestreckter Zunge dargestellt, ähnlich dem Kopf an den Hauptstücken der Pferdetrense von Lundby, Södermanland. Der Vierfüssler ist von Ranken umrahmt. Die Zeichnungen des Vierfüsslers und der Ranken sind in einer Art Zitterstrich ausgeführt. Zu dem Fund von Haapsalu gehören dann noch Münzen von Ethelred (976—1006 London) und Knud dem Grossen (1016—1035 York und London) [5]. So wird auch hierdurch erhärtet, was Runensteine und Zaumzeugbeschläge erkennen liessen, nämlich, dass eine mittelbare Ver-

---

[1] Baltische Studien 1914 142.

[2] Daselbst 142.

[3] Fornvännen 1914 93.

[4] Tallinn ELG 190.

[5] Nach R. Jakimowicz gelangten die westeuropäichen Münzen nach Osteuropa auf dem Umweg über Skandinavien. Congressus Secundus Rigae 1930 255.

bindung zwischen dem Ostbaltikum und England bestand, die über Uppland führte.

Die hier behandelten Zaumzeugbeschläge bezeugen (Abb. 8), dass die Eisen geschmiedete Gruppe vom Mälargebiet ausging und nach dem Ostbaltikum gelangte, darüber hinaus aber auch, dass sie sich hier unabhängig in bestimmter Gesetzmässigkeit weiterentwickelte. Das ist nur zu verstehen, wenn Handwerker und Krieger aus dem Mälargebiet nach dem Ostbaltikum gelang-

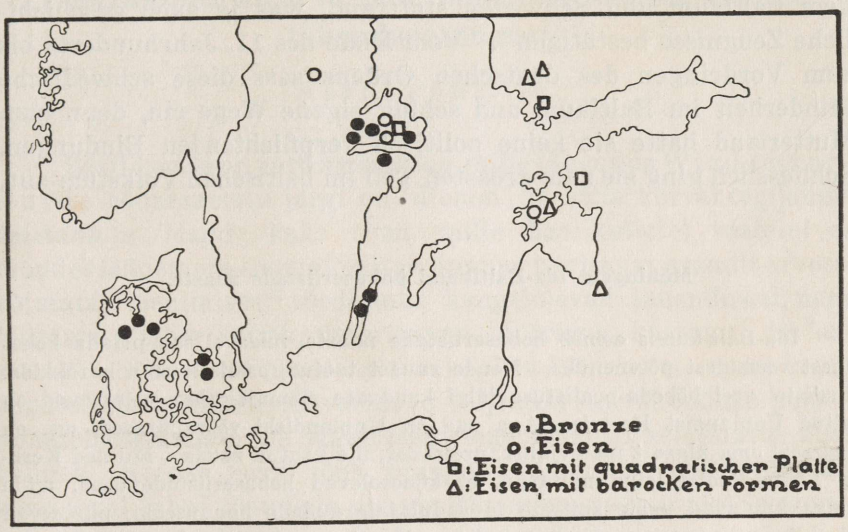


Abb. 8. Verbreitung der kreuzförmigen Zaumzeugbeschläge.

ten, dort ansässig wurden und nicht gleich im baltischen Volkstum aufgegangen sind, sondern wenigstens bis ins 12. oder 13. Jahrhundert ihre Eigenart sich ziemlich bewahrt haben.

Hier ist eine grundsätzliche Frage angeschnitten, die eine Behandlung des ganzen baltischen Materials jener Zeit unter diesem Gesichtspunkt fordert, nämlich, dass eine Zeitlang auch schwedische Werkstätten im Baltikum vorhanden waren, und dass das Nebeneinander und die gegenseitige Beeinflussung der schwedischen und der baltischen Werkstätten in Betracht zu ziehen sei. Was man allgemein als Handelsware angesehen hat — vor allem Waffen —, dürfte anders zu betrachten sein. Silberplattierte Lanzenspitzen und verzierte Äxte z. B. können in den seltensten

TARTU ÜLIKOOLI
RAAMATU KOGU

Fällen — wenn man das ganze wikingische Material in Europa überschaut — als Handelsware zwischen Völkern angesehen werden, da sie für führende Persönlichkeiten oder grössere Kriegereinheiten auch einen symbolischen Wert hatten [1]. Für einen grossen Teil dieser im Baltikum gefundenen Prunkwaffen dürfte ebenfalls im Mälargebiet der Ausgangspunkt zu suchen sein. Aber auch diese Prunkwaffen zeigen, und zwar vielleicht am besten, dass im 11. Jahrhundert eine kriegerische Berührung zwischen dem Baltikum und Schweden stattfand, was ja auch geschichtliche Zeugnisse bestätigen [2]. Vom Ende des 11. Jahrhunderts bis zum Vordringen des deutschen Ordens sass diese schwedische Minderheit im Baltikum und schlug eigene Wege ein, denn zum Mutterland hatte sie keine politisch verpflichtenden Bindungen. Schliesslich ging sie zum grössten Teil im baltischen Volkstum auf.

Mõningaid Ida-Baltikumi hobuseriistade naaste.

Ida-Baltikumis esineb hobuseriistade naaste, mida ei saa pidada kohalikest vormidest põlvnenuks. Nende rauast taotud, osaliselt oma barokkidel ilustistel veel hõbeda-pealistuse jälgi kandvate rihmajagajate eelastmeid on leitud Upplandist Rootsis. Aga nad on Upplandiski võõrapärased, ms. on nad seal oma algsest materjalist, pronksist, üle kantud rauda. Mitmed Kesk- ja Lõuna-Rootsi leiud näitavad, et kõnesolevad hobuseriistade osad, mille hulka kuuluvad peale suitsete ja sadulajalgraudade kannusedki, pärinevad Skandinaavia poolt mõjustatud Lõuna-Inglismaa töökodadest. Viikingite kaudu, ja käesoleval juhtumil võivad küsimusse tulla ainult Thingalid'i, Knut Suure ihukaitseväe liikmed, on need hobuseriistade osad ulatunud Põhja-Jyllandi, Lõuna- ja Kesk-Rootsi. Kesk-Rootsis on neid valmistatud kohalikes töökodades ja sealt on nad viikingite kaudu rännanud edasi Ida-Baltikumi. Nende kohalik edasiareng Ida-Baltikumis osutab, et neid siingi on kohapealseis töökodades viikingite poolt valmistatud.

---

[1] P. Paulsen Die Wikingerlanze von Termonde in Belgien. Mannus 1937 381 ff.

[2] B. Nerman Die Verbindungen 62. — A. Schück in Congressus Secundus Rigae 1930 241 ff. — Gideon Danell in Rig (Stockholm 1922) 17 ff.

Eesti *ümmardaja* ja selle läänemere-soome vastete tähendusarengust.

Aarni Penttilä.

Eesti keeles on verb *ümmardan*, mille tähendus Wiedemann-Hurda sõnaraamatu järgi on 'dienen', ja selle kõrval tegijanimi *ümmardaja* 'Magd', kaks sõna, mille häälikulistel vastetel on muudes läänemere-soome keeltes, aunuse huvitavat erandit arvesse võtmata, 'teenimisest' võrdlemisi kaugelolevad tähendused, nagu 'piirama, ümber käima, ümbritsema, pöörama, keerama', ja 'aru saama'. Sõna ei ole muuseas ainuke, kus läänemere-soome keelte teineteisele häälikuliselt vastavad väljendid on tähenduse poolest teineteisest kaugel või sageli isegi õige raskesti seletataval viisil kaugel. Kuidas eesti sõna praegust tähendust oleks võimalik käesoleval juhul ühendada muude läänemere-soome alal leiduvate tähendustega, tahetakse siin järele kaaluda.

Kõnesolev läänemere-soome sõnapere on järgmise kujuga:

Eesti. Wiedemann-Hurt *ümmardama* 'dienen' (aasta 1869 trükis seda verbi ei ole); rahvakeele teateid on Eesti Keele Arhiivis võrdlemisi vähe: Häädemeeste *üm̆märᴅämä* 'teenima'; Puhja Pori *tînᴅre peä̯vä pererahvast üm̆märᴅämä,* Reigi Tahkuna *ümarᴅama* 'id.', Rõuge *üm̆märᴅämä* 'id.' (sõnasedelile on tehtud märge: 'vist kiriku mõjul'), Tori *üm̆marᴅama* 'id.' (tehtud märge: 'harilik'), Viru-Jaagupi *üm̆marᴅama* 'id.' (tehtud märge: 'tuntud piibli kaudu, harilikus keeles ei tarvitata'), põhja-eesti *On ikke soand neid teenida ja ümardada, nende orje sundida ja nende vara hoida* (E. Wilde; Vesterinen-Winter Eesti lugemik 90).

Wiedemann EWb *ümmardaja* 'Magd', Hupel *ümmardaja* 'die Magd. r.' Gösekenil esineb see sõna kujul *ümberdaja* 'Magd/(ancilla)', samuti Stahl Anführung zu der Estnischen

Sprach 'Dienstmagd/*ümberdaja*'. Sellest tegijanimest on niihästi rahvakeeles kui ka kirjakeeles palju rohkem näiteid kui vastavast verbist. EKA kogud, mille teadete saamise eest pean tänama prof. J. Mägistet, tunnevad kuju *ümardaja* ja *ümardaga* tähenduses 'naisteenija' järgmistest kohtadest: Emaste Viiterna, Emaste Prassi (on lisatud märge: 'tarvitusel vanemal sugupõlvel'), Reigi Tahkuna, Risti Vilivalla, Valjala Võrsna *(tā ̮n̮ pa̮ĕrgu põi̮tsel ümardai̮aks)*, Ridala Tuuru, Käina Kaasiku, Mustjala Võhma *(ümardaja o̮ sê, kes āsta pêl teisè tê̮nija o̮; ümardaja o̮ tüdruk)*, Karja Mujaste ('üheks aastaks palgatud naisteenija või -tööline') ja Muhu Linnuse ('nais-aastateenija'). Kujul *ümmardaja, ümmardaja* või *ümmärdäjä* on see sõna kirja pandud Häädemeeste, Karuse Hõbessalu, Koeru, Kolga-Jaani, Kuusalu, Rõuge, Tõstamaa, Harju-Jaani Pirsu *(ümmardai̮a olevat eĕnevanasti öe̮ldud tê̮ni̮ja kohta; peres oli̮d oma tütred i̮a ümmardai̮aad)*, Põide Kõrkvere ('nais-aastateenija talus'), Pärnu-Jaagupi (siin tähenduses 'liignaine, armuke'). Kirjakeeles on rohkeid näiteid juba kõige vanemast ajast alates, mainitagu G. Müller Neununddreissig estnische Predigten 94 *üx Koya Sullane ninck Ümmerdaya*, Turu Käsikiri *ömmärdaialle, ymmärdäia*, H. Stahl Leyenspiegel II 152 a *Perrefullafet ninck ümberdajat*, Hand- und Haufsbuch III Zva *Wata minna ollen fe Iffanda ümberdaja*, Piibel 1739 Luuka 1,38 *Agga Maria ütles: Wata, fiin on Iffanda ümmardaja*, Apostlite teod 2,18 *Ja omma fullafte, ja omma ümmardajatte peäle tahhan mina . . .*, Fr. W. Willmann Juttod ja Moistatussed (1782) 87 *fullafed ja ümmardajad keik andfid middagit*, P. H. von Frey Jesusse Kristusse sündinud asjad (1810) 251 *ja hakkab ka fullafed ja Ümmardajad peksma*, O. W. Masing Marahwa Näddala-Leht 1823 315 *omma ellatand ümmardajale*, E. Wilde Kui Anija mehed Tallinnas käisivad (1903) 67 *. . . teda peeti . . . osalt jooksupoisiks ja meistri perekonna ning sellide ümardajaks*, M. Metsanurk Jäljetu haud (1926) 160 *. . . kuidas Jumal oma ümardaja palvet kuulda võtnud?* Nagu sellest näitestikust teatud määral ilmneb, on *ümmardaja* tänapäeva eestlaste keeletaju järgi kõige enam kõrgesse stiili või rahvapärasesse keelepruuki kuuluv väljend.

Aunuse. Suojärvi *ümmärdeä* 1. 'kiertää' (vanadel esinev ning haruldane), näiteks *hebo pideä ümmärdeä, kie̮rdeä, äski püttü kädeh*; 2. 'ymmärtää' (uue sõnana). Säämäjärvi 1. 'kiertää', näit.

hebuo̯ ümmärde̯ä̯ pideä̯ leippalàł, annᴀ kädèh heitäʰ; 2. 'kiertää, karttaa', näit. *dorog‿oŋ kīńi, pidäv‿ümmärdeä̯*; *ei minùl vastàh tule, ümmärdäv minū*; 3. 'palvella', näit. *mo̯amàł pidäv‿äjjw̯ kerdoi last‿ümmärdeä̯*; *ümmärdäü keü̯hü bohatto̯a̯*; 4. 'totella, noudattaa', näit. *vie izände̯ä̯ pidäv vähäine ümmärde̯ä̯, ku olèd izändää̯ ro̯avòz*; *pidäü hänèe̯ sano̯a̯ ümmärde̯ä̯, ei pie vastaizin ołła.* Siin kohtab peale selle veel substantiivi *ümmärdw̯z* 'kierros'.[1]

Vepsa. *ümbärtä* (sg. 3. pers. *ümbärdäb*) 'ümber piirata, ümber haarata' (Kettunen LVHA II 52), näit. *końďī ümbärt* 'karu ümberpiiratud', *ümbäŕśpäd* 'ümber haarasid'; Kettunen-Siro Näytteitä vepsän murteista 76: *mužį̇kan härgäŋke ümbäŕź kaskeśiďḿe* 'miehen härkineen kiersi lehtimetsiä pitkin', *i möst ümbäŕź mužį̇kan* 'ja taas kiersi miehen'. Hämäläinen-Andrejev Vepsa-venähine vajehnik (Moskv-Leningrad 1936) *ymbärta* 'окружить; обогнать, обойти', *ymbärduz* 'окружение, обход, круг'.

Liivi. Sjögren-Wiedemanni liivi sõnaraamatu järgi *ümmard* on 'umgeben', saksa-liivi sõnastiku järgi 'herumlegen' sünonüümidena *ümmer eit* ja *ümmer pānda.*

Soome. *ymmärtää* Lönnrot 'förstå, begripa, fatta, uppfatta, inse, förmärka, märka'.

Lapiski esineb see sõna Nielseni Lappisk Ordbok'i järgi (vt. s. v. *ibmerdit*) tähistades sama mis soome *ymmärtää.* On tõenäoline, et lapi sõna on soomest saadud laen.

Aunuse, vepsa ja liivi osutuse põhjal võib vist pidada peaaegu kindlaks, et *ümmardama*-verbi algsoome vastega oli omal ajal tähistatud 'piiramist, ümbritseva ringi tegemist või ümber-, ümbritsemasolemist'. — Soome keeles (ning viimasest olenevalt lapis ja aunuses) esinevat tähendust 'intellegere' on eri kordadel (vt. L. Hakulinen Virittäjä 1927 219, L. Kettunen Eestin kielen oppikirja 21) seletatud nõnda, et konkreetset piiramist, ümbervõtmist tähistavat verbi on tarvitatud piltlikult, mõtetega ümbervõtmist öelda tahtes. Oma tähenduse arenemise poolest oleks soome *ymmärtää* teatud määral soome *käsittää*-verbi paralleel.[2]

---

[1] Teated on Soome Kirjanduse Seltsi karjala kogudest lahkesti andnud mag. E. Leskinen.

[2] Vrd. ka sürjani *ge̯ge̯r* 'umher, herum, um' ja *ge̯ge̯r voni̯* 'begreifen verstehen'.

Niisugust arengut võib tõesti võimalikuks pidada. Raskem on aru saada, kuidas on sündinud eestis ja aunuses esinev tähendus 'teenima' (ja aunuses leiduv tuletustähendus 'sõna kuulma, kellegi järel käima, millestki kinni pidama'). Ei mäleta kirjandusest leidnud olevat ühtki otsest seletust ega ole ka täiesti selge see viide, mille esitab K e t t u n e n Eestin kielen oppikirjas 21, öeldes „Huomattakoon, että eestin *ümmardada* sanasta ilmenee myös suomen 'ymmärtää' verbin merkityksen kehitys". Kui sellega on mõeldud — nagu arvaksin — seda, et teenijat oleks siis, tähendusarengule lähtekohta andes, võidud omal ajal nimetada 'ümberolijaks, peremeest, perenaist, ülemust jne. piiravaks või ümbritsevaks olevuseks', arvan, et see seletus võiks ehk mõnelegi paista omane. Asja täpsamalt kaaludes olen siiski tulnud arvamisele, et teinegi tähendusarengu lähtekoht oleks kättesaadaval. Mainitud seletusviis on minus äratanud kahtlust just sellepärast, et ei ole otsest põhjust teenijat nimetada piirajaks, ümbritsejaks, sest niisugune tegevus ei ole teenistustööle olnud sugugi omane ega ole minu teada üheski keeles teenija nimetus saanud alguse siinkohal oletatud viisil. Kui taas mõtleme, et teenijat ei oleks peetud piirajaks, vaid mingisuguseks ümberkeerlejaks, siis on minu meelest muinasaja läänemere-soomlastele omistatud natuke liiga praegusaegne mõtteviis ning seletus põhineb peaaegu kindlasti oletusel, mis eeldab liiga suuri seisusevahesid.

Need kahtlused ei või, tõsi küll, kohustuslikult ümber lükata mainitud seletust, ent arvaksin siiski, et *ümmardaja* on eestis nagu vepsas praegugi algselt ikkagi tähistanud 'piirajat, ümberkäijat, keerangu tegijat' ning tee nüüdse tähenduse poole on lähtunud sellest, et *ümmardaja-* ja *ümmardan-*sõnad on aja jooksul keskendunud just taiaotstarbel toimetatava sakraalse, vanade mütoloogiliste riituste juurde üldiselt kuulunud ümberpiiramise ettevõtja ja ettevõtte nimeks. Oletaksin siis, et Eestis on omal ajal *ümmardamiseks* nimetatud seda usulise värvinguga toimingut, mida soomes kutsutakse *kiertämiseks*. Et nimetus on sobinud selleks otstarbeks, ei tarvitse vist kahelda. Et niisuguse ümberpiiraja nimetus on saanud tähenduse 'teenija', see ei oleks tõelikkuses sugugi võõrastav. Piiraja on nimelt usundliku käsitusviisi järgi ühtlasi just teenija, pühade või üldse usuharrastusse kuuluvate toimetuste sooritaja, eriti just vaimulikku nimetatakse

nüüdki Jumala teenijaks ja usukommete täitmine on suurelt osalt, nagu teame, jumalateenistus. Peaksin võimalikuks, et sakraalse piiramise toimetaja 'ümmardaja' piiramises on vähehaaval astunud esikohale selle toimingu teenistusiseloom ning *ümmardan*-sõnaga on hakatud käsitama kõigepealt jumala, hingolevuse või muu sarnase teenimist. 'Ümmardamine' on selle järele võinud käsitada juba muidki toimetusi peale piiramise. Samm jumalateenijast ilmaliku teenijani on siis õige lühike. Seda on muuseas nähtavasti ka soome sõna *palvelija* läbi teinud. Selle sõna tuletust arvesse võttes peaksin usutavaks, et varem on võidud kõnelda üksnes jumala või muude mütoloogiliste olevuste *palvelijatest*, ega mitte ilmalikust teenijast.

Minu poolt oletatud eesti sõnale en tähendusarengult vastav kreeka 'teenijat, eriti naisteenijat' tähistava *ἀμφίπολος*-sõna tähenduse areng. Selle algosa on tuntud *ἀμφι-* 'ümber', järgosa on taas indo-euroopa *qu̯el*-tüve, mille tähendus on 'drehen, sich drehen'. Kõnesoleva kreeka sõna nõnda öelda etümoloogiline tähendus on siis 'ümberkeeraja'. Muinaskreeka kirjanduses tähendab *ἀμφίπολος* eriti naisteenijat, kuid selle kõrval võib nentida ka maskuliinset tähendust ning raidkirjades on sõnal — mis käesoleval juhul on tähtis — tähendus 'preester'. Sama verbitüve teine tuletis *ἀμφιπολία* tähistab iseloomustavalt küll preestriametit. Kreeka keeles on muide ka teine preestrinimetus, mis on saanud alguse samal teel kui *ἀμφίπολος*, nimelt *θεοκόλος*. Selle sõna algtähendus on 'einer, der sich um die Gottheit bewegt'. [Vt. W. Havers Die Grundbedeutung von gr. *ἀμφίπολος*. Atti del III congresso internazionale dei linguisti (Firenze 1935) 239—242.]

Circumambulatio, taiausus tarvitatav sissepiiramine, on eriti üldine ning ilmsesti ka eriti vana toiming niihästi soome-ugri rahvaste kui indo-euroopagi rahvaste keskel. [Selle esinemise kohta indo-euroopa rahvaste alal vt. A. Hillebrandt Circumambulatio. Festschrift zur Jahrhundertfeier der Universität zu Breslau (Breslau 1911).] Mis puutub eriti soome-ugri rahvastesse, siis mainitagu kaugemaid näiteid nimetamata jättes, et Soome taigades on sissepiiramine ehk tavalisem kui miski muu taiapärase tähendusega toiming. Karu, rebane, mõtus, tedreparv piiratakse sisse, püügimaad piiratakse ümber, metsastaja ise piira-

takse ümber jne., kui mainida midagi metsastusalalt; samuti on karjataiad tulvil täis mitmesuguseid ümberpiiramisi ning põllundustaigadeski ei ole see tundmata (näit. piiratakse kütismaa sisse), see on tulnud küsimusse veel mitmel muulgi elualal, näit. ohverdades ja pulmades.

Ka eestlaste taiausus esineb ümberpiiramist, kuigi, tõsi küll, mitte samal määral kui soomlaste omas. Arvaksin, et see vähesus on ühenduses nähtusega, et igasugune muugi vana taiakomme on Eestist taganenud pärast sakslaste maaletulekut ning eriti just katoliku kiriku nivelleeriva mõjustuse kaudu [vt. O. Loorits Estnische Volksdichtung und Mythologie (Tartu 1932) 67].

Näidata tahtes, et see komme ei ole Eestist siiski üsna lõplikult kadunud, mainitagu mõningaid näiteid, mis olen saanud Eesti Rahvaluule Arhiivist tema juhataja dr. O. Looritsa lahkel kaasabil:

H II 26,178 (5) < Viljandi

Kui kuskilt võerid loome kodu tuuakse, olgu mis tahes, hobune, härg, lehm ehk lammas, siis veetavat seda kolm ringi päevajärgi ümber kaevu, siis ei minevat enam kodust ära.

E 4833 (2) < Viljandi, Vana-Tänassilma

Karjamaal käis karjus ka esimesel päeval kolm ringi ümber karja ja isi laulis: Ega see kirju meid ei kisu, ega see musta meid ei murra, kirjut ma viskan kiviga, mustale mullatükkiga. Siis ei läha hunt sellel suvel karja!

E 24400/1 (1) < Saarde, Voltveti

Kui vanast kari kevade esimest korda välja aeti siis pidi karjane ühe kivi maast võtma ja kolm ringi ümber karja jooksma ja jälle selle koha peale tagasi panema siis seisvad kari heaste ühes koos ja ei saavat ka hunt karja juure tulla.

Samasuunalisi teateid karjanduse alalt on mitmest muustki kohast. Jaanipäeva-aegsetegi taigade hulka kuulub mõnede teadete järgi ümberpiiramine:

E 8465 (41) < Tarvastu

Kõige paha ja õnnetuse hoidmiseks käinud peremees kõik see öö [Jaanipäeva] oma krundi ümber ja pistnud lehtlisi oksakesi vilja põldude peale.

Samal kombel kõnelevad teated Helmest, Karulast, Hallistest, Maarja-Magdaleenast. Teadete rohkuse järgi otsustades näib ussi ümberpiiramine olevat Eestis eriti tuntud, näit.

E 85420/1 (1) < Pärnu, Reiu v.

Kui satuti ussi peale ja see tahtis hammustada, siis murti ruttu kusagilt pihelga oks ja võeti see tagurpidi vasakusse kätte ja käidi kolm korda ümber ussi. Seejuures lauldi või leelotati:

„Ehi pruuti, ehi pruuti!
seni kuni ehed tuuakse!"

Ümber ussi käimisega hoiti uss paigal, et ta ei jookseks minema. Siis tõmmati pihlaka oks kolm korda tagant ette reite vahelt läbi ja loeti sääljuures ruttu 'Meie isa'. Siis löödi selle vitsaga, vitsa pahemas käes hoides, ussi kolm korda. Siis uss sureb silmapilkselt.

Öökikust teatakse mõnes kohas:

H I 4,121 (1) < Jõelähtme, Ülgase

Kui üks ööpik ühe puu otsas laulab, kes siis kolm korda ümber puu saab käija selle uni peab ära kaduma igaveste.

Soendiks muutumine võib sündida nii:

H II 23,235 (1) < Karksi

Soent ehk libahunt oli verejänuline ennast hundiks muutnud inimene. Kes soentseks tahtis minna, käis kolm kord käpukile ümber kivi ja ütles: „Nih, nah, nahk selga, kih, kah karvad peale, uuder auder hunt valmis", siis muutub ta hundiks.

Rahvapärases arstimiskunstis võetakse sageli ümberpiiramine appi, näit. sel kombel:

H II 56,819 (84) < Otepää, Palupera

Kui kellelgi inimesele „sammaspuol" om kasunu, sis piap sammaspuolt suure nõgla silmaga üttessä kõrd ümbre piirma ja viie nukaline rist pääle tegemä, sis jääp sammaspuol maha.

Nendest näidetest jätkugu äranäitamiseks, et ümberpiiramine on Eestis veel praegugi-tuntud taiakomme, mida omal ajal — nagu oletaksin — on võimalikult ümmardamiseks nimetatud. Õige ebakindla, kuid siiski ehk teatud tähelepanu vääriva seigana olgu mainitud, et eesti keeles endas leidub ehk üks viide *ümmardama*-verbi tarvitamisest ümberpiiramise tähenduses, kui Wiedemanni EWb-is esinev *ümmardama* tõlge 'ravima, parandama'

(= 'heilen') vastab tõele. Kui on nõnda, siis on meil siin näide, kuidas mainitud taiakombe nimetus on arenenud teise, sageli just taigadega sooritatud tegevuse nimeks. See asi ei ole siiski kindel, sest siinkohal võib olla küsimus ka 'ümmarguseks tegemisest' (mida *ümmardama* võib tähendada EKA-i teadete järgi, näit. Torma *rīsta põh̄i̯u i̯a koàni üm̆marɒat̆tasse*) ja edasi piltlikust kõnekäänust, mida ehk mõnel juhul sobib parandamise kohta tarvitada.

Nimetustüübilt oleks oletatud *ümmardaja* kuulunud samasse taiapidajate nimetuste liiki nagu eesti *puhuja*, *lausuja*, *posija*, *valuja*, *piiraja* 'maagiliste ringide tegija', *kaaluja* ja *arbuja* või soome *lausuja*, mida vahel tarvitatakse nõiast kõneldes, *katsoja* ja *näkijä* on ka samuti nõia nimetusi.

Mis lõpuks puutub eritähendusse 'naisteenija', mis *ümmardaja*-sõnal on praegu ja mis tal on olnud kogu eesti keele mälestiste aja, siis oletaksin, et see on sündinud feodaalajal ning põhineb seigale, et teenijad on suurelt osalt olnud naised. Samasugust ning samal põhjusel tekkinud tähendusarengut võib tähele panna soome *palvelija* sõna puhul (*palvelija* üldiselt = naisteenija).

Sama arengut, nagu eesti keeles, võib konstateerida ka aunuses, nagu näeb eelolnud ainestiku esitamisest. Siia sobib täiesti seesama tõlgendus, mis esitati vastava eesti sõna juures. Aunuse näide võiks oma olemasoluga teatud määral koguni toetada siintoodud seletust, kui võiksime temast nii aru saada, et ta osutab seda, kuivõrd suur kalduvus on olnud *ümmardamisel* piiramise tähistajana arenguks 'teenima' tähenduse suunas. See kalduvus oleks taas vaevalt eriti usutav, kui ei tuntaks sakraalset 'ümmardamist', isesugust teenimist, ning ei tuntaks seda just ümmardamiseks nimetatuna.

On the Semantic Development of the Estonian *ümmardaja* and its Equivalents in the Baltic Finnish Languages.

In the Baltic Finnish languages the expressions cognate with the Estonian verb *ümmardama* 'to serve' as well as with its derivative, the agent noun *ümmardaja* 'maidservant', convey either the notion of 'moving about, turning, surrounding' or that of 'understanding' (apart from Estonian, only the Olentz language attaching to them the meaning 'to serve'). The present

writer holds that the Estonian (and Olonetz) connotation is due to the fact that the action of 'moving about, surrounding', being very frequent in magic activities, was apt to be identified with 'understanding'. Since the hieratic 'moving about' is at the same time a kind of service, there happened to be a suitable starting-point for the above semantic development. Moreover, there is in the Baltic Finnish languages another instance of a word denoting a secular servant having originally been used as a religious term, *viz.* The Finnish *palvelija*, which now means 'maidservant' but formerly must have meant 'one who prays'. The semantic evolution of the Estonian *ümmardaja* closely resembles that of the Greek ἀμφίπολος ('one moving about' > 'priest' > 'servant' > 'maidservant').

Über ein Verbindungssuffix im Tungusischen.

Von N. Poppe.

Während meines Aufenthaltes bei den Tungusen des Bezirks Barguzin am Oberlauf des gleichnamigen Flusses in der Gegend Tas habe ich im Jahre 1932 die Möglichkeit gehabt, meine tungusischen Aufzeichnungen durch neues Material zu ergänzen. Obgleich mir die Mundart der dortigen Tungusen von früher her bekannt war und ich zahlreiche Ergänzungen zu Castrén's Grammatik bereits 1927 veröffentlicht hatte [Материалы для исследования тунгусского языка. Наречие баргузинских тунгусов (Leningrad 1927) 5—14], ist eine grammatische Form von mir unbemerkt geblieben, wenn auch diese Form in der Textsammlung zur genannten Arbeit belegt ist. So finden wir z. B. auf S. 35 im Lesestück Nr. 5 den Satz: *urīnčedžečāt̄in bidžečāt̄in džūr akīnan nękūnęn bęiel* 'es lebten zwei Brüder', wo *akīnan* eine Form von *akin* 'älterer Bruder' und *nękūnęn* eine Form von *nękun* 'jüngerer Bruder' ist. Diese Formen waren mir lange Zeit unverständlich.

Im J. 1932 habe ich an Ort und Stelle bei den Tungusen des genannten Bezirks feststellen können, dass die Substantivformen mit dem Suffix *-an* und *-ęn* immer in solchen Fällen gebraucht werden, wo es sich um zwei Personen handelt. Benennungen unbelebter Gegenstände werden, ebenso wie Tiernamen, in dieser Form nicht gebraucht. Was hier besonders hervorgehoben werden muss, ist der Umstand, dass dieses Suffix in solchen Fällen gebraucht wird, wo es sich um ein Paar verschiedener Personen (etwa Vater und Mutter) handelt: in diesem Fall bekommen beide nebeneinanderstehenden Substantiva dieses Suffix. Beispiele:

akīnan nękūnęn 'der ältere und der jüngere Bruder' *(akin, nękun)*, *atirkānęn ętirkānęn džūr bidžečāt̄in* 'es lebten ein Greis und eine Greisin',

kurę̄kę̄nę̄n kukinę̄n džūr bidžečā̄tin 'es lebten ein Schwager und eine Schwägerin'. Diese Form wird dekliniert:

Nominativ *atirkānę̄n ę̄tirkā̄nę̄n* 'der Greis und die Greisin',
Genitiv *atirkānę̄n ę̄tirkā̄nę̄nŋī* 'des Greises und der Greisin',
Illativ *a. ę̄tirkā̄nę̄ndulā̄* 'zum Greis und zu der Greisin',
Ablativ *a. ę̄tirkā̄nę̄nduk* 'vom Greis und von der Greisin',
Direktiv *a. ę̄tirkā̄nę̄ntikī* 'in der Richtung zum Greis und zu der Greisin'.

Als Possessivsuffix dient bei dieser Form das Suffix der dritten Person Pluralis *-tin*, z. B. *atirkānę̄n ę̄tirkā̄nenŋī džūtin* 'das Haus (od. die Jurte) des Greises und der Greisin'. Das Verbum wird bei dieser Form ebenfalls in der dritten Person Pluralis gebraucht, z. B. *akīnan nę̄kūnę̄n džūr bidžečā̄tin* 'es lebten zwei Brüder'.

Auf solche Weise kann festgestellt werden, dass im Tungusischen eine besondere Form existiert, welche in denjenigen Fällen gebraucht wird, wo es sich um zwei belebte Gegenstände, genauer um zwei Personen handelt.

Die Bezeichnung dieser Form als Dual wäre nicht ganz richtig, da sie gebraucht wird, wenn es sich nicht um zwei gleiche Gegenstände, sondern um zwei verschiedene, zueinandergehörende Gegenstände handelt. Dieses Suffix wird ebenso gebraucht wie das alttürkische *-li̯* (vgl. Radloff Die alttürk. Inschriften der Mongolei. Neue Folge 52), welches auch anderswo belegt ist. Interessant ist, dass die türkischen Formen mit *-li̯* ebenfalls dekliniert werden, z. B. *täŋrili jirlidä* 'im Himmel und auf Erden' [W. Bang Türkische Turfantexte VI. Das buddhist. sūtra säkiz yükmäk (Berlin 1934) 14].

Aus den schon genannten Gründen nenne ich dieses Suffix „Verbindungssuffix". Wahrscheinlich ist es mit dem tungusischen Komitativsuffix *-nun* irgendwie verwandt und hängt augenscheinlich mit dem alttürkischen Instrumentalsuffix *-i̯n* (jetzt in fossilen Bildungen *qi̯ši̯n* 'im Winter' usw. erhalten) zusammen.

Ühest tunguusi sidesufiksist.

Tunguusi keeles on olemas eriline sufiks *-an, -ę̄n*, mida tarvitatakse siis, kui on tegemist kahe ikka paaris esineva isikuga, näit. *atirkānę̄n ę̄tirkånę̄n* 'eite taati'.

P. Tielman Hube, Buchhändler in Tallinn und Narva um die Mitte des XVII. Jahrhunderts.

Von Fr. Puksoo.

Nach der Erfindung der Buchdruckerkunst im 15. Jh. war der Buchdrucker zunächst in einer Person auch Verleger und Buchhändler, der die Erzeugnisse seiner Offizin in anderen Städten durch Wanderbuchhändler, die sog. Buchführer, absetzte. Solche Buchführer waren z. B. auch Gissebrecht Schepeler, der die Drucklegung des ersten nachweisbaren estnischen Buches, des im Jahre 1535 erschienenen Katechismus, betrieb, oder der aus Gröningen gebürtige Gerhard Silvius a Betza [1]. Zwar entstanden schon im 15. Jh. in den grösseren Zentren des Buchgewerbes wie etwa Leipzig und Augsburg selbständige auf eigenes Risiko arbeitende Buchhandlungen [2], doch ausschliesslich dem Buchhandel nachgehenden Kaufleuten begegnen wir, wenn auch anfangs nicht gerade häufig, erst im 17. Jh., zunächst vorwiegend in den Universitätsstädten [3]. Diese versorgten dann auch andere Ortschaften mit Büchern hauptsächlich während der Jahrmärkte.

Freilich alltägliche Artikel wie Kalender, ABC-Bücher u. dgl. wurden auch von den örtlichen Vertretern der übrigen Zweige des Buchgewerbes, den Buchdruckern und Buchbindern, vertrie-

---

[1] G. Mickwitz Uusi andmeid eesti vanema raamatu ajaloo kohta. Ajalooline Ajakiri 1936 62—63. H. Weiss ja P. Johansen 400-aastane eesti raamat (1935) 23—24.

[2] E. Kuhnert Geschichte des Buchhandels. Handbuch der Bibliothekswissenschaft, hrsg. v. Fr. Milkau I (1931) 739.

[3] Kapp-Goldfriedrich Geschichte des Deutschen Buchhandels II (1908) 99.

ben. Denn die einzelnen Zweige des Buchgewerbes waren doch noch immer so wenig einträgliche Berufe, dass sie einen gesicherten Lebensunterhalt nicht gut zu gewährleisten vermochten. Andererseits waren Buchdruck und Buchbinderei Künste, die genauestens gelernt sein wollten. Der Buchhandel aber war ein freies Geschäft, in dem die Dauer der Lehrzeit durch keinerlei Verordnungen festgelegt war, in dem auch keinerlei Zeugnisse über die Absolvierung eines regelrechten Lehrganges verlangt wurden; ein Erwerbszweig, in dem es keine Zünfte und ihre einengenden Ordnungen gab [1]. So vertrieben denn die Buchdrucker als Hersteller in erster Linie die Erzeugnisse ihrer Druckerei, zumal diese ja zum grossen Teil auf eigene Kosten und Gefahr verlegt waren. Aber natürlich bemühten sie sich, neben ihren eigenen Druckwerken auch anderweitig erschienene Bücher abzusetzen. Die Buchbinder wiederum betrachteten es als ihr Vorrecht, das Produkt der Arbeit ihrer Hände, das gebundene Buch, auf den Markt bringen zu dürfen.

Bei dieser Lage der Dinge waren naturgemäss Missverständnisse und Reibereien unvermeidlich, zumal wenn man eine Eigentümlichkeit des damaligen Buchgewerbes, nämlich die Privilegien in Betracht zieht. Denn das für gewöhnlich dem Buchdrucker entweder von seiner Stadt oder den Regierungsbehörden ausgestellte Privileg verbot den Nachdruck und die Einfuhr in ein bestimmtes Gebiet von Werken, die der Empfänger des Privilegs herausgegeben hatte. Demgegenüber sahen die Buchbinder, die zunftmässig organisiert waren, den Vertrieb jeglicher gebundenen Bücher als ausschliesslich ihnen zustehend an, und sie konkurrierten mit den Buchhändlern in dieser Hinsicht nicht nur in den kleineren Ortschaften sondern sogar in den grossen Städten. Nur wenn es galt, gegen die Buchführer aufzutreten, dann fanden die sich sonst nichts weniger als freundlich gegenüberstehenden örtlichen Buchdrucker und Buchbinder sogleich die gemeinsame Sprache. Für gewöhnlich war es den Buchführern nur gestattet, während der Jahrmärkte zu handeln, doch hielten sie diese Termine kaum ein, was dann zu Prozessen führte.

In den baltischen Landen wurde das erste den Buchhandel

[1] ibid. 96.

schützende Privileg zwar schon am Ende des 16. Jh., nämlich 1597, dem Holländer Niclas Mollijn in Riga und seinem Schwiegersohn Peter van Meren verliehen, doch war er keineswegs ausschliesslich Buchhändler, vielmehr der erste Buchdrucker Rigas wie überhaupt Altlivlands [1]. Analog war es in Schweden, wo in Stockholm der damalige königliche Buchdrucker Christof Reusner, (der später als erster Tallinner Buchdrucker die Leitung der Druckerei des Gymnasiums übernahm) 1614 zugleich auch der erste privilegierte Buchhändler wurde [2].

Die Lage in Tallinn weist keine spürbaren Abweichungen auf. Von den ortsansässigen Einwohnern sorgten hier bis um die Mitte des 17. Jh. nur die Buchbinder für die Verbreitung von Literatur, da die erste Druckerei erst 1634 eingerichtet wurde und die ersten Buchdrucker Tallinns wie Chr. Reusner und Hinrich Westphal für den Buchhandel wenig Interesse bekundeten. Hervorragende Buchhändler waren hier in der ersten Hälfte des 17. Jh. der Kantor, Organist und Buchbinder Adam Weiss und besonders sein Sohn Joachim Weiss. Dieser versorgte seit 1621 nicht nur die Schulen und das Gymnasium mit Büchern, sondern verlegte auch selbst Schulbücher, was für ihn grosse Unkosten mit sich brachte [3].

Zur Charakteristik des buchhändlerischen Getriebes um die Mitte des 17. Jh. soll im folgenden auf die Tätigkeit des Buchbinders Peter Tielman als Buchhändler in Estland und Finnland sowie auf seinen Prozess mit dem Vertreter eines Lübecker Buchhändlers näher eingegangen werden.

P. Tielman (auch Tilemann, Tieleman, Tileman) Hube (Hübe) leistete am 10. Oktober 1648 in Tallinn seinen Bürgereid als „P e t e r T i e l e m a n Buchbindergesell", daher wir uns im folgenden dieses Namens für ihn bedienen, ungeachtet er selbst gelegentlich sich als Peter Tielman Hube unterzeichnet (s. Abb. S. 513) [4].

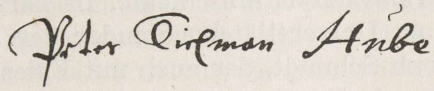
[1] A. B u c h h o l t z Geschichte der Buchdruckerkunst in Riga 1588—1888 (1908) 25, 315.

[2] A. H å n e l l Blad ur sortimentsbokhandelns historia. Liber Librariorum II (1920) 2.

[3] Supplik der Buchbinder J. Weiss und J. Pfister 1646. Sämtlicher Ämter Gravamina wegen der vielen Böhnhasen. Tallinner Stadtarchiv (= TLA) B. f. 1.

[4] Tallinna kodanikkuderaamat 1624—1690, Das Revaler Bürgerbuch 1624—1690. Publikationen aus dem Revaler Stadtarchiv 7 (1933) 28.

Wie aus einer Eintragung im Katalog der Bibliothek der St. Olai-Kirche zu ersehen, war er aus Drontheim in Dänemark (heute Norwegen) gebürtig [1]. Soweit wir über ihn unterrichtet sind, begegnet er uns gleich als Buchhändler. Gemeinsam mit seinem Kollegen J. Weiss (es gab damals in Tallinn nur zwei Buchbinder) wandte er sich aus Furcht vor unliebsamer Konkurrenz an den Rat mit der Bitte, dem Lübecker Buchhändler Lorenz Jauch die Eröffnung einer ständigen Buchhandlung in Tallinn nicht zu gestatten [2]. Dieser Protest blieb unberücksichtigt, und L. Jauch wurde doch der privilegierte Buchhändler Tallinns [3]. L. Jauch, ein Sohn des Lübecker Buchhändlers und Verlegers Samuel Jauch, war von 1642—1655 Universitätsbuchhändler in Åbo [4],



und in den Jahren 1650—1656 auch Lieferant der Tartuer Akademie [5]. 1651 erwarb er sich von der Königin Christine das Privileg für den Buchhandel nicht nur in den Städten Estlands sondern auch Finnlands, wobei ihm ein festes Gehalt ausgesetzt wurde [6], und siedelte 1652 nach Tallinn über, wo er die Gründung einer Buchbinderwerkstatt sowie einer Druckerei und Kupferstecherei plante. Damit wäre P. Tielman mit seinem Unternehmen für Tallinn überflüssig geworden, denn drei Buchhändler waren für die Stadt doch etwas reichlich. Da er zudem mit J. Weiss auf rein geschäftlicher Basis Konflikte gehabt hatte — J. Weiss hatte

---

[1] W. Greiffenhagen Geschichte der ehstländischen öffentlichen Bibliothek. Beiträge z. Kunde Ehst-, Liv- und Kurlands IV (1894) 344.

[2] Supplik P. Tielmans und J. Weiss' an den Rat, prod. 27. IX. 1649. TLA. B. f. 30.

[3] Vertrag L. Jauchs mit dem Rat 17. VIII. 1650, TLA. B. f. 30.

[4] Consistorii academici vid Åbo universitet äldre protokoller I (1883) 611, II (1887) 18.

[5] Fr. Puksov Raamatukauplemisest rootsi ajal Tartus ja Pärnus, eriti akadeemia raamatukauplejaist. Ajalooline Ajakiri 1932 93—94.

[6] Brief L. Jauchs an den Rat aus Lübeck vom 8. IV. 1651. TLA. B. f. 30.

Tielman als unehrenhaften Meister bezeichnet, was ihm eine Strafe von 5 Rtl. eintrug [1] —, so siedelte er 1651 nach Narva über.

Es lagen aber auch andere durchaus triftige Erwägungen vor, die ihn zu diesem Schritt bewogen; setzte er doch seine Bücher nicht nur in Tallinn, sondern auch in anderen Städten ab, wie Tartu, Nyen und Narva. In seinem Schreiben an den Narvaer Rat erklärt er, dass er, einem Rufe Theobald Grummers Folge leistend, dorthin gezogen sei „zwar meistertheils darumb, weil ich allhier Törpat undt Neu Schantz, von denen ich meine beste Nahrung gehabt, zur Handt hatte“ [2]. In den genannten Städten gab es ausser in Tartu keine Buchbinder-Buchhändler. So belieferte er denn auch diese Städte, sei es dass er persönlich hinreiste oder seine Frau bzw. seinen Bediensteten einmal im Jahre offenbar vorwiegend zur Jahrmarktszeit hinschickte. In Tartu betätigte sich zwar seit 1648 als Universitätsbuchbinder der aus Riga eingewanderte Christoph Schmidt, der auch mit Kalendern und Schulbüchern handelte, doch muss die Universitätsstadt immerhin auch Tielman noch hinreichende Absatzmöglichkeiten geboten haben, was offensichtlich das Missfallen Schmidts hervorrief, denn er wandte sich an das Universitätskonsistorium mit der Bitte, den Buchführern das Erscheinen zu den Jahrmärkten in Tartu zu untersagen [3]. Jauch besorgte Bücher ausschliesslich für den Bedarf der Akademie.

Tielman zog somit nach Narva und erwarb sich auch dort die Bürgerrechte, jedoch nicht ohne sich vorher vom Rat die Zusicherung geben zu lassen, dass ausser ihm niemand mit Büchern handeln dürfe. Tielman hatte sich nämlich mit der Bitte an den Rat gewandt, ihn im Laufe von vier Jahren mit 10 Rtl. jährlich für die Miete seiner Wohnung zu unterstützen, ihn ferner für die Dauer von sechs Jahren von allen „Auflagen“ zu befreien, sowie endlich gegen seine Versicherung, die schwedische, deutsche und finnische Schuljugend billig mit Büchern zu versorgen, allen Buchführern wie auch ortsansässigen Händlern jeglichen Ver-

---

[1] Entscheid des Talliner Rats vom 2. VIII. 1650.

[2] Supplik P. Tielmans an den Narvaer Rat, prod. 11. V. 1659. Narvaer Stadtarchiv (= NLA), I. 79.

[3] Fr. Puksov op. cit. 95.

trieb von Kalendern und Büchern im Laufe von acht Jahren zu untersagen, welche Bitten ihm vom Rat bewilligt wurden [1]. Diese Bestimmungen wurden aber von den Krämern nicht weiter beachtet, die dort wie auch sonst hinsichtlich des Vertriebes von Kalendern die Konkurrenten der Buchbinder waren. So verkaufte z. B. G. Röling Kalender aus seinem Laden, und Jürgen Walde vertrieb sie gar im geheimen in seiner Wohnung. Natürlich wurde Tielman dadurch geschädigt, waren ihm doch auf diese Weise über 100 grössere und kleinere Kalender übriggeblieben, welche er "ohne Geldt zum Machlaturen verbrauchen" musste. Er bittet daher den Rat, „solche Böhnhaserey" zu verbieten [2]. In Riga waren es hauptsächlich die Eisen- und Seidenkrämer, die dem Handel mit Kalendern nachgingen, und in Tallinn lenkten die Buchhändler in Kollektiveingaben an den Rat zu wiederholten Malen — so 1633, 1642 und auch 1646 — die Aufmerksamkeit der Stadtväter auf die gesetzwidrige Tätigkeit der Krämer in dieser Hinsicht [3].

Schon vor seiner Übersiedlung nach Narva hatte Tielman ausser mit Tartu und Nyen auch mit Wiborg Geschäftsverbindungen angeknüpft. 1650 z. B. hatte er dem dortigen Buchbinder Bücher im Werte von 45 Rtl. 5 Wrst. geliefert [4]. Diese Rechnung wurde ungeachtet mehrfacher Mahnungen nicht beglichen. Andererseits war Tielman am Empfang dieser Summe interessiert, um seinen auswärtigen Kredit nicht einzubüssen, und so schickte er denn 1652 seine Frau in Begleitung seiner Tochter nach Wiborg, hauptsächlich zwar, um die aus Narva mitgenommenen Bücher dort abzusetzen, dann aber auch, um die ausstehende Summe einzutreiben, sei es nun auf friedlichem oder auf gerichtlichem Wege. Ad hoc hatte der Narvaer Rat, der natürlich für die Interessen der Bürger seiner Stadt eintrat, für Tielman ein ent-

---

[1] Resolution des Narvaer Rats v. 15. I. 1651 auf eine Supplik Tielmans, prod. 8. I. 1651. Miscellanea des Narvaer Zunftgerichts 1637—1688.

[2] Supplik P. Tielmans an den Narvaer Rat (1655?). NLA, I. 80.

[3] A. Buchholtz op. cit. 115—116. Supplik der Buchbinder J. Weiss und J. Pfister 1646. TLA, B. f. 1.

[4] Wiborger Stadtbuchbinder wie auch Buchhändler war Grels Mattsson, cfr. A. W. Steenberg "Bokförare" och boklådor i Viborg 1641—1913. Suomen Kirjakauppalehti XI (1923) 71.

sprechendes Schreiben an den Wiborger Rat ausgefertigt [1]. Tielman selbst hat auch später noch Wiborg in Geschäften aufgesucht.

Es war somit kein geringes Gebiet, das Tielman mit Literatur belieferte, die er sich als tüchtiger Geschäftsmann nicht nur aus Lübeck von den dortigen Buchhändlern als Vermittlern beschaffte, wie es die Buchhändler auf estnischem Gebiet gewöhnlich handhabten, sondern auf direktem Wege sogar aus Nürnberg von den Gebr. Endter. Nürnberg war das wichtigste Zentrum Süddeutschlands für den Buchhandel, und Wolfgang & Johann Andreas Endter gehörten zu den produktivsten Buchhändlerfamilien zumal hinsichtlich ihrer Verlagstätigkeit. In den Jahren 1649—1680 sind von ihnen im ganzen 738 Werke herausgegeben worden [2].

Von den Gebr. Endter hatte Tielman schon früher die nötigen Werke erhalten, a conto welcher Lieferung er ihnen noch 66 Rtl. schuldete. Ungeachtet dessen gab er aber wieder eine grössere Bestellung im Werte von rund 200 Rtl. bei ihnen auf. Da aber einige der gewünschten Werke bereits vergriffen waren, so wurde das Lieferbare, dessen Wert sich auf 163 Rtl. 43 Wrst. belief, in einem Fass verpackt an einen Franz Rephuhn nach Lübeck geschickt mit der Weisung, die Sendung nur in dem Falle von Lübeck per Schiff weiterzubefördern, dass Tielman seine ausstehende Schuld begleiche [3]. Die Sendung enthielt 37 Bücher, ganze 400 Kalender und auch Papier für Buchbinderzwecke. Die Bücher waren zum grösseren Teil geistlichen Inhalts, darunter auch nicht für den Durchschnittsbürger bestimmte kostbare Bibelausgaben; daneben fanden sich aber auch historische Werke wie z. B. die ersten sechs Bände des berühmten, von den Merians illustrierten „Theatrum Europaeum“ [4]. Diese Bücher nun — ihr Transport von Nürnberg nach Lübeck hatte beiläufig 13 Rtl. gekostet — wurden im Herbst 1654 zusammen mit einigen anderen

---

[1] Konzept eines Schreibens des Narvaer Rats 16. II. 1652. NLA, I. 79.

[2] Kapp-Goldfriedrich op. cit. 364—365.

[3] Copia d. Schreibens W. & J. A. Endters an Tielman. Nürnberg 5. VIII. 1654. NLA, I. 91.

[4] Von den Gebr. Endter vorgestelltes Bücherverzeichnis und Rechnung. ibid. cf. Beilage I.

in Lübeck erworbenen Büchern im Werte von 16,5 Rtl. auf einem nach Narva gehenden Schiffe des Lübecker Reeders Heinrich Donner verfrachtet, woraus wir schliessen müssen, dass Tielman die Schuld reguliert hatte.

Das Schiff hatte keine günstige Überfahrt: vor Sandwick auf Gotland strandete es auf einer Untiefe. Die Ladung liess sich zwar bergen und wurde beim Pastor von Sandwick abgestellt, doch hatte sie durch das Wasser natürlich sehr stark gelitten. Von den 22 Ries Papier z. B., die für Berend Stralborn bestimmt waren, erhielt dieser nur etwa den vierten Teil. Das gerettete Gut wurde der Obhut des Kaufgesellen Adrian Gottlebend übergeben, und dieser verkaufte, ohne dazu bevollmächtigt zu sein, den Tielmanschen Bücherpacken für 36 Faden Holz an den Pastor loci. Dadurch soll Tielman ein Schaden von über 100 Rtl. erwachsen sein, die er aus dem Verkauf der Bücher zu verdienen gehofft hatte. Ausserdem habe Gottlebend dadurch Tielmans Kredit in Nürnberg untergraben, denn auf seine Briefe an die Gebr. Endter, in denen er von seinem Missgeschick Mitteilung machte, habe er von ihnen nicht ein Buch mehr erhalten. Wohl aber hätten sie ihm zu verstehen gegeben, dass die Bücher aus Nürnberg auf Rechnung und Gefahr des Empfängers abgegangen seien, weswegen er seine Schuld begleichen müsse, bevor sie ihm auch nur ein Buch liefern könnten [1]. Aus dem Briefe erhellt übrigens, dass der Verdienst der Buchhändler sehr hoch war, sich bis auf 50 v. H. belaufen konnte. Tielman ist *bass erstaunt*, wie es überhaupt möglich war, dass Wasser an die Bücher habe kommen können, denn sie seien doch gut verpackt und in einem wohlverschlossenen Fass untergebracht gewesen [2]. Auch habe Gottlebend dem Bootsmann des Schiffes einen Kalender aus dem Bücherfass geschenkt.

Auf Grund dieser Sachlage klagte Tielman gegen Gottlebend auf Schadenersatz sowie Tragung der Gerichtskosten [3]. Gottlebend erklärte vor dem Niedergericht in Narva, er sei nach Lübeck zurückgereist und habe dort allen Eigentümern über den Verbleib ihrer Güter Rechenschaft abgelegt. Auch habe er von

---

[1] Copia d. Schreibens Endter 25. VIII. 1655. ibid.

[2] Bis zum XVIII. Jh. gelangten die Bücher nicht broschiert sondern in losen Bogen zum Versand. cfr. E. Kuhnert op. cit. 808.

[3] „Klagelibell P. Tielmans", prod. 10. X. 1655. NLA, I. 80.

Rephuhn eine „Abkunft" erhalten; in dieser Quittung, die er vorweist, heisst es: „Gemelte bücher sein ganss verdorben und nichts gutes angewesen" ... „sein sie verkauft für 19 Rtl." Somit habe er mit Tielman nichts zu schaffen [1].

Demgegenüber machte Tielman geltend, dass er seinerseits nichts mit Rephuhn zu tun habe, noch auch mit der von ihm ausgestellten Quittung, denn er habe ja die Bücher von den Gebr. Endter bezogen. Rephuhn könne doch nicht als „Diener und Ubersendter" über von ihm, Tielman, gekaufte Bücher quittieren. Er bleibt bei seiner Schadenersatzforderung von Gottlebend, der seine Bücher „verpartiret, verschenket und verkauft" habe [2]. Zur Klärung der Angelegenheit wurden noch der Bootsmann Heinrich Möller und der Steuermann Claes Poggensee verhört. Wie diese berichteten, habe die ganze Ladung durch ein Loch aus dem Schiff herausgeschafft werden müssen, die Bergung habe 14 Tage gedauert. Auch das Fass mit den Büchern sei herausgeholt worden, doch seien diese vollständig verdorben gewesen; auch wüssten sie nicht, wohin es fortgeschafft worden sei. Gottlebend fügte seinerseits hinzu, er habe nicht einmal gewusst, dass die Büchersendung für Tielman bestimmt war. Überhaupt aber sei da kein komplettes Werk gewesen, „habe vielem ieder materi gemangelt, sonderlich an einer, welche viel Kupferstiche (d. i. das Theatrum Europaeum) gehabt." Selbst der Pastor habe sich im Werte der erworbenen Bücher betrogen gefühlt und den ganzen Kauf rückgängig machen wollen. Mit dem Verkauf der Bücher glaube er, Gottlebend, jedenfalls das Interesse des Buchbinders in vollem Umfange gewahrt zu haben. Dass aber der Bootsmann einen Kalender, den er angeblich von ihm erhalten haben soll, dem Pastor in Jõhvi übergeben habe, darauf antwortet Gottlebend, dass die Kalender mit den übrigen Büchern in den Besitz des Pfarrers zu Sandwick übergegangen seien, und es könne durchaus einer von diesen Kalendern sein, der beim Jõhvischen Pastor gefunden worden sei. Natürlich gab das Gericht Gottlebend recht und riet Tielman, gegen Rephuhn auf Schadenersatz klagbar zu werden [3].

---

[1] Gottlebens exceptio 17. X. 1655. Ex Actis Judicii inferioris Reip. Narvanae. NLA. I. 91.

[2] Replica P. Tileman, prod. 22. X. (1655). NLA, I. 80.

[3] Urteil des Narvaer Niedergerichts. 17. III. 1656. NLA, I. 91.

Durch den Einfall der Russen wurde das Betätigungsgebiet Tielmans in Narva aufs empfindlichste eingeengt. Er schreibt an den Rat, dass „Törpat nunmehr in der Feinde Hände, Neu Schantz aber gar in Asche lieget, die Liebhaber der Bücher leider alzu frühzeitig aus dem Wege gereumt worden, in summa meine Handtthirung zu grunde gegangen". Zudem waren in Tallinn alle Buchbinder gestorben, sodass der Rat sich schon mit dem Gedanken trug, aus Lübeck oder Stockholm eine geeignete Persönlichkeit für dieses Amt zu bestellen. Da sich nun Tielman des Genusses auch der Tallinner Bürgerrechte erfreute, so plante er, nach Tallinn zurückzuziehen, zumal infolge der dort gegründeten Druckerei [1] „man nicht alles auss Teutschlandt durch grosse Umkosten verschreiben dürffe". Daher bat er den Narvaer Rat, ihn von seinen Obliegenheiten zu befreien, wobei er sich verpflichtete, eine hinreichende Menge Bücher zurückzulassen, auf Wunsch aber auch in Zukunft welche zu schicken, „dass Sie also keinen Mangel daran haben sollen" [2]. Es waren somit durchaus schwerwiegende Gründe, die Tielman bewogen, 1658 wieder nach Tallinn überzusiedeln. Zudem war J. Weiss im nämlichen Jahre von einer Seuche dahingerafft worden und die Tätigkeit des Buchhändlers Jauch hatte nicht die erhofften Früchte gezeitigt, denn die geplante Druckerei war nicht eingerichtet worden, und zum Buchhandel gebrach es ihm an Kapital und ebenso an Kredit infolge seiner Schulden [3], sodass er schliesslich Tallinn verliess.

Die in Tallinn arbeitende Druckerei ermöglichte es Tielman, auch seine Tätigkeit als Verleger fortzusetzen, mit der er bereits in Narva den Anfang gemacht hatte. Dort hatte er auf eigene Kosten die „Kriegsartikeln" in deutscher, schwedischer und finnischer Sprache herausgegeben. Da aber damals in Narva noch keine Druckerei vorhanden war, so verzögerte sich die Fertigstellung eines Werkes mitunter $^3/_4$ Jahre. Im Januar

---

[1] In Narva bestand damals noch keine Druckerei, erst 1695 wurde eine solche eingerichtet. cfr. Fr. Puksov Eesti raamatu arengulugu (1933) 54, 173.

[2] Supplik P. Tielmans an den Narvaer Rat, prod. 11. V. 1658. NLA, I. 79.

[3] Erhielt vom Rat „Bettelstab zu Lohn", Supplik L. Jauchs an den Gouverneur B. Horn. 6. IV. 1664. TLA, B. f. 30.

1661 legte er in Tallinn ein Exemplar von Hermanns „Exercitium Pietatis" vor, um es auf Anregung des Rechenmeisters Georg Stammer [1] neu drucken zu lassen, wozu es nur noch der Erlaubnis des Superintendenten bedurfte [2]. Ausserdem band er Bücher für den Rat [3] und verkaufte Bücher z. B. an die Bibliothek der St. Olai-Kirche, der er 1662 auch eines schenkte [4]. Er plante sogar, nach den Niederlanden [5] zu reisen, um mit den dortigen Buchhändlerkreisen geschäftliche Beziehungen anzuknüpfen [6]. Unter diesen Umständen musste ihm der Beauftragte des Lübecker Buchhändlers August Johan Becker [7], ein gewisser Marten Heer, der sich nach Tielmans Rückkehr aus Narva in Tallinn zu betätigen begann, natürlich ein Dorn im Auge sein. Die Gegensätze führten schliesslich zum Prozess.

Gegen die Buchführer hatten sich schon in früherer Zeit zu wiederholten Malen die Klagen der Buchbinder gerichtet. 1633 lenkten B. Hegemüller und J. Weiss die Aufmerksamkeit des Rates darauf, dass sich nunmehr schon sechs Wochen zwei Buchführer in Tallinn aufhielten, die per Schiff sogar gebundene Bücher augenscheinlich aus Lübeck nachbestellt hätten, die sie hier am Ort zu verkaufen beabsichtigten [8]. 1642 erfolgte eine analoge Aktion nunmehr bereits gemeinsam mit dem Buchdrucker, die dieses Mal gegen L. Jauch gerichtet war. Die Bittsteller beriefen sich auf einen Entscheid des Rigaer Rates vom 24. Juli 1633, den sie in einer Abschrift beifügten, und baten, den Buchführern die Han-

---

[1] G. Stammer war Lehrer, „Arithmeticus" an der Tallinner Trivialschule 1659—1674. cfr. J. E. von Siebert Zur Geschichte d. ehemahligen Trivialschule in Reval. Archiv f. Geschichte Liv-, Ehst- und Curlands VI (1851) 332.

[2] Protocollum Ministerii Revallensis.

[3] Rechnung an den Rat 26. I. 1661. TLA, B. f. 30.

[4] Katalog d. Bibliothek d. Olai-Kirche. Bibliothek d. Estl. Literärischen Gesellschaft V 2901.

[5] Supplik Tielmans an den Tallinner Rat. prod. 2. IV. 1661. TLA, B. f. 7.

[6] In den Niederlanden begann das Buchwesen bereits um die Mitte des 16. Jh. einen starken Aufschwung zu nehmen. cfr. E. Kuhnert op. cit. 767.

[7] Kapp-Goldfriedrich op. cit. 362.

[8] Supplik der Buchbinder B. Hegelmüller und J. Weiss an den Rat. 26. VIII. 1633. TLA, B. f. 30.

delszeit genauestens zu begrenzen und ihnen den Verkauf von am Orte gedruckten Büchern zu untersagen, da doch die örtlichen Vertreter des Buchgewerbes die „onera realia“ zu tragen hätten [1].

Dennoch gestattete der Rat auf seiner Sitzung vom 10. Juli 1642 den Buchführern, Bibeln und grössere Werke, die in den Gymnasien und Schulen nicht gebraucht werden, jeder Zeit auch gebunden zu verkaufen. Dieser Entscheid konnte die Buchbinder nicht zufriedenstellen, da „ein junger Lübischer Buchführer mit viel gebundenem Guth hiher kömpt, und uns das Brodt auss dem Munde reisst, da wir doch allerhand Aufflagen der Stadt tragen müssen, die frembden aber ziehen mit den Gelder davon“ [2]. Der Rat aber war offenbar an einem Verweilen der Buchführer am Orte nicht uninteressiert, da dadurch die einheimischen Buchhändler angespornt wurden, sich mannigfachere neuere Literatur zu beschaffen, und diese der Konkurrenz wegen billiger verkaufen mussten.

Im August 1660 wendet sich Tielman in einem Schreiben aus Wiborg, wo er sich in Geschäften aufhielt, an Becker mit der Bitte, seinem Beauftragten Marten Heer den Handel mit Büchern „auf meinem Ortt“ (d. h. in Tallinn) zu untersagen. Becker verdiene auf diese Weise nichts Wesentliches, denn Heer setze nicht nur die von Becker geschickten Bücher ab, sondern vertreibe auf zwei oder drei seinem Brotherren gehörende Bücher vier bis fünf von anderen Vertretern des Buchgewerbes aus Lübeck geschickte — gebundene wie broschierte —, und dieser Verdienst wandere ausschliesslich in seine Tasche. Er fügt hinzu, was übrigens in einem Briefe aus Tallinn v. J. 1661 wiederholt wird, dass Becker zwar die Kosten für den Lebensunterhalt Heers in Tallinn bestreite, dieser aber den Verdienst sich selbst einstreiche. Überhaupt sei Heer ein sehr zweifelhafter Geselle.

Nun bezog Tielman selbst aber auch Bücher von Becker. Wenn daher Becker die ihm kreditierten Summen erhalten wolle, so müsse er es ihm ermöglichen, allein in Tallinn handeln zu können. Es gebe doch genügend „andere Örter, die Herr (d. h. Becker) kann besuchen lassen, als Riga und Stockholm, wie auch

---

1 Supplik an den Rat, 4. II. 1642. ibid.

2 Supplik J. Weiss' und J. Pfisters 1646. TLA, B. f. 1.

andere mehr Stette". Was Becker durch seinen Bediensteten Heer in Tallinn verdiene, könne er ebensogut durch Tielman verdienen. Er macht daher einen Kompromissvorschlag: Becker möge „umb Johanni" einen Beauftragten nach Tallinn schicken, aber nur für vier Wochen, und ausschliesslich mit ungebundenen Büchern. Bei seiner Abreise könne der dann aus der nicht abgesetzten Ware Tielman zurücklassen, was sich dieser für seinen Bedarf aussuche. Schliesslich bat er, ihm einige Bücher zu senden, da er „gegen Michaelis" aus Wiborg zurückkehre [1]. Aus dem Verzeichnis der bestellten Bücher [2] erhellt, dass den wichtigsten und gesuchtesten Handelsartikel ganz allgemein die Kalender bildeten; Tielman bestellte 1100 Exemplare, freilich in verschiedenen Grössen. An zweiter Stelle folgt dann die geistliche Literatur und schliesslich Schulbücher: Rechenbücher und Grammatiken. Diese Literaturzweige bildeten mit die wesentlichste Einnahmequelle der Buchbinder.

Nun trafen aber die bei Becker bestellten Kalender wie auch der Schiffer Schlichting, der sie bringen sollte, nicht in Tallinn ein, und Tielman musste sich als Ersatz aus einer Sendung eines Kaufmanns Gröön aus Lübeck 130 andere erwerben, weswegen er Heer mit „stolzierende Brodt undt Nahrungs dieb" titulierte. Diesen hier geschilderten Umständen Rechnung tragend, soll Tielman versucht haben, mit einem andern Lübecker Buchhändler Verbindungen anzuknüpfen in der Hoffnung, die Lage für sich auf diesem Wege günstiger zu gestalten. Da er aber auch von ihm nichts erhielt, so erklärte er sich bereit, fernerhin mit Becker in Geschäftsverbindung zu bleiben, allerdings unter der Bedingung, dass dieser es seinem Gehilfen nicht gestatte, den ganzen Winter über in Tallinn zu handeln. Es sei doch vom rein geschäftlichen Standpunkt aus geradezu widersinnig, dass er sich Bücher aus Lübeck verschreibe und Heer dieselben auch führe [3].

Becker war natürlich mit den Vorschlägen Tielmans nicht einverstanden, und so wandte sich dieser nunmehr an den Rat mit

---

[1] Brief Tielmans an A. J. Becker 11. VIII. 1660. Docum. lit. A. B. „Peter Tileman bitten contra M. Heer", prod. 18. XI. 1661. TLA, B. i. 152.

[2] Bücherverzeichnis. Beilage II.

[3] Briefe Tielmans an A. J. Becker, 6. I. 1661, 17. I. 1661. TLA, B. i. 152.

der Bitte, einschränkende Verordnungen gegen den Lübecker Buchhandel, besonders gegen Heer zu erlassen und ausser ihm als Buchbinder allen und jedem den Vertrieb gebundener Bücher zu untersagen [1]. Dieses Ansinnen wurde vom Rat aber nicht weiter berücksichtigt, wie auch die früheren Bitten der Buchhändler nicht genehmigt worden waren.

Nun aber rückte 1661 Heer seinerseits mit einer Klageschrift gegen Tielman an: durch dessen Hinterbringungen in seinen Briefen an Becker fühlte er sich gekränkt und klagte ihn der Ehrabschneidung an [2]. Tielman konnte wegen Krankheit nicht vor Gericht erscheinen und gab seine Erklärungen erst einen Monat später ab. Alles in der Anklage gegen ihn Vorgebrachte, meinte er, sei auf Heers schlechten Charakter zurückzuführen. Rund drei und ein halbes Jahr habe dieser durch den Vertrieb nicht nur broschierter sondern auch gebundener Bücher, ja sogar von Kalendern ihn „in ruin" gebracht, und es könne doch unmöglich der Wunsch ordentlicher Buchhändler sein, die einen „aufrichtigen Handel führen", den materiellen Zusammenbruch der örtlichen Einwohner herbeizuführen, wie der Kläger es sichtlich mit ihm gehandhabt habe. Sein ganzes Kapital habe er in Büchern angelegt; die Einnahmen langten aber gerade, um mühselig das Dasein zu fristen, denn in manchen Wochen erreiche sein Umsatz kaum einen Reichsort, während auf die Bücher Heers als eines Fremden Sturm gelaufen werde.

Zur Erhärtung seiner Behauptung einer unredlichen Handlungsweise Heers führt er folgende Tatsachen an. Vor anderthalb Jahren im Sommer während seines Aufenthaltes in Lübeck sei der Bedienstete des Kaufmanns Adrian Hoeck zu ihm gekommen, um Geld für von ihm bezogene Buchbindermaterialien wie „Goldt, Leim und Allaun" [3] zu empfangen, und habe ihm dabei berichtet, dass die Bücher, die Heer in Tallinn verkaufe, keineswegs alle Becker gehören, vielmehr z. T. von den Lübecker Buchbindern Statius Wessel und Jochim Sichhard dorthin geschickt worden

---

[1] Supplik P. Tielmans an den Rat, prod. 2. IV. 1661. TLA. ibid.

[2] Schreiben M. Heers, prod. IX. 1661. ibid.

[3] Das für seine Einbände nötige Pergament erhielt Tielman aus Stockholm von Niels Erichson, dem er dafür 142 Kupfertaler schuldete, cfr. Rechnung 27. II. 1662. ibid.

seien. Überhaupt benehme sich Heer ihm gegenüber überaus unhöflich, kehre ihm im Gespräch den Rücken und habe ihn überall als unehrenhaften Menschen bezeichnet. Doch ungeachtet alles dessen habe er mit Heer noch immer geschäftliche Beziehungen zu unterhalten versucht. Im vergangenen Sommer habe er mit Heer vereinbart, dass dieser ihm aus Lübeck die nötigen Werke besorgen solle. Da aber die bestellten Bücher bei seiner, Tielmans, Rückkehr bereits verkauft waren, sei er gezwungen gewesen, eine Bestellung in Riga bei Matt Berens zu machen, habe aber den doppelten Preis zahlen müssen [1]. Es habe sich um Kalender, geistliche Schriften und Schulbücher gehandelt [2].

Heer bestreitet demgegenüber, gebundene Bücher von den Lübecker Buchbindern Wessel und Sichhard erhalten zu haben. Dass er Tielman sogar im Beisein von Geistlichen als unehrenhaften Menschen hingestellt habe, könne dieser durch gar nichts beweisen. Was die Herbeiführung des Ruins Tielmans anlangt, so liege bereits ein Entscheid des Rats vom vergangenen Sommer vor. Ausserdem hätte Tielman, wenn er etwas gegen ihn persönlich gehabt habe, das auf gerichtlichem Wege beilegen können, nicht aber an seinen Brotherren zu schreiben brauchen [3]. Tielman seinerseits behauptet über Heer nicht „animo injuriandi" an Becker geschrieben zu haben, sondern nur um diesen darüber in Kenntnis zu setzen, dass sich „zu Stockholm, zu Riga und alhier zu Reval (sic!) ja an andere Örter mehr" die Buchführer nur vier Wochen aufhalten und ausschliesslich „blosse Materia alss uneingebundene Bücher" verkaufen dürften. Als Beleg bringt er einen Auszug aus dem Protokoll des Rigaer Rates vom 24. Juli 1633 bei, der nämliche Beschluss, auf den sich die Tallinner Buchbinder bereits 1642 in ihrer Bitte an den Rat berufen hatten. Der Rigaer Rat hatte damals den Buchführern den Handel nur in der Zeit vom 1. Juli bis 31. August gestattet, wobei sich zudem jeder nur vier Wochen in der Stadt aufhalten durfte. Nach dieser Frist konnten sie die unverkauft gebliebenen Bücher entweder „Summens-Weisse" den örtlichen Buchhändlern überlassen oder wieder

---

[1] Brief P. Tielmans 31. X. 1661, ibid.

[2] Rechnung M. Berens' 18. XII. 1660. prod. 27. II. 1662. ibid. Beilage III.

[3] Replik M. Heers, prod. 7. XI. 1661. ibid.

mitnehmen; oder aber sie konnten sie auch „in der Statt Packhauss, unter der Wettherren Schlüssel, bis sie künftig wieder kommen", abstellen [1].

Heer hatte auch in Vollmacht Beckers eine Schuldforderung im Betrage von 300 Rtl. gegen Tielman geltend gemacht, doch konnte dieser unter Vorzeigung der nötigen Dokumente nachweisen, dass er von Becker 96 Mk. 13 Sch. 6 Den. Lübischer Währung zu erhalten habe, aber nicht Becker etwast von ihm. Seine Schulden bei Valentin Loff und Matt Berens werde er aber schon selbst zu regulieren wissen [2]. Mit dieser Erklärung gab sich Heer aber keineswegs zufrieden. Vielmehr wies er eine Vollmacht vor, ausgefertigt vom Lübecker V. Loff und dem Narvaer Organisten Adam Ehrensting [3], die ihn ermächtigten — dieser 16 Rtl., jener 187 Mk. 9 Sch. — von Tielman einzutreiben; ausserdem präsentierte er eine analoge Vollmacht des Rigaer Kaufmanns Matt Berens, der ihn mit der Eintreibung von 88 Flor. beauftragte [4].

Dieser Prozess ist eines der typischsten Beispiele für die Praxis und das ganze Gebahren des Buchhandels und er charakterisiert die Lage überaus treffend. Leider übersehen wir es zur Zeit nicht, wie er schliesslich ausgelaufen ist. In dem 1665 von den Buchbindern Tallinns gegen den Buchdrucker Simon angestrengten Prozess begegnen wir Tielman jedenfalls nicht mehr unter den Klägern. Als Buchbinder-Buchhändler war er von der Bildfläche verschwunden.

Beilage I.

Verzeichnis der von Gebr. Endter an P. Tielman gelieferten Bücher mit Rechnung. NLA, I. 91.

	Fl(orinen)	Kr(euzer)
4 Biblien Weimarisch	48	
1 Theatri Europaei Th. 1—6 [5]	66	
2 Archontologia cosmica	28	36
4 Waltheri Harmonia Biblica	17	

[1] Duplica P. Tielman, prod. 18. XI. 1661. ibid.

[2] „Rechtsmessiges suchen P. Tileman", prod. 18. XI. 1661. ibid.

[3] Vollmacht, actum 13. VIII. 1661. prod. 27. II. 1662. ibid.

[4] Brief M. Berens' 5. V. 1661 aus Riga, prod. 27. II. 1662. ibid.

[5] Vom Theatrum Europaeum waren damals nur sechs Bände erschienen.

1	Lexicon Scapulae	7	
200	Allerlejj Calendr in 4to	10	
„	„ „ klein	2	
6	buch Turkisch papier	3	
2	Guevarae opera	10	
1	Dilherrens lehr und trostbüchlein	—	15
6	Weg zur Seligkeit	2	
2	Passions Andachten	—	40
1	Gesangbüchlein	—	15
3	Ayers (!) processus Juris [1]	8	
2	Hohndorffes promtuarium exemplorum [2] . .	10	
2	Heermanni spruchapostel	16	
2	Greidii Evang. postil	8	
2	Hintzii formular büchlein	1	
2	Gerhardi Schola pietatis	5	
vor	dass fass und unkosten	2	
	Summa	244 fl.	56 kr.
	Thut am rdh.	163½	— 16

Beilage II.

Verzeichnis der von P. Tielman bei Joh. Aug. Becker bestellten Bücher. TLA, B. i. 152.

1 Credij erster Jahrgang [3]
2 „ ander „
3 „ dritter „
4 reinkings biblische Polecey
6 Cornelius Nep·(os) Boeckleri
25 brassers rechenbücher
10 Müllers rechenbücher
2 Ristens himmelss lieder

[1] Jacob Ayrer Historischer Processus juris zwischen Christo und Lucifer.

[2] Andr. Hondorfi Theatrum Historicum seu promptuarium exemplorum.

[3] Über die Sonn- und Festtags Evangelia 3 Jhrg.

2 Sabbatische Seelen lust
4 lüneburger bibell in 8vo
2 „ „ in 4to
1 Nürnberger bibell in 4 vol
oder Weimarisch fol
4 Molleri Postillen in 4to lüneburg
2 „ „ „ „ Lübeck
20 Clenardi Gramatica
20 Posselij Evang Grae. et lat.
4 Rhenij Evang. Grae. et lat.
4 Mollerj Postillen in 8vo

Dieses soll aufs Vorjahr geliebts Gott mitt de[m] erstem Schiffe betzahlet werden. 100 stück 6-erley ungebundene da ferne keine gebundene vorhanden, anhero es muss aber lüneburger oder Hamburger Druck sein. Ich habe so eben nicht behalten können wie viel Calender ich am negerne verschrieben habe alss habe ich diese von newens auffgesetzet.

200 fuhrmans 4to Calender
100 Allerleij Autores in 4to
600 fuhrmans Almanach in 16
200 „ Schreibcalender in 16
200 allerleij Autores in 16

Dieses soll betzahlet werden mitt denselbigen Schipffer der mirs bringen wirdt.

Beilage III.

Verzeichnis der von M. Berens an P. Tielman gelieferten Bücher mit Rechnung. TLA, B. i. 152.

Anno 1660 d. 18 decemb. Hr. Tielman Hübe an büchern Endtfangen wie rechnung auss weiset

30	4 ley Evangel Cath Psalt gesangb. in 12. . .	30	
50	Calender varior in 4to	13	
200	item in 16	6	
20	Vestibula	6	
10	Rigische gebettbücher in 12	15	
3	gesangbücher bey zu binden	—	27

6 gebettbücher in 8	9	
4 Acker Student [1]	1	6
10 Evangelia lat. germ.	7	15
4 Rigss gebehtb. in 24	3	
5 Riggs relationiss	3	
2 glaubens shilt	1	
6 Mirtills Liebes grille	—	24
Den fürman alhie bezahlet das halbe gelt	1	15
Alter rest von A. 1659	15	
Auf diese Rechnung endtpfangen 8 rdl.		
Suma	112 fl.	27 kr.

Matt Berens.

Tallinna ja Narva raamatukaupleja P. Tielman Hube XVII saj. keskel.

Taanist päritolev P. Tielman, teotsenud raamatuköitjana ja raamatukauplejana Tallinnas 1648.—1650. a., siirdus 1651. a. Narva, esiteks, et luua paremat ühendust Tartu, Nevanlinna ja Viiburiga, milliseid ta varustas raamatutega ja teiseks, et L. Jauch, saanud 1651. a. privileegi raamatukauplemiseks kõigis Eesti ja Soome ala linnades, jäi võistlejana püsima Tallinna. Narvas müütas P. Tielman esmajoones kalendreid, õpperaamatuid kooliõpilastele ja peale nende vaimulikku kirjandust, hankides teoseid mitte ainult Lüübekist, nagu tavaliselt Eesti ala raamatukauplejad, vaid otseselt Nürnbergist, kirjastajalt Endter'itelt. Laev, millega viimase poolt saadetud raamatud transporteeriti Narva, jooksis karile, ja selle tagajärjel tekib protsess.

Kuid olukord muutus venelaste sissetungiga Liivimaale, pealegi olid surnud Tallinna raamatuköitjad. Narvas puudus kirjastustegevuse arendamiseks vajaline trükikoda ja Tielman siirdub uuesti Tallinna 1658. a. Siin kirjastab ta kooliraamatuid, köidab raamatuid raele ja oma ettevõtte huvides satub tülli Lüübeki raamatukaupleja A. J. Beckeri Tallinnas asuva selliga, kaevates sellest raele. Sellised kaebused raele kohalikkude raamatuköitjate poolt olid tavalised. Raad meelsasti toetas välismaisi raamatukauplejaid kirjanduse värskuse säilitamise mõttes.

[1] Salomonis Guberti Stratagema Oeconomicum oder Akkerstudent. Rigascher Druck, im Baltikum sehr verbreitet. I. Druck 1645, II. 1649, III. 1673.

Üks haruldane tüüp eestikeelseist taevakirjadest.

R. Põldmäe.

Õpetatud Eesti Seltsi käsikirjade kogus leidub üks 52-leheküljeline köide [1], mis kannab tiitlit „Der Brief vom Himmel, estnisch. In verschiedenen Abschriften zusammengestellt von J. H. Rosenplänter. Pernau im Juni 1834." Siin on estofiilne Pärnu eesti koguduse pastor Johann Heinrich Rosenplänter (1782—1846), kes on tuntud ka viljaka keeleuurijana ja hoolsa bibliofiilina, säilitanud olevikule kolm eestikeelset taevakirja, mida ta nähtavasti registreerib ka enda koostatud eesti kirjanduse bibliograafias [2]: „Brief, der vom Himmel, esthnisch. In verschiedenen Abschriften p. v. J. H. R". Kuna need on üldse vanemad taevakirjad eesti keeles ja kuuluvad sisuliselt pealegi kõige haruldasemate hulka, siis väärivad need lähemat vaatlust. Piiratud ruumi tõttu saab lühidalt märkida veel sama taevakirja tüübi muid teisendeid ja teha ainult üksikuid märkusi teiste tüüpide kohta, kuna neid leidub eesti keeles õige mitu ja paljudes teisendites eri ajajärkudest, mistõttu nad nõuavad õieti pikemat eriuurimust.

Taevakiri [3] on tähtsamaid rahvalikke ilmutususu dokumente,

---

[1] M. A. 64, deponeeritud Eesti Rahvaluule Arhiivi: GEG, DH 60.

[2] Bibliotheca Esthonica — Tartu Ülikooli raamatukogus.

[3] Taevakirja üldise arengu kohta vt. R. Stübe Der Himmelsbrief (1918) ja Handwörterbuch d. deutschen Aberglaubens (1927—); saksakeelsete taevakirjade kohta leidub olulisemaid andmeid: Hessische Bl. f. Volkskunde VIII (1909) 81—100, XXIII (1924) 116—118; Mitteil. d. schlesichen Gesellsch. f. Volkskunde IV (1897) 88—93, X (1908) 45—71, XIII (1911) 586—620, XVIII (1916) 34—70, XXX (1929) 134—179; A. Hellwig Weltkrieg u. Aberglaube (1916); A. Dieterich Kleine Schriften (1911).

mida arvatakse põlvnevat otse Jumalalt või Kristuselt, nagu kiri seda ise sissejuhatavas osas rõhutab. Kirja teksti moodustavad religioossed-moraliseerivad keelud ja käsud, mis tõotavad käsutäitjaile hingeõnnistust ja patuseid ähvardavad mitmesuguste karistustega. Kirjas nõutakse ka selle levitamist, mis ongi palju kaasa aidanud kirja tõelisele levingule. Taevakirja idee põlvneb juba kaugeist antiikseist aegadest, mis on ristiusu mõtteilmas kodunenud 6. saj. p. Kr. s. ühenduses selleaegsete elavate võitlustega kristliku pühapäeva pühitsemise nõude ümber. Vanem taevakiri ongi n. n. „pühapäevakiri", milles rõhutatakse esimeses järjekorras pühapäeva pühitsemise vajadust. Sajandite kestel kõigi ristiusu konfessioonide juures levinedes on aga taevakirja algkujule lisandunud palju teisi elemente. Eriti keskaja fanaatilisest nõidususust on tunginud sellesse mitmesuguseid maagilisi formeleid, muutes algse manitsuskirja võimsaks *kaitsekirjaks*, mida arvatakse abi pakkuvat relvaohtude, haiguste, tulekahjude ja muude õnnetuste vastu.

Väga laialdaselt on tuntud ja tuntakse praegugi taevakirja Saksamaal, kust see on väikekodanlikkude kihtide vahetalitusel toodud 18. ja 19. sajandite vahetusel ka Baltimaile. Siin olid laialdased pärisrahvaste kihid parajasti virgumas erksamale usuelule ja suuremale kirjaoskusele ning haarasid sama hooga ka selle kristliku falsifikatsiooni järele. Seda soodustas veel valitsev reaktsiooniline uuspietism, mis oli viinud vähearenenud talurahva massiliselt usuliialdustesse, äratanud ellu lihtsaid rahvaprohveteid ja loonud rahva seas laialdaselt dispositsioone igasuguste ilmutuste uskumiseks [1]. Nende paheliste nähtuste vastu hakkasid 1820-dail aastail võitlema ratsionalistlikud pastorid O. W. Masing, J. H. Rosenplänter, superintendent K. Sonntag jt. Nad võtsid korduvalt sõna üldse usuliialduste ja spetsiaalselt ka taevakirja vastu [2], millised kirjutised on küll äärmiselt poleemilised, kuid sisaldavad rohkesti ka faktilist tõendusmaterjali. Neist ja muudest allikatest selgub, et taevakirja selleaegsete

---

[1] Vrd. minu artiklit „Taevakäijad". Kaleviste mailt (1935) 123—176.

[2] Marahwa Näddala-Leht 1822 246—261, 265—278; 1823 37—42, 276—277; 1825 86—89. Rigaische Stadt-Blätter 1822 218—221, 338—340, 449. Ostsee-Provinzen-Blatt 1824 218—219.

levitajate hulgas olid silmapaistval kohal herrnhuutlased, kes olid väga armastatud ja populaarsed talurahva seas.

Ülalmainitud Rosenplänter'i taevakirjade kogu alguses leidub pikem sissejuhatus, milles ta tsiteerib vabameelseid usuteadlasi, toob peaaegu tervelt ära Sonntag'i poleemika taevakirjade vastu ja millele juurdelisatud kommentaarides näitab ennastki ilmutususu veendunud vastasena. Ka kinnitab ta omalt poolt taevakirjade kuuluvust herrnhuutlastele. Toome alljärgnevalt ühe eestikeelse taevakirja, mis leidub käsikirjas lk. 39—48. See on muuseas kirjutatud O. W. Masing'u poolt soovitatud ortograafias.

Üks risti innimeste ramat, mis on wasto wõetud, ühheſt mehheſt, kélle nimmi on Gildiwius. Se mees on kolm kõrd Jummala Jngliga räkinud. Se esſimene ja tõine kõrd, olli ſe mees ſinniste rietega, ja olli temmal muſt kübbar. Sedda juttu kõnneles Gildiwius omma kirriko Õppetajale, ja omma tütrele, et ſe ei olle mitte unne näggu, egga unnes nähtud; ſe wõib üks wirastus olla. Siis tulli ſe mees kolmat kõrda ja ütles: et ta Jummala Jngel olli; temma lõi ſiis omma mantle lahti, ſiis jäi ſe nenda walgeks kui päwa paiste, Gildiwius ei wõinud ſeſt ſureſt klanſiſt ſelle Jngli ſilmi nähha. Se ingel ütles: et Jummal ei wõi mitte põigata ſélle ſure ohkamiſe, ja kisſendamiſe eeſt, neiſt waesteſt, et nemmad maksma peawad ſedda maad, kus nemmad ellawad, ja nende ſure pattote, ning ſure uhkuſe pärraſt, mis nüid ka innimeste ſees on likumas. Temma ütleb weel, et ſe külla rahwa kohtas need kõige pattuſemad kohhad ſiin ilmas, ja kõige ristirahwa ſeas on; ſedda andis ſe Jummala ingel ſélle Gildiwiuſele teäda, ning ütles: et ſélle Mihaelisſe mäepeäl üks ramat, kultſe kirjadega kirjutud, ſeiſab, kus on ülles pandud: pange tähhele, ſélle ramato ülle, ja ſélle õppetuſe eeſt. Kes pühha päwal tööd teeb ſe on Jummalaſt ärra põlgtud, ſeſt Jummal ütleb pühhapäwa töega ſaab pühhä ſõnna ärra põlgtud, teie ei pea mitte pühha päwal tööd teggema egga rahhaga kauplema ning teie peate ſaggedaste kirrikus käima. Teie ei pea mitte omma näggo egga pead ehhitama, ei ka mitte uhked ollema. Teie ei pea ka mitte kõrkuſt piddama; teie rikkad peate ommaſt rikkuſeſt waestele jaggama. Seddaſinnaſt ramatud on Jeſus Kristus isſi omma

pühha Jummala käega kirjutanud. Temma ütleb: teile on kuus päwa näddalas aega tööd tehha, agga ſeitsmet päwa peate teie pühhaks piddama, ning pühhitſema, ſeſt ſe on õnnis kes kirrikus käib, Jummala ſõnna kuleb ning õiete tähhele panneb; kui teie nüid ſedda mitte ei tee, ſiis minna tahhan ka teid nuhhelda. Nored ja wannad jätke mahha ommad pattud, ning kahhetſege neid, et neid teile andeks antakſe. Ärge prukige mitte kurjad himmud; ſeſt minna ollen teid müllaſt lonud, ja ma tahhan teid ka jälle müllaks tehha. Teie innimeſed ei pea mitte tõine tõiſt ſélja tagga tapma walle juttudega ehk wandmiſega; auustage omma iſa ja omma emma, armastage omma liggimeſt ſiis aṅnan minna teile ello, römo, ja terwist, kes mitte ei uſu ſedda ramatud, ſe olgo ärra wánnutud Jummalaſt ning ristirahwa koggoduſeſt. Ja pühha Jummalaſt peab ſedda ramatud, üks ühhe ja tõine tõise käeſt laskma ärra kirjutada. Ja kui teil olleks nipaljo patto, kui liwa merre äres, lehta puides, heinamade peäl rohtu, ja tähta taewas, ſiiski peawad need teil andeks antud ſama. Agga kui teie ſedda ramatud ei uſu, ſiis teie minnuſt ärra wánnutud ollete, ja üht kurja ſurma ſurrema; kui teie ka mitte pattuſt ei pöra, ſiis peate teie minnuſt ärra wánnutud ja mahha jäetud ollema. Minna tahhan wiimſel päwal teilt küſida, agga teie ei wõi minnule middagi wastata ſélle ſure patto ſüide pärraſt, kes ſedda ſinnaſt ramatud ommas majas peab ehk omma liggi kánnab ſéllel ei pea pikſe mürristamine ehk walgo lömine kurja teggema, ſe peab tulle ja wee kahjo eeſt hoitud ollema, Jesus Kristus ütleb: pöörge pattuſt, muidu ſate pühhaſt Sakramendiſt ärra põlgtud. Jätke mahha tiggeduſe pattud ja Jummala pilkamine. Nenda peawad ka need rikkad ommaſt rikkuſeſt helde melega waestele jaggama. Ei pea wiel aastal ma peäl willi kaswama, egga muud rohto ſiggima. Ja kui teie mitte pattuſt ei pöra, siis ei pea mitte kauemine kui ühhekſa aastat ſe ma ſeisma jäma, ſe on ſeſt 1828 aastaſt kúnni 1836 aastani, ſiis peab üks ſuur ſõdda tullema, ning ka üks werre wallamine, et ükski ei leia neid mahha lödud innimeste kehhaſid ja päid ſélle ſure werre ſeeſt, ja weel üks ſuur hädda et emmad omma lapſe iſi ſure nälja pärraſt peawad ärra söma, ning ka niſuur katk et need innimeſed kes õhtu eṅnaſt terwiſega omma wodi maggama heitwad, jubba hommiko ſurnud on, ſiis peab ullumine ja kisſenda-

mine ning hädda tullema ja need innimeſed peawad kisſendama hädda tulgo neile kes mitte pattuſt ei pöra; agga kui teie ommad pattud kahhetſete, ja ommaſt pattuſt pörate ſiis peate wannaks ellama, 50 ja ka ſadda aastad, kõik kurwastus peab ärra kadduma ja ſélle asſemele jälle rõmu tullema. Kõik innimeſed peawad kaua ellama, ja pitka igga ſama. Teie peate need ſõnnad ka ommas meles piddama. Teie innimeſed olgo ſiis ärra wánnutud ja ärra netud kui teie ſedda ramatud kõigile ei kuluta, agga kui teie ſedda iggaühhele kulutate peab teil ſüddames rõõm ollema ning õnnistus. —

Jeſuſe Kristuſe nimmel. Jummalal ükſinda olgo auu.

Lisaks ülaltoodud tekstile (nimetame seda nr. 1) on teada veel 8 varianti samast taevakirja tüübist:

2. samas käsikirjas 21/3;
3. samas 25/33;
4. Hurda kogu 43:6 (Eesti Kultuurloolises Arhiivis = EKlA);
5. Hurda kogu 43:4 (EKlA), kopeerinud P. Einbluth vanemast käsikirjast Tallinnas 1894. aastal;
6. ERA, AK 114, 166/71, põlvneb arvatavasti 19. saj. 1. poolest, saatnud M. Soom Keilast 1934. a.;
7. A 9838, kopeerinud Ed. Treu vanemast käsikirjast Helmes 1928. a.;
8. E 22053/7, kopeerinud F. Feldbach vanemast käsikirjast Vaivaras 1895. a.;
9. Hurda kogu 43:2 (EKlA), saksa keeles.

Kõik need tekstid on eestikeelsed, peale nr. 9, mis on aga seevõrd viletsa saksa keelega kirjutatud, et seda võib pidada mõne eestlase tõlkesepitsuseks. Tekstid on omavaheliselt üsna sarnased, vähemalt tähtsamais motiivides pole olulisi erinevusi, seetõttu ei tasu hakata neid omavaheliselt lähemalt võrdlema.

Kui võrrelda esitatud taevakirja aga Saksamaal tuntud tüüpidega, siis võime otsekohe konstateerida, et kirja keskmine osa alates lausest „et selle Mihaelisse mäepeäl üks ramat“ ja lõpetades lausega „jätke mahha tiggeduse pattud ja Jummala pilkamine“ vastab peaaegu sõnasõnaliselt n. n. „Gredoria taevakir-

jale", mis oli sel ajal ka Baltikumis laialt tuntud ja õieti ainuvalitsevaks tüübiks [1]. Kui aga „Gredoria taevakirja" alguses kõneldakse ainult mõne lausega kirja müstilisest ilmumisest St. Germain'i või muusse kirikusse, kus lehvib tuvikesena „über die Taufe" ja teda nimetatakse „Gredoria'ks", siis on meie taevakirjas sissejuhatus arendatud hoopis ulatuslikumaks ilmutuslooks ja kombineeritud sellele veel iseseisev lõpposa. Sissejuhatuses kõneldakse mehest Gildiwius'est (nimi muutub peaaegu igas tekstis, kõige tavalisem on kuju Gildevios, vähem esinevad Gelderibus, Helteribus, koguni Pettewirtse jne.), kellele ilmutab ingel ja kõneleb mitmesuguseid manitsusi, mis vastavad täiel määral selleaegseile haiglastele ilmutuslugudele. Väärib tähelepanu, et ingel kõneleb vaeste ohkamisest ja kisendamistest, kuna nad peavad maa eest maksma. See oli sobiv motiiv meie orjastatud talupoegadele, nagu taevakirjad üldse on oma sisu poolest olnud üsnagi sotsiaalse tendentsiga, rõhutades kohati päris teravalt vaeste hädasid ja rikaste uhkust, mis on aina lisandanud kirja elulist väärtust vaesemate kihtide silmis.

Üleminekul sissejuhatusest taevakirja tuumosa juurde pannakse ingel kõnelema „kuldtähtedega raamatust", mille sisuna antaksegi „Gredoria taevakiri". Kuid selle manitsussõnu pole peetud veel küllalt mõjuvaiks, vaid on lisandatud apokalüptiline lõpposa, mis ennustab juba mõjuvamalt ja täpsete daatumitega suuri looduslikke katastroofe ning peatselt saabuvat maailma-lõppu, kui inimesed ei pöördu patust. Kahetsejaile lubatakse aga pikendada eluiga ja muuta kõik kurvastused rõõmuks. Kiri lõpeb tavalise käsuga seda igaühele kuulutada.

Nende suurte ja küllalt oluliste lisanduste pärast võime seda „Gredoria taevakirja" edasiarendust täie õigusega pidada iseseisvaks tüübiks, mida võiksime nimetada „Gildeviose taevakirjaks". Teisendit nr. 2 nimetatakse ka pealkirjas „Die Wolmarische Abschrift", kuna kiri olevat kirjutatud „Volmerre linnas" 1829. aasta augustis. Tekstis nr. 9 antakse veel täpsemalt kirja sünniajaks 29. juuni 1829. a. ja tekkimiskohaks jällegi Volmari linn Lätimaal. Volmarit võibki üsna tõenäoliselt pidada selle

[1] J. Missiņš Debesu Grāmatas. Latvju Grāmata 1922, nr. 1 16—18.

taevakirja tekkimiskohaks, kuna ta on tuntud juba 18. saj. esimesest poolest peale pietismi ja herrnhutismi levitamise keskkohana. Kuna teistes tekstides need kohaandmed puuduvad, siis ei ole päris kohane kirja tituleerida Volmari linna, vaid ikkagi Gildeviose nime järgi, kuna see esineb korduvalt igas variandis (kuigi moonutatult). Tekst nr. 2 on nähtavasti Rosenplänter'i poolt autentselt dateeritud 1830-dal aastal, nii et seega on meil olemas kirja sünnikohta ka *terminus ante quem*, mis on väga lähedal tekstis mainitud sünniajaga. Kõigis tekstides on peaaegu muutumatult püsinud maailma hukkumise perioodina aastad 1828—1836. Kuna neil aegadel valitses Baltimail terav majanduslik kriis, talurahva vaesenemine, liialdatud alkoholism, mitmesugused epideemiad ja ennekõike ülepingutatud usklikkus [1], siis on kõigiti usutav varem tuntud „Gredoria taevakirja" täiendumine sellelaadiliste elementidega ja elav levinemine soodsas õhkkonnas. Igatahes s a k s a materjali hulgast pole leida küll midagi vastavat sellele tüübile. Kahtlust äratab küll veel mõnes tekstis esinev „Kopenhageni küla", mis olevat patuseim paik maailmas, kuid sellel pole sisuliselt olulist tähendust ja mitmes tekstis see ellimineeritaksegi kui sisutu rudiment. — Kestvamat iga „Gildeviose taevakirjal" siiski ei ole olnud, kuna hiljem levinesid Baltimail peamiselt „Holsteini taevakirjad" ja selle mitmesugused liited. „Gildeviose taevakiri" jäi aga peatselt unustusse tõusva rahvakirjanduse muude saavutuste ees, nagu paljud muudki selleaegsed nii öelda „eelkirjanduslikud" dokumendid on varisenud unustusse. Mõningaid sellelaadilisi käsikirju on viimasel ajal siiski nähtavale ilmunud ja selgitatud, peamiselt ühenduses vennastekoguduse usulise ja rahvaharidusliku tegevuse uurimisega. Ka „Gildeviose taevakiri" on kuulunud enamvähem sellesse rahvakirjanduse perioodi, nagu seda näitavad mitmesugused l i s a n d u s e d, mis on paigutatud samasse köitesse. Lisandid p u u d u v a d ainult Rosenplänter'i taevakirjadel, kuna need on vist tahtlikult kõrvaldatud, et saada ühtlast taevakirjade köidet, mis oleks kooskõlas analüüsiva sissejuhatusega. Teised variandid ei esine aga kunagi üksikult, vaid ikka üheskoos muude tekstidega. Nõnda nr. 5—9 esinevad koos

[1] H. K r u u s Eesti ajalugu kõige uuemal ajal I 77 jj.

„Gredoria taevakirjaga“ ja „õnnetute päevade nimestikuga“, mis olid meie maal 19. saj. algul omavaheliselt liitunud lahutamatuks tervikuks. Mitmes käsikirjas (5, 6, 8, 9) leidub veel apokriivalisi ja legendilisi jutustusi, millest ulatuslikum ja laiemalt tuntud on „Nikodeemuse evangeelium“. Seesugune kirjandus kuulub aga täiel määral herrnhuutlaste vaimuvara hulka, mida saab mõnes teises kohas lähemalt tõestada. Kuid ka esitatud andmete põhjal võime aimata „Gildeviose taevakirja“ kunagist mõjuavaldust just vennastekoguduse härdameelseis palveringides või koguni selle tekkimist nende prohvetlike kõnelejate ja ilmutuslugude nägijate ning seletajate keskel. Täiendavaid seletusi selle kohta võime ehk loota l ä t i materjalist, mis peaks olema enamvähem paralleelne eesti omale. Samuti peaks ka b a l t i - s a k s a materjali kogujad ja uurijad võima midagi öelda selle küsimuse kohta.

Ein seltener Typus der estnischen Himmelsbriefe.

Der Himmelsbrief gehört zu den wichtigsten Dokumenten des Offenbarungsglaubens; von ihnen heisst es, dass sie von Gott oder von Christus selbst herstammen, je nachdem der Text des Briefes es angibt. Den Inhalt eines Himmelsbriefes bilden religiöse, moralisierende Befehle und Verbote, die zu befolgen und anderen durch Kopieren des Briefes kund zu tun, streng anbefohlen wird. Der Himmelsbrief ist beinahe im ganzen Gebiet der christlichen Religion verbreitet und ist um die Wende des 18.—19. Jh. von Deutschland aus auch in die Sprachen der indigenen Bevölkerung des Baltikums gedrungen. Das Eindringen der Himmelsbriefe wurde durch den in jener Zeit hier herrschenden Neupietismus und das Herrenhutertum begünstigt, welche die rückständige Bauerschaft zu grossen Übertreibungen auf religiösem Gebiet verleitet hatten. Die rationalistischen Pastoren des Baltikums (O. W. Masing, J. H. Rosenplänter, K. Sonntag u. a.) begannen in den 20-er Jahren des 19. Jh. gegen diese verderblichen Erscheinungen anzukämpfen. In der vorliegenden Arbeit wird in der Sammlung von J. H. Rosenplänter befindlicher estnischer Himmelsbrief ungekürzt veröffentlicht. Der mittlere Teil dieses Briefes deckt sich mit dem sog. „Himmelsbrief des Gredoria“, einem damals im Baltikum vorherrschenden Typus. Die kurze Einleitung über die mystische Erscheinung jenes Briefes ist aber im vorliegenden zu einer viel ausführlicheren Offenbarungsgeschichte ausgebaut: Ein Engel Gottes erscheint einem gewissen Gildevios (der Name wechselt stark in den Varianten) und erteilt ihm Ermahnungen, welche den Reden der damaligen Glaubensübertreiber gut entsprechen. Im Schlussteil des Briefes werden

grosse Naturkatastrophen und baldiger Weltuntergang prophezeit. Da in manchen Varianten als Entstehungsdatum des Briefes der 29. Juni 1829 und als Entstehungsort die Stadt Wolmar in Lettland genannt werden und die frühesten Texte aus jener Zeit stammen, so ist es möglich, dass der „Himmelsbrief des Gildevios" wirklich um die genannte Zeit im Baltikum aufgekommen ist. Auch inhaltlich entspricht er den damals herrschenden Erscheinungen, wie den wirtschaftlichen Krisen, der Verarmung des Bauerntums, den häufigen Epidemien, dem übertriebenen Alkoholismus usw.

Jedoch war das Dasein dieses Himmelsbrieftypus nicht von langer Dauer, denn die anhebende Periode des Volksschrifttums brachte solche „vorliterarische" Dokumente bald in Vergessenheit. Auch haben sich später in der estnischen Sprache andere Typen von Himmelsbriefen verbreitet. Den „Himmelsbrief des Gildevios" trifft man hauptsächlich in Handschriften aus der ersten Hälfte des 19. Jh. an, die im übrigen sicherlich zu der literarischen Hinterlassenschaft der Herrenhuter gehören. Es ist möglich, dass Himmelsbriefe von diesem Typus auch den Letten und den baltischen Deutschen bekannt waren, jedoch ist Verf. auf solche bisher nicht gestossen.

About the Customs at Childbirth among the Ingers and the Votes.

By E. Päss.

We have, so far, not been in possession of more detailed accounts of the customs centering round childbirth among the Ingers and the Votes [1]. This is, in the first place, accounted for by the scarcity of starting-material, which has made a comparative historico-geographical, or any other study, impossible. Here, now, a first attempt is being made at giving the reader a summary of the customs at childbirth among the Estonian Ingers in the parish of Narva, comparing them with those of the Votes. All the material presented here has been personally collected by undersigned from several persons in Estonian Ingerland in autumn 1937.

On comparing the popular customs at childbirth among the Ingers and the Votes we find as many differences as common traits. Also in the customs round childbirth among the Estonian Ingers there are as many features distinguishing them from the Lutheran Finnish Ingers on the one hand, and the Greek-Orthodox Ingers (Isurs) on the other, as there are differences in their languages [2].

The greatest difference is in the religious rites connected

---

[1] Short notes on the subject are to be found in D. Tsvetkov Vadja sünni-, pulma- ja matusekombeid in the periodical „Eesti Hõim" 1931 (Tartu) Nos 3—4 54—60.

[2] Julius Mägiste Rosona murde pääjooned with a summary in German „Die Hauptzüge der Mundart von Rosona". Eesti Vabariigi Ülikooli Toimetused B VII$_3$ (Tartu 1925).

with the popular customs, i. e. baptism and first purification of mother and child in the church. But also other customs, for instance the dressing of the child in its first shirt &c. are entirely different in their traditions. The records of customs at child-birth presented here I have collected by questioning separate persons, partly at their various homes, partly at their outdoor work (of burying potatoes for the winter, sifting cucumber seeds, neighbourhood flax-combing &c.) according to the questionnaires composed by O. A. Mustonen, V. J. Mansikka[1] and Werner Wirén[2]. The persons who answered my questions about the customs at child-birth were:

1. Valpuri Vohta ("Voro Vappo")[3], aged 50, living in the village of Kallivere, moved there from the village of Füödrömaa, No: 8—9, 11—15, 17—21, 25, 35—37, 42—43, 50, 52, 54—60, 62—65, 67—68, 72, 82—84, 88, 90, 93, 104, 106, 110—111, 120,123—126,130—131, 133—135, 138—142, 145, 147, 149, 151—152, 159, 161, 163, 165, 170—171, 174, 176, 178, 182, 184—186, 188, 191, 194, 200—201, 203—205, 213, 218, 221, 223—227, 230, 239, 241, 243, 247—248, 250.

2. Mari Orava ("Wife of Perttü"), aged 73, Village of Kallivere, No: 1, 3, 16, 24, 44, 71, 73, 85, 91, 102, 118, 143, 162, 175, 183, 190, 208, 228—229, 235, 240.

3. Tatjana Jegorova ("Tanya"), aged 43, moved from the village of Suure-Ropsu in Russia to Hanike (Greek-Orthodox): 10, 23, 34, 41, 44 (note), 46—47, 49, 53, 66, 94—97, 167—169, 189, 206 (beginning), 207, 214—217, 244, 249, 251.

4. Anni Lulla, aged 50, moved from the village of Füödrömaa in Russia to Kulla, No: 22, 30, 45, 51, 86.

5. Olga Kaulio, aged 47, village of Kulla, No: 5—7, 38—39, 61, 77, 80—81, 87, 98—101, 105, 107, 109, 128—129, 144, 156, 196, 199, 212, 231—232, 245—246.

6. Varvaara Varkki, aged 80 (Greek-Orthodox), village of Vanaküla, No: 27, 29, 31—33, 70, 74, 79, 103, 112, 115,

---

[1] Taikanuotta eli opas taikojen kerääjille (Helsinki 1911) 36—37.
[2] Lisätiedusteluja kasteesta ja kirkkoonotosta (Helsinki 1931).
[3] In brackets the teller's nickname.

117, 121—122, 136, 146, 148, 150, 154—155, 157—158, 172—173, 177, 187, 209—211, 219—220, 222, 236, 238, 242.

7. Vassiili Varkki, aged 40 (Greek- Orthodox), village of Vanaküla, No: 114, 119, 193, 195.

8. Darja Lehti ("Mükän emäntä"), aged 57, Vote (Greek-Orthodox), moved from Jõgõperä village in Russia to Vanaküla, No: 2, 4, 23 (note 1), 26, 28, 40, 48, 69, 75—76, 78, 89, 92, 108, 113, 116, 127, 132, 137, 153, 160, 164, 166, 179—181, 192, 197—198, 202, 206, 233—234, 237.

1. The Greek-Orthodox Isurs as well as the Lutheran Ingers believed that an unbaptised child was defenceless against all evil.

2. The Votes believed that from birth on every child had a tutelary fairy (angel). If it was a bad child (if it cried much), it was promised to the bad (fairies) before baptism.

3. The Lutheran Ingers put the child to its mother's breast immediately it was born and said the Lord's Prayer with the household. In the village of Kallivere there also prevailed the custom of placing the chid on its mother's knees [1], as it was hers.

4. The Votes slipped the child three times through the mother's chemise then the child would not cry (*ei ite*).

5. In order that the evil eye might not harm (make bad) the child, it was put through the nave of a wheel.

6. A means against the evil eye was also to gather water melted from the icicles of the roof in a glass and pour it through a door staple on to the (new-born) child's face.

7. If no other remedy remained, a wise one *tietäjä* ('a knowing one') was sent for and the child was tubbed to the accompaniment of spells, until it was tired. Then it was said that no one could harm it any more with the evil eye.

8. When the bath-house heater had heated the bath-house, the mother with the new-born baby was taken there and well fed. This lodging in the bath-house was called 'burning the targrave' *(tervahaudan polttaminen)*.

---

[1] In the same way, on coming from a wedding, the bride's mother-in-law or one of the god-parents lifted a little boy on to the bride's knees, who pinched the child and gave it a present. This could be a kerchief, a silk ribbon, or a neckkerchief. The bride would then, so they believed, have a boy for her first-born. Anni Lulla, village of Kulla.

9. Sometimes if the woman was a long time in the bath-house the husband visited his wife there, in consequence of which she could again become pregnant.

10. The uninvited visitor who came while the child was being born, asking: "Where is the wife that she is not to be seen anywhere?" was usually answered: "Our mother has broken her leg," or: "Mother has gone to burn the tar-grave. Do not come now."

11. A pregnant woman is treated affectionately and gently by everybody. The mother-in-law pushes the best mouthfuls into her lap.

12. Until she gave birth to a child a woman was considered to be sinless.

13. The birth of a child was kept secret. No one was informed of the event.

14. It was kept especially secret if a puny *(äpärä)* child had been born.

15. Immediately after birth the windows of the room where the child had been born were carefully covered, so that others might not cast a spell on it.

16. In order that nothing might disturb the peace of the new-born and that the child might be protected from all harm, with a knife or a book a cross was drawn on each of the window panes. Most usually the bread-knife was used to draw the cross on the window-pane.

17. In order that no evil spirit *(paha henki)* might get into the room, immediately after the birth of the child, an axe was placed under the door of the room.

18. The navel-string was consulted as to how many more children the woman was going to have. According to popular belief there were special marks on it.

19. The cut-off bit of the navel-string was washed with great care, put into some rag and hidden in the ground. It was believed that this act would make a child grow up clean in the world.

20. The child was given a blessing immediately after birth, when the navel-string had been cut. Those who pronounced the blessing were father or mother or those surrounding them. The father usually said the Lord's Prayer over the child, before the midwife started washing it.

21. While washing the child one had, again, to be very careful, lest anything evil happen to the child.

22. The midwife blessed the child for the first time after washing, when it was born: "Our father! The Lord bless you!"

23. There were cases when, at birth, the child was wrapped in a thin caul, like a shirt. This was called the child's lucky shirt *(onnipaita)*. This caul was cut at the front and slipped off the child's body like a shirt. The lucky shirt was washed and kept in the father's purse, then he would have money luck. This purse could also be used by others, to whom the father had given it [1].

24. A crying child was soon put into the cradle. But if a child was quiet, it was not so soon put into the cradle. The baptism of a child had nothing to do with it. A quiet child was sometimes put into the cradle five to six weeks after its birth.

25. If it was seen that a child was puny it was immediately put into the cradle.

26. If it was "such a cry-baby" *(mokoma kreeza)*, the Votes used to put it into the cradle immediately after birth, otherwise two or three days after birth.

27. Hanging cradles were used. A long fir pole, from four to five centimeters thick, was let into the ceiling, where its end was fastened, hanging into the room. To its other end a wicker basket was fastened with some string.

28. The Votes made cradles of pine wicker. The cradlepole *(lapsen noiku, riuku)*, however, was cut out of birch.

29. Before putting it into the cradle, the child was tubbed in the bath-house, for then, according to popular belief, it would sleep well.

30. If a child cries or vomits, it has been put under a spell *(sanattu)*.

31. If a child cried at night, the horseherd struck fire with flint and steel on its forehead, then it quietened down.

32. If it went on crying, it was put through a horsecollar.

---

[1] Also among the Votes the child that was born in a caul was considered to be lucky. The lucky caul was washed, dried and kept. When the child married, the caul was handed back to it. Darja Lehti, Jõgõperä, Vanaküla. The custom is known also in Estonia.

33. An axe, edge upward, was put under the child's cradle, so that nothing evil might happen.

34. Some iron tool was put into the child's cradle, a pair of shears *(keritsimet)*, a pair of scissors *(saksi)*, or some similar thing. Then no evil spirit *(paholainen)* would go into the child's cradle.

35. If the child was exceptionally restless its mother's wedding-dress was laid on the cradle.

36. People often put a hymn-book under the pillow *(potuška,* Russian loan) of a crying baby, then it would grow quiet at once.

37. The midwife put, without the knowledge of the mother, the wood-mounted knife for cutting the navelstring under the pillow of a new-born child. Then the influence of the evil eye could not reach the child.

38. An iron brooch of special shape was called the protector of the baby's shirt.

39. If the child was put into the cradle before baptism, it was touched with a rod *liukut-plaukut!* so that it might not start crying there.

40. The Votes put straw and old coins that had been dragged along the ground into the child's cradle.

41. If the child refused to sleep the future god-mother *(ristemo)* washed all the latches and staples of the door in a cup. Thereupon she put the child into the cradle and spouted the dirty slop in the child's face, then the stranger brought back the stolen peace along the traces (drops) left behind. What remained of the water was spilt under the bed. In other cases the water was spouted in the child's face through the staple of the door.

42. It might happen that the child was changed and a bad child put into its place. This could happen if the child was still very small in its cradle. In the village of Kallivere such a thing had, according to the teller of this, really happened, where a child had been changed before baptism. According to popular belief children could be changed only to the age of six weeks, not later. Only the children of unmarried (not of married) women, were changed.

43. When a child had been tubbed for the first time the Lutheran Ingers dressed it in its shirt at once.

44. In order that the child might be industrious [1], first its right hand was thrust into the sleeve, then only the shirt itself was pulled over.

45. In former days the child's first shirt was made of some old shirt, then it would not be necessary to make new shirts for it so soon.

46. If a mother, while bearing the child, had been put under a spell: had got startled with fear or wonder, this was held to be the cause of a child being born dead. Sometimes a fall of the mother was believed to be the cause.

47. When a mother was with child, if she got startled, then it was thought that she had been put under a spell.

48. The Votes believed that the birth of a dead child could be caused by a bad word, a quarrel, but also by a fall or a fight.

49. If a child died later, the Orthodox Isurs put its cross round the neck of a living child, and the cross of the living child was put round the neck of the dead. This, it was hoped, would bring the child great good luck.

50. When a child was born, toe-money *(varpaisrahat)* was given. This was a small coin. Toe-money was given in order that next year another child might be expected. The women did not wish this money to be given.

51. When the toe-money was being spent the child was kept hidden, for fear a spell might be cast on it.

52. According to some persons it was the bath-house woman (the child's mother) who gave a toe-money reception.

53. When the neighbours heard that a child had been born, they came to the farm to congratulate the mother. They were called "lookers" *(katsellaiset)*. They brought the child's mother the best food-stuffs: pies, scrambled eggs, milk. In Isurian this was called "toe-moneying" *(varpaiset)*. They were not shown the new-born child, so that it might not be put under a spell. As the visitors might have the evil eye, in some places, not even the child's mother was shown to them. They were given a wine-glassful

---

[1] It is interesting to note that also on the return from the wedding the bridegroom's mother gave each of the happy pair a glass of milk to drink, in order that they might have fine children. Tatjana Jegorova, village of Hanike.

(*rumka*, Russian loan) of vodka. They, on their part, uttered the wish: "May God give health, to the mother her former strength, and to the son (or daughter) long life!"

54. The food-stuffs brought by the visitors were placed on a bench, and the child's presents into the mother's lap. There was an "eye" of butter [1] in the porridge.

55. If the bath-house woman was unable to eat all the food brought, then the family ate it. They ate it almost all together.

56. Men did not go on such visits, for they were shy.

57. Nor did girls go on such visits. Nor boys and children either.

58. On those visits people were always merry.

59. The first child was an honour. Then the words were said: "The beginning is made" *(Päästä päästy!)*

60. If cold food was brought to the bath-house woman, it was feared that it might harm even the child.

61. In the carrying of the food for the bath-house woman across running water there was danger, for the child would become itchy.

62. If there was a good friend or neighbour, the father took a bottle of vodka, when the child was born, and went to offer it to them.

63. The mother-in-law beat with a spoon some butter out of fresh cream (never of sour), melted it and gave a little of it to the child, to make it clean itself. Only on going to baptism this butter was given.

64. On their way to baptism it was the custom with the Lutheran Ingers to place the child in the vehicle according to its sex. If it was a boy, on his right hand sat the god-mother, on his left the god-father *(kummi)*. If it was a girl, at her left sat the god-mother, and at her right the god-father. This custom is unknown among the Orthodox Ingers.

65. During the ceremony of the baptism, whether it was a boy or a girl, the god-father always stood on the right, the god-mother on the left side.

---

[1] An "eye of butter" is a lump of butter placed in a hollow in the centre of a plateful of hot porridge.

66. Vodka and food-stuffs had been taken along to baptism, where they were consumed.

67. On going to baptism it was the custom round S o i k k o l a (Russian S o y k i n o) to run something over. If it was a girl they ran a birch yoke *(koivunen korentapuu)* over, if a boy, they ran a pine handle of a pitchfork *(petäjän hangonvarsi)* over.

68. If baptism took place at a distance of several versts the child had long stockings put on *(lankasukat)* and was placed in a bag *(lapsenpussi)*. The bag in which the child was carried to baptism was usually of leather. It was mostly sheepskin *(lampaan turkki)* that was used for making these bags.

69. The Votes used to make these bags out of home-spun or "bought" fabric.

70. As among the Orthodox Ingers it was the custom to dress the child in its first shirt only after baptism, then to carry it to baptism, the child was customarily wrapped in three different fabrics. Then there was no harm to be feared for the child.

71. To take the child to be baptised it had to be warmly clothed, and the god-mother had to arrange the covering over its mouth in a way that the child would not suffocate.

72. Round the three different cloths a swathing-belt *(kapalavyö* or *kapalapaula)* was wound. The swathing-belt used at home was white, but the swathing-belt for carrying the child to baptism had two red edges on each side, and it was much finer.

73. In some places white swathing-belts of the breath of a hand were used for carrying a child to baptism, while round the belt many-coloured ribbons were arranged.

74. The swathing-belt used at baptism was three-branched *(kolmihaarainen)*. A knot was made in the middle, that was how they got the third branch. The two-branched end of the swathing-belt was wound round the child's legs, while the upper end of the belt was wound round the upper part of the child's body. The swathing-belt had special power to hand on the good qualities of the mother to the child. Therefore swathing-belts were carefully preserved and handed on from generation to generation. Such a swathing-belt must not be shown to a stranger, or else it will lose its magical power.

75. The Votes used a white swathing-belt with red edges at baptism.

76. Before carrying the child to baptism, the swathing-belt was stuck fast over the belly with a pin that had a head *(nuppineula* or *neŋla)*. Then no harm was feared for the child, for the pin was believed to have magical power.

77. It was a charmed needle *(taikaneula)*, which was worn for eight years and which was stuck fast over the belly.

78. The ordinary bonnet of the Vote child was white. At baptism a boy usually had a blue, a girl a red bonnet on their heads.

79. Among the Greek-Orthodox Ingers it was the god-mother who bought the child its bonnet *(slik)*, which was put on the child's head after baptism. That bonnet was made of silk, while in modern times a ribbon was added to it. For a boy this ribbon was blue, for a girl pink. The ribbon was put round the child's head and tied under its chin. *(Slik* < Russian *шлык.)*

80. A big pin with a head was stuck into the bonnet at baptism, which protected the child.

81. Among the Lutheran Ingers the colour of the ribbon of the child's blouse at baptism differed according to the sex of the child. A boy had blue, a girl red ribbons.

82. If on being taken to baptism a girl was tied with a boy's blue ribbon, people used to laugh and say that the next year there would be a boy. But if a boy was tied with a girl's red ribbon, they laughed and prophesied a girl for the coming year.

83. With a ring that had been on the finger during the child's baptism many spells could be worked. If a cow, for instance, gave milk mixed with blood, it was milked through the ring, then the illness of the cow disappeared.

84. If, for instant, the child of a neighbour cried dreadfully *(itkuri)*, or if it was taken with the spirit of night-crying *(yöitkijä)*, then the child was washed over that ring, which achieved quiet.

85. If it happened that the child's god-mother was a pregnant woman, she had to have two aprons.

86. If the child was puny, it was taken to baptism two days after birth. There had, however, also been cases when a child

had been taken to church to be baptised the very day or night it was born. A healthy child was taken to baptism at the age of a week. If there was a heavy frost, however, the child was taken to baptism only when a fortnight or three weeks old.

87. Before taking the child to baptism the mother-in-law let water-drops drip three times from her finger-tips into the child's tubbing-water, so that other people's eye might do the child no harm *(että toisten silmiin ei tarttuis)*.

88. The mother did not go on the baptismal trip. The child was swathed by the god-mother or god-father in the parish clerk's house, or in the house of the church (the sacristy).

89. Among the Lutheran Ingers the child's father was not forbidden to be present at the baptism, yet even here it was mostly the god-father and the god-mother who took the child to be baptised, but among the Greek-Orthodox Ingers and the Votes the child's father was not present at the baptism.

90. The absence of the parents from the baptism was explained by their not being clean yet.

91. Before the child was taken away to be baptised the mother-in-law blessed it: "The Lord Jesus Christ bless you. Take you to his bosom."

92. Among the Votes the child's mother on this occasion only said the Lord's Prayer.

93. In some places in Ingerland it happened that the child's parents blessed it on its being taken to baptism.

94. During baptism, if the child was a girl, the people at home sewed. If the child to be baptised was a boy, they carved with a knife. Then they would become good at these respective jobs when they grew up.

95. If they wished the child to become a carpenter, the child's mother had to do carpentry work while the child was being baptised.

96. If they wanted the child to become a fisherman, they talked about fishing *(kalaneuvo)* during baptism.

97. In the old days the Orthodox Isurs used to prepare two shirts before the child was born. If a boy was born he was put into a woman's chemise, if it was a girl, she was put into a

man's shirt. Then the children would have good luck already while still young.

98. Among the Lutheran Ingers it was the custom to put a girl into a man's trousers, while it brought luck to a boy to be put into a woman's chemise.

99. If a child was inclined to fall ill *(nois läsimään)*, it was wrapped in the wedding-clothes *(vihkivaate)*.

100. Already while bearing the child, the mother prophesied the child's sex. If the child was heavy *(ranka)* to bear, and if she wanted to eat much, then it was already plain that it was a boy-child.

101. From generation to generation, they believed, the inclination for having twins and triplets to be hereditary.

102. In some places the custom was to baptise the child not in the church, but at the parish-clerk's house *(lukkarin huone)*.

103. On taking the child to baptism the dog was conciliated by cutting the end of a loaf and giving it to the dog.

104. On coming back from baptism the dog had to be kept fast, so that it could bring no evil to the child. The dog was then told to bark at its own tail.

105. If a stranger came to the farm after baptism, the child was swung high on somebody's arms, so that the evil eye should have no influence.

106. Not even the own elder daughter was allowed to come to see the child.

107. On the way to baptism the child, according to some people was more open to the harm of the evil eye than coming from it.

108. On the way to baptism the child was, according to Vote popular belief, more in danger of suffocation than when it had already been baptised.

109. They always said that one (child) had a good face and another (a bad one) an evil face, and that the bad face won.

110. Among the Lutheran Ingers the mother cut a curl of hair off the child's head at baptism as a memory, so that, later, the child might see what hair it then had.

111. If it was a girl the father gave her back her curl on her

growing up. She put that curl into a boy's pocket, if she wanted that boy for herself.

112. Among the Greek-Orthodox Ingers the pope (the Greek-Orthodox priest) took hair three times from the head of the child to be baptised: from the nape, from under the right and the left ear. The hair was put by the pope into some wax, or into a bit of candle he had been holding in his hand. This wax together with the child's hair was put into the baptismal water. The god-father and the god-mother then watched: if the hair sank to the bottom of the baptismal water, or was immersed more deeply, the child would die, if it floated, the child would live.

113. Among the Votes the same custom prevailed, and was observed after the child had been taken from the font. The hair, however, was taken three times from the top of the child's head.

114. The Greek-Orthodox Ingers had only two god-parents.

115. Among the Greek-Orthodox Ingers the god-father gave the child a cross, and the god-mother gave the first shirt.

116. Among the Votes the god-father bought a cross, the god-mother a shirt. The pope, after baptism, put the cross round its neck for the first time, and clothed it in its first shirt.

117. The god-mother also bought a piece of white fabric into which the child was wrapped after baptism for the first time.

118. There was an old custom that, while the god-parents were standing before the parson at baptism, a boy-child was held in the god-father's, a girl in the god-mother's hands or arms.

119. Among the Greek-Orthodox Ingers it was, moreover, required that the god-father should say some prayers.

120. Among the Greek-Orthodox Ingers the pope took the child from the god-mother, immersed it in the font and handed it back, if it was a boy, to the god-father, if a girl, to the god-mother.

121. After baptism, among the Greek-Orthodox Ingers, the pope first put the cross round the child's neck, then only clad it in its first shirt, while among the Lutheran Ingers the child had its first shirt put on immediately after birth, when it had been tubbed for the first time. The god-mother helped the pope to put on the child's shirt.

122. After baptising it the pope rocked the child in his arms repeating its name over and over again, before he put it down.

The pope put the child down under the image of Mary (in the church), from where the god-mother went to fetch it.

123. After baptism, the popular belief was, pimples and tumours disappeared from the child's body. Before baptism the child's body was red and dotted with pimples, while after baptism this was changed through the bracing influence *(virvoitus)* of the baptismal water. They wished the child to become clean. The water of the font washed the child clean.

124. They believed, too, that subsequent to the baptism, after the immersion the child would grow quiet, if before it had whined *(kritisi)*.

125. Before the lapse of three days the baptismal clothes were not taken off the child. Also, it was not washed for three days after baptism.

126. It was considered nicer even to ask the pope to one's own house to perform the ceremony of baptism.

127. If a child did not hear, it was taken under the church-bell by the Votes, and then the bell was rung. While the bell was being rung, according to popular belief, hearing would come back to the child, and so the child would hear again.

128. Names for children were chosen by the Ingers after the days of the calendar: Mikkeli, Pärttyli, Simuna, Matti, Paavali &c. Which of the days was nearer, that name was chosen.

129. The baptismal water, if the child was christened in the church, was carried only by male church-servants *(kirkonmiehet)*. If the baptism took place at home, usually the mother-in-law brought the baptismal water and put it in the plate. Of that water never so much was taken that it could be spilt or drip on the floor.

130. After the ceremony the mother-in-law threw the water at the outer corner of the house, the corner of the ikon *(kolonurkka)*, as high as she could. While throwing it the mother-in-law said: the water to run down, the child to grow up *("Vesi maaha vieremään, lapsi ylös kasvamaan!")*.

131. The baptismal water was, also, thrown on a crossing of three roads that no spel might he cast on it *("ett ei sanaa päälle sattuis")*.

132. The Votes threw the baptismal water down along the

church wall *(kirkonreuna)*. It was important that no one should tread on that water, and no one ever goes there.

133. If a child was baptised at the beginning of a month, it was believed that it would turn out stupid *(tyhmänkuosinen)*.

134. The Greek-Orthodox Ingers used to watch whether on returning from baptism the horse would stop at the gate or go straight on. If the horse stopped, it meant that the child would grow up.

135. When the child had been taken home after baptism the Greek-Orthodox Ingers had a custom of hitting it three times against the stove, saying: "as hard as a stone", so that it should become a hardy child.

136. In some places, the god-mother, on returning from baptism, used to put the child on the stove immediately she had entered the room, saying: "Be as hard as a stone!"

137. Among the Votes, when the child had been brought home from baptism, the mother, and after her the rest of the household kissed it.

138. The skirt of the child's baptismal shirt was taken, cut off the shirt and thrown into a fire of straw. If fishing-nets were smoked over that fire, such fish and as many of them as you wished for would come.

139. When a child was brought home from baptism, or when it was taken to baptism, then the child's father and mother, together with the god-parents who went along said the Lord's Prayer at home.

140. After the ceremony of baptism, it was believed, joy and peace would come to the mother. These had a good influence on her.

141. If after baptism the child was sickly, the mother read the baptismal formula over it once more.

142. If the child slept badly and whined, it was believed that the *"yöitkijä"* had got inside it. To drive out this evil the mother-in-law gave it ground-hop *(maahumaloita)* to drink, that would help.

143. Before going to baptism it was the custom to tidy the rooms.

144. An unbaptised child had a harder struggle with death than a baptised one.

145. The pope would not come to bury an unbaptised child.

146. According to popular belief an unbaptised child would find peace in its grave, if it were buried on a spot where the sound of churchbells would not reach it.

147. In some places there was a corner in the graveyard where unbaptised children were buried. Otherwise it was the custom to bury unbaptised children where people were buried that had died an unhappy death. For this there was in the whole graveyard but one clearly defined spot.

148. On the other hand, it was believed by the Greek-Orthodox Ingers that if you went to the child's grave for commemoration *(ponafenoit pitämään)*, also the unbaptised child would find peace *(ponafenoit* < Russian *панихида)*.

149. It was, also, the custom for young betrothed couples to go to the graves of their parents or god-parents to receive teaching and advice. At the grave they said: "Wake up, now, for one day, to give teaching and advice!"

150. On the same occasion they sang:

„Käytkö mammois havvoille?	"Do you go to your mother's gra-
Olisitko kutsunut	Would you have asked [ves?
Tämän aikojen ajaksi,	For the time of these times,
Tämän tunnin tarpeeksi!	For the need of their hour!
Avatkaa uksianne,	Open your door,
Raotelkoo rakoja,	Chink it ajar,
Eikö seiso salvamessa!"	Stand not on the threshold!"

Singing these songs they bent on the grave.

151. After baptism the child's christening-feast was held. The person who went round inviting people to the feast was called *ristiäisratšina*.

152. The christening-feast was a festival of merrymaking and joy, to which the child's relatives were invited. The child's parents arranged this feast and it was usually the father who went to invite the guests.

153. At the christening-feasts of the Votes no vodka was taken before the party had sat down to dinner.

154. When the god-mother, the god-father and the other invited guests had sat down at table, then it was the custom to collect tooth-money.

155. Formerly they used to set on the table what they called tooth-money porridge. Those who took of this porridge had to put some tooth-money on the plate.

156. Tooth-money was given in order that the child should be healthy. This money was given to the mother. It was given after baptism.

157. The father put the first coin (on the plate), saying: "Put down white teeth, don't put down black teeth!" (copper coins were black, silver white).

158. Some believed that if tooth-money was given the child's teeth would grow more quickly.

159. Or that then the teeth would grow stronger. According to custom white, that is to say silver, coins had to be given.

160. Among the Votes the god-father laid a silver coin down as tooth-money for the child after baptism, so that it might grow white teeth.

161. The mother kept the tooth-money for the child until it grew up. Then, when the child had grown up, a shirt or a gown was bought for the tooth-money.

162. The giving of tooth-money brought the child health and the parents health and luck. The money was given into the mother's hand at the christening-feast. It was kept for buying clothes for mother or child.

163. When a mother brought a child into this world the traditional food for her had to be butter with sop *(voimuro)*.

164. To the christening-feast the Votes invited all their relatives. Little children were sent to invite them. On such occasions sweets *(tittivarpait)* used to be given. The rest was thrown into the oven through an opening in the chimney.

165. If the mother was ill, she received the child back from baptism in her bed when it was taken to her. If the mother was better she went to the window to meet her child.

166. The Votes had a little wide-brimmed cup *(лätka-malja)* at the christening-feast into which some over-salted porridge

was put. This was given to the father. It was believed if he ate the salted porridge, his son would grow bigger.

167. Among the Ingers, too, the father had to eat a spoonful of salt at the christening-feast. It was said on that occasion that he, too, should have some unpleasantness, like the mother at giving birth to the child.

168. When the eating at the christening-feast had been finished and the tooth-money was being given, a spoon was also given to the mother-in-law for shoe-patches. With the money, the things she happened to need were bought for the mother.

169. When the child was brought back from the ceremony of baptism, the mother-in-law had to take off its out-door clothes quickly, then it would become a quick child.

170. God-father and god-mother brought the mother, on occasion of the christening-feast, a gown, a kerchief or some such thing for a present.

171. For the mother-in-law, on occasion of the christening-feast a kerchief or a jacket *(kohvta)* was bought.

172. After the christening, the child's mother gave kerchiefs to god-father and god-mother.

173. The presents of the god-parents were handed over only at home.

174. Among the Greek-Orthodox Ingers there was a custom of giving the pope at the baptism in the church a kerchief, which was spread on the church floor, and the child was given baptismal clothes *(riisa-vaate)*.

175. After baptism it was the custom for god-father and god-mother to give their god-child an easter-egg *(pääsiäsenmuna)* each Easter. Handing over the present this was sung:

„Urpaa, arpaa, tuoreeks, terveeks,
Siulle kana, miulle muna!
Viikoks velkaa, aastjaks anteeks!
Riihen parret rikkaaks(i),
Kuomino kuninkaaks(i).

"Catkins, catkins, fresh and hale,
To you the hen, to me the egg!
A debt for a week, pardon for a year!
Rich spars on the drying-loft,
Let the barn be king,

Koi et anna munnaa, muhko otsaan,	Unless you give me an egg you will get a bump on your forehead,
Koi et anna saijaa, sarvet päähän!	Unless you give me some bred you will get horns on your head!
Kana tervaskattilaa,	Get me a hen to fill the tar-kettle,
Kukko kuumille kiville!	A cock on the fiery stones!
Kuiva kuusi kasvakoon,	Let a dry fir grow
Mihin silmää torkkajaisit!"	To put out your eye!"

176. The child was to ask for it, if for some reason, it had not got the present. If the god-parents did not give the child its easter-egg, then the child grew a stranger to them.

177. When the god-daughter married, the god-parents had to give her a large present. I gave a sarafan, when I went to my god-daughter's wedding.

178. Presenting god-children with easter-eggs was practised among the Lutheran as well as the Greek-Orthodox Ingers.

179. Among the Votes the god-child was given an easter-egg *(pääsiäsenmuna)* by its god-father and god-mother every year.

180. Also among the Votes presents were given to god-father and god-mother.

181. The Votes god-father was given a shirt when the first child was born, whether it was a son or a daughter.

182. The person who had many god-children was considered famous.

183. Real god-parents had three god-children. To have more than three god-children was considered "outside the covers" *(oli ulkopuolella kansii)*. Eight or nine god-children were considered the most appropriate number. Some god-parents sometimes had even ten god-children.

184. The presents of the god-parents had fairy qualities. Therefore they were kept long, to old age even.

185. In the village of Füödrömaa the god-parents no longer gave any presents after the god-child had married.

186. The god-mother's presents had some influence on the

dying child, so the old folks believed. There must have been something in this.

187. Private baptism was performed by the person who happened to be present. Water was put on the child's head and the Lord's Prayer read.

188. It was mostly the midwife who had the honour of performing private baptism. The midwife then performed private baptism when the pope had confirmed it.

189. If the midwife performed private baptism, she read the baptismal formula, put water on the child's head three times. And that was all.

190. The baptismal formula was: "I sprinkle you in the Father, the Son and the Holy Ghost." Some villager might also perform the ceremony of private baptism.

191. Among the Lutheran Ingers it was also permissible for the child's own parents to perform private baptism if no one else was there.

192. Among the Votes and the Greek-Orthodox Ingers the child's own parents were not allowed to perform private baptism.

193. The child's own parents could not perform private baptism, because it was not allowed by the Greek-Orthodox ritual.

194. It was only the more prosperous, famous and cheerful villagers who were asked to be god-parents.

195. People wished to have younger persons for god-parents. A thirteen to fourteen year old boy or girl could already be a god-parent.

196. In some places it was only the young who were made god-parents.

197. Among the Votes, if the parents themselves were young, the god-parents, also, were young, if the parents were old, the god-parents also were old.

198. If a Vote bride was with child she was not allowed to go to a christening-feast.

199. The greatest joy there was when the first-born was a boy-child.

200. Best men and bridesmaids were most sought after for god-parents.

201. If a god-parent could not come, he could get someone else to act proxy for him, who was then told: "You are now in the place of god-mother" *(Ristemän sihainen sa olet nyt!)*.

202. Also among the Votes it was possible to be a god-parent by proxy *(tilapäiskummi)*.

203. A woman was unclean for six weeks after giving birth. Then she went to church. "Go into your litter of straw, why did you come out of it?" *("Mäne pahnaasi! Mitäs sie pahnast pois tulit?")* they said, if a mother got up before six weeks were over.

204. They took junipers and put them into the bottom of a churn. Then they took and smoked some round stones that were put into the oven *(kiukaasse)* to get hot. Then water was poured into the churn, and the hot stones were put in there to hiss. They hoped that this procedure would give the butter good taste. A woman who was "in her six weeks" *(kuuel viikol)*, i. e. laid up for six weeks in childbed, was also called "the smoker of the churn with junipers" *(kirnun katajoiminen)*, wihch was a work always performed before some feast.

205. In some places, especially among the Lutheran Ingers, the woman's first church-going took place six, eight or ten weeks after giving birth.

206. Six weeks a mother, being unclean *(paturi)* was not allowed to go to see her neighbours, or else the pots and bowls containing food would all burst. Also among the Votes the child's mother had to stay in her place quietly, and people were not allowed to touch her.

207. If a mother did, however, go to see her neighbours, she had to be given salt and bread, so that nothing might stick.

208. The child's mother was called *"paturi"* (sinful). She was given salt and bread and not offered a seat.

209. If the bath-house woman went into a neighbouring farm, she was allowed to sit only on the hearth-range. The bath-house woman was, on such occasions, always offered something to eat, even if it were only salt and bread.

210. The *paturi* was not allowed to go into the cowshed, either, to make the cows fast, nor make any new thing for the first time.

211. The *paturi* was not allowed into the back part of the room. Only in her own corner she was allowed to be.

212. In some places the *paturi* was kept behind a curtain. "Go away, sinful woman!" *(mäne ruojainen ihminen!)* she was told, if she wanted to come out. Into the village the *paturi* was not allowed to go. Her child, too, was not seen before it was baptised.

213. To prepare food or do work for the household the *paturi* was not allowed for six weeks, but her own things she could do in her own corner *(sai šoblia)*.

214. If one had struck against something in carrying the bath-house woman her food, red spots would show on the child's cheek. Then the child was taken to the bath-house where it was tubbed and spells read over it.

215. The clothes from which the harm *(pahennus)* was supposed to come were burnt by the bath-house woman, and the child's mother led round the smoke.

216. Or water was drunk out of a glass (the mother-in-law was made to drink it, as a rule), in order that the harm might be banished.

217. Among the Greek-Orthodox Ingers it was the custom that the child's mother had to stay at home for a week as an invalid, before she could go to work again.

218. Among the Lutheran Ingers the mother was ill in bed for one to three days, in exceptional cases for a month or longer, before she could go out to work again, according to her health.

219. The child's mother was not allowed to shake hands before six weeks were over. If on her way to church somebody met her and saluted, the *paturi* was not allowed to shake hands.

220. The child was taken along by the *paturi* on her way to church, and was, like the *paturi*, given alms.

221. The child was dressed again in the parish-room before it was taken to church.

222. The mother with the child stood, in accordance with the custom among the Greek-Orthodox Ingers, near the church door, to begin with. Into the back part of the church the *paturi* was not allowed before the pope had blessed her. Afterwards the pope carried a male child into the back part of the church, while girls were never taken there at all.

223. Among the Greek-Orthodox Ingers it was required that the *paturi* should have a cow with her on her way to church.

224. Among the Lutheran Ingers the *paturi* was taken to and from church in a carriage. On foot the *paturi* was not allowed to go to church. On the way the mother of the child was not allowed to be talked to.

225. Before the church-going of the child's mother after the six weeks, even her husband was not allowed to visit her. He was called a swine, if he did.

226. Before the *paturi's* church-going the mother-in-law brought clean water. The woman washed her hands and face in it, and had then to give the mother-in-law her presents, such as money, printed cotton etc.

227. For six weeks the child's mother was regarded as a stranger and feared.

228. On going to church after six weeks the child's mother put the money for admission to the Lord's Supper that is usually handed the pope, on the table, as the *paturi* was not allowed to hand the money to the pope.

229. When the mother came home from church, she was not allowed to be milked, but the child had to be given the milk directly.

230. When the bath-house woman went to church for the first time after giving birth, this was called "going for the six weeks", or "being taken to the Lord's Supper".

231. Before the christening-feast the rooms were tidied, and a great christening-feast was held, so that the child might grow as rich as the christening-feast had been.

232. A crying child was given butter by the mother-in-law. When the butter was being given, these words were said: "If he be sore inside, the butter will heal him." *(Siest kivistää, voi parantaa!)*.

233. Among the Votes old mothers-in-law tubbed a crying child and spoke spells against the spirit of night-crying.

234. Among the Votes the god-father and the god-mother were asked a year later to come and brush the child's head. The god-father then brushed the child's head for the first time and cut its hair smooth and even.

235. In order to wean the child from the breast the nipples

were smeared with tar and salt. Then the child would refuse to take them in its mouth.

236. Also treacle and salt were mixed and the mother's nipples smeared with it. Then the child no longer wanted the breast, and could thus be weaned from it.

237. Among the Votes the child to be weaned was taken on a visit to relatives, where it would forget about the mother milk.

238. Among the Ingers the first brushing of the child's head took place after five to six weeks.

239. The child must not be frightened or dropped anywhere or else the child's eyes would grow bad.

240. If a child threw back its head and had the worm-sickness *(matotauti)*, spars from the drying-loft were taken and burnt. This would make the child well.

241. The neighbour's daughter watched when the first tooth of the child would come out. If she was the first to see it she bought the child a red ribbon for a belt, and herself got a lover or a husband.

242. The child was bound in the middle with the wift of a broom, when the first tooth was found and the wift remained until it decayed. The broom might decay before, but the wift was not taken from the child. The person who found the first tooth had to buy a new belt and give it to the child.

243. When the first tooth has come, the child is tied with a belt. Then no one can say that the child is toothless.

244. The child's parents gave the person who saw the child's first tooth a ring. Whilst the person who saw the tooth gave the child a present. The person who saw the first tooth took the wift off the broom and tied it to the child, in order that the other teeth might come the more quickly.

245. The person who saw the first tooth had to give the child a present: a cake of soap in which there was a ring.

246. In former times the child was tubbed in the bath-house, when, as people thought, its teeth would grow more easily.

247. In order that the teeth might become strong the bath-house was heated with an axe-shaft (tucked in among the fuel) as it was of tough wood. "As if with axe-shafts the bath-house you heated" *(Kirvevarsist vaan saunan lämmittäisit)*. There the child was tufted with the bath-tuft and washed when the teeth were coming.

248. The person who was the first to see the child take its first step took a knife and cut all bonds, that is to say, made crosses everwhere round the child on the floor.

249. On the floor the person who saw the child's first step drew a line with a knife between the child's two feet, meaning that therewith he cut the bond round the child's feet.

250. When the child was taken up *(rintamilla)* after its first step these words were spoken:

„Alku Maarija pojista, "May Mary' sons be the beginning
Loppu Luojan tyttäristä!" and the Creator' daughters the end!"

251. If a child smiled in its sleep it was thought that it saw its angels: "The child has its angels there. They are probably telling it something!"

*

Ariste, Paul Wotische Sprachproben No: 19—22, 24. Sb. GEG 1933 (Tartu 1935). (About the Votes.)

Burjam, F. Den skandinaviska folktron om barnet under dess omtålighetets tillstånd i synnerhet före dopet. Diss. (Helsingfors 1917).

Eesti Entsüklopeedia: (Päss, E.) hambaraha III 663, häll, hällilaul III 1053, (Loorits, O.) laps V 182—183, ristsed VII 256, vaderid VIII 648. (About the Estonians.)

Eisen, M. J. Kalevipoja kastmine. Eesti Kirjandus III 437—449 (Tartu 1908). (About the Estonians.)

„ Eesti uuem mütoloogia. Eesti mütoloogia II 154—156 Varrud (Tartu 1920). (About the Estonians.)

„ Esivanemate ohverdamised. Eesti mütoloogia III 8, 12—13, 16—17 Lapseohver (Tartu 1920). (About the Estonians.)

„ Eesti vana usk. Eesti mütoloogia IV 106—108. Lapsed (Tartu 1926). (About the Estonians.)

„ Kust tulevad lapsed? Eesti Kirjandus XX 36—40 (Tartu 1926). (About the Estonians.)

„ Vahetatud lapsed. Eesti Kirjandus XXII 430—438 (Tartu 1928). (About the Estonians).

Forselius, Johann (Boecler, J. W.) Von Schwangern- und andern Weibern. Von Kindern. Eesti Kirjandus IX. Lisa 17—21 (Tartu 1914). (About the Estonians.)

Grünthal, J. Eesti rahvameditsiin, eriti sünnituse ning naistehaiguste puhul ja laste arstimisel, vanavara valgustusel. Eesti Kirjandus XVIII 299—308, 334—347, 386—395, 443—453, 475—491 (Tartu 1924). (About the Estonians.)

Holzmayer, J. B. Osiliana II. Schwangerschaft und Geburt (auf Oesel und Mohn). Die Taufe 99—102. Verh. GEG VII 2 (Tartu 1872). (About the Estonians.)

Jung, J. Varrud, joodud või ristsed. Eesti rahva vanast usust, kombedest ja juttudest 105—108 (Tartu 1879). (Kodu-maalt nr. 6). (About the Estonians.)
Kettunen, Lauri Eesti varrud 'Kindtaufe, Taufschmaus'. Eesti Kirjandus XII 56—60 (Tartu 1920). (About the Estonians.)
Loorits, Oskar Die Geburt in der livischen Volksüberlieferung. Verh. GEG XXVI 131—169 (Tartu 1932). (About the Livs.)
Luce, J. L. Wahrheit und Muthmassung (Beytrag zur ältesten Geschichte der Insel Oesel) 92—97. (Pärnu 1827). (About the Estonians.)
Manninen, Ilmari Paar seletust rahvaomase patoloogia alalt. I. „Naba asemelt ära." II „Suulagi maha sadanud." Eesti Kirjandus XVIII 210—220 (Tartu 1924). (About the Estonians.)
„ Sündimine ja lapsepõlv eesti rahva traditsioonis. Eesti Arst III 75—104, 143—153 (Tartu 1924). (About the Estonians.)
Nyborg, Bertel Kind und Erde. Akad. Abh. (Helsinki 1931).
Paulaharju, Jenny Pikkulapsen varauksia. Kotiseutu 1929 12—.
Paulaharju, Samuli Syntymä ja lapsuus 1—55 (Porvoo 1924). (Syntymä, lapsuus ja kuolema. Kalevalaseuran julkaisuja 2). (About the Carelians.)
Pelkonen, Erkki Beiträge zur volkstümlichen Geburtshilfe in Finnland (Helsinki 1933). (Acta Soc. Med. Fenn. „Duodecim" Ser. B. XVIII:2—3). (About the Finns.)
„ Über volkstümliche Geburtshilfe in Finnland. Akad. Abh. (Helsinki 1931). (Sep.: Acta Soc. Med. Fenn. „Duodecim" Ser. B. XVI). (About the Finns.)
Reiman, W. Tütar vette! Eesti Kirjandus V 135—143 (Tartu 1910). (About the Estonians.)
Rosenplänter, Joh. Heinr. (< Masing, O. W.) Gebräuche bei der Geburt eines Kindes. Beiträge zur genauern Kenntniss der ehstnischen Sprache XI 50—52 (Pärnu 1818). (About the Estonians.)
Russwurm, C. Eibofolke II 156—157, 221—222, 259—262 (Tallinn 1855). (About the Swedes of Estonia).
Tsvetkov, D. Vadja sünni-, pulma- ja matusekombeid. Eesti hõim IV 53—60 (Tartu 1931). (About the Votes.)
Weske, M. Eesti rahvalaulud nurganaisest. Eesti Kirjameeste Seltsi aastaraamat IX (Tartu 1881) 23—48. (About the Estonians.)
Wiedemann, F. J. Aus dem inneren und äusseren Leben der Ehsten 307—33 (Petersburg 1876). (About the Estonians.)
Väisänen, A. O. Syntymä, lapsuus ja kuolema. Setukaisten tapoja ja uskomuksia. Kalevalaseuran vuosikirja IV 193—209 (Helsinki 1924). (About the Estonians.)
An unknown author Vanarahva tarkus väikesest lapsest. (Mis lapsest saab. Tähelepanekuid hammaste, juuste, küünte, kõndimise, rääkimise ja kasvamise kohta. Vanapagan last varastamas.) Vaba Maa 27. VII 1935, nr. 175, p. 2 (Tallinn 1935). (About the Estonians.)

Ingeri ja vadja lapsesünni kommetest.

Oma kirjutises on autor esmakordselt katsunud süstemaatiliselt esitada uurimisaineid 1937. aasta sügisel tema poolt valmistatud kirjapanudest. Kogu ainestik on Eesti-Ingeris kirjutatud Mustose-Mansikka ja Wirén'i küsimustikkude järgi. Jutustajaid leidus kaheksa neljast külast: Vanakülast — 3, Kullalt — 2, Kalliverest — 2 ja Hanikest — 1. Pooled jutustajatest on pärit praeguse Nõukogude Venemaa territooriumilt: Füödrömaalt — 2, Suurest-Ropsust — 1 ja vadjalaste asumisalalt Jõgõperäst — 1.

Võrreldes ingeri ja vadja rahvakombeid lapsesünnist, tabame seal nii erinevusi kui ühispiirdeid. Eesti-Ingeri rahvapärasteski sünnikommetes esineb selge vahe ühelt poolt luteriusku soomlastest-ingerlaste ja teiselt poolt kreeka-katoliku usku isurite juures, nii nagu erineb nende keelgi. Suurim erinevus esineb siin vaimulikkude talitustega ühenduses olevates rahvakommetes, nagu lapse ristimine ja lapse ema esmakordne pühitsemine kirikus koos lapsega. Kuid muudki kombed, mis on ühenduses lapsega, nagu näiteks esmakordne särgi selga ajamine lapsele jne., on rahva usukuuluvuse alusel küllalt erinevad üksteisest.

Kõiki kombeid kokku leidub kirjutises 251 punkti, mille kuuluvus jutustajate järgi on loendatud artikli algul. Sisu järgi jagunevad need rahvakombed järgmiselt:

I. Lapse sünd p(unktid) 1—62: a. paha silm p. 1—7, b. tõrvahaua põletamine p. 8—11, c. lapse esimene kaitse p. 12—17, d. nabapael p. 18—19, e. esimene lapse pesemine p. 20—23, f. laps hällis p. 24—42, g. lapse särk p. 43—45, h. surnult sündinud laps p. 46—49, i. lapse kaejatsid p. 50—62.

II. Lapse ristimine p. 63—150: a. ettevalmistus ja ristimisele sõit p. 63—67, b. riided, riietumine p. 68—82, c. ristimisega ühenduses olevaid taigu p. 83—84, d. ristimise aeg ja kaasasolijad p. 85—90, e. kodused toimingud ristimisele viies ja ristimise ajal p. 91—109, f. juukselõikamine lapse peast ja muid tempe p. 110—127, g. lapse ristimisvesi jne. p. 128—143, h. ilma ristimata surnud laps p. 144—150.

III. Ristsed p. 151—202: a. ristimispidu p. 151—153, b. hammasraha p. 154—162, c. ristsetoidud p. 163—169, d. vaderi ja muud kingid p. 170—181, e. ristilaste arv p. 182—186, f. hädaristimine p. 187—193, g. keda sooviti vaderiks p. 194—202.

IV. Lapse ema pühitsemine p. 203—231: a. „paturi" (patuse) aeg p. 203—206, b. kaitsemaagia p. 207—216, c. tööst puudumine p. 217—218, d. kirikusse minek p. 219—224, e. kodusolijate toiminguid p. 225—231.

V. Lapse esimesi toiminguid p. 232—251: a. nutja lapse vaigistamine p. 232—233, b. lapse esimene harjamine p. 234, c. lapse emapiimast võõrutamine p. 235—240, d. esimese hamba tulek p. 242—247, e. esimene samm p. 248—250, f. lapse naeratus unes p. 251.

Ühenduses rahvakommetega lapsest esinevad mõned rahvalaulud nagu: lapse olles ema haual p. 150, lihavõttemuna andmisel lapsele p. 175 või lapse esimese sammu tegemisel p. 250.

Nordische Parallelen zu einem veralteten estnischen und finnischen Werbungsbrauch.

Von J. Quigstad.

In seiner Schrift Kosjad (Tartu 1932) 33 f., 50 berichtet M. J. Eisen: „Nach alten Nachrichten durfte ein heiratslustiges Mädchen auch selbst an drei Sonntagen hintereinander bei der Kirche die Burschen zur Werbung auffordern. Sie band sich an den Gurt eine leere Messerscheide, in welche die jungen Leute ihre Messer stecken durften, die dann behalten oder dem Burschen vor die Füsse geworfen wurden." Dieser Brauch scheint bei den Schweden in Estland nicht vorgekommen zu sein. Jedenfalls wird er von C. Russwurm in seinem Werke „Eibofolke" (Reval 1855) nicht erwähnt, während dieser von dem Kiltgang oder dem Nachtrennen als einem alten, an einigen Orten noch nicht abgeschafften Brauch spricht.

Auch in dem südöstlichen Teil Finnlands, in Südkarelien und Südsavolax, existierte noch in der ersten Hälfte des vorigen Jahrhunderts ein ähnlicher Werbungsbrauch; s. J. Lukkarinen Suomalaisten naima-tapoja I 51 f. (tuppijuhlat). An einem bestimmten Sonntag im Herbst versammelten sich nach alter Sitte viele Leute bei der Kirche, besonders die Jugend im heiratsfähigen Alter. Wenn ein Mädchen einem Jüngling gefiel, steckte er sein Messer in die leere Messerscheide, die an dem Gürtel des Mädchens hing. Nach einem anderen Bericht hängte der Jüngling dem Mädchen einen ledernen Gürtel mit einem Messer in der Schneide um die Taille. Wenn er dann einige Tage später das Haus des Mädchens besuchte und sein Messer am Türpfosten aufgehängt sah, war dies das Zeichen dafür, dass er einen Korb bekommen

hatte. Wenn das Messer an der Hinterwand des Hauses hing, war es ein Zeichen der Zusage. In der Zeitschrift Maiden ja merien takaa, Nr. 15, 1864 heisst es: „Diese Sitte ist schon seit einem Menschenalter in Vergessenheit geraten, aber sie hat Anlass gegeben zu der Redensart: „Piika on tupelle tullut" (das Mädchen ist zu der Messerscheide gekommen, d. h. hat das Heiratsalter erreicht).

Aus Nordsavolax hat man eine Variante (Kotiseutu 1935 143 f.): Wenn es auf einem Hofe mehrere Töchter gab, wurde für jede von ihnen eine lederne Messerscheide gemacht und die leeren Scheiden an die Hinterwand des Hauses gehängt. Wenn dann ein Freier mit seinem Freiwerber auf den Hof kam, sagte der Vater: „Tyhjä tuppi tyttärillä, anna vieras veistä" (die Töchter haben eine leere Messerscheide, gib, Fremder, ein Messer!). Der Freier steckte dann ein dazu verfertigtes Messer in eine Scheide. Wenn das Messer in keine Scheide passte, musste er fortgehen. Wenn es aber in eine Scheide passte, durfte der Freiwerber zu verhandeln anfangen. Nach der Hochzeit bekam die Braut die Messerscheide und das Messer als Mitgift.

Von dem obenerwähnten Werbungsbrauch gibt es auch unter den Schweden in Helsinge in Finnland eine Tradition. In Nyländska folksagor (Helsingfors 1887) 432 wird erzählt: Vormals in der Welt gingen sie zur Kirche, wenn sie heiraten sollten, und der Vater ging voran und sagte: „Meine Tochter will einen Mann haben (mannas)." „Die Worte meines Vaters sind wahr" (fars ordena sannas), sagte das Mädchen. In dieser Weise gingen sie in der Kirche umher, den Mittelgang hinauf und hinab. Die Braut hatte eine Messerscheide, und derjenige, der sie dann haben wollte, hatte ein Messer, das in die Scheide passte, und dann bekam er sie.

In Schweden und Norwegen hat man in einigen Gegenden Traditionen von einem ähnlichen Brauch. In Nordiska Museet in Stockholm hat man folgende Aufzeichnungen aus Småland, die der Intendant Sigfrid Svensson mir gütigst mitgeteilt hat:

1. Vor dem Beginn des Gottesdienstes soll nach alter Tradition ein eigentümlicher Werbungsbrauch bald ausserhalb der Kirche, bald in der Kirche stattgefunden haben. Der Vater eines heiratslustigen Mädchens trat mit einer leeren Messerscheide auf

und sagte: „Meine Tochter will einen Mann haben“ (min dotter vill ha manna). Die Tochter, die anwesend war, fügte hinzu: „Ja, die Worte meines Vaters sind wahr“ (ja, fars ord äro sanna). Wenn es dann einen Freier gab, steckte er sein Messer in die leere Messerscheide. Dies wurde „mit der Messerscheide freien“ (fria med slida) genannt (M. S. von Gustaf A l d é n Småländska kyrkobruk och hemseder).

2. In sehr alter Zeit musste der Vater des Mädchens kurz vor der Verlobung drei Sonntage hintereinander auf dem Kirchhofe ausrufen: „Meine Tochter will dies Jahr einen Mann haben (manna); ich soll ihre Worte bestätigen (besanna)“ (Uppvidinge härad).

F. J. E. Eneström erzählt in Finvedsbornas seder och lif (Halmstad 1910) 92 f.: „An einigen Orten in Västbo (in Småland) soll es vormals üblich gewesen sein, dass, nachdem die Heirat auf die obenerwähnte Weise (d. h. von den Vätern, die sich auf dem Kirchhofe trafen) beschlossen war, der Vater des Burschen, ehe sie auf dem Kirchhof voneinander Abschied nahmen, dem Vater des Mädchens seine Messerscheide als Beweis ihrer Übereinkunft gab. Wenn danach der Bursche in die Heimat des Mädchens kam, nahm ihr Vater die Messerscheide hervor und sagte: „Der Mann meiner Tochter.“ Der Bursche trat dann vor und antwortete: „Die Worte meines Vaters werden bestätigt“ (besannas), und zugleich steckte er das Messer in die Scheide.

Auch in Värmland, Dalsland und Västergötland hat man solche Traditionen, die mir von dem Leiter des Västsvenska Folkminnesarkivet in Göteborg, C. M. Bergstrand, gütigst mitgeteilt worden sind:

1. Der Vater ging durch den Mittelgang in der Kirche und hielt eine leere Messerscheide in der Hand und sagte: „Meine Tochter will einen Mann haben“ (min dotter vill mannas). Die Tochter, die nachfolgte, sagte: „Die Worte meines Vaters sind wahr“ (fars ord sannas). Wer das Mädchen haben wollte, steckte sein Messer in die leere Messerscheide. Es war ein gewisser Sonntag dafür bestimmt; aber die Erzählerin konnte sich dessen nicht erinnern (Sillerud, Värmland, mitgeteilt von Emma Hagström nach ihrem Vater Erik Andersson, geboren in Sillerud 1847).

2. Ebenso, Botilsäter, Värmland. Die Tochter sagte: „Die Worte meines Vaters sind wahr“ (fars ord är sanna). Wenn der Freier dem Vater nicht gefiel, rückte der Vater die Messerscheide zur Seite und sagte: „Du steckst nicht dahin“ (Mitgeteilt von Edvin Forslund, geboren 1874 in Botilsäter).

3. Der Vater ging in dem Mittelgang der Kirche nach vorn und sagte: „Meine Tochter will dies Jahr einen Mann haben“ (min dotter vill manna sig i år). Der Freier, der mit ihr einig wurde, steckte sein Messer in ihre Messerscheide, und sie steckte ihr Messer in die seine. Damit war die Sache besiegelt (Edsleskog, Dalsland, mitgeteilt von Per Petterson, geboren 1842 ibid.).

4. Vormals hatte man kein Aufgebot; aber der Vater ging in der Kirche nach vorn und die Tochter hinterher. Der Vater sagte: „Meine Tochter will einen Mann haben“ (min dotter vill mannas). Die Tochter sagte: „Die Worte meines Vaters sollen wahr sein“ (min faders ord skola sannas). Der Bräutigam trat vor und steckte sein Messer in die Messerscheide, die das Mädchen in der Hand hielt (Kölingard, Västergötland, mitgeteilt von Hedvig Jenssen, geboren 1850 ibid.). In Västsvenska Folkminnesarkivet gibt es mehrere Aufzeichnungen, besonders aus Västergötland, aber auch aus Bohuslän und Halland, welche dieselben Äusserungen des Vaters und der Tochter enthalten; Messer und Messerscheide werden aber nicht erwähnt.

Auch in Norwegen hat man Aufzeichnungen von diesem alten Werbungsbrauch:

1. Wenn ein Mädchen heiratslustig war, nahm sie eine leere Messerscheide in die Hand, und Vater und Tochter gingen an einem Predigtsonntag zusammen zur Kirche. Wenn sie zur Kirche kamen, ging der Vater voran, und das Mädchen kam mit der Messerscheide in der Hand gleich hinterher. Der Vater sagte zu den Umherstehenden: „Meine Tochter will heute einen Mann haben“ (manna sig); und das Mädchen fügte hinzu: „Ja, es ist wahr, was der Vater sagt.“ Wenn das Mädchen einem Burschen gefiel, steckte dieser sein Messer in ihre Messerscheide. Dann waren sie verlobt. (Peter L u n d e Kynnehuset (Kristiania 1924) 3 f., aus Åseral in Vest-Agder).

Kristofer Visted erzählt in Tidskrift for norsk bondekultur

1906 94 ff. nach Manuskripten, die sich in dem Museum in Bergen befinden:

1. Wenn der Gottesdienst zu Ende war, nahm der Vater die Tochter an der Hand und führte sie in der Kirche auf und ab in der Nähe der Stühle, wo die Burschen sassen, indem er mit leiser Stimme sagte: „Meine Tochter will heute einen Mann haben" (mi dotter vil mande seg idag). Diese Worte wiederholte er mehrmals, bis ein Bursche, der an dem Mädchen Gefallen fand, ein Geldstück in ihren leeren Beutel legte. Sie hatte an der linken Seite einen kleinen ledernen Beutel, der an ihrem Gürtel hing und leer sein musste, wenn sie die Kirche betrat. Nach einem anderen Bericht steckte der Jüngling sein Messer in die Messerscheide des Mädchens (Sunnmöre, aufgezeichnet von dem Bauer Peder Fylling, geboren 1818).

2. Propst Nils Hertzberg (1759—1841), Pfarrer in Kinsarvik in Hardanger, erzählt, dass es der Sage nach in alten Zeiten Sitte war, dass, wenn ein Mädchen heiraten und die Verlobung veröffentlicht werden sollte, ihr Vater oder Vormund sie in die Kirche führte. Sie hatte an ihrem Gürtel eine schöne, leere Messerscheide. Er führte sie an der Hand dreimal um die Kirche in Gegenwart der Versammlung und sagte im Gehen: „Meine Tochter (mein Mädchen) will heiraten." Ihr Freier trat hinzu und steckte ein Messer in ihre Messerscheide. Dadurch war die Verlobung publiziert. Dieselbe Messerscheide musste die Braut an ihrem Hochzeitstage bei Tisch tragen.

Der Dompropst A. Schöning erzählte mir 1897, dass, als er Pfarrer in Hjörundfjord in Sunnmöre war (1887—1894), ein alter Mann ihm berichtet habe, dass in seiner Jugend ein Vater, wenn er eine heiratsfähige Tochter hatte, mit ihr zur Kirche ging und sagte: „Meine Tochter will einen Mann haben" (mannes). Die jungen Burschen gingen dann umher und schauten die heiratslustigen Mädchen an.

Der Brauch, „mit einer Messerscheide" zu freien, muss wegen seiner primitiven Symbolik und seiner Verbreitung schon in heidnischer Zeit in Skandinavien entstanden sein. Der Versammlungsort war damals nicht die Kirche sondern die Dingstätte; vgl. die Notiz von den Färöern, dass es in alten Zeiten (ca. 1650) Sitte war, dass die Mädchen nach der Dingstätte kamen, um sich

einen Ehemann zu wählen (J. Jakobsen Færøske folkesagn og æventyr 100).

Ich glaube, dass dieser Brauch schon in der Wikingerzeit entweder direkt aus Schweden oder von den Warägern im Süden vom Ladoga nach Karelien gekommen ist und sich von dort weiter nach Estland verbreitet hat.

Dass das Freien mit einer Messerscheide nur zur Publizierung der schon abgemachten Verlobung dienen sollte, ist wohl eine spätere Neuerung, ebenso dass ein Geldstück in den Beutel des Mädchens geworfen wurde. Dies ist wohl eine Reminiscenz an den alten Brautkauf.

Põhjamaade paralleele ühele vananenud eesti ja soome kihluskombele.

Vanade teadete järgi on Eestis ja Kagu-Soomes olnud omal ajal niisugune kihluskomme, et abiellumishimuline tüdruk tuli pühapäeval kirikusse tühi noatupp vööl. Kui mõni noormees oli nõus tüdrukuga abielluma, pani ta oma noa tühja tuppe. Niisuguse kombe kohta on pärimusi ka Helsinge rootslastelt Soomes. Sellele rahvatraditsioonile leidub veel paralleele mõnedest Rootsi osadest (Småland, Dalsland, Väster-Götland) ning Norrast (Vest-Agder, Sunnmöre ja Hardanger). Autor usub, et see komme on paganusajal Skandinaavias tekkinud ning viikingiajal Karjalasse ja sealt Eesti tulnud.

Die Studentennationen an der schwedischen Universität Tartu (Dorpat).

Von Georg Rauch.

Das Studentenleben im schwedischen Livland ist schon gelegentlich in der älteren baltischen Literatur behandelt worden [1]. Meist konzentrierte sich das Interesse im Zusammenhang damit auf die für das 17. Jh. typischen Erscheinungen des akademischen Lebens, auf den Pennalismus und die Depositionsriten; und Schlägereien, Ausschreitungen und Tumulte sind am häufigsten an Hand der Quellen geschildert worden. Mit der Frage der Organisation der damaligen Studentenschaft hat sich eingehender als erster J. Vasar in seiner Geschichte der Studentenschaft befasst [2]. Hier ist vor allem der Schwerpunkt auf die erste Periode der schwedischen Hochschule, die Academia Gustaviana, gelegt worden. An Hand der entsprechenden Quellen — der Universitätsprotokolle und -korrespondenzen — lässt sich nun noch einiges Wissenswerte über die zweite, von 1690 bis 1710 währende Periode, die Academia Gustavo-Carolina, aussagen.

Da die Universität Dorpat nach dem Vorbilde der Universität Upsala aufgebaut worden war, nimmt es nicht Wunder, wenn sich auch die Studentenschaft bei ihrer Organisierung von Upsaler Impulsen hat leiten lassen. So sind denn auch in Dorpat schon sehr früh, etwa in der 30-er Jahren, die Nationen aufgetaucht, in denen die Studenten sich

---

[1] z. B. C. Schirren Dörptsches Studentenleben im XVII. Jahrh. Inland 1852, Nr. 42 u. 44; Fr. Bienemann Ein Tumult in Dorpat 1641. Balt. Monatsschrift 49 (1900) 5; Dörptsche Zeitung 1873, Nr. 164 u. 212.

[2] J. Vasar Tartu üliõpilaskonna ajalugu (Tartu 1932) 1—14.

nach landsmannschaftlichen Prinzipien, entsprechend ihrer lokalen Abstammung, zu Gemeinschaften zusammenfanden. Der Zweck des Zusammenschlusses ist anfangs ein rein geselliger gewesen; daher konnte sich auch die ganze Ungebundenheit und Wildheit des damaligen Burschen, der zu der Zeit an den Universitäten aller Länder etwas Landsknechtmässiges an sich hatte, in sehr krasser Weise innerhalb der Nationen auswirken. Alle die Erscheinungen, die man damals unter dem Ausdruck Pennalismus zusammenfasste, und die auf eine rohe Behandlung und Exploitation der jüngsten Semester, auf die Veranstaltung ungehemmter Trinkgelage und die Entstehung von Skandalaffären hinausliefen, treffen wir auch im damaligen Dorpat an. Immer stärker traten als Pflegestätten dieser Auswüchse des Studentenlebens die Nationen in Erscheinung.

Aber ebenso nahmen auch die Übergriffe der Studenten ihrer Obrigkeit gegenüber, die der damaligen Universitätsverwaltung grosse Sorge bereiteten, ihren Ausgang meistens von den Nationen: ob es nun ein Überfall auf das Haus des Rektors [1] im Jahre 1647, bei dem die Fenster eingeschlagen und der Rektor beschimpft wurde, oder die gewaltsame Öffnung des Universitätskarzers im selben Jahre, oder ein Vorlesungsstreik im Jahre 1649 war [2]. Von Bedeutung ist hierbei, dass die Nationen keineswegs offiziell sanktioniert waren und daher bloss im geheimen bestehen konnten. Ihre Existenz war aber den Universitätsbehörden bekannt; oft schritten diese gegen die Nationen ein, wenn auch nie mit einer derartigen Schärfe, die zu ihrer Beseitigung geführt hätte. 1646 wurden die sog. „Sozietäten" durch einen Erlass des Rektors als „nutricula omnis intemperantiae et sanctis studiis inimica" bezeichnet und unter dieser Motivierung verboten [3]. 1649 griff auf Bitten des Universitätssenats der Generalgouverneur Gabriel Oxenstierna persönlich durch Herausgabe eines „Plakats" ein und bedrohte widerspenstige Studenten mit der Relegation und sogar der Todesstrafe [4]. Aber vergeblich: sie be-

---

[1] Prof. Adrian Virginius.

[2] Vasar 12—13.

[3] Erlass vom 23. Dez. 1646 in der Bibl. der Ges. f. Geschichte u. Altertumskunde in Riga.

[4] J. Vasar Tartu ülikooli ajaloo allikaid I (Tartu 1932) Nr. 66.

standen trotzdem noch weiter fort, scheinen sich allerdings in den 50-er Jahren (1649—1656) keiner weiteren Exzesse schuldig gemacht zu haben. Ja, im Gegenteil: jetzt traten innerhalb der noch immer inoffiziell weiterbestehenden Nationen auch positive Bestrebungen auf. Man begann, unbemittelte Kommilitonen zu unterstützen und zu diesem Zweck Hilfskassen einzurichten [1]. Dieselbe günstige Entwicklung nahm das Nationswesen auch in Upsala, sodass sich die Universität hier veranlasst sah, die Nationen schliesslich zu legalisieren und unter ihre Kontrolle zu nehmen [2].

Die Wiedereröffnung der Dorpater Universität durch Karl XI. im Jahre 1690 liess das Problem der Nationen auch hier von neuem akut werden. Die Universitätsverwaltung nahm die Sache in ihre Hände. Schon am 6. Sept. 1690 beschloss der Universitätssenat, dass die Studenten sich den einzelnen „Landsmannschaften" (landskaper) anzuschliessen hätten, damit ihnen dann die nötigen „Inspektoren" zugewiesen werden könnten [3]. Hiermit wurde zugleich dieses Amt ins Leben gerufen; einzelne Professoren hatten von nun ab als „inspectores nationum" über der ihnen anvertrauten Studentengemeinschaft zu wachen.

Am reichsten differenziert treten uns nach dieser offiziellen Sanktionierung und Konstituierung der Nationen die schwedischen Studenten entgegen. Hier finden wir vor allem eine Stockholmer Nation [4]; die Södermanländer und Upländer [5] bildeten eine zweite, die Ostgötländer und Småländer [6] eine dritte, die Gästrikländer und

---

[1] Vasar 13.

[2] Im Jahre 1663. C. Annerstedt Upsala Universitets Historia II (Upsala 1887) 84 ff.

[3] Univ.-Protokoll (abgek. U. P.) vom 6. 9. 1690.

[4] U. P. 10. 9. 1690. Vgl. undatierte Eingabe (c. 1691) der Stockholmer Studenten im „Dorpat-Pernau universitetsarkiv" (abgek. U. A.) Vol. 29 im Schwed. Reichsarchiv Stockholm.

[5] U. P. 10. 9. 1690 u. 16. 4. 1692. Eingabe vom 26. 1. 1691 im U. A. Vol. 29.

[6] Eingabe v. 26. 1. 1691 im U. A. Vol. 29. Im U. P. 15. 6. 1707 werden „Wexionenses" und „Junecopenses" genannt; d. h. also Studenten aus Wexiö und Jönköping. Darunter sind zweifellos auch die Småländer gemeint.

Norrländer[1] eine vierte. Mit ziemlicher Sicherheit kann man aber auch den Westgötländern[2] eine Nation zuschreiben, ebenso den Studenten aus den südlichen Provinzen Schwedens, aus Kalmar, Öland, Blekinge und Skåne[2]. Zur letzteren Nation werden sich vermutlich auch die paar Gotländer gehalten haben, die in der Matrikel erwähnt werden[3], — während die Göteborger wahrscheinlich zu den Westgötländern standen. Weitere Landschaftsgruppen werden in den Quellen nicht genannt; man kann aber vermuten, dass auch die Västmanländer, Dalekarlier und Värmländer als Landsleute eines grösseren Landschaftskomplexes ebenfalls gemeinsam eine Nation gebildet haben; haben doch von ihnen in den Jahren 1690—1710 nicht weniger als 23 Mann in Dorpat bzw. Pernau studiert[3]. Oder sollten sie sich vielleicht zu den Norrländern gehalten haben?

Neben diesen 4—7 schwedischen Nationen, von denen wie gesagt 4 ganz sicher belegt sind, treten gesondert die Finnländer auf. Wenn diese auch mehrere Male bloss als „natio fennica“[4] bezeichnet werden, so ist doch anzunehmen, dass sie mit den Ingermanländern und Narvensern zusammengegangen sind. Galt es doch oft diesen allen gemeinsam ihre Interessen zu vertreten, so z. B. etwa bei Bewerbungen um vakante Predigerstellen, wo ihnen wegen der finnischen Sprache Bedenken inbezug auf die Seelsorge an estnischen Gemeinden entgegengebracht wurden[5].

---

[1] U. P. 15. 6. 1707.

[2] Werden im Nigrum des U. P. vom 15. 6. 1707 genannt, sind wieder ausgestrichen, werden dann aber in der Reinschrift des U. P. wieder, wenn nicht namentlich, so doch nach den ihnen zugewiesenen Inspektoren angeführt.

[3] Einen bequemen, wenn auch nicht ganz zuverlässigen Überblick über die schwedischen Studenten gibt nach Landschaften gegliedert J. Bergman in: Universitetet i Dorpat under svenska tiden (Uppsala-Stockholm 1932) 169 ff.

[4] U. P. 15. 6. 1707. Eingabe v. Stud. Petrus König vom 10. 6. 1707, U. A. Vol. 32. Vgl. hierzu: A. R. Cederberg Suomalaiset ja inkeriläiset ylioppilaat Tarton-Pärnun yliopistossa v. v. 1690—1710 (Helsinki); konnte vom Verf. leider nicht benutzt werden.

[5] U. P. 28. 10. 1691. Vgl. Vasar 8—9. In einer Eingabe v. J. 1691

Bei den baltischen Studenten treten anfangs zwei, später vier Nationen in Erscheinung. Die massgebendste von diesen war von Anbeginn die „natio livonica“ [1]. Sie umfasste die Livländer vom flachen Lande und aus Dorpat; anfangs wahrscheinlich auch die Pernowiter, Revalenser [2] und übrigen Estländer. Neben ihnen tritt schon von vornherein als besondere Nation die der Rigenser auf [3], wenn sie auch von 1693 an in engem Konnex mit den Livländern und unter der Verwaltung eines Inspektors stand [4]. In Pernau werden dann im Jahre 1707 die Revaler Studenten schon gesondert angeführt und einem besonderen Inspektor unterstellt; ebenso auch die Pernauer, die zwar denselben Inspektor wie die Revalenser erhalten, aber getrennt von jenen aufgezählt werden [5]. Dass die Revalenser eine Gruppe für sich bildeten, geht auch aus einem lateinischen Begrüssungsgedicht vom Jahre 1708 hervor, welches sie dem neugewählten Rektor Wiraeus als „Revalicae nationis studiosi“ darbrachten [6]. So haben sich also augenscheinlich in Pernau aus dem Schosse der livländischen Nation noch zwei weitere: die Revaler und die Pernauer Nation entwickelt. Es mag sein, dass das durch den Verlauf des Nordischen Krieges verursachte Prädominieren der Revaler und Pernauer Studenten in Pernau diese veranlasst hat, sich in Sondernationen zusammenzuschliessen.

Die reichsdeutschen Studenten schliesslich bildeten die „natio germanica“ [7].

Ein reiches und mannigfaltiges Bild breitet sich somit

---

tritt eine ingermanländische Nation mit 5 Vertretern auf (U. A. Vol. 29); wahrscheinlich handelt es sich hier um die erwähnte finnländisch-ingermanländische Gesamtnation.

[1] U. P. 8. 2. 1693, 4. 6. 1702. Eingabe von Stud. Andr. Reusner v. 11. 6. 1707, U. A. Vol. 32.

[2] 1697 wird der Revaler Stud. Wilhelmi von der livländischen Nation aus zu Grabe geleitet. U. P. 4. 6. 1697.

[3] U. P. 10. 9. 1690 u. 1. 2. 1708. Eingabe v. 13. 9. 1690 mit 10 Unterschriften Rig. Studenten. U. A. Vol. 29.

[4] S. z. B. U. P. 31. 8. 1694.

[5] U. P. 15. 6. 1707. Nach den Revalensern werden die Reichsdeutschen, Livländer, Finnländer genannt; dann erst die Pernowiter!

[6] Gedr. Pernau 1708. Bibl. d. Ges. f. Gesch. u. Alt. zu Riga.

[7] U. P. 31. 8. 1694 u. 26. 9. 1706.

vor unseren Augen aus: durch eine Zahl von mindestens 8—10, vielleicht aber auch 13 Nationen tritt die Vielgestaltigkeit der Dorpat-Pernauer Studentenschaft zur schwedischen Zeit in Erscheinung [1]. Um einen Begriff von der quantitativen Gewichtigkeit der einzelnen Nationen zu erhalten, können die absoluten Zahlen des gesamten Zeitraums von 1690—1710 miteinander verglichen werden. Die schwedischen Nationen müssen die kleinsten gewesen sein, da während des betreffenden Zeitraums nur ca. 35 Ostgötländer und Småländer (12+23), 27 Stockholmer und noch viel weniger aus den anderen Landschaften in Dorpat und Pernau studiert haben [2]. In mehreren Eingaben schwedischer Nationen figurieren jeweils etwa 6—8 Mitglieder [3]. Die finnische Nation ist bedeutend stärker gewesen als die grösste schwedische — die ostgötland-småländische; gehörten ihr doch im Laufe der 20 Jahre nicht weniger als 80 Studenten an, was einen durchschnittlichen Jahreszuwachs von ca. 4 Mann ergeben würde. Von den baltischen Studenten weisen die Pernowiter 12, die Rigenser 50, die Revalenser (mit Einschluss sonstiger Estländer) 60, — die Reichsdeutschen (mit Einschluss Deutscher unbekannter Herkunft) 114 Mann auf. Die stärkste von allen Dorpater Nationen war die livländische; haben doch in dieser Zeit mit Einschluss der Dorpatenser und Oeselaner 124 Livländer in der Heimat studiert [4]. Das würde einen Jahreszuwachs von ca. 6 Mann ergeben.

Aus diesen Zahlen erhellt, dass die Livländer und Reichsdeutschen die massgebendsten Studentenorganisationen bildeten und vereint einen sehr gewichtigen Faktor im Universitätsleben spielen konnten. Oft sind sie gemeinsam mit Eingaben oder For-

[1] In Upsala existierten um 1700 — 22 Nationen. C. Annerstedt Upsala universitets historia II 2, 399.

[2] Nach Bergman 169 ff. Hierzu wären noch 19 (14 + 5) Södermanländer und Upländer, 4 Westgötländer, 23 (13+10) Dalarne-Värmländer und Västmanländer, 3 Norrländer, je 2 Gotländer u. Göteborger und 1 Blekinger zu nennen. Nicht einbegriffen sind hierbei 13 Studenten aus schwedischem Adel und 21 unsicherer Herkunft, von denen einige Livlandschweden und Ingermanländer waren.

[3] Eingaben v. Jahre 1691; U. A. Vol. 29: 8 „Ostrogothi et Smolandi", 7 Upländer u. Södermanländer, 8 Stockholmer.

[4] Die 5 Kurländer werden sich, da sich eine eigene Nation nicht nachweisen lässt und wohl auch kaum einen Sinn gehabt hätte, wahrscheinlich auch zu den Livländern gehalten haben.

derungen aufgetreten [1], und nicht selten waren gerade sie es, die der Universitätsverwaltung durch eine scharfe Vertretung ihrer Interessen Sorgen bereiteten.

Im Zusammenhang mit diesem Überblick über die Nationen könnte die Frage Interesse erwecken, ob auch estnische oder lettische Studenten in den genannten Nationen anzutreffen gewesen sind. Wenn man daran denkt, dass schon 1635 einem estnischen Bauernsohn ein Freibrief zu einer Fahrt ins Ausland und zum Studium [2] ausgestellt worden war, so ist es vollkommen berechtigt, diese Frage aufzuwerfen. Hatte doch zudem schon Gustaf Adolf die ausgesprochene Absicht gehabt, bereits den Vorgänger der Universität, das Dorpater Gymnasium, allen Landeskindern zugänglich zu machen. „Teutsche und Unteutsche" [3], die Jugend „Adeliches, Bürgers oder Pawerstandes" [4] sollten gleichermassen die Möglichkeit haben, sich die höhere Bildung anzueignen. Es waren dieselben Tendenzen, denen auch Johan Skytte in der Eröffnungsrede zur Feier der Universitätsgründung am 15. Okt. 1632 Ausdruck verliehen hatte, als er davon sprach, dass auch „die armen Bauren dieses hohen beneficij zu geniessen haben" [5]. Wie sollten sich aber Bauernsöhne die hierzu nötige Vorbildung aneignen? Das Volksschulwesen ist erst gegen Ende des Jahrhunderts ausgebaut worden und genügte keineswegs als Vorstufe zur Hochschule; unerlässlich wäre der Besuch einer städtischen Trivialschule (in Dorpat) oder des Gymnasiums (in Reval und Riga) gewesen oder die private Heranbildung durch den Hofmeister eines wohlgesinnten Gutsbesitzers in Gemeinschaft mit dessen eigenen Söhnen. Auf solch eine Weise mag sich auch der eine oder andere Este oder Lette Zugang zur Universität verschafft haben; er verbirgt sich dann aber in der Studentenmatrikel derartig unauffindbar unter einem deutschen Familiennamen bzw. schwedischen Patronymikon, dass seine Identifizierung ziem-

---

[1] z. B. U. P. 31. 8. 1694.

[2] Er hiess Johan Berendson. Nach H. Bar. Toll Freibrief für einen estnischen Bauer zwecks akadem. Studiums. Sitzungsberichte der Ges. f. Gesch. u. Alt. 1902 (Riga) 72—73.

[3] Vasar Ülik. aj. all. Nr. 2.

[4] Vasar Ülik. aj. all. Nr. 10.

[5] Vasar Ülik. aj. all. Nr. 11.

lich unmöglich sein dürfte. In den Universitätsprotokollen sind hierauf hinweisende Andeutungen nicht zu finden.

An der Spitze jeder Nation stand ein aus der Zahl der Professoren vom Universitätssenat ernannter Inspektor [1]. Es war jeder einzelnen Nation überlassen, mit diesbezüglichen Vorschlägen an den Rektor heranzutreten. Konnte man sich nicht so leicht über den zu präsentierenden Kandidaten einigen, so war es der Nation gestattet, sich im Senatssaal zu versammeln und den Inspektor zu wählen [2]. Lief dann die Zustimmung des betreffenden Professors ein, so erteilte der Universitätssenat die Bestätigung [3]. Es konnten mitunter auch zwei Kandidaten präsentiert werden, von denen dann der eine bestätigt wurde [4].

Der Inspektor [5] hatte die Pflicht, auf die ihm anvertraute

---

[1] U. P. 6. 9. 1690.

[2] 1706 wird die „natio germanica" zusammengerufen und ihr gestattet, einen Inspektor nach ihrem Gutdünken („som de helst behaga") zu wählen. U. P. 26. 9. 1706.

[3] U. P. 16. 4. 1692; 8. 2. 1693.

[4] U. P. 15. 6. 1707, vgl. Eingabe v. 10. 6. 1707, U. A. Vol. 32: die Finnländer präsentieren die Professoren Braun und Quensel; letzterer wird bestätigt.

[5] Liste der Inspektoren:
der Södermanl. u. Upländer — ab 1690 Micrander (med. 1690—91), ab 1692 Moberg (theol. 1690—1705).
der Stockholmer — ab 1690 Lund (jur. 1690—95), dann Moberg.
der Ostgötländer u. Småländer — ab 1707 Wiraeus (hist. 1704, theol. 1707—10).
der Gästrikländer u. Norrländer — ab 1707 Schultén (phil. 1705—10).
der Westgötländer — anfangs Hermelin (rhet. 1690—95, jur. 1695—99), ab 1702 Auséen (jur. 1701—10).
der Kalmarer u. Ölander — ab 1702 Folcher (theol. 1701—10).
der Finnländer — ab 1702 Sarcovius (phil. 1695—1704), ab 1707 Quensel (math. 1705—10).
der Livländer — ab 1693 Caméen (hist. 1690—1701), 1702—04 Dau, ab 1707 Wilde (rhet. 1705—10).
der Rigenser — ab 1690 Carlholm (phil. 1690—92), ab 1693 Caméen, ab 1707 Auséen.
der Revalenser und Pernowiter — ab 1707 Bröms (theol. 1705—09).
der Reichsdeutschen — anfangs Caméen, 1702—04 Dau, ab 1707 Wiraeus. (Nach U. P. 10. 9. 1690, 4. 10. 1693, 4. 6. 1702, 26. 9. 1706 u. 15. 6. 1707).

Nation „Acht zu geben“ [1], sich um den Fleiss und die Fortschritte seiner schutzbefohlenen Nationsglieder zu kümmern und sie zum Studium anzuhalten [2]. Er musste die Jugend ermahnen, in Gottesfurcht zu leben und den Gottesdienst eifrig zu besuchen [3]. Im Falle von Ausschreitungen und disziplinarischen Verstössen musste er sie zur Rede stellen und ihnen ihre „insolence“ vorhalten [4]; zuweilen waren sie in besonders gravierenden Fällen auch noch gehalten, sich im Auditorium maximum zu versammeln, um von Seiten des Rektors eine „Admonition“ [5] zu empfangen. Den Inspektoren standen die eigentlichen Anführer der einzelnen Landsmannschaften, die sog. Prokuratoren zur Seite, die aus der Zahl der Studenten entnommen wurden [6]. Es ist anzunehmen, dass sie von jeder Nation selbst gewählt wurden. In entscheidenden Fällen sind sie die Wortführer ihrer Landsleute; sie sind es auch meistens, die dem Rektor die Kandidaten auf den Posten der Inspektoren präsentieren [7].

---

[1] U. P. 5. 2. 1696.

[2] U. P. 5. 11. 1690.

[3] U. P. 30. 9. 1707.

[4] U. P. 1. 2. 1707.

[5] U. P. 1. 2. 1707.

[6] U. P. 10. 9. 1690 „Procurator nationis Stockholmensis blef Jägersköldt och Lundios — nationis Uplandicae“.

[7] 1692 erbittet Stud. Wernberg Prof. Moberg als Inspektor für die Upländer u. Södermanländer, da seit dem Abgang von Prof. Micrander in der Nation gar keine Ordnung mehr vorhanden wäre (U. P. 16. 4. 1692; Schreiben Wernbergs v. 15. 4. 1692 in U. A. Vol. 29). 1693 erbittet Stud. Gruelius Prof. Caméen für die Rigenser (U. P. 8. 2. 1693). 1707 treten für die Finnländer — Stud. König, für die Revalenser — Stud. Sigismundi, Londicer u. Roth, für die Livländer — Stud. Reusner und für die Reichsdeutschen — Stud. Metzold in dieser Sache auf (U. P. 15. 6. 1707).

Um ein Beispiel einer solchen Eingabe zu geben, sei hier ein Passus aus dem Schreiben der Rigenser v. 19. 9. 1691 (U. A. Vol. 29) gebracht.

„Cum secundum Academiae hujus constitutionis placuerit Dnis professoribus Studiosis indicare, constituendas inter illos esse secundum nationum genera societates, quibus ex Dnis. professoribus Inspectorem praeficiendum eligerent, hinc morem gessuri Rigenses, suo societati, quam soli ex illa Urbe venientes constituent, Inspectorem Tit. Dnum. prof. Carlholm dari, quam observatissime petunt. Sunt vero qui Se Ei commendates volunt omnes atq. singuli, Sequentes... (folgen 10 Unterschriften Rigaer Studenten).

Aus dem inneren Leben der Nationen ist nicht viel bekannt. Jede Nation unterhielt eine Kasse, aus der den Mitgliedern im Bedarfsfalle Unterstützungen ausgezahlt werden konnten. War die entliehene Summe nicht zurückerstattet worden, so konnte der Betreffende weder aus der Nation, noch aus der Stadt entlassen werden [1]. Die Kasse wurde in einer Lade verwahrt, die der betreffenden Nation gehörte und vom Inspektor verwaltet wurde [2]. Jede Nation hatte ihr „album studiosorum", worin das Mitgliederverzeichnis geführt wurde [3]. Im Falle des Todes eines Mitgliedes hatte die Nation, wenn Angehörige fehlten, das Begräbnis ihrer Kommilitonen auszurichten und hierzu die üblichen Einladungen zu versenden [4].

Als der Nordische Krieg seine Schatten über Livland zu werfen begann, traten neuartige Aufgaben auch an die Nationen heran. Es war Prof. S. Caméen, der den Plan fasste, mit seinen Studenten militärische Übungen zu veranstalten und sie im Kriegshandwerk auszubilden. Er fragte beim Universitätssenat an, ob er mit den Studenten seiner Nationen — den Livländern und Rigensern — Übungen mit „Musqueten" veranstalten dürfte. Der Senat hatte nichts dagegen einzuwenden und sprach die Hoffnung aus, dass auch die übrigen Nationen diesem Beispiel folgen würden [5]. Ob die anderen Inspektoren dieser Anregung gefolgt sind, ist nicht bekannt.

Aus den Jahren 1700—1702 sind uns weder in den Uni-

---

[1] 1700 hatte Stud. Senberg 2 Rtlr. entliehen und nicht zurückbezahlt. U. P. 31. 7. 1700.

[2] Prof. Dau (hist. 1690, phil. 1693—95, rhet. 1695—1704), welcher 1704 Justizbürgermeister von Pernau geworden war, übersandte 1706 dem Rektor eine solche Lade („Kista"), welche der natio germanica in Dorpat gehört hatte, und welche ihm von deren gewesenem Inspektor Caméen übergeben worden war. Die Lade wurde in der grossen Universitätstruhe im Senatssaal untergebracht (U. P. 26. 9. 1706).

[3] 1693 wird das Rigenseralbum beim Assessor v. Brömsen mit Beschlag belegt und dem Pedell ausgehändigt (U. P. 7. 10. 1693).

[4] 1697 Begräbnis des Stud. I. H. Wilhelmi aus Reval von der livländischen Nation aus (da es eine selbständige Rev. Nation vermutlich erst in Pernau gegeben hat) (U. P. 4. 6. 1697).

[5] U. P. 26. 2. 1700. Vgl. A. R. Cederberg Mõningaid jooni Tartu-Pärnu ülikooli ajaloost I—II. Ajalooline Ajakiri 1927 (Tartu) 17.

versitätsprotokollen noch in dem Briefwechsel der Universität irgendwelche Nachrichten über die Nationen überliefert. Fast erweckt es den Eindruck, als ob die Kontrolle der Universität in dieser Periode nachgelassen hätte und die Studentenorganisationen ihrem Schicksal überlassen waren. Erst 1702 wird von neuem über die Verteilung der Inspektorate verhandelt; dann wieder 1706 und 1707, wobei ausdrücklich betont wird: damit die exercitia academica besser betrieben werden könnten. Der Rektor erklärte sich bereit, mit den Studenten über die Verteilung der Inspektorate zu „conferieren“ [1]. Hierbei scheint nun eine merkwürdige Entscheidung gefallen zu sein: nicht nur die einzelnen Nationen sollten das Recht haben, sich einen Inspektor zu wählen, sondern jeder einzelne Student sollte, offenbar unabhängig von seiner landsmannschaftlichen Zugehörigkeit, sich seinen „Führer und Inspektor“ erwählen dürfen [2]. Auf diesen Beschluss des Rektors berief sich der Livländer Andreas Reusner [3], als er sich 1707 mit einem Schreiben an den Universitätssenat wandte; er erklärte hierin ausdrücklich, dass er s i c h Professor Jacob Wilde zum Inspektor erwähle [4]. Tatsächlich ist Wilde daraufhin als Inspektor der livländischen Nation, der auch Reusner angehörte, bestätigt worden; es bleibt aber fraglich, aus welchem Grunde derartige Separatvota eingereicht werden konnten. Wenn man in der landsmannschaftlichen Verbundenheit der Studenten eine Gefahr für den Universitätsbetrieb gesehen hätte und sie durch eine derartige Regelung lockern wollte, so scheint dieser Zweck nicht erreicht worden zu sein. Vielleicht war es aber nunmehr auch einfach üblich geworden, dass der Wortführer der Nation von sich aus ein Votum abgab, welches für die ganze Nation Geltung hatte: ein Modus, der eine wesentliche Vereinfachung der ganzen Prozedur dargestellt hätte.

---

[1] U. P. 4. 6. 1702, 26. 9. 1706 u. 24. 5. 1707.

[2] „... ut quodlibet sibi peculiarem eligat D u c e m atq. I n s p e c t o r e m ...“ (Schreiben A. Reusners v. 11. 6. 1707, U. A. Vol. 32).

[3] Aus Ubbenorm in Livland; immatr. 23. 7. 1706; machte durch eine Reihe von Dissertationen von sich reden.

[4] „... et propterea Amplissimum Doctissimumque Dn. M. Jacobum Wilde... quamdiu in hac Academia studiorum Gratia haereo, Inspectorem m i h i eligo...“. Schreiben vom 11. 6. 1707 s. o.

In vielen Dingen unterscheidet sich der Student des ausgehenden 17. Jahrh. merklich von dem brutalen und verwegenen, ständig Händel suchenden Burschen der ersten Universitätsperiode um die Mitte des Jahrhunderts. Es sind neue Ideale höfischer Art, die ihn jetzt in ihren Bann ziehen und seine Interessen auf Dinge lenken, für die er früher nur ein mitleidiges Lächeln übrig gehabt hätte. Er beginnt, sich modisch und stutzerhaft zu kleiden [1]; Tanzen, Reiten, Fechten und moderne Sprachen sind Fähigkeiten, deren er sich gern rühmen will; es werden Komödien aufgeführt, Gedichte gemeistert und Serenaden veranstaltet [2], und immer stärker beginnt neben der Wissenschaft auch die Kunst als Gestalterin seines Lebens hervorzutreten. Auch der Depositionsritus mit seinem mittelalterlichen schaurig-grotesken Zeremoniell tritt uns jetzt in milderen Lichte entgegen: nach dem vor dem Dekan der Fakultät abzulegenden Examen verabreicht dieser dem Novizen mit feierlichem Sermon das symbolische „Salz der Weisheit" und den „Wein der Freude" (sal sapientiae et vinum laetitiae), woraufhin sich der Aufgenommene zum Rektor zu begeben hatte, um dort seinen Eid abzulegen [3].

Wie weit all diese Dinge das Leben der Nationen berührt haben, ist nicht zu ermitteln. Es liegt aber nahe anzunehmen, dass derartige musische Bestrebungen auch ihnen nicht fremd geblieben sind und im Verein mit den gesitteteren Lebensformen dazu beigetragen haben, das geistige Niveau der Studentenschaft zu heben. Wohl aber fällt es auf, dass die Nationen immer wieder zu den verschiedenen Streitigkeiten Stellung zu nehmen hatten, in die ihre Mitglieder gelegentlich verwickelt wurden. Denn so sehr auch ein neuer Lebensstil in das Leben der Studentenschaft gestaltend eingriff, so wenig war er doch in der Lage, Zusammenstösse und Skandalaffären gänzlich aus der Welt zu schaffen.

Besonders häufig gab es Reibereien zwischen Studenten und Handwerksgesellen. Immer wieder wollten diese die

---

[1] S. die Abbildung bei J. Vasar Tartu üliõpilaskonna ajalugu 7 und bei J. Bergman Universitetet i Dorpat ... 150.

[2] Vgl. G. v. Rauch Aus dem wissenschaftlichen Leben der schwed. Universität Dorpat. Sitzungsberichte der Ges. f. Gesch. u. Alt. zu Riga 1936 140—141.

[3] U. P. 18. 12. 1695.

den Studenten in der Kirche ausdrücklich angewiesenen Plätze streitig machen; schliesslich griffen die beiden grössten Nationen, die livländische und reichsdeutsche, die Sache auf, wandten sich damit an den Rektor und baten ihn, die Rechte der Studentenschaft wahren zu wollen [1].

Ob es innerhalb der Nationen auch Zusammenstösse gegeben hat, ist nicht bekannt. Duelle waren offiziell verboten, scheinen aber heimlich doch gelegentlich auf dem Domberge ausgetragen worden zu sein [2]. Den Degen trug man ja ohnehin schon stets an der Seite, und wie oft konnte es im Verlauf einer Kneiperei dazu kommen, dass sich die Klingen kreuzten. Wenn sich Studenten dagegen beim Waffenhändler mit Pistolen versorgten [3], so taten sie es meist in der Absicht, sich für eine grössere Reise auszurüsten. Hin und wieder konnten aber auch während einer Schlägerei jäh nationale Gegensätze aufblitzen: so war es z. B. einmal im Hause des Musikanten Bökman, dass sich auf der einen Seite bei einem spontan ausbrechenden Tumult alle schwedischen, auf der anderen alle deutschen Studenten zusammenfanden [4]. Auch beim Prozess des Stud. Amsel [5] im Jahre 1693/4 stehen nationale Ressentimentes im Hintergrunde: durch ein Pasquill Professor Caméens, welches auf ihn gemünzt war, aufgebracht, hatte sich dieser zu der Äusserung hinreissen lassen, Caméen hätte geschrieben „wie ein Schelm"! Während der Verhandlungen bestritt nun plötzlich der Verteidiger Amsels Caméens Recht, „nomine einer gantzen Nation" zu sprechen [6], und warf dadurch ein eigentümliches Licht auf diese Angelegenheit. Hatte Caméen den Studenten im Namen der Livländischen oder Rigenser Nation, deren Inspektor er war, angreifen wollen? Vorübergehend verwaltete Caméen damals auch die reichsdeutsche Nation; da aber Amsel zu dieser gehörte, hätte sich hieraus die groteske Situation ergeben, dass der Professor seinen eigenen Schutzbefohlenen desavouierte! Es ist

---

[1] U. P. 31. 8. 1694.

[2] Vgl. U. P. Febr. 1695.

[3] Vom Dorpater Bürger Johann Bull 2 Pistolen geliehen, U. P. 11. 12. 1695.

[4] U. P. 25. 10. u. 17. 11. 1694.

[5] Andreas Amsel aus Rostock; immatr. 8. 5. 1693.

[6] U. P. 31. 3. 1694.

aber auch ebensogut möglich, dass unter „Nation" in diesem Fall diejenige, der Caméen entstammte, verstanden wurde: war doch während des Verhörs zu Tage getreten, dass das Pasquill Amsel deshalb hatte treffen wollen, weil er sich unwillig über die Absicht der schwedischen Studenten, Graf Hastfer gelegentlich seines Besuches in Dorpat eine Gratulationsschrift zu überreichen, geäussert und die Meinung vertreten hatte, die „teutschen studiosi" sollten dieses nicht dulden. — Im Zusammenhang mit dieser Vorgeschichte wäre dann Caméen in seinem Pasquill gewissermassen als Wortführer der Schweden aufgetreten. Wie dem auch sei: der Fall Amsel, der sich fast über ein Jahr durch die Protokolle der Universität zieht, enthüllt gewisse Spannungen, die gerade damals, in den Jahren des Höhepunkts des Reduktionskonfliktes, begreiflich sein konnten.

Die häufigste Quelle des Ärgernisses war aber für die Studentenschaft die Garnison der Universitätsstadt. Zusammenstösse mit den Soldaten waren nur allzu häufig an der Tagesordnung. Besonders stark hatte sich die Atmosphäre im Jahre 1695 verdichtet; unablässig hallen in dieser Zeit die Protokolle von derartigen Tumulten wider. Einer von diesen Fällen ist für die Frage der Organisierung der Studentenschaft von grosser Bedeutung.

In der Johanniskirche drangen eines Sonntags [1] ca. 20 Soldaten auf den Studentenchor und versuchten ihn, von den Studenten hieran gehindert, mit Gewalt zu erstürmen. Hierbei rückte der Soldat Hermann Berg dem Studenten Caspar Plater [2] heftig auf den Leib, ihn mit Schimpfworten traktierend; Plater reagierte, indem er ihn mit dem Stock über den Kopf schlug, und wies ihn mit den Worten, er gehöre nicht auf den Chor, aus der Kirche hinaus. Der Zusammenstoss artete hierauf in eine grosse Schlägerei aus. Plater aber wurde laut Fixation — Tätlichkeiten in der Kirche und Störung des Gottesdienstes — verhaftet. Der Prozess Plater [3] zog sich stark in die Länge und geriet schliesslich vor das Forum des Hofgerichts, welches ihn letzten Endes

---

[1] 7. 4. 1695.

[2] Sohn des Fölckschen Gutsbesitzers Fabian v. Plater.

[3] Die Akten in U. A. Vol. 33. Vgl. dazu U. P. 9. 4. 1695 u. 11. 4. 1695 und Inland 1852 l. c.

unter Berücksichtigung der unleugbaren Übergriffe der Soldaten und einer direkten Verwendung des Rektors zugunsten des Angeklagten bloss zu einer Geldstrafe verurteilte [1].

Eine Zeitlang sah es aber im Verlauf des Prozesses sehr böse um Plater aus, da auf das genannte Vergehen tatsächlich sehr hohe Strafen standen. Der Studentenschaft bemächtigte sich infolgedessen eine grosse Erregung. Sie beschloss — anfangs gesondert innerhalb der einzelnen Nationen [2] — diese Zustände weiterhin nicht mehr ruhig hinzunehmen. Nach einer Vorlesung kam die gesamte Studentenschaft auf der Treppe der Universität zusammen und fasste den Beschluss, eine Klageschrift an den Universitätssenat einzureichen: hierin beschwerten sie sich darüber, dass dieser die „cives academici" nicht genügend den Privilegien entsprechend vor der Garnison zu schützen wisse. Um die „Universalschrift" juristisch einwandfrei zu gestalten, war der Advokat Warnecke gebeten worden, sie abzufassen; Stud. Schütz [3], der Sohn des Dorpater Oberpastors, hatte es übernommen, sie zu kopieren. Es war ein ungewöhnlicher Schritt, den die Studenten hiermit unternahmen, und es erregte Aufsehen, dass sie als Gesamtstudentenschaft [4] auftraten. So etwas war weder in den Konstitutionen vorgesehen, noch auch sonst Usus gewesen; es war ein durch und durch revolutionärer Akt, und der Universitätssenat geriet in höchste Erregung, als Anfang April 1695 zwei Studenten, der „Schwede" Timmerman (aus Finnland) [5] und der „Deutsche" Ulrich (aus Reval) [6], das von allen Studenten unterschriebene Schriftstück dem Rektor Michael Dau in dessen Wohnung überreichten. Am 9. April begann der Universitätssenat, die Angelegenheit zu untersuchen [7]. Timmerman und Ulrich wurden verhaftet und verhört. Vor allem fahndete man nach dem eigentlichen Urheber der anstössigen Schrift. Die Nationsin-

---

[1] 100 Silbertaler. ibid.

[2] U. P. 25. 5. 1695.

[3] Stud. Joh. Andreas Schütz, immatr. 18. 7. 1692.

[4] ...att sampt studenterne wille syna raisons förebringa... U. P. 25. 5. 1695. ... i sampt studenterna namn ingifne skrift.., U. P. 13. 6. 1695.

[5] Petrus T. aus Wiborg, immatr. 2. 10. 1694.

[6] Otto Friedrich U., immatr. 20. 8. 1694.

[7] U. P. 9. 4. 1695.

spektoren erhielten die Weisung, innerhalb ihrer Nationen zu forschen: sie sollten feststellen, wer die Schrift verfasst hatte, ob die Studentenschaft als Ganzes zugestimmt hätte, und aus welchem Grunde derartig scharfe Ausdrücke, wie sie in der Schrift zu finden waren, gebraucht worden wären [1]. Im Verlaufe der Untersuchung gelang es, den geistigen Urheber der Schrift ausfindig zu machen. Als solcher entpuppte sich Stud. Erlandus Platinus, ein Småländer aus Wexiö. Er sollte sofort verhaftet werden; da er aber dringend (?) nach Stockholm reisen musste, liess man ihn gegen eine schriftliche Kaution frei [2]. Kein Student sollte ein Abgangszeugnis erhalten, ehe die Schrift „revociert" wäre [3]; keiner wurde aus der Stadt hinausgelassen, ehe der Kanzler, dem man den Fall vorlegen wollte, nach Dorpat gekommen war und die Sache selbst untersucht hatte [4]. Die Professoren waren besonders darüber befremdet, dass gerade Timmerman, den man kurz vorher zum Amanuensis am Universitätssekretariat ernannt hatte, das in ihn gesetzte Vertrauen missbraucht hatte [5]. Daher war es ganz besonders günstig, dass es gerade ihm gelingen sollte, die Erregung der Professorenschaft zu besänftigen. In seiner Aussage betonte er, dass sowohl ihn als auch die übrigen Studenten in der ganzen Angelegenheit keine anderen Absichten geleitet hätten als der Wunsch, Schutz vor den Übergriffen der Soldateska zu finden. Die „harten" Ausdrücke in der Schrift wären keineswegs auf den Universitätssenat, sondern einzig auf den kommandierenden Oberst und die Soldaten gemünzt gewesen [6]. Auch die Sorge, ob nicht auch im allgemeinen verbotene Versammlungen der Studenten („illicita conventicula") vorkämen, konnte er zerstreuen, indem er ausführlich über den Hergang berichtete [7].

Noch im Oktober dieses Jahres beschäftigte die Schrift der Studentenschaft die Professoren. Sie wurde dem Prokanzler und

---

[1] U. P. 9. 4. 1695.
[2] U. P. 13. 6. 1695.
[3] U. P. 25. 5. 1695.
[4] U. P. 28. 5. 1695.
[5] U. P. 25. 5. 1695.
[6] U. P. 25. 5. 1695.
[7] U. P. 25. 5. 1695.

Generalsuperintendenten Fischer vorgelegt; dieser sollte mit dem Kanzler darüber verhandeln [1]. Ende 1695 ist aber Hastfer gestorben, und über dem Kanzlerwechsel scheint sich die Erregung gelegt zu haben. Der Schrift wird weiterhin nicht mehr gedacht, die Sache verläuft im Sande.

Hier, im Zusammenhang mit dem Falle Plater, war zum ersten und letzten Mal die Gesamtstudentenschaft als solche in Erscheinung getreten. Es war ein Ausnahmefall. Die 20 Jahre der II. schwedischen Universität, durch die Übersiedlung nach Pernau und das Darniederliegen des akademischen Lebens im Jahre 1700/01 in ihrer stetigen Entwicklung unterbrochen, haben ein studentisches Gesamtgefühl als Voraussetzung zu einer „Universitas studiosorum" nicht aufkommen lassen. Es blieb bei den einzelnen Nationen. Aber auch deren Mitgliedschaft war zu fluktuierend und bei den meisten auch zu geringfügig, um als Grundlage zu einem wirklich formgebenden Gemeinschaftsgefühl zu dienen. Infolgedessen ziehen der Untergang der Pernauer Universität und der Zusammenbruch der schwedischen Herrschaft in Livland und Estland auch die Nationen mit sich ins Grab, ohne dass sie bleibende Spuren hinterlassen hätten.

Wohl aber hat das landsmannschaftliche Prinzip als solches, zum ersten Mal manifestiert in den Nationen, auch späterhin noch eine Rolle gespielt. Bald nach der Neugründung der Universität im Jahre 1802 organisierten sich die baltischen Studenten landschaftlich gesondert in drei grossen Landsmannschaften. Ähnliche Tendenzen machten sich nach 1919 innerhalb der estnischen Studentenschaft bemerkbar und führten zur Gründung der Landschaftsverbände (üliõpilaskogud), den alten Nationen nicht ganz unähnlichen Gebilden. Wie aber seit der Mitte des 19. Jahrh. daneben umfassendere Gesichtspunkte nationaler und weltanschaulicher Art aufzutreten begannen, um bei der Differenzierung neu entstehender Studentenorganisationen entscheidend mitzuwirken, — genau so wurde auch nach 1919 das landsmannschaftliche Prinzip allmählich in den Hintergrund gedrängt, um schliesslich einer ganz neuen Problematik sowohl der studentischen Einzelorganisation als auch der Gesamtstudentenschaft zu weichen.

---

[1] U. P. 29. 10. 1695.

Tartu rootsiaegse ülikooli üliõpilasnatsioonid.

J. Vasara „Tartu üliõpilaskonna ajaloos“ esinevatele, Tartu ja Pärnu rootsi ülikooli üliõpilasnatsioonide kohta käivatele andmetele võib allikate põhjal veel üht-teist täiendavalt lisada. Kuna esimesel perioodil (1632—1656) keelati Upsala eeskuju järgi asutatud natsioonid, algas nende tegevus pärast 1690. aastat ülikoolivalitsuse loa ning toetusega. 4—6 rootsi natsiooni olemasolu võib dokumentaalselt tõendada, seitsmendat võib vaid oletada. Neile lisaks oli soome natsioon, mis käsitas ka ingerlasi. Balti-saksa üliõpilased olid organiseeritud alguses kahes, hiljem arvatavasti neljas natsioonis; riigi-sakslased moodustasid omaette natsiooni. Natsioonide liikmete arv võis kogu kahekümneaastase ajavahemiku jooksul (1690—1710) kõikuda 6 ja 124 vahel. Arvuliselt olid kõige tugevamad liivimaalaste ja riigi-sakslaste omad. On võimalik, et Tartus õppis siis ka eesti ja läti üliõpilasi, kuid seda pole võimalik tõestada. Iga natsiooni eesotsas oli professorite hulgast valitud inspektor ning tema kõrval üliõpilasest prokuraator. Inspektorite kohustused on kaunis täpsalt kindlaks määratud. Natsioon sai toetuskassa ja pidas liikmetealbumit. Põhjasõja ajal pidas üks natsioon relvaharjutusi. Pärast langust 1700—1707 astuvad natsioonid lõpuks jälle tugevalt esile. Võib oletada, et üliõpilaste kunsti- ja keelehuvid rikastasid ka natsioonide elu Pärnu perioodil. Sagedasti võtsid natsioonid seisukohta liikmete omavahelistes või käsitööselliidega ja garnisonisõduritega tekkinud tülides. Üliõp. Amsel'i ja prof. Caméen'i vahelisel konfliktil 1693 oli õigegi tugev rahvuslik teravus. Üliõp. Plater'i protsessi puhul kirikus rahurikkumise asjus a. 1695 astub üliõpilaskond esimene ning ühtlasi ainus kord tervikuna üles ning esitab ülikoolivalitsusele kaebekirja garnisoni kuritegude kohta. See samm on õige ebatavaline ning tekitab suurt ärevust. Kirja algatajana tehakse kindlaks keegi rootsi üliõpilane; kirja viijad vangistatakse. Eeluurimine ei too aga uut süüdistusainestikku esile ning kantsleri vahetuse tõttu 1695 jääb asi kalevi alla. Rootsi ülikooli hävinguga kaovad ka natsioonid, ilma et oleksid jätnud püsivaid jälgi.

Tchérémisse *-nare* etc.

Par A. Raun.

Dans la grammaire tchérémisse détaillée de Beke CsNyt. (Extrait de NyK XXXIX—XLI) on lit dans le chapitre „Milyenséget es mennyiséget jelentő névmások“ [1] 274: „A mennyiség kifejezője [2]: kP. *-nare,* kCar. *-narə,* nyK. *-närə, -närək* és kCar. *-zarə,* nyK. *-zarə.*

kE. *kuńare* Bud. CsT. III. 443. [3] nyK *kə̑na·rə̑, kə̑narkə̑* Ram. 62 'mennyi' | kP. *monare* Gen. 44. kCar. *monare* Pork. 35. 39. (kétszer) *məńa·rə* Pork. 3. nyK. *mańarə̑* Ram. 77 'mennyi' || kCar. *tənа·rə* Pork. 2. nyK. *ti·när, tinä·rə* Ram. 146 'ennyi' | kP. *tunare* Gen. 44. kE. *tunare* Bud. CsT. III. 442. nyK. *tənärə* Ram. 146. *tənä·rək* 86. 'annyi' || kUr. *koťškunàrə̑* 'akármennyi' Wichm. 211. || kE. *ala-meńar* (Bud. CsT. III. 443.) 'valamennyi' || kE. *kere·k-meńa·re* (Bud. CsT. III. 443.) 'akármennyi' (vö. nyK. *närək* 'von gewisser grösse od. quantität': *i(k)-närək* 'ebensoviel, gleich viel', *ti·ðən okša·žə̑ mińən nä·rək-ò·k* 'az ő pénze éppen annyi, mint az enyém' Ram. 86. kE. *viť tilže nare* 'öt hónapnyi idő' Bud. CserSz. 65. — mord. E. *śńaro,* M. *śəńarə̆* 'so viel' 843. sz.).

nyK. *maza·rə̑* 'mennyi' Ram. 77. kCar. | *kerek məzarə* 'akármennyi' Pork. 54. (vö. md. E. *źaro,* M. *məźa·rə̆* 'wie viel?; so viel als' Paas. MChr. 830. sz.)“

Pour le reste on trouve dans les Tscheremissische Texte de Y. Wichmann (Helsingfors 1923) 61 (sous n° 388) *kə̑-nà·rə̑* KB, *ku-nà·rə̑* U wie viel?, 71 (n° 560) *ma-ńà·rə̑, ma-ńa·r* KB, *mu-*

[1] = Pronoms désignant (plus exactement signifiant) la qualité et la quantité.

[2] = Expression de la quantité.

[3] Pour les abréviations se reporter à op. c. 4 sqq.

nà·rə̂ U wieviel, *ma-zà·rə̂, ma-za·r* KB wieviel, 102 (n° 1190) *tə-nä̀·rə, tə-nä·r* KB, *tu-nà·rə̂* U so viel (wie jenes); der sovielte.

Dans les Tscheremissische Texte de E. Lewy j'ai noté les exemples suivants: *mza·l* 'wieviel' p. 26, *m̥za·l$_i$m* l'acc. 32. *t$_i$na·r* 'soviel' 50, *mńa·r$_ö$m* 'Wie viel' 51, *m$_u$ńā·rɛ* 'wieviel' 55.

On trouve ensuite chez Упымарий (В. М. Васильев) Марий мутер (Моско 1926) les données suivantes: *Кунарэ* (о. м.) *моннарэ, мы̆зарэ, мы̆ньарэ,* — сколько 85, *Мазарэ, мы̆зарэ, маньарэ, мы̆ньарэ* (о. м.), *мунарэ* (ӱп. м.), — сколько 116. *Мзал, мзар, мы̆ньар, моньар* (о. м.) id. 118. Pour *мунарэ* etc. v. aussi p. 124 où des phrases sont également données comme exemples. *Мы̆нарэ, мзал* (о. м.), — сколько? *Шонан-пы̆л мы̆нарэ ужаргы̆рак, тунарэ йӱрӓт кужаш лийеш* c. à. d. 'D'autant plus vert l'arc-en-ciel, d'autant plus longue sera la pluie' 129. *Тунарэ = тудын + нарэ,* — (вон) столько, настолько, 212. *Ты̆нарэ = ты̆ды̆н + нарэ,* столько, так много, 220.

Dans Volksdichtung und Volksbräuche der Tscheremissen MSFOu. LIX (Helsinki 1931) de Y. Wichmann j'ai tiré encore les exemples suivants: JU *mońà·rɜ* 'soviel' p. 85, *mo-ńà·rɜ* op. c. 119, *mo-ńà̯·rɜ* op. c. 102 sq., *tə-nà·rə̂š marte·* 'bis jetzt' op. c. 87 sq., 89, 91, 99, *tə-nà̯·rə̂š m.* op. c. 92, *ška·neɒ mo-ńà·rɜ kɤmɤle·t ɤlo, ta^{ŋ}ŋeɒlan-a·t tn̥-ńa̯·r-a̯k kɤmɤla·n li* 'Wieviel achtung du für dich selbst hegst, so viel achtung erweise doch auch deinem freunde' op. c. 122, *lu·δə̂n šu·ktə̂δə̂mə̂-nà:rɜ* 'eine unzählbare [eig. zählend unerreichbare] Menge' op. c. 89; — T *mə̂-ńà·rə̂* op. c. 129; — M *χot' mo-ńà·rị̂* 'soviel du willst' op. c. 132.

D'après les Texte zur Religion der Osttscheremissen (Anthropos XXIX) de Beke je peux citer: *monar* 395, *monar[e]* 735, *tunare* 60, 736.

Je puis maintenant citer le détail qui suit, que M. Beke a bien voulu me communiquer:

UP *kuna·rə̂,* UJ CÜ *kunare·,* CK Č *kɔnare·,* JO *kɔna·rə̂,* JP *kɤna·rə̂,* K *kə̂na·rə̂* mennyi?

BJ CK *monare·,* P BJp UJ *munare·,* UP USj *muna·rə̂,* CÜ Č *mə̂ńare·,* JT *mɔna·re,* V *mańà·rə̂,* K *mańarə̂* (ritka), B M *mon-nare·,* MK *monarka·* mennyi?

CÜ CK *mə̂zare·,* CK Č *mə̂zale·,* JO *mazà·lə̂, maza·lə̂kə̂,* K *maza·rə̂* mennyi?

P B *tə̑nare·*, M *tinə̑re·*, MK UP *tinə̀·rə̑*, UJ CC *tə̑nare·*, CN *tinare·*, JO V *tenä·rə*, MK *tinarka·* ennyi, K *tinä·rə*.

P B M UJ CÜ *tunare·*, MK UP *tuna·rə̑*, CK Č *tonare*, JT *tu̯na·re*, JO V *tu̯nə̀·rə*, K *tənä·rə*, MK *tunarka·* annyi.

P *βuį-nare·* 'fej nagyságú', UP *šü̆·ðə̑ kremga· na·rə̑* 100 fontnyi, CÜ *ko·k pu·t nare· kinde·* két pud kenyér, *ko·k me̯ŋge· nare·* két versztnyi, V *ìk put nə̀rə* egy pudnyi, K *kok put nə̀·rək o·lma* két pud alma, *kok ùštə̑š nə̀·rək* két versztnyi.

B BJp *ku·m i·į nare·*, USj *kum ì· na·rə̑* három évnyi, M *i·k tə̑lźe· nare·*, C *tə̑lťše· nare·* egy hónapnyi, UP *βi ťš ti·lə̑źə̑ na·rə̑* öt hónapnyi, JT *šü·ðö ì· na·re* 100 évnyi.

Beke a mentionné CsNyt. l. c. aussi les correspondants mordvines aux formes tchérémisses citées et, à ce qu'il paraît, d'une manière tout à fait juste. Pour avoir cependant une vue plus claire de l'ensemble nous devrons apporter quelques sources de plus. Dans Образцы мордовской народной словесности j'ai trouvé: *Зярдо* 'Когда' 106, *зняро* 'сколько' II 4, *знярошка* 'столько' II 240, *зняроякъ* avec la négation 'никогда' II 280, *знярыя* 'множество' II 154, *мизяро* 'combien' II 298. Paasonen a traité cette formation dans son ouvrage Mordwinische Lautlehre (MSFOu. XXII) comme suit: „Unter den übrigen wörtern giebt es einige, deren stimmhafter anlaut sich daraus erklärt, dass der stimmhafte consonant ursprünglich dem inlaute gehörte und erst durch abfall der ersten silbe in den anlaut versetzt worden ist z. b. eMar. *źardo* 'wann' bei Wiedem. *meźardo* mord M. *məźa·rda* (p. 10)." „*e* > *ə*, *o* > *u*, *ə̑* ohne folgendes *j*: mord M. *məźa·ra* 'wie viel', *məźa·rda* 'wann', vgl. *meźä* pron. interr. 'was' — — — *kuna·ra*, *kə̑na·ra* (eKal. noch mit *o:* *konara*) 'seit welcher zeit'; vgl. *kona* 'welcher', *kosa* 'wo', *kov*, *ko* 'wohin' u. s. w. [Note: Wie aus den beispielen hervorgeht, findet dieser lautwandel auch in adverbial gebrauchten flexionsformen statt]. Dasselbe wird auch im eKažl. beobachtet z. b. eKažl. *kuna·ra* 'seit welcher zeit?' neben *kona* 'welcher' | *mįźa·ra* 'wie viel' neben *ńäžä* < *ńezə̈-* 'was' (p. 97)." „Obwohl ich nun nicht imstande gewesen bin den ersanischen accent (ausser im eKažl.) zu bezeichnen, so kann ich nicht umhin, in einigen fällen, wo der enge vocal der ersten silbe in einen solchen übergegangen ist, welcher ausserhalb der ersten silbe in der resp. mundart

zu erwarten wäre, dieses mit der annahme von eingetretener accentlosigkeit der betr. silbe in zusammenhang zu stellen: eKal. *ṁiźara* 'wie viel', vgl. eKal. *ṁeźe*, pron. interr. 'was' (zu vergleichen eKažl. *ṃźa·ra* mord M. *məźa·ra* eMar. *źaro* (mit gänzlichem wegfall der ersten silbe) (p. 98)." Plus loin p. 55 il donne: mord E. *śnaro* 'so viel' mord M. *śəńa·ra*.

Jevsevjev Образцы морд. нар. словесности Вып. I Мокшанскія пѣсни (Приложеніе къ ИОАКУ, XIII 6 et XIV 1, 1896/97) a mPič. *кӹнар-ќиґä* 'давно бы' (p. 25). Barsov a dans sa traduction de l'évangile de saint Jean (Гельсингфорсъ 1901) mJoh. *тьнярс* 'jusqu'aujourd'hui' V 17, IX 32; *Мзярс Мон мастърлангстътьнень ётксан, снярс Мон валдснан* 'Aussi longtemps que je suis parmi les habitants de la terre, aussi longtemps je suis leur lumière' IX 5, *мзярс* 'aussi longtemps que' encore op. c. IV 49, IX 4, XII 35, 36, XIV 25.

Dans Мордовскій этнографическій сборникъ de A. A. Šachmatov on trouve des exemples de ce genre: eOrk. *to son śńary sajä·, źara tosa bokt* 'то ударившій берётъ столько, сколько тамъ лежитъ бокомъ' 121, *źa·ra* 'сколько' op. c. 112, 120 sqq., *źara* 111, *źa·ryńist* 'сколько ихъ' 107, 110, *źarys* '(jusqu'à) combien' 19, 111, *śńa·ra* 'столько' 121, *śńara* 121 sq., *Źa·rykśt́ išt́a· ќä·ńiґä śńarykśt́ i lovä· jalga·nza laŋks* 'Сколько разъ она такъ успѣетъ, столько и считаютъ другъ за другомъ' 115, *źa·rykśt́* encore 112; temporel: *źa·rda* 'quand' 105, *źarda* 106, 109, 113, *źa·rdy* id. 105, *žarc* 'jusqu'à (quand)' 11, 64, 105 sq., 191 etc., *Žarc* (?) id. 64, *śńarc* 'до тѣхъ поръ' 11, 105, 113, 118, rendu par: 'теперь ужъ' 292. — eSK: *Кажный дарги зняры колост, зяры ломатть семьясынза*, 'Каждый выдергиваетъ столько колосьевъ, сколько людей въ его семьѣ' op. c. 129, *зяры* 132, *зняры* 132, *Зярынь дарка каша чакшыньть кепетьца, зьнярынь дарка просась касыза* 'На какую высоту я подниму горшокъ съ кашей, на такую высоту пусть выростетъ просо' 134, temporel: *зярц* 'jusque' 52, 387, *знярц* 'скоро' 659, 'уже' 665.

Dans la Mordwinische Chrestomatie de H. Paasonen apparaissent les mêmes formes que dans sa phonétique mordvine déjà citée, cf. Mrd. Chr. 96, 120, 122, 127.

Aussi les Mordvin szövegek de A. Klemm nous donnent les formes déjà connues: eTar. *źara* 'mennyit' 40, *źńara* 'annyi'

16, *źarda* 'midőn' 38, *źardijak* 'soha' 54, *źńarda* 'midőn' 7, 30, 'ha' 48, *źńardiba* 'ha' 27.

Mais l'ouvrage de Jevsevjev Мордовская свадьба nous apporte quelque chose de neuf, savoir les formes *Няро* 'combien' 147, à côté de *Зняро* 172 et *Нярс* 'До сих пор' 177 à côté de *Знярс* 141.

Les mêmes se trouvent confirmées par E. Lewy dans son recueil de textes „Mordwinische Märchen": eWazw. *ńā·ra* 'wieviel' 1, 64, *ńā·rä* 1, *ńa·rē* 15, *ńa·ră* 29, *ńară* 29, *ńā·ră* 54, *ńara·* 64, *kuſńā·ra* 'wieviel auch' 15, *ńardija·k* avec négation 'niemals' 4, *ńa·rdija·k* 8, *ńarḏi̯a·k* 15, *ńa·rdĕja·k* 29, *ńardija·k* 38.

Pour finir je citerai du Эрзянь-рузонь валкс de M. Jevsevjev:

Зняро эр. М. Кар., з н я р а Мув., Сурм., м и я р о эр. Чир., м з я р а, Пон., м ь я р а, м з я р а мок. Пош., б з я р о эр. Кр. П. — сколько. Зняро недлят кадовсь тонавтлемс? (эр. М. Кар.) — Сколько недель осталось учиться? Мияро пандыть шапкасть кисэ. — Сколько заплатил за шапку (эр. Чирг). Зняродо миик скалот? (М. Кар.) — За сколько продал ты свою корову? Зняронь-зняронь теик сатоць? (М. Кар.) — По сколько вам досталось? З н я р ы н е — только, толечко; з н я р о - я к — сколько-нибудь; з н я р о с М. Кар. з н я р ы с эр. Мув., м и я р о с Чир., м з я р ы с м., б з я р ы с эр. Кр. П. — до скольки. Знярос маштат ловномо? (М. Кар.) — До скольки умеешь считать?

Знярдо — эр. М. Кар., з̇ н я р д а Мув., м и я р д а эр. Чир., м з я р д а мок. — когда. З н я р д о н ь — когдашний. Знярдояк — когда нибудь, никогда. Знярдояк таго сан. — Когда нибудь опять приду. Знярдояк а сан — никогда не приду. Мзярда-мзярда саи̇н (мок.) — приду когда-нибудь. Знярдояк араселень тосо (эр. М. Кар.), мзярдонга ашелень тоса (мок. Ан.). — Я никогда не был там. Знярдонень ванцтат панарцот? (эр. М. Кар.) — К какому времени бережешь свою рубашку? Знярдонь те кшесь? — От какого времени этот хлеб? букв. — Когдашний этот хлеб.

Знярс, з н я р ц эр. М. Кар., Мув; м и я р с эр. Чир; м з я р с мок, Ан., б з я р с эр. Кар. П. — до каких пор, как долго. Знярс эрят тесэ? (М. Кар.). — До каких пор проживешь здесь? Знярцыя — неопр. долго; знярцыя а сы чокшнэсь — слишком долго не наступает вечер. Знярцыя а сат — слишком долго не приходишь.

Знярыне (нярыне, зярыне) эр. М. Кар., — толечко (так мало). Чоп якиде, и знярыне кочкиде! — целый день ходили (по ягоды) и только набрали!

Знярыя (нярыя, зярыя) эр. М. Кар., Атр., Мув. — неопределенно много, несколько. Знярыя умарьть кочкинек. — Несколько (много) ягод набрали. Знярыя шка печтить. — Много времени ты провел (даром).

La question est donc: comment faut-il saisir le rapport de *-nare* etc. avec *-zare* etc. en tchérémisse et de même par exemple

celui de *źńaro* etc. avec *źaro* etc. en mordvine? Je ne vois pas d'autre issue que d'apercevoir dans les formes en *-n-* (ou *-ń-*) les génitifs des pronoms correspondants. Cela se trouve directement confirmé par *seńare* 'annyit' et *senarĭs* 'addig' chez Budenz NyK XIII 124 sq. Une interprétation de ce genre serait indiquée, entre autres, par des expressions secondaires comme BM *mon-nare* chez Beke. Pour le génitif de mesure, qui intervient ici, cf. en mordvine l'exemple avec *Зярынь-зьнярынь* de eSK (plus haut p. 592). Un tel génitif est certes aussi tout à fait courant en fennoblt., v. Tunkelo Alkusuomen genitiivi relatiivisen nimen apugloosana 87 sq., 109. Le *-z-* en tchérémisse serait un suffixe pronominal, qui ne serait pourtant pas à rapprocher du mordvine *-ź-*. Les formes mordvines comme *źarda* etc. sont sans nul doute des ablatifs de temps, auxquels on voudra bien comparer Beke NyK XL 464. Pour ce rapprochement seul ne convient pas le eKažl. *kunara* (aussi eKal. *konara*), v. la citation de Paasonen Mrd. Lautlehre (supra p. 591)[1]. On aurait donc à partir de l'équation tchér. *-are, -ärə(k)* etc. = mrd. *-aro* etc. Si on peut accepter *a* ~ *ä* en tchérémisse, *a* en mordvine comme vocalisme de la première syllabe du mot étudié, on peut citer comme parallèle à cela le mot pour 8 mrdE *kavkso,* tchér. *kanda·šə* etc., *kändä·kᶻšə* etc.[2]. D'après Beke CsNyt. 32 sq. dans ce dernier comme aussi dans *-nare* examiné la voyelle d'arrière serait primitive. Si toutefois, comme on le fait d'habitude, on peut rapprocher le mot pour 8 (est. *kaheksa* etc.) de celui pour 2 (*kaks* etc.), il est alors bien connu que ce dernier a en hongrois des correspondants à voyelle d'avant, cf. hongr. *két (kettő)* etc., v. par ex. Szinnyei NyH[7] 139. Si on le prend en considération, la citation d'un correspondant obougrien à voyelle d'avant ne serait pas très étonnante. Il y a justement en vogoule un mot K *äri* 'viel, mehr, überflüssig', qui apparaît d'après Ahlqvist MSFOu. VII 147 comme un renforcement du superlatif. Dans l'évangile de K ce mot figure par

[1] A cause du génitif dans *śńaro* en mordvine je n'ose pas dériver le tchér. *kunare* d'un **kuna-are.*

[2] Voir de plus près chez Wichmann Tscher. Texte 58 et Beke FUF XXII 101 sq. Comparer pour cette étymologie également Collinder Qvigstad-album 370.

ex. Matth. V 37 (v. l'édition de Wiedemann 17, de Hunfalvy NyK XI 137, d'Ahlqvist MSFOu. VII 14). Du Vogul szojegyzék de Szilasi (NyK XXV 28) on aimerait citer les données suivantes: *ära* sok | viel K. I. 169; — *ärėmlą̈χėn* nagyon, szerfölött | sehr, überaus sehr T. 321; — *äri* több | mehr K. 365. *khus äri ɵkweĭ* huszonegy | einundzwanzig P. 9. — *ärin* többé, tovább, ezentúl | länger, nachher KL. 17. V. encore pour le vogK NyK XXIII 386. Dans KU apparaît *äri,* v. Kannisto FUF XVII 87, dans T *ärún* p. ex. dans la phrase *vowí ärún sōs* 'ereje több lett' VogNGy. IV 355, v. encore op. c. 353, 369, *nēt kwäläṅ äri maunëñēt* 'a nők házai még szebbek' op. c. 383. Sur T *ärun* v. aussi NyK XXIV 323.

De l'ostiak on pourrait citer MK *ār* (poét.) 'viel, zahlreich' = *ār* des autres dialectes Patkanow-Fuchs Laut- und Formenlehre der süd-ostj. Dial. 8 sq., 13 et K *àr* paljo | viel, J *àr* id. Paasonen-Donner Ostj. Wb. 13, où *äri* 'viel' d'après Ahlqvist et *ära* d'après Szilasi sont comparés du vogoule. Budenz compare les formes citées vogoules et ostiaks au hongrois *örök, erdő,* zyrjène, votiaque *artmi-, arkmi-,* v. MUSz. 852. Halász apporte NyK XXIV 454 encore des données samoyèdes: your. *ñarka* etc., yen. *alikeo* etc., ostiak-samoyède *varga* etc., cam. *urgo,* toutes signifiant 'grand'. Les rapprochements de Budenz ne sont pas acceptables. Chez Halász les données yen. sont erronées, cf. Paasonen KSz. XIII 274. Pour le reste son rapprochement est douteux.

La difficulté réside dans le fait que pour le moment aucun parallèle phonétique n'entraîne l'équation entre les formes mordvines et tchérémisses d'une part et les formes vogoules et ostiaks d'autres part.

Tšeremissi *ku-nare* jne.

Tšeremissi *ku-nare, mo-nare, ma-zarə* 'kui palju' jne. on prof. Y. Wichmann'i poolt nii osadeks lahutatud, nagu ülemal toodud. Kirjutise autor tahab mordva analoogiate varal osutada, et õieti tuleks eraldada *kun-are* jne., algusosa *kun* käsitades genitiiviks pronoomenitüvest *ks-*. (Teine võimalus, et *-n*-s peituks pronominaalsufiks, tuleks autori arvates vähem arvesse.) Järelejäävale osale *-are* = mrd. *-aro* püüab autor leida vasteid obi-ugri keeltest. Täpsemate häälikuparalleelide puudumise tõttu see ühendus küll jääb vaieldavaks.

Modèle de Chariot en Argile

du kourgane no 9 de la localité dite „Les Trois Frères" en pays kalmouk.

Par P. Rykov.

En 1934 j'ai commencé les fouilles du grand kourgane no 9 dans le Ier groupe de kourganes situé à 15—17 kilomètres de la ville d'Elista, dans la République Soviétique Socialiste Autonome des Kalmouks, et connus sous le nom de „Trois Frères". L'un de ces „Frères" était précisément le kourgane no 9. Il avait 62 mètres de diamètre et 7 m. de hauteur, entouré d'un large fossé qui atteignait primitivement deux mètres de profondeur. Les fouilles furent achevées en 1936, la sépulture centrale — principale — ayant été ouverte en 1935. Les comptes-rendus de ces fouilles n'ont pas encore été publiés jusqu'à présent, étant donné que l'étude de tous les kourganes fouillés de ce groupe n'est pas encore achevée. Il ne m'est pas possible de décrire dans cet article la sépulture principale du kourgane no 9 dans son entier, très intéressante dans quelques détails, bien qu'elle ne soit pas très riche en objets. De plus, cela ne me paraît pas nécessaire pour cette raison aussi que je me propose, non pas de donner une description complète de la sépulture principale, mais d'indiquer seulement un objet trouvé dans le remblai du kourgane — quelque chose comme un sacrifice au défunt — en même temps que tout l'ensemble d'objets trouvés ici-même. Cependant, cet objet est intimememt lié, me semble-t-il, à la sépulture principale et il nous permet de reconstituer les détails non conservés d'un objet placé au-dessus de la tombe du guerrier enseveli. Dans la tombe principale on a trouvé un squelette d'homme accompagné d'une

lance à pointe de bronze en forme de feuille, de deux pointes tétraédriques de flèches, en bronze également, et de deux récipients d'argile. En outre il y avait évidemment près du défunt des objets en bois, à en juger d'après les empreintes laissées par eux dans l'argile. Mais ce qui est le plus intéressant, c'est la couverture de la tombe, arrangée de la façon suivante. La fosse carrée de la tombe fut, après l'enterrement, couverte de perches d'une k i b i t k a, d'une natte et d'un épais tapis à ornements géométriques formant raies droites et losanges entre elles. Dans les coins de la tombe l'on avait placé six grandes roues faites de trois planches chacune, et dans la planche du milieu était découpé

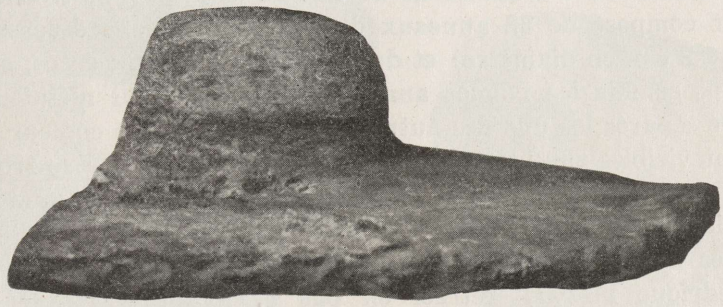


Fig. 1. Moulage en plâtre d'après une empreinte de roue dans la tombe principale.

un puissant moyeu. Les planches du chariot de jadis, qui avait deux roues, s'étaient effondrées dans la tombe, et près de son côté oriental se trouvait aussi un joug. Etant donné que deux roues de plus se trouvaient près du défunt, c'est-à-dire qu'il y en avait, en tout, six, — je suppose qu'il y avait ici jadis un grossier chariot à deux roues, du type de l'araba. De plus, la tombe était entourée d'une clôture basse en pierres, dont des pierres séparées se trouvaient sur les bords de la natte et du tapis. On peut poser tout naturellement la question: sur quelles données sont fondées mes idées sur un pareil arrangement de la construction au-dessus de la tombe? J'ai déjà mentionné les empreintes des objets en bois à l'intérieur de la tombe elle-même; et dans ce cas nous avons toujours la même chose, c'est-à-dire des empreintes tout à fait nettes et excellentes du tapis et de ses dessins, de la natte, des

roues, des perches et du joug, ainsi que des planches de l'araba. Les empreintes s'étaient conservées en un si bon état qu'il fut possible de faire des moulages en plâtre des roues et du joug (Fig. 1) et de photographier les autres.

Passons maintenant à l'objet trouvé dans le remblai du kourgane. Ici, à la profondeur de 1,3 m., presque dans le centre, on a découvert une construction consistant en un amas d'os de jambes et un crâne de veau, en un grand pot d'argile et en une cruche de dimensions moindres. Tout cela était couvert d'une dalle de grès plate et grossièrement taillée, de forme pentagonale. La dalle avait 80 cm. de longueur, 68 cm. de largeur et près de 15 cm. d'épaisseur. A la distance de 30 cm. de la cruche se trouvait un collier composé de 32 anneaux d'os, de dimensions diverses (de 1,5 à 2,2 cm. en diamètre) et de deux petits tuyaux en os, se présentant comme les mêmes anneaux d'os, mais qui n'étaient pas encore séparés les uns des autres. Des traces d'une couleur rouge étaient visibles sur les anneaux. Tout près du collier se trouvait, placé sur un de ses côtés, un objet en argile semblable à une forme grossière de chariot, comme une boîte à ouvertures rectangulaires percées dans ses flancs étroits. Elle était fixée sur un support tétraédrique massif, rétréci en bas et ayant en travers une ouverture ronde et un petit trou à l'un de ses côtés étroits. L'une des ouvertures de la boîte était entourée sur ses bords d'un ornement en forme de ceinture de points. A l'intérieur de cet objet se trouvaient un petit os et une petite pierre de couleur laiteuse semblable à une pendeloque, de forme pentagonale, mais sans trou; et le fond de l'objet était couvert d'un dépôt de quelque matière organique (sang ou graisse). La longueur de l'objet décrit était de 16 cm., la largeur de 10 cm.; la largeur de la paroi au bord, de 3 cm. La longueur du support était de 8 cm. et sa largeur, de 6 cm.

Passant à la question de la destination de l'objet, je dois indiquer un autre objet, trouvé dans le grand kourgane d'Oul qui avait été fouillé par N. I. Vesselovsky au Kouban et dont le contenu a été décrit dans les Comptes Rendus de la Commission d'Archéologie, publiés en 1909—1910 152. Le professeur Dr. A. M. Tallgren, qui en donne la description dans ses Etudes sur le Caucase du Nord (ESA IV 25), dit que M. I. Rostov-

tzev n'envisage pas cet objet comme une „maisonnette", ainsi qu'on le pensait auparavant, mais qu'il le voit pour un chariot et le met en rapport avec des objets semblables de la Cappadoce (voir Chantre Missions scientifiques en Cappadoce, Pl. XX). J'adhère, pour ma part, à cette opinion sur la signification de l'objet, en faisant remarquer que sur la „maisonnette" du kourgane d'Oul on voit nettement, sur ses parois longues, des demi-cercles qui donnent une idée, indéniable, de roues. A mon



Fig. 2—3. Chariot en argile.

grand regret, il ne m'a pas été possible de prendre connaissance des trouvailles de Cappadoce indiquées dans le travail de Chantre et de les comparer ni avec l'objet du kourgane d'Oul ni avec ma trouvaille que je viens de décrire ci-dessus dans le présent article. Si nous considérons cet objet-ci, nous arriverons à cette conclusion qu'il a d'un côté, beaucoup de ressemblance avec la „maisonnette" ou le „chariot" du kourgane d'Oul (Fig. 2, et ESA IV 24 Fig. 9), bien qu'il soit fait d'une manière beaucoup plus simple et grossière. Mais, d'un autre côté, il a un support avec une ouverture ronde transversale, ce qui permet d'admettre l'existence d'un essieu — probablement

un pivot cylindrique en bois sur lequel pouvaient être fixées deux roues (Fig. 3). Un modèle de l'objet décrit, construit au Musée régional de Saratov, avec, en plus, l'essieu, les roues et le timon avec le joug introduit dans l'ouverture faite dans le côté étroit du support de l'original, confirme la vraisemblance de cette interprétation de la destination de l'objet trouvé (Fig. 4). Le caractère massif de la partie inférieure du chariot s'explique, bien entendu, par la matière employée pour la préparation de l'objet, qui était l'argile. Mais en même temps il faut aussi prendre en considération que pour les roues grandes et grossières de semblables chariots devaient avoir en réalité une partie inférieure massive, d'une forme à peu près semblable à celle que nous voyons sur le modèle. Le fait d'avoir trouvé dans le remblai du kourgane no 9 un autre amas d'os de deux grands boeufs — de leurs crânes et de leurs jambes — indique de nouveau précisément l'existence d'un tel mode d'attelage et l'emploi de boeufs à cette époque-là.

Il me semble donc que le modèle de chariot offert en sacrifice, en même temps que d'autres objets, comme par exemple la petite pierre-amulette qui se trouvait dans le chariot et qui symbolisait probablement l'âme du mort, — que ce modèle coïncidait complètement avec le véritable chariot, dont les traces, en forme d'empreintes de roues, de joug et de planches avec des chevilles, ainsi que de poussière de bois pourri, ont été trouvées dans la tombe principale de ce kourgane.

Les dimensions du chariot ou de l'araba réel conservé dans le kourgane mentionné no 9 étaient approximativement les suivantes: la longueur des planches, probablement à partir du fond du chariot, atteignait 2 mètres, et leur largeur 28—30 centimètres. Les planches étaient quelque peu arrondies à un bout (l'autre bout ne s'est pas conservé dans les empreintes). Le diamètre de chaque roue était de 67 cm., leur épaisseur atteignait 10 cm., la planche du milieu, avec le moyeu pour y placer l'essieu, avait 25 cm. de largeur. Le moyeu avait 22 cm. de diamètre, et le diamètre de l'essieu était de 6 cm. La largeur du chariot atteignait — à en juger d'après les empreintes des planches — 1—1,25 m. Le rapport de la longueur à la largeur du modèle

d'araba en argile correspondait exactement au rapport dans la véritable araba dont les restes ont été trouvés dans le kourgane no 9.

Je toucherai un peu à la question de l'époque à laquelle on peut faire remonter et la sépulture de la tombe principale du kourgane no 9 et le lieu sacrificatoire où l'on a trouvé le chariot-araba en argile.

La pointe de lance en bronze et les pointes tétraédriques de flèches, en bronze aussi, ainsi que les récipients en argile, re-

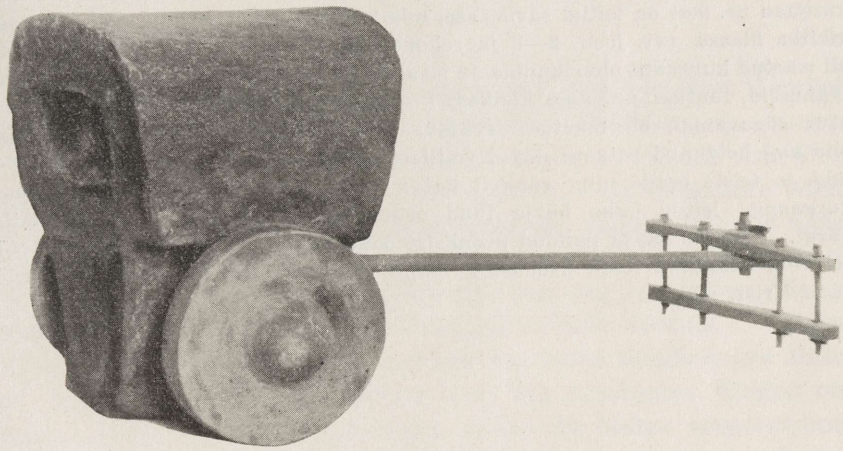


Fig. 4. Modèle reconstruit du chariot.

montent sans aucun doute à la fin de l'époque de bronze. La même observation peut aussi être faite en ce qui concerne la poterie. Ce type de poteries est ordinairement trouvé dans des sépultures des remblais de kourganes avec des squelettes d'enfants, en même temps que des poteries plus grossières. D'où il s'ensuit que nous avons, pour le chariot-araba que nous venons de décrire, les mêmes limites chronologiques, définies comme étant la fin du IIe millénaire avant notre ère.

Il est hors de doute que l'étude ultérieure des monuments archéologiques découverts dans les groupes de kourganes de la région des „Trois Frères" et qui présentent un nombre considérable d'objets en pierre, en particulier en silex, en bronze et en

os, donnera des résultats très importants pour l'explication du caractère de la civilisation de l'époque de bronze sur le territoire de la Basse-Volga et des steppes aux confins du Caucase septentrional.

Savist „kibitka" mudel n. n. „Kolme Venna" kurgaanist nr. 9 kalmõkkide maal.

Kalmõkkide Autonoomse Sotsialistliku Vabariigi piirkonnast, Elista linnast 15—17 km kaugusel asuva n. n. „Kolme Venna" kurgaanide rühma kurgaan nr. 9-st on leitud savist ese, mis kujutab pealt kaetud kahe rattaga kibitka ülaosa (vt. joon. 2—3 ja rekonstruktsioon joon. 4). Kibitka mudel oli maetud kurgaani ohvriannina ja sisaldas orgaanilise aine (vere või rasva) jäänuseid, luutüki ja valge kivikese — nähtavasti amuleti. Surnu ise, mis asus sügavamal, oli maetud arvatavasti samasugusesse vankrisse, millest olid alal hoidunud rataste jäljed (millest tehtud kipsist mulaaž, vt. joon. 4) ikke ja teiste osade ning vankrit katva mati ja vaiba jäänuseid. Samast kurgaanist leitud kahe härja luud osutavad, et vankri veoks tarvitatigi härgi. Surnule kaasa pandud pronksist odaotsa, nooleotsa ja savinõude põhjal võib dateerida leidu pronksaja lõppu, s. o. II. aastatuhande lõpupoolde enne Krist. sünd.

Über die russischen Riegengebäude im Kreise Petseri.

Von G. Ränk.

Die junge estnische Ethnographie hat sich bis jetzt ziemlich wenig der Ethnographie der russischen Bevölkerung unserer Grenzgebiete widmen können, obgleich dieses zweifellos zum Programm unserer zukünftigen Arbeit gehört. Als besonders wichtige Aufgabe gilt dabei die Erforschung der Riegengebäude unserer Ostseegebiete. Die bisherigen Resultate zeigen ja auch deutlich, dass zwischen unserer Wohnriege und den russischen Riegen sicherlich eine typologische Verwandtschaft besteht [1]. Dabei haben wir uns hauptsächlich nur auf das recht beschränkte Material, welches jenseits der Grenze über die russischen Riegen publiziert worden ist, stützen können, sodass die bisher vorgenommenen Forschungen noch gar manche Frage ungelöst gelassen haben. Zu welchen russischen Riegen unsere Wohnriege engere Beziehung hat, ob zu den nördlichen grossrussischen oder zu den weissrussischen, welchen Anteil die Esten (und andere ostseefinnische und baltische Völker) an der Entwicklung des osteuropäischen Riegentypus hatten — das sind Fragen, zu deren Klärung wir vorderhand Material benötigen. Als Materialbeitrag ist auch die vorliegende kurze Übersicht über den russischen Riegentypus von Petseri gedacht; sie beruht auf Wahrnehmungen und Skizzen von Verf., die auf zwei kurzen Forschungsreisen in den Jahren 1929 und 1937 in dem Bezirk Petseri neben anderen Aufzeichnungen gemacht worden sind.

---

[1] Vgl. J. Manninen Die Sachkultur Estlands II. Sonderabhandlungen der Gelehrten Estnischen Gesellschaft II (Tartu 1933) 298 ff.

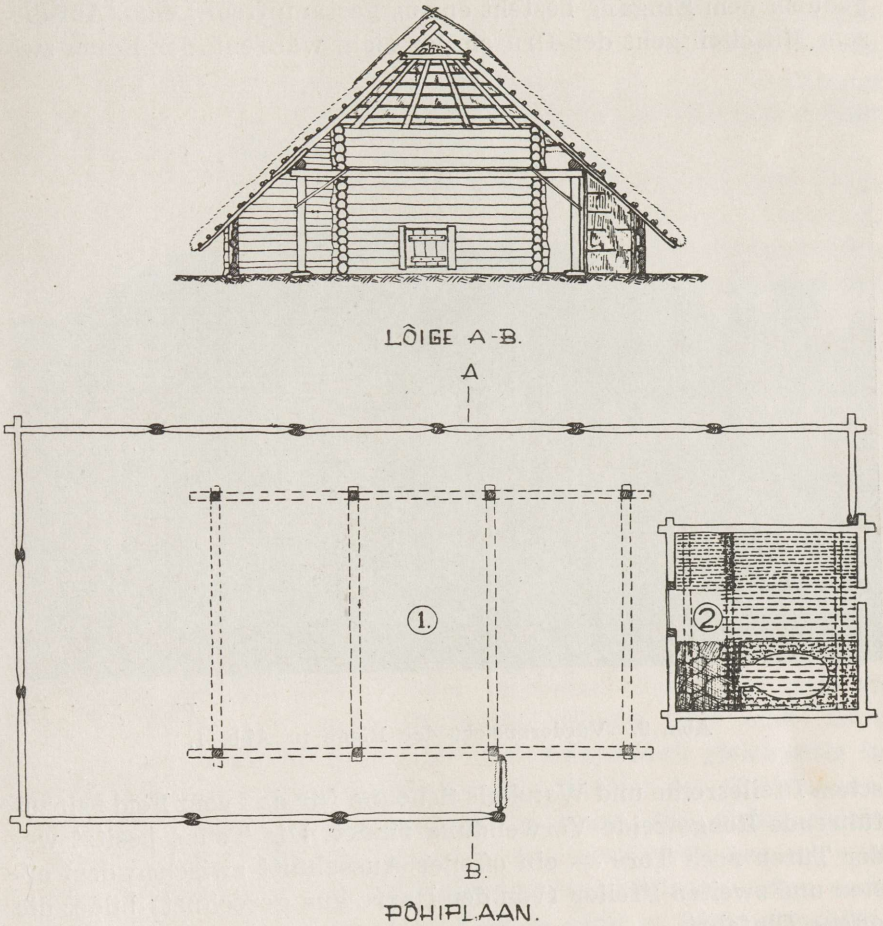
Bevor wir auf eine nähere Betrachtung eingehen, sei bemerkt, dass die zu behandelnden Riegen keine Wohnriegen darstellen, denn bei den Russen (wie grösstenteils auch bei den Setukesen) ist das Wohngebäude immer von der Riege getrennt errichtet worden. Deshalb haben die russischen Riegen auch ihren Charakter in viel reinerer Form beibehalten, und ihr Entwicklungsgang hat eine andere Richtung genommen als der der estnischen Wohnriegen.

Die dortigen Riegen haben auch in der Bautechnik ethnographisch interessante Einzelheiten bewahrt: zwischen Ständern gestapelte niedrige Wände, mit Rutenbändern an die Sparren befestigtes Dachstangenwerk und dünne Strohdächer sind Züge, die sofort ins Auge fallen. Als konkrete Beispiele könnten hier die Beschreibungen dreier Riegengebäude aus dem Bezirk Petseri angeführt werden.

1. Riege des Ignasovschen Bauernhofs im Dorf Luki, Gemeinde Irboska, einige Kilometer von der estnisch-russischen Grenze entfernt, auf einem reinrussischen Siedlungsgebiet. Wie aus dem Grundriss (Abb. 1) ersichtlich, besteht das Riegengebäude aus zwei Räumen: einer grossen Tenne (гумно) und einer an einer Ecke in diese hineingebauten Getreidedarre (рей). Da der Balkenkörper jeden Raumes einen selbständigen Bau darstellt, ist der konstruktive Zusammenhang beider Räume ziemlich locker; nur das gemeinsame, im Tennenteil dem Erdboden recht nah kommende Strohdach bildet das hauptsächlichste Bindeglied, welches den erwähnten Räumen den Charakter eines ganzen Riegengebäudes verleiht (vgl. Abb. 2).

Vom Grundraum des Gebäudes füllt die Tenne den hauptsächlichsten Teil aus. Sie umfasst vor der Darre eine Bodenfläche von 160 Quadratmetern, der sich ein Raum von ca. 12 Quadratmetern als schmaler Spreuschuppen neben der Darre anschliesst. Die Wände dieser Tenne sind recht niedrig (1,2 m) und von schwacher und nachlässigerer Bauart: sie bestehen aus kurzen Balken, die mit ihren dünn verhauenen Enden zwischen Ständer eingefügt sind. Der schwache Wandaufbau wird durch den Umstand möglich, dass das Gewicht des Daches bei diesen Tennen nicht auf den Wänden ruht, sondern auf acht starken (2,5 m hohen) Pfeilern, die paarweise untereinander durch

Quersparren verbunden sind. Auf die Enden der Quersparren sind der Pfeilerreihe parallele Tragbalken eingefügt, die ihrerseits den Stützpunkt für die Sparren bilden (siehe Abb. 1).



Gez. v. Verf. 1937.

Abb. 1. Querschnitt und Grundriss der Riege des Ignassovschen Bauernhofs im Dorf Luki (P. 1). 1. Tenne (гумно), 2. Darre (рей).

Da die Dachfläche ziemlich breit ist, reichen die Sparren nicht vom First bis zur Traufe, sondern sind gewöhnlich bei den Tragbalken angefügt. Der Dachteil über der Darre stützt sich selbstverständlich auf Balkenwände. Der Tenne fehlt die Decke; auf

die Tragbalken sind an einer Seite nur einige lose Latten gelegt, auf die Strohbündel gestapelt werden. Den Fussboden bildet gewöhnlich ebene Erde; nur im Mittelteil zwischen den Pfeilern gegenüber dem Eingang besteht er aus gestampftem Lehm. Auf diesem Mittelteil geht der Drusch vor sich, während der Raum zwi-



Photo Verf. 1937.

Abb. 2. Vorderansicht der Riege in Abb. 1.

schen Pfeilerreihe und Wand als Scheune für das vom Felde einzuführende Rohgetreide Verwendung findet. Die Tenne besitzt weder Türen noch Tore — ein offener Ausschnitt zwischen dem ersten und zweiten Pfeiler (von der Darre aus gerechnet) bildet die offene Einfahrt.

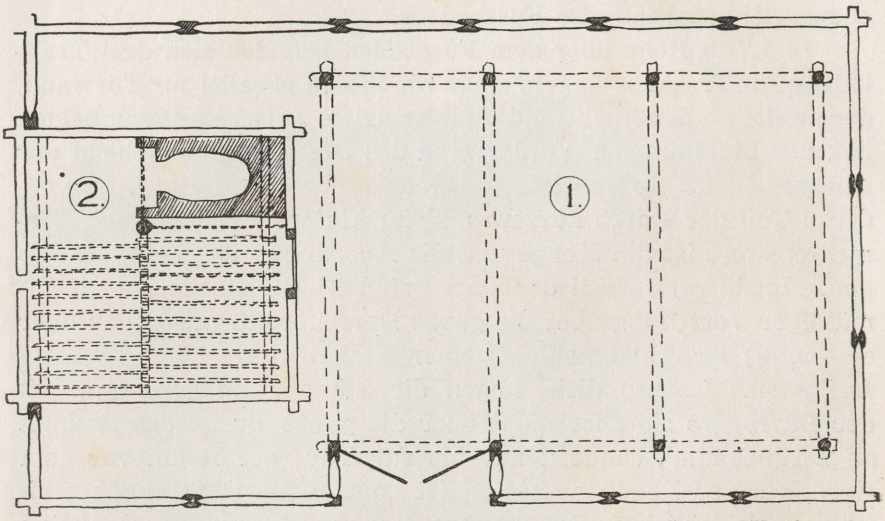
Die Getreidedarre stellt einen Blockbau von 4,8 × 4,8 m Flächenraum bei einer Höhe von 3,6 m dar, auf dem eine ebenfalls aus Balken bestehende Lage ist. Die Bauart der Wände ist stark, und die Fugen zwischen den einzelnen Balken mit Moos gedichtet. Dieser Raum steht mit der Tenne durch eine niedere Tür in Verbindung. Das Tageslicht dringt durch eine viereckige Öffnung in der der Tür gegenüberliegenden Wand ein. An der Stelle der

Lichtöffnung befindet sich oberhalb der Trockenstangen noch eine kleinere Öffnung, die zum Herauslassen des Dampfes während des Trockenprozesses dient. Rechts vom Eingang steht der Riegenofen mit der Öffnung zur Türwand hin. Der Ofen, charakteristisch langgestreckt (2,95 m) und niedrig, ist aus Ziegelsteinen ohne Hitzsteine errichtet. Der Fussboden vor der Ofenöffnung ist ungefähr 30—40 cm vertieft, und auch der Ofenboden liegt ebensoviel unterhalb des Fussbodens.

In 1,7 m Höhe über dem Fussboden befinden sich drei Tragbalken für Trockenstangen, einer von diesen parallel zur Türwand, der zweite an der Rückwand und der dritte zwischen diesen beiden in einer Linie mit der Vorderwand des Ofens. Entsprechend der Anzahl der Tragbalken gibt es zweierlei Trockenstangen, im vorderen Teil der Darre kürzere und im hinteren Teil längere. Bemerkenswert ist die Menge und die Anordnung der Trockenstangen. Im hinteren Teil der Darre sind 31 Stück, die bei gleichmässiger Verteilung über die ganze Darrenbreite (also auch über den Ofen) zwischen sich nur einen Zwischenraum von 7—8 cm freilassen. Ebenso dicht liegen die Stangen im vorderen Teil der Darre, wo sie aber nicht über die ganze Breite des Raumes angeordnet sind, sondern nur bis zur Tür; der Raum vor dem Herd, wo der Rauch aufsteigt, ist so von Trockenstangen frei. Wegen der Dichte der Trockenstangen kommt auch keine Stapelung des Getreides nach gewissen Stangengruppen in Frage, wie es bei den estnischen Riegen der Fall ist[1], sondern hier wird das ganze Trockenstangenwerk gleichzeitig in Dienst gestellt, wobei dem Stapler die Garben von der stangenfreien Stelle bei der Tür zugeworfen werden. Das dichte gleichmässige Trockengestänge erinnert also gewissermassen an eine undichte Lattendecke; den Deckencharakter hilft ausserdem noch der Umstand betonen, dass die Stangen nicht so leicht verschiebbar sind wie bei den estnischen Wohnriegen, sondern in besonderen Vertiefungen der Tragbalken ihren Sitz haben. Somit ist die Stellung der Trockenstangen nicht durch blosses Schieben längs

[1] Op. cit. 209; J. Mark Über das Roggendreschen bei den Esten. Sb. GEG 1931 (Tartu 1932) 334, Abb. 8; Ders. Neue Bemerkungen über das Dreschen und Ernten bei den Esten. Sb. GEG 1932 (Tartu 1935) 103, 105 ff.

dem Traggebälk zu verändern, sondern die Stangen müssen im Bedarfsfall aus ihren Vertiefungen herausgehoben werden. Es sei hier aber erwähnt, dass die hiesige russische Stapelart überhaupt keine Verschiebung der Trockenstangen notwendig erscheinen lässt; auch kann die permanente Stellung der Trockenstangen (der niedrige Raum unter den Trockenstangen) dem Dreschen nicht hinderlich sein, da dieses Verfahren dort gar nicht in der



Gez. v. Verf. 1937.

Abb. 3. Grundriss der Riege des Kažurinschen Bauernhofs (P. 2).

Darre vor sich geht, sondern ausschliesslich auf der Tenne. Die auf der Darre getrockneten Garben werden durch die Tür in die Tenne befördert, wo sie erst auf der Schlagbank geschlagen und dann auf dem Fussboden mit dem Dreschknüttel oder Dreschflegel nochmals ausgeklopft werden.

Das Alter der Riege ist nur so weit ermittelt, dass der Grossvater des fünfundsiebzigjährigen jetzigen Altwirtes, Wassili Ignasov, sie errichtet hat.

2. Die Riege des Kažurinschen Bauernhofs im selben Dorf ist von gleichem Typus und weist nur in kleineren Einzelheiten Abweichungen auf (vgl. Abb. 3, 4). Zuvorderst ist der Umstand bemerkenswert, dass die Tenne hier die Darre weit mehr umfasst, sodass an beiden Längsseiten

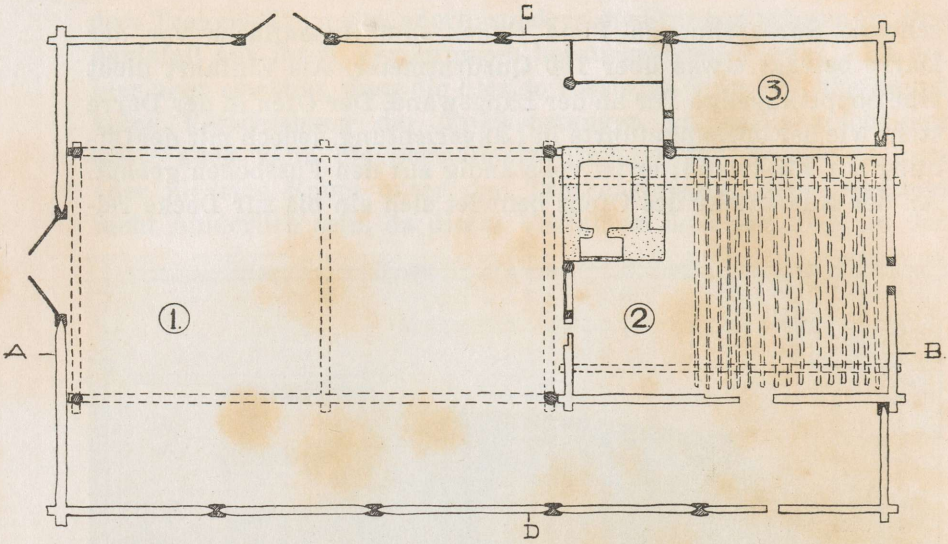
schmale Spreuschuppen Platz finden; die Bodenfläche vor der Darre beträgt etwas über 100 Quadratmeter. Als Einfahrt dient eine doppelflügelige Tür an der Längswand. Der Ofen in der Darre steht wie der obenangeführte in Längsrichtung, jedoch mit der Öffnung zur Rückwand; er ist vollständig auf den Fussboden gebaut. An der Aussenecke des Ofens befindet sich ein bis zur Decke rei-



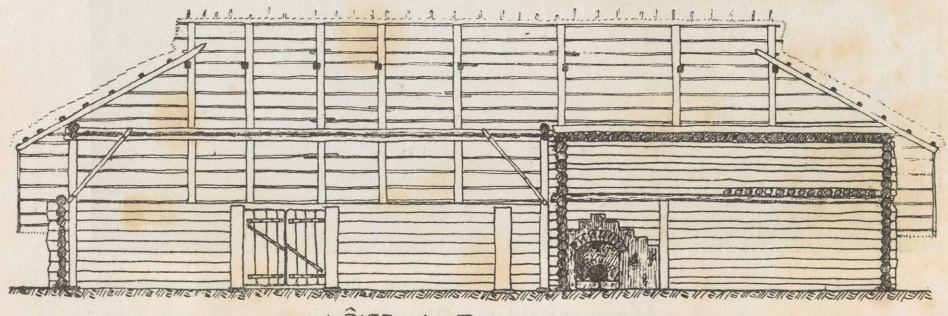
Photo Verf. 1937.

Abb. 4. Aussenansicht der Riege in Abb. 3.

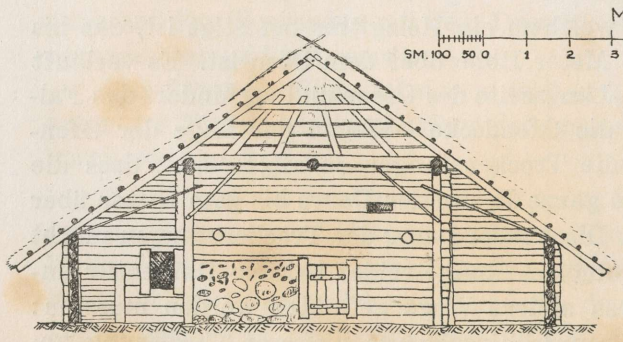
chender Pfosten, an welchem ein Holzgitter befestigt ist, das bis ungefähr anderthalb Meter Höhe über dem Ofen ist. Es verläuft parallel zur äusseren Längsseite des Ofens und verhindert das Fallen der Garben auf die Ofendecke. Wegen der Lage der Ofenmündung sind hier die Trockenstangen so angeordnet, dass die vorderen Stangen die ganze Breite der Darre bis zum Gitter über dem Ofen bedecken. Diese Anordnung der Trockenstangen macht eine Heraufbeförderung des Rohgetreides bei der Darrentür unmöglich, sodass hierzu andere Wege gefunden werden mussten: über der Darrentür wurde eine zweite kleinere Türöffnung ge-



PÕHIPLAAN.



LÕIGE A-B.



LÕIGE C-D.

Abb. 5. Grundriss, Längs- und Querschnitt der Riege des Bauernhofs „Pählimäe" im Dorf Perese. Ges. v. Verf. 1929.



Abb. 6. Riege von Abb. 5, vom Darrenende aus. Photo Verf. 1929.



Photo Verf. 1929.

Abb. 7. Aussenansicht einer Riege mit Giebeleingang wie in Abb. 5.
Kr. Petseri, Gem. Järvesuu.

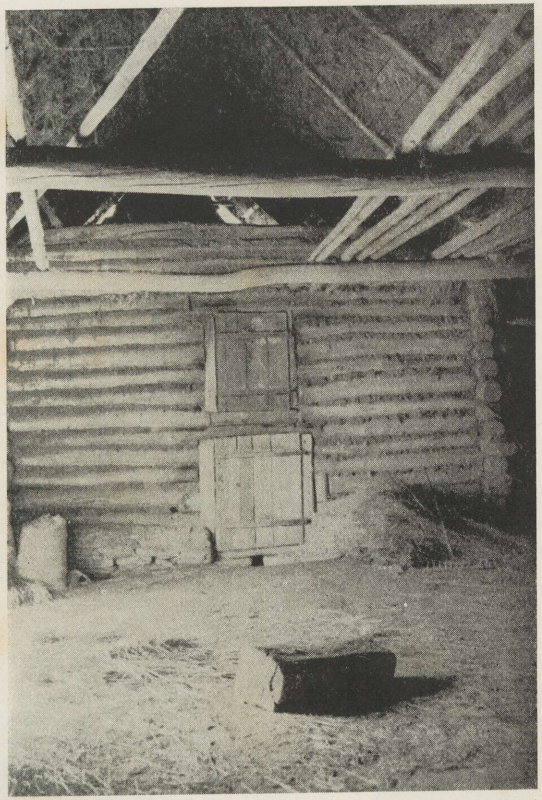


Photo Verf. 1929.

Abb. 8. Riege von Abb. 3. Blick von der Tenne auf die Darre.

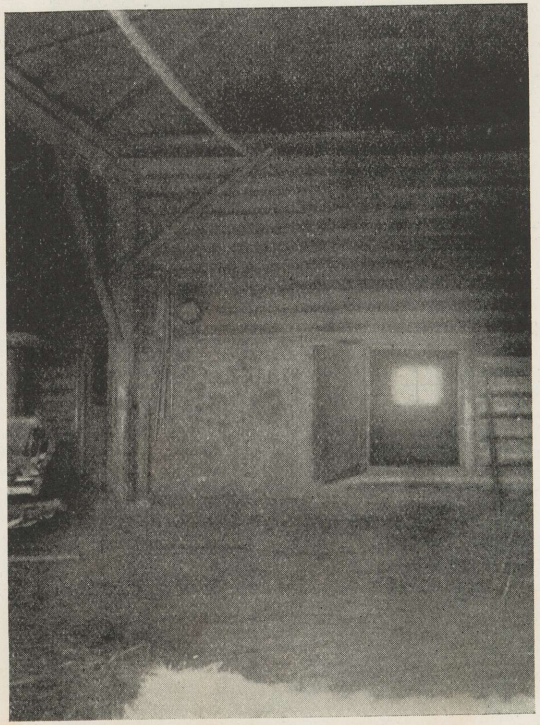


Photo Verf. 1929.

Abb. 9. Innenansicht der Riege Abb. 5, 6. Blick auf die Darre.

schaffen, durch welche die Garben dem Stapler direkt aus der Tenne auf die Trockenstangen gereicht werden (vgl. Abb. 8).

Die Höhe der Darre beläuft sich auf 3,4 m, diejenige vom Fussboden bis zu den Trockenstangen auf 1,7 m; der Flächeninhalt des Fussbodens beträgt 5,3 × 5,3 m. Nach Angaben des Altwirtes vom Nachbarhof, V. Ignasov, hat die Darre ihre heutige Gestalt erst bei späteren Umbauten erhalten (sie soll bedeutend jünger sein als die vorherbeschriebene), da die alten Darren keine Doppeltüren kannten.

3. Die Riege des Bauernhofs „Pähklimäe" im Dorfe Perese, Gemeinde Mäe, ungefähr 3 km von der Grenze von Võru-Petseri, gehört zwar einem Esten, ist aber dem Typus nach in den Hauptzügen zu derselben russischen Riegengruppe zu rechnen (vgl. Abb. 5, 6, 9). Augenfällig sind immerhin einige Abweichungen. So hat die Tenne zwei Eingänge — einen in der Giebel-, den anderen in der Seitenwand; das Riegendach ruht hier nur auf zwei Paar Pfeilern, dagegen sind die Tragbalken doppelt. Einer der Seitenräume zwischen Darre und Tenne ist von dem Gesamtraum der Tenne durch eine Zwischenwand getrennt (in Abb. 5 mit Nr. 3 bezeichnet). In den geschlossenen Raum, der für die Spreu bestimmt ist, führt eine kleine Tür. Ausserhalb ist neben dieser noch ein zweiter kleinerer, aus Brettern zusammengefügter Aufbewahrungsraum für die Spreu errichtet. Die Bodenfläche der Tenne beträgt vor der Darre 12 × 11 m.

Die Länge der Darre beläuft sich auf 7 m, die Breite auf 5,5 m und die Höhe auf 4 m. Ungefähr in halber Raumhöhe befinden sich die Trockenstangen. Der Ofen ist in Querrichtung erbaut, mit der Öffnung gegen die Verbindungstür von Darre und Tenne. Seine Höhe übersteigt diejenige des obenbeschriebenen um ein Beträchtliches und erinnert in seiner Form an die ostestnischen Stubenöfen (der vordere Teil stufenmässig aufgebaut, die Aussenseite steil, niedriger als die Ofendecke). Entsprechend der Lage des Ofens sind auch die Trockenstangen quer zur Längsachse des Gebäudes angeordnet. Sie sind im Vergleich zu den obenerwähnten dicker und auf den Tragbalken verschiebbar; ihre Anzahl um die Hälfte geringer (16 Stück). Für die Beleuchtung des Raumes ist besser gesorgt: die eine verhältnismässig grosse offene Lichtöffnung ist in der äusseren Giebelwand der Darre und

eine zweite mit Vorschiebeladen versehene Öffnung in der Seitenwand. Der besseren Lichtzufuhr wegen ist auch die Längswand der Tenne mit einer kleinen Öffnung versehen. Zur Herausleitung des Dampfes hat die Zwischenwand von Darre und Tenne oberhalb der Trockenstangen eine viereckige Öffnung *(otspaja)* erhalten, die je nach Bedarf mittels eines Schiebeladens geöffnet oder geschlossen werden kann. Über das Alter des Gebäudes fehlen genaue Angaben; die Bauzeit fällt jedoch bestimmt in das vorige Jahrhundert.

Es ist schon oben auf die grundsätzliche typologische Verwandtschaft der estnischen Wohnriege mit den östlichen Riegengebäuden hingewiesen worden; diese Verwandtschaft erscheint in elementarster Gestalt im Grundriss und der ungleichen Höhe von Darre und Tenne. Die unterscheidenden Einzelheiten der hier beschriebenen russischen Riegen von den primitiveren Formen der estnischen Wohnriegen könnten folgendermassen zusammengefasst werden:

1. Das Dach der russischen Tenne von Petseri stützt sich auf eine besondere Tragkonstruktion, welche den Riegen Innerestlands fremd ist. 2. Diese Tragkonstruktion ermöglicht es, die Dachfläche beinahe bis zum Erdboden zu verlängern und die Wände auf ein Minimum zu reduzieren. 3. Den russischen Tennen fehlt jegliche Decke, während die estnischen wenigstens eine dichte Abdeckung aus Latten aufweisen. 4. Die russischen Tennen besitzen nur einen Eingang in der Längswand, die estnischen haben je einen auf beiden Seiten. 5. Im Gegensatz zu dem dicht angeordneten und nicht verschiebbaren Trockengestänge der russischen Getreidedarren findet sich in den estnischen Darren eine kleinere Anzahl von verschiebbaren Trockenstangen; auch kommt in den estnischen Bauernriegen eine Anordnung von zweierlei Trockenstangen in gleicher Richtung auf drei Tragbalken höchst selten vor. 6. Ungewöhnlich ist bei den estnischen Getreidedarren die Längslage des Riegenofens.

Die erwähnten Unterschiede gelten in vollem Umfang nur für die russischen Riegen des Dorfes Luki (P. 1 u. 2), während sie sich auf die Riege des Bauernhofs „Pähklimäe“ (P. 3) an der Grenze von Võru-Petseri nur teilweise anwenden lassen; diese Getreidedarre mit ihren verschiebbaren Trockenstangen, ihrem

Ofen und Schiebeladen ist den estnischen Wohnriegen vollständig ähnlich und hat sich als solche augenscheinlich in Analogie mit den diesseits der Grenze von Petseri gelegenen estnischen Wohnriegen entwickelt. Die letztgenannte Riege ist zugleich ein Beispiel dafür, wie sich das ursprüngliche Riegengebäude den menschlichen Lebensgewohnheiten immer mehr anpassen kann, obgleich sich nicht alle bezeichneten Verschiedenheiten (die Höhe der Tennenwände, die Tragkonstruktion des Daches) damit erklären lassen. Hier haben die beiderseits der Nationalitätsgrenze herrschenden baukulturellen Traditionen mitgewirkt, deren räumlichen Umfang und historische Schichtung wir erst auf Grund vollständigeren und umfassenderen Materials entziffern können.

Petseri maakonna vene reheehitisist.

Autor toob ülevaate Petseri vene reheehitisist kolme konkreetse näite põhjal, milledest kaks on Irboska vallast Luki külast puhtvenelaste asualalt ja kolmas on Põhja-Petserimaalt Setu-Võru piiri lähedalt Perese külast. Vene rehtedel on teatavat tüpoloogilist sugulust meie elurehega, kuid ka jooni, mis vene rehtesid meie elurehe algelisemaist tüüpidest eraldavad. Neiks eraldavaiks jooniks on vene rehtede juures: 1. eriline postidele toetuv katuse kandekonstruktsioon, 2. räästastega peaaegu maani ulatuv lai katus, 3. täieline rehealuse lae puudumine, 4. üksainus külguks rehe alla, 5. tihe parrestik rehetoas, kusjuures parred ei ole lükatavad, vaid on paigutatud igaüks oma asemesse, ja lõpuks 6. ahju pikisuunaline asend, mis eesti rehetubades esineb harva.

Loeteldud erinevused maksavad kogu ulatuses ainult Luki küla puhtvene rehtede kohta (p. 1 ja 2), kuna need vastu Võru-Setu piiri asuva Pähklimäe talu rehe (p. 3) kohta on ainult osaliselt maksvad; see rehetuba oma liikuvate partega, ahju ja lükandluukidega on täiesti eesti elurehele sarnanev ja nähtavasti kujunenudki niisuguseks siinpool Petseri piiri asuvate eesti elurehtede analoogial. Viimane rehi on ühtlasi ka näiteks, kuidas algupärane reheehitis võib muutuda inimese eluviisidele vastavamaks, kuigi kõik märgitud erinevused (rehealuse seinte kõrgus, katuse kandekonstruktsioon) ei lase end küll ainult sel pinnal seletada. Siin on kahtlemata mõju avaldanud kummalgi pool rahvuspiiri maksvad ehituskultuurilised traditsioonid, mille ruumilist ulatust ja ajaloolist kihistust võime lahti mõistatama hakata ainult kord täielikuma ja ulatuslikuma materjali põhjal.

Konsonantide afektiivsest geminatsioonist eestis.

Andrus Saareste.

Vähem intellektuaalses kõnendis tunde- ja tahterõhulisemate sõnade pearõhulistes silpides teatavasti häälikute kvantiteet pikeneb[1], eestis näit. ühisk. *χ́ūmal* | *kuᴅas‿naᴅ kê̯listavaᴅ* | *kê̯listavaᴅ* 'Jumal, kuidas nad kõlistavad!', *torre ap̆pù pîm oṅ tänà!*, *verri‿punane! kut̆tà!?* 'kuidas (väga afektiivselt)', *tulk̆kè!* 'tulge (v. afekt.)', *r̄umal inimene!* ~ *rum̆màl inimene!*, *maha türrannia!* (esines ühel plangukirjal), Jõh *kül̀‿oṅ sie e̯mmet̆ti īlus luòm!*, Pal *minè no sinà pak̀kan!* 'mine no sina pagan!', Saa (vihaselt) *kur̆rat̀!* (haril.: *kurat̀*), Kam *kur̆ràm!*, Kaa *jät̀ka jum̆màl leìʙa!*, Kaa rahvalaulus *ol̆ɢù nüit jum̆mal tänat̆tuᴅ!*, KeiUksnurme *jät̀ku jum̆màl leïvale!*, KosNõrava *jät̀ku jum̆màl teïjè leïvale!* (haril. neis murdeis *jumàl*) jne. Afektiivse vältepike-

---

[1] Selle küsimuse käsitlustest mitte-soomeugrilise ainestiku põhjal nimetatagu: Max Bravmann Des effets de l'accentuation emphatique sur la formation de la langue en sémitique. Mém. de la Soc. de Ling. de Paris XXIII (1935) 329—58 (kus algul selgitatakse ka afektiivset geminatsiooni), F. Sommer Stimmung und Laut. Germ.-rom. Monatsschr. VIII (1920) 129—41, 193—204. Lühemaid märkusi vt. O. Jespersen Language (6. tr., 1934) 276—7.

Eraldi vokaali vältuse ja lause tundeväärtuste sõltuvuse kohta vt. K. Ketterer Psychologisches Moment und Vokalquantität in der allmannischen Mundart von Lenzkirch im Schwarzwald. Germ. Bibl. II, nr. 27. (Heidelb. 1930).

Reduplikatsiooni ainult sõnavaralises (etümoloogilises) mõttes (tüüpe „hirmus ilus", „ilusate ilus", „sinine sinine meri") käsitleb Erich Hofmann teoses Ausdrucksverstärkung. Untersuchung zur etymologischen Verstärkung und zum Gebrauch der Steierungsadverbia im Balto-Slavischen und in anderen indogermanischen Sprachen. Ergänzungshefte zur Zschr. f. vergl. Sprachforschung 9 (1930).

nemise alanähtust, üksikkonsonandi geminatsiooni (või ainult pikendust?) võime kuulda isegi keeltes, mille struktuurile geminaatkonsonandid pole üldse omased, nii näit. prants. *žammę̀!* 'jamais (väga afekt.)', venes Добрый день, Юрppa! (kuuldud raadio kuuldemängust) jne.

Juba ühes varemas kirjutuses[1] üldse tundelikkuse mõjustusi kõnendi laadile jälgides sattus allakirjutanu juhtima tähelepanu eesti keeles reale faktidele, mis näitavad, et algselt afektiivsed keelekujud keeles afektiivsusest vabanedes, s. o. stiili alalt mõistuslikku, n. ö. normaalsesse kõnepruuki siirdudes, ometi hoiavad alal esialgu tundemõjudel tekkinud häälikupikkusi, näit. *iialgi (īalgi < ialgi < *iγälläγik), issa meie (ìssa meïje), taèva ìssa (< isä), issand (ìssand* 'Jumal, seigneur' < *isand < isäntä)* jne. Juba seal tuli lähemalt käsitlusele üksikkonsonandi gemineerumise juhtumid deminutiivseis tuletistes, näit. sõnast *munà* kujundatud vähendussufiksi *-i*[2] *(?< ęi)* varal *munni > muñ'*, algselt 'munake', siis 'testiikel' ja lõpuks 'mehe suguelund'. Vahepeal kogunenud täielikum sellekohane ainestik eesti keeles lubab seda morfoloogilist kujundamisviisi eestis nüüd uuesti ja üksikasjalikumalt arutleda. Olgu siin tähendatud, et afektiga seletuvat häälikuvälte pikenemist soome keeles on varem lühemalt puudutanud juba K. B. Wiklund Le Monde Oriental IX (1915) 216 jj., Virittäja XXV (1921) 10 (käsitledes juhtusid nagu sm. **hīti > hīsi ~ hitto*) ja J. Mägiste *-oi-, -ęi*-dem., § 25, eesti alal ka L. Kettunen, näit Kod *nìmmelt* 'nimelt', e. *īalgi* (Kod. Kons. 150) seletamisel.

Eesti ühiskeelest ja murretest[3] on võimalik olnud märkida geminaatkonsonante sisaldavaid järgnevaid kahesilbilisi peamiselt *-i*-tüvesid, vähemal arvul ka *e*- ja *u*-tüvesid, mis on kujunenud, õieti siis deriveerunud kahesilbilistest tüvedest, kus sellele geminaadile vastab algupärane intervokaalne üksikkonsonant:

---

1 Tundmused tegurina keelearengus. Eesti Keel VI (1927) 161—184, 199—205 (ka eriraamatukesena).

2 Selle kohta ligemalt J. Mägiste *-oi-, -ęi*-dem., § 43.

3 Ainestik autori isiklikest kogudest ja EKA-st. Mõned teated (MMg) prof. J. Mägistelt.

1. *emm* g. *emme* 'ema' (Wd.), *emm* g. *emma* (Lä) 'vanavanaema(?)' (Wd.), haril. lastekeeles Sa, Lä jm.[1] *em̄* g. *em̆mè* 'ema', Pöi *tu̯at ja em̄* 'taat ja eit', Muh *em̄* g. *em̆mè: siè uò igavene e.!* (paksu inimese kohta), Vän *tätti em̆me* 'taat ja eit' ~ Rei (lsk.) *em̆mi* 'ema', KuuTapurla (lsk.) *emmi* 'ema', TürPiiumetsa (lsk.) *em̆mè* 'ema'.

~ e. *ema (emä, imä)* 'mère' ~ sm. *emä* 'mère (en parlant des animaux)' jne. Arvatavasti *emä* + *e̯i* > *eme̯i* > *emme̯i* > *em̄*[2].

2. *hakk* g. *haku*, esineb väljasurnud sõnana (†) Wd-il, tähenduses 'Gesträuch (pt), Maie (G)' (Wd.) ~ ? *hakid*, hakipuud 'katuse malgad' (Wd.) ~ *?? hakk, -i, hakkjalg* 'väike viljakuhilas põllul, vilja kuivatamiseks' (Wd.), praegu murdeis üle kogu Eesti tarvitusel kujul *ak̆* g. *ak̆kì* ~ *ak̄* g. *akki* ~ *aⁱk̄* g. *ak̆kì* ~ *ak̄'* g. *ak̆kì* ~ *aek̄* g. *ak̆kì* ~ *hak̄* g. *hak̆kì* ~ *hak̄'* g. *hak̆kì*, pl. *ak̆kìD, hak̆kìD* ~ *ak̆kì* g. *akki* jne. = *hak̆jalG, ak̆jalG* jne., pl. *ak̆jalaD* tähenduses 'talivilja kuhilas, väike naber (= $^1/_2$ kuhilat = $^1/_4$ koormat, harilikult koostatud nii, et 9 vihku on poolviltu üksteise vastu otstega kokku pandud ja 1 vihk on peaks peal (kohati hakkjala suurus siiski 15—25 vihku)'.

~ ? e. *haga* g. *haga (haa)* ~ *hagu* g. *hao* 'peenem oks, eriti murtult ehk kuivanult', kaera h. 'kaera kahu', *haod* 'ramilles, fagot' ~ sm. *hako* 'branche, rameau de pin ou de sapin'. *Hakk (-u)* ja *? hakk (-i)* oleks algselt siis tähendanud 'väikest haga, oksakest'. Sealt semasioloogiline areng astmeni 'väike viljanaber' on aga õigegi küsitav, mispärast tõenäolikumaks peame ikkagi vilja *haki* ühendamist linnunimega *hakk (-i)* 'corvus monedula', kus piltlik käsitlus on mõistetav, vrd. *hundijalg* '4 vihust koosnev väike kaerakuhilas' (Wd.), lina *mehis* 'kitsas, kõrge, inimesekujuline linahunnik (teivas keskel)'. Samal viisil võiks olla seletatav ka katuse *hakid*, vrd. katuse *varesed, varespuud.*

3. *hül'l* g. *hül'li* (Sa, Hi) '(kalevist) meestemüts (lambanahkse meerdega)', kätas-h., sarik-h. (Wd.), Rei *ül* g. *üll̆i* 'talvine peakate', Phl *hül* g. *hüll̆i* 'meeste talvemüts kõrvadega, läki-

[1] Teateid: Khk, Mus, Kaa, Krj, Püh, Pöi, Muh, Kse, VJg, KJn.

[2] Vrd. J. Mägiste op. cit. 5.

läki', Krj *keťtàz-ül'* 'must, karvane meestemüts', *raťtàz-ül'* karvase lambanahaga piiratud, punase lagipealsega naistemüts', *sarik̀-ül'* 'sarvedega naistemüts (muistne)'.

~ ? e. *üla-*, sm. *ylä-* 'supérieur, de dessus'[1]. Kui rinnastus õige, siis sõnas *hül'l* oleks *h*-sekundaarne, nagu see Phl murdes muudeski sõnades *(hus̄* 'uss', *himàl)* tuntud.

4. *ill* (indecl.), *ill laps* 'hea, armas laps' = pai laps (Wd.), lastekeeles laialt *il'* 'ilus', Vig *iľlè* 'ilus (lsk.)', Khn *il'lik̆ke : enä kui i. oṅᴅ!* (hüütakse väikese, hea lapse kohta).

~ e. *ilus* g. *ilusa* 'joli, beau'.

5. *is's* g. *is'si (is̄'* g. *iš'sì)* 'isa, isake (lsk.)', tarvitusel eestis nähtavasti väga laialdaselt, olgugi et Wd. sõnaraamat seda pole registreerinud.

~ e. *isa* ~ sm. *isä* 'père'.

6. *jõkk:* PhlKassari, Käi *jök̄* g. *jök̆kì* 'kraav', *süľlà jök̄* 'maanteekraav'.

~ e. *jõgi* ~ sm. *joki* 'fleuve, ruisseau'[2].

7. *jõrr* g. *jõrri*: Ote *jẹ̀rri ot̄'sma* (hv.) 'koitusevõimalust otsima', Äks *jẹ̀rri ot̄'sima* 'ehal käima'.

~ e. *jõõr* g. *jõõru* 'iha, kiimalus'.

8. *jän'n* : Nis, Hag *jän̄'* g. *jän̆'nì* 'jänes (lsk.)', Plt *jän̄'* g. *jän̆'nì* 'hall kodujänes (lsk.)', Ote, Nõo *jän̆'nù* 'jänes (lsk.)'[3], Juu *nän̄'* g. *nän̆'nì* 'jänes (lsk.)' (Kam *näńù* 'id.', Ran *näńè* 'id.').

~ e. *jänes* ~ sm. *jänis* 'lièvre' jne.

9. *jäsś* g. *jäs̆si* 'väike, halvasti kasvanud puu või inimene' (Wd.), Mih *ar̆mò̯leʙà jäs̄'* 'armuleiba sööv laps, kes veel tööd ei suuda teha', TürRetla *poïzì jäs̄'* 'väike poiss', Lüg *jässi kasvanet männit* 'kidurad männid', LaiVillakvere *poïzì jäs̄'* ~ *p. näs̄'*, VõnTerikeitsi *poïzì jäs̄'*, Vig *jäs̀sis pû* = *jäṅᴅrik̀ pû*, LaiJõgeva

---

1 Ühendus juba Mägistel op. cit. 207.

2 Mag. P. Ariste andmed ja ühendus.

3 Puudub TrmTammispal. Paljudes murretes, näit. HMd, Tür, Pai, Võn, nimetatakse lastele jänest, lihavõttejänest *jäńk̆kù, jäńk̆kù.*

jäs' ~ LaiRaduvere *jäs'* ~ TrmLääne *jäs'* 'nöörist tõmmatav vurrkann (TrmTammispal see sõna puudub)', Hlj *poisi jäs'* 'väike jändrik poiss', Ran *poëzi jäs'* 'väike poiss'.

Sellest edasituletis *jässakas* 'väike, silmapaistmatu, kängus' (Wd.), JuuVaoküla *jäšsą̈k* ~ *jäšsą̈kkąs* 'kasvult kännis, lühike ja jäme (kidur)', Lüg *jässäkkäs* 'lühikese ja kidura kasvuga'.

~ Kam, Võn *jäsärik* 'kidur, kängus puu'.

~ ? *jäse* g. *jäseme* 'kehaliige, ahelalüli', Hlj *sel oh tuɢevad jäsemed*, KuuKõnnu *kova jäsemetteɢa miès*, Jõh *kondi jäsemed* (leidub veel KadPalmsel, VNg-s, Lüg-l[1]) ~ SJn *jäsamud* 'kehaliikmed, ketilülid, äkke kutsikate osad'.

10. *kal'l* g. *kalli*: Jäm *kal'* (lsk.) 'kala'[2].

~ e. *kala*, sm. *kala* jne. 'poisson'.

11. *kapp* g. *kapi* (puudub Wd-s): Khn *ka'p̄*, *tel'lè kapp̆id* 'hambad, nukid kangastelgede külgsammaste vahelistel puudel, haripuude ülaservades, mis niiepööri ja soapuid kandvaid kõrendaid peatavad'[3] ~ ? Juu *soeà-kap̆pi* 'soenurk (hoone seinapalgil)', KamPatsmani *kap̄'* gen. *kap̆pi* 'muistse tare nukas, seina palgi otsa raiutud õõnsus, kuhu sisse teise palgi kühmupool käib'.

~ *kaba* g. *kaba (kava)* 'etteulatuv otsik': hoone k. 'hoone nurkadel olevad ristati palgiotsad', oherdi k. 'oherdi iva (?)', haril. 'oherdi kahv, pära, kabi, rindalune', voki k. 'voki süda', kavaga sein 'etteulatuvate palgiotstega sein', *kava* 'palgi otsasse tehtud lõige, mille sisse hoone nurgas teine palk labub', soe kaba = soe nurk (vrd. Wd.), Hlj *maeà nurɢa kapàd*, Jõh *kapà* 'maja v. silla ristnurk', *ris̀tkapa* 'välisnurk', *tap̀kapa* 'sisenurk (hoonel)', Kuu *kaвà* 'kark, näsa'.

12. *kimm:* Saa *kim̄* g. *kim̆mù* 'kurd, -u': *ak̆kàn suk̆kà aukku nę̑lma* | *aɢà sī tę̆mmàs kim̀mu, rę̄vàs tę̆mmàs kim̀mu.* Sõna puudub Wd-il.

~ ? *kimar* 'kräsus, käharas, kortsus; (subst.) kähar, korts': kimara karvaga koer, nahk on kimaras (Wd.)[4], eL-s verb *kimar-*

[1] Vai-s sõna näikse puuduvat.

[2] Tsiteeritud Mägistel op. cit. 19.

[3] Lõuna-eestis (näit. TMr) neid kutsutakse *säp̄* pl. *säp̆pùd (säp̆put).*

[4] Sõna esinemiskohti murdeis: Mus, Krj, Pöi, Muh, Kad, VMr, Saa, Lai.

ɒama, kimarɒɐmɐ 'krookima' (Urv). Sõnal vasted sugukeeltes näikse puuduvat. Vaevalt võiks küsimusse tulla e. *kimm* ühendamine sm. sõnaga *kimmo* 'vetruvus'.

13. *kipp* g. *kipi* ~ g. *kipu* 'kibu', Sa, Muh, Lä[1] *kip̄* g. *kip̆pù* 'kibu, väike kapp', Rid *kip̆pù* 'id.', KuuVirve *kip̄* g. *kipi*, eL kesk- ja põhjaosades *kip̄* g. *kip̆pi*, eL kaguosades *kip̄′* g. *kip̆pi* ja *kíp̄′* g. *kíp̆pi* jne.

~ e. *kibu* g. *kibu* ~ *keo* 'väike kapp'. Sellest oleks vist lahus hoida sm. *kippo* ~ *kippa* ~ *kippu* 'väike nõu, kibu' ~ gooti *skip* 'laev', müsks. *scip* ka 'nõu' (vt. Setälä Bibl. Verz. 41), kui see tõesti germaani laenuks osutub.

14. *kõl′l* g. *kõl′li* 'kõla, helin', 'kaelahelmes' (Wd.), Khn *kɐl′* 'raha (fam.)': *kül‿ɒal seɒà va kɐ̀lli oñɒ!*

~ eP *kõla* 'son, ton'.

~ ? e. *kolà* 'grand bruit' ~ *kolama, kolistama* 'faire de bruit, f. de grand fracas' ~ sm. *kolata* 'kolistada'.

15. *käkk* g. *käki* (ka *kökk* g. *köki* ja *kõgi* g. *kõe*) 'tomp, känk, verikäkk': käkki hakkama, k. minema 'känku minema', lume käkk jne. (Wd.), *käkk* g. *käku* (Vl) 'kõrvetatud odrajahust käkk' (Wd.), esineb vist ülemaaliselt, ka idas: VNg *käk̄* g. *käkki*, VJg *käk̄* g. *käk̆ki*, Plv, Rõu *käk′* g. *käk̆kü, verikäk′* '(veri)käkk', mitmel pool põhjaeestis *kök̄* g. *kök̆ki*[2] (*ä* > *ö* on vist afektiivse labialisatsiooni nähtus) või *kök̄* g. *kökki*[3], *kök̄* g. *kögi*[4], *kük̄* g. *kükki*[5], *kökki* g. *kökki*[6], *kök̄′*[7], *kök̆s* g. *kök̆si*[8] tähenduses 'väike heinahunnik, saoke, kämm, ämu'[9].

~ *kägar(as)* 'väljaheitetükk, hobusenonn', 'väike heinasaad',

---

1 Ans, Khk, Mus, Kaa, Krj, Pöi, Han, Kir.
2 Han, Tõs, Khn, Kad.
3 Hlj, VNg, Rak.
4 KuuTapurla.
5 JõeViimsi.
6 Vai.
7 VMr.
8 Jä, Vi, Ta, Vl, Pä.
9 Sõna *käkk* näikse puuduvat VaiKudrukülas.

kägarik 'id.', *kägu* 'hunnik' (Wd.), murdeis *kögà*[1], *kögù*[2], *kögò*[3] 'väike heinahunnik, ämu'.

16. *kämm* g. *kämmu* 'väike, rutuga tehtud heinasaad' (leidub ka Wd-il), esineb mitmel pool läänepoolseis ja kagupoolseis murdeis kujul *käm̄*[4] gen. *käm̆mù (käm̆mò), käm̄*[5], *kam̄*[6], *kjam̄*[7], *kem̄*[8], kuid ka *kämù*[9], *kämò*[10] ja edasituletistena *kämuk̆kas*[11], *käm̆mäk*[12], *kam̆mak*[13], *käm̆muk̆kęnę*[14], *käm̆mägukkene*[15], *käm̆mägukkęnę*[16], vastates muude murrete sõnadele *äm̄, ämù, nuk̄, nök̄, kök̄, kök̄s* jt. Siia nähtavasti kuulub ka Wd-il esinev Pärnumaa sõna *kämm* gen. *kämmi* 'tombuke, väike kägar', *jahu kämm.*

~ ? LügReo *kämär: üks ühè küljes ęlivad kinni | ühes kämäräs* (vainuköiest kõneldes) ~ sm. *kämärä* (adj.) 'kägaras', (subst.) 'kokku käkerdus, puserdus' ~ sm. *kämä* 'kange, paindumatu seisund, kohmetus (kätest, sõrmedest)'.

17. *käpp*: LNg Lõuna, Rid, Mar *käp̄* g. *käp̆pà* '(kuuse, männi) käbi'.

~ ? *käbi* 'pomme de pin, de sapin'. Ühendus võiks arvesse tulla ainult sel puhul, kui eeldada varemat *i*-tüve *käp̄* g. *käp̆pì*, mis oleks aga *käpp* g. *käpa* 'patte' mõjul, käbi ja käpa teatud välise sarnaduse tõttu, siirdunud *a*-tüvede kilda. Igatahes kaugem tunnukse sõnal *käpp, -a* tähendusarengu 'patte' > 'pomme de pin, de sapin' oletus.

---

1 JõhPuru.
2 Ksi.
3 Kod.
4 Pöi, Noa, Ris, LNg, Rid, Mar, KulTeenuse, Kse, Vän, VilValma, Ran, Nõo, Rõn, Ote, Võn, San, Luk, Kan, Plv, Urv, Krl, Rõu.
5 San, Urv.
6 Ote, Urv, Rõu, Har.
7 Urv, Plv.
8 MarHa-ska.
9 Ris, KulPiirsalu, Kse, Tõs, Ran, Nõo, Kam.
10 Plv.
11 HMd, KeiMaeru.
12 Kan, Plv, Vas, SeObinitsa.
13 Urv.
14 Plv.
15 HarSaru.
16 Vas.

18. *laľl* g. *laľli*: 'jalg (lsk.)', tarvitusel eesti keelealal nähtavasti laialt, kuigi sellest meie murdekogud pakuvad andmeid väheselt (Wd. sõnastikus see sõnakuju puudub hoopis): Saa *laľ* g. *laľli* 'jalg (lsk.)', Vas *laľli*[?] 'jalad (lsk.)', TürRetla *laľlù* 'jalg' (lsk.).

~ *jalg* g. *jala* 'pied'. Lastekeeles see sõna on harilikult nõrgaastmeline ja *j-* on asendatud *ľ*-ga: *ľaľà*.

19. *lull*: Saa *luľ* g. *luľli* 'väike Jüri'. Vrd. laiemalt *Lääne Lull* 'läänlane, läänlase pilkenimi'.

~ ristinimi *Jüri, Juri*, mida lapsed hääldavad *ľüľi, ľuľi*.

20. *maki* g. *maki* 'õlle kiviline, õllevirre ilma humalateta ja pärmita, magus vedelik, mida õlle meski või õlle raba pealt võetakse ja juuakse', esineb laialt Lääne-Eestis kujul *maǩ'* g. *maǩ'kì*[1], *maǩkì* g. *maǩkì*[2], *maǩke* (: gen. ?)[3], *maɢì* g. *maɢì*[4], kohati kujul n. sg. *maɢì*[5], n. pl. *maɢèD*[6] ja tähenduses 'õllenõusse immitsema, idanema pandud õllelinnaksed'.

~ e. *magus (maɢùs)* g. *magusa* 'doux' ~ sm. *makea* 'id.' (~ e. *magu* 'gout', sm. *maku* 'id.').

21. *makk* g. *maki* 'mauk, vorst (vere, tangude ja rasvaga täidetud magu)', ka 'käkk' (Wd.)[7], Hi ja Sa *maǩ* g. *maǩkì*[8], Muh *maᵘǩ* g. *maǩkì*, KseLõuna *maǩ* g. *maǩkì* (vist < Muh, Sa) 'tanguvorst', (Rei) 'suur vorst (vanemal ajal hapendatud, odrajahust, uuemal ajal tangudest, verega', (Phl) 'peen või jäme vorst odrajahudest, pandi ahju, õletuustaku peale küpsema', Phl *tanumaǩ* 'umbne sool mäletsejal loomal', JõePüünsi *makke* 'tanguvorst' (v.), JõeViimsi *maǩ* g. *makki* 'vereklimp supis', KadTõugu

---

[1] SaaLintsi.

[2] RisKirikuküla, Nis, KulKabeli, Vig, Han, VarAllika, Kse, Mih, PJg, Aud, Vän, PärMetsküla.

[3] RisVilivalla, KulLoodna.

[4] VarHelmküla, Khn, Tõs, Pee, SJn, KJn, Kõp.

[5] Tõs.

[6] Käi, Ans, Kaa. Krj, Vll.

[7] Wd. *magi* (Sa) = *makk* 'vorst' kohta näivad teated praegustest murretest puuduvat.

[8] Rei, Emm, Käi, Phl, PhlKassari, Mus, Khk, Ans, Jäm, Kaa, Krj, Vll, Püh, Pöi.

maǩkiᴅ ~ *māɢiᴅ* = *maǩkerjaᴅ* (vt. allap.!). Võimalik, et sellest edasituletis on Kuu neemede, HljKarepa (v.), VNg rannakülade, SimLaekvere *makkar, maǩkàr*, Vai *makkara* '(jäme) vorst' (Hlj Karepas ka 'verikäkk'?), HljPehka *makkerjas* 'vorsti pilkenimi', Jõe, Kad, VJg *maǩkerjas* 'vorst, mauk', IisOonurme *maǩkerjas oṅ sià maɢù, maụ̀ naн̄k*, KadTõugu *maǩkerjaᴅ teн̀ti verest, vorštìᴅ, ka lam̀ʙa liʙesuŏliǩkast, maǩkìᴅ, māɢìᴅ*, Juu, Pil, Kad *maǩkerjas* 'uss, nõeluss, rästik', HljKäsmu *ol̀i sûr maǩkerjas us̄'*, Pil-s ka 'suur kala', Nis-s väikese lapse või väikese looma kohta *väikke maǩkerjas*, Äks-s paksu olevuse kohta *naɢù maǩkerjas ram̆mùs*. See sõna, vähemalt kirderandade *makkar(a)*, näib olevat laen soomest (sm. *makkara* 'vorst'), *u* ~ *a* puhul vahekorras *magu* ~ *makkara* vrd. e. *nibu* ~ e. *nibaras, jäss* ~ *jäsarik, käkk* ~ *kägu* ~ *kägarik* (vt. ülemale!). *Makk, -i* ja *makerjas*, sm. *makkara* ühendamine aga nihutaks sääraste deminutiivkujude tekkimise ja neis üksikkonsonandi gemineerumise alged võrdlemisi kaugesse minevikku, aega, millal eestlased ja soomlased koos elasid. Teiseks niisuguseks vanemaks kujundiks on sm. *pillu* 'naise häbedus', vrd. e. *pilu* 'pragu, kitsas avaus'.

~ e. *magu* ~ sm. *mako*, vdj. *mako*, lv. *ma'ḡ* 'venter, stomachus' (< germ. keeltest).

Makk siis algselt 'väike magu, soolikas'. Tähendusarengud 'magu' > 'vorst' ja 'sool' > 'vorst' on tuntud paljudes keeltes.

22. *matt:* Khn *mat̄'* g. *mat̆'tì* 'väike tõuk', *mul̆lamat̀* 'vihmuss', *kuaṡta mat̆'tìᴅ* 'kapsatõugud', *mat̆'tì viṡkeᴅ ńaò piäl* — *val̀ɢę mat̄' tulęʙ väl̀lä* 'vistrikud näol — valge tõuk tuleb välja'. Sõna puudub Wiedemanni sõnaraamatus ja muudestki murretest on selle esinemise kohta teated vajaka. Kuid sõnast *mat̄'* leidub edasituletis Kihnust mitte just kaugel: SaaJäärja *(vihma)-mat̆'tiḱ* n. pl. *mat̆'tiɢaᴅ*, Hls *mat̆tiǩke* 'vihmuss', ? PJg *mat̆tiǩkas* 'väike putukas, haraline putukas', Var *mat̆tiǩkas* 'mardikas', Wd. *matakas* (Sa) 'Ungeziefer'.

~ *madu* 'uss, tõuk', kohati Sa, Hi *mul̆lamaᴅu*, HaLoode *mul̀ᴅmaᴅu, mul̆lamaᴅu* 'vihmuss' ~ sm. *mato* 'uss, tõuk, madu'.

23. *mun'n* g. *mun'ni*, pl. *munnid*, ka *muni* g. *muni* 'mehe suguelund(id), eriti testiiklid' (Wd.), esineb trükis vist esma-

kordselt Hupelil (ESprl. 1780), *mun, -i ~ -e,* praegu nähtavasti üldeestiline sõna. Muid tähendusi: Käi *ɔʙɥzɛ sɛ̌ttà muñnìᴅ on meiťtɛ̀l* 'munad, julgad, nonnid', Hls *perìz kuǩkumuñ'niǩke!* (hüütakse last meelitades), Khn *muñ'* g. *muñ'nì* 'mehe või naise, isase või emase looma suguosa', Khn *muñ'* ~ *mõnì* ~ *mõñ'nì* ('kuuse, männi) käbi'.

~ e., sm. jne. *muna* 'œuf'.

24. *mäkk:* Käi, Phl *mäk* g. *mäǩkì* 'liivane mäenukk lagedal, suurem kui *krüŋɢàs'*, 'küngas': *sô-m., rohù-m.* Puudub Wd-il.

~ e. *mägi* 'montagne' ~ sm. *mäki* jne.

25. *nakk* g. *naki* (eEdela) 'pulk, kingatikk': nii terav kui nakk, mõika nakk 'vorsti pahl'; 'käsnake laste suus' (Wd.), lõunaeesti läänemurretes *nak'* g. *naǩkì*[1] ja *nak'* g. *naǩ'kì*[2] 'varn', mitmel pool põhjaeesti läänekihelkondades[3] *naǩkiᴅ* 'kingatikud', Vig *nak* g. *naǩkì* 'välja ulatuv nurk (näit. sõlel)', Muh *puťkù naⁱk* 'koore kirnu all, vastu põhja olev väike punn, kust alla kogunud vesi välja lastakse', ja, tähenduslikult edasi arenenult, Muh *nak* g. *naǩkù* ~ *naⁱk* g. *naǩkì* 'väikese poisi suguliige', Mus *nak* g. *naǩkì* 'id.', Pärnumaal[4] *ɳak'* 'vistrik'[5], Juu *nak* g. *naǩkì* 'väike seapõrsas', Ran *naⁱk* 'puust või rauast varn, pulk seinas', *panè naǩkì oìsa!*

~ e. *naga* g. *naga (naɢà* g. *naɢà* ~ *nâ),* esineb kogu põhjaeestis ja lõunaeesti läänepoolmikus[6], tähendab üldisemalt ja vanemas pruugis 'pikka, terava otsaga varba, mis püsti, läbi õlle või kalja astja sisemuse ja nõu põhja käib ja mille varal, seda ülaotsa pidi välja tõmmates, jooki läbi vabaneva põhjaaugu välja lastakse', kohati aga ka 'õlle, kalja astja lühikest punni, tööki', 'mahlatila prunti', 'paadipõhja auku sulgevat pulka', kohati ka 'umb. 20—30 sm pikkust puust tappi, üle 3 sm jämedat, mis

---

[1] Hls, Trv, San, Ran.

[2] Krl.

[3] Khk, Mus, Krj, Pöi, Muh, Jõe, Hää.

[4] PJg, Khn, Saa.

[5] Sõna *nakk* g. *naki* näikse puuduvat järgm. khk-des: Avi, Puh, Nõo, San, Krl, Plv, Rõu, Vas.

[6] Jäm, Ans, Kär, Khn, Rid, Vig, Kse, Ris, Nis, Juu, Kuu, JMd, Amb, Kad, Sim, Vai, Iis, Pär, Hää, KJn, Lai, Pst, Trv, Hls.

seinapalke ühendab' (Krj), 'varnapulka' (Kam), kohati isegi 'naga (varva või punni) auku' ja Lai, Kod *lüp̆sik̆ku naɢà* 'l. toru' ~ vdj. *naka* n. pl. *nagaᴅ* 'tapp, tapid' ~ sm. *naka* 'tapiauk paadipõhjas (tapphål i båtbotten, Lönnr.)'. PöiKõrkkülas esinebki *naɢà* ja *nak̄* g. *nak̆kì* kõrvuti, tähenduses '(nõu v. m.) laudade ühendustapp'.

26. *?nipp* g. *nipi* ~ g. *nipu* 'tipp, ots': kurgu nipp, nisa n., rinna n., persse n. (Wd.), Sim *kumarik̆kuᴅ* (katuse telis-) *kivìᴅ* | *nip̄ piàl*, VNg (tanul) *teràv nip̄ üles pressittu ja vālittu*, Lüg *nip̄* g. *nippu* 'puul palgivõtmisest järgi jäänud ladvaots'[1], TürRetla *luk̆kù nip̄* g. *nip̆pì* '?', TrmTammispa *räť'tik̆ku nip̄, kaĕlušse nip̄* g. *nip̆pù* 'rätiku, kaeluse nurga ots'.

~ e. *nibu* 'tipp, ots': kurgu nibu 'uvula', rinna n. 'rinna nupp' (Wd.) ~ *nibaras* 'väike käsnake, nupuke': Kul *leh̆mà nizàl ō niʙaraz ot̀sez*, Mär *sõr̆mè ot̀sa ō niʙaraz kazonᴅ*. P. Ariste[2] järgi on sõna laenatud alamsaksast, milles esinevad häälikkujud *(snipp)* võiksid olla ka otseselt eesti geminaat-*p*-ga teisendi lähtekujuks. Soome vasted *nipukka* ja *nippu* 'nibu, nipp, terav ots, tipp' näikse tuletuvat rootsi keelest *(snipp)*.

27. *näs's* g. *näs'si* ~ *nas's* g. *nas'si* 'visa; ihnus, kalgi südamega, kangekaelne, jonnakas' (Wd.), HJnPirtsu (labida, hangu varre) *näs̄'* g. *näš'sì* 'kark', TürRetla *pizik̆ke näs̄'* = *jäs̄'*, AmbLepsilla *näs̄'* ~ *näsà* 'varda päss', Vig *näs̄'* 'kõver, vaevane puu', OtePilkuse *näs̄* g. *näšsù* 'väike, kõhn' ~ OteNüpli *näs̄'* g. *näšsì* 'kokku kuivanud, väike', Kad *näs̄'* 'ihnus', ühisk. adv. *näs̀'sis* (iness.) 'väike, lühike, kuid sitke (inimesest)', LaiVillakvere, Nõo *poĭzì näs̄'* 'väike poiss', PJg *näs̀siz* 'kisuline, lõhkudes mitte katki minev (puust), kidur (loomast)'. Sellest sõnast edasituletis *nässakas* 'lüheljas ja tüse, jässakas'.

~ eP *näsa* ~ eL *nasa* 'ette ulatuv ots, jätk, tüügas': väike näsamees, oksa n., puu n. (Wd.), eriti (labida, hangu varre) *näzà, näzù* eP lõunapoolsemais kihelkondades ja *näzä̀ näźä̀, näźù, nazà, naźà* '(labida-, viglavarre) kark' eL-s ~ ? sm. *näsäkäs* 'ninatark, ninakas'.

---

[1] Sõna puudub: HMd, Nõo.

[2] EK XVI (1937) 137.

28. *os's* g. *os'si* (lsk.) 'liha' (Wd.), tarvitusel üldiselt vähemalt põhjaeestis[1] kujul *oš'* g. *oš'si*[2], *ošsi*[3], kohati ainult ühenduses *oina oš'* (MMgKudina).

~ *osa* (eL) 'liha' (Wd.) *osi* g. *osi, osu* g. *osu* (lsk.) 'id.' (Wd.), murdeis praegugi *osà* 'liha'[4], kohati (Ans) ses tähenduses veel ainult ütluses *lihà osà* 'osatükk keedetud liha, mida perenaine pere igale liikmele jagas', mis valgust heidab tähendusarengule 'liha' > 'jagu'[5].

29. *pimm:* Trm *pim̄* g. *pimmì* 'piim (lsk.)' ~ üldeestilisemalt lastekeeles *mim̄* ~ *mim̄'* g. *mimmì* 'piim', kohati (VõnTerikeitsi) ka *pip̄*[6].

~ e. *piim* g. *piima* ~ sm. *piimä* 'lait'.

30. *poika* (puudub Wd-s): KrlÄhejärvel *odoì poikka, ma lähà ka su põlę?* 'oot-oot poju (pojake), ma lähen ka su poole', *kulę poikka, kas sa mę̀istat tę̀mmadę* (vikatiga) *kaH?* 'kuule poju, kas sa mõistad tõmmata kah?'

~ e. *poeg* (eL *poiG*) ~ sm. *poika.*

Esitatud juhtum erineb muudest siin käsitletuist seepoolest, et konsonandi geminatsioon on toimunud pika silbiaine järel (nagu ka *jõrr* ~ *jõrr* puhul) ja tüvi on püsinud *a*-lisena.

31. *pukk:* Muh *puk̄* g. *puk̆ki* 'terav rinnanurk, nälv hanel, pardil' (puudub Wd-il).

~ e. *pugu* (murd. ka *kubu*) ~ sm. *kupu.*

32. *räšš* g. *räšši* ~ *räss* g. *rässu* 'segiolek, mässusolek, sasisolek': lõng läheb rässu, jää on räšsis (Wd.), Mus *räš'* g. *räšši* ~ *raš'* 'sakk, kruss': *kaňnù räš', jähì oǩsà räšši kiǹni,*

---

[1] Sõna oss puudub: Khk, Iis, Trm, Võn, Ran, Ote, Nõo, Krl, Plv, Rõu, Vas. Selle asemel kohati (Puhja) *kaǩ* gen. *kaǩkà* ~ (VõnTerikeitsi) *kaǩkà*, (TürRetla) *sit'š (aňnà sit'si!)* või (Wd. järgi Saaremaal) *lüll* g. *lülla.*

[2] Kse, HMd, Juu, Hag, Tür, Tor, Hlj, KJn, Lai, MMg, Puh.

[3] Vig, Tõs, Pst, Trv.

[4] Krj (v.), Tor, Saa (v.), Hls. Puudub: Khk, Tõs, KJn, Iis, Trv, Ran, Krl, Plv, Rõu, Vas.

[5] Vt. E. N. Setälä Vir. 1935 56.

[6] Pst-s *mam̄.*

muda kašvàb kiviDe külGez — kašvàb sûr karune räs', PJg *räs* g. *räšsi* 'jändrik puu', Mih *jalàD räšsiz aI* 'jalad põlvedest sissepoole kõverad, x-jalad'. Sellest edasituletisi on Kod *räšsäk* 'lühike paks inimene', Kad *räšsaḱkaz* 'lühike tugev inimene' ~ ? Var *räšsiḱ* 'mingi muistne regi'. Vrd. Hi, Sa *räs'* g. *räšsi* ~ *rẹs'* g. *rẹšsi* 'takjas'[1].

~ Lä, Pä *räsa* 'põikpulk labida v. hangu varre otsas, kark, näsa', hambad on räsas 'sissepoole käändunud', ratas on räsas, räsas jalgega (Wd.), Sim *räzaz jalakseD* (reel), eL *räss* g. *rässa* 'id.' (Wd.) ~ ? sm. *räsä* 'hooletult, halvasti tehtud asi; konar, kühm', *räsäkkä* mänty 'jässakas, okslik mänd' (Lönnr.)

33. *sõpu:* Hls[2] *sẹppù* g. *sẹppù* 'muistne villane seelik' = *tüḱ rijeì, paṇ'Di ümmer kerè, miťtù kẹrDa ümmer;* (sõpule) *t̬ kiBrà sisse, sis òṁ kòŕì* (A. Rauna teateil), 'kõige primitiivsem ja vanem liik seelikuid Hallistes, *kòŕì, sẹù* ja *ürp̬*-nimeliste kõrval'. Kokkuõmblemata, ainult ümber niuete mähitava ja vööga kinnitatava kangatüki, riide kujulist seelikut on Eestis esinenud varemalt laieminigi[3], näit. Alutaguses *pieD(u),* eL-s kohati *paḷḷapūl',* PlvMustajõe *kẹriḱ* g. *kẹriGẹ* 'muistne naisterahva undruk, lahtine, mis vööga ümber köideti' jne.

~ *sõba* 'sall, villane naistevaip, vihmavaip, voodivaip (Sa)' (Wd.)[4] ~ sm. *sopa* 'habit, vêtement'. *Sõpu, sẹppù* < **soppoi* 'väike rätt, vaibake'.

34. *til'l* g. *til'li* ~ *till* g. *tillu* 'mehe, eriti poisikese suguliige', tarvitusel peaaegu üldpõhjaeestiliselt[5]. Sellest vist edasituletis Hi suur *tille* 'keskmine sõrm' (Wd.) ~ ? Vig *tiḷḷù,* Mih *tiḷḷò* 'väike lambatall', üldeestiline *til'luke, til'like* 'väike'[6].

~ e. *tila* 'väike toru (kannul, v. m.), poisikese suguliige, jääpurikas': mahla tila, kella tila 'kella kõra' (Wd.), *aŋḱru tilà*

---

[1] Emm, Khk, Vll, Pöi.

[2] Muudest khk-dest teated puuduvad. Sõna puudub ka Wd-il.

[3] Vt. A. Saareste LV 164—170.

[4] Sõna tähenduse kohta ligemalt vt. A. Saareste LV 161—2, 170.

[5] Sõna puudub: MMg (?), Rõn, Puh, Räp. Lõunaeestis (näit. Puh, Rõn Sootagas) sellele vastab *tiť'* 'suurema poisikese suguliige' või (Puh) *tiḱkà* 'sülelapsest poisikese suguliige'.

[6] Vt. Mägiste op. cit. 28—9.

(Sim). Esialgselt siis *till, -i* 'väike toruke, väike ripats, tilgutike'. Sõna paistab olevat sugukeeltes ilma vasteteta. Sm. murd. *tilli* 'kuljus, kell, kurin'[1], onomatopoeetne sõna, seisab sellest vist lahus. Soomes Turu ümbruses (mag. L. Posti järgi Lieto khk-s) esinev *tilli* võiks olla laen eestist.

35. *tos'* g. *tos'si* 'tobu, tungus, unimüts' (Wd.), *tos'sikene* 'id.' (Wd.), *tossakas* 'laisk', ka = *tos's* (Wd.), nähtavasti väga laialt esinev sõna[2], m. s. Hlj *toš'* 'unimüts', Juu *va toš' lîв* 'tüma, vesine liiv', Vig *pehme kāpsa toš* (g. *tošsù*), Nõo *toš'suǩke* ~ *toš'sà* 'unipuss *(unìpuš)*', Ran *üťs unine toš'siǩkè om!*, TürPiiumetsa *toť'siǩkene* 'uimane inimene'. ~ ? Nai *tossud* 'säärtega pastlad', Kuu *tošsù kiŋ̆ŋàᴅ*.

~ e. *tosu* 'saamatu, laisk, tusane, sõnaaher inimene' (Wd.), *tosus* 'vaikiv, mossis, tusane', ilm on tosus 'ilm on vaikne ja tume' (Wd.), *tosune* 'saamatu, laisk, lõtv' (Wd.), Jä, Vi, Ta *tozù* 'vaikne, tasane (inimene)'.

36. *tumm* g. *tummi* 'kaera või odra lima, pehmeks keedetud kaertest, otradest või jahust segane leem', (Wd.) või-tumm 'jahu ja veega segatud, läbihõõrutud või', esineb praegu *(taŋcù, kaĕrà, jahù, suppi) tum*[3], *tum'*[4] g. *tuṁmì* jne. kujul peaaegu üldeestiliselt[5].

~ e. *tume* 'segane, selgusetu, sogane, tõmmu' ~ sm. *tumma* 'tume, tõmmu, mustjas' ~ e. *tõmmu* 'mustjas', 'brun foncé'[6].

37. *tuśs* g. *tuśsi* ~ *tuss* g. *tussu* (lsk.) 'tagumik' (Wd.), Rap *tuš'* 'lapse perse', TürRetla *tuš'sù* 'tagumik' (lsk.), Kad (lsk.) *tuš'* ~ *tuš'sù* 'id.'. Murretes see sõna, vist eufemistlikkude taotustega, on kandunud ka teise tähenduspiirkonda, naisterahva suguosade kohta: Nis *tuš'* g. *tuš'si*, JMd *tuš* g. *tušsù*, Kad, Sim *tuš'*, Tõs *naezè tuš'*, Saa *ta olli taùtnu selle naìsè tuš'si kaìsu*, Hää *tüᴅrìk | panè ändᴅ päl | toš' paľlàz!* ('suguelund'? 'tagumik'?),

[1] Vt. Mägiste op. cit. 207.
[2] Puudub siiski TrmTammispal.
[3] Rei, Ris, PJg, Tor, Tür, VJg, VNg, MMg, VõnTerikeitsi.
[4] KJn, Trv, Puh, Ote, Krl.
[5] Puudub: Hlj, Nõo.
[6] Vt. Mägiste op. cit. 30.

Ksi *tus̄'* 'suguosad väikesel tüdrukul', *lap̆sèl oṅ tus̄' pal̆'làz, panè säŕk̀ tuśù pā̄lè* jne.[1], Hlj *tus̄'* g. *tuš'sì* 'lapse tagumik', 'naise suguosa', TrmTammispa *tus̄' pal̆jàz* 'häbedus paljas' (lapsele öeldes).

~ e. *tusar* g. *tusara*, persse t. 'näkk, tagukannikas' (Wd.), Krk *per̄se tuzare*, Pst *tuzàr* 'kannikas (tagumikul)', Kam *tuhara* 'istekoha kõrgemad kohad', Ote *no sait̀ ā̄ ōʙì kül̀ tuhariᴅe pā̄le*, Võn *per̄se tuhara*, Kan *tuhàr* 'tagumiku kannikas, istekoht', Krl *leì tuhaᴅę pā̄lè*, SeObinitsa *per̄ze tuhara?* ~ Wd. *tuhhar* g. *tuhara* ~ *tohhar* g. *tohara* (eL) 'tagukannikas'.

Häälikumuutuse *s* > *h* puhul vrd. *näsu* > *nähu*, *võõrsi* (-võõras) > *võrsi*(-v.) > *võsi*(-v. > *võhi*(-v.), eL *kušlaʙu* ~ *koh̆lap̀* jne.

Sugukeeltes sel sõnal vasted näikse puuduvat. Eestis praegu *tusar, tuhar* piirdub vist ainult lõunaeestilise esinemisalaga, kuid nüüdisaegne eP *tus̄', tus̄* eeldab selle omaaegset ülemaalisemat levikut.

38. *õnn* g. *õnni:* Göseke sõnastikus Manuductio 302: (avunculus) ö n n | ö n n i[2], praegusest kõnekeelest nähtavasti atesteerimatu kujund.

~ e. *onu* ~ sm. *eno* 'oncle'.

Ülalesitatud afektiivse geminatsiooniga deminutiivkujunditel ja meelitussõnadel on võimalik lahutada k a h t k r o n o l o o g i l i s t k i h t i:

a) Vanemad, *-e* (< *-ęi*) ja *-u* (< *-oi*) tüvelised: *emm (-e), hakk (-u), kimm (-u), kipp (-u), käkk (-u), kämm (-u), nipp (-u) (?), räss (-u), sõpu, till (-u), toss (-u), tuss (-u).*

b) uuemad, *i*-tüvelised: *hüll (?), ill, iss, jänn* ~ *nänn, jäss, jõkk, kall, kapp, kipp, kõll, käkk* ~ *kökk, käpp (?), lall, lull, makk* 'õllekiviline', *makk* 'mauk', *matt, munn, mäkk, nakk, nipp, näss* ~ *nass, oss, pimm* ~ *mimm, pukk, räss, till, toss, tumm, tuss, õnn.*

---

[1] Sõna puudub järgm. aladel: MMg, Puh, Ran, Nõo, Võn, Rõn, Räp. VõnTerikeitsis esineb selle asemel *pis̄' (kat̆tà piš'si kiñnì!)* ja Puhjas *piš'sì* 'väikese tüdruku suguelund', *pek̆kù* 'tagumik lapsel, tuss'.

[2] Tsiteeritud M ä g i s t e l op. cit. 19.

Nagu esitatud ainestikust selgus, on kõnesolev morfoloogiline kujundustüüp puhteestiline nähtus, tundmatu muudes läänemeresoome keeltes, vähemalt suuremas ulatuses. Soomes suurema levikuga sedatüüpi sõnu näikse olevat ainult *pillu* 'vulva', mis muidugi on ühendatav e. sõnaga *pilu* 'pragu, pikk, kitsas avaus', ja *makkara*. Eesti-ingerist võiksid teatud määral arvesse tulla ka *minni* 'onu-, lellenaine' ja *vello* 'vend', mis J. Mägiste järele „arvatavasti on pärit lastekeelest" [1]. Nähtavasti siis *-e* ja *u- (-o)* tüved osalt põlvnevad juba algsoomeaegsest (põhja)eesti keelest ja vahest laiemaltki mõningaist algsm. murretest. Selle alatüübi algmete vanust nimetatud mõttes kinnitab ka tuletis *makkara* soomes. Et viimases keeles geminatsiooni esineb ainult piiratud määral, siis on ka mõistetav, miks see vorminähtus seal pole pääsenud arenema.

Kogu tüübi levikupilt praeguses Eestis, tarvitada oleva olgugi ulatusliku, kuid ikkagi kahetsetavaid tühikuid sisaldava ainestiku põhjal, viitab selle enam läänеeestilisele päritolule. Praegu ainult läänepoolses põhjaeestis on tuntud *emm, hüll, ?il'l, jõkk, jänn* (ka kohati lõunaeesti idas), *kall, kapp* (ka eL idas), *kimm, kõll, kämm* (ka eL-s), *käpp, lull, maki ~ makk* 'kiviline', *makk* 'vorst', *matt, mäkk, nakk, pukk, räss, õnn.* Selle geminatsioonilise vormitüübi omasus ka Saaremaa, Hiiu [2] ja Varbla-Tõstamaa-Kihnu murrakuile on teatud määral ootamatu, kuna neile on ju kaashäälikute kahenemine võõras *(igiD* 'ikked', *rugiD,* ill. *jǫ̇gė, jõgė, veDė, pezà, sülė,* kuid siiski *siśse, saśsi).*

Ka põhjaeesti idaosadesse (siiski vist mitte kaugemaile kirderandadele) ulatuvad *jõrr, jäss, kökk, käkk, nipp, näss, ?oss, pimm, ?toss* ja osalt *tuss.* Selle tüübi puudumine kirdemurretes on seletatav samuti nagu soomegi puhul: neis on geminatsioon teatavasti tundmatu (seal on ill. *külà, sotà, sętà; äkèD, ękàD* 'okkad'; ainult kaasrõhulise silbi järgi tuntakse seal — rütmilistel põhjustel — geminatsiooni: *valestamma, kirjuttannu, ętsisivvaD* [3].).

Lõunaeestis ainult läänekihelkondadest tunneme *nakk, oss* ja

---

[1] J. Mägiste Rosona murde pääjooned 66, § 88.

[2] Peale Muhu ja Phl, kus geminatsioon esineb: Muh *äk̀keD, ok̀kaD, kok̀ku, lik̀ki (<lik̀ihen), kip̀pė,* Phl *jǫ̀kke, tup̀pa, panni (< panihen)* jne.

[3] Vai Kudruküias siiski, ingeri murrete mõjul, *varra (< varahen),* p. pl. *üvvi,* inf. *küssü* jne.

sõpu. Mõningad nagu *kapp (-i), kipp (-i), ?käkk, kämm, lalli', näss* küündivad lõunaeestis peale lääne ka kagupiirkondadesse. Ainult lõunaeesti (ja eP) idast on tuntud sõna *jõrr*.

Nüüdses keeles peaaegu üldeestilised on *munn, mimm, ?toss, tumm* ja üldpõhjaeestiline on *till*.

Kuigi kogu see esitatud tuletustüüp on oma algupäralt afektiivne ja osalt lastekeelnegi, on ainult muist nendest sõnadest alal hoidnud algseid tundeväärtusi. Lastekeelsed sõnad neist on *emmi, ill ~ ille, is's, jänn ~ jännu ~ nänn, kal'l, lal'l, os's, pimm ~ mimm, til'l, tus's (-i) ~ tuss (-u), ?õn'n*, paiguti ka *emm (-e)*.

Seevastu on aga neutraalsele stiilipinnale siirdunud juba sõnad *hakk* g. *haku, hüll (ül'), jõkk, kapp (-i), kimm (-u), kõl'l (-i), käkk (-i),* (?) *käpp (-a), maki, makk (-i), nakk (-i), nipp (-i ~ -u), pukk (-i), räs's ~ räss, sõpu, tumm (-i)*, suuremalt jaolt kaotanud olles isegi oma esialgse deminutiivse varjundi. Deminutiividena tunduvad stiiliväärtuselt muidu enam-vähem neutraalsed sõnad nagu *jäs's, kipp (-i ~ -u), lul'l (-i), mat't (-i), jõkk, kämm (-u), mäkk (-i), näs's (-i)* ja vahest ka *nakk (-i)*.

Osa sõnu juba oma tähenduse tõttu kuuluvad tundelise ja erapooletu stiili vahepiirkondadesse, nimelt *jõrr (-i), mun'n (-i), til'l (-i) ~ till (-u), tos's (-i)* ja *tus's (-i) ~ tuss (-u)* (võib olla ka lsk.).

Ülalesitatud afektiivse geminatsiooniga tuletistest ainult osa liitub praeguse keeletunde põhjal vastavate põhisõnadega, nimelt *emm — ema, ill — ilus, iss — isa, jõkk — jõgi, jänn — jänes, kall — kala, kõll — kõla, lall — jalg (: jala), lull — Jüri, ?matt — madu, ?nipp — nibu*, kohati *oss — osa, pimm (mimm) — piim, ?tumm — tume*. Neil kõigil on tähenduslik side veel küllaldaselt ilmne. Enamikus (peale sõnade *matt, nipp* ja *tumm*) need on puht lastekeelsed sõnad. Kui aga tuletis oma põhisõnast on tähenduse poolest kaugunud, on etümoloogiline pine ka nende vahelt kõnelejate keelelises teadvuses katkenud, näit. sõnadel *käkk — kägar, kägu, maki — magus, makk — magu, munn — muna, nakk — naga, näss — näsa, pukk — pugu, räss — räsa, till — tila, toss — tosu, tuss — tusar*. Mõnelgi korral on selle põhjuseks põhisõna puudumine samas murdes, nii *jõrr — jõõr, oss — osa, jäss — jäsarik, jäse, kämm — kämar* jt. puhul.

Gémination affective des consonnes en estonien.

L'auteur, qui dans un travail antérieur (Les facteurs affectifs dans la vie du langage, Tartu 1927) a traité du rôle des sentiments dans le langage pour la syntaxe, la morphologie, la prononciation et le choix des mots, entreprend ici d'examiner de plus près une question particulière, à savoir la formation de dérivés diminutifs et, à l'origine, affectifs d'après des radicaux dissyllabiques, qui contiennent une seule consonne intervocalique (du type *madu, muna*), au moyen des suffixes diminutifs *-i, -oi,* et *-ęi* et par la gémination de cette consonne simple. Ainsi d'après les mots: (*mato* >) *madu* 'ver, serpent' — *matti* > *maťt* 'petit ver, petit serpent', *muna* 'oeuf' — *munni* > *muńn* 'petit oeuf, testicule' etc. Ce procès morphologique de l'estonien est prouvé par les mots suivants, ayant primitivement une valeur diminutive et provenant d'un style affectif ou du langage enfantin, employés en partie dans la langue littéraire et commune, mais en partie seulement dans les dialectes: 1. Dans les dialectes du nord-ouest *emm*, gén. *emme* 'mère' < **emmęi* < **emä-ęi (emä* 'mère' + suffixe diminutif *-ęi)*. — 2) En ancian est. *hakk*, gén. *haku* 'buisson, rameau, arbre de mai' < **hakoi* < *haka-oi (haka* > est. mod. *haga* 'rameau' + suff. dim. *-oi)*. — 3. Dans le dial. des îles *hüll*, gén. *hülli* 'toque, bonnet' < *?ülli* < *üla* 'supérieur, de dessus' + suff. dim. *-i*. — 4. Dans le langage des enfants *ill* 'bon, cher. gentil' *illi* (< *ilus* + suff. dim. *-i*). — 5. Dans le langage enfantin *iss, -i* 'père, petit père' < *issi* (< *isa* 'père' + suff. dim. *-i*). — 6. Dans un parler du nord-ouest *jökk*, gén. *jöki* 'fossé' < *jokki* (cf. *jõgi* < *joki* 'fleuve'). — 7. Dans un parler du sud-est *jęr̀ri. oť'sma* 'chercher à b . . .', cf. *jõõr* 'lubricité'. — 8. Dans le langage enfantin *jänn, -i* 'lièvre' < *jänni* < *jänes* 'lièvre' + *-i*. — 9. *jäss, -i* 'homme ou arbre rabougri' (dérivé *jässakas* 'rabougri') < *jässi* < *jäsa(rik)* 'arbre rabougri' < *?jäse, -me* 'membre, chaînon' + *ti*. — 10. Dans le lang. enf. *kall, -i* 'poisson' < *kalli (kala* 'poisson' + *i)*. — 11. Dans les parlers de l'ouest *kapp, -i* 'bout' < *kappi* (de l'ancien est. *kapa* > est. moderne *kaba* 'protubérance'). — 12. Dans les parlers du sud-ouest *kimm, -u* 'pli' < *kimmoi* (< *?kimar* 'pli, ride', 'froissé, ridé' + suff. dim. *-oi*). — 13. Dans les dialectes du nord-ouest *kipp, -i* ~ *-u* 'puisette', dans les dialectes du sud *kipp, -i* 'puisette' < *kippi, kippoi* (de l'ancien est. *kipo* > est. moderne *kibu* 'petit vase, puisette'). — 14. *kõll, -i* 'son, tintement', 'perle', 'monnaie, argent' < *kõlli* (< *kõla* 'son, ton, retentissement, résonnement'). — 15. *käkk, -i* 'boule, boulette préparée avec du sang et de la farine', aussi *kökk, -i* 'petite meule' < *käkki* (< *kägu* 'tas', *kägarik* 'boule, petite meule'). — 16. Dans certains parlers de l'ouest et du sud *kämm, -u* 'petite meule' < *kämmoi* (cf. finn. *kämä, kämärä*). — 17. Dans les parlers du nord-ouest *käpp, -a* 'pomme de pin ou de sapin' < *käppi* (? cf. *käbi* 'pomme de pin ou de sapin'). — 18. Dans le lang. enf. *laľl, -i* 'pied' < *lalli* (cf. *jalg*, gén. *jala* 'pied'). — 19. Dans le lang. enf. des parlers du sud-ouest *luľl, -i* 'petit Georges' (cf. *Jüri* 'Georges'). — 20. Dans les dialectes du nord-ouest *maki* ~ *makk*, gén. *maki* 'levure' (cf. *magus* 'doux'). — 21. Dans les dialectes du nord-ouest *makk, -i* 'boudin noir', 'boulette préparée avec du sang et de la farine' (aussi *makerjas* 'saucisse',

finn. *makkara*) < *makki* (cf. *mako* > *magu* 'estomac'). — 22. Dans les dialectes du nord-ouest *matt, -i* 'petit ver, chenille' < *matti* (cf. *mato* > *madu* 'serpent, ver, chenille'). — 23. *mun'n, -i* 'testicules, pénis, parties sexuelles' < *munni* (cf. *muna* 'oeuf'). — 24. Dans quelques parlers du nord-ouest *mäkk, -i* 'colline' < *mäkki* (cf. *mäki* > *mägi* 'montagne'). — 25. Dans les dialectes de l'ouest *nakk, -i* 'petit piquet, cheville, clou de cordonnier' etc. < *nakki* (cf. *naka* > *naga* 'bondon'). — 26. Dans quelques dialectes du nord-est *nipp, -i* ~ *-u* 'point, pointe' < *nippi, nippoi* (cf. *nipo* > *nibu* 'pointe, bout saillant'). — 27. *näss, -i* 'tenace, avare; poignée d'une bêche; arbre rabougri', et son dérivé *nässakas* 'trapu' (cf. *näsa* ~ *nasa* 'petite protubérance, traverse d'une béquille; poignée d'une bêche'). — 28. Dans le lang. enf. *oś́s, -i* 'viande' < *ossi* (cf. *osa* 'viande'). — 29. Dans le langage enf. d'un parler de l'ouest *pimm, -i* 'lait' (cf. *piim, -a* 'lait'). — 30. Dans un parler de sud-est *poika* 'petit garçon, mon petit' (cf. est. *poeg*, finn. *poika* 'fils, garçon'). — 31. Dans un parler de l'ouest *pukk, -i* 'brechet d'une oie ou d'un canard' (cf. *puku* > *pugu* 'jabot, gésier d'oiseau'). — 32. Dans les dialectes de l'ouest *räss, -i* 'pointe, dent, arbre rabougri; confusion, désordre' etc. (cf. *räsa* 'poignée d'une bêche'). — 33. Dans un parler du sud-est *sõpu (seppù)* 'espèce d'une ancienne jupe' < *soppoi* (cf. *sõba* < *sopa* 'châle, converture'). — 34. *till, -i* ~ *-u* 'pénis d'un petit garçon' (cf. *tila* 'pendant, battant de cloche, tuyau'). — 35. *toss, -i* 'personne veule, indolente, sans énergie' (cf. *tosu* 'homme maladroit, maussade'). — 36. *tumm, -i* 'crème d'orge ou de farine (cf. *tume* 'trouble, sombre, foncé, obscur'). — 37. *tuss, -i* ~ *-u* 'derrière d'un enfant; sexe d'une femme' (cf. *tusar*, pl. *tusarad* 'fesses'). — 38. En ancien est. *õnn, -i* 'oncle' (cf. *onu* 'oncle').

Parmi ces mots les radicaux en *-u* et en *-i (tuss*, gén. *tussu, emm*, gén. *emme)* semblent être de formation plus ancienne, ceux en *-i (käkk*, gén. *käki)* plus récents. Ce type morphologique paraît être limité au domaine de l'estonien, principalement dans les dialectes de l'ouest et du centre de l'estonien septentrional et, dans une certaine mesure aussi, dans les dialectes du sud-ouest. Il manque apparemment dans les autres langues fennobaltiques (sauf pourtant en finnois où on trouve un cas: *pillu* 'vulve', cf. est *pilu* fente'). Une partie de ces mots appartiennent strictement au langage enfantin '1, 4, 5, 8, 10, 18, 19, 28, 29, 34, 37, 38) ou au langage affectif ou demi-affectif 7, 9, 22, 30, 34, 35, 37) ou gardent leur sens diminutif (6, 9, 13, 16, 20, 22, 23, 25, 28, 30, probablement aussi 24). Tous les autres sont déjà entrés dans le domaine du style neutre et intellectuel.

Ein münzdatierter jungeisenzeitlicher Grabfund aus Iila.

Von M. Schmiedehelm.

Das eisenzeitliche Material Estlands ist bis jetzt bekanntlich arm an guten, geschlossenen, zu Datierungszwecken verwendbaren Funden. Für die verhältnismässig gut erforschte ältere Eisenzeit liegt der Grund hierfür in der Bestattungsart der Steinsetzungen, welche ein Auseinanderhalten der Einzelbestattungen nur in den seltensten Fällen ermöglicht. In der mittleren und jüngeren Eisenzeit setzt sich derselbe Grabritus z. T. fort. Hinzu kommen zwar auch Skelettflachgräber, die zum Teil reiches Material geliefert haben, im allgemeinen aber bisher noch nicht genügend durch systematische Grabungen erforscht sind. Daher dürfte die Veröffentlichung eines im Sommer 1935 entdeckten, mit Beigaben reich ausgestatteten Grabes berechtigt sein.

Das beim Dorf Iila, Gehöft Hiiemäe, Ksp. Viru-Nigula (Kr. Virumaa) belegene Gräberfeld liegt ca. 7 km östlich von Kunda hart an einer Landstrasse, die sich über Viru-Nigula mit der grossen Tallinn-Narvaschen Landstrasse vereinigt, auf dem Rücken des Glintes, der hier terrassenförmig abfällt und von einer sich zur Meeresküste hinziehenden ca. 4,5—5 km breiten Niederung begleitet wird (Abb. 1). Ausser der südlichen, durch die Landstrasse begrenzten Seite ist das Gräberfeld von einem ausgedehnten Acker umschlossen. Es ist eine für Virumaa in der römischen Eisenzeit typische, langgestreckte, in WSW—ONO-Richtung ca. 68 m messende, in NNW—SSO-Richtung bis 13 m breite Steinsetzung, bestehend aus viereckigen Zellen mit Umfriedungen aus Feldsteinen und Kalkflies-Trockenmauern. Im Sommer 1935 haben Verf. und Studd. O. u. E. Saad-

r e das östliche Ende des Gräberfeldes in einer Ausdehnung von ca. 125 m² blossgelegt, wobei sich 4 grössere Zellen zeigten (s. den Plan Abb. 2), von denen eine mit Feldsteinen und die übrigen mit Kalkfliesschutt angefüllt waren. Die die westlichste, noch nicht ganz ausgegrabene Zelle im Westen begrenzende Kalkfliesmauer setzte sich in südlicher Richtung 4,3 m fort; es

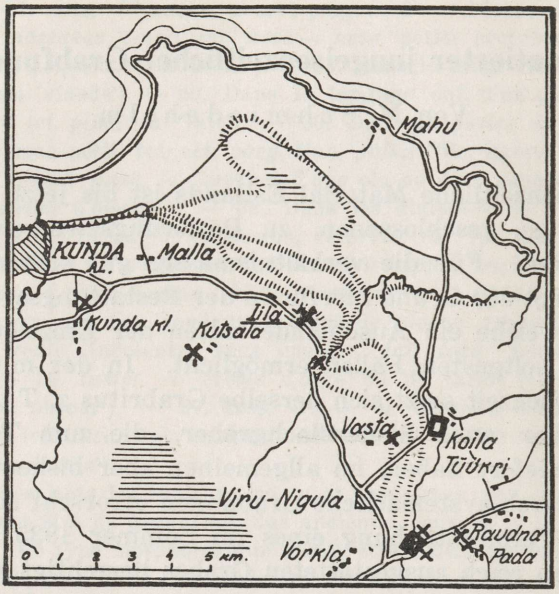


Abb. 1. Das Dorf Iila und seine Umgebung. □ — Burgberg; × — jungeisenzeitlicher Fundort (das Gräberfeld Iila fetter bezeichnet). Ausser dem Fabrikflecken Kunda und dem Hafen Mahu sind bloss die laut dem Liber Census Daniae bereits im 13. Jh. vorhandenen Dörfer vermerkt.

schienen sich an diese Mauer nach W hin einige ganz kleine Zellen zu schliessen, die uns hier aber nicht interessieren. In der mit Feldsteinen ausgefüllten Zelle war ein Teil der Steine fortgeschafft, resp. dichter zusammengerückt worden, um Platz zu schaffen für drei Skelette, von denen das erste (I), mit Beigaben reich ausgestattete, in OSO—WNW-Richtung, mit dem Kopf nach OSO lag (Abb. 2 und 4). Die Skelette II und III lagen nördlich und südlich vom ersten in annähernd rechtem Winkel zu demselben, in entgegengesetzter Richtung, sodass sie

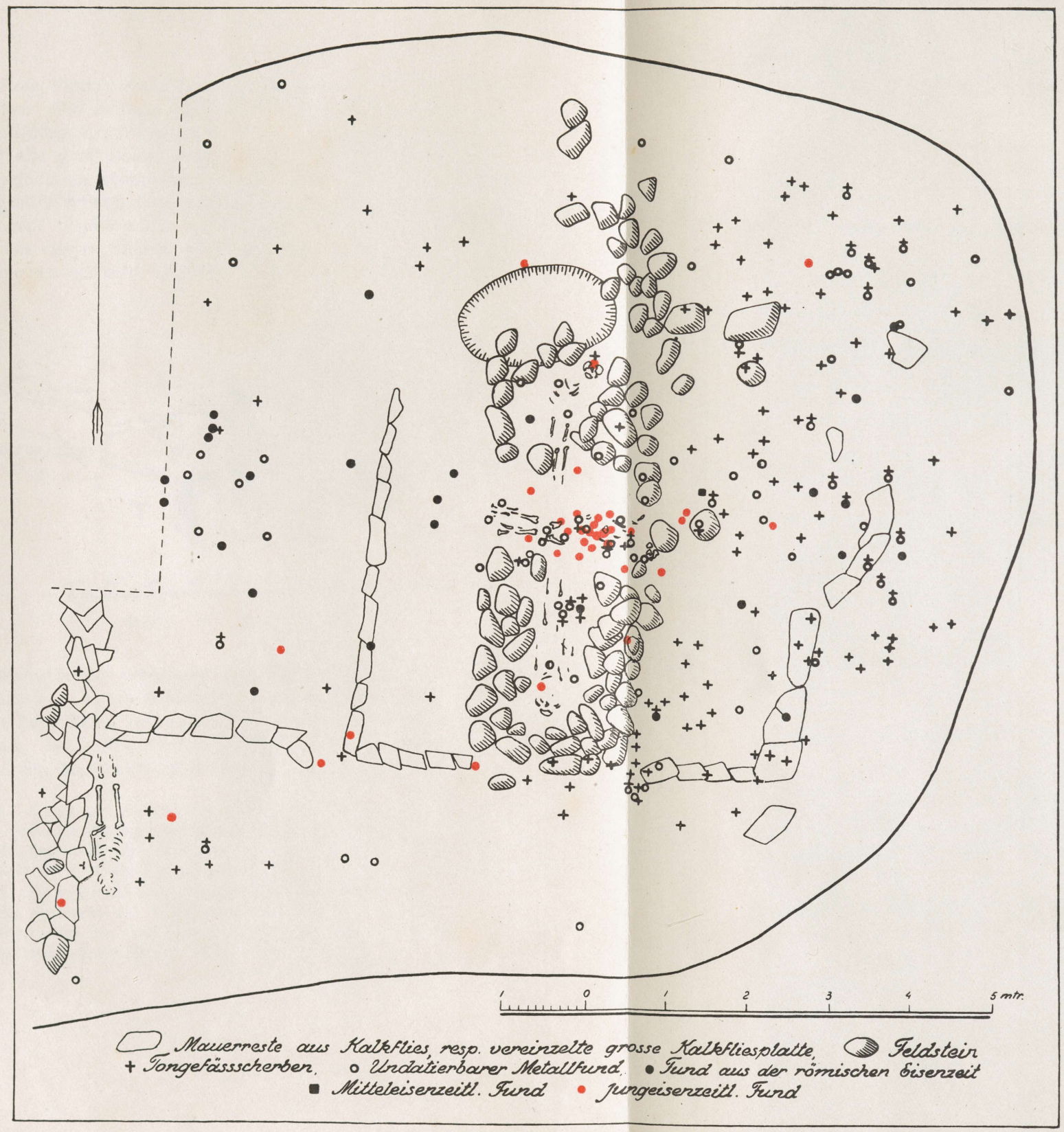


Abb. 2. Die Steinsetzung in Iila.



mit ihren Füssen etwa in die Kniegegend des ersten Skelettes reichten. Die Anlage machte einen ausserordentlich regelmässigen Eindruck, weswegen man sich des Gedankens nicht erwehren kann, alle drei Bestattungen hätten gleichzeitig stattgefunden. Zum mindesten ist man aber bei den Bestattungen — falls sie nicht gleichzeitig erfolgt sein sollten — einem bestimmten Plan nachgegangen. Endlich war an der nach S vorstehenden W-Mauer noch ein viertes Skelett (IV) bestattet. Die Skelette waren im allgemeinen schlecht erhalten. Skelett I (Abb. 3), dessen nur

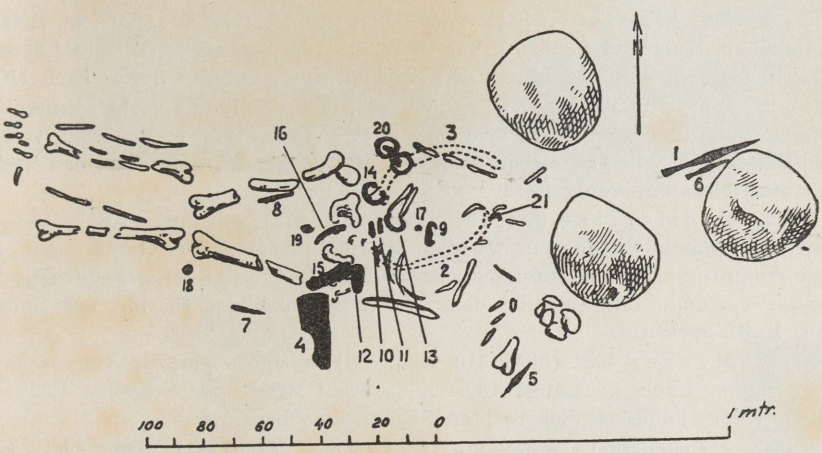


Abb. 3. Das Skelett I aus Iila.

in Bruchstücken erhaltener Schädel ein wenig nach SO verschoben war, hat in Rückenlage gelegen, scheinbar mit den Händen auf der Brust, in 40 cm Tiefe unter der Oberfläche der Steinsetzung. Nach den reichen Waffenbeigaben zu urteilen, handelt es sich um das Skelett eines Mannes. Die Beigaben sind folgende:

1. Lanzenspitze, Eis. (Arch. Kab. Tartu Inv. 3358:303, Abb. 7:1), weidenblattförmig, mit kurzer Tülle, die Spitze verbogen. Länge 35,6 cm, grösste Breite des Blattes 2,2 cm. Lag am Kopfende der Leiche halb aufrecht an einen Stein gelehnt.

2. Sensenklinge, Eis. (3358:304, Abb. 8:1), mit länglich viereckigem, senkrecht zur Klinge stehendem Dorn. Die Klinge ist schmal und bildet nahe der Angel einen Vorsprung. Breite in der Mitte 2,6 cm, Spanne zwischen den Enden 46 cm. Lag wie auch die folgende Nummer

auf dem Oberkörper der Leiche etwa 10 cm höher als die Skelettreste, von diesen durch Erde und Kalkfliesschutt getrennt. Die Sensen waren einander mit der Schneide zugekehrt, mit der Spitze gegen das Kopfende.

3. Sensenklinge, Eis. (3358:305, Abb. 8:2), mit länglich viereckigem, senkrecht zur Klinge stehendem Dorn. Breite der Klinge bis 4,6 cm. Spanne zwischen den Enden 49 cm. Die Fundumst. s. unter Nr. 2.

4. Axt, Eis. (3358:306, Abb. 9), mit geradem Rücken, Schaftlochlappen und stumpfem, hammerartigem Ende. Länge 23 cm, grösste Schneidenbreite 9,7 cm. Lag an der linken Hüfte der Leiche, die Schneide der Hüfte zugekehrt. Etwas weiter fanden sich geringe Holzreste, wohl vom Schaft.

5. Pfeilspitze, Eis. (3358:307, Abb. 6:1), mit flachem Blatt, rundlichem Hals und Schäftungsdorn. Länge 14,9 cm, grösste Breite 1,6 cm. Lag in kleinem Abstand hinter den Schädelresten, mit der Spitze nach NO.

6. Speerspitze, Eis. (3358:308, Abb. 7:2), mit verhältnismässig langer Tülle und weidenblattförmigem Blatt. Länge 17,8 cm, grösste Breite des Blattes 1,5 cm. Lag neben der Lanzenspitze Nr. 1, gegen denselben Stein gestützt, bloss ein wenig tiefer.

7. Pfeilspitze, Eis. (3358:309, Abb. 6:2), mit kurzem Schäftungsdorn und langem, anfangs im Querschnitt rundlichem, später vierkantigem, in eine stumpfe Spitze auslaufendem oberem Teil. Länge 12,8 cm, grösster Durchmesser 0,6 cm. Lag parallel dem linken Schenkelknochen, mit der Spitze zum Kopf gerichtet.

8. Messer, Eis. (3358:310, Abb. 6:3), mit geradem, zur Angel scharf abgesetztem Rücken. Länge 13,5 cm, grösste Breite der Schneide 1,25 cm. Lag an der Innenseite des rechten Schenkelknochens.

9. 2 Bruchstücke eines Feuerstahls (3358:311, Abb. 6:8), von der gewöhnlichen geschwungenen Form; eine Öse sowie das Ende der anderen abgebrochen; ziemlich dünn (Dicke am breitesten Teil 0,35 cm). Länge 8,6 cm. Lag am Rücken der Leiche, unmittelbar unter den Knochen.

10. Nagel (?), Eis. (3358:312, Abb. 6:4), mit länglich-vierkantigem Querschnitt. Die Spitze abgebrochen, der Kopf nur wenig flach gehämmert. Länge 5,3 cm. Lag gleich dem Feuerstahl unter den Knochen in der Rückengegend.

11. Pfriem (?), Eis. (3358:313, Abb. 6:5), schlecht erhalten, der Querschnitt scheinbar rechteckig gewesen. Länge 6,85 cm. Lag auf den Knochenresten quer in der Bauchgegend.

12. Schleifstein aus grauem Sandstein (3358:314, Abb. 6:6), länglich-vierkantig, das obere Ende und unten die Ecken abgerundet. Der Querschnitt länglich-viereckig. Länge 10 cm, grösste Breite 2 cm, grösste Dicke 1 cm. Lag zwischen den Überresten des Beckenknochens an der linken Seite.

13. Armring, Br. (3358:315, Abb. 12:2), mit verjüngten, am Abschluss wieder ein wenig anschwellenden Endteilen mit annähernd rhombischem Querschnitt. Der mittlere bis 0,9 cm breite Teil bildet an der Aussen-



Abb. 4. Die Steinsetzung in Iila. Mittlerer Teil der ausgegrabenen Fläche von SSW. Zwischen den Feldsteinen lagen die Skelette I—III.

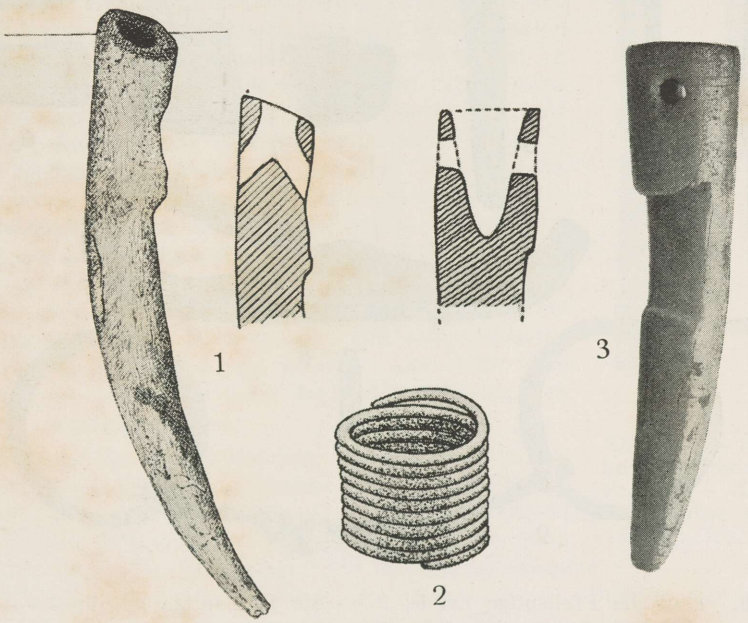


Abb. 5. 1 — die Hornspitze nr. 16, ca. $^{5}/_{6}$; 2 — der Fingerring nr. 17, ca. $^{4}/_{5}$; 3 — Hornspitze aus Kuusalu (Arch. Kab. 3427:85), ca. $^{3}/_{4}$.

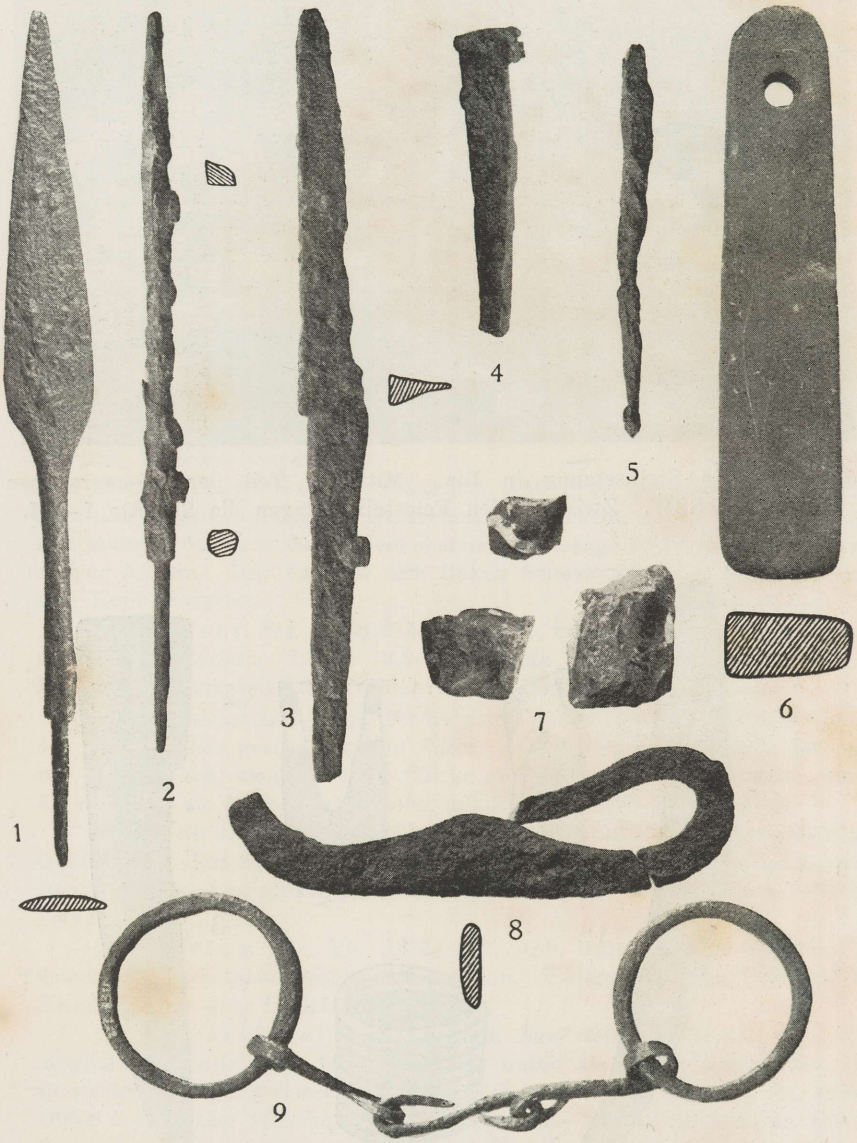
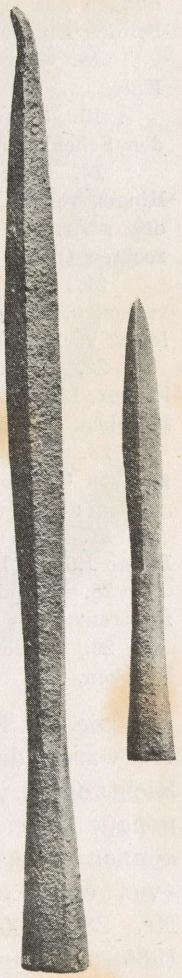


Abb. 6. 1 — die Pfeilspitze nr. 5; 2 — die Pfeilspitze nr. 7; 3 — das Messer nr. 8; 4 — der Nagel nr. 10; 5 — der Pfriem (?) nr. 11; 6 — der Schleifstein nr. 12; 7 — die Feuersteinstücke nr. 19; 8 — der Feuerstahl nr. 9; 9 — die Trense nr. 20. 1 — ca. $^4/_5$; 2—8 — ca. $^3/_4$; 9 — ca. $^3/_8$.

seite eine breite mittlere Fazette und zwei seitliche schmale, welch letztere durch je eine Reihe Wolfzahnornamente mit ausgespartem Punkt in der Mitte geschmückt sind. Die Endteile sind an den Rändern mit schrägen Strichen und am Abschluss mit ein paar Querlinien verziert. Grösste Weite des Ringes 7,7 cm; Durchmesser der Enden 0,6 cm. Lag am rechten Unterarm.

14. Hufeisenfibel, Br. (3358:316, Abb. 12:1), mit breitem, an der Aussenseite trapezförmigem, von unten etwas hohlwandigem Bügel und grossen, aufrechtstehenden Stollenenden. Am Bügel und auf den Stollen Spuren von Verzinnung. Schmale, gebogene Nadel, am oberen Teil mit 4 Längslinien verziert. Grösster Durchmesser 7,5 cm, Breite des Bügels in der Mitte 1,3 cm, Höhe der Stollen 1,55 cm. Lag an der rechten Seite des Skelettes in der Bauchgegend, die untere Seite nach oben gedreht, so als hätte sie als Schliesse eines losen Gewandstückes (eines weiten Mantels?) gedient, welches sich dann in einer Falte umgeschlagen hatte.

15. Fragmente eines Kammes mit Futteral, Knochen (3358:317, Abb. 10:1). Erhalten sind ausser einer Menge kleiner Zinkenbruchstücke der Bügel des Kammes, bestehend aus zwei flach-konvexen, an den Enden verjüngten Querscheiben, zwischen welchen die Zinken in mehreren Teilen eingesetzt und durch Eisen- und Bronzenieten befestigt sind. Von dem Futteral haben sich nur die an den Enden etwas defekten Längsstücke erhalten. Die sie verbindenden Endteile (vgl. Abb. 10:2) fehlen. Die Längsteile sind an der Oberfläche zweimal gewellt. Das Ornament besteht sowohl beim Kamm als bei dem Futteral aus doppellinigen Kreuzen in der Mitte und Querstrichen an den Enden. An den erhabenen Stellen ist das Ornament abgenutzt. Länge des Kammes 9,1 cm, Breite seines Bügels in der Mitte 1 cm. Die entsprechenden Masse des Futterals 10,4 und 2,1 cm. Lag neben dem Schleifstein an der linken Seite der Leiche zwischen den Resten des Beckenknochens.



1 2

Abb. 7. 1 — Die Lanzenspitze nr. 1; 2 — Die Speerspitze nr. 6. Ca. 1/3.

16. Horngerät (3358:318, Abb. 5:1), spitz, gebogen, am oberen Rande zwei Löcher, die innen im Winkel zusammenlaufen und gemeinsam an der oberen, gerade abgeschnittenen Fläche münden. An der konkaven Seite eine kleine, längliche Erhöhung. Die Oberfläche etwas defekt, die äusserste Spitze abgebrochen. Länge 9,8 cm. Durchmesser am oberen Rande 1,3 cm. Lag unter den Resten des Beckenknochens.

17. Spiralfingerring, Br. (3358:319, Abb. 5:2). 9½ Win-

dungen aus rundem Draht. Durchmesser 2,5 cm, Höhe 2,1 cm. Gefunden bei den Fingerknochen der rechten Hand.

18. Silbermünze[1] (3358:320, Abb. 11:1). Lag neben dem linken Knie.

19. 3 Stücke Feuerstein (3358:321, Abb. 6:7), gefunden zwischen den Schenkelknochen.

20. Pferdetrense, Eis. (3358:322, Abb. 6:9), bestehend aus 2 Ringen von ca. 6,8 cm Durchmesser, mit ovalem Querschnitt des Reifes und drei s-förmigen, je ca. 5,6 cm langen Gliedern. Gefunden etwa neben dem rechten (nicht erhaltenen) Ellenbogen.

21. Bruchstück eines Bronzeringes (3358:323) aus flach-konvexem, 0,35 cm breitem Draht. Durchmesser des Ringes ca. 1,5 cm (vielleicht verbogenes Fragment eines Spiralfingerringes).

22. 3 Stückchen Bronzedraht (3358:324), im Querschnitt flach-konvex, Länge 2,4 cm, 2 cm und 1,3 cm. Aufgelesen nach dem Forträumen der Knochen.

23. Kettenglied (?), Br. (3358:325), in Form eines kleinen Ringes von 0,9 cm Durchmesser, der Draht rundlich, etwas abgeplattet. Aufgelesen nach dem Forträumen der Knochen.

24. Spiralröhrchen, Br. (3358:326), aus feinem, rundem Draht. Länge 1,6 cm, Dm. 0,3 cm. Aufgelesen nach dem Forträumen der Knochen.

25. 7 kleine Tongefässscherben (3358:327), unverziert, lagen zerstreut unter den Knochen.

26. 3 kleine Eisenfragmente (3358:327), zerstreut unter den Knochen.

Die mit Skelett I in gleicher Tiefe liegenden Skelette II und III waren dermassen schlecht erhalten, dass sich bloss ihre Richtung (s. oben und den Plan Abb. 2), sonst aber weder ihre genaue Lage, noch ihr Geschlecht feststellen liess. An Beigaben können eventuell zu Skelett II gehört haben: Eisenfragmente (von einem Messer?, 3358:227), ein kleines Kettenglied wie Nr. 23 (3358:232) und einige schlichte Tongefässscherben (3358:232) unter den Skelettresten. Zu Skelett III gehörten vielleicht: Eisenfragmente und schlichte Tongefässscherben (3358:193, 173), ein Spiralröhrchen (3358:194), ein Stück Bronze-

[1] Die recht abgenutzte Münze ist freundlichst von Dr. Erwin Nöbbe (Flensburg) bestimmt worden: Mainz. Kaiser Heinrich III., 1039—56. Erzbischof Lupold 1051—59. Die Münze ist also zwischen 1051 und 1056 geprägt. Vgl. Dannenberg Die deutschen Münzen der sächsischen und fränkischen Kaiserzeit Nr. 807. Zum Vergleich hat Dr. Nöbbe liebenswürdigerweise die Zeichnung einer gleichen Münze aus seiner Privatsammlung beigefügt, welche hier in Abb. 11:2 mitveröffentlicht wird.

draht (Bruchstück eines Spiralarmringes?) mit flach-konvexem Querschnitt, gebogen, Länge 5,5 cm, Breite 0,3 cm (3358:173), ein Pfriem, Eis., klein, mit viereckigem Querschnitt, an beiden Enden zugespitzt, Länge 4,3 cm, grösster Durchmesser 0,5 cm (3358:203) und ein Kettenglied wie Nr. 23 (3358:200). Die beiden letzterwähnten Funde lagen etwa 7 cm oberhalb der Knochenreste. Überhaupt ist es nicht sicher, ob die eben aufgezählten Beigaben zu den Skeletten II und III gehört haben —

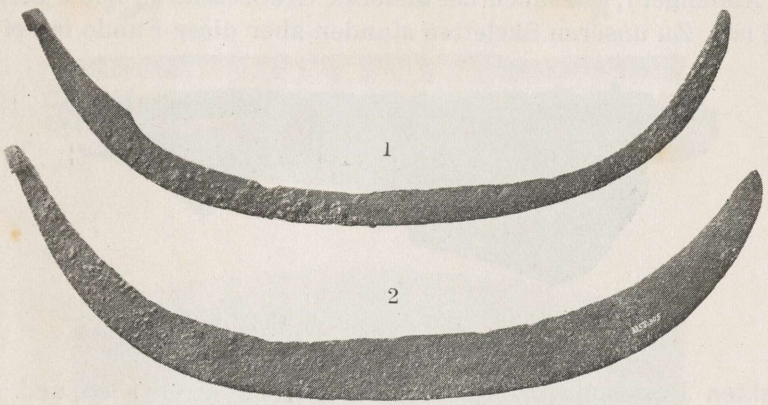


Abb. 8. Die Sensenklingen nr. 2 u. 3. Ca. 1/5.

sie können bei der Bestattung zufällig in die Nähe der Skelette geraten sein. Da sie auch an sich recht belanglos sind, werden wir hier nicht auf sie eingehen. Das Skelett IV war beigabenlos. Es war ebenfalls schlecht erhalten. Mit dem Kopf lag es nach S, scheinbar in Rückenlage.

Im übrigen enthielt das Gräberfeld vornehmlich Funde der römischen Eisenzeit, wie Armringe mit Knopfenden, flache Armringe mit vierkantigem Querschnitt, sensenartige Messer; die auf unserem Plan, Abb. 2, nicht verzeichneten westlichen ausgegrabenen Zellen haben ausserdem einige Augenfibeln und eine Armbrustfibel mit umgeschlagenem Fuss ergeben. Wie man sieht, gehört die Steinsetzung also hauptsächlich in den älteren Abschnitt der römischen Eisenzeit. Der Plan Abb. 2, wo die Funde der römischen, der mittleren und der jüngeren Eisenzeit sowie die sich hauptsächlich am Rande der Steinsetzung

gruppierenden Tongefässscherben und die undatierbaren Metallfunde (verschiedene Fragmente, Spiralröhrchen u. dgl.) alle durch besondere Zeichen vermerkt sind, zeigt deutlich, dass es sich hier um jungeisenzeitliche Nachbestattungen in einer Steinsetzung der älteren Eisenzeit handelt. Ausser den bei der Beschreibung der Skelette aufgezählten Beigaben fanden sich auch noch einige andere verstreute jungeisenzeitliche Funde (Kettenreste, 2 Münzen, ein Messer, ein Armring, eine Schelle, ein Anhänger), was auch bei anderen Gräberfeldern keine Seltenheit ist. Zu unseren Skeletten standen aber diese Funde in keiner

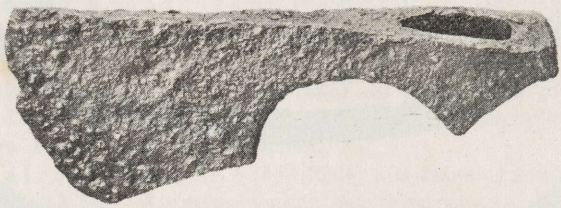


Abb. 9. Die Axt nr. 4. Ca. 1/3.

direkten Beziehung. Daher wollen wir sie übergehen und uns auf die Beigaben des ausnahmsweise reich ausgestatteten I. Skelettes beschränken.

Einen im Fundmaterial Estlands unbekannten Typus bildet der Kamm Abb. 10:1. Es sind hier bisher überhaupt bloss 3 eisenzeitliche Knochenkämme gefunden worden, die anderen Typen angehören [1]. Unser durch den Verlust der Seitenstücke des Futterals defekter Kamm gehört einem skandinavischen Typus an und dürfte in seiner ursprünglichen Gestalt etwa dem in Abb. 10:2 dargestellten aus Vendel geglichen haben. Diese

[1] Ein mitteleisenzeitlicher Kamm aus Tõnja, Ksp. Valjala (Arch. Kab. K 52:1), s. A. M. Tallgren Zur Archäologie Eestis II. Acta et Commentationes Universitatis Dorpatensis B VIII1 (Dorpat 1925), Abb. 60; Fragmente eines Knochenkammes von der Siedelung beim Burgberg Iru, Ksp. Jõelähtme (Arch. Kab. 3429: 259, 260, 321), abgeb. bei R. Indreko in ERK 1936 155, Abb. 16:1; ein doppelzinkiger Kamm vom Burgberg Irboska (Arch. Kab. 2580:107). Ausserdem unbestimmbare Kammfragmente aus Uue-Virtsu, Ksp. Hanila (Mus. d. Estl. Litt. Ges. 261/62:43).

Kammart war in Schweden sehr verbreitet, wobei sich ausser der hier abgebildeten Form noch eine andere mit etwas aufgebo-

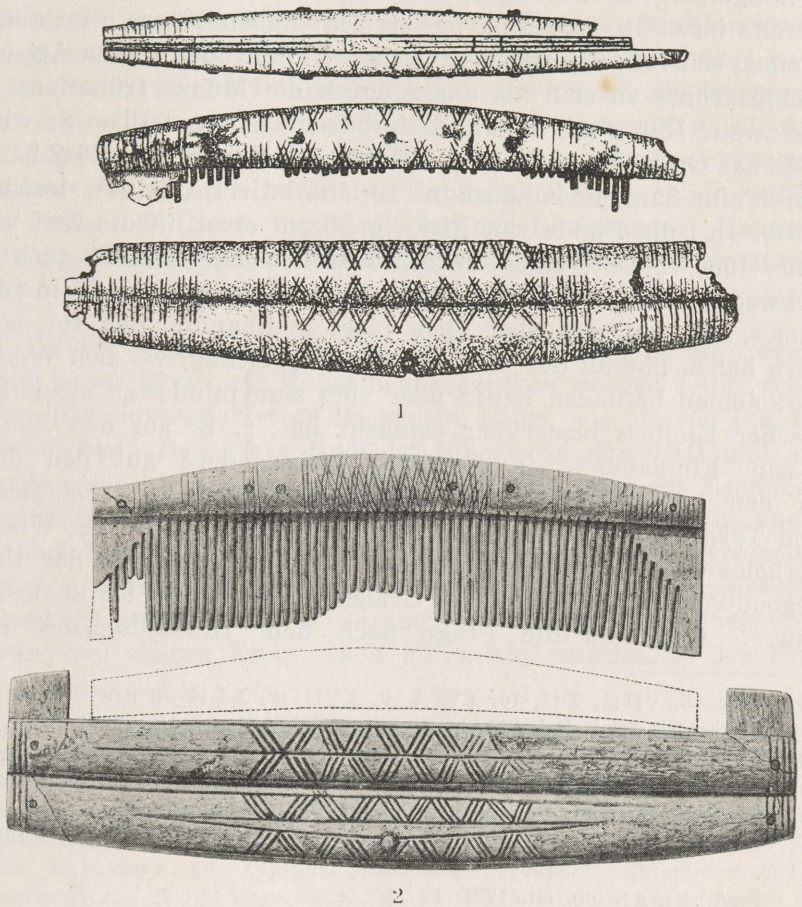


Abb. 10. 1 — der Kamm nr. 15. Ca. 6/7. 2 — Kamm aus Vendel, Schweden (nach Hj. Stolpe u. T. J. Arne).

genen Enden findet. Zahlreich sind diese Kämme z. B. an den Fundorten von Birka, Tuna, Adelsö, Vendel, Sigtuna u. a. aufgetreten [1]. Ihre Typologie und Chronologie sind unlängst von

[1] O. Montelius Svenska fornsaker (Stockholm 1872), Nr. 526. T. J. Arne Das Bootgräberfeld von Tuna in Alsike (Stockholm 1934) 59 u.

S. Lindquist behandelt worden [1]. Er versetzt die allgemeine Benutzung der Kämme mit Futteral in Skandinavien in die Wikingerzeit, obwohl vereinzelte Importstücke aus Mitteleuropa bereits im 6. Jh. Skandinavien erreicht haben mögen. Im allgemeinen scheinen die skandinavischen Kammfunde dieser Art ein wenig früher zu sein als unser durch die Münze frühestens in die zweite Hälfte des 11. Jh. datierbarer Fund von Iila. So wird z. B. das Grab IX von Vendel, welches den Kamm Abb. 10:2 barg, durch eine Samanidenmünze ins 10. Jh. datiert, Grab IV daselbst ins 9. Jh.; die Funde von Birka gehören etwa in die Zeit von 800—1000 n. Chr. usw. Jedoch waren solche Kämme auch in Schweden noch im Laufe des 11. Jh. in Gebrauch, z. B. in Sigtuna [2]. Sie kommen aber nicht bloss in Skandinavien vor, sondern haben überall dort eine reiche Verbreitung, wo sich Wikingerkolonien befunden haben oder sich zum mindesten skandinavischer Einfluss bemerkbar gemacht hat, z. B. auf den Ålandinseln Finnlands [3], in Lettland, insbesondere auf den dort in den letzten Jahren ausgegrabenen Burgbergen Daugmale und Talsi [4] und in vielen Gegenden Russlands — in den Wikingerkolonien am Ladogasee, in der Kiever Gegend, in der Umgegend von Černigov, auf dem Gräberfeld Gnezdovo bei Smolensk usw. [5]. Was nun die Frage nach dem Herstellungsort des

---

Taf. IV:4—5, VII:1, X:1, 10, XVI:3, 9, XVIII:2, XX:4—6 usw. Hanna Rydh Förhistoriska undersökningar på Adelsö (Stockholm 1936), Fig. 81, 96, 231, 321 u. a. Hj. Stolpe u. T. J. Arne Graffältet vid Vendel (Stockholm 1912), Fig. 14 u. Taf. XXVI:10. H. Arbman Bidrag till kännedomen om det äldsta Sigtuna, Fornvännen XXI (1926), Abb. 122, 137.

[1] S. Lindquist Uppsala högar och Ottarshögen (Stockholm 1936) 211 ff.

[2] Arbman op. cit. 172.

[3] A. Hackman in Finskt Museum 1902 10 und Abb. 3 u. 8.

[4] V. Ģinters in Senatne un māksla 1936 I 51, Abb. 13 und 1936 IV 100, Abb. 16:7—12; A. Karnups in Senatne un māksla 1936 IV 81, Abb. 14. Seit alters ist ein solcher Kamm bekannt aus Lielvārde, Katalog der Ausstellung zum X. archäologischen Kongress in Riga 1896 (Riga 1896, im folgenden RK), Taf. 21:19, und ein anderer aus dem Gräberfeld Ludza (Ljucin), s. Люцинскій могильникъ. Матеріалы по археологіи Россіи 14 (St. Pbg. 1893), Taf. VIII:4.

[5] W. J. Raudonikas Die Normannen der Wikingerzeit und das Ladogagebiet. Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademiens Hand-

Kammes von Iila anbetrifft, so wäre es an sich nicht undenkbar, dass ein verhältnismässig so einfacher Gegenstand im eigenen Lande hergestellt sein könnte. Da aber andererseits im Westen einige Male Reste von grösseren Kammwerkstätten blossgelegt worden sind [1], so ist wohl eher anzunehmen, dass auch unser Kamm zu den Industrieerzeugnissen gehört, die in grösseren schwedischen Siedelungszentren angefertigt und durch den Wikingerhandel in weite Gebiete Europas vertrieben wurden. Kämme werden auch unter den Handelsartikeln genannt, welche die Bremer Kaufleute im 12. Jh. bei den Liven an der Daugava (Düna)-Mündung gegen verschiedene Landesprodukte eintauschten [2].

Zu der eigenartigen Hornspitze Abb. 5:1 ist ein Gegenstück in der Moorburg Kuusalu ausgegraben worden (Abb. 5:3). Diese Hornspitze hat etwa die gleiche Länge wie die von Iila, ist aber dicker. Das obere Ende ist tüllenartig eingetieft und am Rande quer durchbohrt. Besonders deutlich tritt am Exemplar von Kuusalu an der konkaven Seite ein flacher, wie für einen Riemen bestimmter Einschnitt hervor. Auch beim Exemplar von Iila scheint ein ähnlicher, weniger deutlich ausgeprägter Einschnitt gewesen zu sein — man vergleiche den seitlichen Vorsprung am oberen Ende; nach unten hin verschmilzt der Ein-

---

lingar 40:3 (Stockholm 1930), Abb. 9, 45, 62, 115. Н. Е. Бранденбургъ Курганы южнаго Приладожья. Матеріалы по археологіи Россіи 18 (St. Pbg. 1895), Taf. V:3. Отчетъ Импер. Археологической Комиссіи 1911 58, Abb. 91 a—b. Д. Я. Самоквасовъ Могильныя древности сѣверянской Черниговщины (Moskva 1916), Abb. 36 (Nr. 3403, 3391), 63 (Nr. 3465), 66 (Nr. 3508). Б. И. Сизовъ Курганы Смоленской губерніи. Матеріалы по археологіи Россіи 28 (St. Pbg. 1902), Taf. VI: 1–10. Aspelin Antiquités du Nord finno-ougrien (Helsinki 1877—1884) Nr. 691, 973, 1103.

[1] P. Grimm Die vor- und frühgeschichtliche Besiedlung des Unterharzes und seines Vorlandes auf Grund der Bodenfunde. Anlage VI. Die Kammacherwerkstatt von Quenstedt. Jahresschrift für die Vorgeschichte der sächsisch-thüringischen Länder XVIII 169. Kammwerkstätten in Haithabu sind erwähnt bei P. Grimm Die Kammacherwerkstatt von Quenstedt, Mansf. Gebirgskreis. Mitteldeutsche Volkheit 1935 20.

[2] Franz Nyenstedt's Livländische Chronik. Monumenta Livoniae Antiquae II (Riga-Lpz. 1839) 14. Diesen Hinweis verdanke ich Prof. H. Moora.

schnitt mit der glatten Fläche des Gerätes. Die genannte Moorburg kann auf Grund pollenanalytischer, von Mag. K. Orviku ausgeführter Untersuchungen nicht vor dem J. 1000 n. Chr. benutzt worden sein; die spärlichen und noch nicht genügend untersuchten Beigaben ergeben in grossen Zügen eine Datierung, die etwa der Zeitstellung des Skelettgrabes I von Iila gleichkommt [1]. An auswärtigen Parallelen ist Verf. eine ähnliche Hornspitze aus dem Wikingergräberfeld Gnezdovo bei Smolensk bekannt, die ein durchbohrtes Ende und einen ähnlichen seitlichen Einschnitt wie das Exemplar von Kuusalu zu haben scheint [2]. Gewisse Ähnlichkeit zeigt eine Geweihspitze — aber ohne diesen typischen Einschnitt — vom Burgberg Aizkraukle (Ascheraden) in Lettland [3]. T. J. Arne vergleicht die Spitze von Gnezdovo mit gewissen skandinavischen, mit plastischer Tierornamentik verzierten Horngeräten, wie solche z. B. in Tuna und an manchen Orten in Russland gefunden worden sind [4]. Es lässt sich aber ausser der allgemeinen Grösse und der gebogenen, spitzen Form — die aber auch schon durch das Hornmaterial an sich bedingt sein kann — keine besondere Ähnlichkeit zwischen den skandinavischen Tierkopfspitzen und denen von Iila und Kuusalu feststellen, vor allem da den ersteren die Durchbohrung des Kopfes und der typische seitliche Einschnitt fehlen, weshalb diese Geräte wohl kaum dem gleichen praktischen Zweck haben dienen können wie die unsrigen.

Was für ein Zweck das aber war, darüber können wohl erst zukünftige Funde Klarheit bringen. Arne meint, dass die skandinavischen tierverzierten Hornspitzen am Gürtel befestigt waren und „irgendeinem Bohrzwecke oder als Toilettengerät" gedient haben [5]. Für eine Befestigung am Gürtel könnte auch die Lage der Hornspitze am Skelett von Iila sprechen (s. Abb. 3).

---

[1] M. Schmiedehelm in ERK 1936 176 ff.

[2] Сизовъ op. cit., Taf. VI:13.

[3] RK, Taf. X:48.

[4] Arne op. cit. 57 f., Taf. I:10, XVIII:3. Daselbst Hinweise auf die russischen Funde.

[5] Arne op. cit. 58.

Sizov betrachtet die Hornspitze von Gnezdovo als weibliche Beigabe und hält sie für eine Nadel, z. B. zum Netzknüpfen [1].

Sophus Müller fasst eine gewissermassen an die unsrigen erinnernde Hornspitze aus Dänemark als Trensenknebel auf [2]. Der letztgenannten gleichen zwei Hornspitzen aus Mitteldeutschland — die eine, ein Einzelfund aus dem Kreis Salzwedel und die andere aus einem Merowingergrab des 5. Jh. von Molmeck-Hettstedt, Mansfelder Gebirgskreis [3]. Diese Hornspitzen weisen zwar alle eine Durchbohrung des Endes und einen Einschnitt an der

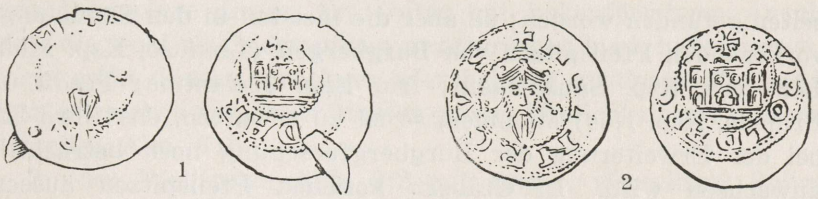


Abb. 11. 1 — die Münze nr. 18. 2 — Münze aus der Sammlung von Dr. Erwin Nöbbe (Flensburg).

konkaven Seite auf, doch liegt dieser in der Mitte des Gerätes; bei einer Befestigung des Riemens am Ende des Gerätes — wie es bei den Spitzen aus Iila und Kuusalu allein möglich ist —, könnten die letzteren kaum als Trensenknebel zu gebrauchen gewesen sein. Zudem ist die bei Müller l. c. abgebildete Hornspitze mindestens doppelt so lang wie die unsrigen. Endlich hat Prof. H. Moora die Aufmerksamkeit von Verf. freundlichst auf die Möglichkeit gerichtet, dass es sich vielleicht um Spitzen von Bogenenden handeln könnte, wie eine ähnliche Hornspitze

---

[1] Сизовъ op. cit. 55. Es sei bemerkt, dass der Gedanke, die Hornspitze von Iila als Gerät zum Netzeweben aufzufassen, beim Auffinden der Nadel auch von den Teilnehmern der Grabung ausgesprochen wurde; die ortsansässigen Arbeiter, die mit Fischerei gut vertraut waren, hielten dies jedoch für wenig wahrscheinlich.

[2] S. Müller Ordning af Danmarks Oldsager II. Jernalderen (Kjøbenhavn 1888—1895), Nr. 445.

[3] H. Butschkow Die Merowinger-Gräber von Molmeck-Hettstedt, Mansfelder Gebirgskreis. Jahresschrift für die Vorgeschichte der sächsisch-thüringischen Länder XXIV (1936) 239, Abb. 11—12.

und eine andere aus Eisen an zwei Bogen in dem Moorfund von Nydam zutage getreten sind [1]. Diesen Spitzen fehlt aber gerade der für unsere Hornspitzen typische und schwer zu erklärende seitliche Einschnitt. Auch dürften die Spitzen von Kuusalu und insbesondere die von Iila zu schwach sein, um einen Bogen zu verstärken und ihn im Notfall als Stosswaffe brauchbar zu machen, wie Engelhardt annimmt. In der Lösung dieser Frage muss man daher wohl zunächst eine abwartende Stellung einnehmen.

Pfeilspitzen sind in Estland bisher verhältnismässig selten gefunden worden; da aber die meisten in den Sammlungen vorliegenden Pfeilspitzen von Burgbergen (Linnuse, Ksp. Muhu; Lõhavere, Ksp. Suure-Jaani; Iru, Ksp. Jõelähtme; Peedu und Erumäe, Ksp. Nõo) stammen, so ist zu erwarten, dass ihre Zahl bei der Erweiterung der Burgbergforschung noch beträchtlich anwachsen wird. In Gräbern kommen Pfeilspitzen äusserst selten vor. Ausser den eisernen Exemplaren waren seit alters auch noch knöcherne in Gebrauch. Die eisernen Pfeilspitzen weisen trotz ihrer geringen Anzahl sehr verschiedene Typen auf. So kennt man aus Estland z. B. Pfeilspitzen mit Tülle ähnlich RK, Taf. 10:53 (Linnuse, Arch. Kab. K 30:42—47, Lõhavere, Arch. Kab. 3578:15, und von unbek. FO K 88:139), mit Dorn und lanzettförmigem Blatt [2] (Erumäe, Arch. Kab. 2630:1, Kadjaste, Ksp. Vändra, Arch. Kab. 2596:6), mit sich zur Spitze erweiterndem Blatt [3] (Iru, Arch. Kab. 3428:135, 3429:331), mit Dorn und im Querschnitt rhombischer Spitze (Lõhavere, Arch. Kab. 3578:148, 151), mit dicker, pyramidenartiger Spitze (Lõhavere, Arch. Kab. 3578:17, 158), mit Widerhaken (Venevere, Mus. Viljandi 60:13). Zu den Pfeilspitzen aus Iila Abb. 6:1 u. 2 haben sich bis jetzt in Estland keine Gegenstücke gefunden. Die erstere (Abb. 6:1) gehört einem Typus an, der zur Wikingerzeit in Skandinavien und in den skandinavischen Kolonien Russlands verbreitet war. Wir finden ihn z. B. in Birka, Vendel, Tuna,

---

[1] C. Engelhardt Nydam Mosefund 1859—1863 (Kjøbenhavn 1865) 30 und Taf. XII:10, 15.

[2] Ähnlich Stolpe und Arne op. cit., Taf. XIV:14.

[3] Ähnlich Rydh op. cit., Abb. 212:a.

Haithabu, auf Adelsö, in Daugmale in Lettland, in Gnezdovo bei Smolensk [1] usw. Alle diese Pfeilspitzen haben dieselbe Konstruktion mit rundlichem Hals und Schäftungsdorn, bloss ist das Blatt bei den skandinavischen Exemplaren schmäler, dafür aber dicker, mit deutlichem Grat. Das dünne, breite, gratlose Blatt unserer Pfeilspitze, das wir auch an den Stücken aus Lettland wiederfinden, und das wohl ein ostbaltischer Zug ist, kann vielleicht unter dem Einfluss gewisser aus der mittleren Eisenzeit in die jüngere fortlebender Lanzen- oder Wurfspeerspitzen vom Typus Tallgren op. cit., Taf. I:5 entstanden sein. Die kleineren Exemplare dieser Art (öfter mit hakenförmigem Angelende), die wohl als Speerspitzen anzusprechen sind, haben zuweilen ein recht dünnes, gratloses oder beinahe gratloses Blatt und zeigen abgesehen von ihren Massen grosse Ähnlichkeit mit unserer Pfeilspitze Abb. 6:1.

Zu der Pfeilspitze Abb. 6:2 mit langer, viereckiger Spitze gibt es ein gutes Gegenstück vom Burgberg Aizkraukle in Lettland [2].

Die übrigen Beigaben des Skelettes gehören Typen an, die in Estland schon öfter aufgetreten und auch in der Literatur bereits eingehender behandelt worden sind.

Die Zahl der von A. M. Tallgren in seinem Werk „Zur Archäologie Eestis II“ 129, Abb. 165 behandelten Äxte vom Typus unserer Abb. 9 ist heute auf ca. 20 Exemplare angewachsen, die sich ziemlich gleichmässig über das Land verteilen. Ihre Form geht ursprünglich auf skandinavische Vorbilder von Petersen's Typus C zurück, der in Norwegen dem Beginn der Wikingerzeit angehört [3]. Petersen zufolge ist dieser Typus häufig auch in Schweden (besonders auf Gotland), von wo er nach Estland gekommen sein mag. Wir finden ihn auch

---

[1] G. Hallström Birka I (Stockholm 1913), Taf. VIII:48; Stolpe und Arne op. cit., Taf. XI:4; Arne op. cit., Taf. XVII:5—10; H. Jankuhn Die Ausgrabungen in Haithabu 1935/36, Offa I (1936) 137, Abb. 17; Rydh op. cit., Abb. 449 a; V. Ģinters in Senatne un māksla 1936 IV 99, Abb. 15:7—8; Сизовъ op. cit., Taf. IX:11—17.

[2] RK, Taf. 10:57.

[3] J. Petersen De norske vikingesverd (Kristiania 1919) 39.

in den übrigen skandinavisch beeinflussten Gebieten wieder: in Finnland, Russland usw. [1]. Die estländischen Äxte weichen aber von den skandinavischen darin ab, dass ihre Schneide keine so lang nach unten ausgereckte Lippe bildet, sodass die Ausbuchtung zwischen dem Nacken und der Schneide nicht so tief und die Schneide dementsprechend länger, aber schmäler ist [2]. Es kommen auch in Estland verschiedene Entwicklungsstadien vor — so steht eine Axt aus Vändra (Mus. Viljandi 73) und eine aus dem Ksp. Kodavere (Arch. Kab. 2516:10) den skandinavischen Vorbildern noch ziemlich nahe, die Mehrzahl entspricht aber etwa der bei Tallgren op. cit. in Abb. 165 dargestellten Stufe, während unsere Axt aus Iila mit ihrer beinahe viereckigen Schneide einen typologisch späteren Eindruck macht [3]. Immerhin kann der zeitliche Abstand zwischen der durch die Münze ins Ende des 11. Jh. datierten Axt von Iila und den älteren estländischen Exemplaren nicht sehr gross sein, sodass A. M. Tallgren's auf die Arbeit von Petersen begründete Datierung dieser ganzen Axtgruppe ins 9. Jh. für das Ostbaltikum wohl zu früh sein dürfte.

Dass die Datierungen von Petersen für manche andere estländische Waffenfunde nicht bindend sind, beweisen die in unserem Grabe gefundene weidenblattförmige Lanzenspitze und die Speerspitze Abb. 7:1—2. Die Lanzenspitze entspricht Petersen's Typus E, den er hauptsächlich dem 9. Jh. und der Zeit um 900 zuschreibt [4]. Tallgren [5] datiert nach ihm die wei-

---

[1] Z. B. Vorgeschichtliche Altertümer aus Finnland. Photographische Tafeln aus dem Historischen Museum des Staates in Helsingfors (Helsingfors 1900), Taf. 77:1—4; Брандeнбургъ op. cit., Taf. XIII:8; Raudonikas op. cit., Abb. 40, 76, 84 u. a.

[2] Dieselbe Eigentümlichkeit weisen auch viele Äxte des Ladogagebietes auf, s. die vorige Anm.

[3] Prof. H. Moora hat Verf. darauf aufmerksam gemacht, dass eine derartige Verschmälerung und Verlängerung der Axtschneiden sowie die auch an der Axt von Iila wahrnehmbare Ausschweifung der Umrisse — z. B. der unteren Schneidenseite — ein typisch ostbaltischer, vor allem lettischer Zug ist.

[4] Petersen op. cit. 26 ff.

[5] Tallgren op. cit. 126 f.

denblattförmigen Lanzenspitzen in Estland um 900—950. Der Fund von Iila beweist zum mindesten, dass sie noch zu Ende des 11. Jh. in ihrer ganzen Frische fortleben. Es ist dies ein in der skandinavischen und skandinavisch beeinflussten Welt weit verbreiteter Waffentypus, der auch in Estland beliebt gewe-

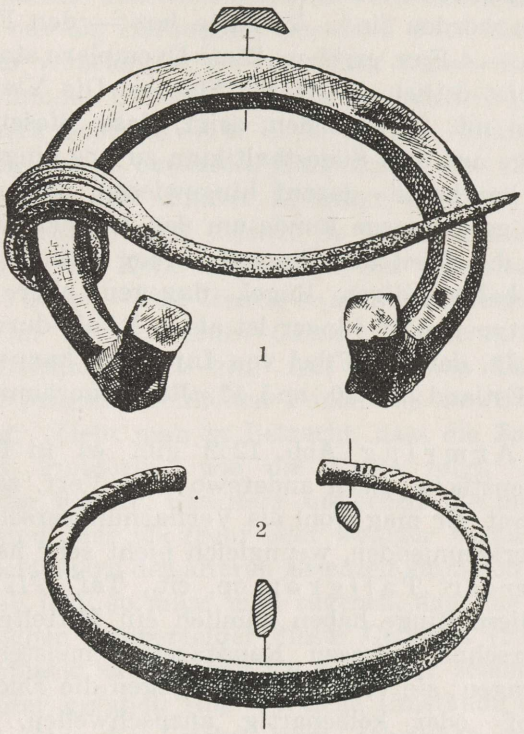


Abb. 12. I — Die Hufeisenfibel nr. 14. 2 — der Armring nr. 13. Ca. 4/5.

sen ist. Ca. 40 Exx. dieser Art sind gefunden worden, darunter ein grosser Teil auf der Insel Saaremaa (Ösel).

Die Hufeisenfibeln mit Stollenenden wie Abb. 12:1 sind unter Heranziehung von ausländischem Material von A. M. Tallgren behandelt worden [1]. Es sei hier bloss so viel hinzugefügt, dass die Anzahl der Fibeln mit pyramidenartigen,

[1] Tallgren op. cit. 64 f.

den grössten Durchmesser an der Basis aufweisenden Stollenenden wie Abb. 12:1 sich heute auf 28 Exemplare beläuft, deren Verbreitung hauptsächlich die südlichen, mittleren und östlichen Kreise Estlands (Viljandi-, Võru-, Tartu-, Järva- und Virumaa) umfasst, während sie im Westen und Nordwesten (Lääne- und Harjumaa) ganz fehlen und in Pärnu- und Saaremaa nur je einmal gefunden worden sind. Virumaa hat — den Fund von Iila mitgerechnet — 4 Exx. ergeben. Zwei Exemplare stammen ferner aus dem Gebiet östlich des Narva-Flusses. Die Verbreitung der Hufeisenfibeln mit Stollenenden zeigt, dass dieser Typus auf dem Landwege aus dem Südostbaltikum zu uns eingewandert ist. Tallgren hat bereits darauf hingewiesen, dass einige dieser Fibeln durch geschlossene Funde um das J. 1000 n. Chr. datiert werden. Da die Fibel aus Iila mit ihrem verhältnismässig flachen, etwas hohlwandigen Bügel, dagegen aber recht hohen Stollenenden typologisch jünger ist als z. B. die durch einen Dirhem des 10. Jh. datierte Fibel von Inju [1], so kann dieser Fibelart wohl in Estland das 10. und 11. Jh. eingeräumt werden.

Zu dem Armring Abb. 12:2 gibt es in Estland keine genauen Gegenstücke; auch anderswo sind Verf. zur Zeit keine solchen bekannt. Er mag wohl als Verflachungserscheinung eines in Estland vorkommenden, wenngleich nicht sehr häufigen Ringtypus von der Art Tallgren op. cit., Taf. VII:2 angesehen werden [2]. Diese Ringe haben nämlich ein Mittelteil mit sechseckigem Querschnitt, dessen Randfazetten meistens Wolfzahnornamente tragen; sie verjüngen sich gegen die Enden, um dann wieder knopf- oder kolbenartig anzuschwellen. Der Querschnitt unseres Ringes ist zwar nicht mehr sechskantig, zeigt aber an der Aussenseite noch eine leichte Fazettierung und das übliche Wolfzahnornament; auch die Verjüngung und Anschwellung der Enden ist vorhanden, wenngleich in verschwommenen Linien.

Wie bereits eingangs bemerkt wurde, besteht der Wert des Grabfundes von Iila darin, dass er dank der Münze einen guten

---

[1] RK Nr. 703.

[2] Vgl. auch Aspelin op. cit. Nr. 1770, 1999, 2000.

Stützpunkt zur Datierung einer Reihe von Typen liefert. Jedoch dürfte er auch an sich Interesse bieten als Beispiel einer Bestattung in einem Gebiet, das dank der günstigen Bodenverhältnisse und seiner Lage am Meer seit der älteren Eisenzeit zu den am dichtesten besiedelten in Estland gehörte. Auf dem Lageplan Abb. 1 sind ausser dem neuzeitlichen Fabrikflecken Kunda und dem ehemals nur als Hafenplatz benutzten Dorf Mahu bloss diejenigen Dörfer verzeichnet, die dem Liber Census Daniae zufolge im 13. Jh. vorhanden waren [1]. Wie die zahlreichen, grossen Steinsetzungen dieses Gebietes — z. B. bei Malla [2], Kuura, Pada und auch unsere in Iila — beweisen, muss wenigstens ein Teil dieser Dörfer bereits in der älteren Eisenzeit existiert haben. Die Grösse der Hakenzahl z. B. solcher im Liber Census Daniae genannten Dörfer wie Koila *(Kokæl)*, Pada *(Padagas)* — je 40 Haken, Iila (*Ydiala*) — 25 Haken u. a. [3], die Anlage dreier starker Burgen im Bereich eines Gaues [4] weisen auf ein blühendes wirtschaftliches Leben hin. Auf derselben Karte, Abb. 1, sind auch die jungeisenzeitlichen Funde aus der Umgegend von Iila bezeichnet. Zieht man in Betracht, dass die Zahl der jungeisenzeitlichen Fundorte, wie die Karte zeigt, geringer ist als die Zahl der Dörfer, und dass ausserdem die meisten Funde Einzelfunde sind oder als mehr oder weniger zufällige Bestandteile aus Gräberfeldern der älteren Eisenzeit stammen (wie es auch in Iila der Fall ist), so muss man zugeben, dass die eigentlichen jungeisenzeitlichen Gräberfelder dieses Gebietes (Flachgräber?) noch nicht entdeckt sind, wenn sie nicht gar schon längst dem Pflug zum Opfer gefallen sind. Welche Umstände dazu geführt haben mögen, dass die Leiche eines scheinbar wohlhabenden Kriegers und Ackerbauers in einer alten Steinsetzung beigesetzt wurde, und welchen Zusammenhang dieses Grab mit den beiden an seinen Seiten befindlichen hatte, das sind Fragen, die sich leider nicht beantworten lassen.

[1] P. Johansen Die Estlandliste des Liber Census Daniae (Kopenhagen-Reval 1933) 36 f.

[2] R. Hausmann Grabfunde aus Estland (Reval 1896) 18 ff.

[3] Johansen l. c.

[4] Ausser den auf Abb. 1 verzeichneten Burgen Koila und Pada gehört in das Ksp. Viru-Nigula noch eine Burg bei Toolse, ca. 5 km westlich von Kunda.

Mündi najal dateeritav noorema rauaaja haudleid Iilast.

Viru-Nigula khl. Iila kl. varema rauaaja kivikalme kaevamisel satuti neljale sinna hilisemal ajal maetud luustikule, millest üks oli varustatud eriti rikkalikult noorema rauaaja panustega: 2 vikatit, 2 odaotsa, kirves, 2 nooleotsa, nuga, luisk, suitsed, tulusraud, luust kamm, miski kõver luuriist, hoburaudsõlg, käevõru, Mainzis a. 1051—1056 vahel löödud hõbemünt j. m. (joon. 3, 5:1—2, 6—9, 10:1, 11, 12). Risti suunas oli maetud veel kaks luustikku, kumbki ulatudes jalgadega umbes vastu esimese luustiku põlvi (joon. 2). Leidudest esineb siin esmakordselt Eestis tupega kamm, millele on vastandeid Skandinaaviast (vt. joon. 10:2 Vendelist, Rootsis) ja Skandinaavia mõjualustelt aladelt ning nooleotsad nagu joon. 6:1—2. Luuriista (joon 5:1) otstarve on teadmata. Samasugune riist on leitud Kuusalu linnuselt (joon. 5:3). Teised panused on Eestis enam vähem tavalised. Haud pakub mündi tõttu häid võimalusi esemete tüüpide dateerimiseks ja on huvitav kalme näitena alalt, mis oli Eestis nooremal rauaajal jõukamaid ja tihedamini asustatuid.

Livonica in Pommern.

Von Roland Seeberg-Elverfeldt.

Nachfolgende Zeilen sollen nicht auf die Alt-Livland betreffenden Archivalien hinweisen, die in pommerschen Archiven, vor allem im Staatsarchiv Stettin und Stadtarchiv Stralsund, ruhen, und die der Geschichtsforscher, der die vielfältigen wechselseitigen Beziehungen zwischen Pommern und Alt-Livland kennt, sowieso dort vermutet. Ein jeder, der sich ernster mit hansischer Geschichte beschäftigt, wird an den Stralsunder Schätzen, die nur z. T. durch die Urkundenbücher zugänglich gemacht worden sind, nicht vorbeigehen dürfen. Man denke ferner nur an die Geschichte der Reformation in Livland, an das Schicksal Herzog Wilhelms von Kurland, an die blutmässige Verbundenheit zahlreicher adliger und bürgerlicher Geschlechter Pommerns und des Baltikums, um zu ermessen, wieviel die pommerschen Archive dem systematischen Forscher bieten können.

Seit dem Ende des vorigen Jahrhunderts befindet sich jedoch im Stettiner Staatsarchiv ein käuflich erworbener Nachlass, der auch Livland besonders angeht. Es handelt sich um die historischen Sammlungen des Freiherrn Julius von Bohlen[1] (* 29. 10. 1820, † 24. 12. 1882), Herrn auf Bohlendorf auf Rügen, Mitglieds des preussischen Herrenhauses, eines Sammlers geschichtlicher Quellen, wie wir sie nicht oft treffen. Bohlen brachte, durch ein grosses Vermögen unterstützt, durch Kauf, Tausch und Schenkungen eine ganz beträchtliche Zahl wertvoller auf Pommern, be-

[1] Vgl. seinen Lebenslauf in der „Allgem. Deutschen Biographie" Bd. 47 (Leipzig 1903) 73 f.

sonders Rügen und das ehemalige Schwedisch-Vorpommern, bezüglicher Urkunden und Aktenstücke, Wappen- und Siegelsammlungen, Bilder und Druckschriften aus den verschiedensten Beständen zusammen und hat wie wenige die pommersche Geschichtsforschung durch zahlreiche Quellenveröffentlichungen gefördert. Mit einer grossen Anzahl von Fachgelehrten eng befreundet, hielt er es für seine vornehmste Aufgabe, seine Sammlungen auch der Allgemeinheit zugänglich zu machen. Es wäre reizvoll, einmal Bohlens Bedeutung für die pommersche Geschichtsforschung im 19. Jahrhundert nachzugehen.

Aber nicht nur Pommern stand im Mittelpunkte von Bohlens Interesse. Daneben hat er sich naturgemäss auch mit der Geschichte des skandinavischen Nordens, zu dem sein eigenes Geschlecht, das seit dem 14. Jh. auf Rügen als ansässig nachweisbar ist, die engsten Beziehungen hatte, und darüber hinaus neben den innerdeutschen Landschaften auch mit der geschichtlichen Entwicklung der Ostseerandgebiete, vor allem des Baltikums, beschäftigt. Davon legen seine zahlreichen Livland betreffenden Vorträge und Aufsätze noch heute Zeugnis ab. Erwähnt seien seine Veröffentlichung des Berichts des livländischen Landmarschalls Kaspar v. Münster [1], der Instruktion Gotthard Kettlers für seinen Rat Michael Brückner (1561) [2], ferner seine Beschreibung der Heerfahrt des Grafen Johann des Mittleren zu Nassau-Katzenellenbogen nach Livland (1601/02) [3] und mehrere andere Beiträge, die er zumeist in den „Mitteilungen aus dem Gebiete der Geschichte Liv-, Est- und Kurlands“ [4] zum Abdruck brachte. Aus seinem Nachlass, soweit er ins Staatsarchiv Stettin (Rep. 41) gelangt ist, interessiert eine Abschrift der Arbeit von C. F. Freiherrn Schoultz von Ascheraden „Versuch über die Geschichte von Livland und dessen Staatsrecht“ [5] (1773), die Bohlen von dem

---

[1] Vgl. die Aufzählung von Bohlens Schriften in Ed. Winkelmanns Bibliotheca Livoniae Historica (2. Aufl. Berlin 1878).

[2] Abgedr. Mitt. a. d. livl. Gesch. X (1861) 160 ff. Original Staatsarchiv Stettin, Rep. 41 Nr. 143.

[3] Abgedr. Mitt. a. d. livl. Gesch. VII (1853) 69 ff. u. VIII (1857) 407 ff.

[4] Im folgenden „Mitt. a. d. livl. Gesch.“ zitiert.

[5] Vgl. Winkelmann a. a. O. Nr. 499.

bekannten Publizisten Woldemar von Bock aus Quedlinburg im April 1869 erhalten hatte. Die Abschrift hatte seinerzeit Bocks Vater Heinrich August von Bock (1771—1863), weil. livl. Landrat u. Oberkirchenvorsteher des Pärnuschen Kreises, nach dem im Archiv der Livländischen Ritterschaft befindlichen Original herstellen lassen [1]. Bohlens Kopie ist wiederum eine Abschrift des von Bockschen Exemplares. Von allgemeinerem Interesse ist auch Bohlens Korrespondenz mit dem nach Quedlinburg übergesiedelten Woldemar von Bock vom Juni 1868 bis April 1869, auf die ich noch an anderer Stelle zu sprechen komme.

Besonders wichtig sind in Sammlungen, die mehr oder weniger dem Zufall ihre Entstehung verdanken, und deren Bestände unbekannt sind, natürlich Originale von Urkunden und Akten. In der Sammlung von Bohlen finden wir u. a. folgende Archivalien, die vom Besitzer zumeist schon für Darstellungen ausgewertet worden sind, und die z. T. aus dem Nachlass Karl Heinrichs von Busse, auf den noch hinzuweisen sein wird, stammen. In Rep. 41 Nr. 140 finden wir u. a.: ein Schreiben des Bischofs Johannes von Kurland, des Administrators des Stifts Saaremaa (Ösel) (d. d. Dondangen Montag nach Ascens. 1548) an Herzog Philipp I. von Pommern betr. eines Vergleichs wegen eines Totschlages (Forderung des pommerschen Untertans Erasmus Schröder an Wolmar von Uexküll zu Cassy). — In einem weiteren Schreiben bittet Ordensmeister Wilhelm Fürstenberg, d. d. Wenden 24. August 1558, den Herzog Barnim IX. von Pommern um Unterstützung in seinen Rüstungen wider die Moskowiter. Auch Herzog Albrecht von Preussen unterrichtete, d. d. Neuhausen i. Pr. 6. Juli 1564, den Herzog Barnim IX. über die Rüstungen des Herzogs Erich von Braunschweig und über die Absichten des Königs von Polen, Livlands wegen zu rüsten und gegen Moskau zu ziehen.

Im Juni 1570 erbat Jürgen M e c k s, „des Stiftes Derbtt in Lifflandt Thumherr, zu Pepefer erbsessen, itzo im Elend vom Musowiter (!) getrieben“ von Herzog Bogislav XIII. von Pommern-Stettin einen Geleitbrief nach Livland, den er auch erhielt. Mecks hatte, nachdem ihm die Russen alles geraubt hatten, zehn

[1] Lt. Schreiben von W. v. Bock an J. Frhr. v. Bohlen, d. d. Quedlinburg 10. April 1869.

Jahre in Elend und Kummer in Deutschland und Polen gelebt. Ähnlich bat 1623 der livländische Adlige Johann von Pahlen, der zwischen Breslau und Posen von polnischen Kosaken beraubt war, um Hilfe. In der Sammlung Bohlen findet sich auch das berühmte Schreiben des nicht weniger berühmten Magnus, „Von Gottes Gnaden König in Liefflandt, der estnischen und lettischen Landen Herr", an den „Bürgermeister und Ratmannen und ganze Gemein der Stadt Revele", in dem er die Stadt aus seinem Feldlager heraus zur Übergabe auffordert [1]. Zahlreich sind in dem Nachlass Bohlens auch die Schreiben der kurländischen Herzöge, des ersten Herzogs Gotthard (aus dem Jahre 1567), seiner Gemahlin Anna von Mecklenburg (a. d. J. 1567—1600), ihrer Söhne Herzog Friedrich (a. d. J. 1590—1629) und Herzog Wilhelm (a. d. J. 1600—1624), der Herzogin Elisabeth Magdalene, geborene Prinzessin von Pommern (1633), sowie zwei Schreiben von Wilhelms Sohn, dem Herzog Jakob von Kurland, d. d. Stettin 16. 2. 1624, an Herzog Philipp Julius: er entschuldigt sich, dass sein Kutscher, den er in Wolgast zurückgelassen hatte, dort einen Hund gestohlen habe; er hätte ihn davongejagt; und, d. d. Rutzau in Kurland 12. 5. 1632, an den letzten pommerschen Herzog Bogislav XIV., mit dem das Greifenhaus vor 300 Jahren ausstarb. Er erkundigt sich nach Bogislavs Befinden; „mich betreffend habe ich für gesundes ertregliches Hinkommen und leidlichen Zustand dem allerhogsten billig zu danken". Auf diese Briefe ist Bohlen in seinem Aufsatz „Fragmente zur Geschichte des Herzogs Wilhelm von Kurland" [2] näher eingegangen.

Herzog Friedrich von Kurland war, wie erwähnt, mit Elisabeth Magdalene von Pommern, Tochter von Herzog Ernst Ludwig und seiner Gemahlin Sophia Hedwig von Braunschweig, verheiratet [3]. Von seiner Schwiegermutter, die seit 1592 Witwe war und in Loitz in Pommern lebte, hatte Friedrich 1608 das Haus Osten an sich gebracht. Auf dieses Gut erhob Jost von Maltzahn An-

---

[1] Vgl. Mitt. a. d. livl. Gesch. II 112 sowie K. H. v. Busse Herzog Magnus, König von Livland (Leipzig 1871) 58 Anm. 1.

[2] Mitt. a. d. livl. Gesch. VIII (1856) 195 ff. Das Mss. davon befindet sich in der Bohlenschen Sammlung, Rep. 41 Nr. 152.

[3] Vgl. M. Wehrmann Genealogie des pommerschen Herzoghauses (Stettin 1937) 121 u. 130.

sprüche, und in der Bohlenschen Sammlung findet sich darüber (Nr. 140) ein bis 1642 reichender Schriftwechsel. — In einem Schreiben, d. d. Mitau 2. Mai 1698 (Rep. 41 Nr. 146), teilt Herzog Ferdinand von Kurland der schwedischen Königin Hedwig Eleonora durch seinen Gesandten und Legationsrat Kaspar Ernst Siebrand von Secheln mit, dass er die ihm vom König von Polen anvertraute Vormundschaft über seinen Neffen Herzog Friedrich Wilhelm von Kurland, den späteren Gemahl der Nichte Peters des Grossen Anna, angetreten habe.

Unter den Originalen der Bohlenschen Sammlung finden wir auch zwei Schreiben Johanns III. von Schweden an Herzog Christoph von Mecklenburg, den Administrator des Stifts Ratzeburg, über die Eroberung Livlands (Rep. 41 Nr. 144). Im ersten berichtet er, d. d. Stockholm 25. September 1581, dass „Wir ... deisen Sommer in Lifflandt die ganze Wick mit den Schlosser und Häusern Hapsall, Lode, Leal und Fickel von unserm Feind erobert haben", dass nach einer Botschaft seines Feldherrn Pontus de la Gardie auch die „teutsche Narven ... in unser Hände" sei. „Und obwohl genannte Narve allenthalben für Gewalt befestet, mit Geschütz, Kraut und Lot vorsorgt und wohl vorsehen gewesen, so hat doch unser Kriegsvolk solche Festung von dem ersten Tag Septembris, als dieselbe erstlich beschossen, nach den drein Tagen im ersten Storm mit stormender Hand eingenommen und seind der Feinde über vier tausend niedergelegt und erschlagen, von unsern Kreigesleuten aber nit über hundert Personen, beide geschlagen und vorwundet worden. Es sind auch ein der Stadt und auf dem Schloss fünf oder sechs Fürsten und hundert Bajoren [Bojaren], darzu wohl dreitausend wehrhafter Kreigesleute gewesen und ist der Oberist, Fürst und Statthalter daselbst geschlagen, die Fürstin aber samt etzlichen anderen Fürsten und Bajoren gefangen. Darüber hätte der Muschowiter drie Tage nachdem die Narve von den unsern belagert worden, vierhundert Schützen zu Entsetzung abgefertiget, so alle von unseren Reutern geschlagen und niedergelegt wurden." Und am 6. Oktober 1581 berichtet Johann in einem ebenfalls stark beschädigten Schreiben aus Stockholm, „dass wir mit unser Kreigesmacht das Schloss Ivanegrodt bei der Narven gelegen auch Gott Lob erobert haben. Welches, ob es wohl sehr fest und mit einer Mauren vier Faden dick umgeben, auch inwendig mit mehr Mauren und sonsten allerlei Notdurft wohl versehen, darauf 6000 Menschen, darunter 2000 Kreigesleute, gewesen, haben sie doch, als unser Kreigesheer sich darfür gelagert und mit Ernste zu Storm geschossen „die Festung in die Gewalt der Schweden übergeben". Danach „ist unser Kreigesvolk fortan für die Schlosser Jamnagrodt [= Jamburg] und Koporia vorrückt, welche weilen dieselbe nit so gar wie die anderen, so wir erobert, befestet, hoffen wir negest gottlicher Hülfe, mehr Frucht zu schaffen ...".

Neben diesen handschriftlichen Originalen finden sich in der

Bohlenschen Sammlung auch verschiedene Druckschriften, wie Festgedichte, Leichenpredigten und ähnliche Gelegenheitsschriften. Livland betrifft die seltene, 1657 in Riga gedruckte „Gründliche und warhaftige Relation von der Belagerung der Königlichen Statt Riga ... von dem grausamen Feinde dem Moszcowiter [1].“ — Über die Hinrichtung Patkuls findet sich in der Sammlung Bohlen die Beschreibung von der Hand des Regimentspastors M. Lorenz Hagen in einer Abschrift des 18. Jh. [2]. Wohl aus dem Nachlass von K. H. v. Busse (s. u.) stammen einige Gerichtsakten (Rep. 41 Nr. 147) aus dem estnischen Gebiet:

a) Nemieko Pedo klagt beim Dorpater Landgericht am 5. November 1698 den Bedienten des Rittmeisters Stiernstrahl, Jakob Pommer, an, dass er ihm „unter der Rathshofschen Grenze“ gehauenes Holz weggenommen und ins Gesinde des Putta Jüri geführt habe. Bei der handgreiflichen Auseinandersetzung darüber hatte Pommer dem Nemieko Pedo sogar 4 Schweine erschossen und ihm Heu entwendet. Auch durch andere Stiernstrahlsche Bauern hatte Pedo Schaden erlitten.

b) (nach 1644) (Abschrift „prod. Dorpt den 17. Juni 1701“). Die Schwestern Maria Polexina von Wentzlau, Gattin des Gerhard Palmstruck, und Anna Dorothea v. Wentzlau beschweren sich über ihren Bruder Robert Philipp von Wentzlau, der sie im ruhigen Genuss ihrer auch von der kgl. Reduktionskommission ihnen zugebilligten Anteile in dem Gute „Fohrhoff bey Dorpt“ behindert und ihren Prozessbevollmächtigten, Leutnant Reinhold Palmstruck, „in der geschlossenen Festung und Statt Dorpt auf öffentl. Gassen am hellen Tage unverwarnet“ mit dem Degen an der Hand verletzt und damit das kgl. Duellplakat verletzt habe.

c) „Product. Dorpat, d. 22. July 1746“: Leutnant Joh. Christ. v. Möller beschwert sich über Caspar Harald v. Wilcken wegen Sequesters auf Möllers Länder.

---

[1] Vgl. Winkelmann a. a. O. Nr. 7430.

[2] Rep. 41 Nr. 145. „Kurtzer Bericht von der Hinrichtung oder dem Tode des weltkundigen Johanni Reinholds von Patkul, geschehen zu Casimir den 30. Septembr. 1707 und wie er sich zu demselben bereitet, beschrieben von M. Lorenz Hagen, Regimentspastorn, samt einem Brief an des Hingerichteten verlobte Braut, von gemeldten Pastore.“ (Vgl. Winkelmann a. a. O. Nr. 11045 ff.)

d) Abschrift, „prod. Dorpat d. 13. Octobr. 1761". Adam Johann von Stackelberg bezeugt, d. d. Kagrimois 30. 6. 1767, dass er dem Ritterschaftsarzte Hans Paulsohn seine „drey Kalfersche Erbjungens, die Söhne des verstorbenen Royo Michels, namentlich Ott, Jürri und Carl" gänzlich überlassen habe.

e) (nach 1786) Bescheinigung (Konzept) darüber, dass „der Bauer Matzi Andres durch des Herrn Statth(alters) Resolution von Lustiferschen nacher Oberpahlen, dergestalt, dass die bisherige Nutzung desselben refundieret werden solle, verleget worden."

Einen beträchtlichen Raum in der Sammlung des Freiherrn von Bohlen nimmt der Nachlass des kais. russ. Staatsrates Karl Heinrich von Busse[1] ein. Busse ist 1787 in St. Petersburg als Sohn des nachmaligen Pastors an der dortigen St. Katharinenkirche Johann Heinrich von Busse und seiner Frau Katharina, geb. Gille, geboren, erhielt seine Schulbildung im Gymnasium in St. Petersburg, in der Rigaer Domschule und im Magdeburger Pädagogium, studierte an der St. Petersburger Hohen Rechtsschule, arbeitete seit 1809 in der Gesetzeskommission, siedelte 1811 nach Reval über, wo er Sekretär des Generalgouverneurs von Estland, des Prinzen und nachmaligen Grossherzogs August von Oldenburg, wurde, machte 1812 den Krieg gegen Frankreich mit, bereiste dabei u. a. Livland, Finnland, Litauen, Deutschland, England und Belgien, nahm an der Kodifizierung der estländischen Bauerngesetze teil und kehrte 1816 nach St. Petersburg zurück, wo er auch Sekretär des Reichskanzlers Graf Nikolaus Rumjanzow wurde, und trat 1818 in die Kanzlei des kaiserlichen Kommissars Graf Nowosilzow in Warschau ein. Von hier aus unternahm er ausgedehnte Reisen, verliess Warschau während des polnischen Aufstandes, kehrte zwar dorthin wieder zurück, liess sich aber 1832 in den Ruhestand versetzen. Nach erneuten weiten Reisen, die ihn auch wiederholt ins Baltikum brachten, liess er sich 1836 in St. Petersburg nieder, wo er auch Geschäftsträger seines ehemaligen Chefs, des nunmehrigen Grossherzogs von Oldenburg wurde. Nach mehreren Schlagan-

[1] Vgl. seinen Lebenslauf von seinem Neffen Julius Frhr. v. Bohlen in dem von diesem 1871 herausgegebenen „Herzog Magnus" III—XI.

fällen zog er im Sommer 1859 nach Deutschland, zunächst zu seinem Neffen, dem Freiherrn Julius von Bohlen auf Bohlendorf (Rügen), und starb in Halle am 9. Mai 1860.

Winkelmanns Bibliographie führt die zahlreichen kleineren und grösseren Aufsätze auf, in denen er sich in unermüdlichem Fleisse mit der baltischen Geschichte beschäftigt hat. Durch seine Mitgliedschaft bei der Gelehrten Estnischen Gesellschaft, der Estländischen Literärischen Gesellschaft und der Rigaer Gesellschaft für Geschichte und Altertumskunde stand er in engster Verbindung mit der damaligen Geschichtsforschung, und davon legen seine Arbeiten in den Mitteilungen der Rigaer Gesellschaft, im „Inland" usw. Zeugnis ab. Busses Interesse erstreckte sich ebensosehr auf die livländische Geschichte, wie auch auf die Vorgeschichte und Volkskunde. Unermüdlich war er im Zusammentragen von auf Livland bezüglichen Nachrichten aus auswärtigen Archiven, wie z. B. aus Warschau [1], St. Petersburg [2] und Stuttgart [3]. Sein besonderes Interesse galt der Zeit des livländischen „Königs", Herzog Magnus, dem er eine Monographie gewidmet hat, die von seinem Neffen Julius von Bohlen nach seinem Tode veröffentlicht wurde, und der man die enge Vertrautheit mit der archivalischen Überlieferung auf jeder Zeile anmerkt. Erhalten sind in der Bohlenschen Sammlung — ausser dem Manuskript seines „Herzog Magnus" — auch seine Abschrif-

---

[1] Vgl. Busse Herzog Magnus a. a. O. X. und seine Exzerpte in der Bohlenschen Sammlung.

[2] U. a. die Regesten der 81 auf Livland bezüglichen Urkunden aus der Kaiserl. öffentl. Bibliothek zu St. Petersburg, die ihm der Bibliothekar Dr. I. M. E. Gottwaldt 1844 besorgte (vgl. Mitt. a. d. livl. Gesch. III 63 ff. u. V 393 ff.) und das Mss. zu den „Eilf livl. Urkunden aus dem XIII Jhdt" (Mitt. a. d. livl. Gesch. III 471 ff.). Ebenfalls aus der St. Petersburger kaiserl. öffentl. Bibliothek stammen die von ihm in den Mitt. a. d. livl. Gesch. IV 328 ff. u. VI 303 ff. und im „Inland" 1851 veröffentlichten 3 livl. Urkunden von 1355, 1390 u. 1494. Von 1550 datiert ein Lehnbrief Erzbischof Wilhelms von Riga über 1/2 Haken Land im Gebiet von Smilten an Johann Lindes Witwe (d. d. Ronneburg 5. I. 1550, Abschrift).

[3] Aus Stuttgart verschaffte er sich die Abschrift der Relation an kais. Majestät von Jeremias Hoffmann 1559/60 (vgl. Mitt. a. d. livl. Gesch. II 525 und Winkelmann a. a. O. Nr. 5217); ferner den „Postreiter", ein historisches Pasquill auf den Plan des Herzogs Magnus, sich zum König von Livland zu machen (vgl. Mitt. a. d. livl. Gesch. II 517).

ten aus einem Kopialbuch von 1581/82 [1] mit Briefen von Jan Zamoyski, Pontus de la Gardie, Stephan Bathory, Tidemann Gise, Farensbach, Possevino, Herzog Gotthard Kettler und von Magnus selbst. Ebenso sind die Manuskripte der meisten Busseschen Aufsätze, wie etwa „Die Uebergabe Narvas im Mai 1558“ [2], „Zur Geschichte der v. Brackel“, „Die Einnahme der Vesten Rositten und Lützen i. J. 1626, nach polnischen Denkschriften“, „Schicksale livländischer Auswanderer i. J. 1601, nach Conrad Bussaus Bericht“, „Die Burg Odenpäh und ihre frühere Bedeutung“, usw. im Original erhalten, desgleichen eine 1846 angefangene historisch-geographische Skizze über „Die drei lettischen Kreise des Gouvernement Witebsk oder Polnisch-Livland“. Zahlreich sind Busses zumeist veröffentlichte Niederschriften livländischer Sagen und Märchen, wie „Der arme Pracher Michel Tatra Santi“ [3], das estnische Landmärchen „Die Pfeiferin“ [4], das lettische Märchen „Des Soltis Eheweib“, und seine Auszüge aus estnischen Prozessakten [5].

Neben Busses Aufsätzen und Auszügen interessiert aber auch sein persönlicher Nachlass, wie z. B. die Zeugnisse seiner estnischen Bedienten[6], sein Stammbuch aus St. Petersburg (1809—1813), seine Reisetagebücher aus den Jahren 1807—1831, darunter Schilderungen seiner Reisen nach der estländischen Provinzialhauptstadt im Juli 1807, 1812 und 1831. Von den

---

[1] Vgl. darüber Mitt. a. d. livl. Gesch. VIII 369 ff.

[2] Abgedr. Mitt. a. d. livl. Gesch. IX 42 ff. Vgl. im übrigen die Zusammenstellung bei Busse Herzog Magnus a. a. O. VIII ff. und Winkelmann a. a. O. 557.

[3] Abgedruckt „Inland“ 1851. Als Unterlage diente Busse dazu eine Prozessakte v. J. 1699 über die Zauberei des wierländischen Bauern Tatra Santi Michel.

[4] Abgedruckt „Inland“ 1851 Nr. 14.

[5] U. a. über den Totschläger in Põltsamaa (Oberpahlen) Hans Kahala (1670), der des Waba Siem Claus Bruder Waba Simo Adam aus Arihma bei Põltsamaa erschlagen hatte. Den Prozess des tähtvereschen Bauers Sorrisepp (1699), des laiuseschen Bauers Wassila Jaak aus dem Dorfe Palupera (1700), die Ermordung des elistvereschen Kubjas (1722) usw., alles wohl Auszüge aus Akten des Dorpater Landgerichts, die er 1851 benutzt hat.

[6] Johann David Toennissohn, vorher (1811) Diener bei Paul Stoppelberg in Reval und der aus dem Gute Weissenfeld gebürtige Johann Tuttelberg, der 1812 bei Ludw. Siegm. Baron Üxküll-Güldenband gedient hatte.

Korrespondenten Karl Heinrich von Busses seien erwähnt: die Schriftleiter des „Inland“ Pastor Karl Gottlieb Reinthal (1851—1855) und Syndikus Theodor Beise (1851—1853) aus der livländischen Universitätsstadt, Blum (1855), ebenfalls aus Tartu, E. Eichwald (1825—1830) aus Wilna, N. v. Adelung aus Stuttgart (1849), die St. Petersburger Friedr. Adelung (1818), Köppen (1824), Graf Rumjanzow (1818—1825). Ja, selbst die Zarin Alexandra dankt ihm (d. d. Moskau 27. 3. 1818 und 27. 9. 1819) für die Übersendung seines Gedichtes „Fürst Wladimir und seine Tafelrunde“! In lebhaftestem Briefwechsel stand Busse 1836—1857 mit Dr. C. E. Napiersky in Riga und 1843—1854 mit dem Vizepräsidenten der Estländischen Literärischen Gesellschaft, J. Paucker.

In Busses Nachlass finden sich auch einige an seine Brüder Wilhelm und Fritz von Busse gerichtete Briefe, u. a. ein „Petschur den 19. Juli 1816“ datierter Brief von I. N. Rosin an Wilhelm von Busse, in dem er eingehend das dortige Kloster beschreibt: Er schildert die Lage des Klosters und fährt dann fort „Auf dem Teile der Bergwand, das(!) die eine Mauer des Klosters ausmacht, ist ein guter Obstgarten und ganz unter dem Kloster sind die Katakomben, in denen auf beiden Seiten der Gänge sehr viel Gräber aus dem Altertum eingegraben sind. Und die Inschriften kann man garnicht lesen, denn sie sollen, wie der Archimandrit sagt, in einer weit älteren slawischen Schreibart geschrieben sein. Von einem Gange nach Kiew wird auch hier sehr viel gesprochen; in der Unwahrheit desselben berufe ich mich wieder auf den Archimandrit, denn er lacht selbst über dies Märchen und setzt spottend hinzu: er unterhielte eine unterirdische Hasenpost, die ihm zweimal wöchentlich aus Kiew Nachrichten bringe. Ausserdem ist dieses Kloster noch sehr reich an Reliquien und anderen Kostbarkeiten; hier wird u. a. aufbewahrt: der Sattel, das Jagdhorn und Messer, Gabel, Löffel und Trinkschale von Iwan Wassiljewitsch Grosnyj [1]; man hat hierüber eine komische Legende. Iwan Wassiljewitsch soll hier durchgezogen sein, um Riga zu belagern; wie er nach einer fruchtlosen siebenjährigen Belagerung zurückkommt und um dem(!) Kloster eine hohe Mauer sieht, so ärgert er sich so über den Abt, dass er sich unterstanden hätte, ohne seine Erlaubnis das Kloster zu befestigen, dass er ihn vor sich kommen lässt und ihm eigenhändig den Kopf abhauen will; indem er es aber vollbringen will, entreisst ihm eine feurige Hand den Abt; er wird dadurch erschüttert, sieht seinen Fehler ein, tut Busse und schenkt dem Kloster alles, was er bei sich gehabt hatte. — Ausserdem ist hier noch eine Pontifikatkleidung, die ganz mit echten Perlen besetzt ist; sie wird auf 150.000 Rubel geschätzt. Hier steht auch der Wagen der Kaiserin Anna, den sie auf ihrer Reise von Mitau

[1] Im Original ist Iwans Name russisch geschrieben.

nach Moskau hier gelassen hat, da ihr die moskausche Equipage hier entgegengekommen ist . . .“

Schliesslich seien aus der Sammlung Bohlen noch die im Nachlass Karl Heinrich von Busses befindlichen Briefe an seinen obenerwähnten Vater Johann Heinrich Busse genannt, die u. a. von dem livländischen Generalsuperintendenten Sonntag (aus d. J. 1809—1821) [1] und in der Zeit von 1809—1810 von Gustav v. Behaghel (Tartu), A. Albanus (Riga), G. Engelmann (Strelna), Wahl (Wiborg) und von den Moskauern Hofrat Steltzer und Gustav Spalte an ihn gerichtet worden sind. Ein in einem Verzeichnis aufgeführter Brief von dem bekannten Garlieb Merkel ist leider nicht mehr erhalten.

Livonica Pommeris.

Autor kirjeldab Baltikumi kohta käivat ainestikku vabahärra Julius von Bohlen'i kogus (rep. 41 Stettini Riigiarhiivis), mis koosneb parun Bohleni ja tema onu Karl Heinrich von Busse' kogudest ja kirjutistest. Busse pärandi hulgas leidub ka tema arvukate praeguse Eesti kohta käivate kirjutiste käsikirju, väljavõtteid arhivaalidest, originaalidekogusid ja kirjavahetust.

[1] Auf die Briefe Sonntags — u. a. auch ein Brief vom 23. 3. 1820 an Wilhelm von Busse — komme ich an anderer Stelle zurück, ebenso wie auf den Nachlass Busses, der Russland, Polen u. a. betrifft.

Zur Frage der Beschaffung von Arbeitskräften zur Zeit der Schollenpflichtigkeit.

Von Hendrik Sepp.

Die Frage nach der Bevölkerungsdichte ist von jeher eines der Grundprobleme der Wirtschaftsgeschichte gewesen. Steht doch mit ihm in erster Linie die Frage nach Produktion und Verbrauch in engstem Zusammenhang. Auch für die Wirtschaftsgeschichte Estlands ist die Bevölkerungsziffer, die ihrerseits in hohem Masse von den Kriegen beeinflusst wurde, unter denen das Land zu leiden hatte, naturgemäss von hervorragendster Bedeutung. Die Abhängigkeit der Bevölkerungsziffer von den Kriegsereignissen ist in Estland eine viel stärkere als in so manchen anderen Ländern, z. B. etwa Dänemark.

Schon im Mittelalter bestand ein engster Zusammenhang zwischen den Einkünften der Landesherren und Vasallen einerseits und den Arbeitskräften sowie vor allem den besetzten Haken andererseits, von denen Landesherren wie Vasallen ihre Einkünfte bezogen. Diese Einkünfte, die das Land liefern musste, waren von doppelter Art: die besiedelten Haken entrichteten den Grundherren Abgaben; auch als vollends Landesherren wie Vasallen ihre eigenen Wirtschaften einrichteten, beruhten diese im wesentlichen auf dem den Haken auferlegten Frondienst. Jede andere Versorgung der Gutswirtschaft mit Arbeitskräften war zeitweiliger und zufälliger Art. Auch später, als man Lostreiber zum Frondienst heranzog, geschah das meistens durch die Gesindewirte. Zur Sicherstellung ihrer Einnahmen und der Bewirtschaftung ihrer Güter führten die Gutsverwaltungen Schritt vor Schritt die Schollenpflichtigkeit ein. Zunächst bezog sich die

nur auf die Gesindewirte; als sich das als ungenügend erwies, wurde sie auf den ältesten Sohn, dann allmählich auch auf die übrigen Familienglieder ausgedehnt, bis um die Mitte des 16. Jh. ihr auch schon die Lostreiber verfallen waren. Somit hatte die Gutsherrschaft im Interesse ihrer Einnahmen und ihrer Wirtschaft die Schollenpflichtigkeit zu fördern versucht. Ein ganz wesentliches Moment scheint bei diesem Prozesse die Entwicklung der eigenen Gutswirtschaft gewesen zu sein, denn deren Voraussetzung bildete gerade die Arbeitskraft, die die Bauern zu stellen hatten, in erster Linie in Gestalt der von den Gesinden zu leistenden Arbeitstage.

Was die Beschaffung von Arbeitskräften anlangt, so bestand ein spürbarer Unterschied zwischen Zeiten, in denen die Bevölkerung eine undichte war, und Zeiten, in denen das Land reichlich bevölkert war. Eine maximale Nachfrage nach Arbeitskräften musste natürlich eintreten, wenn das Land dünn besiedelt war. Das war der Fall, wenn die Einwohnerschaft des flachen Landes infolge von längeren Kriegen, die zumeist von grösseren, wiederholten Missernten und Seuchen begleitet waren, zurückging. Dieser Rückgang war bedingt durch Vernichtung und Versprengung von Siedlungen, durch Tötung, Verletzung, Gefangennahme und sonst Verschleppung von Menschen und Vieh. Die Geschichte Estlands weist in neuerer Zeit zwei solche Perioden lange währender Kriege auf: 1) die um die Mitte des 16. Jh. einsetzenden und mit geringen Unterbrechungen bis ins dritte Jahrzehnt des 17. Jh. sich hinziehenden Kriege, d. h. die Periode, die mit dem russisch-livländischen Kriege begann und mit der Eroberung Livlands durch Gustav Adolf endete; 2) die Periode des nordischen Krieges sowie die ihm vorangegangene schwere Hungersnot und die ihm folgende grosse Pest. Allein auch schon vor den hier genannten Perioden war das estnische Gebiet von schweren Verheerungen heimgesucht worden zur Zeit der Kriege des Ordensmeisters Plettenberg mit Russland. Im ersten Kriegsjahre und z. T. auch später im weiteren Verlauf des Krieges wurde damals der östliche und mittlere Teil des estnischen Gebietes arg verwüstet.

Ausser unter der Vernichtung von Wirtschaften hatte das Land während der Plettenbergschen Kriege auch darunter zu lei-

den, dass die Russen auf ihren Kriegszügen zahlreiche Einwohner töteten oder nach Russland in die Gefangenschaft verschleppten. Infolge des Krieges von 1501—1502 machte sich namentlich im Bistum Tartu (die heutigen Kreise Tartumaa und Võrumaa), im Viljandischen Gebiete sowie in Harju- und Virumaa ein starker Verlust an Arbeitskräften bemerkbar. Besonders entwikkelt war das Lehnswesen und daher das Netz der verlehnten Güter ein entsprechend dichtes im Osten des estnischen Gebietes, im Bistum Tartu, zumal in dessen westlichem Teile, aber auch in Harju-Viru, wo die Bewirtschaftung der Güter durch die Vasallen selbst z. T. bereits in Schwung gekommen und die Schollenpflichtigkeit umso mehr zur Notwendigkeit geworden war. Naturgemäss musste in diesen Gegenden der durch den Krieg hervorgerufene Ausfall an Arbeitskraft besonders schmerzlich empfunden werden. Zudem hatten diese Gebiete schon ein paar Jahrzehnte früher unter der russischen Kriegstätigkeit zu leiden gehabt, nämlich 1481, als die russischen Heere das Bistum Tartu und das heutige Viljandimaa verwüsteten. Die Zeit begann für eine Bewirtschaftung der Güter durch die Gutsherren selbst sich insofern besonders günstig zu gestalten, als die Kornpreise auf dem Weltmarkt im Steigen begriffen waren. Alles das wirkte sich dahin aus, dass der Prozess der Einschränkung der Freizügigkeit hier ein besonders akutes Gepräge annehmen musste, wie das aus dem mit Zähigkeit verfochtenen Gegensatz zu ersehen ist, der nach den Plettenbergschen Kriegen zwischen der harju-viruschen Ritterschaft und Tallinn wegen der entlaufenen Bauern entstand. Wir erfahren hier, dass die Frist für die Anforderung von Läuflingen bis auf 30 Jahre verlängert wurde, wobei ausser dem Familienvater auch andere Familienglieder angefordert werden konnten. Tallinn bezeichnet das als eine Neuerung und versucht darzutun, dass die Bauern keine Sklaven seien [1]. Augenscheinlich fanden in dieser Periode nach und nach auch jene die Bewegungsfreiheit der Lostreiber einschränkenden Bestimmungen Anwendung, auf die man nach den schweren Kriegen des 17. Jh. zurückgriff, und bei deren neuerlichen Inkraft-

[1] A. Schwabe Grundriss der Agrargeschichte Lettlands (Riga 1928) 88 ff.

setzung erwähnt wurde, dass sie schon früher einmal gegolten hätten. Zur nämlichen Zeit, als auf estnischem und lettischem Gebiet die Bestimmungen über die Schollenpflichtigkeit der Zeit Plettenbergs, die z. T. wohl auf einem Mangel an Arbeitskräften beruhen mochten, verschärft wurden, sehen wir doch bereits, dass die Besiedlung wieder eine dichtere geworden war, stellenweise eine vielleicht sogar zu dichte. Die Plettenbergschen Kriege hatten denn doch nicht so verheerend auf die westlichen Teile des estnischen und erst recht nicht des lettischen Gebietes gewirkt. Dem entspricht die Tatsache, dass Plettenberg wenig über zehn Jahre nach dem russischen Kriege im Ruhjaschen Gebiete die grossen Gesinde, in denen 3—4 Familien siedelten, zerstückeln liess. Handelte es sich um einen günstigen Boden, wie z. B. im Ruhjaschen Gebiet, so war eine solche Zerstückelung von rein wirtschaftlichem Standpunkte aus vielleicht nicht zu verwerfen; bei schlechtem Boden konnten sich für die Bauern wirtschaftlich üble Folgen ergeben.

Eine zu dichte Besiedlung konnte auch andere Übel mit sich bringen, wie z. B. dieses, dass das Bauholz aus zu entfernten Gegenden herbeigeschafft werden musste; so etwa im Mittelalter in Ruhja, wohin es sogar aus den Saardeschen, oder in Harjumaa, wo es aus den Vändraschen Ordenswäldern geholt wurde. Die Kriegsperiode während der Regierungszeit Plettenbergs war von zu kurzer Dauer, als dass sie eine so erschütternde Wirkung auf unsere Wirtschaft hätte ausüben können, wie sie die um die Mitte des 16. Jh. beginnenden Kriege mit sich brachten. In dieser schweren Zeit litten besonders das heutige Tartu-, Võru-, Viljandi-, Järva- und Virumaa, z. T. auch andere Landstriche unter den russischen Kriegsheeren; am wenigsten wurden die Inseln und Läänemaa berührt, aber gerade wie zum Trotz gerieten im schwedisch-polnischen und dänischen Kriege 1562 das heutige Läänemaa und Pärnumaa in die Wirbel des Krieges. Dieser dauerte bis 1568. Von 1570 an litten durch den schwedisch-russischen Krieg sehr stark auch Harju- und Järvamaa, und in den Jahren 1575 und 1576 griff die Kriegstätigkeit der Russen auch nach Läänemaa über. Erst die endgültige Eroberung Nordestlands durch Schweden im Jahre 1581 setzte dieser Verwüstung Schranken. Von Südestland hatte in dieser Zeit Pärnumaa 1573

und 1575 unter den russischen Kriegszügen zu leiden gehabt; Viljandimaa war mit Ausnahme des Kreises Põltsamaa vom Kriege mehr oder weniger unberührt geblieben. Aber eine neue sehr schwere Periode setzte für Viljandimaa 1600 ein, als der Krieg zwischen Schweden und Polen entbrannte. Das erste Kriegsjahr war noch nicht so schlimm. Wie aus den Daten der schwedischen Revision von 1601 zu ersehen, hatte der Krieg noch nicht irgendwie besonders verheerend auf die Bevölkerung Viljandimaas gewirkt. Eine unverhältnismässig schwerere Zeit begann aber mit dem Herbste des Jahres 1601. Eine schwere Missernte und Hungersnot ging jetzt über Viljandimaa wie über das ganze Land, dazu war der Kreis zum direkten Kriegsschauplatz geworden und damit dauernd Gefahren ausgesetzt, und das mehrere Jahre lang. Die polnischen Truppen hatten hier (in Põltsamaa) zu wiederholten Malen ihre Quartiere bezogen. Auch Järvamaa war schwer in Mitleidenschaft gezogen. Das währte fast das ganze erste Jahrzehnt des 17. Jh., und als die Kriegstätigkeit schliesslich eingestellt wurde, ergab sich ein erschütterndes Bild. Die Zahl der besetzten Haken war erschreckend zurückgegangen, wie übrigens auch in manchen anderen Gegenden. Die Bevölkerung war stark zusammengeschrumpft und verstreut; ein Teil war in den Westen des Festlandes geflüchtet, ein Teil auf die Inseln, dabei ein gutes Land mit schlechterem vertauschend. Übrigens war schon während des russisch-livländischen Krieges ein Teil der Bewohner des Festlandes auf die Inseln verzogen.

Diese Entvölkerung rief natürlich einen sehr grossen Mangel an Arbeitskräften hervor, bei gleichzeitiger maximaler Nachfrage. Dieses Missverhältnis zwischen Angebot und Nachfrage auf dem Arbeitsmarkt trat in den Landstrichen besonders krass zu Tage, wo die Bevölkerung vor dem Kriege eine dichtere gewesen und der Boden ein besserer war, wo daher die Gutsherren ein lebhafteres Interesse für den Landbau bekundet hatten. Ohnehin hatten die dichter besiedelten Teile des Landes durch die Kriegsoperationen schwerer zu leiden gehabt, z. T. deswegen, weil die feindlichen Einfälle aus strategischen Erwägungen hierher gerichtet waren, umso mehr als die Hauptverkehrsadern durch die dichter besiedelten Gegenden führten.

Nach den verwüstenden Kriegen des 16. und zu Beginn des

17. Jh. rückte somit die Frage in besonders scharfer Form auf die Tagesordnung, ob die Besiedelung des estnischen Raumes durch innere Kolonisation oder Einwanderung erfolgen solle. In erster Linie war die Gefahr einer Einwanderung fremder Elemente nicht von der Hand zu weisen, schon wegen der Nähe der russischen Grenze, die durch keinerlei natürliche Hindernisse gegen eine Immigration aus dem Osten geschützt war. Tatsächlich vollzog sich die Neubesiedlung des Landes aber hauptsächlich durch innere Kolonisation, nur in den Kreis Tartumaa, in das Gebiet von Põltsamaa und Virumaa erfolgte ein stärkerer Zustrom von auswärtigen Einwanderern. Die Neubesiedlung des innerestnischen Gebietes, hauptsächlich Viljandimaas und z. T. auch Tartumaas in der ersten Hälfte und um die Mitte des 17. Jh. ist von Dr. J. Vasar auf Grund archivalischer Forschungen ergebnisreich und überzeugend erörtert worden. Aus den von ihm beigebrachten Daten ist zu ersehen, dass die östlichen und mittleren Landstriche Estlands Zuwanderer aus Westen und von den Inseln erhielten, was ja auch erklärlich ist, da diese Gebiete längere Zeit von direkten Kriegshandlungen verschont geblieben waren, oder jedenfalls, wie z. B. Pärnumaa während des schwedisch-polnischen Krieges doch immerhin weniger zu leiden gehabt hatten als etwa Viljandi- und Järvamaa. Am wenigsten waren die Inseln vom Kriege berührt worden. Wie erwähnt, hatte Saaremaa früher sogar einen Zuschuss an Einwohnern vom Festlande aufgenommen. Dass auf dem Festlande ein grosses Interesse für Neusiedler aus Saaremaa bestand, erhellt aus dem Einfall der Schweden in Saaremaa während des sog. Kalmarer Krieges 1612, während dessen Bauern zur Ansiedlung auf dem Festlande mitgenommen wurden. Diese Ansiedlung kam natürlich nur für das nordestnische Gebiet in Frage, da Viljandi, Tartu und überhaupt das südestnische Gebiet noch unter polnischer Herrschaft standen. Doch erhielten, wie Dr. Vasar dartut, Viljandi-, Tartu- und Võrumaa später, als ganz Livland von Schweden unterworfen war, auch Neusiedler aus Saaremaa. Aus dem von ihm aufgestellten Schema der Verbreitung der Insulaner auf dem Festlande während der Jahre 1637—1642 ist zu ersehen, dass sie in diesem kurzen Zeitraum sich familienweise in Võru- und Tartumaa, nördlich des Emajõgi, ziemlich zahlreich in Viljandimaa, Põltsamaa

und an anderen Orten niedergelassen hatten. Doch hatte Viljandimaa auch einen Zuzug von Neusiedlern aus anderen Gegenden zu verzeichnen, und zwar aus dem Lehen Schloss Karksi; viele siedelten von dort in das Kirchspiel Tarvastu über, wo der Boden besser war. Russen liessen sich in grösserer Zahl nur in Tartumaa im Lehen Schloss Laiuse nieder, anderweitig im Kreise nur wenige; in Viljandimaa zog es sie mehr nach Põltsamaa, sonst siedelten sich nur vereinzelte an. Põltsamaa erhielt übrigens auch ziemlich zahlreiche Finnländer; andere Nationalitäten waren in Viljandimaa nur wenig vertreten. Wie bunt sich das Bild der Bevölkerungsverhältnisse in Viljandimaa in dieser Zeit gestaltete, erhellt aus den Daten der Revisionen. Auf dem Gute Pärsti z. B. in der Nähe von Viljandi waren lt. polnischer Revision von 1599 zwei polnische Haken. Laut den Daten der schwedischen Revision von 1624/25 fand sich da aber nur ein einziger Gesindewirt; lt. der Revision von 1637—1641 waren aber bereits wieder neue Gesinde vorhanden, wobei von sieben vermerkt wird, dass die Bauern aus der Fremde zugewandert seien, einer sogar aus Polen und einer aus Kurland. Freilich brauchte die Bevölkerung nicht überall eine so bunt zusammengewürfelte zu sein, im allgemeinen kamen aber doch viel fremde Elemente nach Viljandimaa, zum grösseren Teile allerdings aus anderen Gegenden des estnischen Gebietes, und nur zum kleineren aus dem Ausland [1].

Mag. Juhan Aul hat an der Hand anthropologischer Untersuchungen gezeigt, dass wir auf estnischem Gebiete zwei Rassen zu unterscheiden haben, die sog. ostbaltische und die nordische. Die erstgenannte ist vorwiegend in Süd- und Ostestland vertreten; der zweiten begegnen wir hauptsächlich im westlichen, besonders nordwestlichen Teil des Festlandes und auf Saaremaa. In Mittel-, z. T. auch in Nordostestland finden sich aber sehr starke Einschläge der nordischen Rasse, wie andererseits sich ostbalti-

[1] J. Libe, A. Oinas, H. Sepp, J. Vasar Eesti rahva ajalugu (Tartu 1933) 940 ff.; 937—938. Welche Gefahren dem verödeten Lande aus einer zu starken Einwanderung fremder Elemente hätten erwachsen können, hat der Verf. in seinem Aufsatz „Der Einfluss der Kriege des 16. Jh. besonders der Kriegsoperationen Stephan Bathorys auf die Geschichte Estlands". Bibl. Hungarico-Estica 27 (Tartu 1936) zu zeigen versucht.

sche Einschläge, wenn auch in geringerem Masse auf Saaremaa beobachten lassen, viel stärker dagegen auf Hiiumaa [1]. Es ist wohl anzunehmen, dass diese Vermischung der Rassen durch die Kriegszeiten begünstigt worden ist. In Mittel- und Südostestland finden sich Elemente der nordischen Rasse vorwiegend gerade in den Gegenden, die am meisten von Kriegen heimgesucht waren, während sie sich in den von den Kriegswirren mehr verschont gebliebenen Gebieten, wie Alutaguse, das Ufer des Peipsi, durch die keine strategisch wichtigen Wege führten, sich nicht finden. Es ist allerdings auch denkbar, dass die Vermischung schon in früheren Zeiten sich angebahnt hatte und später durch die Kriege nur eine Förderung erfuhr.

Doch wenden wir uns nun wieder der Arbeiterfrage zu.

Dass die Beschaffung von Arbeitskräften den Gutsherren nach den Kriegen in den bevölkerungsarmen Zeiten der ersten Hälfte und um die Mitte des 17. Jh. einen Gegenstand schwerster Sorge bildete, erhellt auch aus der damaligen Gesetzgebung. Nach der langen Kriegszeit wurden die alten Läuflingsordnungen eiligst wieder in Kraft gesetzt; besonders kennzeichnend für die Zeit ist aber, dass man nichtansässige Tagelöhner nicht dulden wollte, sondern eine grösstmögliche Beschaffung von dauernden Arbeitskräften anstrebte. So z. B. verhandelte der estländische Gouverneur Philipp Scheding am 14. März 1632 mit dem Adel, was zur „Renovirte(n) Bauerordnung, wie es mit Ausantwortung derselben gehalten werden soll" führte, in der erklärt wird, dass Lostreiber, die sich nur für Tage verdingen, nicht geduldet werden könnten; vielmehr sollten sie den alten Rezessen gemäss für Jahresfrist sich verpflichten oder ansiedeln [2]. Diese Massnahme wurde für so wichtig angesehen, dass sie in die vom Landtag veröffentlichten Landesordnungen aufgenommen wurde (20. Jan. 1642 u. 18. März 1645), wobei als Begründung angeführt wurde, dass sich jetzt im Lande wieder häufig Lostreiber fänden, so dass die Bauern fast keine Knechte mehr in Dienst stellen könnten. Im Falle ein Lostreiber nach seiner Ansiedlung

[1] Juhan Aul Anthropologische Forschungen in Eesti. Fenno-Ugrica V B (Tartu 1936).

[2] Axel von Gernet Geschichte und System des bäuerlichen Agrarrechts in Estland (Reval 1901) 30—31.

oder seiner Indienststellung seinen Wohnort verliess und sich anderweitig niederliess, so sollte er von seinem früheren Brotherren wieder angefordert werden, während sein neuer unter Androhung von Strafen gehalten sein sollte, ihn auszuliefern. Diese Bestimmungen wurden auch in den Philipp Crusiusschen Entwurf eines Ritter- und Landrechts Estlands aufgenommen.

Auch der von Otto von Mengden verfasste Entwurf des livländischen Landrechts sieht — darin auf den Bestimmungen aus der Ordenszeit fussend — vor, dass die Lostreiber gezwungen werden können, sich für Jahresfrist, sei es auf den Gütern oder in den Gesinden, zu verdingen (§ 13). Diese Massnahme wurde nunmehr auch auf Söhne und Brüder der Gesindewirte ausgedehnt, die aus der Familie ausscheiden und als Lostreiber oder sonst Nichtansässige ein Stück Bauernland bearbeiten wollten. Sie mussten, wie auch die Läuflinge, binnen Jahresfrist entscheiden, ob sie Jahresknechte oder Häker werden wollten (§ 14). Diese Bestimmungen waren somit, wie ohne weiteres einleuchtend, Wiederholungen früherer und zwar aus dem 16. Jh., als die Schollenpflichtigkeit auch auf nicht ansässige Personen ausgedehnt wurde [1].

Es scheint so gewesen zu sein, dass nach dem Aufhören der Kriege der Neubesiedlungsprozess von neuem begann. Er konnte etwa folgendermassen vor sich gehen: vor allem waren die Gutsverwaltungen des betreffenden Gebietes im Interesse der Steigerung der Einkünfte des Gutes und zur Förderung der Wirtschaft vor die Notwendigkeit gestellt, sich Arbeitskräfte zu beschaffen und zu den bisherigen Bewohnern neue hinzuzuziehen. Die alten Bauern, besonders aber die Neusiedler mussten vor allem ihre eigenen Äcker bestellen, um sich selbst zu ernähren, und erst dann konnten sie den Gütern ihre Abgaben entrichten und Frondienste leisten. Die Güter konnten so zunächst mit den Bauern nicht zu hart umgehen, denn in dem Falle hätte der Neusiedler sich ohne weiteres wo anders hinbegeben können, wo man ihn aus Mangel an Arbeitskräften mit offenen Armen empfangen hätte. Die Schollenpflichtigkeit aber stand damals, wie Dr. Vasar behauptet, lediglich auf dem Papier. Bei diesen verworre-

[1] Schwabe op. cit. 164.

nen Zuständen bedeutete auch die Obrigkeit herzlich wenig, denn ihre Organisation ruhte infolge der wirren Zeiten auf einer schwachen Grundlage, auch fehlte es ihr an wirksamen Mitteln, sich Geltung zu verschaffen. Die Möglichkeit sich energisch durchzusetzen ergab sich für die Regierung erst, als längere Zeit Friede im Lande geherrscht hatte, was um die Mitte und in der zweiten Hälfte des 17. Jh. der Fall war [1].

In solchen Übergangszeiten entstanden natürlich ziemlich zahlreiche Übergangsbauernwirtschaften, die zunächst nicht die nämliche Leistungsfähigkeit haben konnten, wie die alten Gesinde; es waren Einfüsslinge, die mit der Zeit zu Häkern wurden, die dann die Lasten in vollem Umfange zu leisten hatten.

Die Wirtschaft der Güter auf estnischem Gebiet war in der älteren Zeit, seit ihrer Entstehung aufs allerengste mit den Bauernhöfen verbunden. Gab sich der Gutsbesitzer lediglich mit den Abgaben zufrieden, so war er soz. Rentier, der von den Zinsen seines Kapitals lebte, denn eine selbständige Wirtschaft hatte er ja nicht. Bewirtschaftete er aber sein Gut selbständig, so handelte es sich nicht um einen landwirtschaftlichen Grossbetrieb im Sinne einer viel späteren Zeit — mangelte es doch an Kapital für die Entlohnung der Arbeitskräfte sowie an Inventar, und die Arbeit leisteten die schollenpflichtigen Arbeiter a conto des zu entrichtenden Fronzinses mit ihren Arbeitstieren und ihren technischen Hilfsmitteln. Auch hinsichtlich der Entwickelung und Förderung des landwirtschaftlichen Betriebes unterschied sich der Grossgrundbesitzer nicht vom Gesindewirt. Bei der Verwendung der bäuerlichen Arbeitskraft für die Bestellung der Gutsäcker waren die Gutsverwaltungen nicht irgendwie an der Entlohnung der Arbeiter interessiert; die einzige Frage war nur, ob genügend Arbeitstage geleistet werden konnten. So ist es denn verständlich, dass die Wirtschaften auf die negativen Einflüsse des Weltmarktes, wie etwa das Sinken der Getreidepreise, hier nicht so empfindlich reagierten wie in Ländern, wo die Wirtschaft hauptsächlich auf bezahlten Arbeitskräften sowie eigenem lebenden und toten Inventar beruhte. Man kann wohl sagen, dass das Gut einen höheren Zins von den Bauern hätte bekommen

[1] Eesti rahva ajalugu 930 ff.

können, wenn diese keine Arbeitstage zu leisten gehabt hätten, doch hätte der sofortige Kapitalbedarf den Gutsbesitzern grosse Schwierigkeiten bereitet.

Aber auch Missernten, die bei dem niedrigen Stande des Akkerbaues viel häufiger vorkamen als heutzutage, konnten der damaligen Gutswirtschaft infolge der auf der Schollenpflichtigkeit beruhenden Arbeitsorganisation erhebliche Schwierigkeiten bereiten. Die Gutsherrschaft hatte die Bauernschaft ihres Gebietes entsprechend den Bestimmungen der Schollenpflichtigkeit an die Grenzen ihres Gutes gefesselt und damit bis zu einem gewissen Grade auch die Pflicht übernommen, die Leute unterzubringen und zu ernähren. Freilich hätten auch längere Friedenszeiten Missstände herbeiführen können, denn der Unterbringung der Bauern in Gesinden waren schliesslich doch gewisse Grenzen gesetzt, zumal die Landwirtschaft nur wenig entwickelt war und daher nur geringe Möglichkeiten einer Ertragssteigerung bot; und nicht zuletzt wirkte sich auch das geringe Interesse, das der Schollenpflichtige einer Hebung seiner Wirtschaft entgegenbrachte, hemmend aus, da er doch gegen eine Steigerung der Lasten und später auch die Ausnutzung seiner fahrenden Habe nicht geschützt war [1]. Natürlich hätten auch kleinere Wirtschaften eine Familie durchaus ernähren können, aber sie mussten ja einen Teil des Ertrages dem Gute abgeben. Es blieb also noch die Gründung neuer Siedlungen übrig; aber auch in dieser Hinsicht waren Grenzen gezogen, denn es war nicht überall für diese Zwecke geeignetes Land vorhanden, und eine Neusiedlung in einer sumpfigen Gegend oder dgl. konnte bei der damaligen Kapitalarmut garnicht in Frage kommen. Auch konnte eine zu starke innere Kolonisation die richtigen Grössenverhältnisse der alten Gesinde durch eine Verminderung der ihnen zur Nutzung stehenden Fläche stören. In Gegenden mit ungünstigerem Boden

---

[1] Über die zu dichte Besiedelung des Landes im 17. Jh. handelt O. Liiv in „Die wirtschaftliche Lage des estnischen Gebietes am Ausgang des XVII Jahrhunderts“ (Tartu 1935) 37 f.; für das 18. Jh. erörtern die Frage H. Sepp in „Korp. Sakala 1909—1934“ (Tartu 1934) 97 f. und J. Vasar in „Eesti rahva ajalugu“ 1333. Daten über die Schicht der Lostreiber am Ausgang des 17. Jh. finden sich bei H. Sepp, O. Liiv, J. Vasar Eesti majandusajalugu I (Tartu 1937) 196.

z. B., wie etwa Lääne- und teils Võrumaa, traten gewisse Anzeichen einer solchen durch das System der Leibeigenschaft bedingten Enge und eines Raummangels z. T. schon im 17. noch mehr aber gegen Ende des 18. Jh. zu Tage. Die Lösung des Problems der Beschäftigung der überschüssigen Arbeitskräfte lag natürlich mehr im Bereich der Regierung als der Gutsherrschaft. Vorbedingung hierzu war unter den damals obwaltenden Umständen, dass die Regierung über hinreichende Landreserven verfügen musste, denn eine Einmischung in die privatwirtschaftlichen Verhältnisse wäre sehr schwierig und der Adel damit wohl nie und nimmer einverstanden gewesen. Die polnische Regierung hatte sich grosse Landstrecken reserviert, so dass es ihr an Möglichkeiten zu einer Kolonisation nicht gefehlt hätte. Doch war während der polnischen Zeit, d. h. in der zweiten Hälfte des 16. und zu Beginn des 17. Jh., das Land noch wenig bevölkert und der polnischen Regierung bereitete eine Neubesiedlung der Kronsländereien keine Kopfschmerzen. Freilich war auch das Wirtschaftssystem der Regierung auf ihren Gütern während der polnischen Zeit kein hinreichend praktisches schon deswegen, weil die zu bewirtschaftenden Gebiete zu gross waren, so dass die Bauern zur Ableistung ihrer Arbeitstage zu weite Strecken zum Gute zurückzulegen hatten. Anders gestaltete sich die Lage auf den der schwedischen Regierung gehörenden Gebieten. Die schwedische Regierung besass zwar weite Strecken in Nordestland, doch gingen die an Privatpersonen über, so dass Gustav Adolf in Nordestland mit leeren Händen ausging, wie übrigens auch in Südestland, wo er das Land durch Donationen vergab. Eine ganz andere Möglichkeit der inneren Kolonisierung auf den Staatsländereien ergab sich zur Zeit Karls XI, als in Livland $^5/_6$ und in Estland $^2/_5$ der Haken an die Regierung übergingen und die Staatsgewalt ihr eigenes wie das Interesse ihrer Bauern nachdrücklicher und energischer vertreten konnte. Die schwedische Regierung musste sich nolensvolens mit der inneren Kolonisation, der Zuweisung von Arbeit an überschüssige Arbeitskräfte befassen. Dabei wurde aber weniger von der Notwendigkeit ausgegangen, überzählige Personen unterzubringen, als mehr vom Interesse des Staatsschatzes, indem man aus den übergrossen Bauerhöfen überschüssige Personen zu entfernen suchte, die de-

ren Zahlungsfähigkeit herabsetzen könnten. Auch wollte man nicht, dass infolge zu starken Anwachsens der Bevölkerung die Leute anfingen zum Schaden der Gesinde allerlei Nebenbeschäftigungen nachzugehen, z. B. der den Wald vernichtenden Kohlenbrennerei oder dgl. m. Waren in einem Gesinde zu viele Arbeitskräfte, so hatten die energischeren und wohlhabenderen Bauern Neusiedlungen anzulegen, oder aber sich gegebenenfalls als Knechte in andere Gesinde zu verdingen, wo ein Mangel an Arbeitskräften vorlag, um dadurch deren Zahlungsfähigkeit zu steigern.

So verfuhr denn die schwedische Regierung bei der Verteilung und Unterbringung der überschüssigen Landbevölkerung, die sie im Interesse der Staatseinnahmen vornahm, auf doppelte Weise, einmal, indem sie die Zahlungsfähigkeit der wenig leistenden Gesinde zu heben trachtete, andererseits indem sie durch Gründung neuer Gesinde sich neue Steuerquellen zu verschaffen suchte. Verfolgte die schwedische Regierung somit zunächst die Interessen des Staates, so sorgte sie praktisch dennoch für die Förderung der inneren Kolonisation und die Verteilung der überschüssigen Bevölkerung. Diesem Ziele wenn auch nur aus fiskalischen Interessen nachgehend, hatte sie auch die Schollenpflichtigkeit eingeführt, worunter aber keineswegs eine Leibeigenschaft zu verstehen ist, bei der die Person des Bauern hätte veräussert werden können. Praktisch konnte auf staatlichen Ländereien eine Veräusserung des Bauern überhaupt garnicht vorkommen, nur eine zwangsweise Ansiedlung bezw. Unterbringung in Gesinden. Hätte bei längerer Dauer des Friedens die Bevölkerung sich in der bisherigen Weise vermehrt, so wäre die Regierung vor die Notwendigkeit gestellt gewesen, zur Neuansiedlung der überschüssigen Bevölkerung zu schreiten. Ein gewisses Hindernis bei der Verteilung der Bevölkerung bildete auch der niedrige Stand der Landwirtschaft, die nur geringe Erträge abwarf, sowie die Verquickung des Bauerlandes mit dem Gutslande, die den Gesinden die Verpflichtung auferlegte, einen Teil ihrer Ernte dem Gute abzuliefern, das das Getreide auf den Weltmarkt brachte.

Wir sehen, dass die Regierung aus rein fiskalischen Interessen darauf bedacht war, den Gesinden die nötigen Arbeitskräfte

zur Führung ihrer Wirtschaft zu sichern, damit sie ihren Pflichten nachkommen könnten. Praktisch genommen war es dasselbe, was auch die Gutsherren anstrebten. Wie der Staat so war auch der Gutsherr an der Besteuerung der Gesinde interessiert, und beide bedienten sich den Lostreibern usw. gegenüber der gleichen Methoden. So wie die Dinge nun eben lagen, konnte eine Landarbeiterschaft im heutigen Sinne des Wortes überhaupt nicht entstehen, eine freie Arbeiterschaft, die von Ort zu Ort hätte ziehen und nach eigenem freien Ermessen ihre Lohnforderungen stellen können. Durch die Guts- wie Regierungsgewalten waren sie in die engen Grenzen eines Gutsbezirkes gezwängt, wo sie im wesentlichen ihr tägliches Brot und notdürftige Kleidung erhielten.

Eine wesentliche Veränderung der Lage der Landarbeiter vermochte auch die Zeit der Frone nicht herbeizuführen; war die Landwirtschaft auch eine mehr intensive geworden, so war die Gutsherrschaft doch wie bisher daran interessiert, dass die Arbeit auf den Gutsfeldern von den Bauern durch Frondiensttage geleistet wurde, und ebenso, dass das Gesinde mit hinreichenden Arbeitskräften versorgt sei, um diesen Verpflichtungen nachkommen zu können. Die die Leibeigenschaft aufhebenden Gesetze ermöglichten dem Bauern die Abwanderung in die Stadt oder über die Grenzen des Gouvernements auch nur, wenn eine bestimmte Zahl Männer vorhanden war; auch das Ausscheiden aus dem bäuerlichen Gemeindeverbande war mit grossen Schwierigkeiten verknüpft, im Rahmen der Gemeinde aber war der Bauer wie bisher an das Gesinde gebunden. Eine Veränderung trat erst in der zweiten Hälfte des Jahrhunderts ein.

Werfen wir nun einen Blick auf die Art der Beschaffung von Arbeitskräften für die Landwirtschaft während der Zeit der Schollenpflichtigkeit zurück, so sehen wir, dass sie eine äusserst unrationelle war. Das war hauptsächlich auf die ungenügende Elastizität zurückzuführen, die in der Belastung der Gesinde mit den Frondiensttagen für das Gut in Erscheinung trat, und diese Belastung wuchs mit der Entwicklung der Gutswirtschaft. Die Gesinde mussten gegen ihren Willen sich mit zu zahlreichen Arbeitskräften schleppen, um mit den Saisonarbeiten für das Gut fertig zu werden. Da aber die Gutsherrschaft auch ausserhalb

der Gesinde in den Dörfern über Arbeitskräfte verfügte, so wurden diese den Gesinden aufgezwungen. Die schollenpflichtigen ärmeren Wirte konnten diesen natürlich keine ordentlichen Löhne zahlen, waren aber deswegen ihrer Verpflichtungen doch nicht enthoben. Überhaupt gestaltete sich die Lage der in den Gesinden zusammengedrängten Arbeiter sehr schwierig, zumal im Heiratsfalle. Konnte sich einer als Lostreiber oder Badstüber niederlassen und so sein Dasein mühselig fristen, so war es schon ein verhältnismässig günstiger Fall.

Von rein technischem Standpunkte war die Bebauung der Gutsfelder durch die Gesinde schon deswegen unrationell, weil die Menschen über weite Strecken aufs Gut zur Arbeit geschickt werden mussten, was eine unnütze Vergeudung der Arbeitskräfte bedeutete, und den Gesinden besonders während der Heuzeit und bei regnerischem Wetter eine schwere Last war. Ein ganz wesentlicher Grund des unrationellen Charakters des Systems der Frone war psychologischer Natur, nämlich das Fehlen des wirtschaftlichen Egoismus, der einen Mangel an Arbeitseifer mit sich bringen musste. Weder der Wirt noch der Knecht konnte ihn aufbringen, beide lebten von der Hand in den Mund, ungeachtet die Lage des Wirtes mitunter eine etwas bessere hätte sein können, als die des Knechtes, aber sein Verfügungsrecht über sein Gesinde und im 18. Jh. auch über seine fahrende Habe war in keiner Hinsicht gesichert, und auch ihm mangelte es mitunter an Brot, und auch das war schlecht, mit Kaff vermengt. Gerade infolge dieses Mangels an Arbeitseifer blieb viel Energie ungenutzt.

Da ferner die Güter in der Bebauung ihrer Felder von den Frondiensten der Bauerhöfe abhingen, so konnte sich das Niveau des Ackerbaues in den Gutswirtschaften nicht wesentlich heben noch auch die Nutzung der technischen Hilfsmittel eine rationellere werden. Ein armer Wirt konnte natürlich nur sehr primitive Geräte, schwache Knechte und schlechte Arbeitstiere aufs Gut zur Arbeit schicken. Dem Bauernhof aber musste jede Lust und Initiative hinsichtlich der Bestellung der eigenen Felder schon deswegen mangeln, weil sie mit Arbeiten für das Gut überlastet waren und keine Besitzrechte am Grund und Boden hatten. Im Dorf aber wirkte sich noch die gemeinsame Bestellung der Felder hemmend aus.

Töökäte rakendamisest sunnismaisusliku korra juures.

Töökäte rakendamise küsimus Eesti ajaloos on üsna tihedasti seotud rahvastiku tiheduse küsimusega, samuti ka mõisa oma-majapidamise arengu astmega. Laastavate sõdade järel oli tööjõu puudus eriti suur, mille tõttu sattus raskesse olukorda ka mõisamajapidamine. Tööjõu puudus oli õieti tunduv Eesti ala idaosades juba Plettenbergi sõdade järel, veel enam aga peale suuri sõdu XVI sajandi teisel poolel ja XVII sajandi alguses. Säärastel aegadel püüti lahendada tööjõu nappuse küsimust selle kaudu, et võideldi vabadikkude vastu, nõudes, et nad hakkaksid peremeesteks või aastasulasteks, s. t. et olemasolevat tööjõudu maksimaalselt kasutataks. Samuti võideldi ka jooksikute vastu.

Vabadikkude küsimuses oli Rootsi valitsus samal seisukohal, olles huvitatud sellest, et talu adramaade, s. o. maksuadramaade arv oleks võimalikult suurem — riigi sissetulekute huvides. Rootsi agraarseadusandluses leidis tähelepanu ka tööjõu maksimaalse kasutamise küsimus. Liivimaa kohta käivates agraarseadustes Karl XI ajast nõuti, et taludes, kus liiga palju inimesi, osa neist asutataks uudismaale, osa aga paigutataks taludesse, kus tööjõudu vähe. Kuid ühes sellega Rootsi valitsus püüdis lahendada asustamise küsimust, mis Liivimaal oli seda kergem, et kaugelt suurem enamik adramaid oli riigistatud.

Samasugused nähtused kordusid ka peale Põhjasõda. Ka siis tuli mõisavõimul tegelda tööjõu maksimaalse rakendamise küsimusega. XVIII sajandi lõpul vähenes aga tööjõu otstarbekohase rakendamise võimalus mõisa asustamisvõimaluste nappuse ja majapidamise ekstensiivsuse tõttu.

Die objektive Konjugation des Ostjakischen.

Von W. Steinitz.

1. Mit der objektiven Konjugation des Ostjakischen haben sich drei ungarische Forscher befasst. D. Fokos [1] zeigte, dass im Ostjakischen die Suffixe der obj. Konj. viel näher zu den Possessivsuffixen als zu den Suffixen der subjektiven Konjugation stehen; für das Südostjakische stellte er die völlige Übereinstimmung der Suffixe der obj. Konj. für 1 Objekt mit den Possessivsuffixen für 1 Besitzgegenstand fest. Im Nordostjakischen glaubte er bei einigen Suffixen der obj. Konj. vor den den Possessivsuffixen entsprechenden Personalsuffixen ein Suffix *-l-* als Kennzeichen des Objektes feststellen zu können, verzichtete jedoch angesichts der unzureichenden Materialien für diesen und den surgutischen Dialekt auf eine genaue Analyse der obj. Konj. dieser Dialekte. Die grosse Ähnlichkeit des Suffixsystems der obj. Konj. mit dem Possessivsuffixsystem erklärte er aus ihrer ursprünglichen Identität, indem solche Formen wie „ich schlage ihn" aufzufassen seien als „mein Schlagen (ihn)".

J. Pápay teilte in seinem Aufsatz „Über die Objektivkonjugation im Nordostjakischen" [2] ein Paradigma der objektiven und subjektiven Konjugation sowie der Possessivsuffixe des obdorskischen Dialekts (O.) (und nicht des „Nordostjakischen"!) mit. Er schloss sich im wesentlichen Fokos's Darlegungen an. Insbesondere versuchte er, das *-l-* als Kennzeichen des Objektes nachzuweisen; die Formen ohne *l* (z. B. l. P. Si. *-em*) könnten „auch

[1] Fokos D. A vogul-osztják tárgyas igeragozásról, NyK 40 386—412.
[2] FUF XIII 296—303.

durch Ersatzdehnung aus" **əlm* usw. „entstanden sein". Das dualische Objekt, das durch die Suffixe für das pluralische Objekt bezeichnet werde, habe wahrscheinlich früher — wie noch jetzt im Wogulischen — besondere Suffixe gehabt; ein einziges Beispiel einer Form mit besonderem Suffix für das dualische Objekt konnte er aus seinen Aufzeichnungen nachweisen.

A. Klemm [1] ist der Ansicht, dass ein auf das Objekt hinweisendes Element *-l-*, *-d-* nur in den das pluralische Objekt bezeichnenden Suffixen der ostjakischen obj. Konj. vorkommt. Das nordostjak. *-l-* sei nicht — wie dies Fokos und Pápay annahmen — aus dem Personalpronomen der 3. P. entstanden, sondern eine Variante des finnisch-ugrischen Pluralsuffixes *t*, das im Südostjakischen unverändert erhalten geblieben sei (!). Das Suffix *-li* der 3. Pers. Si., das Pápay als Objektskennzeichen auffasste, stellt Klemm mit dem Possessivsuffix *-əl* der 3. P. Si. zusammen, ohne die Verschiedenheit der Formen zu erklären.

2. Durch die angeführten Arbeiten ist das Suffixsystem der ostjakischen obj. Konj. noch keineswegs endgültig erklärt worden. Dies bezieht sich einmal auf die in der Literatur bekannten nord- und südostjakischen Formen (*-l-*, *-t-* als Objektskennzeichen; nordostj. *-li* der 3. P. Si., u. a.), die überdies unvollständig und z. T. — besonders die Materialien Patkanovs — in einer ganz irreführenden phonetischen Form angeführt sind (s. u.); ungeklärt ist auch die Frage der Suffixe für das dualische Objekt, sowie die Frage nach den gegenseitigen Beziehungen zwischen den Formen der obj. Konj. in den nördlichen und südlichen Dialekten. Schliesslich ist die obj. Konj. der wichtigen ostostjak. Dialekte überhaupt nicht in die Untersuchung einbezogen worden. Da ich, abgesehen von dem Surgutischen Dialekt, über Aufzeichnungen aus allen ostjak. Dialekten verfüge, die u. a. für die Frage der obj. Konj. neues Material geben, halte ich eine neue Behandlung dieser Frage für angebracht.

In Bezug auf die Suffixe der obj. Konj. weisen die drei Hauptgruppen der ostjak. Dialekte [2] wesentliche Unterschiede auf. Es

---

[1] Klemm A. A vogul és az osztják tárgyas igeragozás. NyK 47 85—112.

[2] Die ostjakischen Dialekte lassen sich, hauptsächlich auf Grund ausgeprägter morphologischer Kennzeichen, in drei Hauptgruppen

empfiehlt sich daher, die Suffixe einer jeden dieser drei Gruppen gesondert zu behandeln. Innerhalb einer jeden Gruppe sind die Suffixe im wesentlichen einheitlich.

3. Für die nördliche Dialektgruppe führe ich die Suffixe des Kazymer Dialektes (Kaz.) an [1, 2].

	Objekt. Konjug.		Possessivsuffixe			Subjekt. Konjug.
	Objekt im		Besitzgegenstand im			
	Sing.	Plur. u. Dual	Sing.	Plur.	Dual	
Sing. 1.	-*ɛm*	-*ʌam*	-*ɛm*	-*ʌam*	-*ŋəʌam*	-*əm*
2.	-*en*	-*ʌan*	-*en*	-*ʌan*	-*ŋəʌan*	-*ən*
3.	-*ʌe*	-*ʌe*	-*əʌ*	-*ʌaʌ*	-*ŋəʌ*	—
Dual 1.	-*ɛmən*	-*ʌəmən*	-*ɛmən*	-*ʌəmən*	-*ŋəʌmən*	-*mən*
2.	-*ʌən*	-*ʌən*	-*ən*	-*ʌən*	-*ŋəʌən*	-*tən*
3.	-*ʌən*	-*ʌən*	-*ən*	-*ʌən*	-*ŋəʌən*	-*ŋən*
Plur. 1.	-*eu̯*	-*ʌŭu̯*	-*eu̯*	-*ʌŭu̯*	-*ŋəʌŭu̯*	-*ŭu̯*
2.	-*ʌən*	-*ʌən*	-*ən*	-*ʌən*	-*ŋəʌən*	-*tĭ*
3.	-*eʌ*	-*ʌaʌ*	-*eʌ*	-*ʌaʌ*	-*ŋəʌaʌ*	-*ət*

vereinigen: in die nördliche (N), südliche (S) und östliche Gruppe; s. hierzu W. Steinitz Хантыйский (остяцкий) язык. Языки и письменность народов севера (Leningrad 1937) 194 f.

[1] Die von Pápay angeführten Paradigmen aus O. erscheinen, wie unten gezeigt wird, als wenig geeignet für eine klare Analyse der Suffixe der obj. Konjugation.

[2] Sämtliche hier angeführten Formen stammen, wenn nicht anders gesagt, aus meinen Aufzeichnungen. Meine Transkription unterscheidet sich in mehreren Punkten von der technisch äusserst komplizierten und ungeeigneten Transkription Karjalainens. So schreibe ich das im Ostjak. gewöhnliche vordere *t* (Karj. *t̥*) — ebenso wie Paasonen — einfach *t*, das seltene postalveolare *t* jedoch — wie Karj. — *ṭ*; ebenso *n* (Karj. *n̥*) ~ *ṇ*. Ich bezeichne nur die Phoneme jedes Dialektes mit einem besonderen Zeichen, während Karjalainen in zahlreichen Fällen rein kombinatorische Varianten mit verschiedenen Zeichen bezeichnet, in einigen Fällen (in V. Vj.) auch direkte Fehler begeht. So sind Karjal. Kaz. *ą̆* und *ą̆* ein einziges Phonem *ă*. — Den reduzierten Vokal der nichtersten Silben in N, der in bestimmten Verbindungen bestimmte Schattierungen annimmt, gebe ich so einfach mit *ə* wieder usw. Aus Raumersparnis führe ich hier Suffixe wie -*ʌən*, die auch in der Form -*ʌn̥* auftreten, nur in der ersteren Form an. Die Kürze eines Vokals wird durch ◠ bezeichnet, die Länge (bzw. die rein kombinatorisch bedingten Längestufen) ist hier nicht besonders bezeichnet.

Als Beispiel diene *mă-ti* 'geben', Präsensstamm *măʌ-* und *χ̌ɔt* 'Haus'.

Obj. Konj. bei singul. Objekt, Präsens: Si. 1. *măʌɛm* 2. *măʌen* 3. *măʌʌe*. Du. 1. *măʌɛmən* 2., 3. *măʌʌən*. Pl. 1. *măʌeu̯* 2. *măʌʌən* 3. *măʌeʌ*.

Obj. Konj. bei dual. und plur. Objekt, Präsens: Si. 1. *măʌʌam* 2. *măʌʌan* usw.

Subj. Konj., Präsens: Si. 1. *măʌəm* 2. *măʌən* 3. *măʌ*. Du. 1. *măʌmən* 2. *măʌtən* usw.

Possessivsuffixe bei sing. Besitzgegenstand: Si. 1. *χ̌ɔtɛm* 2. *χ̌ɔten*. Du. 1. *χ̌ɔtɛmən* usw.

Steht mehr als 1 Konsonant vor den konsonantisch anlautenden Personalsuffixen der obj. und subj. Konj., so tritt — vom Standpunkt der deskriptiven Grammatik aus — vor ihnen ein reduzierter Vokal -*ə*- als Bindevokal auf. In der obj. Konj. bezieht sich dies auf alle Suffixe für das plural. Objekt und die mit ihnen identischen Suffixe für das singul. Objekt, z. B. *u̯ɛr-* 'machen': Präsens Si. 1. *u̯ɛr-ʌ-əʌam* 2. *u̯ɛr-ʌ-əʌan* 3. *u̯ɛr-ʌ-əʌe*. In der subj. Konj. handelt es sich um die 1.—3. P. Du. und 2. P. Pl., z. B. Präsens Du. 1. *u̯ɛr-ʌ-əmən* 2. *u̯ɛr-ʌ-ətən* usw.

4. Bezüglich der Personalsuffixe der objektiven und subjektiven Konjugation und der Possessivsuffixe in Kaz. können wir folgendes feststellen:

a) sämtliche Personalsuffixe der subj. Konjugation unterscheiden sich von den entsprechenden Personalsuffixen der obj. Konjugation;

b) die Suffixe für das pluralische Objekt stimmen völlig mit den Possessivsuffixen für den pluralischen Besitzgegenstand überein, abgesehen von der 3. P. Si.;

c) das dualische Objekt wird mit denselben Suffixen wie das pluralische Objekt bezeichnet, während die Possessivsuffixe für den dualischen Besitzgegenstand besondere Formen aufweisen;

d) von den sieben verschiedenen Suffixen für das singularische Objekt stimmen fünf mit den Possessivsuffixen für den singularischen Besitzgegenstand überein und unterscheiden sich von den entsprechenden Suffixen für das pluralische Objekt. Zwei Suffixe für das singularische Objekt unterscheiden sich von den entsprechenden Possessivsuffixen und stimmen mit den entspre-

chenden Suffixen für das pluralische Objekt überein. Es sind dies 1) -ʌe, das Suffix der 3. P. Si. (gegenüber dem Possessivsuffix -əʌ), das schon unter b) erwähnt wurde und u. 15. erklärt werden wird. 2) -ʌən, Suffix der 2., 3. P. Du. und 2. P. Pl. (gegenüber dem Possessivsuffix -ən derselben Personen). Das Suffix -ʌən (O.-lən) wurde von Pápay als Beweis für das Vorhandensein eines Elementes -l- als spezielles Objektskennzeichen angeführt. Die von dem entsprechenden Possessivsuffix abweichende Form dieses Suffixes erklärt sich jedoch folgendermassen: -ʌən bezeichnet sowohl das singul. wie das plural. Objekt. Als Suffix des plural. Objekts ist -ʌən völlig regelmässig. Die Übertragung dieses Suffixes zur Bezeichnung auch des singul. Objekts — ein auch sonst verständlicher Vorgang [1] — erwies sich in der nördlichen Dialektgruppe offenbar als unumgänglich, da ein dem entsprechenden Possessivsuffix (-ən) gleiches Suffix für das singul. Objekt zu einem Zusammenfall dieser Formen mit der 2. P. Si. der subjektiven Konjugation (Suffix -ən) geführt und damit Missverständnisse hervorgerufen hätte (z. B. *mă^{ʌ}-ən 'ihr gebt (es)' = ma^{ʌ}-en 'du gibst'). Dass tatsächlich das Streben nach Vermeidung von Missverständnissen hier eine entscheidende Rolle spielt, geht aus folgendem hervor: 1) In den südlichen Dialekten (s. u.), in denen das Possessivsuffix der angeführten Personen für den singularischen Besitz, -etən, sich klar von dem Suffix der 2. P. Si. der subjektiven Konjugation unterscheidet, wird auch das singularische Objekt der angeführten Personen durch ein besonderes Suffix bezeichnet: eben durch -etən. 2) Dasselbe gilt von dem V.-Vj. Dialekt der östlichen Gruppe (s. u.). Der gleichfalls zur östlichen Gruppe gehörende Salymer Dialekt, in dem das in Rede stehende Possessivsuffix jedoch — wie in N — -ən ist, zeigt auch tatsächlich wieder dieselbe Übertragung des Suffixes wie in den nördlichen Dialekten (u. 11.).

Die Suffixe der Kaz. obj. Konj. sind also — abgesehen von der bisher unerklärten 3. P. Si. — mit den entsprechenden Possessivsuffixen identisch; die eine Ausnahme, -ʌən statt -ən, ist leicht zu erklären.

---

[1] Schon Klemm o. c. S. 109, erklärt -ʌən als Suffix für das singul. Objekt durch Übertragung des Suffixes für das plural. Objekt.

5. Das Suffixsystem der obj. Konj. in den anderen nördlichen Dialekten stimmt im wesentlichen mit dem Kaz. überein. Einige Unterschiede ergeben sich aus den regelmässigen phonetischen Entsprechungen zwischen den Dialekten. Dem Kaz. *ɛ ~ e* in den Suffixen entspricht in den anderen nördlichen Dialekten, die nur ein *e*-Phonem kennen, überall *e* [1]. In dem südlichen Dialekt dieser Gruppe, dem Scherkaler (Scherk.), in dem *ʌ* in *t* übergegangen und ferner die 2. P. Pl. der subj. Konj. mit der 2. P. Du. zusammengefallen ist, sind infolgedessen die Suffixe der 2. P. Du. und Pl. der obj. und subj. Konj. zusammengefallen (Suffix *-tən*). In den Dialekten Schuryschkar (Schur.) und O. lautet das Suffix der 3. P. Si. *-li* (Kaz. *ʌe*, Scherk. *-te*). In Scherk. wie in Schur. stimmt das Suffixsystem der obj. Konj. sonst völlig sowohl mit Kaz. wie mit ihrem eigenen Possessivsuffixsystem überein.

6. Etwas anders verhält es sich mit den von Pápay für O. angeführten Suffixen der obj. Konj. für das singularische Objekt, die sich zum grösseren Teil sowohl von den entsprechenden Kaz. Suffixen wie von den O. Possessivsuffixen hinsichtlich des „Bindevokals" unterscheiden. Was zuerst die Suffixe der 1. und 2. P. Si. betrifft, so sind die von Pápay an erster Stelle angeführten Formen *-əm, -ən* irrtümlich; da er daneben selbst die Formen *-em, -en* anführt, handelt es sich bei den ersteren einfach nicht um objektive, sondern um subjektive Verbalformen (regelmässig *-əm, -ən*), wie man sie auf direkte Fragen oft von dem Sprachmeister erhält; in Pápays T e x t e n finden wir gewöhnlich die richtigen Formen *-em, -en*. Ausserdem ist auch noch mit ungenauer Aufzeichnung Pápays zu rechnen [2]. Das Suffix der 3. P. Pl. *-əl* erklärt sich offenbar als solche. In meinen Aufzeichnungen von sechs Sprachmeistern aus verschiedenen Orten von O. kommen nur die Formen *-em, -en, -el* für die genannten Personen vor; in Karjalainens handschriftlichen grammatikalischen Aufzeichnungen aus O. *-em, -en* (, 3. P. Pl. *-ət* — also das Suffix der subjektiven Konjugation!).

---

[1] P á p a y o. c. 301, gibt für O. *sèŋkl-èm* 'ich schlage (ihn)', aber *sèm-èm* 'mein Auge'. Selbstverständlich besteht keinerlei Unterschied zwischen den beiden Suffixen, die letztere Form hat Pápay — irrtümlich — Karjalainens Kaz. Formen „nachgebildet"!

[2] Schon K a r j a l a i n e n hat FUA VI 25—6 auf die „ungenaue Verwendung" von *e* und *ə* bei Pápay hingewiesen.

Somit stimmt, abgesehen von dem schon erwähnten *-li* der 3. P. Si., das O. Suffixsystem der obj. Konj. mit dem Kaz. überein.

Was nun die O. Possessivsuffixe betrifft, so genügt es im O. nicht, nur éin Paradigma anzuführen; verschiedene Gruppen von Nomina haben in Bezug auf den „Bindevokal" verschiedene Possessivsuffixe [1]. Die Possessivsuffixe des von Pápay angeführten konsonantisch auslautenden Typs *χ̮at* 'Haus' unterscheiden sich in ihrem „Bindevokal" wesentlich von den entsprechenden Suffixen der obj. Konj. Dagegen stimmen in O. die Possessivsuffixe des auf *-i* auslautenden Typs *eui* 'Mädchen' mit den entsprechenden Suffixen der obj. Konj. völlig überein: Si. 1. *e̮u̮em* 2. *e̮u̮en* Du. 1. *e̮u̮emən* Pl. 1. *e̮u̮e̮u̮* 3. *e̮u̮el*. Offenbar ist der heutige „Präsensstamm" auf *-l-*, wie dies Pápay richtig vermutete, ursprünglich eine Partizipialbildung mittels eines Suffixes *-li* (*-la*) [2], was die Übereinstimmung des „Bindevokals" der beiden Suffixsysteme erklärt. Dasselbe lässt sich von dem Präteritalstamm zeigen. Somit stimmt auch in O. — mit denselben Ausnahmen wie in Kaz. — das Suffixsystem der obj. Konj. vollkommen mit dem Possessivsuffixsystem überein.

In einer Beziehung unterscheidet sich die obj. Konj. von O. von der der anderen nördlichen Dialekte: sie kennt besondere Suffixe für das dualische Objekt, die in ihrem Bau mit den Possessivsuffixen für den dualischen Besitzgegenstand identisch sind. Wie erwähnt, hat Pápay éin Beispiel für ein derartiges Objektivsuffix gefunden. Es handelt sich hierbei aber um keinen „Archaismus", wie dies Pápay meinte, sondern derartige Suffixe kommen in O., wenn auch nicht in allen Formen, in der Umgangssprache vor.

7. Zusammenfassend können wir für die nordostjak. Dialekte feststellen: das Suffixsystem der obj. Konj. stimmt mit dem Possessivsuffixsystem überein, mit Ausnahme der Suffixe der 3. P. Si. Den dual. Possessivsuffixen entsprechende Suffixe für das dual. Objekt kommen nur in O. vor. Dieser Unterschied zwischen

---

[1] So z. B. 1., 2. P. Si. bei 1 Besitzgegenstand: *-am, -an; -em, -en; -əm, -ən.*

[2] *-la* ist nicht, wie Pápay meinte, ein ursprüngliches Verbalsuffix, sondern ein Nominalsuffix; in Kaz. kommt es als denominales Nominalsuffix vor. — Zu dem in den nördlichen Dialekten häufigen Wechsel *a* ~ *i* in Suffixen vgl. W. Steinitz Хантыйский (остяцкий) язык o. c. 212.

den beiden Suffixsystemen in den anderen nördlichen Dialekten ist jedoch kein wesentlicher und leicht durch Verschwinden dieser seltenen Formen zu erklären.

8. Für die südostjak. Dialekte, in denen *ʌ in *t* übergegangen ist, wurden bisher die Suffixe der obj. Konj. (nur für das singularische Objekt!) und die Possessivsuffixe nach Patkanow-Fuchs, Laut- und Formenlehre der südostjakischen Dialekte, angeführt. Wie schon Karjalainen zeigte [1], unterscheidet Patkanow gewöhnlich nicht zwischen *e* und reduziertem *ə*; infolgedessen sind mehrere morphologisch verschiedene Formen bei ihm zusammengefallen. Ich verzichte hier auf eine genaue Analyse der Patkanowschen Formen und führe statt dessen die Suffixe der obj. und subj. Konj. und die Possessivsuffixe aus dem unweit der Irtyschmündung am Ob gelegenen Dorf Čučeliny an; aus den angeführten Formen ergeben sich die nötigen Korrekturen der Patkanowschen Formen von selbst.

	Objekt. Konjugation			Possessivsuffixe			Subjekt. Konjug.
	Objekt im			Besitzgegenstand im			
	Sing.	Plur.	Dual	Sing.	Plur.	Dual	
Sing. 1.	*-em*	*-tam*	*-ŋətam*	*-em*	*-tam*	*-ŋətam*	*-əm*
2.	*-en*	*-tan*	*-ŋətan*	*-en*	*-tan*	*-ŋətan*	*-ən*
3.	*-ət*	*-tat*	*-ŋət*	*-ət*	*-tat*	*-ŋət*	—
Dual 1.	*-emən*	*-təmən*	*-ŋətəmən*	*-emən*	*-təmən*	*-ŋətəmən*	*-mən*
2.	*-etən*	*-tən*	*-ŋətən*	*-etən*	*-tən*	*-ŋətən*	*-tən*
3.	*-etən*	*-tən*	*-ŋətən*	*-etən*	*-tən*	*-ŋətən*	*-ŋən*
Plur. 1.	*-eu̯*	*-tŭu̯*	*-ŋətŭu̯*	*-eu̯*	*-tŭu̯*	*-ŋətŭu̯*	*-ŭu̯*
2.	*-etən*	*-tən*	*-ŋətən*	*-etən*	*-tən*	*-ŋətən*	*-tə*
3.	*-et*	*-tat*	*-ŋətat*	*-et*	*-tat*	*-ŋətat*	*-ət*

Steht vor den konsonantisch anlautenden Personalsuffixen der obj. und subj. Konj. mehr als 1 Konsonant, so tritt vor ihnen ein *-ə-* als Bindevokal auf, z. B. 1. P. Du. *u̯er-mən* ‚wir machten', *u̯er-t-ə-mən* ‚wir machen', *te-t-mən* ‚wir essen'.

Die angeführten Formen erfordern keine ausführlichen Erklärungen. Wie man sieht, stimmen sämtliche Suffixe

[1] FUA VI 5 f.

der obj. Konj. ausnahmslos mit den entsprechenden Possessivsuffixen überein und unterscheiden sich ausnahmslos von allen Suffixen der subjektiven Konjugation. Hervorzuheben ist das Vorhandensein von besonderen Suffixen für das dualische Objekt, die in allen südlichen Dialekten, mit Ausnahme von Ni., vorkommen. Die Suffixe der 2. und 3. P. Du. und 2. P. Pl. für das singularische Objekt unterscheiden sich, wie schon oben erwähnt, von den entsprechenden Suffixen für das pluralische Objekt. Das entsprechende Possessivsuffix, *-etən,* unterscheidet sich morphologisch von dem entsprechenden Possessivsuffix der nördlichen Dialekte.

9. In phonetischer Beziehung zeigen die zur südlichen Gruppe gehörenden Obmundarten nördlich der Irtyschmündung eine ziemliche Mannigfaltigkeit hinsichtlich des Suffixes der 3. P. Si. für das singul. Objekt und des Possessivsuffixes für den singul. Besitzgegenstand, indem das Suffix, je nach dem vorhergehenden Konsonanten, als *-ət* oder *-l̥* erscheint. Die letztere Form tritt bei auf *t* (, bisweilen auch auf *i̯* und *s*) auslautenden Stämmen auf; in dieser Stellung hat sich also der alte *l*-Laut erhalten. In morphologischer Beziehung unterscheidet sich Ni. in zwei Punkten von den übrigen südlichen Dialekten: es kennt keine besonderen Suffixe für das dualische Objekt; die Endung der 3. P. Si. für das Objekt in allen drei Numeri ist *-te.* In beiden Punkten schliesst sich dieser Grenzdialekt der nördlichen Gruppe an, von deren obj. Konj. er sich jedoch durch das eben besprochene Suffix *-etən* der 2., 3. P. Du., 2. P. Pl. unterscheidet.

Der Kondadialekt zeigt eine eigenartige Bildung der Suffixe für das plural. Objekt: sie werden von den Suffixen für das singul. Objekt + *-ət,* dem nominalen Pluralsuffix, gebildet, z. B. Si. 1. *-em-ət,* 2. *-en-ət* usw.[1]. Die Possessivsuffixe für den plural. Besitzgegenstand zeigen jedoch die übliche Form (*-tam, -tan* usw.). Offenbar haben wir es bei den angeführten Suffixen der obj. Konj. mit einer Neubildung zu tun. Die Suffixe für das dual. Objekt lauten auch in Kond. *-ŋətam, -ŋətan* usw.[2].

---

[1] Diese Formen begegnen auch in Paasonens Ostjakischem Wörterbuch, z. B. Nr. 484 *a̯i̯ətt-ē̯mət* 'ich finde (sie)', Nr. 2352 *ta̯χi̯t-ē̯nət* 'du warfst (sie)'.

[2] Schon in Patkanows Texten kommen — was von Pápay und Klemm

10. Von den östlichen Dialekten (Salym = Sal., Surgut = Surg., Vach-Vasjugan = V.-Vj. [1]) sind bisher Materialien über die obj. Konjugation nur für Surg. veröffentlicht worden, die jedoch nicht für eine Analyse der obj. Konj. genügen (s. u. 12.). Ich führe zuerst die Formen aus V.-Vj. an.

Die Suffixe treten in V.-Vj. — entsprechend den Gesetzen der ausgeprägten Vokalharmonie dieses Dialektes — in zwei- bzw. vierfacher Vokalisation auf [2]. Da die Anführung aller dieser Formen für unseren Zweck nicht erforderlich ist, begnüge ich mich hier damit, die vordervokalischen Formen der Konjugation und eine der vordervokalischen Formen der Possessivsuffixe nach der Mundart von Aipolovo (Vj.) anzuführen.

	Objekt. Konjug.		Possessivsuffixe		Subjekt. Konjug.
	Objekt im		Besitzgegenstand im		
	Singular	Plural	Singular	Plural	
Sing. 1.	*-im*	*-läm*	*-im*	*-läm*	*-əm*
2.	*-in*	*-län*	*-in*	*-län*	*-ən*
3.	*-tă*	*-tă*	*-əl*	*-ləl*	—
Dual 1.	*-imən*	*-lämən*	*-əmən*	*-lämən*	*-mən*
2.	*-ətən*	*-lin*	*-ətən*	*-lin*	*-tən*
3.	*-ətən*	*-lin*	*-ətən*	*-lin*	*-kən*
Plur. 1.	*-iu̯*	*-läu̯*	*-əu̯*	*-läu̯*	*-əu̯*
2.	*-ətən*	*-lin*	*-ətən*	*-lin*	*-təχ*
3.	*-il*	*-läl*	*-il*	*-läl*	*-ət*

nicht bemerkt worden ist — Verbalformen mit besonderem Suffix für das dualische Objekt vor, s. S. Patkanow Die Irtysch-Ostjaken II 146[3] *âmpeŋetan tam-χatt juχ χajeŋeta* 'lass deine (2) Hunde heute zu hause'; 148[15]: *man âmpeŋetam ... vâgeŋeta* 'ruf meine (2) Hunde': Imperativsuffix 2. P. Si. bei dual. Objekt Patk. *-eŋeta*.

[1] Karjalainen, der FUA II 77 f. das Ostjakische — allerdings ohne jegliche Begründung — in 7 Dialekte einteilt, führt als zwei dieser Hauptdialekte V. und Vj. an. V. und Vj. stellen jedoch zwei nur ganz geringfügig voneinander abweichende Mundarten eines Hauptdialektes dar, wie auch schon aus der Tatsache hervorgeht, dass Karjalainen selbst in „Zur ostjak. Lautgeschichte" von fast 1000 Wörtern aus V. und Vj. über 95% in einer einzigen Form mit dem vorangestellten Kennzeichen ‚V. Vj.' anführt.

[2] Bei den Vokalen der ersten Silbe werden innerhalb der Reihen der

Beispiele: *mə-* ‚geben', *nür* ‚Stange'. Obj. Konj. Präsens bei singul. Objekt: Si. 1. *məlim* 2. *məlin* 3. *məltă* usw.; bei plural. Objekt: Si. 1. *məlläm* 2. *məllän* 3. *məltă* usw. Subj. Konj. Imperf.: Si. 1. *məsəm* 2. *məsən* 3. *məs* usw. Steht vor dem Personalsuffix mehr als 1 Konsonant, so tritt vor den konsonantisch anlautenden Suffixen ein *-ə-* als ‚Bindevokal' auf; z. B. *mən-* ‚gehen', Präsens Du. 1. *mənl-ə-mən*, 2. *mənl-ə-tən* usw. — Possessivsuffixe für singul. Besitz: Si. 1. *nürim* 2. *nürin* 3. *nürəl* usw.

Bezüglich der verschiedenen Suffixsysteme können wir feststellen:

a) die Suffixe der subj. Konj. unterscheiden sich von den entsprechenden Suffixen der obj. Konjugation. Erscheint das Suffix der 2. P. Du. der subj. Konj. in der Form *-ətən* (s. o.), so fällt es mit dem entsprechenden Suffix der obj. Konj. zusammen.

b) Die Suffixe für das plural. Objekt stimmen völlig mit den Possessivsuffixen für den plural. Besitzgegenstand überein, abgesehen von der 3. P. Si., die mit dem Suffix für das singul. Objekt übereinstimmt (s. u.).

c) Die Suffixe für das singul. Objekt unterscheiden sich von den Suffixen für das plural. oder dual. Objekt und stimmen mit dem entsprechenden Possessivsuffix für den singul. Besitzgegenstand überein, abgesehen von dem Suffix der 3. P. Si. *-tă̆* (hintervokalisch *-tă*), das mit dem Suffix für das plural. Objekt übereinstimmt und sich von dem entsprechenden Possessivsuffix *-əl* unterscheidet. Das Suffix *-tă* ~ *tă̆* wird u. 15. erklärt werden.

Die Suffixe der 1. P. Du. und Pl., *-imən*, *-iu̯* unterscheiden sich in ihrem Bindevokal von den entsprechenden Possessivsuffixen *-əmən*, *-əu̯*. Diese Unregelmässigkeit ist wohl folgendermassen zu erklären. Bei einem „regelmässigen" Suffix *-əu̯* würde die objektive Form mit der subjektiven zusammenfallen; dasselbe würde in der Mehrzahl der Fälle bei dem Suffix *-əmən* der Fall

---

vorderen und hinteren Vokale noch offene und geschlossene Vokalreihen unterschieden. Vordere offene Vokale: *ä, e, ö, ö̯̆, ə;* vordere geschlossene Vokale: *i, ü;* hintere offene Vokale: *a, o, ǫ̆, v;* hintere geschlossene Vokale: *i̯, u* (Karj. gibt fälschlicherweise für die Phoneme *o* und *ö* je zwei Vokale: *ǫ, ǫ* und *ǫ̇, ǫ̇;* Karj. *ǫ̆̆* und *ǫ̆̆* sind zwei kombinatorische Varianten des Phonems *ǫ̆̆*). Dementsprechend hat z. B. das Possessivsuffix der 1. P. Si. ('mein') folgende Formen: *-äm, -im, -am, -i̯m.*

sein. Ein Zusammenfall der obj. und subj. Verbalformen wird aber in allen ostjakischen Dialekten nach Möglichkeit vermieden (s. 14.). Die Suffixe *-iməп, -iu̯* nahmen ihren Vokal wohl unter dem Einfluss des auf *i* auslautenden Typs *öγi* 'Mädchen' an (1. P. Du. *öγiməп*, 1. P. Pl. *öγiu̯*), zumal die Suffixe der obj. Konj. mit diesem Typ in der 1. und 2. P. Si. und 3. P. Pl. zusammenfallen.

d) Dual. Die in die obige Tabelle nicht aufgenommenen Possessivsuffixe für den dual. Besitzgegenstand lauten in V.-Vj. Si. 1 *-əγläm ~ -kəläm*, 2. *-əγläп ~ -kəläп*, 3. *-γəl ~ -kəl* usw. Die Suffixe für das dual. Objekt, die in V.-Vj. nur noch selten vorkommen, stimmen mit ihnen überein. Meistens wird das dual. Objekt mit dem Suffix des plural. Objektes bezeichnet.

Zusammenfassend können wir feststellen, dass in V.-Vj. das Suffixsystem der obj. Konj. — abgesehen von dem noch zu erklärenden Suffix der 3. P. Si. — mit dem Possessivsuffixsystem übereinstimmt.

11. In Sal., dem Grenzdialekt der östlichen Gruppe, in dem **ʌ* in *t* übergegangen ist, weist das Suffixsystem der objekt. Konj. einige interessante Besonderheiten auf.

	Objekt. Konjug.		Possessivsuffixe		Subjekt. Konjug.
	Objekt im		Besitzgegenstand im		
	Singular	Plural	Singular	Plural	
Sing. 1.	*-am*	*-tam*	*-am*	*-tam*	*-əm*
2.	*-a*	*-ta*	*-a*	*-ta*	*-ən*
3.	*-tə*	*-tat*	*-ət*	*-tat*	—
Dual 1.	*-təmən*	*-təmən*	*-mən*	*-təmən*	*-mən*
2.	*-tən*	*-tən*	*-ən*	*-tən*	*-tən*
3.	*-tən*	*-tən*	*-ən*	*-tən*	*-γən*
Plur. 1.	*-tŭu̯*	*-tŭu̯*	*-ŭu̯*	*-tŭu̯*	*-ŭu̯*
2.	*-tən*	*-tən*	*-ən*	*-tən*	*-tə*
3.	*-et*	*-tat*	*-et*	*-tat*	*-ət*

Das d u a l. Objekt wird mit denselben Suffixen wie der dual. Besitzgegenstand bezeichnet: Si. 1. *-γətam* 2. *-γətan* 3. *-γət* usw.

Die Suffixe für das plur. und dual. Objekt sind also mit den entsprechenden Possessivsuffixen identisch. Charakteristisch für Sal. ist, dass das singul. Objekt im Dual und in der 1., 2. P. Pl.

mit den Suffixen des plural. Objekts bezeichnet wird. Der Grund hierfür ist leicht zu finden. In der 2., 3. P. Du. und 2. P. Pl. handelt es sich um die o. 4. besprochene Erscheinung: das Possessivsuffix *-ən* dieser Personen ist mit dem subjektiven Personalsuffix der 2. P. Si. identisch, weshalb man zur Vermeidung von Missverständnissen das Suffix für das plural. Objekt zur Bezeichnung des singul. Objekts benutzte. In der 1. P. Du., Pl. unterscheiden sich in Sal. die singularischen Possessivsuffixe und die subjektiven Personalsuffixe nicht voneinander (*-mən, -ŭu*). Um die Formen der obj. und subj. Konj. in diesen Personen zu unterscheiden, wurden die Suffixe für das plural. Objekt zur Bezeichnung auch des singul. Objekts verwandt. Die Suffixe für das singul. und plural. Objekt unterscheiden sich also nur im Singular und in der 3. P. Pl., d. h. also in den Personen, in denen sich das singularische Possessivsuffix von dem subjektiven Personalsuffix klar unterscheidet.

Die von den entsprechenden singularischen Possessivsuffixen verschiedenen Suffixe für das singul. Objekt sind also damit erklärt worden, ausser dem Suffix der 3. P. Si. *-tə*. Wir haben es hier mit demselben Suffix zu tun wie V.-Vj. *-tă* ~ *-tä*, Surg. *-tax* (s. 12). Die Gleichheit im Konsonantismus mit dem entsprechenden Possessivsuffix Sal. *-ət* (< **-əʌ*) ist also sekundär, ebenso auch die erstaunliche Ähnlichkeit mit dem entsprechenden Suffix der obj. Konj. in Scherk. *-te* (o. 5.).

Dank der besprochenen Suffixübertragungen unterscheiden sich die Suffixe der obj. Konj. (für das sing. Obj.) und der subj. Konj. voneinander. Nur in einer Person, der 2. P. Du., sind durch den Übergang von **ʌ* in *t* das Suffix der obj. Konj. **-ʌən* und der subj. Konj. *-tən* sekundär zusammengefallen; dieser Zusammenfall konnte nicht durch Suffixübertragung, wie in den eben besprochenen Fällen, vermieden werden, da *-tən* ja schon das Suffix für das plural. Objekt darstellt. Genau derselbe Zusammenfall der Suffixe der 2. P. Du. der obj. und subj. Konj. begegnete uns o. 5. in Scherk., dem Grenzdialekt der nördlichen Gruppe.

12. Für Surg. haben wir einige wenige Formen der obj. Konj. in Paasonens Ostjakischem Wörterbuch (1. P. Si. z. B. Nr. 137, 152, 235; 2. P. Si. plural. Objekt: *-ɻ̂à* Nr. 194; in Nr. 691 ein — bisher unbeachtet gebliebenes — Suffix für das dual. Objekt der 3. P. Si.: *-γəɻ̂*, das mit dem entsprechenden Pos-

sessivsuffix identisch ist, vgl. ebda) und K. Pápai's Wörterverzeichnis [1] und ein Suffixschema in Castréns Versuch einer ostjakischen Sprachlehre [2] 55:

Sing. 1.	*-em*	Dual 1.	*-tamen*	Plur. 1.	*-taux*
2.	*-en, -e*	2.	*-ten*	2.	*-ten*
3.	*-tax*	3.	*-ten*	3.	*-ĭt*[2].

Von den entsprechenden Possessivsuffixen unterscheiden sich die Suffixe der 3. P. Si. und der 1. P. Du. und Pl. Das Suffix der 3. P. Si. *-tax* kommt bei Pápai in der Form *-ta* vor [3] und entspricht V.-Vj. *-tă, -tă̆*, Sal. *-tə*. Die Suffixe der 1. P. Du. und Pl., *-tamen, -taux*, zeigen gegenüber den entsprechenden Possessivsuffixen, *-men, -eux* ein Element *t*, das in den *l*-Dialekten (wie es Surg. ist) sonst niemals vorkommt. Castrén selbst gibt an: „Dieses Schema ist vielleicht nicht ganz zuverlässig." Wir haben es hier offenbar mit einem öfters bei Castrén vorkommenden Fehler [4] zu tun: Castrén hat statt des Zeichens für das spirantische *l* [2], *t́*, ein *t* geschrieben bzw. nachträglich in falscher Analogie verbessert. Es handelt sich also bei den angeführten Suffixen der obj. Konj. um die regelmässigen Suffixe für das p l u r a l. Objekt (vgl. Castrén 46 die entsprechenden Possessivsuffixe *-t̆amen, -t̆aux*), die zur Bezeichnung des singul. Objekts gebraucht werden. Das Surgut. Suffixsystem der obj. Konj. entspricht somit in den besprochenen Punkten g e n a u dem eben angeführten Sal. System. Die bei Castrén fehlenden Suffixe für das dual. und plural. Objekt sind (wenn auch nur in einigen Formen) bei Paasonen belegt. Wichtig ist die Übereinstimmung der Suffixe der 2. P. Si. für das plur. Objekt und den plur. Besitzgegenstand in Sal. (*-ta*) und Surg. (Paas. *-ɬà*), zum Unterschied von allen anderen ostjak. Dialekten (*-ʌan, -tan* usw.).

---

[1] M u n k á c s i B. Déli osztják szójegyzék Pápai K. gyüjtései alapján, Ugor füz. 12 (Budapest 1896).

[2] Castréns Zeichen für das spirantische stimmlose *l*, ein *t* mit einem Haken u n t e r dem Querstrich, ist hier durch *t̆* ersetzt.

[3] o. c. 29 *tū-s-ta* 'er trug fort'. Pápais Herkunftsangaben sind allerdings, wie schon Karjalainen bemerkte, oft nicht richtig. 10 *i-s-te* 'er ass' kann keine Surg. Form sein, sondern nur vom Ob östlich der Vachmündung oder Vj. stammen, vgl. Surg. *ʌi-*, Vj. *i-* 'essen'.

[4] Ich werde an anderer Stelle diesen Fehler Castréns genauer analysieren.

13. Zusammenfassend können wir bezüglich der obj. Konj. der östl. Dialekte feststellen: die Suffixe für das plural. und dual. Objekt sind mit den entsprechenden Possessivsuffixen identisch (in Vj. hat die 3. P. Si. ein abweichendes Suffix für das plural. Objekt, das mit dem Suffix für das singul. Objekt übereinstimmt). Von den Suffixen für das singul. Objekt unterscheidet sich in allen Dialekten das Suffix der 3. P. Si. von dem entsprechenden Possessivsuffix. In den anderen Personen sind entweder die Suffixe mit den entsprechenden Possessivsuffixen identisch (V.-Vj.) oder sind z. T. durch die entsprechenden Suffixe für das plural. Objekt ersetzt worden, um ein Zusammenfallen mit den Suffixen der subj. Konj. zu vermeiden.

14. Es zeigt sich also, dass — mit Ausnahme eines einzigen Suffixes, des Suffixes der 3. P. Si. — in allen drei Hauptgruppen des Ostjakischen die Suffixe der obj. Konj. mit den entsprechenden Possessivsuffixen zusammenfallen. In allen Dialekten ist dies bei den Suffixen für das plural. Objekt der Fall [1]. Spezielle Suffixe für das dual. Objekt, die mit den entsprechenden Possessivsuffixen übereinstimmen, kommen in S und Ost. vor sowie in einem der nördlichen Dialekte, O.

In allen Dialekten wird ein Zusammenfallen der Formen der obj. Konj. (für das singul. Objekt) mit denen der subj. Konj. vermieden. Nur in den Grenzdialekten Scherk. und Sal. sind in der selten vorkommenden 2. P. Du., infolge des unlängst erfolgten Übergangs von *ʌ in *t*, die Suffixe der obj. und subj. Konj. zusammengefallen, ohne dass die Möglichkeit bestand, diesen Zusammenfall zu vermeiden. Sonst sind in analogen Fällen zur Vermeidung des Zusammenfalls in einigen Personen die Suffixe für das plural. Objekt zur Bezeichnung auch des singul. Objekts benutzt worden (N, Sal., Surg.). Im Übrigen sind die Suffixe für das singul. Objekt mit den entsprechenden Possessivsuffixen identisch.

Hervorzuheben ist, dass in allen drei Gruppen und in jedem einzelnen Dialekt das jeweilige Suffixsystem der obj. Konj. mit dem jeweiligen Possessivsuffixsystem zusammenfällt, dass es also niemals nötig ist, die Suffixe der obj. Konj. z. B. in Dialekten mit

---

[1] Eine zweifellos sekundäre Ausnahme ist o. 9. aus Kond. angeführt.

starker Lautveränderung durch die Possessivsuffixe anderer konservativerer Dialekte zu erklären. Da sich die Possessivsuffixsysteme der einzelnen ostj. Dialekte phonetisch und bei einigen Suffixen auch morphologisch voneinander unterscheiden, ist diese absolut parallele Entwicklung eines nominalen und eines verbalen Suffixsystemes um so auffälliger. In Verbindung mit dem ganz eindeutigen Streben nach Vermeidung des Zusammenfalls von Suffixen der obj. und subj. Konj. zeugt dies offenbar davon, dass ein gewisser Zusammenhang zwischen dem Possessivsuffixsystem und dem Suffixsystem der obj. Konj. noch heutzutage im Sprachgefühl der Ostjaken vorhanden ist. Ein genaueres Eingehen auf diese Frage muss ich mir hier versagen.

15. Die singularischen Suffixe der 3. P. Si. zeigen in den drei Dialektgruppen folgende Formen (in Klammern die dialektischen Varianten innerhalb jeder Gruppe, die jedoch hier unwesentlich sind):

	N	S	Ost.
Possessivsuffix	*-əʌ (-əl, -ət)*	*-ət*	*-əl (-əʌ, -ət)*
Obj. Konj.	*-ʌe (-li, .-te)*	*-ət*	*-tă̆ ~ -tă̆ (-tə, -tax).*

Das Possessivsuffix der 3. P. Si. ist allen ostj. Dialekten gemeinsam, seine verschiedenen Formen entsprechen den regelmässigen Lautentsprechungen zwischen den verschiedenen Dialekten (*ʌ ~ l ~ t*). Das Suffix der obj. Konj. weist in jeder der drei Hauptgruppen eine besondere Form auf, die mit der der anderen Gruppe genetisch nicht zu verbinden ist. Ohne weiteres klar ist dies bezüglich *-tă̆* in den östl. Dialekten. Aber auch bei N *-ʌə* ~ S *-ət*, wo die Entsprechung *ʌ ~ t* regelmässig ist, gibt es für N *-e* ~ S — keine Parallele. Dass die Formen von N und S zu trennen sind, geht auch daraus hervor, dass N *-ʌe* sich von dem N Possessivsuffix unterscheidet, S *-ət* aber mit dem S Possessivsuffix zusammenfällt.

Wie erklären sich nun die eigenartigen Suffixe der 3. P. Si. der obj. Konjugation?

Wie oben erwähnt, wurden die Formen der obj. Konj. wie 'ich töte (ihn)' ursprünglich aufgefasst als 'meine Tötung' und sind ihrem Bau nach identisch mit den Formen des nominalen Possessivverhältnisses 'mein Haus'. Dem entsprechend ist 'ich töte

sie' = 'meine Tötungen' (vgl. 'meine Häuser'). Das Possessivsuffix hat in diesen Vorgangsausdrücken allerdings nicht so sehr possessiven Charakter, als demonstrativen, indem es auf den Träger der Handlung hinweist [1].

Tritt das Subjekt der Handlung in der 1. oder 2. P. auf, so steht vor dem Verb das entsprechende Personalpronomen, z. B. Kaz. *ma ɥeʌʌ-ɛm* 'ich töte (ihn)', vgl. *ma χ̮ɔt-ɛm* 'mein Haus'. Tritt das Subjekt der Handlung in der 3. P. auf, so steht vor dem Verb gewöhnlich nicht das Personalpronomen der 3. P., sondern ein Substantiv, z. B. 'der Jäger tötet', 'er tötet'. Diesen beiden Fällen entsprechen die nominalen Possessivverbindungen 'des Vaters Haus' und 'sein Haus'. Bezüglich des Typs 'des Vaters Haus' finden wir in den verschiedenen finn.-ugr. Sprachen verschiedene Vertretungen: im Ungarischen z. B. erhält das attributierte Nomen das Possessivsuffix — *az atya háza* 'des Vaters Haus-sein' —, im Finnischen ist dies nicht der Fall — *isän talo* 'des Vaters Haus'.

Bei den Vorgangsausdrücken ('des Jägers Tötung' = 'der Jäger tötet (ihn)') konnte der Hinweis auf das Subjekt der Handlung entsprechend dem „ungarischen Typ", der auch in einigen ostjak. Dialekten häufig vorkommt, durch das Possessivsuffix der 3. P. erfolgen. Diesen Weg sind die südostj. Dialekte gegangen, in denen das Suffix der 3. P. Si. für das singul., dual. und plur. Objekt mit den entsprechenden Possessivsuffixen identisch ist, z. B. Čučeliny *χ̮ɔt-ət* 'sein Haus' ~ *ɥet-ət* 'er tötete ihn' = 'seine Tötung'.

Im allgemeinen herrscht aber im Ostj. bei den besprochenen Nominalverbindungen der „finnische Typ" — ohne Possessivsuffix — vor. Bei Vorgangsausdrücken war es jedoch unumgänglich, das Verb mit einem Hinweis auf die handelnde Person zu versehen, entsprechend dem demonstrativen Charakter der Possessivsuffixe in der 1. und 2. P. der Vorgangsausdrücke. Als hinweisendes Element ist erstens das Demonstrativpronomen zu erwarten. Im Ostj. haben wir folgende Demonstrativpronomina: O. *tȧmi*, Kaz. *tămĭ*, Ni. *tămə*, V. *timi*, Vj. *temi* 'dieser'; O. *tŏmi*, Kaz. *tŏ̮mĭ*, Kond. *tŏ̮mə*, V.-Vj. *tomi*, 'jener' (vgl. noch V.-Vj. *ta-*

[1] Die demonstrative Funktion der Possessivsuffixe auch bei Nomina ist eine bekannte Erscheinung.

mi̯n 'ein solcher') [1]. In attributiver Stellung treten alle diese Pronomina ohne den auslautenden Vokal *(-i, -ə)* auf. Wie die Adverbia Kaz. *tăta* usw. 'hier', *tŏ̯ta* usw. 'dort' u. a. zeigen, besteht der Stamm der Demonstrativpronomina aus *t* + vorderer bzw. hinterer Vokal.

Das Suffix der 3. P. Si. der obj. Konj. in den östl. Dialekten, *-tă* usw., ist offenbar mit diesem Pronominalstamm zusammenzustellen.

In Analogie mit anderen finn.-ugr. Sprachen kann man auch das Personalpronomen der 3. P. als Demonstrativum erwarten: Kaz. *ʌŭu̯*, O. *lŭu̯*, Scherk. Ni. *tŭu̯* usw. 'er' (Kaz. *ʌĭn* usw. 'sie (Dual)' [2]; Kaz. *ʌĭu̯* usw. ‚sie').

Das Suffix der 3. P. Si. der obj. Konj. in den nördlichen Dialekten, *-ʌe* usw., ist offenbar eine suffixuale Form des Personalpronomens der 3. P. Si. [3].

Somit sind auch die Suffixe der 3. P. Si. der obj. Konj. erklärt. Morphologisch stellen sie in den drei Dialektgruppen völlig verschiedene Suffixe dar, der inneren Form nach — demonstrativer Hinweis auf das Subjekt bei dem Vorgangsausdruck — sind sie jedoch identisch. Die Verwendung der demonstrativen Elemente zur Bezeichnung des Objekts macht es auch verständlich, warum in N und Vj. der Numerus des Objekts nicht unterschieden wird. In Sal. sind offenbar in Analogie zu den anderen Personen für das dual. und plural. Objekt der 3. P. Si. die entsprechenden Possessivsuffixe eingeführt worden.

16. In keinem der hier angeführten Suffixsysteme der obj. Konj. ist also bei den Suffixen ein Element *l (t)* vorhanden, das speziell nur ihnen, im Unterschied zu den Possessivsuffixen, eigen und daher als Objektskennzeichen aufzufassen wäre. Das regelmässig vorkommende *l (t)* in den Suffixen für das plural. Objekt ist mit dem *l (t)* der Possessivsuffixe als Kennzeichen des plural. Besitzgegenstandes identisch. Da die grundsätzliche Gleichheit

---

[1] Vgl. Karjalainen Zur ostjak. Lautgeschichte 25, 116.

[2] Vgl. Karjalainen ebda. 205, 211.

[3] Zweifellos ist auch das singular. Possessivsuffix der 3. P. Si., Kaz. *-əʌ* usw., als suffixuale Form des Personalpronomens der 3. P. Si. anzusehen, stellt jedoch eine weit ältere, zudem gemeinostjak. Bildung dar.

der Suffixe der obj. Konj. mit den Possessivsuffixen allgemein anerkannt ist, ist es sogar unverständlich, wie man sich die Suffixe für das plural. Objekt ohne *l (t)* vorstellen will. Die Erklärung dieses Pluralkennzeichens *l (t)* gehört einer Erörterung des Possessivsuffixsystems des Ostjak. an. Hier sei nur so viel gesagt, dass der Versuch D. Fokos', dieses *l* mit dem von Castrén für Surg. angeführten Pluralsuffix der Nomina *t̆* (= ʌ) zu verbinden, irrtümlich ist, da ein derartiges Pluralsuffix in Surg. nicht existiert und auf dem o. 12. erwähnten Fehler Castréns beruht. Das fragliche Pluralsuffix lautet — wie in allen ostjak. Dialekten — auch in Surg. *-t (-ət)*.

17. Es bleibt noch eine Reihe von mit der obj. Konj. verbundenen Fragen übrig, auf die ich im Rahmen dieses Festschriftbeitrages nicht eingehen kann. Es handelt sich um die Imperativsuffixe; die schon von Pápay angeführte Tatsache, dass in N neben den Formen mit *-əʌ-* auch solche mit *-əʌʌ-* auftreten u. a. Besondere Erörterung verdienen schliesslich die bisher fast völlig vernachlässigten Fragen der syntaktischen Funktion und Konstruktion der obj. Konj., die interessante und wichtige Unterschiede zwischen den drei Hauptgruppen der ostjak. Dialekte aufweisen.

Objektiivne konjukatsioon ostjaki keeles.

Ostjaki keeles esineb subjektiivse konjugatsiooni kõrval objektiivne konjugatsioon, mille isikulõpud erinevad esimese omast. Kõikides murretes on objektiivsel konjugatsioonil erilisi sufikseid singulaarse ja pluraalse objekti jaoks, lõuna- ja idarühma murretes ning obdorski murdes ka duaalse objekti jaoks. Peale ainsuse 3. isiku langevad obj. konj. isikulõpud ühte vastavate possessiivsufiksitega, nõnda näit. ainsuse 1. isiku sufiks pluraalse objekti jaoks langeb ühte ainsuse 1. isiku possessiivsufiksiga, mis osutab omandatava mitmust, mitmuse 3. isiku sufiks singulaarse objekti jaoks mitmuse 3. isiku possessiivsufiksiga, mis osutab omandatava ainsust (näit. Kaz. *mă̆ʌ-ʌam* 'annan (neid)' ~ *χ̮ɔt-ʌam* 'minu majad'; *mă̆ʌ-eʌ* 'annavad (teda)' ~ *χ̮ɔt-eʌ* 'nende maja').

Vormid, nagu 'tapan (teda)', 'tapan (neid)' on siis algselt 'minu tapmine', 'minu tapmised'. Vähesed juhud, kus obj. konj. sufiks läheb lahku vastavast possessiivsufiksist, seletuvad sellega, et pluraalse objekti sufiks on kantud üle singulaarse objekti sufiksile (näit. Kaz. *mă̆ʌ-ʌən* 'annate (teda)' = 'annate (neid)'; vrd. *χ̮ɔt-ən* 'teie maja', *χ̮ɔt-ʌən* 'teie majad'). Seda juh-

tub ainult siis, kui „normaalne“ sing. obj. sufiks põhjustaks ühtelangevust sub. konj. vormidega (näit. Kaz. * *mă*ʌ*-ən* 'annate (teda)' [vrd. *χ*ɔ*t-ən* 'teie maja'] = *mă*ʌ*-ən* 'annad').

Obj. konj. ainsuse 3. isiku sufiks osutab ostjaki murrete kolmes pearühmas kolme geneetiliselt erinevat vormi. Lõunarühma sufiks *-ət* langeb ühte vastava possessiivsufiksiga, nagu muudki obj. konj. sufiksid. Idarühma sufiksit *-ta*~*-tä* võib ühendada ostjaki demonstratiivpronoomeni * *ta-*~* *tä*-tüvega; põhjarühma sufiksit *-*ʌə, *-li* võib ühendada personaalpronoomeni 3. isiku tüvega (näit. Kaz. ʌ*ŭ̂u* 'tema'). Ainsuse 3. isiku sufiksi erisugune moodustamine seletub järgmiselt: kuna 1. ja 2. isikus esineb subjektina ainult personaalpronoomen, mis nõudis vastavat possessiivsufiksit ('tapan teda' = 'minu tapmine'), esineb 3. isikus subjektina personaalpronoomenist sagedamini mingi noomen (näit. 'jahimees tapab'), mis verbaalnoomenis tõsteti demonstratiivelemendiga uuesti esile.

Ostjaki obj. konj. sufiksites ei kohta seega kuskil erilist „objektiivelementi“ *l*, *t*, nagu seni on oletatud.

Die Sondertagungen der litauischen Stände nach der Lubliner Union von 1569.

Von A. Šapoka.

In letzter Zeit hat die Geschichtsforschung genügend klar gezeigt, dass Litauen und Polen nie einen einheitlichen, unitären Staat gebildet haben, wenn auch § 3 des Unionsvertrages den Zusammenschluss beider Staaten und Völker zu einem Körper mit einem Haupt — dem gemeinsamen Monarchen — betonte [1]. Die Analyse des Unionsvertrages zeigt uns, dass sogar die Urheber der Union, die Polen, selbst genötigt waren, in beiden Staaten völlig selbständige Organisationen zu belassen. Beide Staaten behielten ihre genau abgegrenzten Territorien, ihre besonderen Zentralverwaltungsorgane, ihre besonderen Staatsschutzorganisationen, ihr besonderes Finanzwesen und ihre besonderen Gesetze. Lediglich ein gemeinsamer Sejm und gemeinsame Wahlen des Herrschers wurden eingeführt (der Herrscher selbst war faktisch schon seit langer Zeit beiden Staaten gemeinsam). Der Unionsvertrag wurde Litauen mit Gewalt aufgezwungen. Es kämpfte nicht gegen die Verbindung mit Polen, jedoch seine Vertreter setzten sich in Lublin für die Konzeption des Föderativstaates ein, wogegen die Polen einen unitären Staat erstrebten. Der Unionsvertrag nahm daher die Form eines Kompromisses an. In seinen deklarativen Paragraphen hat die polnische These ihren Ausdruck gefunden, die Mehrzahl der anderen Paragraphen stellt jedoch ein Zugeständnis an die litaui-

[1] Die letzte und beste Ausgabe des Unionsvertrages ist: St. Kutrzeba und Wł. Semkowicz Akta unji Polski z Litwą 1385—1791 (Kraków 1932) Nr. 148—157.

sche Konzeption dar [1]. Nachdem die Litauer schon im Augenblick der Schliessung der Union derartige Zugeständnisse erreicht hatten, dachten sie auch weiterhin nicht daran, ihren Standpunkt zu verlassen. Eifrig verteidigten sie ihre staatlichen Sonderorganisationen und erweiterten die Risse, die in dem Unionsvertrag enthalten waren. Litauen war auch in der Folgezeit nicht gegen eine Verbindung mit Polen und wünschte nicht, sie abzubrechen; gleichzeitig dachte es jedoch auch nicht daran, auf seine eigene staatliche Individualität zu verzichten. Das juristische Band zwischen Litauen und Polen waren der Monarch und der Sejm. Da die Rechte des Herrschers in der Republik sehr begrenzt waren — gehörte doch die ganze Macht und die Souveränität den Bürgern, d. h. dem Bajorenstand, selbst —, so war auch das Band des gemeinsamen Königs recht schwach. Ein reelles Band, das wirklich die beiden Staaten sich nicht voneinander entfernen liess, war die gemeinsame Ideologie der Adelsstände der beiden Staaten, die Tatsache, dass sie zu einer einheitlichen sozialen Schicht verschmolzen. Die litauischen Bajoren erhielten schon vor der Union die Rechte der polnischen Schlachta und hatten sich die Ideologie dieses polnischen Adels zu eigen gemacht. In der Nachunionszeit gelang es den litauischen Bajoren, ihre Standesrechte zu erweitern und sich gegen Anschläge des Herrschers gemeinsam mit dem polnischen Adel zu verteidigen. Da alle Adelsfreiheiten in Polen entstanden waren, so war man der Ansicht, dass alle, die ihrer teilhaftig waren, das einheitliche polnische Volk bildeten. Über die soziale Plattform hinaus reichte jedoch diese Gemeinsamkeit nicht. Sobald man mit den staatlichen Belangen zusammenstiess, zeigten sich sofort wieder zwei verschiedene Völker, die ihre eigenen, selbständig organisierten Staaten besassen. Hiervon zeugen auch zwei von den Zeitgenossen angewandte Termini: *naród Polski* und *Rzeczpospolita oboyga narodów* [2].

---

[1] Eine genaue Analyse des Unionsvertrages geben И. И. Лаппо Литовскій Статутъ 1588 года I 1 (Kaunas 1934) 260 ff.; В. Д. Дружчыц Палажэньне Літоўска-Беларускай дзяржавы пасьля Люблінскай вуніі. Працы Беларускага Дз. Университэту 6—7 (1925) 216 ff.

[2] Ausser Lappo, der die Sonderstellung von Litauen und Polen in der Nachunionszeit in vielen seiner Untersuchungen betont hat, und Druž-

Die Beziehungen zwischen Litauen und Polen in der Periode nach der Union und die Frage nach den Formen des Zusammenlebens dieser beiden Staaten sind demnach so kompliziert, dass ihre Analysierung in dem Rahmen dieses kurzen Aufsatzes nicht einmal versucht werden kann. Indem wir uns also mit diesen allgemeinen Bemerkungen begnügen, gehen wir hier nur auf eine in diesem Fragenkomplex sehr beachtenswerte Erscheinung ein, nämlich auf die Sondertagungen der litauischen Stände, deren Mehrzahl man mit vollem Recht für litauische Sondersejme halten kann.

Auf dem Unionssejm wurde festgelegt, dass in Zukunft keine litauischen oder polnischen Sondersejme einberufen werden dürften, sondern dass diese nur gemeinsam sein sollten und in Polen, in Warschau oder sonst einer beliebigen polnischen Stadt, einzuberufen seien [1]. Da also in Litauen kein Sejm, weder ein gemeinsamer noch ein besonderer, stattfinden konnte, mussten nach dem Beschluss der Urheber der Union, der Polen, alle Angelegenheiten auf gemeinsamen Sejmen, die in Polen einberufen wurden, erörtert und beschlossen werden. Bald erwies es sich jedoch, dass die ihre staatliche Selbständigkeit verteidigenden Litauer ihre Sejme einberufen und gesondert verhandeln konnten, ohne damit gegen den Unionsvertrag zu verstossen. Der Unionsvertrag spricht nämlich nur von den vom Staatsherrscher einzuberufenden Sejmen, berührt aber nicht das Interregnum und die Wahlordnung des neuen Herrschers. Daher hielten sich die Litauer nach dem Tode von Zygmunt August

---

čyc hat schon früher Θ. И. Леонтовичъ Къ вопросу о выморочныхъ имуществахъ по литовскому праву. Журналъ Мин. Юстиции 1897 VI—VIII eine ähnliche Ansicht vertreten. Interessante Beobachtungen hat vor kurzem J. Woliński Stan i problemy badań nad historyą Litwy XVII wieku. Pamiętnik V zjazdu historyków polskich w Warszawie (Lwów 1930) gemacht. Woliński begeht dort nur einen grundsätzlichen Fehler, indem er nämlich die Phasen der sozialen Annäherung des litauischen Bajorenstandes und der polnischen Schlachta für Phasen des Zusammenlebens der beiden Staaten hält. Vgl. auch noch die auf demselben Kongress gehaltenen Vorträge von K. Chodynicki und K. Piwarski und den 1935 auf dem Kongress in Vilnius gehaltenen Vortrag von Wł. Konopczyński. Vgl. Pamiętnik VI zjazdu (Lwów 1935).

[1] Akta unji Nr. 148—149 §§ 8 und 16; Nr. 157 § 2.

sowie später nach der Flucht von Henri Valois und nach dem Tode von Stephan Báthory für berechtigt, auf den von den Polen einberufenen sog. Konvokationssejmen überhaupt nicht zu erscheinen. Sie hielten während dieser Zeit ihre gesonderten Beratungen ab, beriefen ihre besonderen Sejme ein und unterhielten mit den Polen nur durch Delegationen Verbindung. Um den Bestimmungen des Unionsvertrages zu entsprechen, erschienen die Litauer freilich zu den Wahlen, faktisch nahmen sie jedoch an der Wahl von St. Báthory und Zygmunt Wasa nicht teil und erkannten diese erst dann als ihre Grossfürsten an, als sie die in Litauen geltenden Gesetze beschworen und mit einer Urkunde bestätigt sowie andere Bedingungen angenommen hatten [1]. Alle Angelegenheiten verhandelten die Litauer nun auf ihren besonderen Sejmen, die zwar nur Ständeversammlungen genannt wurden, ihrem Wesen nach jedoch wirkliche Sejme darstellten. Ein höheres Organ als diese Versammlungen gab es nicht. Es gab auch keinerlei Gesetz, das ihre Kompetenz beschränkt hätte. Sie regierten das Land uneingeschränkt. Ihre Gesetzmässigkeit konnte man auch aus den Bestimmungen des Unionsvertrages ableiten. Wieviel Versammlungen in den ersten drei Interregna stattfanden, und welches ihre Tätigkeit war, ist in der historischen Literatur schon genügend aufgezeigt worden, sodass wir sie hier nicht zu erwähnen brauchen [2]. Es sei nur bemerkt, dass diese litauischen Sondersejme nicht mit der Wahl von Zygmunt Wasa aufhörten. Eine derartige Ständeversammlung wurde auch im Mai 1632 nach Vilnius (Wilno) einberufen. Dieses Mal erschienen die Litauer jedoch auch auf dem Konvoka-

[1] Stephan Báthory gibt selbst zu, dass er in Litauen seine Macht nicht dank der polnischen Wahlen, sondern durch Beschluss des litauischen Ständetages in Mstibogow erhalten habe. AZR III Nr. 66, S. 189—190

[2] А. Трачевскій Польское безкоролевье (Москва 1869); И. И. Лаппо Великое княжество Литовское I (С. Петербургъ 1901); Литовскій Статутъ 1588 г. I 1, 2 (Kaunas 1934, 1936); Lietuva ir Lenkija po 1569 m. Liublino unijos (Kaunas 1932); Постановленіе трехъ Виленскихъ съѣздовъ 1587 г. Сборникъ статей посвященныхъ С. Ф. Платонову (С. Петербургъ 1911) 361—374 ff.; T. Piliński Bezkrólewie po Zygm. Auguscie (Kraków 1872); H. Uebersberger Österreich und Russland (Wien 1906); Ѳ. Вержбовскій Двѣ кандидатуры на польскій престолъ (Варшава 1889); I. Caro Das Interregnum Polens im J. 1587 (Gotha 1861).

tionssejm. Als der Feld-Hetman von Litauen, Kr. Radvila (Radziwiłł), den Beschluss des Ständetages in Vilnius, noch 600 Mann Truppen aus Litauen zu besolden, ausführen wollte, protestierten der Grosshetman L. Sapieha und seine Freunde dagegen. Die meisten litauischen Senatoren und Vertreter setzten sich jedoch für die Gesetzmässigkeit des Ständetages ein. Besonders scharf wurde die Gesetzmässigkeit von Vojna, dem Bischof von Vilnius, und S. Pacas, dem Schatzmeister von Litauen, verteidigt. Sie wiesen darauf hin, dass die Beschlüsse des Ständetages einstimmig (*unanimi consensu*) angenommen und die Tagung selbst gesetzmässig einberufen worden sei. Wenn die Litauer früher auf den Konvokationssejmen nicht erschienen seien, hätten sie nur 2 Vertreter gesandt. So hätten sie auch jetzt verfahren können. Sie seien auf dem jetzigen Konvokationssejm nur deshalb erschienen, weil sie nicht riskieren wollten, einen Bruch hervorzurufen, der in dem gegenwärtigen schweren Moment sehr schädlich sein könnte. Das Erscheinen der Litauer auf dem Konvokationssejm dürfe jedoch nicht so gedeutet werden, als ob sie sich von den Beschlüssen ihres Ständetages losgesagt hätten. Die vom Ständetag angenommene Kapturakte und alle anderen Beschlüsse seien gesetzmässig gefasst und müssten daher bestätigt werden. Der Sejm bestätigte sie auch sämtlich. Man meinte bloss, dass die Litauer und Polen in Zukunft ihre Angelegenheiten nur gemeinsam erörtern sollten, und dass diese Beschlüsse die Einheit zwischen Litauen und Polen nicht spalten könnten [1]. Und tatsächlich haben die Litauer in der Folgezeit nicht nur an allen Konvokationssejmen teilgenommen, sondern auch an den von ihnen angenommenen Kapturakten festgehalten. Jedoch im Jahre 1648, nach dem Tode Władysław Wasa's, wurde wiederum eine litauische Sonderversammlung nach Gardinas (Grodno) einberufen [2]. Während des Interregnums war dies offenbar die letzte Sonderversammlung. Betreffs ihrer Tätigkeit fehlen uns leider eingehendere Daten.

---

[1] A. St. Radziwiłł Pamiętniki I (herausg. von E. Raczyński, Poznań 1839) 17, 20; Sprawy wojenne i polityczne Ks. Krz. Radziwiłła (Paryż 1859) 625, 627—629, 613—646; Vol. Leg. III S. 346, Bl. 720 § 13.

[2] J. Kurczewski Kościół Zamkowy czyli Katedra Wileńska III (Wilno 1916) 143.

Der litauische Bajorenstand konnte diese Sonderversammlungen vollkommen gesetzmässig einberufen, da in dem Unionsvertrag über die Beziehungen Litauens zu Polen während des Interregnums nichts gesagt wird. Diesen Umstand legte man so aus, dass beide Staaten während dieser Zeit ihre Angelegenheiten gesondert regeln könnten. Und der litauische Bajorenstand hielt seine Sondertagungen so lange ab, bis er mit der polnischen Schlachta sozial verschmolzen war. Später erkannte er während des Interregnums gleichfalls den Erzbischof von Gnesen als Primas und Interrex an, sowie dessen Recht auf Einberufung des Sejms. Jedoch angesichts dessen, dass Litauen einen selbständig organisierten Staat darstellte, gab es für den litauischen Bajorenstand noch zahlreiche Angelegenheiten, die ausschliesslich ihn selbst betrafen. Diese waren natürlich am besten „zuhause", auf den Sondertagungen, zu entscheiden, nicht auf den gemeinsamen Sejmen in Polen. In manche derartige litauische Angelegenheiten wollten sich die Polen auch gar nicht einmischen, weshalb sie auch nicht gegen die Abhaltung litauischer Ständetage zur Erörterung solcher Fragen protestierten. Eine der wichtigsten von diesen nur Litauen betreffenden Angelegenheiten war die Rechtsgrundlage Litauens, sein Statut. Zu seiner Verbesserung wurde eine ganze Reihe von Ständeversammlungen einberufen.

Schon vor Abschluss der Union hatte man die Verbesserung der zweiten, 1566 herausgegebenen Redaktion des litauischen Statuts in Angriff genommen. Auf dem Lubliner Sejm von 1569 wurde die vom litauischen Sejm 1568 in Gardinas hierfür eingesetzte Kommission bestätigt, wobei man ihr nur neue Direktiven gab, denen zufolge die gegen die Polen gerichteten Bestimmungen aus dem litauischen Statut zu entfernen waren [1]. Diese Kommission arbeitete in Kontakt mit der litauischen Staatskanzlei und den Kreistagungen (*seimelis*, poln. *sejmik*); zur Entscheidung mehrerer wichtigerer Fragen wurden nämlich die Vertreter sämtlicher Landschaften (Kreise) und der Senatoren zusammenberufen [2]; diese Versammlungen wurden auch als Konvokationen

[1] Einige von diesen sind jedoch in dem 1588 bestätigen Statut stehengeblieben.

[2] Лаппо Лит. Статутъ I 1, 2.

und sogar als Sejme (*conventus*) bezeichnet. Während der Vorbereitung der dritten Redaktion des Statuts wurde zum ersten Mal auf dem Sejm von 1578 beschlossen, eine derartige litauische Ständeversammlung einzuberufen. Die Kreistagungen sollten zuerst am 23. Mai zusammentreten, und die von ihnen gewählten Vertreter am 29. September in Naugardukas (Nowogródek) zusammenkommen [1]. Zum zweiten Mal wurde eine derartige Versammlung im Herbst 1583 einberufen [2]. Über die Tätigkeit dieser beiden Versammlungen fehlen nähere Angaben. Die Beschlüsse der dritten, im März 1584 abgehaltenen Versammlung sind bekannt [3], jedoch sind die Einberufungsakten dieser Versammlung unbekannt.

Auch die dritte Statutredaktion erwies sich bald als verbesserungsbedürftig. Es liegen Angaben vor, dass sich schon 1592 eine besondere Kommission mit dieser Angelegenheit befasste. 1609 bildete der Sejm eine solche Kommission aus 4 litauischen Senatoren und je einem Vertreter aus jeder Landschaft. Die Kommission hatte ihre Sitzungen in Vilnius abzuhalten. Da sie ihre Aufgabe nicht erfüllte, wurde auf dem Sejm von 1611 eine zweite derartige Kommission gebildet. Der Sejm von 1613 übergab das von dieser Kommission ausgearbeitete Projekt den Landschaftssejmen zur nochmaligen Erörterung [4]. Diese Angelegenheit kam aus irgendeinem Grunde nicht weiter, und der Konvokationssejm von 1632 beschloss, eine derartige Kommission im Wahlsejm zu bilden. Da auch dort nichts getan wurde, setzte der Krönungssejm wiederum eine neue Kommission ein, die am 16. Juni 1633 in Vilnius zusammentreten sollte. Weil auch diese Kommission ihre Arbeit nicht abschliessen konnte, nahm der Sejm von 1635 eine Konstitution an, der zufolge der König verpflichtet war, selbst nach Litauen zu fahren und die Arbeit der Kommission zu kontrollieren. Die Landschaften mussten ihre Vertreter wäh-

[1] Vol. Leg. II S. 186, Bl. 969.

[2] Im KAKArch. befindet sich ein vom 20. Oktober 1583 datierter Brief von St. Báthory, in dem er den Bischof M. Giedraitis zur Versammlung einladet.

[3] Acta H. XI, Nr. 157; Arch. Sb. III 58—59; AZR III Nr. 161, S. 304—309.

[4] Vol. Leg. II S. 473, Bl. 1684; III S. 22—23, Bl. 39; S. 100, Bl. 206; Лаппо Лит. Статутъ I 2 , S. 408 ff.

len, und der König versprach, sie einzuberufen, sobald er die Möglichkeit habe, nach Litauen zu kommen. Diesmal erfüllte er auch sein Versprechen. Anfang 1636 kam er nach Litauen, und die Kommission trat zusammen; schon vor seiner Ankunft hatte sie mit den Vorarbeiten begonnen. Jedoch auch dieses Mal beendete die Kommission ihre Arbeiten nicht [1]. Bis zum Ausgang des 18. Jh. wurden derartige Kommissionen nicht mehr gebildet. Das Statut blieb daher bis zum Ende der Republik unverändert.

Wie wir sahen, wurden zur Abfassung der dritten Redaktion des Statuts mehrere Male Ständeversammlungen oder Konvokationen ganz Litauens einberufen — mutatis mutandis Sejme; bezüglich der Verbesserung dieser Redaktion begnügte man sich mit Kommissionen. Man darf jedoch nicht vergessen, dass in diesen Kommissionen je ein Vertreter aus jeder Landschaft sass, sowie mehrere vom König ernannte litauische Senatoren. Tatsächlich waren diese Kommissionen im wesentlichen mit Konvokationen zu vergleichen, denn während ihrer Tätigkeitsperiode kam auch die Mehrzahl der Senatoren und auch andere Bajoren in Vilnius zusammen. Dies um so mehr, als 1633 und 1636 während der Tätigkeitsperiode der Kommission sogar der König in Vilnius weilte. Es ist daher verständlich, dass der Kanzler Pacas in seiner Protestakte von 1665 die Kommission von 1633 als Konvokation bezeichnet hat [2]. Wenn nötig, konnten derartige Kommissionen auch bezüglich anderer Fragen ihre Meinung äussern: der Bajorenstand nahm immer das Recht für sich in Anspruch, über jede beliebige Frage einen Beschluss zu fassen. Im 18. Jh. begann sogar das Oberste Tribunal, politische Fragen zu entscheiden. Und in diesen Kommissionen sassen ja ebenfalls Vertreter aller Landschaften. Diese Kommissionen zeigen überhaupt, dass nur Litauen betreffende Fragen auch nur von dem litauischen Bajorenstand zu entscheiden waren. Dasselbe beweisen natürlich auch die Kommissionen, die zur Soldzahlung an die litauischen Truppen oder zur Bestätigung

---

[1] Vol. Leg. III S. 251, Bl. 736; S. 379, Bl. 799; S. 416, Bl. 877; die Tätigkeit der Kommissionen von 1633 und 1636 schildert A. St. Radziwiłł Pamiętniki I 162—169, 296—310. Vgl. dazu noch Лаппо Лит. Статутъ I 2, S. 431—441.

[2] AVK III 342—345.

der Abrechnungen der Steuereintreiber eingesetzt waren (diese letzteren Kommissionen wurden in der Folgezeit Schatztribunale genannt). Alle diese Kommissionen wurden ausschliesslich aus litauischen Senatoren und aus Vertretern der einzelnen Landschaften gebildet.

Ausser den beiden schon erwähnten Arten von Versammlungen (der Interregnums- und der Statutabänderungsversammlung) gab es noch eine dritte Art. Diese Versammlungen wurden gewöhnlich Konvokationen genannt. Der König berief sie ein, wenn er das Einverständnis des litauischen Bajorenstandes bezüglich einer solchen Frage erreichen wollte, betreffs deren sich die litauischen Vertreter auf dem gemeinsamen Sejm auf einen ablehnenden Standpunkt gestellt hatten (am häufigsten handelte es sich um Fragen der Annahme von Steuern), oder wenn plötzlich irgendeine nur Litauen betreffende Frage auftauchte. Betrachten wir sie der Reihe nach.

Während der Regierung von Stephan Báthory wurden ausser den drei schon erwähnten Konvokationen, die zur Erörterung des Statuts einberufen waren, noch 4 Konvokationen zur Behandlung anderer Fragen einberufen; und zwar handelte es sich bei allen 4 Konvokationen um Fragen des Krieges mit Moskau, für den Geldmittel zu finden waren. Da der gemeinsame Sejm von 1576 keine Steuern festgesetzt hatte, berief der König im Juli des folgenden Jahres nach Ost-Vilkaviškis (Wołkowysk) die litauischen Stände ein, die die Steuern für Litauen festsetzten [1]. Betreffs der Konvokation von 1578, die ebenfalls zur Erörterung der Finanzierung des Krieges mit Moskau nach Vilnius einberufen war, kennen wir nur das Einberufungsuniversal vom 19. Juli 1578 [2]. Mit der am 17. April 1580 in derselben Angelegenheit nach Vilnius einberufenen Konvokation war Stephan Báthory offenbar zufrieden, denn unmittelbar nach ihrer Beendigung sprach er, noch dazu in einer Anzahl von Urkunden, den litauischen Ständen seinen Dank für die während des Krieges bereitwillig erwiesene Unterstützung aus [3]. Auf der am 21. Januar 1582 abgeschlossenen

[1] AVK III 271—277; J. Lappo Iš vyriausiųjų Lietuvos suvažiavimų istorijos XVI amž. — 1577 m. suvažiavimas r. Vilkaviškyje (Kaunas 1932).

[2] Лаппо Великое кн. Литовское II, Приложенія 119—122.

[3] Ibidem 123—133; AZR III 253—254.

Konvokation von Ost-Vilkaviškis weigerten sich jedoch die durch den langwierigen Krieg erschöpften Litauer, weitere Steuern auf sich zu nehmen, wenn nicht auch die Polen dieselben Steuern zahlten [1].

Während der Regierung von Zygmunt Wasa planten die litauischen Senatoren im Frühjahr 1588, kaum dass Zygmunt Wasa als Grossfürst von Litauen anerkannt worden war, in irgendeiner Angelegenheit eine Konvokation selbst einzuberufen [2]. Im Herbst desselben Jahres beabsichtigte der König die Einberufung einer Konvokation, um von Litauen Steuern zu erhalten. Auf dem Krönungssejm hatten nämlich die Polen Steuern auf sich genommen, die Litauer, die an diesem Sejm nicht teilgenommen hatten, waren jedoch davon verschont geblieben. Der Termin der Konvokation (7. November 1588) war auch schon bekannt gegeben worden; da jedoch Litauen seine Unzufriedenheit erklärt und die Steuerzahlung verweigert hatte, sagte der König die Konvokation ab. Nachdem er sich mit zusammenberufenen litauischen Senatoren beraten hatte, gab er ein Universal zur Einberufung des Sejms heraus [3]. Im folgenden Jahre, als der Krieg zwischen Polen und der Türkei ausbrach, planten die litauischen Senatoren, noch eine Konvokation einzuberufen, auf der erörtert werden sollte, wie sich Litauen während dieses Krieges zu verhalten habe. Niemand wagte jedoch, die Einberufungsschreiben zu versenden, da man den Zorn des Königs und der Polen auf sich zu ziehen fürchtete [4]. Auf dem Sejm von 1590 waren die Litauer gezwungen, den Polen finanzielle Unterstützung zu versprechen. Zur Erörterung der Quellen für die nötigen Geldmittel wurde unmittelbar nach dem Sejm eine litauische Konvokation einberufen [5]. Als die Polen im folgenden Jahr auf dem Sejm wiederum Unterstützung verlangten, ent-

---

[1] AVK VII 179—182. Später wurden jedoch irgendwelche von dieser Konvokation festgesetzte Steuern eingezogen. Vgl. AVK XXVI Nr. 296. Im KAKArch. befindet sich eine Quittung, aus der hervorgeht, dass der Wirtschaftsleiter des Bischofs M. Giedraitis solche Steuern gezahlt hat.

[2] Arch. d. S., Nr. 44, S. 32.

[3] Ibidem Nr. 56, S. 39—40; Arch. d. R. 196, 200.

[4] Arch. d. R. 38, 203.

[5] Vol. Leg. II S. 316, Bl. 1342; Arch. d. S. 61.

zogen sich die litauischen Vertreter der Annahme von Steuern mit der Begründung, dass sie keine Vollmachten hätten. Der König war daher gezwungen, eine neue Konvokation einzuberufen. Diese nahm die Steuern zwar an, bestimmte jedoch offenbar, dass sie nur für litauische Bedürfnisse zu verwenden seien; im selben Jahr bat nämlich der König die litauischen Senatoren, auf die Bajoren einzuwirken, damit diese einverstanden seien, auch für den türkischen Krieg Geld zu geben. Ob dem König dies gelang, ist schwer zu sagen [1].

Die 1592 einberufene Konvokation zeigte sich sehr unfreundlich gegen den König und nahm höchstwahrscheinlich keinerlei Steuern an [2]. Die vom 30. Juli bis zum 7. September 1593 in Vilnius tagende Konvokation war einberufen, um die Fahrt des Königs nach Schweden und ihre Finanzierung zu erörtern. Die Konvokation behandelte zahlreiche Fragen. Unter anderem wurden die Angelegenheiten der Staatsverteidigung während der Abwesenheit des Königs dem Grosshetman von Litauen anvertraut; mit der Einberufung einer Konvokation im Falle einer Gefahr wurde der Schatzmeister von Litauen beauftragt. Von irgendeinem Kontakt mit Polen ist in dem Beschluss keine Rede. Die an den König gerichteten Forderungen sind in Form einer Bitte abgefasst, jedoch wird gedroht, dass man, falls die Bitte nicht erfüllt werde, kein Geld geben werde. Überhaupt zeigen alle Beschlüsse ein grosses Selbstbewusstsein sowie völlige Selbständigkeit von Litauen und das Recht, alle eigenen Angelegenheiten selbst zu entscheiden [3].

Betreffs der Konvokationen von 1595 und 1597 haben wir

---

[1] Vol. Leg. II S. 333, Bl. 1379; eine Quittung des Steuereintreibers aus Žemaitija (Samogitien), aus der hervorgeht, dass Frau Vnučka die von der Konvokation von 1591 festgesetzten Steuern bezahlt hat, befindet sich im KAKArch. Ebendort befindet sich ein Brief des Königs, in dem er den Bischof M. Giedraitis und andere Senatoren zur Konvokation einladet, sowie ein Brief, in dem gebeten wird, auf die Bajoren einzuwirken, dass sie Geld zur Bezahlung der Tatarentribute bewilligten.

[2] Arch. d. R. 212.

[3] AVK VIII 323—330, 334. Im KAKArch. befindet sich eine Quittung eines Steuereintreibers, aus der hervorgeht, dass Bischof Giedraitis die von der Konvokation festgesetzten Steuern bezahlt hat. Vgl. dazu auch J. Kurczewski a. a. O. III 76.

wenig Angaben [1]. Etwas mehr wissen wir von der Konvokation vom 14. März 1602, die in Vilnius tagte, und an der der König selbst teilnahm. Die Konvokation setzte nur geringe Steuern für den Krieg mit Schweden fest, und schon im Herbst desselben Jahres wollte der König eine neue Konvokation einberufen. Diesmal widersetzten sich jedoch die litauischen Senatoren. Da sie erreichen wollten, dass auch die Polen Geld für die Kriegsführung gäben, forderten sie die Einberufung eines Sejms, der tatsächlich auf den 2. Januar 1603 einberufen wurde [2]. Geringfügige Steuern setzte auch die Konvokation von 1605 fest. Im selben Jahr wollte man eine neue Konvokation einberufen [3], jedoch der König, der vom Kampfe mit seiner Opposition sehr in Anspruch genommen war, vernachlässigte seine Angelegenheiten betreffs des Krieges mit Schweden. Die litauischen Truppen, die die Schweden bei Salaspils (Kirchholm) geschlagen hatten, erhielten keinen Sold und liefen auseinander. Da in Polen die durch Zebrzydowski's Rokosz hervorgerufenen Kämpfe tobten, wurde am 23. September 1606 eine litauische Konvokation nach Naugardukas (Nowogródek) einberufen, die den dem Rokosz gegenüber einzunehmenden Standpunkt erörtern sollte und beraten, wie der Sold für die konföderierten Truppen aufgebracht werden könnte [4]. Über die Einberufung einer neuen Konvokation wurde noch im selben Jahr 1606 und auch später gesprochen [5]; jedoch wissen wir nur von der Konvokation, die vom 4. bis 9. November 1613 tagte. Später wurden Konvokationen noch im Oktober 1614 und am 23. April 1615 einberufen. Alle diese 3 Konvokationen wurden zur Erörterung folgender Fragen einberufen: die Beschaffung von Geldmitteln für den Sold der Truppen, die aus Moskau zurückkehrten; der Schutz gegen die während der Moskauer Wirrenzeit (смутное время) entstandenen Söld-

[1] Arch. d. S. 107; AVK II Nr. 75, S. 169—170.

[2] Сборникъ импер. русск. ист. общества 137 (Москва 1912) 105; Arch. d. S. 312—313, 316, 335, 338—339, 343, 350; Arch. d. R. 231—232; Žemaičių žemės teismo knyga (Landgerichtsbücher von Žemaitija) 1344, fol. 49a. Handschriftenabteilung der Universitätsbibliothek Kaunas.

[3] Arch. d. S., Nr. 558, S. 454—456, 469, 470, 477.

[4] Сборникъ имп. ист. общества 137, S. 305; Arch. d. S. 501.

[5] Arch. d. S. 505; Опись документовъ Виленскаго Ц. Арх. IX (Вильно 1912) 8, 16—17; Nr. 26, 79.

nertruppen; der Widerstand gegen Moskau, das schliesslich sogar Smolensk eingeschlossen hatte. Alle 3 Konvokationen nahmen Steuern an und behandelten eine ganze Reihe anderer Fragen [1]. 1617 wurde eine litauische Konvokation einberufen, um den von Prinz Władysław geplanten Schritt gegen Moskau zu finanzieren [2]. Die letzte Konvokation während der Regierung Zygmunt Wasa's wurde am 6. Juni 1624 nach Vilnius einberufen. Der König wollte dort Steuern für den Krieg mit Schweden erhalten, die Konvokation stellte sich jedoch ihm gegenüber äusserst feindlich. Sie nahm nicht nur keinerlei neue Steuern an, sondern schob sogar die Bezahlung der vom Sejm festgesetzten Steuern auf. Ausserdem setzte sie eine spezielle Kommission ein, ohne deren Wissen keinerlei Geld Litauens, gleichviel für welche Zwecke, ausgegeben werden durfte. Weiterhin forderte sie, dass der bestehende Waffenstillstand mit Schweden verlängert oder Frieden geschlossen werde. Litauen könne nicht allein Krieg führen, und Polen unterstütze es nur mit schönen Worten. Schliesslich stellte die Konvokation sogar die Ausführung des königlichen Befehls, die Grenze zwischen Litauen und Livland zu schliessen, ein [3].

In den ziemlich ruhigen Jahren der Regierung Władysław Wasa's wurde eine Konvokation nur zu Beginn des Jahres 1634 einberufen, während des Krieges mit Moskau [4]. Während der Regierung von Jan Kazimierz forderten 1654, als der Krieg mit Moskau begann, zuerst Hetman J. Radvila und seine Anhänger die Einberufung einer Konvokation (Radvila hatte sogar eine Versammlung des litauischen Bajorenstandes nach Vilnius einberufen), und später folgten auch alle litauischen Senatoren

---

[1] Den Beschluss der Konvokation von 1613 gedenkt Verf. dieses Aufsatzes in nächster Zeit zu veröffentlichen. Vgl. auch J. Kurczewski a. a. O. III 99; Muzeum K. Świdzińskiego I (Warszawa 1875) 177—179; Arch. Sb. VII 75; S. Maskiewicz Pamiętniki (Wilno 1838) 96.

[2] A. Muchliński Listy Władysława IV. do Krz. Radziwiłła (Kraków 1867) 13; AVK III 342—345.

[3] Den Beschluss dieser Konvokation gedenkt Verf. ebenfalls in nächster Zeit zu veröffentlichen. Vgl. auch Sprawy wojenne i polityczne Ks. Krz. Radziwiłła 502; П. Жуковичъ Сеймовая борьба IV (1908) 156—161

[4] Radziwiłł Pamiętniki I 196; M. Baliński Pamiętniki historyczne . . ., Wilno 1859, — Dyaryusz K. F. Obuchowicza 4.

seinem Beispiel. Der König, der befürchtete, dass die Konvokation unter dem Einfluss von Radvila für ihn ungünstige Beschlüsse fassen könnte, verzögerte die Einberufung jedoch immer wieder. Als die Moskauer Truppen schon weit in Litauen eingedrungen waren, gab der König schliesslich das Universal heraus, welches die Konvokation auf den 10. Mai 1655 nach Vilnius einberief. Bald darauf wurde jedoch stattdessen ein gemeinsamer Sejm auf den 19. Mai 1655 einberufen und die Konvokation abgesagt [1]. Aus der Regierungszeit von Jan Kazimierz wissen wir also nur von einer einzigen Konvokation, und zwar aus dem Jahre 1665. Nachdem der Sejm dieses Jahres auseinandergegangen war, forderten die Litauer selbst die Einberufung der Konvokation. Diese in Gardinas tagende Konvokation fasste viele Beschlüsse; das Wichtigste war jedoch, dass man Mittel suchte, um den so langwierigen verheerenden Krieg mit Moskau zu beenden [2].

Auf dem Sejm im Herbst 1670 weigerten sich die Litauer, Steuern für den Krieg zwischen Polen und der Türkei zu bewilligen. Da die litauischen Vertreter ihre Weigerung mit dem Fehlen von Vollmachten begründeten, beschloss der Sejm, die Erörterung dieser Frage einer besonderen litauischen Konvokation zu überweisen. Die somit am 5. März 1671 in Vilnius zusammengetretene Konvokation war die erste und einzige, die auf einen Sejmbeschluss hin einberufen wurde. Dessenungeachtet bewilligte sie nicht die von Polen erbetene Unterstützung. Als Diskussionen entstanden, ging die Konvokation auseinander, ohne irgendwelche Beschlüsse gefasst zu haben [3]. Während der Regierung von M. Wiśniowiecki wurde kein einziges Mal die Einberufung einer litauischen Konvokation gefordert. Jedenfalls haben wir darüber keine Daten; doch wollte man die Tribunalsitzung von 1672 in eine Konvokation verwandeln [4]. In

---

[1] AVK XXXIV 33—37; L. Kubala Szkice historyczne Ser. III (Warszawa 1910) 207—266.

[2] AVK III 342—345; IV 12—27; J. Kurczewski a. a. O. III 179.

[3] Vol. Leg. V 45; AVK IV 125—126, 141; Acta H. II 602, 648, 686; J. A. Chrapowicki Dyaryusz I (Warszawa 1845) 233—238, 241; J. Kurczewski a. a. O. III 198.

[4] J. A. Chrapowicki a. a. O. 288; K. Wyrwicz Konfederacya Gołąbska [2] (Poznań 1862) 192.

der Tat wurden derartige Konvokationen weiterhin jedoch höchstwahrscheinlich nicht mehr abgehalten. Dafür fanden zu Beginn der Regierung von August II. mehrere litauische Konföderativversammlungen statt. Die Mehrzahl von ihnen unterschied sich von den Konvokationen nur darin, dass sie nicht vom König, sondern von den Führern der Konföderation einberufen waren. Diese Versammlungen erörterten und beschlossen ebenfalls litauische Angelegenheiten jeglicher Art. Derartige Versammlungen, die weittragende Beschlüsse annahmen, tagten 1698, 1700, 1701 [2], 1702 und 1703. Schliesslich befassten sich auch alle litauischen Konföderationen nur mit der Erledigung der Angelegenheiten des eigenen Landes. Vom Standpunkt der litauisch-polnischen Beziehungen aus gehörten sie also alle in dieselbe Gruppe politischer Erscheinungen wie die Konvokationen. Sie eingehender zu behandeln, ist hier jedoch nicht der Raum.

Die Konvokationen und anderen Sondertagungen des litauischen Bajorenstandes stellten eine Abweichung von dem üblichen konstitutionellen Gebaren dar; jedoch stimmten sie einerseits vollständig mit dem Geist des Bajorenstaates wie auch andererseits mit dem Charakter der litauisch-polnischen Beziehungen überein. Litauen war ein besonderer Staat, seine Mittel waren nur für seine eigenen Belange bestimmt. Es ist daher begreiflich, dass der Bajorenstand, der der einzige gesetzmässige Herr des Landes war, in irgendeiner Form untereinander verbunden sein und beratschlagen musste. Bisweilen sorgte er selber dafür, bisweilen berief ihn hierzu der König. Prof. St. Ehrenkreutz behauptet in einer seiner Vorlesungen, indem er auf die ständige Annäherung zwischen Litauen und Polen hinweist, dass sich Litauen bezüglich der Konvokationen auf einen negativen Standpunkt gestellt habe [3]. Er begründet seine Behauptung mit der Forderung der Konvokation von 1577, diese nicht mehr einzuberufen. In der Tat stellten sich die Litauer nur dann gegen die

---

[1] Diese Versammlung war vom König einberufen und sollte den Streit zwischen Sapieha und den Konföderaten entscheiden. A. Załuski Epistolarum historico-fam. III 50—52, 88—108, 112—123; Krz. Zawisza Pamiętniki (Warszawa 1862) 209.

[2] Separatysm czy ciążenie Litwy ku Polsce po unji Lubelskiej. Pamiętnik IV powsz. zjazdu historyków polskich w Poznaniu I (Lwów 1925).

Konvokationen, wenn der König Steuern für die Kriege mit Moskau oder Schweden aus ihnen herauspressen wollte. Während die litauischen Konvokationen Steuerverpflichtungen auf sich nahmen, taten dies die Polen für dieselben Zwecke nicht. In derartigen Fällen forderten daher die Litauer nicht die Einberufung der Konvokation, sondern des Sejms, wo man leichter fordern konnte, dass auch die Polen für denselben Zweck bestimmte Steuern auf sich nähmen. Die Litauer waren gegen die Konvokationen auch in dem Fall, wenn sie Steuern für polnische Angelegenheiten bewilligen sollten. Wenn es sich jedoch um Litauen handelte und keinerlei Aussicht bestand, von Polen etwas zu erhalten, oder wenn es zu spät war, den Sejm einzuberufen, so waren die Litauer nicht gegen die Einberufung der Konvokation, sondern forderten sie sogar selbst. Dies zeigen uns einwandfrei die Beschlüsse der Konvokationen und andere damit in Verbindung stehende Urkunden. Es ist ausserdem zu beachten, dass die ausschliesslich zur Erörterung von Steuerfragen einberufenen Konvokationen auch alle anderen Angelegenheiten ihres Landes behandelten. Ihre Beschlüsse unterscheiden sich oft nicht von jenen der gemeinsamen Sejme (s. z. B. die Beschlüsse von 1593, 1613, 1624 und 1665). Am Ende des 16. und zu Beginn des 17. Jh. fanden die Konvokationen sehr oft statt, später wurden sie seltener. Dies erklärt sich einerseits daraus, dass man in Friedenszeiten keinen Anlass hatte, sie einzuberufen, andererseits daraus, dass die Könige zur Überzeugung kamen, dass man auch auf den Konvokationen von Litauen allein keine Steuern erhalten könne. Die Konvokationen verschwanden erst dann, als nach der Verfassung von 1673 jeder dritte Sejm in Litauen, nämlich nach Gardinas, einberufen werden musste. Als Überbleibsel der litauischen Sondersejme aus der Vorunionszeit hatten sie nun ihren Sinn verloren. Schliesslich ist nicht zu vergessen, dass die ganze erste Hälfte des 18. Jh. eine Periode der völligen Anarchie in der Republik war. Beide Staaten gingen im Parteikampf unter. Es gab keinerlei grössere politische Bestrebungen und auch keine Kriege. Infolgedessen bestand auch kein besonderes Bedürfnis nach Konvokationen als nach ausserordentlichen Notmassnahmen des Landes.

Abkürzungen:

AVK = Акты издаваемые Виленскою Археографическою Коммиссіею; Acta H = Acta Historica Res Gestas Poloniae Illustrantia; AZR = Акты Западной Россіи; Arch. d. R. = Archiwum domu Radziwiłłów, Scriptores Rerum Polonicarum VIII (Crocoviae 1885); Arch. d. S. = Archivum domus Sapiehanae I. (ed. A. Prochaska, Lwów 1892); Arch. Sb. = Археографическій Сборникъ; KAKArch. = Kauno Arkivyskupijos Kapitulos Archyvas (Domkapitelarchiv des Erzbistums von Kaunas); Vol. Leg. = Volumina Legum, II Aufl.

Leedu seisuste erimaapäevad peale Ljublini uniooni 1569. a.

1569. a. Ljublini uniooni akti deklaratiivsed paragrahvid kuulutasid Leedu ja poola liitumise ühiseks poliitiliseks tervikuks, ent selle muud paragrahvid jätsid püsima Leedu eri riikliku korralduse, mida Leedu seisused püüdsid ka säilitada. Unioonilepingu kohaselt pidi kõik otsustatama ühises seimis Varssavis. Selle üldseimi tegevus oli nii omapäraselt korraldatud, et leedulased võisid oma asju ise otsustada ka seal, ent mõningaid eriti hellu küsimusi oli kõige parem lahendada kodus ilma poolakate mõjuavalduseta. Sellepärast pidasid leedulased veel kaua aega peale uniooni oma eriseime, n. n. maapäevi, kongresse või konvokatsioone. Neid leedu eri senaatorite ja maakondade esindajate nõupidamisi võime jagada kolme liiki:

1) Leedu senaatorite eneste kokkukutsutud maapäevad interregnumi ajal. Et unioonileping jättis lahendamata interregnumiaegse korra, siis kolme esimese interregnumi ajal (1572—3, 1574—6 ja 1586—7) leedulased arutasid oma asju eraldi ega ilmunudki Poolasse kokkukutsutud seimidele. 1632. aasta interregnumist peale leedulased võtsid siiski osa ka Varssavi konvokatsiooniseimidest, ent samal aastal 1632 ja 1648 kutsusid nad kokku ka oma eraldi maapäevad.

2) Maapäevad Leedu Statuudi parandamiseks. Statuudi kolmanda redaktsiooni valmistamiseks peeti kokku kolm (1578, 1583, 1584) maapäeva-konvokatsiooni. Eeltöiks moodustati veel erilised komisjonid mõningast senaatorist ning iga maakonna ühest esindajast, nimelt a. 1609, 1613, 1632, 1633 ja 1636.

3) Maapäevad maksude ning muude ainult Leedut puudutavate küsimuste lahendamiseks, mida eranditult nimetati konvokatsioonideks ja millest vahel osa võttis koguni Poola kuningas ise. Autoril leida-õnnestunud andmeil toimusid need aastail 1577, 1578, 1580, 1582, 1590, 1591, 1592, 1593, 1595, 1597, 1602, 1605, 1606, 1613, 1614, 1615, 1617, 1624, 1634, 1665, 1671 ja 1701. Konvokatsioonidele võrdsed olid ka leedu bajoorkonna konföderaatsed maapäevad a. 1698, 1700, 1702 ja 1703.

Leedu konvokatsioonid oma otsuste ulatuselt ei erine sageli sugugi Leedu-Poola üldseimidest ning nad on ilmseks tõenduseks, et peale Ljublini uniooni Leedu ei moodustanud Poolaga ühist poliitilist tervikut.

Eine ostbaltische Streitaxtform der frühen Eisenzeit.

Von Ed. Šturms.

Aus Sansgarben, Kr. Rastenburg in Ostpreussen, stammt eine bronzene (kupferne?) Streitaxt mit Schafttülle [1], die schon von C. Engel veröffentlicht worden ist [2]. Diese mit einer braunen Moorpatina bedeckte Axt (Abb. 1) ist 12,2 cm lang, besitzt eine etwas nach vorn abgeschrägte, 3,0 cm breite Schneide und eine 3,1 cm im Durchmesser messende rundliche Kopfscheibe. Der Körper der Axt ist ober- und unterhalb des Schaftloches im Querschnitt sechseckig, die etwas beschädigte, quergerippte hintere Schafttülle etwa 2,5 cm lang, das Schaftloch rund und 1,9 cm weit; das vordere Ende desselben ist ohne Schafttülle, aber wie das hintere mit einem etwas erhabenen Wulst versehen. Die beiden Wangen der Axt tragen in der Höhe der Schaftlochmitte je eine kleine rundliche Warze.

Die Streitaxt steht in Ostpreussen ohne Parallelen da; man könnte zunächst geneigt sein, sie der eigenartigen Form wegen dem Äneolithikum oder der I. Periode der Bronzezeit zuzuweisen, und das mit einem scheinbaren Recht, da eine ähnlich gestaltete Kupferaxt beim Goplo-See in Polen gefunden worden ist [3], während eine andere — allerdings etwas mehr abweichende — aus

---

[1] Prussia Museum Inv. VII, 119, Nr. 9814.

[2] C. Engel Vorgeschichte der altpreussischen Stämme I (Königsberg Pr. 1935) 255, Taf. 106 c.

[3] I. Kostrzewski Wielkopolska w czasach przedhistorycznych, 2. Aufl. (Poznań 1923) 37, Abb. 96a—b.

dem Depotfund der I. Periode von Brzeżno, Kr. Starograd, stammt [1].

Eine solche Datierung der Axt aus Sansgarben widerlegt aber der Depotfund der VI. Periode bzw. der frühen Eisenzeit von Kalinówka Kościelna, Kr. Białystok in Polen, der ausser 48 ostbaltischen Tüllenäxten und 2 Armringen auch ein direktes Gegenstück zu unserer Streitaxt enthält. Der grössere Teil dieses Depotfundes, der in Krakau aufbewahrt wird und aus 28 Tüllenäxten besteht, ist von J. Kostrzewski ausführlich behandelt worden [2], der kleinere Teil hingegen, der ausser 11 Tüllenäxten und den beiden Armringen auch die uns interessierende Streitaxt enthält, ist in den Berichten der archäologischen Kommission teilweise veröffentlicht worden [3]. Die dort abgebildeten vier Tüllenäxte bieten im Vergleich mit dem ostbaltischen Material nichts wesentlich Neues; die hohlen Armringe, die in den Umrissen und im Querschnitt vollständig rund sind, könnten vielleicht mit den ostpreussischen Stöpselringen verglichen werden. Was aber die uns nur aus der Abbildung (Abb. 2) bekannte Streitaxt anbetrifft, so stimmt sie in allen Einzelheiten mit der Axt aus Sansgarben überein; von den geringfügigen Abweichungen mögen folgende vermerkt werden: die quergeriefelte Schafttülle dieser Axt ist etwas nach unten geneigt, während die beiden Enden des Schaftloches mit einem stärker hervorgehobenen Ringwulst versehen zu sein scheinen, als das bei der Axt aus Sansgarben der Fall ist.

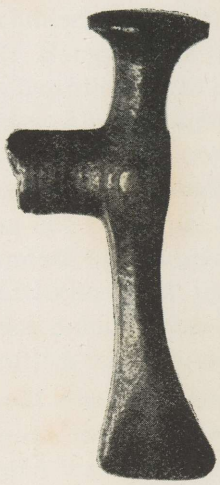
Hiermit wäre ein bisher wenig bekannter, eigenartiger Waffentypus für die frühe Eisenzeit des ostbaltischen Kulturgebietes festgestellt, und unser Interesse für diese scheinbaren Kuriosa dürfte erschöpft sein. Das Gegenteil aber ist der Fall. Erst jetzt nimmt diese Streitaxtform unsere Aufmerksamkeit voll in Anspruch: es steht nämlich ausser jedem Zweifel, dass dieser bronzene Streitaxttypus als Vorbild für die zahlreichen aus dem ostbaltischen Kulturgebiet bekannten steinernen Streitäxte zu betrachten ist.

---

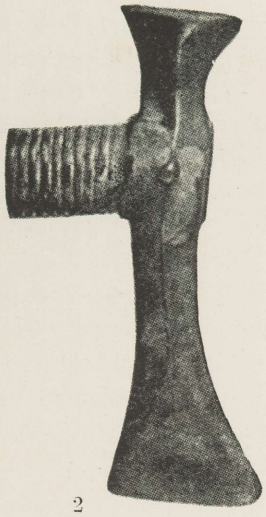
[1] Verf. Die ältere Bronzezeit im Ostbaltikum (Berlin (1936) 85, Taf. 4a.

[2] Eurasia Septentrionalis Antiqua 4 (1929) 149 ff.

[3] Отчетъ Императорской археологической коммиссіи 1909—1910 198 f., Abb. 232—237 (die Streitaxt Abb. 236).



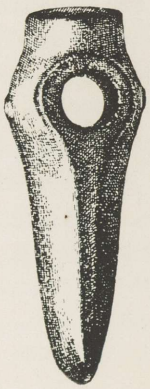
1



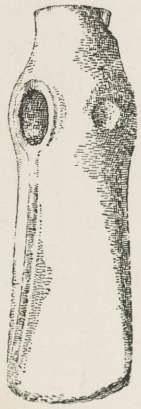
2



3



4



5



6

Abb. 1—6. 1 — (Aufnahme des Prussra-Mus.). — 2 (nach Отчетъ 1909—1910, Abb. 236). — 3 (nach C. Engel, Vorgesch. d. altpreuss. Stämme I, Taf. 24 h). — 4 (nach C. Engel, Vorgesch. d. altpreuss. Stämme I, Taf. 24 g). — 5 (nach A. Bezzenberger, Analysen, Fig. III rechts). — 6 [nach ESA IV 159 (obs! gedruckt 151), Pl. IV 6].

In ihrer Form steht der Bronzeaxt die unvollendete (ohne Schaftlochdurchbohrung) steinerne Streitaxt (Abb. 3) aus Grabowen, Kr. Sensburg in Ostpreussen, am nächsten. Das Bestreben, das Metallvorbild möglichst getreu nachzubilden, tritt hier in allen Einzelheiten klar zutage: im sechseckigen Querschnitt des stark geschweiften Axtkörpers, in der Mittelrippe auf den Axtwangen, in der dreieckigen Gestalt des Schneidenteils und im knopfartigen Abschluss des Nackens; es fehlt natürlicherweise die Schafttülle, man vermisst aber auch die Warzenverzierung zu beiden Seiten des Schaftloches und jede Andeutung der ringförmigen Verlängerung des Schaftloches, die bei den Bronzeäxten mehr oder weniger deutlich ausgebildet ist.

Gerade diese Details werden nun von anderen Nachbildungen betont, die aber in ihrer allgemeinen Form stärkere Abweichungen von dem uns z. Z. bekannten Bronzevorbild aufweisen. Der typische Vertreter dieser Gruppe stammt von unbekanntem Fundort in Ostpreussen (Abb. 4). Bei dieser Axt fällt zunächst die sonst bei keiner anderen Steinaxtform zu beobachtende Warzenverzierung auf. Die stark hervorgehobenen Ringwülste zu beiden Enden des Schaftloches laufen auf der geraden Vorder- und Rückseite in schmale dreieckige Flächen aus, die zwischen den flach gewölbten Breitseiten eingezwängt sind. Bei einer anderen Axt aus Liebnicken, Kr. Preuss. Eylau, (Abb. 5) sind die dreieckigen Flächen zu einer Art Gussnaht zusammengeschrumpft; vielleicht haben wir es hier mit einer getreuen Wiedergabe der scharfen Grate der Bronzeäxte zu tun. Statt der Warzen trägt diese Axt kleine rundliche Grübchen, die in Stein leichter herstellbar sind, in ihrer optischen Wirkung aber — und darauf kam es ja an — den Warzen gleichwertig sind.

Man kann demnach unter den steinernen Streitäxten, die den bronzenen nachgebildet sind, zwei Formenreihen feststellen, die eine grössere Anzahl von mehr oder weniger entarteten bzw. vereinfachten Varianten umfassen. Sie sind über das ganze ostbaltische Kulturgebiet verbreitet und zeugen von einer fest eingewurzelten allgemeinen Sitte, die keineswegs durch Mangel an Bronze erklärt werden darf. Ihrer räumlichen Verbreitung und zeitlichen Ausdehnung genauer nachzugehen, muss der Lokal-

forschung überlassen bleiben; hier galt es nur, ihre Entstehung aufzuklären.

Ohne Schwierigkeit lässt sich auch die Frage der Entstehung des Vorbildes selbst bzw. der bronzenen Streitaxt lösen. In den allgemeinen Umrissen der Schneidenhälfte ahmt sie ohne Zweifel die Tüllenäxte ihrer Zeit nach; besonders einleuchtend hierfür ist ein Vergleich mit der Tüllenaxt Abb. 6 (aus Kalinówka Kościelna!), insofern hier die allgemeine Ähnlichkeit noch durch die Warzenverzierung des Tüllenendes unterstrichen wird. Die quergerippte Schafttülle der Streitaxt gibt gewiss die Umwickelung des Schaftendes mit einem durch die Öse einer Tüllenaxt gezogenen Bronzedraht oder Lederriemen wieder. Und schliesslich ist das Nackenende mit der Kopfscheibe kaum anders denn als eine Stilisierung der Schaftbeuge aufzufassen.

Es bekundet sich hierin das Bestreben, anstatt der verschwommenen Konturen der geschäfteten Tüllenaxt eine straff gegliederte und von den zufälligen Naturbildungen (Schaftknie) unabhängige Streitwaffe zu schaffen. Es ist bezeichnenderweise dieselbe Erscheinung, die schon in der älteren Bronzezeit an den ostbaltischen Streitäxten (Nortyckenäxten) beobachtet werden konnte: der Schneidenteil ist hier als eine verkleinerte Wiedergabe der ostbaltischen Randäxte aufzufassen [1]. Diesem subtilen Parallelismus liegt offenbar eine ununterbrochene Tradition zugrunde.

Ühest ida-balti varema rauaaja sõjakirve-kujust.

Autor käsitleb Ida-Balti alalt seni 2 eksemplaris leitud varase rauaaja sõjakirvest (joon. 1 ja 2) ja näitab, et need kirved on kujunenud varretatud õõskirvest (nagu joon. 6) ning on omakorda olnud eeskujuks samalt alalt sageli leitavaile kivist sõjakirveile (nagu joon. 3—5).

[1] Verf., a. a. O. 143.

Die sog. Mälaräxte der ostbaltischen Bronzezeit.

Von A. M. Tallgren.

In den letzten Jahren hat Dr. E. Šturms-Riga mehrere Arbeiten [1] veröffentlicht, welche die bronzezeitlichen Erscheinungen des Ostbaltikums beleuchten. Seine Untersuchungen zeigen eine tiefe Vertrautheit mit dem Material und den wissenschaftlichen Fragestellungen und bringen viel Neues und Wertvolles. Es ist nunmehr dargelegt worden, dass die jüngere Bronzezeit des Ostbaltikums viel näher mit der skandinavischen Bronzezeit verbunden war, als man früher angenommen hatte [2]. Es steht fest, dass die sog. „Velnalaivas“ [3] die Existenz einer gotländischen Kolonie in Ostkurland im ersten vorchristlichen Jahrtausend beweisen. Das Hügelgräberfeld der jüngeren Bronzezeit in Salaspils [4], etwa 18 km östlich von Riga, am rechten Ufer der Düna mit sehr zahlreichen Begräbnissen zeugt ebenfalls von starken schwedischen Einflüssen und schwedischem Import. Auch die west-ostbaltischen spätbronzezeitlichen und früheisenzeitlichen Steinhü-

---

[1] Ed. Šturms Die ältere Bronzezeit im Ostbaltikum. 156 S., 28 Taf., 6 Karten. Vorgeschichtliche Forschungen 10 (Berlin u. Leipzig 1936). — Im folgenden Ält. BZ zitiert. Ders. Die bronzezeitlichen Funde in Lettland (Congressus secundus arch. balt. Rigae 1930) 103—144. — Im folg. Congr. Sec. zitiert. Ders. Die Kulturbeziehungen Estlands in der Bronze- und frühen Eisenzeit. Sb. GEG 1932 245—277. — Im folg. SB zitiert. Ders. Pirmās bronzas laikmeta kapenes Latvijā. Senatne un māksla I (1936) 70—84. — Im folg. S. u. M. zitiert.

[2] Z. B. in A. M. Tallgren Zur Archäologie Eestis I 71 ff.

[3] Šturms Congr. Sec. 111 ff. u. 126 ff.

[4] Šturms S. u. M. 83 ff.

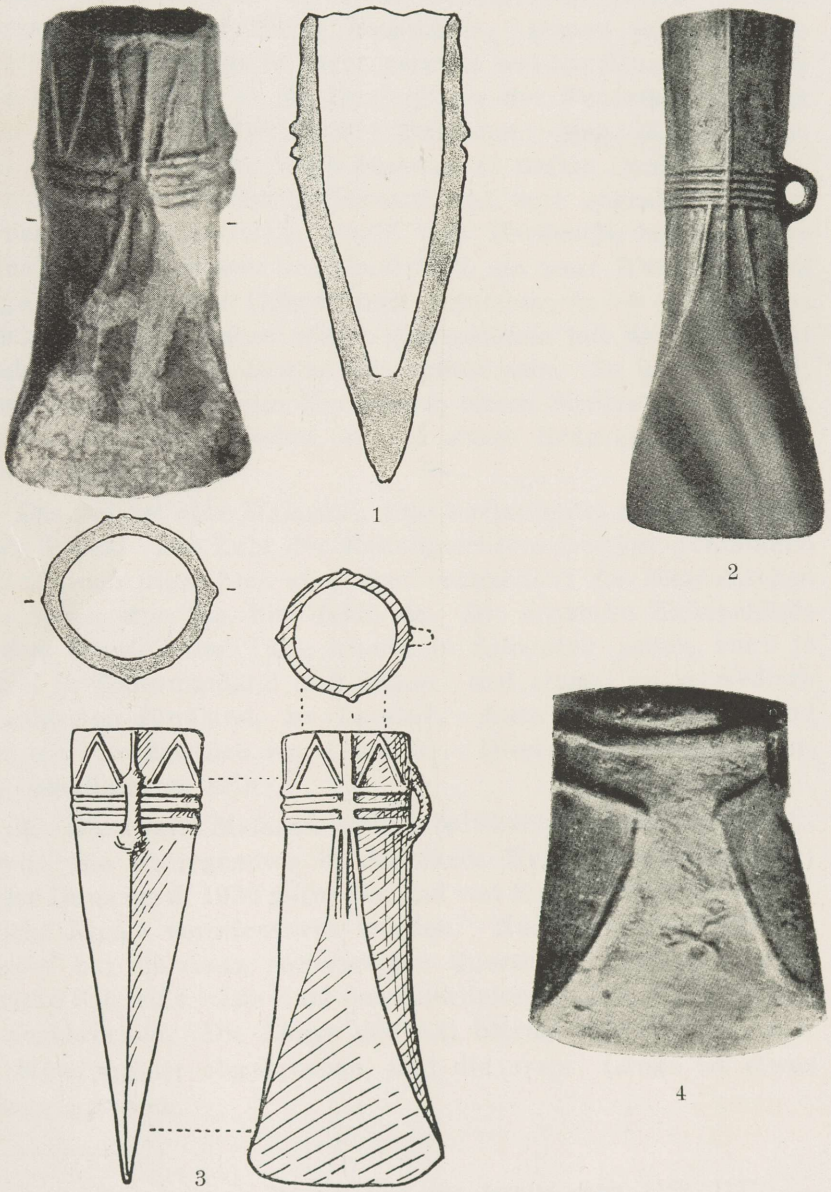
gel-, resp. Steinkistengräber, öfters mit Skelettbestattungen, stehen wahrscheinlich in Beziehung zu Schweden [1]. Unter den Einzel- und Verwahrfunden der jüngeren Bronzezeit aus den ostbaltischen Ländern sind schwedische Importsachen besonders nördlich der Düna ebenfalls nicht selten [2]. Darunter gibt es auch vier sog. Mälaräxte, die aber im Baltikum eine eigentümliche peripherische Verbreitung zeigen. Vom schwedischen Standpunkt aus habe ich die Mälaräxte vor kurzem in einer Studie behandelt [3], die der sog. arktischen Bronzezeit gewidmet ist. Hier möchte ich das ostbaltische Material für sich veröffentlichen und einige Probleme der ostbaltischen Bronzezeit andeuten.

Aus dem Ostbaltikum sind folgende M ä l a r ä x t e bekannt: 1. Im Herbst 1935 wurde im Kr. V i r u m a a, Ksp. Vaivara, von dem Bauer Oskar Ploom beim Aufschütten eines Kartoffelhaufens die Axt Abb. 1 in der Erde gefunden (Arch. K. 3379). Wie aus der Abbildung ersichtlich, handelt es sich um eine beinahe runde Tüllenaxt, die um die Tülle herum mit erhabenen Linien verziert ist. Die drei parallelen Linien etwa 2 cm unterhalb der Tüllenmündung werden in der Mitte auf beiden Breitseiten von einer senkrechten Linie durchschnitten. Der obere Teil der Tülle ist mit einer im Zickzack gehenden Relieflinie verziert, durch welche die Oberfläche in Dreiecke geteilt wird. Eine Öse ist nicht vorhanden, ist aber angedeutet.

Die Fundstelle befindet sich nördlich vom ehemaligen Gutshofe Vaivara auf dem Grund nr. A 11 des zum Dorf Pimestiku gehörenden ausgedehnten Gesindes (des ehem. Sommeraufenthaltsortes) Mummusaare, etwa 100 m westlich vom Gesindehof, am Rande der hohen Glintwand, unweit vom Meeresstrand. Die Fundstelle und ihre nächste Umgebung ist altes Ackerland. Das Beil befand sich in einer Tiefe von etwa 25 cm an der Grenze zwischen der 20—25 cm tiefen Ackerschicht und der darunter liegenden intakten, gelben, 20—25 cm dicken Sandschicht. Es lag in halb aufrechter Stellung in der Erde. In der Tülle soll man beim Finden Reste eines Holzstieles bemerkt haben. Neben-

---

[1] M o o r a Die Vorzeit Estlands (Tartu 1932) 26 ff.
[2] Š t u r m s SB 275.
[3] Eurasia Septentrionalis Antiqua (im folg. ESA zitiert) XI 30 ff.



Bronzene Tüllenäxte: 1 — Mummussaare, Ksp. Vaivara, Estland; 2 — Vaškai, ehem. Konstantinovo, Litauen; 3 — Borisov, Weissrussland; 4 — Volosova an der Oka.

an hatte der Finder in der Erde Spuren von einem anderen Bronzegegenstand (Sichel?) beobachtet. Dieser war aber so schlecht erhalten, dass er nicht gerettet werden konnte. Ferner hatte er in ca. 4—5 m Entfernung von der Fundstelle der Axt einen tönernen Spinnwirtel (?) gefunden. Mag. M. Schmiedehelm, der ich für freundliche Angaben zu tiefem Dank verpflichtet bin, hat die Fundstelle besucht und dort gegraben. Dabei wurden eine Kohleschicht (wohl eine Herdstelle beinahe ohne Steine?) etwa 3 m von der Fundstelle, ein paar Wetzsteine und einige sicher spätere Gegenstände gefunden; es ist jedoch ganz unsicher, ob irgendeiner dieser Gegenstände mit der Bronzeaxt gleichaltrig ist. Sie können alle später sein. So ist es unklar, ob wir es hier mit einem Einzelfund, einem Siedlungsfund, oder, was am wahrscheinlichsten ist, mit einem Erdgrab, Einzelgrabfund, zu tun haben.

Das Beil ist eine Mälaraxt, eine Variante des zentralschwedischen Typus. Die Zahl der Reliefquerlinien beträgt gewöhnlich in Schweden vier, hier sind drei vorhanden; die schwedischen Äxte haben eine Öse, hier fehlt sie. Die erhabene Zickzacklinie an dem Oberteil der Tülle kommt in Schweden selten vor: je einmal in Södermanland und Skåne [1] und einmal im schwedisch beeinflussten Finnland, in Laihia [2]. Auch aus Weissrussland liegt ein Parallelstück vor (Abb. 3). Dieses Detail scheint östlich beeinflusst zu sein.

2. Die zweite Mälaraxt des Ostbaltikums stammt aus Lettland. Sie ist irgendwo in der Stadt Krustpils (Kreutzburg) an der Düna im J. 1930 gefunden und von E. šturms im Kongressbericht Riga [3] veröffentlicht worden. Nach der Beschreibung šturms' hat sie einen sechseckigen Querschnitt und eine etwas konvexe Schneide. Die Zahl der Querlinien ist drei (?). Die Öse ist abgebrochen. Die Länge der Axt beträgt etwa 8 cm, aber die Mündung ist abgebrochen, und die urspr. Länge ist etwas grösser gewesen.

---

[1] O. Montelius Minnen från vår forntid, Abb. 1169, 1171.
[2] Zuletzt abgebildet ESA XI 31.
[3] šturms Congr. Sec. 106, 123, Pl. II. 3.

3. Die dritte Mälaraxt im Baltikum ist litauisch und wird im Museum Stockholm (Nat. Mus. 6565. 15) [1] aufbewahrt. Wie Abb. 2 zeigt, ist sie von typisch schwedischer Form und gleicht auch in den meisten Einzelheiten den schwedischen Äxten: nur hat sie 5 Querlinien statt 4. Sie ist in Kaunas von Herrn C. v. Schmidt erworben, mit der Angabe, sie wäre zusammen mit einer sog. Galičer Kupferschaftlochaxt und einem schwedischen Miniaturdolch in einer Tonurne gefunden worden. Die Fundangaben können nicht richtig sein, und die Axt muss als Streufund angesehen werden. Der Fundort ist interessant: Kr. Panevėžys, Dorf Konstantinovo [2], das an dem Fluss Mūša nicht weit von der lettischen Grenze liegt. Die Axt dürfte über den Rigaer Meerbusen nach Litauen gekommen sein.

4. Die vierte ostbaltische Mälaraxt (Abb. 3) ist weissrussischer Herkunft, eine schöne, 10 cm lange, schmale Axt, mit rundem Querschnitt, mit Öse, 3 Querlinien und einer vertikalen Linie in der Mitte. Die relativ kurze Tülle ist mit einer Zickzacklinie in flachem Relief verziert. Das Gewicht des Gegenstandes, der sich im Minsker Museum befindet, beträgt 194,5 g [3].

Die Axt ist im J. 1929 in der Smolevičer Gegend, nordöstlich vom Dorfe Kurgan an dem Grenzpunkt Glinišče bei Feldarbeiten gefunden worden. Der Ort befindet sich unweit Borisov, nordöstlich von Minsk, nicht weit der Usjaž, einem Nebenfluss der Gaika, die in die Berezina mündet. Es handelt sich also etwa um die Wasserscheide zwischen Vileja und Berezina. Auch das Dünabassin ist nicht weit entfernt.

Die 4 Äxte sind entweder schwedische Importsachen oder vielleicht lokale Arbeiten, die Züge aufweisen, welche an ostrussische Bronzen erinnern: Zickzackornamente (Nr. 1, 4) oder sechskantiger Querschnitt (Nr. 2). Alle liegen an Wasserwe-

---

[1] Fornvännen 1929 176. — Ebert's Reallexikon XIII, Taf. 4 d—f.

[2] Die Fundstelle heisst nach litauischen Quellen Vaškai, Kr. Biržai. Siehe J. Puzinas in Liet. Encikloped. III (Biržų etc.). Biržai liegt unweit der lettisch-litauischen Grenze. Vgl. P. Tarasenko Arch. Uebersichtskarte von Litauen (Kaunas 1928) B—16.

[3] Працы сэкцыі археолёгіі Белар. Акад. Навук III (1932) 244.

gen, die stromaufwärts von der Ostsee nach Russland führen, und der Ostseeverkehr war bei der Verbreitung dieser Beile ausschlaggebend.

Verbindungen zwischen Ostrussland und dem Ostbaltikum waren in der älteren Bronzezeit vorhanden: ich erinnere an die steinernen Absatzäxte [1]. Auch für die jüngere Bronzezeit hat Šturms ähnliche Verbindungen angenommen [2]. Ausser den Mälaräxten, die ja auch eine russische Verbreitung haben und deshalb hier in Betracht gezogen werden können, kann ich einen weiteren sicheren materiellen Beweis für solche jungbronzezeitliche Verbindungen zwischen dem Ostbaltikum und Zentralrussland anführen: eine ostbaltische oder ostbaltisch verzierte Tüllenaxt (Abb. 4) ist in dem jungbronzezeitlichen Gräberfeld von Volosovo an der Oka gefunden worden [3].

Nach einer von Mag. E. Laid mir gütigst zur Verfügung gestellten, im Museum von Murom aufgenommenen Photographie bilde ich hier diese Axt ab. Das geknickte Reliefrippenornament an der Tülle kommt an einheimischen russischen Tüllenäxten nie vor. Man findet es aber an ostbaltisch-ostdeutschen Tüllenäxten wieder, z. B. in dem grossen Verwahrfund von Kościelna-Kalinówka [4], welcher der Endperiode der ostbaltischen Bronzezeit angehört. Šturms hat darauf aufmerksam gemacht, dass diese Gruppe im Baltikum eine stark östliche Verbreitung gehabt hat [5].

Die Axt aus Volosova ist kleiner und verhältnismässig breiter als die angeführten Beile aus dem Baltikum, aber die Ornamente sind ohne Zweifel aus dem Baltikum entlehnt worden, falls die Axt aus Volosova nicht ein baltisches Importstück ist. Vielleicht handelt es sich um einen zentralrussischen Sondertypus? Für die ostbaltische Bronzezeitforschung eröffnen sich hier ungeahnte, sehr weite östliche Perspektiven, aber vielleicht auch nach dem Süden hin, den Dnjepr entlang nach der Ukraine.

---

[1] Tallgren Coll. Zaoussaïlov I 23. — Šturms Congr. Sec. 121, 140 (Anm. 36). — Šturms Ält. BZ, Pl. 9 d u. S. 36, 98, 121, 137.

[2] Šturms Congr. Sec. 136, 143.

[3] ESA XI 39.

[4] Kostrzewski in ESA IV 149ff., Abb. II 1, 5. 153.

[5] Šturms Congr. Sec. 136.

Zum Schluss noch eine Hypothese: ist das geknickte Rippenlinienornament der Tüllenbeile in Ostdeutschland entstanden? Ich denke an die Lappenbeile der Lausitz-Kultur [1]. Ein solches Beil ist auch in der Ukraine gefunden worden [2].

Ida-Balti pronksiaja n. n. Mälar-kirved.

Viimaste aastate uurimised on kindlaks teinud elavaid suhteid Skandinaavia ja Baltimaade vahel nooremal pronksiajal. Seda tõendab ms. ka neli Ida-Baltikumist leitud skandinaaviapärast n. n. Mälar-tüüpi pronksist õõskirvest, mis põlvnevad: 1) Eestist, Vaivara khl. Mummusaarelt, merekalda lähedalt (joon. 1); 2) Lätist, Krustpilsilt, Väina-jõelt; 3) Leedust, Vaškai (Konstantinovo), Biržai maak., Mūša jõelt (joon. 2); 4) Valge-Venest, Glinišče piiripunkti lähedalt, Vileja ja Berezina jõgikondade veelahkmelt (joon. 3).

Need õõskirved on kas skandinaavia import või kohalik töö, millel ornamendis ja lõikes avaldub mõningaid ida-venepäraseid jooni (näit. sik-sak-ornament). Nad on kõik leitud veeteedelt, mis viivad Läänemerelt Venemaa poole. Suhetest Läänemeremaade ja Ida-Vene vahel nooremal pronksiajal kõneleb ka Volosovo kalmistust Oka jõel leitud õõskirves (joon. 4), mille nurgeline relief-ornament on pärit Läänemere piirkonnast. Baltimaade pronksaja uurimisele avanevad siin laiad perspektiivid Ida- ja võib olla ka Lõuna-Ukraina poole.

---

[1] Vgl. Stocký La Bohême à l'âge du Bronze, Pl. XXXIV, XL 7. Vgl. auch Pl. LVI 2.

[2] ESA II 174, Abb. 11.

Le bourdonisme et ses développements dans le chant populaire de l'Estonie de Sud.

Par Herbert Tampere.

Les chansons populaires estoniennes sont chantées habituellement par plusieurs personnes ensemble: l'un des chanteurs, le meilleur connaisseur ou l'improvisateur récite le vers que les

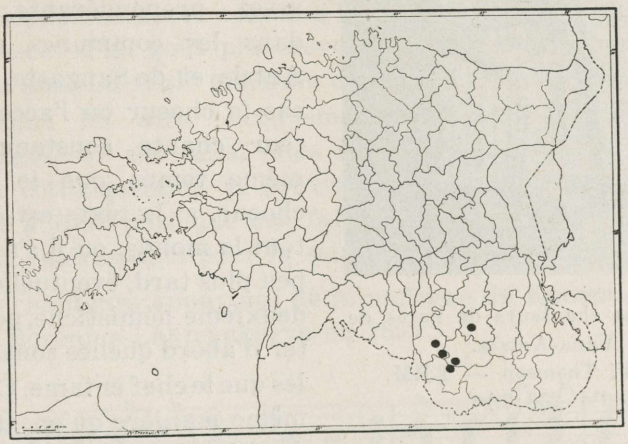


Fig. 1. Le région du bourdonisme et ses développements en Estonie. Les lieux d'habitation des chanteurs sont marqués par des points.

autres répètent après lui. La partie chorale est toujours à l'unisson. Il arrive peut-être quelquefois dans l'exécution aussi une certaine polyphonie amorphe, lorsqu' un des exécutants chante un peu autrement d'après ses habitudes ou lorsqu'il tâche d'embellir l'air de la chanson d'après son propre goût. Une harmonie préméditée est employée le plus souvent dans les

cadences, principalement dans les chansons à refrain de l'Estonie du Sud. C'est à l'époque moderne seulement et déjà sous l'influence de l'école et du chant choral qu'on rencontre de timides essais de l'harmonie dans les chansons villageoises plus récentes. Entièrement différente du reste de l'Estonie se trouve être la tradition s e t u avec sa polyphonie régulièrement menée jusqu' au bout [1].



Fig. 2. Les chanteurs de noces de Vana-Antsla.
(Foto V. Thomson — ERM, Pd. 235:2.)

On a encore des indications d'une région plus limitée de l'Estonie du Sud, notamment des paroisses de Kanepi, Sangaste, Karula et Urvaste, sur une manière de chant à plusieurs voix — nommée l e b o u r d o n i s m e. Il est vrai qu'il ne règne même par là d'une façon absolue, mais il y occupe néanmoins une place assez prépondérante, surtout dans les communes de Vana-Antsla et de Sangaste. Dans ce cas le choeur ou l'accompagnateur chante constamment en même temps que le chef du choeur, si le texte est connu de tout le monde, ou il s'associe un peu plus tard, éventuellement au deuxième hémistiche, pour écouter d'abord quelles sont les paroles que le chef entame. C'est de la même manière qu'on tâche d'identifier la tonique au début de la chanson — en écoutant ou en chantant un peu la mélodie avec le chef du choeur. La répétition du vers est chantée déjà ensemble par tous les participants. Au cas où le vers n'est pas répété et où, à sa place, un vers parallèle est chanté sur la partie de l'air qui suit,

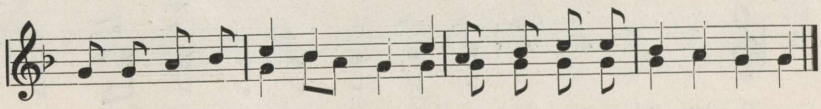
[1] Cette dernière a été précédemment observée dans mon article „Eeslaulja ja koor setu rahvalaulude ettekandmisel". Eesti Rahva Muuseumi Aastaraamat IX—X (Tartu 1934).

le dernier est également chanté en choeur. Le caractère essentiel de cette manière d'exécution se présente dans ce fait que le choeur ou l'accompagnateur y chante tout le temps sur le même ton („bourdon"). On prend pour cela normalement la tonique. Il n'y a qu'une seule notation de Sangaste qui montre la dominante inférieure comme bourdon. Il existe aussi quelques développements particuliers du bourdonisme pur — et peut-être sont-ils plus fréquents même que la forme proprement dite du bourdonisme. Ainsi le choeur se meut souvent au début du vers quelque temps à l'unisson avec le chef du choeur (en raison de causes élémentairement pratiques, comme nous l'avons déjà indiqué précédemment), il s'associe même plus tard pour un moment à l'unisson, exécute indépendamment quelques tours et ornementations, et conduit en cadence le son à la tonique, passant par la sensible ou sus-tonique: c. à. d. qu'il emploie déjà des procédés harmoniques (cadence parfaite authentique), bien que d'une manière assez primitive. Ces développements sont conduits le plus souvent par des chanteurs qui disposent d'un goût plus développé pour la musique et d'une ouïe plus fine. La règle générale est quand même le bourdonisme.

Puisque les airs eux-mêmes apportent de plus clairs témoignages sur ces faits, nous reproduisons tous les matériaux touchant cette question et provenant des paroisses nommées ci-dessus, d'autant plus que ces faits sont généralement assez peu connus et intéressants pour la science comparative de la musique.

Des chanteurs anonymes de la paroisse de Kanepi ont chanté à A. A. Borenius-Lähteenkorva en 1877:

1.

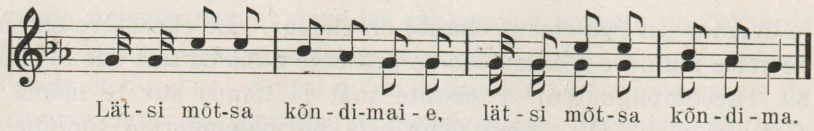


I - mä - ke - ne, mem - me - ke - ne, i - mä - ke - ne, mem me - ke - ne.

SKS, Lähteenkorva n° 296. — Un des airs les plus habituels dans les paroisses de Sangaste, Karula, Hargla, Urvaste, Kanepi et Otepää, on l'emploie pour des chansons des orphelins, du serf, du berger et pour d'autres chansons à sujet triste.

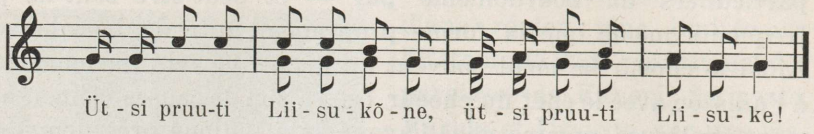
Des chanteurs anonymes de la paroisse de Sangaste ont chanté à A. A. Borenius-Lähteenkorva en 1877:

2.



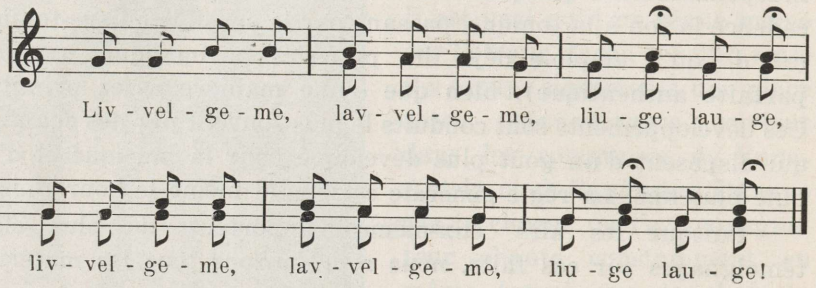
SKS, Lähteenkorva n° 302. — Un des airs les plus anciens qui est assez répandu dans l'Estonie du Sud.

3.



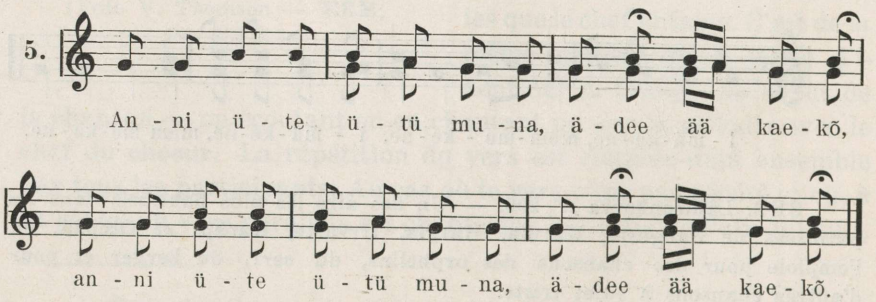
SKS, Lähteenkorva n° 306. — Voir n° 2.

4.



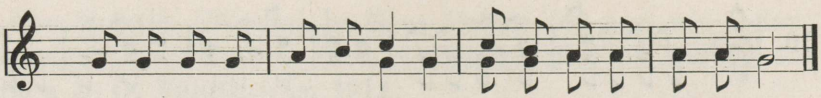
SKS, Lähteenkorva n° 308. — Un des airs les plus usuels de refrain en Estonie du Sud. Particulièrement en faveur dans les chansons de noces avec le refrain *kaśke-kańke*, et dans les chansons de la Saint Martin (refrain *märti-märti*). Dans le cas présent une chanson sur la glissade en luge.

5.



SKS, Lähteenkorva n° 309. — Chant de balançoire avec le refrain *ädee ää kaekõ*. Voir n° 4.

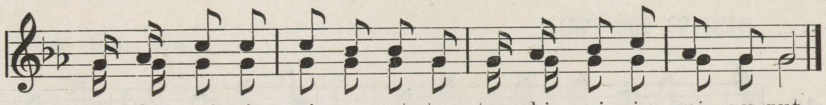
6.



SKS, Lähteenkorva n° 310.

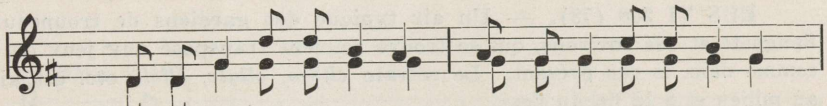
Eeva Emers (60 ans) et Lota Anderson (70 ans) de la commune de Sangaste, paroisse de Sangaste, ont chanté à A. Kiiss en 1909:

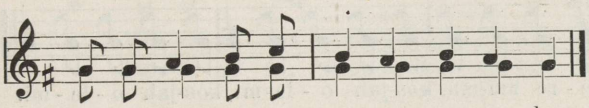
7.



EÜS VI 207 (68). — Voir n° 2.

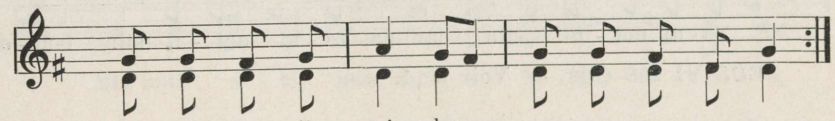
8.

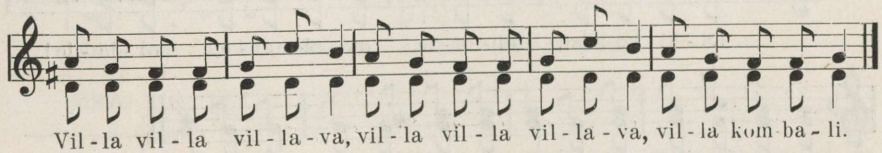




EÜS VI 207 (70). — L'air du „Jeu de la Ville" à Sangaste, Karula et environs.

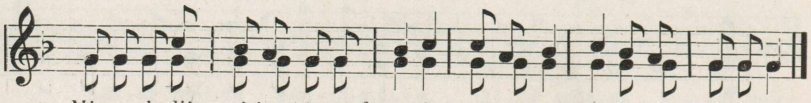
9.





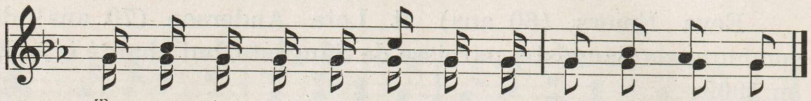
EÜS VI 207 (74). — Un air plus récent. Le refrain *villa kombali* est une déformation du refrain français *vive la compagnie.*

10.



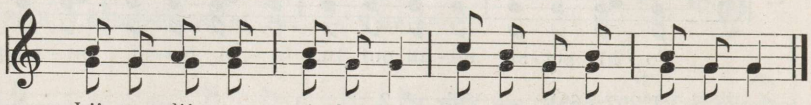
EÜS VI 208 (75). — Un air de chanson de jeu.

11.



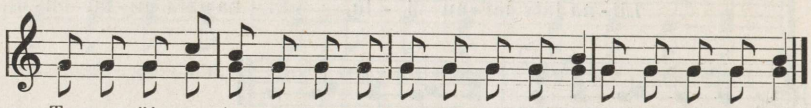
EÜS VI 208 (76).

12.



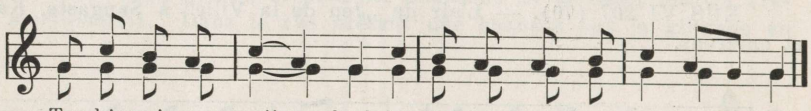
EÜS VI 208 (78). — Un air typique des gardiens de troupeaux de Sangaste et des environs, qui se trouve souvent transposé aux jeux de Noël comme dans le cas présent. Le refrain *ellero, ollale, ôllele* etc. est ajouté au milieu et à la fin du vers.

13.



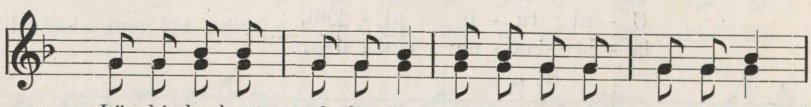
EÜS VI 208 (79).

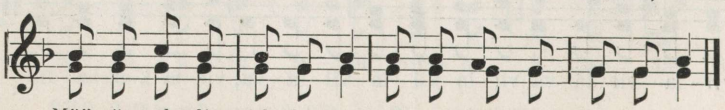
14.



EÜS VI 208 (81). — Voir n° 1.

15.

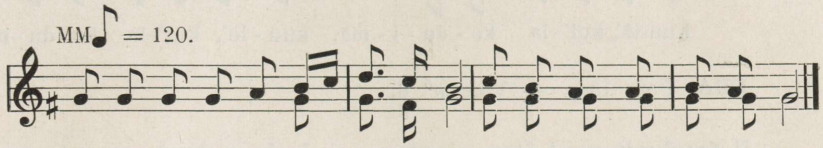




EÜS VI 209 (85). — Voir n° 12.

Ann Kolatsk (77 ans) et Eeva Valner (68 ans, née à Sangaste) de la commune de Vana-Antsla, paroisse de Karula, ont chanté à A. O. Väisänen en 1912:

16.

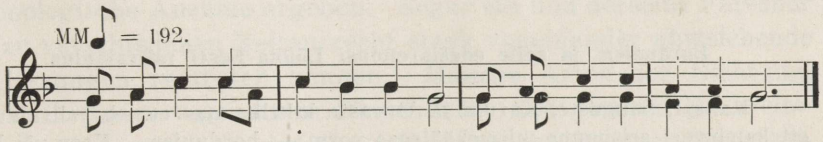


Kae-ge', sõ-sa-ra', no-ks hää-le-sid, mee-li-tä-ge' mee-le-sid.

ERA, Fon. 4-a.

Mari Saalup (52 ans) et Leenu Kulbin (60 ans) de la commune de Vana-Antsla, paroisse d'Urvaste, ont chanté à A. O. Väisänen en 1912 [1]:

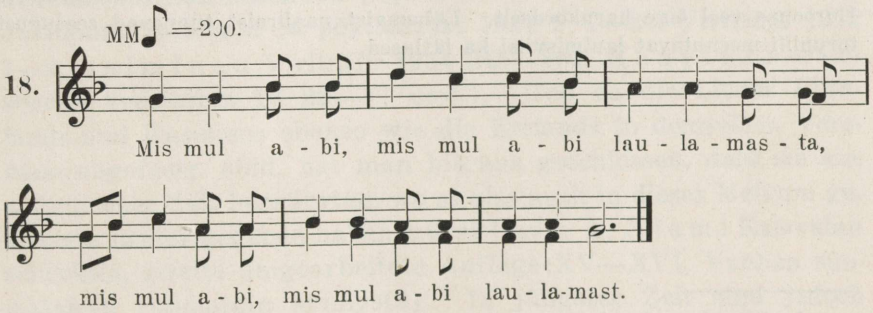
17.



Mis sa va-hid, val-ge sil-mä, mis sa va-hid, val-ge silm,
kuu-le no sa, mus-ta kul-mu, kuu-le no sa, mus-ta kulm.

ERA, Fon. 13-e. — Voir n° 2.

18.



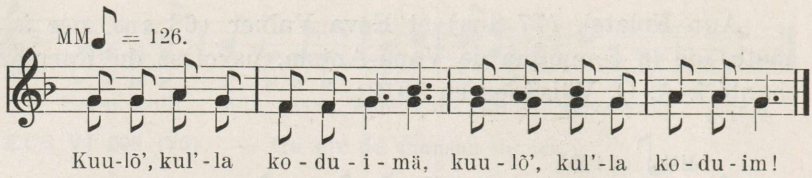
Mis mul a-bi, mis mul a-bi lau-la-mas-ta,

mis mul a-bi, mis mul a-bi lau-la-mast.

ERA, Fon. 13-f.

[1] Leenu Kulbin, en me récitant en 1935 les mêmes chants et en donnant des exemples de l'air d'accompagnement, a employé le bourdonisme pur.

19.



ERA, Fon. 13-g. — Voir n⁰ 6.

Il faudrait peut-être ajouter que le bourdonisme est une des plus anciennes formes de chant à plusieurs voix [1]. Il se recontre encore très rarement en Europe. Du reste, les Lettons aussi connaissent cette espèce de chant; seulement le choeur ou une partie du choeur y chante continuellement et sans paroles la tonique, par conséquent une manière assez ressemblante au point d'orgue des basses de la cornemuse [2].

Bordunism ja selle edasiarendusi Lõuna-Eesti rahvalaulus.

Kanepi, Sangaste, Karula ja Urvaste kihelkonnas esineb rahvalaulude ettekandmisel erisugune mitmehäälsuse vorm — bordunism. Koor või kaaslaulja laulab ühes eeslauljaga, kuid ühel toonil („borduun"), milleks võetakse harilikult põhitoon. Puhtakujulist bordunismi on aga sageli arendatud edasi: koor laulab vahetevahel eeslauljaga unissoonis, teeb iseseisvalt keerutusi ja ilustusi ning tarvitab kadentsides juba primitiivseid harmoonilisi võtteid. — Üldse on bordunism üks vanemaid mitmehäälsuse vorme ja esineb Euroopas veel õige harukordselt. Lähemaist naabreist tunnevad seesugust torupilli meenutavat laulmisviisi ka lätlased.

---

[1] Giraldus Cambrensis dans son ouvrage „Descriptio Cambriae" décrit déjà au XIIe siècle au pays de Galles le bourdonisme.

[2] Friedericus Menius dans son ouvrage „Syntagma de origine Livonorum" (voir Scriptores rerum Livonicarum II page 525) observe déjà au début du XVIIe siècle chez les Lettons une telle manière de chanter et ajoute que les Estoniens chantent de la même façon.

Ein Beitrag zur Geschichte der geistigen Kultur der finnisch-ugrischen Völker.

Von Y. H. Toivonen.

Bei den Versuchen, das Alter unserer alten Volkspoesie zu bestimmen, haben sich sehr verschiedene Schlussfolgerungen und chronologische Ansätze ergeben. Sogar ein und derselbe Forscher hat zu verschiedenen Zeiten recht stark voneinander abweichende Auffassungen vertreten können. Manche Arten der Dichtung, wie z. B. einige sogenannte Heldenlieder und gewisse Hochzeitsgesänge, hat man in heidnische Zeiten zurückführen zu dürfen geglaubt (s. z. B. Kaarle Krohn Kalevalastudien VI 107—108, Salminen Länsi-Inkerin häärunot 418—423). Auch für einige andere Einzellieder ist angestrebt worden zu zeigen, dass sie aus urfinnischer Zeit stammen (vgl. z. B. Niemi Suomalaisen Tiedeakatemian esitelmät ja pöytäkirjat 1911 I 1—26, Virittäjä 1912 1—9, Salminen Virittäjä 1934 245—251, Haavio Kalevalaseuran vuosikirja 14 22—47 usw.). Und da die Lieder Finnlands und Kareliens ebenso wie die Estlands in demselben Versmass abgefasst sind, hat man hieraus geschlossen, dass sie aus urfinnischer Zeit herrührten, wo es also auch in dieses Metrum gekleidete Lieder gegeben haben müsse (vgl. z. B. Niemi Kalevalan selityksiä, zweite umgearbeitete Auflage XV—XVI, Vanhan suomalaisen runomitan synnystä). In jüngster Zeit sind jedoch gegen die urfinnische Herkunft unseres alten Versmasses Bedenken ausgesprochen worden (s. z. B. Harva FUF XXIII 19).

Auch auf diesem Gebiet könnten vielleicht dadurch Aufschlüsse erlangt werden, dass man seine Zuflucht zu der soge-

nannten Kulturwortforschung nähme, sich in die „versteinerte Geschichte" versenkte, die die Sprache einschliesst und widerspiegelt. Diese Methode ist auch hin und wieder in gewissem Grade angewandt worden (vgl. z. B. Setälä Suomen suku I 161, Tarkiainen Suomalaisen kirjallisuuden historia 11), ohne dass man aber einen Versuch zu einer erschöpfenden Darstellung der Frage gemacht hätte. Unter diesen Umständen mag ein bescheidener Vorstoss in dieser Richtung am Platze sein.

Da bestimmte Erzeugnisse der Volkspoesie sowohl ihrem Inhalt als ihrer Verwendung nach eng mit den religiösen Anschauungen und Zeremonien der Völker verknüpft sind, schliesst die Geschichte der sogenannten mythologischen Wörter oft auch manches aus der Geschichte solcher Produkte der Volksdichtung in sich. Derartige Wörter können in gewissen Fällen Hinweise und Beweise bezüglich des Alters von Folklore bestimmter Art enthalten.

Bekannt ist ja, dass es bei den finnisch-ugrischen Völkern seit uralten Zeiten Personen gegeben hat, denen man die besondere Fähigkeit zutraute, sich mit der Geisterwelt in Verbindung zu setzen und dadurch geheimnisvollen Dingen auf die Spur zu kommen. Die älteste bekannte Bezeichnung einer solchen Person ist fi. *noita* 'Zauberer, Hexe', lp. *noaidde* 'magus' und wog. *näit, ńait* 'Zauberer, Schamane'. Dieser *noita* besass die Fähigkeit, *„langeta loveen"*, „in Ekstase zu geraten" und in diesem Zustand seine Aufgabe auszuführen, eine Art verschwommener Zauberei auszuüben. Ein diese Handlung bezeichnendes Wort hat sich in mehreren Sprachen erhalten, und es ist in ihnen allen dasselbe Wort, das die Balz, das Locken des Auerhahns, Birkhahns, u. a. ausdrückt: lpN *gikkat* 'mate, pair (of birds)', K *ќəɔkkʋɒ* 'balzen (der Auerhahn); singen, summen (der in Ekstase geratene Zauberer)', syrj. *koi̯ni̯* 'balzen', *turni̯ koi̯ni̯* 'zaubern, hexen, besprechen, verzaubern, wahrsagen', wog. *kì-m* 'Balzen (des Birkhahns und des Auerhahns)', *kaji* 'heulen, heulend zurufen, beten (der Schamane)'; ostj. *koi̯-* 'balzen; zaubern' usw. (s. Virittäjä 1934 105—108); die Bedeutungsentwicklung ist wahrscheinlich 'balzen' > 'zaubern' gewesen, also umgekehrt wie z. B. fi. *langeta loveen* 'in Ekstase geraten' ~ (Värmland: Astrid Reponen Virittäjä 1931 446) *mehto se mänõ lovēŋ kun se soi* 'der Auerhahn ge-

rät in Ekstase, wenn er balzt'. Was das Alter betrifft, liegt hier also ein ebenso altes Wort vor, wie es *noita* ist, und dasselbe zeigt deutlich, welcher Art das Zaubern ursprünglich war: verworrene, in der Trance hervorgebrachte Töne, wie der Vogel sie beim Balzen von sich gibt.

Eine andere Art Hinwendung an die Geister und Dämonen hat ursprünglich gewiss ein anderes, gleichfalls aus der finnisch-ugrischen Ursprache stammendes Wort bezeichnet, das im Tscheremissischen und Ostjakischen erhalten ist: tscher. *mužeδäš* 'zaubern, wahrsagen; ahnen', ostj. *mù̯ṯ-*, *mù̯l-* usw. 'beten (zu Gott), anflehen (Gott um etw.)', *mù̯t*, *mùʟ* 'Gebet, Zauber', *mōʌ̀ə̀ḳˁsə̀-* 'losen, zaubern, wahrsagen (aus der Axt, aus der Flinte, aus dem Bogen, aus der Götzenkiste)' (s. FUF XXI 116—117). Möglicherweise haben wir hier ein altes Wort, das eine gebetartige Anrufung ausdrückte, also die Bezeichnung eines deutliche, fassbare Wörter und Sätze enthaltenden Opfergebets o. ä. Eine ähnliche Handlung gab ursprünglich wohl auch fi. *loitsia* 'zaubern, bezaubern' an, dessen wepsische Entsprechung *лoitšẹn* 'ich bete' bedeutet [1].

Ziemlich weit, u. a. im Mordwinischen, sind Entsprechungen des finnischen Wortes *manata* bekannt. Nach dem Wörterbuch von Renvall bedeutet *manaan, -nata,* 'hortor, moneo, admoneo, inde urgeo, verbis impello ad quid, nec non malum quid monendo expello, verbis diris abigo, unde adjuro, exsecror, diras imprecor', 'ermahnen, ermahnend antreiben, verwünschen, fluchen', und das entsprechende estnische *manama, mõnama* hat (nach Wied.) die Bedeutung 'herunter machen, zu Schanden machen'. Aus dem Mordwinischen gehört sicher hierher E *muńams,* M *məńams* 'behexen, durch Zauberei verderben' [2], was entschieden zeigt, dass solche „Verwünschungen" bei unseren

---

[1] In FUF XIX 166 habe ich hiermit noch wog. *lusi, lusi̯ti* 'beten' verglichen, aber das ist ein Irrtum, denn dieses nordwogulische Wort ist ebenso wie das nordostjakische Kaz. *лŭ̯ə̀ž̌ṯṯ̌* 'dienen (bei einem Herrn); Gott verehren (in der Kirche)' sicher aus russ. *служить* 'dienen, Gottesdienst halten' usw. entlehnt.

[2] Von diesen sind, wie es scheint, lp. *moannat* 'conjicere, divinare', tscher. *manam* 'sagen' und ung. *mond* id. zu trennen (vgl. Paasonen Beitr. 21).

Stammesverwandten Jahrtausende hindurch gebräuchlich gewesen sind.

Auf andere Weise, wahrscheinlich durch irgendwelche blosse Zauberhandlungen erfolgte gewiss die Wirkung auf einen anderen Menschen oder ein Tier usw., die ausgedrückt wird durch das finnische Verbum (Renv.) *lumoan, -mota* 'arte magica fascino l. incanto, oculos cujus cæco, vim hebeto l. quem contra impetum alius induro, dolorem lenio, malum averrunco, alium in errorem induco, lectiunculis magicis exsecror l. sopio, 'verhexen, bezaubern, durch Hexerei verblenden l. betäuben l. verwirren l. verhärten l. stumpf machen l. Übel abwenden l. verfluchen', (Lönnr.) *lumota jkun silmät* 'slå blå dunst i ögonen på ngn', *silmän lumoaja* = silmänkääntäjä 'en som förvänder l. förvillar synen på folk, svartkonstnär, taskspelare, gyckelmakare, förtjusare', est. (Wied.) *lumama, lummama* usw. 'bezaubern, verhexen', *silma-lummaja* 'Augenverblender (so dass man Falsches sieht)', die von altersher bekannte Entsprechungen im Lappischen und Tscheremissischen haben: lpN *lăbmot* 'fascinare', *lămom du čalmid amad oaidnet* 'jeg fortryller dine Øine, at du ei skal se', tscher. *lə̂me̯m, lume̯m:* KB *sı̣nzä·m lə̂me̯m,* U *šińdž̂a·m lume̯m* 'durch Hexerei verblenden', KB *sı̣nzä·-lə̂mə̂šə̂,* M *šińɒ́ž̂a·m-lù·mə̂šə̂* 'Taschenspieler, Gaukler' (Wichmann Virittäjä 1921 107—108).

Auch Erzeugnisse der Volkspoesie, die nicht unbedingt mit religiösen Vorstellungen und Zeremonien verknüpft waren, haben die finnisch-ugrischen Völker sicher schon in grauer Vorzeit gehabt. Ein recht altes Wort ist z. B. mord. *morams* 'singen; spielen (ein Instrument)', E *moro,* M *mor* 'Lied, Gesang', das dem tscher. *mə̂rem, murem* 'singen', *mə̂rə̂, mùrə̂* 'Gesang' entspricht. Die ursprünglichere Bedeutung hat sich wahrscheinlich im Ostjakischen erhalten, wo das lautlich entsprechende Verbum (Karjal.) Vj. *mò̯ra̯ṭa* 'bei der Ankunft im Dorf rufen (die Ruderer; dies pflegt zu geschehen, wenn Beamte gebracht werden)' bedeutet. Die Bedeutungsentwicklung hat hier denselben Weg eingeschlagen wie bei ung. *ének* 'Gesang', als dessen Entsprechungen lp. *jiedna* 'sonus, vox' und fi. *ääni* id. gelten, oder in der Wortsippe ung. *szó* 'Ton, Schall, Klang, Stimme; Wort' ~ wog. *sa̯w* 'Laut, Stimme', ostjNi. *sŏu̯ɜ,* Kaz. *sŏ̯u̯,* O *sɒu̯* '(Wein-, Sing-)Stimme', Trj.

sa̮u̯ɜ: pʿå̮ŋ̮k̮ʿə̮ʌ-s 'Lied, das der Wahrsager singt, nachdem er Fliegenpilze gegessen hat, Fliegenpilzlied' (*pʿå̮ŋ̮k̮ʿ* = 'Fliegenpilz'), Kond. *sa̮w* 'Melodie' (s. z. B. Szinnyei NyH[7] 158, 160).

Eine recht weite Verbreitung hat auch das finnische Verbum *laulaa* 'singen' nebst seinen Entsprechungen: kar.-olon. *laula-*, wot. *лауласа̄*, est. *laulma*, liv. *loul* id., lpN *lavllot*, S *laulot*, L *lāulu-*, Sü. *laulet, laulut*, I *lavluot* 'singen', Kld. *lavle-*, A *lavle-*, T *lavla-* 'Kirchengesänge singen'. Es kommt also auch im Lappischen überall, und zwar wesentlich in derselben Bedeutung wie im Finnischen vor. Und falls es aus dem Finnischen entlehnt ist, erweist seine grosse Verbreitung im Lappischen, dass die Entlehnung recht früh stattgefunden hat. Die Bedeutung 'singen' ist mithin recht alt und zeigt, dass sicher wenigstens schon die Urfinnen gesungen haben. Das Wort hat auch andere Bedeutungen, z. B. in finnischen Dialekten: „päivä laulaa miehen, voin, maidon, vaatteen" = der Sonnenschein macht den Mann matt, gibt der Butter und Milch einen schlechten Geschmack, bewirkt, dass die Farbe des Kleides verblasst, (Pudasjärvi) *laulaa* = zaubern, im Estnischen *laulatama* u. a. 'trauen' und im Livischen *loul* id. (vgl. Lauri Hakulinen Virittäjä 1930 278, Astrid Reponen Virittäjä 1936 163), also Bedeutungen, welche zeigen, dass auch dieses Wort in den Bereich der religiösen und sonstigen Glaubensvorstellungen gehört. Vielleicht weist das auch darauf hin, dass die Zauberlieder früher singend vorgetragen wurden (Vgl. Harva Kalevalaseuran vuosikirja 15 38—46, Haavio Suomalaisen muinasrunouden maailma 176—178, Lehtisalo JSFOu. XLVIII$_2$ 27).

Die Wortsippe fi. *luotattaa* 'brummen, murren', *luote* 'Zaubergesang, Weisheitsrunen', *luotteet* (Pl.) 'Zauber- od. Kraftworte', *luottehikas* 'magisch, abergläubisch', lpN *luotte* (-ð-) 'words of Lapp song (with the tune belonging to it) about a particular person, animal(s) or thing(s)', *luottat, luotam* = *juoiggat* 'Lapponum more canere, tremulo cantu canere, cantare', T *lī̮hte* 'Opferung; die heidnische Religion der Lappen', *lī̮htede-* 'opfern, die heidnische Religion ausüben', die wohl aus dem Nordischen stammt — vgl. an. *blóta* 'opfern; anbeten, als Gottheit verehren', got. *blōtan* 'verehren' usw. — scheint einen ähnlichen Hinweis zu enthalten. „Die bedeutungen von 'gesang' und 'singen', 'brummen' beruhen

wohl auf dem alten gebrauche das opfergebet als recitativ — zuweilen mit musikbegleitung — oder singend vorzutragen, vielleicht auch darauf, dass beim opfermahl sowohl bei den alten germanen als bei den finno-ugriern gesänge zu ehren der verstorbenen und der götter gesungen wurden" schreibt T u n k e l o FUF I 186—187, wo er diese Wörter zusammenstellt.

Auch fi. *virsi (virte-)* 'canticum, ode, psalmus, hymnus max. religiosi argumenti' (in der Bedeutung später christlicher Einfluss), kar. *virži (virde-),* olon. *virzi (virde-)* 'Runenlied', wot. *virsi* 'Gesang, Runenlied' reichen bis in das Urfinnische zurück und zeigen ihrerseits, dass schon so früh Lieder in metrischer Form gedichtet worden sind. Das Wort ist vielleicht baltischer Herkunft, vgl. altpreuss. *wirds* 'Wort', wobei es wahrscheinlich einen ähnlichen Bedeutungswandel erlitten hat wie z. B. lpL *vuəlle-* 'Gesang, Lied' (~mord. *val* 'Wort', fi. *vala* 'Eid'). Vgl. K a l i m a Suomi V 16 165—168, Itämerensuom. kielt. baltt. lainas. 180.

Ebenso hat das Wort *runo* 'carmen l. poëma Finnicum ad metrum et melodiam nationis antiquam et propriam', 'Rune, finnisches Gedicht' ein bedeutendes Alter. Seine frühere Bedeutung ist 'Sänger, Dichter, Seher, Wahrsager', was z. B. aus solchen karelischen Liederversen hervorgeht wie „Rikkohon reki *runolta,* jalas taittu *laulajalta*", „Mikä sulki suun *runoilta,* kätki kielen *laulajalta?*", „Parahille *tietäjille,* tietävämmille *runoille*" usw., auch bei den Värmland-Finnen bedeutet *runoi* 'Zauberer, Wahrsager' (Virittäjä 1936 163); zu der heutigen Bedeutung leiteten vielleicht solche Komposita über wie *runoinlaulu, runolaulu* oder Verse wie „jo olen runoja kuullut, läpi sammalten sanoja", die auf zweierlei Weise aufgefasst werden konnten. Von Hause aus ist dieses Wort offenbar germanisch, wie schon vor langer Zeit und zu wiederholten Malen hervorgehoben worden ist: altnorw. *rūnar* Pl. 'Geheimnis, geheimnisvolle Unterredung, Runen', got. *rūna* 'Geheimnis, Beschluss' usw. (s. S e t ä l ä FUF XIII 442—443).

Die Ostjaken und Wogulen, die bekanntlich eine ausserordentlich reiche Volkspoesie besitzen, haben auch ein gemeinsames altes Wort für singen und Gesang: ostj. *ārɜ, ārəχ* 'Lied, Helden-

lied', *ā̆rəḇà*, *ā̆rəγṯà* 'singen', wog. *ēru, ēri, jēri* 'Gesang', *ērγi, jērki* 'singen'.

In diesem Zusammenhang sei ausserdem erwähnt, dass auch fi. *soida* 'klingen, lauten, tönen; singen wie die Vögel, balzen' ein uraltes finnisch-ugrisches Wort ist, vgl. lpN *čuoggjât* 'make sound, resound (in), sound; jingle; ring; ring in (one's ears); read, run, be (of wording or name), be said or reported', wog. *sui, soi, sī̯* 'Stimme, Klang; Ruhm, Ehre', ostj. *səi̯, sü̯i̯ʿ* 'Laut, Stimme, Ruf, Lärm', ung. *zaj* 'Geräusch, Lärm' (vgl. Paasonen Beitr. 221). Ebenso hat das Kausativum *soittaa* 'auf einem Instrument spielen, läuten' wenigstens im Tscheremissischen eine Entsprechung: tscherKB *ša·kte̯m*, U *šokte̯·m* 'spielen (ein Instrument); lauten, tönen, schallen' (s. Wichmann Tscher. texte 91). Selbstverständlich haben diese Wörter allerlei in der Natur erklingende und gehörte Töne, nicht unbedingt auf einem Instrument hervorgebrachte bezeichnet. Aber z. B. die grosse Übereinstimmung in den Bedeutungen der finnischen und tscheremissischen Kausativa ermöglicht auch das letztere, und da es ausserdem einen vom Mordwinischen bis zum Wotjakischen durchgehenden Instrumentennamen, mord. *kaŕᵈ'źi* 'Geige, Violine', tscher. *kärš* 'zitherähnliches Instrument', wotj. *ki̯reź, ki̯reďź* 'eine Art Zither der Wotjaken' usw., gibt (s. FUF XIX 191) und offenbar auch das betreffende Saiteninstrument bei diesen Völkern uralt ist (die Bedeutung 'Geige' im Mordwinischen und in einigen wotj. Mundarten ist natürlich spät), darf es als wahrscheinlich gelten, dass der frühe Vorläufer des finnischen Verbums *soittaa* wirklich das Ertönenlassen eines Gegenstands, eines Musikinstruments bezeichnet hat. Und zum mindesten aus urfinnischer Zeit stammt sicher auch fi. *kannel, kantele* usw., mag es nun aus lit. *kañklės*, lett. *kuõkle* 'ein gitarrenartiges Instrument' entlehnt sein oder umgekehrt (vgl. zuletzt Kalima Itämerensuom. kielt. balttil. lainas. 106—107).

Das hohe Alter der Prosaerzeugnisse, Märchen u. dgl. ist allbekannt und mehrfach durch die Sagenforschung nachgewiesen. In den finnisch-ugrischen Sprachen sind auch einige alte hierauf bezügliche Ausdrücke erhalten. Zu diesen stellt sich beispielsweise ung. *mese* 'Märchen, Fabel', dessen etymologische Ent-

sprechung ostj. *mo̯ńť, ma̯ńť mo̯ś* 'Märchen, Erzählung' ist (FUF XIX 181), und als noch älter lässt sich fi. *saarna* erweisen, dessen heutige christliche Bedeutung 'Predigt' natürlich verhältnismässig jung ist, das aber im Karelischen *(šoarna)*, Olonetzischen *(soarnu, suaru)* und Wepsischen *(sarn)* die Bedeutungen 'Sage, Märchen, Fabel' hat. Die ältere Bedeutung dürfte z. B. noch vorliegen im Lappischen, wo *sardne* 'sermo, oratio, contio' *sardnot* 'loqui, tractare' usw. eine alte Entlehnung aus dem Finnischen sein könnte, und im Syrjänischen, dessen *śorńi* 'Rede' bedeutet. Auf das Gebiet der Volkspoesie und Zauberei hinwieder führt die Bedeutung des entsprechenden ostjakischen Wortes: ostjK *sa̯rnāγəm* 'hervorzaubern, durch Zaubersprüche herbeirufen', *sa̯rnā·γəmę̄n i̯àstà* 'bildlich, in der bildlichen Sprache der Heldenlieder od. -märchen reden, einen bildlichen Ausdruck gebrauchen' (vgl. Paasonen *s*-laute 109—110). Entsprechende Bedeutungen finden sich in der Wortgruppe, die z. B. gebildet wird von fi. *juttu* 'Gespräch, Erzählung, Märchen', *jutella* 'confabulari, narrare', est. *jutt* 'Rede, Gespräch, Unterhaltung usw.; Geschichte, Erzählung, Fabel, Märchen', *ütlema* 'sagen, besagen, aussagen usw.', liv. *jut* 'Geschwätz, Rede, Geplauder' (lp. *juohted, jütteđ. johtleđ* 'narrare' < fi.) und mordE *jovtams, joftams*, M *joftams* 'sagen, melden, erzählen, schildern; bestimmen; erklären, deuten', E *jovks, jofks*, M *jofks* 'Rätsel; Märchen', E *jovtalmo* 'Märchen' (vgl. z. B. Budenz MUSz. 142, Donner Vergl. Wörterb. I 103).

Auch einige ziemlich alte und zugleich psychologisch sehr interessante Bezeichnungen des Rätsels können angeführt werden. So hat est. *mõistatus, mõistates* 'Rätsel, Gleichnis, dunkle Rede' eine ziemlich genaue Entsprechung im Südwepsischen: *muštatiž* und im Ter-lappischen: *mušttîs* 'Rätsel'. Das Wort ist natürlich eine Ableitung von est. *mõistatama, mõistetama* 'erraten lassen, Rätsel aufgeben; fragen, zu erfahren suchen', lpT *muštte-* 'erinnern; zu erraten geben' usw., dessen nächstes Stammwort est. *mõistma* 'verstehen, fassen, begreifen' usw., weps. *muštta* 'sich erinnern' und lpT *mušte-* 'sich erinnern; erraten', N *muittet* 'meminisse' ist; das lappische Wort ist eine unzweideutige, aber doch ziemlich alte Entlehnung aus dem Finnischen. Das schliessliche Stammwort ist sicher das Wort, das im Olon. *muja-* 'kosten', weps. *mu̯ada* 'pro-

bieren, tasten (mit den Händen, den Füssen, der Zunge)', mord. *mujems, mujəms* 'finden', tscher. *mo·am, mua·m* id. lautet, und von dem in gewissen entfernten verwandten Sprachen auch Bezeichnungen des Rätsels u. a. abgeleitet sind: wotj. *mad'-* 'erzählen, Märchen sagen; Rätsel aufgeben', *maďiśk-, maďk-, mażiśk-* 'sich mit Rätseln unterhalten, Rätsel aufgeben u. lösen', *maď, maďkon, mażiśkon* 'Rätsel', *maďkɨl* 'Sage' usw., syrj. *moid* 'Erzählung, Märchen, Fabel' (> wog. *mōjt, majt* 'Sage'), *moď* 'Märchen' und ostj. *mōiəptɜ, muiwətį* 'Rätsel', *mōiəptəpə̀* 'Rätsel aufgeben'. Eine andere in bezug auf ihre ursprüngliche Bedeutung den vorhergehenden gleichwertige Bezeichnung ist das Wort *tapaus* 'ænigma' in der alten finnischen Schriftsprache und liv. *tabàndəks* id., welche Ableitungen von dem Verbum fi. *tavata* 'erreichen, finden, treffen', liv. *tabb, tabūb* 'erraten, ein Rätsel lösen' sind. Vgl. auch ung. *találós mese,* dial. *találmány* 'Rätsel' ~ *talál* 'finden, treffen usw.' oder samJur. *hōbco, hōbsu* 'Rätsel' ~ *hou, hōu* 'finden'. Vgl. FUF XVIII 181—182.

Aus den obigen Wortparallelen dürfte hervorgehen, dass manche Bezeichnungen verschiedener Erzeugnisse der Volkspoesie in den finnisch-ugrischen Sprachen ausserordentlich alt sind. Dies hinwieder zeigt, dass, obwohl in den verschiedenen Sprachen eine gleichgerichtete Bedeutungsentwicklung stattgefunden haben kann, auch schon in sehr frühen Zeiten mit diesen Wörtern benannte Erzeugnisse der Volkspoesie bekannt gewesen sind.

Lisandeid soome-ugri rahvaste vaimsele kultuuriloole.

Autor näitab, et mitmed vaimset eluavaldust osutavad sõnad on väga vana algupäraga, nagu soome *noita,* lapi *gikkat* 'ekstaasis laulma', tšeremissi *mužeδäš* 'nõiduma', eesti *manama, lumama,* mordva *morams* 'laulma', ungari *ének* 'laul', eesti *laulma,* soome *virsi* 'laul', *runo* 'laul', *soida* 'mängida', ungari *mese* 'muinasjutt', soome *saarna* ~ vepsa *sarn* 'muinasjutt, muistend', eesti *jutustama, mõistatama* jne.

Kahest verbide pluurali 3. persooni lõpust.

M. Toomse.

1. *vatta*-lõpp.

Sellele lõpule juhtis tähelepanu M. Veske oma aruandes Kirde-Eesti rannikumurrete uurimismatka üle, kus ta mainib, et „rannamurdeis“ (s. o. Hlj-s ?, VNg-s) leiduvat seesuguseid kujusid kui *andavate* (VhGEG VIII$_4$ 13), *andasivata* (14). Hiljem eesti murrete süstemaatsel uurimisel leidsid Akad. Emakeele Seltsi stipendiaadid selle lõpu VNg-s veel päris produktiivsena valitsevat. Nii märgib M. Normak Koila k-st preesensi kujusid *juovatta,* (VNg morfoloogia 44), *sävatta* (48), *käivatta* (52), *lugevatta* (56), *siplivatta* (60), *loppevatta* (64), *oppivatta* (68) jm., preteeriti kujusid *joivatta, olivatta* (44), *saivatta* (48), *käisivatta* ~ *kävivatta* (52), *lugivatta* (56), *siplisivatta* (60), *loppesivatta* (64), *oppisivatta* (68) jm., konditsionaali kujusid *joiksivatta, oliksivatta* (45), *saiksivatta* (49), *käviksivatta* (53), *lugiksivatta* (57), *sipliksivatta* (61), *loppeksivatta* (65) jm. Samasuguseid andmeid on ka mujalt VNg-st, näit. Unnukse k. *kaṇḍavatta* jm. (H. Grube VNg MS-murdesõnastik), Kideri k. *kraṇṇivatta, kraṇṇisivatta* (ib.) jm. Isiklikult olen neid kujusid märkinud kogu VNg põhjaosast, näit. *laskevatta, süövatta, joivatta, tuliksivatta, kummittasivatta* jm. Kalvi, Kougu ja osalt Pada v. piirkonnas *vetävättä, tekevättä, sukevatta* jm., Malla v., selle naabruses rannas ja osalt Pada v., *tievatta, nävatta, suevatta* jm. Seda tüüpi verbide pl. 3. pers. lõpp näikse hoopis puuduvat VNg Kunda ümbruse murdes, mis on enam haljalaline, ja VNg lõunaosas, kus murre on juba sisemaaline. Oma väljapaistva märga-

tavusega on see üks VNg rannamurde iseloomulikemaid ja teisemurdelises naabruses tuntumaid jooni, nagu seda ka peagu üksisui kinnitatakse Kunda ümbruses ja Lüg-s.

Nagu nähti, esineb see nii preesensis, preteeritis kui ka konditsionaalis ja seda selletõttu, et VNg murre kuulub Kirde-Eesti rannikumurrete sesse ossa, kus preesensi *va*-aines on levinenud ka preteeritisse ja konditsionaali. Mis puutub aga selle sufiksi tüübiomasesse tunnusesse, siis on see sufiksi lõpposa *-tta*, mis kogu lõpule annab isesuguse ilme.

Nagu paljudel muudelgi juhtumeil, tuleb seesuguste erijoonte selgitamiseks pöörduda soome murrete vastavate esinduste poole. Nii võiks seda võimalust a priori siingi arvata ja edaspidised vaatlused suunata soome murrete poole.

Minnes niimoodi soome murrete pl. 3. pers. esinduste vaatlemisele, leiame säält tüübi, mis lähedalt meelde tuletab VNg käesolevat tüüpi. Nimelt pl. 3. pers. lõpp *-vaten, -vatten.* Seda lõppu olen märganud esinevat Lõuna-Hämes, näit. Vihti, Pusula *veivätten, puhuvatten* (H. Ojansuu LMÄH II 128), Mäntsälä sekundaarsed *tullovvaten, tulloisvaten* (K. Sara Mäntsälän murteen vokalismi (SSY ≒ Suomalainen Seminari Yliopistossa) 50), Askola *sanovatem m-* (L. Kettunen SM I, 72:18), *sanovate* (73:9), Kagu-Hämes, näit. Nastola *hūsvatten a-* (77:16), *näkvätteŋ k-* (77:17), *pitvättej j-* (77:32), *rupesvattem m-* (L. Okkeri Äänneopillinen esitys Nastolan murteesta (SSY) 117), Heinola *kääpvätten, juopvatten* (E. Lindén Äänneopillinen esitys Heinolan murteesta (SSY) 9), *tulisvatten, ajāvatten* (33), *kokosvattem p-* (L. Kettunen SM I 80:5), *tulvattem p-* (80:7), *olvattej j-* (80:14), *söivätten n-* (80:15), *toruvattej j-* (80:24) jm., Asikkala *uhkāvat(ten)* (ib. 83:14), Koski *tekvätteŋki* (ib. 88:13), *tuuvatten* (Westerlund Virittäjä I 204), Padasjoki *mäńvätteŋ k-* (L. Kettunen SM I 89:18), *kuoľivatten* ~ *(kuoľievatten* (89:23), Iitti *kävvätten, kastuvatten* (O. Manner Virittäjä 1901 29), *leikkāvatten* (A. Oksanen Iitti MS), Elimäki *löivätten n-* (L. Kettunen SM I 97:26), *pitvätten* (F. A. Hästesko Äänneopillinen tutkimus Elimäen murteesta (SSY) 34), *löivättev v-* 154), Pyhtää *harvivattem m-* (L. Kettunen SM I 98:15), *künsvättej j-* (98:17), *ajalevatte* (ib. 98:18), Valkeala *olvatten*

(ib. 102:10), *mänvättev v-* (103:12), *kävivätten* (103:28), *noukkivatten s-* (104:1) jm., *tekvättŋ k-* jm. (A. Inkilä Valkeala MS), Sippola *ovatte(n), jäävätte(n), menvätte(n), koppaalevatte(n)* (K .V. Rytkönen Konsonanttiseikoista Sippolan murteessa (SSY) 47), Vehkalahti *olvatten* (J. V. Korjula Lyhyt äänneopillinen tutkimus Vehkalahden murteesta (SSY) 45), *oŋkīvat(ten), pettävätten, tulēvatten, yäpvätten* jm. (86), *olisvat(ten)* (87), Savo hämepõhjalises edelavälisrühmas, näit. Jämsä *lepovatte* (L. Kettunen SM I 240:8), *tekvättem p-* (240:9), *ampuśvattej j-* (ib. 240:12), *olvattem p-, täöttivättem p-* (240:17) jm., Lõuna-Savo välisrühmas, näit. Savitaipale *pańivatte, toivatte* (L. Kettunen SM I 250:16), Lõuna-Savos, näit. Puumala *sanovatte* (ib. 180:24). Hirvensalmi *suattovatte* (ib. 183:3), *laittovatte* (183:11), *erośvatte* (183:19), *tulvatte* (184:22), *kuhtuuvatte(n)* (O. Hyyryläinen Tutkimus Hirvensalmen kielestä 15), *saivatte(n), suapvatte(n), viepvätte(n), saiśvatte(n), veiśvätte(n)* (52), *kahtoovatte(n)* pret. *kahtovatte(n), kahtoiśvatte(n)* (54), ja isegi veel Süda-Savos, näit. Joroinen *meinaśvatte* (L. Kettunen SM I 173:19). Mujalt pole seda lõppu juhtunud märkama. Selle andmestiku järgi esineb see päämiselt Kagu-Hämes, Uusmaal (ka *-vaten*) ja Lõuna-Savo (Kagu-Häme naabruse) murderühmis nii preesensis, preteeritis kui konditsionaalis. Algupäralt on see lõpp nähtavasti verbide pl. 2. pers. ja 3. pers. *vat-, vät-*lõpu kontaminatsioon (vrd. pl. 2. pers. lõppu näit. Vihti *tuletten* (L. Kettunen SM I 65:27), *olettem m-* (65:30), Heinola *süöttev v-* (ib. 80:10), Nastola *sātten, vietten, tuotten* (L. Okkeri Äänneopillinen esitys Nastolan murteesta (SSY) 14), Elimäki *puhutten* (F. A. Hästesko Äänneopillinen tutkimus Elimäen murteesta (SSY) 24), Sippola *annatte(n), teälätte(n)* (K. V. Rytkönen Konsonanttiseikoista Sippolan murteessa (SSY) 47), Vehkalahti *hyppäsitten* (J. V. Korjula Lyhyt äänneopillinen tutkimus Vehkalahden murteesta (SSY) 35) jm.). Ka esineb selle lõpu kõrval tavaline *vat*-lõpp nagu VNg-ski. Samuti on huvitav tähele panna, et küsimusesolev *vatten-, vaten*-lõpp võib paiguti olla ka samaaegselt tarvitusel pl. 2. pers. lõpuna (vrd. H. Ojansuu LMÄH II 128).

Kui nüüd arvestada võrdlemisi täielikku ühtlust, mis valitseb VNg ja soome mainitud lõpu vahel, ja seda, et VNg-s on ver-

bide pl. 2. pers. *tta*-lõpuline (näit. *akkatta, tuletta, tulitta* jm.), siis sobib laenuvahekord *-vatten* > *-vatta* ka häälikuliselt ilma raskusteta: soome vastavate murrete pl. 2 pers. lõpu *-tten, -ten* asemele asus loomulikult VNg pl. 2. pers. lõpp *-tta*.

Kuid esitatud võimaluse kõrval ei saa mööda minna ka teisest teatud määral palju lähemast võimalusest, millel on see edu, et siin saab täpselt määrata laenuandja ala ja lõpu häälikuline vastavus on täielik. Nimelt kohtab Soome lahe saartel, Tytärsaarel pl. 3. pers. *vatta-, vättä*-lõppu. Näit. *tulevat(ta)* F. Äimä Äänneopillinen tutkimus Tytärsaaren murteesta 32) *sanovat(ta), havahtuvat(ta)* (40), *menivättä* (85:12, 17), *meinasivatta* (85:21), *alkovatta* (85:23), *tulivatta* (92:21), *panivatta* (92:22), *löüsivättä* (92:30). Samuti on pl. 2. pers. Tytärsaarel *tta*-lõpuline, näit. *saittak tüö källoi?* (18). Seejärgi võiks kogu VNg lõpp olla laen kõige otsesemalt Tytärsaare murdest. Kuid mõningad asjaolud jätavad selle nii ilmse laenusuhte võimaluse esialgul lahtiseks. Ei ole nimelt päris selge, kuivõrra algsemalt-murdeomasemad on Tytärsaare murdes *vatta-, vätta*-lõpulised kujud *antāt* ~ *antātta, antasitta* jm. (vt. lähemalt F. Äimä op. cit. 32) tüüpi vormidega võrreldes. Suhe võib olla vastupidinegi. Sellega ühenduses võiks ka *vatta*-lõpu laendumissuhe kujuneda vastupidiseks praegu-näivale Tytärsaari > VNg võimalusele (vrd. näit. elava läbikäimissuhte iseloomu Mahu ranna kaudu ja nähte levikuiseloomu VNg-s, mis ei ole soodus Tytärsaari > VNg laenusuhtele ses küsimuses.

2. *tte*-lõpp.

Teine isesugune pl. 3. pers. lõpp esineb läänepool Jõe ja Kuu rannas. Eesti kirjanduses 1911 342 mainib G. Vilberg (= Vilbaste), et minevikus tarvitatakse Harjumaa rannamurdes (s. o. Jõe ja Kuu rannas) pluurali *-sivad* lõpu asemel rohkem pl. 2. personi *-site* (sc. *-sitte*) lõppu, näit. *nie ei tehnud muud kui söite ja magasite.* Lähemal küsitlemisel leiame, et seda lõppu leidub Jõe kirdeosas (Ihasalu, Neeme k. ja ? Ramu saarel) *läksitte, tulitte, söitte* jm. (i. m.) ja Kuu lääneranna murdes, näit. Kaberneeme k. *saitte, söitte, joitte, läksitte, käisitte, åstasitte* (i. m.), kuid uuema juba tavalise esindusena on *saiᴅ, käisiᴅ* jm. (i. m.). Sal-

mistu ja Haapse külades, kus on samapõhjaline murre kui Kaberneemel ja Jõe kirdeosas, ei ole seda tüüpi lõppu kohata. Võimalikult on see lõpp neis külades juba hävinud, andes maad praegu ainuvalitsevale *söiᴅ, āstasiᴅ* tüüpi pl. 3. pers. kujudele. Kuu neemedel, kus murre muidu palju paremini säilinud kui Kuu lääneranna, ja Jõe kirdeosas, ei kohta seda esindust. Nähtavasti ei ole seda sääl üldse esinenudki.

Nagu näiteist selgus, esineb seda tüüpi lõpp ainult preteeritis (võimalikult ka konditsionaalis, kuid selle kohta ei ole näiteid), kuna preesensis kohtame *vat-, vaᴅ*-lõppu, näit. Jõe kirdeosas *tekevaᴅ, tulevaᴅ, piavaᴅ* jm. [K. M u s t Ihasalu murde pääjooned (Eesti Keele Arhiiv) 41], Kuu Kaberneeme k. *rägivaᴅ kaštavaᴅ* jm. (i. m.).

See lõpp võiks olla pärit samast kaguhämelisest *vaten-, vatten*-lõpust, millest oli juttu eespool. Vahe on siin selles, et laenuvõtjas murdes ei ole preesensi *va*-aines tunginud preteeriti ja konditsionaali ja nii asendus siin lõpp -ᴅ lõpuks *-tte*. Raskuseks on siin asjaolu, et seda ei ole sündinud preesensi vormides, mida selle järgi kõigiti ootaks.

Teisest küljest näikse aga, et siin palju suuremal määral võiks küsimusse tulla laendumine Tytärsaare murdest, kus ühelt poolt on preesensi *antāt(ta), tùllēt(ta)* jm. ~ „ . . . myöskin *tulevat(ta), pelkävät(tä)*“ F. Ä i m a Äänneopillinen tutkimus Tytärsaaren murteesta 32) ja teiselt poolt konditsionaalis ja preteeritis aga on säärased kujud, nagu pret. *sàňnoitta* ~ *sano, havahtuitta* ~ *havahtu* (40), kond. „. . . *antasitta* ~ *antais* (mon. ja yks.) . . .“ (42). Pean seetõttu tõenäolisemaks, et Jõe kirdeosas ja Kuu lääneranna esinevad verbide pl. 3. pers. lõpp *-tte* on pärit Tytärsaare murdest, kusjuures Tytärsaare lõpp *-tta* ~ *-t* on laenuvõtja murde pl. 2. pers. lõpu kohaselt ümbermoodustunud lõpuks *-tte*. Või teisiti öeldes: Tytärsaare murde eeskujul on Jõe kirdeosas ja Kuu ranna lääneosaski tarvitusele võetud verbide preteeriti (ja ? konditsionaali) pl. 3. persoonis pl. 2. persooni lõpp *-tte*.

Sur deux terminaisons de la 3e personne du pluriel des verbes.

Dans la paroisse de Viru-Nigula la 3e personne du pluriel des verbes se rencontre avec une terminaison unique en Estonie; par ex. au présent *sāvatta* etc.; au passé défini *saivatta* etc., au conditionnel *saiksivatta* etc. Cette terminaison *-vatta* ne se retrouve pas ailleurs.

Cette terminaison a probablement été empruntée aux formes verbales terminées en *-vatten* (-vaten) qui se rencontrent dans les dialectes finnois (du Sud et au Sud-Est de la Tavastie, dans le groupe Sud-Ouest du Savo basé sur le fond de la Tavastie, dans le groupe extérieur du Sud du Savo et au Sud du Savo). La voyelle finale de la forme de Viru-Nigula s'est adaptée à la terminaison de la 2e personne du pluriel du dialecte emprunteur, par ex. *sātta*, *tuletta* etc. (cf. *sātte*(n), *tulette*(n) dans les dialectes finnois respectifs).

Il existe ensuite sur le littoral de la paroisse de Jõelähtme et dans la partie Nord-Ouest de Kuusalu des formes à terminaison *-tte*, comme à la 3e pers. du pluriel du préterit *kaisitte* etc., qui apparaît comme un emprunt de la même terminaison en *-vatte*(n) du finnois. La forme fondamentale estonienne a été à Jõelähtme et dans la partie Nord-Ouest de Kuusalu à la 3e pers. du pluriel *tuliD*, *tulit*, ou — *-tta (ànnoitta)* dans le dialecte de Tytärsaari. Dans le dernier cas l'adaptation de la terminaison se serait effectuée également sur la base de la 2e pers. du pluriel (cf. *-tta* de Tytärsaari et *-tte* de Jõelähtme).

Zur Wortbildungslehre der Adjektive im Wepsischen.

Von E. A. Tunkelo.

Im Wepsischen kommen Adjektive mit dem Ableitungssuffix *-sĭńɛ* ~ *-sĭńe* vor — ein Typus, der meines Wissens keine Entsprechung in den dem Wepsischen nahe verwandten Sprachen hat. Ein Teil von ihnen drückt aus, aus welchem Stoff das Subjekt oder der durch das Hauptglied bezeichnete Gegenstand ist; z. B. (Noidala) *kaŋghasĭńe* 'heimgewebt, aus heimgewebtem Stoff'; *maśĭńe* 'aus Erde'; (Šokšu) tohesĭžed 'tuohiset (adj.); birkenrindig', (Šoutjärvi) paлtnasĭńe 'palttinainen; leinen', (Kaskesoja, Arskahti) *savesĭńe* 'savinen; tönern', 'aus Ton' (NVM[1] 18_9), (Noidala) *oľgesĭńe (siďeg)*, (Alažagja) *u̯ugesińe* (z. B. *katuz*), (Pervakoi) *ou̯gesĭńe*, (Vilhala) *ūgesińe* 'olkinen; strohig', (Vilhala) *lihaśińe härkim* 'lihainen härkin; fleischiger Quirl' (NVM 131_{15}), (Pervakoi) *vi̯tsasĭńe (merd)* 'vitsa(merta); (Reuse) aus Reisig'. Andere wiederum besagen, was für ein Stoff an der Oberfläche von irgendetwas auftritt oder mit welchem Stoff irgendetwas befleckt ist; z. B. (Šoutjärvi, Kaskesoja) *ŕedusĭžet (sobad)* 'schmutzige (Kleider)' (*ŕedü* = 'Schmutz'), (Šokšu, Kalajoki u. a.) *voisijńe* 'voinen; butterig', (Kaskesoja) *higosĭńɛ* 'hikinen; schweissig', *mudę̆sĭńɛ* 'mutainen; schlammig', *savesĭńɛ (dorog)* 'savinen; lehmig (Landstrasse)', *tomusĭńɛ* 'tomuinen; staubig'. Einige antworten auf die Frage: in welchem Zustand; z. B. (Kaskesoja) *лahosĭńɛ*, (Šimjärvi) *лahosińe* 'laho; morsch, faul', (Nažamjärvi) lahosĭžen süudan 'lahon sillan; der morschen Brücke'; andere auf die Frage: wann ist das erlaubt: (Petsoila)

[1] NVM = L. Kettunen u. Paavo Siro Näytteitä vepsän murteista = SUST (MSFOu.) LXX.

argeśińe voi 'Alltagsbutter', *pühäsińe voi* 'Fasttagsbutter'. — Das Verhältnis des Derivativums zu dem Stammwort ist nicht in allen Fällen so klar wie in den erwähnten; z. B. (Petsoila) *ilošińe sarn* 'iloinen satu; eine lustige Geschichte' (NVM 73_1), (Vilhala) *ilošĭńe* 'смешной'; — (Korbala) *oiguśĭńe aid* 'Zaun mit horizontalen Zaunstangen' (wepsS *oiged* = 'oikoinen, suora; gerade'); *kurgeś'ĭńe aidaińe* 'ristiseipäinen [?] aita' (NVM 145_9), 'Zaun mit schrägen Zaunstangen' (*kuŕg kurgen* = 'kurki; Kranich')[1].

Nach der Verbreitung zu schliessen, sind derartige Adjektive gemeinwepsisch. Doch werden sie in Kettunens reichhaltigem „Lõunavepsa häälikajalugu" nicht erwähnt, und auch oben sind die südwepsischen Dialekte nur durch einen Beleg repräsentiert.

Von den eigentlichen *-sĭńe*-Ableitungen sind in der Wortbildungslehre gewisse auf *-sĭńe* endigende zu unterscheiden, die im Grunde *-ĭńε*-Ableitungen von Nomina mit dem Stamm -ksesind, wie (Ladva) *ťeraśińe* 'stählern' (dortiges *ťeraz* = finn. *terä|s -ksen* 'Stahl'). Eine solche ist auch (Kaskesoja) *piľvesĭńε*, (Noidala) *piľveśĭńe* (z. B. *śä*) 'pilvinen; wolkig' (vom Wetter); dessen Stamm ist die Zustandsbezeichnung *piľvęsę|s -he* 'im — in den Schatten', 'an der — an die Stelle, wohin die Sonne nicht scheint' (= aun. **pilve|s -ksen** 'Schatten', **pilves-seä** 'bewölktes Wetter' (Genetz). Zu solchen scheint auch (Kaskesoja, Pervakoi) *ṕverdusĭńε* 'ärgerlich, böse' zu gehören. Ein bekanntes Stammwort ist das Verb (Kaskesoja) *ṕverdu|n -d -b* 'zürn|e -st -t', das Laut für Laut dem finn. Verb *vertyä* 'blutig, blutbefleckt werden, blutvoll werden', 'Blut bekommen, sich erholen, sich erfrischen, erweichen, warm werden' entspricht. Da ich keine andere deverbale Ableitung mit dem Suffix *-sĭńe* kenne, hat das Verb auch hier wohl kaum als unmittelbares Stammwort dienen können. Die deverbale Zustandsbezeichnung **verdu|s-sęn*, deren Entsprechung im Finnischen **verryks|iin -issä -istä* lauten müsste, wäre

[1] Die mit Antiqua wiedergegebenen Beispiele sind von Setälä, die aus Arskahti, Pervakoi und Vilhala angeführten von Kettunen, die aus Noidala, Korbala, Ladva, Petsoila und Alažagj angeführten von Lauri Posti, die übrigen von Verf. aufgezeichnet. — Die wepsischen Ortsnamen treten in stark finnisierter Form auf.

als unmittelbares Stammwort möglich. — Wenn ich nicht irre, auch (Kaskesoja) *homẹndẹsĭńɛ* 'am Morgen, am Vormittag Geschehendes' (z. B. *h. sʌužb* 'Vormittags-Gottesdienst'), dessen Stammwort offenbar dasselbe wie das in Šimjärvi, Korbala u. a. aufgezeichnete *homendẹ|s,* im Südwepsischen *homendẹ|z -sẹn* 'Morgen' ist. Seine lautliche Entsprechung ist im Finnischen **huomene|s -ksen** 'Morgen, Morgenstunde; Vormittag', im Archangelsk-Karelischen **huomene|š -kšen** 'Morgen' (Genetz). (Weps. *-nd-* hat in diesem Falle im Finnischen und im Archangelsk-Karelischen keine Entsprechung, denn **-enes** setzt nicht die Endung *-ntẹs voraus, worauf weps. *-ndẹs* ~ *-ndẹz* hinzuweisen scheint. Tatsächlich ist weps. *-(n)d-* wohl eine späte Bildung; doch ist von einer Begründung dieser Auffassung hier abzusehen.)

Hinsichtlich der Entstehung des eigentlichen Suffixes *-sĭńe* ~ *-sińe* liegt die Annahme am nächsten, dass die mit ihm abgeleiteten Adjektive ohne weiteres zu vergleichen wären mit finnischen Adjektiven vom Typus **tervaksinen** 'reich an Teerholz, harzreich (von Fichte oder Kiefer)', dessen Stamm die *-kse-*Ableitung **terva|s -ksen** 'Teerholz, harzreiche Fichte' und dessen Suffix *-inen* ist. Diese Annahme erklärt jedoch die betreffende Gruppe von Adjektiven nicht befriedigend. Hier finden wir als einen Bestandteil das aus dem Urfinnischen stammende Suffix *-ĭnen,* ebenso wie auch einige andere Ableitungen im Wepsischen mit den Endungen *-hĭńe* ~ *-hińe, -lĭńe* ~ *-lińe, -mĭńe* ~ *-mińe.* Der Anfangskonsonant *-s-* vertritt zwischen Vokalen früheres *-ss-*, und im Wepsischen hat *-ss-* auch aus *-ks-* entstehen können. Jedoch von den zur *-sĭńe*-Gruppe gehörigen Stämmen, die fast ausnahmslos Stoffnamen sind: *higo* 'Schweiss', *liha* 'Fleisch', *muda* 'Schlamm', *oľg* 'Stroh', *paʌtịn* 'Leinen', *ŕedu* 'Schmutz', *savi* 'Lehm', *tohi* 'Birkenrinde', *tomu* 'Staub', gibt es meines Wissens keine *(-kse- > -sse- >) -se-*Ableitungen, und kann es auch kaum geben, denn „Stoffe" zum Lehm, Staub und Birkenrinde werden weder gedacht noch gebraucht: sie sind fertige Naturprodukte, und der Mensch stellt sie nicht her. Ob es eine Form- und Bedeutungsentsprechung von finn. **vitsa|s -ksen** 'Reis oder Zweig als Band, Bandstoff; Zaunband, Weidenrute' gibt, hat Verf. zwar nicht weiter untersucht, möchte es aber für möglich halten, da auch der Wepse für seinen Zaun

Weidenruten benutzt. Auch das von finn. **veri** abgeleitete **vere|s -ksen** 'blutig, jung, frisch, neu, blut- oder kraftvoll, üppig, blühend, lebhaft'; 'blutiger, frischer u. ä. Zustand' hat im Wepsischen eine Form- und Bedeutungsentsprechung: (Šimjärvi) *veŕe|z -st -sęd* 'frisch' (z. B. *liha, кала, kartohk* 'Kartoffel'), (Kaskesoja) *veŕe|z* ~ *-z* ~ *-s -st -sęd* 'ungesalzen und ungekocht, aber unverdorben, frisch, neu', z. B. Fleisch, *v. voi*, frische Butter, *śǫ̈ veŕest калad* 'iss frischen Fisch'; *veŕezliha* 'junges Fleisch'. Da aber *veŕesĭńe* 'blutig' bedeutet (z. B. *veŕesĭžiл käžiл* 'mit blutigen Händen'), möchte ich der Auffassung zuneigen, dass auch dieses Adjektiv eine unmittelbare Ableitung von dem Wort *veri* und keine Ableitung seiner Ableitung ist. Sagt man doch auch im Finnischen: kädet ovat **veressä** 'die Hände sind blutig'.

Das Anfangs-*s-* < *-ss-* des Suffixes *-sĭńe -sińe* ist meines Erachtens dasselbe, das im Wepsischen die gegenwärtige Endung des Inessiv-Elativ bildet. Ebenso wie das *-l-* des Suffixes *-lĭńe* ~ *-lińe* ~ *-ĺńe*, z. B. im Onega-Wepsischen bei den Adjektiven **edeline** 'der vordere, erste' (Ahlqvist), *korvalĭńɛ* 'Ohrfeige', *lähelĭńɛ* 'nahe, nahegelegen', *pälińɛ* 'Überzug (eines Kleidungsstückes'), mittelweps. (Šimjärvi) *ölińe*, südweps. *öĺńe* 'nächtlich', südweps. *vaudaĺńe* 'vallaline', *ehtaĺńe* 'õhtune' u. a., finn. **palkollinen** 'Diener', **millinen** 'welcherlei', **sivullinen** 'aussenstehend, unbefugt' sich sowohl hinsichtlich seiner Form als auch seiner Bedeutung an den Adessiv anschliesst[1], gerade so wie weps. (*mitńe* > ~) *mitte* 'was für einer, welcher' dem archaistischen modalen Adverb (einem frühen Partitiv-Elativ) **mittä*[2] angereiht werden können; ebenso lässt sich *-sĭńe* ~ *-sińe* ohne irgendwelche Lautschwierigkeiten im Wepsischen an den Inessiv-Elativ anschliessen.

Gleiche Bedeutungsfunktionen wie die Adjektive auf *-sĭńe* ~ *-sińe* haben auch Inessiv und Elativ sowohl im Finnischen als auch in den übrigen nahe verwandten Sprachen (z. B. finn. kädet t. vaatteet ovat vere*ssä*, save*ssa*, muda*ssa* 'die Hände oder Kleider sind „im Blut", „im Lehm", „im Schlamm", d. h. blutig, lehmig, schlammig', iho on hie*ssä* 'die Haut ist „im Schweiss",

[1] Ahlqvist Suomen kielen rakennus 65—67. Kettunen Suomen kielioppi (1936) 190.

[2] Siehe Virittäjä 1935 61. Finnisch-ugrische Forschungen XXIV 20.

d. h. schweissig', jokin on tehty oljis*ta*, tuohes*ta*, palttinas*ta* usw. 'etwas ist aus Stroh, Birkenrinde, Leinen gemacht'). Im Wepsischen haben sie sich mit dem *s*-Kasus (z. B. *Eľiba uk da ak. Heil ejľend лapsiď!* . . . *tegiba saves riśťitun* 'Ein Greis lebte mit seinem Weib. Sie hatten kein Kind . . . Sie machten aus Ton einen Menschen' Šimjärvi; nach Setälä) oder dem *-s* + *päi* ~ *pai* ~ *-pẹi* ~ *-pā̆*-Kasus verbunden; für den auf *-sta* ~ *-stä* endigenden Kasus im Finnischen gibt es ja im Wepsischen keine andere lautliche Entsprechung.

Das Suffix *-sĭńe* ~ *-sińe* ist im Wepsischen das jüngste in der Reihe von adjektivischen Ableitungssuffixen, welche aus einem Konsonant + *ĭńe* bestehen.

Vepsa adjektiivide tuletusõpetusest.

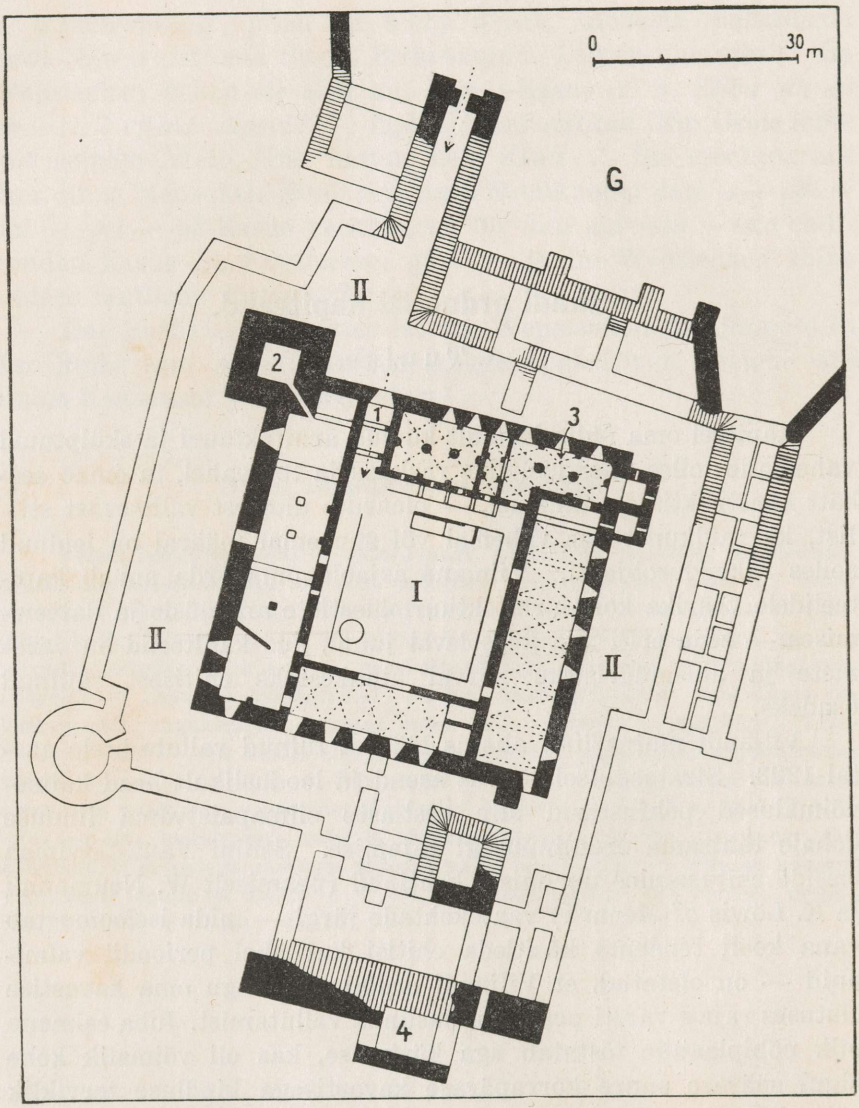
Vepsa keeles on *-sĭńe* ~ *-sĭ̆ńe*-lõpuga adjektiive, milledest mõned näitavad, mis ainest midagi on, näit. *tohesĭžed* 'tohust tehtud', *ougesĭńe* 'õlest, õlgne'; — teised taas, mis ainega on mingi asi koos või mis ainega on puudutud kokku, või mis ainega on midagi kaetud, näit. *ŕedusĭžet sobad* 'porised rõivad', *tomusĭńe* 'tolmune'; — mõni näitab taas, mis olukorras midagi on: *лahosĭńɛ* ~ *лahosińe* 'mädanenud'. Kõige enam tuntakse neid äänis- ja keskvepsast; sugukeeltest ei tunne autor neile vastavat tuletustüüpi. Tuletises on *-ĭńe* ~ *-ińe* sama algsoomest põlvnenud aines nagu adjektiivtuletistes *-hĭńe* ~ *-hińe*, *-lĭńẹ* ~ *-lińe*, *-mĭńe* ~ *-mińe*; tuletise -s- on taas sama aines, mis praegu on vepsa inessiiv-elatiivi lõpuks: *-s* < *-ssa* ~ *-ssä*. Tuletis *-sĭńe* ~ *sińe* toetub oma kuju ja tähendusülesande poolest just nimetatud käändele, olles sellega samades suhetes nagu tuletis *-lĭńe* ~ *-lińe* on adessiiviga, mille lõpuks on olnud **-l* < *-lla*, *-llä* (näit. *edelĭne* 'der vordere, erste': *edẹл* ~ *-ū* ~ *ō* 'voran, voraus'.

Viljandi ordulossi kapiteelid.

A. Tuulse.

Kapiteel oma üldiseloomult kuulub arhitektuuri ja skulptuuri vahemaile: olles ühenduslüliks raskuse ja toe vahel, ta omab eeskätt konstruktiivset tähtsust, — olenedes üldisest valitsevast stiilist, ka raidkunst kas vähemal või suuremal määral on leidnud selles rakendusobjekti. Viimane asjaolu omakorda annab kapiteelidele väärika koha arhitektuurmälestiste analüüsis ja dateerimises — seda eriti aga käesoleval juhul, kus kapiteelid on varemete ja alusmüüristiku kõrval ainukesteks ehitisest säilinud osadeks.

Viljandi muinaslinn alistus läänest tulnud vallutajatele aastal 1223. Strateegiliselt tähtis asend ja looduslikult head kaitsevõimalused põhjustasid siin eestlaste silmapaistvama linnuse kohale tähtsama ordulinnusegi rajamise. Senini Vana-Liivimaa losside ehitusajaloo uurimises kehtinud (peamiselt W. Neumann'i ja K. Löwis of Menar'i) vaatekohtade järgi — mida iseloomustab vana kooli tendents käsitleda ehitisi kui ühel perioodil valminuid — on oletatud, et Viljandi ordulinnus kogu oma kavastise ulatuses rajati varsti peale muinaslinna vallutamist. Juba esimene pilk põhiplaanile tõstatab aga küsimuse, kas oli võimalik kohe algul säärase suure korrapärase kavastisega kindluse terviklik väljaehitamine (Pilt 1). Seda vaevalt võimaldasid puht poliitilised olud, millest tingituna esialgu tuli vallutajatel paljudes kohtades kahtlemata leppida muinaslinnade osalise kasustamisega, milliseid siis juba aeg-ajalt täiendati kivimüüridega. Nii jõuti alles mitmete ehitusperioodide kaudu välja kindluste lõppkujuni. Sellejuures ei tohi ka kõrvale jätta käsikäes üksikute ehitus-



Pilt 1. Viljandi ordulossi plaan. K. v. Löwis of Menar'i järgi. I — konvendiõu, II — esimene eellinnus, G — kraav esimese ja teise eellinnuse vahel, 1 — peavärav, 2 — peatorn, 3 — lossikabel, 4 — dansker.

perioodidega toimuvat ehitiste tüpoloogilist arengut, kuni väljajõudmiseni lõplikult küpsele linnusetüübile. Selleks oli ordumail n. n. konvendihoone, mille üks tüübilisemaid näiteid on Viljandi

linnuse peaehitis: nelinurkne hooneteblokk õuega keskel. Ehitise sääraseks väljakujunemist põhjustas eeskätt ordu sisekord, millel oli palju ühist kloostrite omaga, nagu ka ehitiskavastisel endalgi: suured ühiseluruumid (kapiitelsaal, refektoorium, dormitoorium, kabel) võimaldasid gruppeerimist kõige paremini nelinurkselt, millel omakorda olid suured hüved ka puht-kaitseseisukohalt.

Ürikuliselt on Viljandi linnuse kohta vähe andmeid. On teada ainult, et selle kivist osade väljaehitamisega tehti algust ühel ajal Tallinnaga ordumeister Folkwin'i valitsusajal [1]. Raske on oletada esialgse linnuse kuju, mis tõenäoliselt, olles tugevalt seotud mäekuju soodsama kasustamisega, üldjoontes jälgis vanematele linnustele omast reeglipäratut põhiplaani. Võimalik, et sellest vanemast ehitisest on säilunud lõunapoolne eenduv osa nelinurkse tornialusega, kus eriti võib leida ka vanemaiseloomulisi maakivist müüre ja keldreid. Hiljem, lossi laiendamisega, see jäi üheks külgosaks, mille varjus oli võimalik kavakindlalt välja ehitada tugeva kaitsega reeglipärast linnust. Viimases oli keskne tähtsus konvendihoonel, mille pearuumidest (kapiitelsaal, kabel) pärinevadki kapiteelid — leitud Th. Schiemann'i poolt möödunud sajandil korraldatud väljakaevamistel. Raidkivid, mis praegu asuvad äsjaloodud Viljandi muuseumis, võimaldavad osaliselt dateerida linnuse lõplikku väljaehitamist.

Leitud kapiteelidest seisavad arvuliselt esikohal ümarate paariksammaste kapiteelid — valmistatud Saaremaa dolomiidist, nagu kõik teisedki lossi raidkaunistised. Vormilt need kuuluvad n. n. pungkapiteelide liiki, mis läänes said suurema leviku 13. sajandi esimestel kümnenditel. Viljandis on esindatud selle kapiteelitüübi lihtsam kuju, milles detailid on seotud veel tugevalt massiga (Pilt 3). Samal ajal aga on kujukalt edasi antud kapiteeli tektoonne iseloom, kus raskuse ja toe vastumõju ilmneb laialipressitud sambaosas, mille nurgad kumerdudes moodustavad külgedel pungavorme. Viimased omakorda saavad raiuri osavuse väljendamise objektiks. Enamikel juhtudel see esineb tagasihoidlikult — pungavormi katab ainult üks teravselgelt välja lõigatud

[1] Die livländische Chronik Hermann's von Wartberge. Aus dem Lateinischen übersetzt von E. Strehlke (Berlin u. Reval 1864) 4.

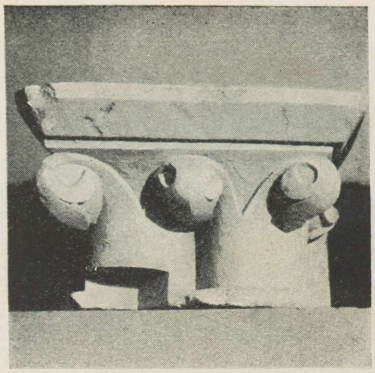
lai leht (Pilt 3: a, b). Nende võrdlemisi iseloomututе lehtedega kapiteelide kõrval on meister eriliigiliste taimede kujutamisega otsinud ka uusi vormivariante, kus on kõrvale jäetud abstraktne pungasüda ja nuppmotiivi moodustavad pehmelt modelleeritud lehekujud (Pilt 3: c, d). Siinjuures märgitagu töötlemisviisi:



Pilt 2. Figuuridega kapiteele Viljandi ordulossist. Pildist. T. Parri.

värskelt murtud dolomiit võimaldas kasutada enne lõplikku kivistumist raidtehnika asemel lõiketehnikat — analoogiliselt kuivale savile [1]. Looduslähedusе suunas on samm edasi mindud tammelehtedega kapiteelis (Pilt 3: e). Ka siin on lehekuju visandlik,

[1] C. Steinbrecht Preussen zur Zeit der Landmeister (Berlin 1888) 114 jj.



a



b



c



d



e



f

Pilt 3. Kapiteele Viljandi ordulossist. Pildist. T. P a r r i.

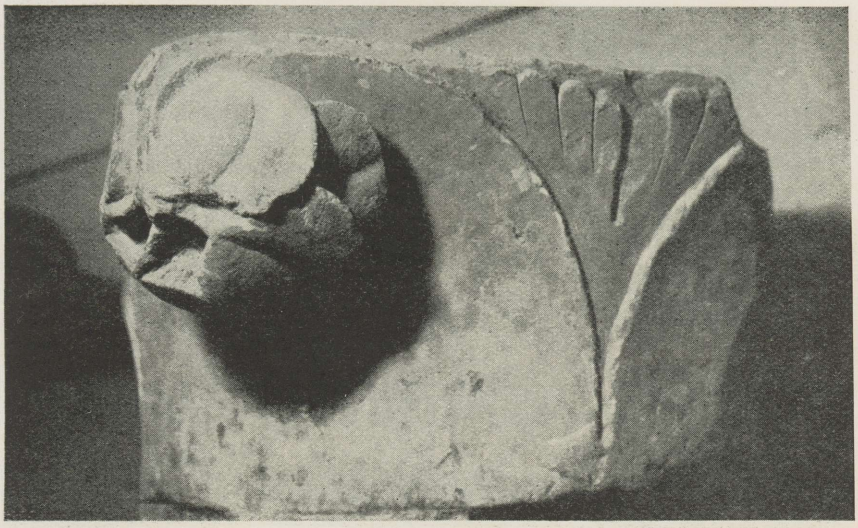


a



b

Pilt 4. Kapiteele Viljandi ordulossist. Pildist. T. P a r r i.



a



b

Pilt 5. Kapiteelide fragmente Viljandi ordulossist. Pildist. T. P a r r i.



a



b

Pilt 6. Kapiteel ja raidkivide fragmente Viljandi ordulossist.
Pildist. T. P a r r i.

seejuures aga vabalt-julgelt, iseloomu tabades lõigatud. Ornamendi asetuses on kõrvale kaldutud puhtast pungavormist, mida antud juhul polnud võimalik orgaaniliselt siduda: tammelehed on asetatud kapiteelitüvest paariviisi väljakasvavana. Veelgi kaugemale seda mõtet on arendatud varsakabja *(caltha)* lehestikuga kapiteelis, kus aga varred nurkadel on nuppmotiivi saavutamiseks ebaloomulikult üles kummitud (Pilt 3:f). Erinevaks jooneks on siin ka võru kapiteeli ülaosas ja eelmiste juures tüüpilise nuppudevahelise lõhestusmotiivi puudumine.

Erirühma moodustavad paariksammaste kapiteelid inim- ja loomafiguuridega (Pilt 2). Sama meistri stiili näitab kapiteelide ülaosa vorm ja taimemotiivide lihtne visandlik joon. Ainult ühes neist on püütud sarnasust taotleda pungkapiteelidega, kujutades nurkadel lehenuppe — üldiselt domineerivaiks jäävad aga figuraalsed motiivid. Seejuures on kogu kapiteelipinda kasustatud mingi jatkuva tegevustiku kujutamiseks, nagu see ilmneb huvitavamas sellelaadses, kus edasi antud mitmes stseenis lugu kurest ja rebasest. Veidi hoolimatult on siin meister kasustanud kapiteeli nurki, millede ümber loomakehad painduvad. Õnnelikum lahendus on leitud seal, kus nurkadele on asetatud maadlevad talupojad — pikkades vöötatud vammustes. Teisal on samale motiivile lähedaseks variandiks pokslevad sikud.

Kirjeldatud kapiteelid on tähtsamaid nendest, mis kuju järgi otsustades kuulusid aknasammastikule lossi kahes tähtsamas pearuumis — kapiitelsaalis ja kabelis. Põhiplaani ja poolaegse revisjoni järgi aastast 1599 on teada, et mõlemad ruumid olid kahelöövilised, kusjuures kabeli võlvistik tugines kahele, kapiitelsaali oma kolmele sambale [1]. Võlvisammaste kapiteelides on raiur suurel määral jäänud pungkapiteeli kuju juurde, niipalju kui seda ei muutnud taimede iseloom, mis on tunduvalt erinev endistest. Heaks näiteks on nurgakapiteel, millel meistrile omase laia lõikega on kujutatud putkelist *(umbelliferae)* (Pilt 4: a). Peasammastiku kapiteelidest üks on varustatud kannelüüridega, millede vahel rudimendina on säilinud eelmistel esinenud lõhestusmotiiv (Pilt 4: b). Seejuures on ka lõhe sisepind

[1] A. Westrén-Doll Burg und Stadt Fellin zu polnischer Zeit. Sb. GEG 1928 (Tartu 1930) 71—72.

ilustatud kannelüüridega, mis ülemises ääres lõpevad kaarelistena. Uuena tuleb juurde rõngasmotiiv lõhe keskosas — aknasammaste kapiteelide kaarmotiivi üks variante (Pilt 3:b). Ka taimornamendi paigutamises on meister jälginud eelpool vaadeldud vorme: sirelit meenutavatest lehtedest moodustatud pungad ei asetse mitte igal nurgal, nagu see oleks loomulik olnud ühe sambatüve juures, vaid iga külje keskosa on samuti varustatud pungaga. Üldiselt on kapiteel eelmisist enam tööteldud: lehe lamedale pinnale on lisandunud ribid, olgugi üldjooneliselt, skemaatiliselt. Kui oletada, et on tegemist ühe pearuumi võlve kandva samba kapiteeliga, siis on põhjendatud ka peenem väljatöötus, kuna raidkivi asus enamnähtaval kohal varemvaadelduist paarikkapiteelidest.

Pungkapiteeli vormi puhtamal kujul on meister jälginud teises peasambas, kus kannelüürid on lõigatud ainult lõhe ülaosse (Pilt 5: a). Pungalehed pole küll varustatud ribidega, üllatab aga nende looduslähedaselt pehme, karakterlik modelleerimine. Seda enam torkab silma dualism meistri vormikõnes, kui tuua võrdluseks üks nurgasamba kapiteeli fragmente (Pilt 5: b). Üldiselt on ka siin jälgitud pungkapiteeli põhikuju — võrreldes eelmistega on ära jäänud ainult kesklõhe kannelüürid, millede rudimendina on püsinud laineline äär; kaarmotiiv seevastu on toodud kahekordselt. Mis aga kapiteeli eraldab teiste suhtelisest looduslähedusest, on tugev romaani stiili vormide esinemine. Esijoones torkab see silma leheribide asendamises pärlinööriga — üks romaani stiili iseloomulikke tunnuseid. Kuid ka lehtede stiliseeritud vorm osutab sinna, eriti paremal äärel asuva lehe peagu stereotüüpselt romaanipärane kurvatuur. Veelgi suurem on kontrast, kui käesolevaga kõrvutada kapiteel, mille töötlus ja vormid on eelmistest suuremal määral naturalistlikud (Pilt 6: a). Kujult see on täiesti eemaldunud pungkapiteelist: kapiteeliblokk on ümbritsetud viinapuuokstest, millised on asetatud tüvese külge ühegi orgaanilise seoseta — nagu lillekimbud naelaga seinale. Erandiks on üks oksi, mida raiur on lasknud välja kasvada pinda tehtud august — omapärasus, millele senini pole õnnestunud paralleelnäidet leida. Romaanipärane piltlik kujutus kapiteeli tugifunktsioonist kaob siin täiesti: juurdepandud lehes-

tikul kui välisel ehtel pole midagi ühist tektoonse tuumaga — meelega on näidatud varte murdekohti, et eraldada struktuuri dekoratsioonist. See kõik aga ligineb kõrggootika vormikõnele, mis vaid tagasihoidlikult esines varem — tammelehtkaunistustega paarikkapiteelis (Pilt 3: e). Kerkib küsimus, kas pole siin tegemist teise meistriga, kui eelmistel kapiteelidel? Ribikujud siiski näitavad sama stiili, seda ka võrdlus vähemate säilinud raidkivifragmentidega (Pilt 6: b). Viimastest on olulisemaks kild, millel on kujutatud hästi tööteldud viinapuuleht ja -kobar, selle kõrval aga lehed pärlinöörribidega, nagu need esinesid



Pilt. 7. Kapiteele Viljandi ordulossist. Pildist. T. Parri.

varemvaadeldud nurgasamba kapiteelis (Pilt 5: b). Nii esitatud fragment on kujukaks näiteks Viljandi lossis töötanud raiuri vormikõne dualismist: ühelt poolt romaani abstraktsed väljendised, teiselt poolt gootika vaba naturalistlik käsitlusviis.

Kirjeldatuist tugevalt erinevaks on kaks suurt kapiteeli, mis on jäänud lõplikult viimistlemata (Pilt 7). Barokselt väänlevad oksad ja lehed on lõigatud ainult kontuurides, kiviblokist pooleldi vallandamata. Ehkki ka eelmistes esines visandlik joon, on erinevus nende ja käesolevate vahel siiski selge: esimestes tahtlik lihtsustaotlus, teistes katkestatud loomisprotsess. Üldine vormikõne ja lõike iseloom tõendavad aga, et tegemist on sama meistri tööga, kes valmistanud kõik kirjeldatud raidkivid.

Mis ajast pärinevad Viljandi kapiteelid? Nende osaliselt romaanipärane vormikõne on põhjustanud vanemate uurijate arvamist — raidkivid pärinevad 13. sajandist ning esindavad

romaani stiili [1]. Osalt on selleks põhjust annud ka eelpool mainitud seisukoht linnuse ehitamise aja küsimuses. Jättes kõrvale kirjutise algul tehtud selleloomulised märkmed, katsutagu dateerimisküsimuses selgusele jõuda kirjeldatud kapiteelide najal.

Nagu teada, on Viljandi loss põhiplaanilt orduarhitektuuri tüüpiline väljendis, millistena Eesti alal tulevad eeskätt arvesse veel Tallinna, Pärnu, Põltsamaa ja Kuressaare linnuste peahooned. Esimese kolme siseruumide stiili kohta pole täpsaid andmeid, seda enam pakub neid hästi säilinud piiskopiloss Kuressaares (ehitatud 14. sajandi viimasel veerandil). Seal aga ei võimalda kapiteelikunst mingeid pidepunkte Viljandiga: lihtne, geomeetriline vormikõne on täielikult kõrvale tõrjunud igasuguse ornamentika. Rohkelt näiteid sellest puritaanlikust ordustiilist on ka Tallinna arhitektuuris alates 14. sajandi teisest poolest, mis kõik on erinev Viljandis esinevatest raidvormidest. Nii viimased võiksid pärineda ajastust enne ordu valju sisestiili lõplikku väljakujunemist. Kuid ka seal jääb Viljandi peagu ainukeseks sellelaadseks avalduseks Vana-Liivimaal, — võrdlusnäiteid leidub ainult sakraalarhitektuuris, kõigepealt maa vanim ehitis — Riia toomkirik — mis on olnud vormideallikaks paljudele hilisematele sakraal- kui ka profaanehitistele. Nagu Viljandis, nii ka Riias domineerib pungkapiteeli lihtne vorm, samuti iseloomukad paarikkapiteelid; detailidest väärib märkimist rõngasmotiiv kesklõhe all — üldises kapiteelikunstis harva esinev kaunistis [2]. Süvenenud vaatlemine toob aga ka erinevusi ilmsiks. Kui Viljandis lihtsa pungavormi kõrval esinesid naturalistlikud motiivid, siis valitseb Riias veel stiliseeritud, pinnaline romaani lehekuju. On ilmne, et mõlemaid ehitisi lahutab küllaltki suur ajavahe. Riia toomkiriku ehitamisega tehti algust juba piiskop Alberti ajal, kusjuures selle vanemate osade lõplikus dateeringus senini pole veel saadud rahuldavat selgust [3]. Igal juhul need ulatuvad sügavale

---

[1] K. v. Löwis of Menar Burgenlexikon für Alt-Livland (Riga 1922) 58; K. v. Löwis of Menar Freilegung der Überbleibsel der St. Katharinenkapelle in Fellin. Jahresbericht der Felliner litterarischen Gesellschaft 1907—1908 (Fellin 1909) 8.

[2] R. Guleke Alt-Livland (Leipzig 1896) F. I., T. XXVI jj.

[3] W. Neumann Der Dom zu St. Marien in Riga (Riga 1912) 9; H. Kjellin Die Kirche zu Karris auf Oesel und ihre Beziehungen zu

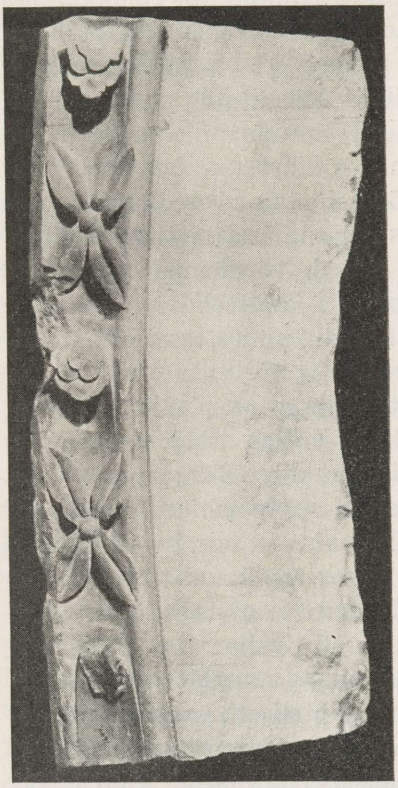
13. sajandisse. Kuid samasugune romaani vormikõne esineb ka Eesti ala ehitistes, milledest on teada, et need kuuluvad 13. sajandi viimasesse veerandisse. Toodagu näitena Haapsalu lossikirik. Ajas edasi minnes jõuame Järva kirikutegrupini, kus romaani-iseloomulise ornamentika kõrval teevad siiski tähelepanelikuks üksikud Viljandile lähedased motiivid. Vaevalt Ambla ja Koeru kapiteelide kannelüüridega lõhestusmotiivid võiksid olla otseses suguluses samasuguse motiiviga Viljandis, suurem on aga sarnasus Järva grupi lõunapoolsema kiriku — Türi — kapiteelidega. Kannelüürid seal on Viljandile võrdselt teinud redutseerumiskäigu, samuti esineb mõlemais ühesugusena kaarmotiiv. Kõigile lisaks ka lehekuju modelleerimine osutab võrdlemisi lähedasele tekkeajale; eriti ilmneb see lõunaportaali kapiteelides.

Olles jõudnud vaatlusega 14. sajandi esimestesse kümnenditesse, on ajaliselt ligemaks arvessetulevaks võrdlusnäiteks Karja kirik. Kuna raidkaunististe hulgalt Viljandi on Karjale järgneval kohal, siis on eriti oluline nende kahe ehitise raidvormide suhe. Siin leidub nii erinevusi kui ka pidepunkte. Kõige pealt juba mõlema hoone otstarve tingis lahknemisi raidvormides: ühel pool kirik, millel esteetiline külg oli olulisemaid — teisel pool linnus, oma põhiolemuselt lihtne tarbehitis, milles raidkaunistis võis vaid teatud piires leida eluõigust. Sellele ehitiste otstarbest tingitud vormide erinevusele seltsib ilmselt ka stiilivahe: Karja elavale, kiviblokist täiesti vabanenud viinapuuleht-kaunistisele vastandina on sama ornament Viljandis veel suhteliselt pinnaline, tugevamalt seotud varagooti traditsioonidega. Mainitule lisanduvad veel lõpuks mõlema meistri individuaalsed erinevused. Kuid samal ajal on ka sarnasusi — mitte nii palju detailides kui väljenduse üldstiilis. Oluliseks on see eriline vormikõne, mis kasustab üheväärsena elemente nii romaani kui gooti stiilist. Elava naturalismi kõrval romaani kurvatuuriga ornamente ja lehekujusid, ribidega varustatud lehtede kõrval samasuguseid pärlinööridega — see on omane nii Karja kui ka Viljandi raidkaunististele [1]. Ka romaani päritoluga baaside nurgaleht esineb mõlemail, samuti ka üldiselt vähelevinud (Eestis peale Karja veel Pöides ja Muhus)

Gotland (Lund 1928) 190; O. Freymuth Uus teos kodumaa kirikute uurimise alal. Ajalooline ajakiri nr. 4 1928 (Tartu 1929) 205—208.

[1] H. Kjellin op. cit. 206.

miniatüürkonsoolid baaside all (Pilt 3:f). Kui neile elementidele lisandada veel mõlemais esinev viisik-kaar [1] ja Karja lõunaportaali kaare kaunististele ka Viljandis leitud vaste (Pilt 8), siis on ilmne, et aeg mõlema ehitise püstitamise vahel ei või olla mitte väga pikk. Linnuse iseloomust tingitud lihtsuse kõrval ka stiilist olenevat vormivahet arvestades, võiks Viljandi kapiteele dateerida mõnikümmend aastat vanemaks Karjast — nii siis ligikaudu 14. sajandi esimesse veerandisse. Lisaks juba toodud näidetele osutavad selle ajavahemiku piire ka kaks Viljandile ligidast kirikut — Suure-Jaani ja Pilistvere. Neis mõlemais raidkaunistised on sarnased Viljandi kapiteelikunstile. Kuid samal ajal ka teised põhjamaad näitasid ligikaudu sellist kunstisuunda. Nii lõunapoolsel ordumaal — Preisis — 13. sajandi lõpust alates saab ornament siseruumides ikka enam eluõigust, millest arenes välja n. n. rikas stiil a. 1320—1350 [2]. Öeldu kehtib ka kloostriarhitektuuri kohta, mille üheks varajasemaks näiteks on rebaselugu Lüübeki Katarina-kloostris [3]. Selle põhjamaade 14. sajandi kunsti



Pilt 8. Portaalikaare fragment Viljandi ordulossist. Pildist. T. Parri.

[1] H. Kjellin op. cit. 179.

[2] K. H. Clasen Die mittelalterliche Kunst im Gebiete des Deutschordensstaates Preussen. Erster Band: Die Burgbauten (Königsberg 1927) 95, 195.

[3] Die Bau- und Kunstdenkmäler der Freien und Hansestadt Lübeck, Band IV (Lübeck 1928) 55. Ka teised Lüübeki sakraalehitised pakuvad kuni 14. sajandi keskpaigani rikkalikult näiteid fabuleerivatest teemadest kapiteelkunstis [C. G. Heise Fabelwelt des Mittelalters (Berlin s. a.)].

erijoone üheks kajastuseks Vana-Liivimaal on Viljandi ordulossi kapiteelid. Seal pole enam kujutatud hirmutisi romaani stiili repertuaarist, vaid lõbusat, groteskset loomažanrit. See aga kuulub juba gooti stiiliperioodi.

Antud dateeringut õigustab teatud määral veel üks Viljandist leitud kapiteel, mis aga ei kuulunud otseselt lossi, vaid selle ligiduses asunud n. n. Katarina-kabelisse (Pilt 9) [1]. Kapiteelil, mis



Pilt 9. Kapiteel Viljandi Katarina-kabelist. Pildist. T. Parri.

oma vormilt ja töötluselt kuulub eelmistest hoopis erinevasse koolkonda, on kujutatud madalreljeefis taimornamente ja loomafiguure, mis on stiililt lähedased läänes romaani ajastus esinevatele. Samasugused puiselt-kandiliselt pinda lõigatud figuurid esinevad veel Võnnu Johannese kirikus ja Tallinna Suure gildi saalis — viimasest on aga teada, et see valmis aastal 1410. Nii tuleks Viljandi Katarina-kabelit dateerida keskmiselt aastatesse 1400 paiku. See sobib üldiselt antud dateeringuga: peale ulatusliku linnusekavastise lõpuleviimist rajati kabel, millel kaitseehitise kõrval oli teise-

[1] K. v. Löwis of Menar Freilegung der Überbleibsel der St. Katharinenkapelle in Fellin. Jahresbericht der Felliner litterarischen Gesellschaft 1907—1908 (Fellin 1909) T. I—III.

järguline tähtsus. Pealegi oli juba linnuses kaks sakraalruumi: üks uuestiehitatud osas ja teine oletatavas lõunapoolses vanas tiivas [1]. Ka üldine linnuste ehitamise kronoloogia ja tüüpide vaatlus lubab kapiteelide najal saadud dateeringul paista tõenäolisena. Ehitati ju enamik Vana-Liivimaa linnuseid lõplikul kujul välja just 14. sajandil, mil kujunes ka eelpoolkirjeldatud kindel ehitustüüp konvendihoone näol. Viljandi on nii siis üks esimesi uuekavastiselisi ehitisi, mis on ka seletatav linnuse strateegiliselt tähtsa asendiga. Siseruumides polnud aga veel välja kujunenud see ordu vali stiil, mis eriti sajandi teisest poolest alates leidis viljelemist: Viljandi oli tugevalt seotud vanade lääne traditsioonidega, kus peamisteks eeskujudeks olid rohkete raidkaunististega sakraalehitised.

Raiddetailidele suure tähtsuse omistamine põhjustas ka Saaremaalt paekivi toomise telliskivi ehitusraiooni kuuluvasse Viljandisse. Tegelikud transpordiraskused aga võimaldasid selle kasustamist ainult kaunististes, aknaraamistikus ja võlvitugedes, kuna müüristiku ehitusmaterjaliks jäi maakivi kõrval ikkagi peamiselt telliskivi. Pae transportimine Saaremaalt Viljandisse ei olnud iseendast mingi haruldus, kuna samal ajal teame, et Eestimaa paasi kasustati ka Riias ja koguni ordu kõrgmeistri lossis Marienburgis [2]. Viimane asjaolu tõstab esile võrdlemisi laialt levinud väite: sarnasus Marienburgi ja Viljandi vahel. On tehtud koguni oletusi, et Marienburgi ehitamisel on saadud eeskuju Viljandist [3]. See pole aga võimalik juba puhtkronoloogilistel põhjustel: Marienburgi esialgne kavastis rajati ligikaudu aastal 1280 ja oli valmis 1309, mil kõrgmeister valis lossi oma halduskohaks [4].

---

[1] A. Westrén-Doll op. cit. 76.

[2] W. Neumann Das mittelalterliche Riga (Berlin 1892) Fig. 6, 7; G. Dehio Geschichte der Deutschen Kunst II (Berlin u. Leipzig 1923) 308, Anm. 1. Ürikulisi andmeid Saaremaa pae kuulsusest väljaspool Vana-Liivimaa piire on 16. sajandist: Königsbergi riigiarhiivis leidub kantsler Chr. Sturtz'i kiri hertsog Albrecht'ile aastast 1547, kus eriti soovitatakse Saaremaa paasi raiddetailide jaoks Königsbergi lossi ümberehitustöödel. Pae headuse tõenduseks märgitakse muuseas, et samast materjalist olevat valmistatud Pilteni lossis Kuramaal „viele zierliche Fenster" (Preussisches Staatsarchiv, Herzogl. Briefarchiv Abt. D, Nr. 606).

[3] A. Westrén-Doll op. cit. 72.

[4] K. H. Clasen op. cit. 56—57.

Hiljem seal toimunud ehitused ei võimalda aga mingeid paralleele Viljandiga. Samuti käesoleval juhul peatähtsusega ala — kapiteelikunst — ei anna kummaski lossis pidepunkte peale üsna üldiste. Mainitagu vaid rikkalikkude figuuridega „kuldset väravat", milles avalduv jutustusind aga ühtub varemmainitud üldise kunstisuunaga [1]. Kui on leitud sarnasust põhiplaanis, siis on see samuti üldine ning võrdnäiteid võib siin tuua nii Preisist kui ka Vana-Liivi alalt. Oli ju peagu reegliks saanud kapiitelsaali ja kabeli asetamine kas lõuna- (Pärnu, Kuressaare) või põhjatiiba (Tallinn), kus sakraalruumis sai kinni hoida „pühast joonest". Kui sarnasusest kahe lossi vahel kõnelda, siis ainult niipalju, et Viljandi oma sisekaunististelt ja üldiselt tugevalt kavastiselt tõesti moodustas Liivimaal samasuguse silmapaistvama ehitise, kui seda oli Marienburg Preisis.

Lõpuks tuleks peatuda olulisel küsimusel — kust on pärit Viljandi kapiteelide meister? Küsimusele vastamine on raske, kuna see teatud määral tundub etteruttamisena meie üldisest uurimiskäigust keskaegse arhitektuuri alal: palju analoogseid küsimusi on veel täiesti uurimata, kuna osa varemaid uurimusi nõuab korrigeerimist. Suur hulk võrdlusmaterjalist viitab Põhja-Saksa alale: seal oli levinud eriti pungkapiteel lihtsustatud kujul, esinedes peale ülemineku stiili ka gootika ajastul [2]; miniatüürkonsoolid ja portaalikaare kaunistised samuti osutavad Saksamaale [3]. Teisel mõjustajana arvesse tuleval alal, Ojamaal, ei esine viimased motiivid üldse mitte. Vähe levinud on seal ka pungkapiteel Viljandile ligidasel kujul — Västkinde kirik on ainukeseks näiteks, selle vormikõnest suurem osa pärineb aga Vestfaaliast [4]. Kui teada, et sealt ja üldse Põhja-Saksast tuli ka

---

[1] C. Steinbrecht op. cit., Abb. 125.

[2] Die Baudenkmäler des Regierungsbezirks Stralsund. Heft V: Der Stadtkreis Stralsund (Stettin 1902), Abb. 22; Die Bau- und Kunstdenkmäler des Regierungsbezirks Stettin. Heft VI: Der Kreis Greiffenhagen (Stettin 1902), Fig. 83; R. Haupt Die Bau- und Kunstdenkmäler in der Provinz Schleswig-Holstein V (Heide i. Holstein 1924), Abb. 587—588; Die Bau- und Kunstdenkmäler von Westfalen. Die Bau- und Kunstdenkmäler des Kreises Tecklenburg (Münster i. W. 1907) 49.

[3] H. Kjellin op. cit. 166, 180—181.

[4] J. Roosval Die Kirchen Gotlands (Stockholm 1911) 164; J. Roosval Den gotländske ciceronen (Stockholm 1926) 137.

enamik orduliikmeid, siis näib küllaltki loomulikuna, et samast toodi kaasa suureks ehitustegevuseks maal ka ehitusmeistrid — nii käesolevalgi juhul Viljandis teotsenud raiur. Tuues kaasa oma maa traditsioonid, ei jäänud meister aga vabaks kohapealseist mõjustusist, seda kõige pealt maa tähtsamast keskusest — Riiast —, kus Toomkirik vanema ja suurema ehitisena on ilmselt suunanud raiuri vormiväljendusi. Kuid ka maa teistest sakraalehitistest on saadud üksikuid elemente. Need kandusid üle hilisemasse aega, nagu see on iseloomulik perifeersemaile aladele, kus vanad vormid saavad samaväärse õiguse vähehaaval sissetungivate uutega: tekib lokaaltraditsioon. Nii see on käesolevalgi juhul, mil Viljandi kapiteele tuleb võtta kui osa kogu maa samaaegsest loomingust, mis omakorda koosneb mitmetest komponentidest. Suhteliselt ühised olud teiste põhjamaadega ja kaugus lääne kunstikeskustest lõid ka siin romaani ja gooti stiilielementidest erilise vormikõne, — vormikõne, mida on nimetatud tema vastandolemuselt samal ajal läänes valitsevatele puhtatele kõrggooti stiiliavaldustele kontragootikaks.

Die Kapitelle des Ordensschlosses Viljandi.

Das Ordensschloss Viljandi ist an dem Platz einer estnischen vorgeschichtlichen Burg erbaut worden, nachdem diese im J. 1223 erobert worden war. Erst im Verlauf mehrerer Bauperioden erreichte man eine Anlage, die zu den stärksten in Alt-Livland gehört (Abb. 1). Aus den Haupträumen (dem Kapitellsaal, der Kapelle) des Mittelbaues — des Konventsgebäudes — stammen Kapitelle, die Th. Schiemann im vergangenen Jahrhundert durch Ausgrabungen zu Tage gefördert hat, und die nun z. T. die Möglichkeit bieten, den endgültigen Ausbau der Festung zeitlich festzustellen. Ein grosser Teil der gefundenen Kapitelle sind einfache Knospenkapitelle mit oberflächlich gehauener Blattornamentik (Abb. 2). Es kommen mitunter auch Kapitelle mit figuralen Darstellungen vor, darunter an einem die Fabel vom Kranich und Fuchs (Abb. 3). Von den Kapitellen der Hauptsäulen ist ein Teil naturalistisch gestaltet, während andere auch eine stark romanische Formensprache verraten (Abb. 5:b). Trotzdem zwingen die Bautechnik und die Form der Pflanzenornamentik zu der Annahme, dass alle Kapitelle von ein und demselben Meister angefertigt worden sind.

Vergleiche mit anderen skulpturellen Verzierungen an altlivländischen Sakralbauten führen zu einer Datierung der Kapitelle von Viljandi etwa in das erste Viertel des 14. Jh. Das bestärkt auch der Grundriss des Schlosses, denn gerade im genannten Jahrhundert wurde in Alt-Livland

eine Anzahl von Schlössern in Form von Konventsgebäuden ausgebaut. Viljandi gehört zu den frühesten Bauten dieser Art, daher sind hier in den Innenräumlichkeiten auch noch nicht jene strengen Formen der Ordensarchitektur zur Entwicklung gelangt, welche besonders seit der II. Hälfte des 14. Jh. gepflegt wurden. Parallelen zu den Kapitellen von Viljandi finden sich in Norddeutschland; das zweite Gebiet, welches in Frage kommen könnte — Gotland —, bietet dagegen nicht genügend Anhaltspunkte. Da die Ordensglieder zum grössten Teil aus Norddeutschland kamen, so ist es ganz natürlich, dass sie von dort auch die für die ausgedehnte Bautätigkeit des Landes notwendigen Baumeister mitbrachten, darunter im vorliegenden Fall wohl auch den in Viljandi tätig gewesenen Bildhauer.

Über die altestnischen Volksversammlungen.

Von Jüri Uluots.

§ 1. Der Begriff. Es ist eine gar wohlbekannte Tatsache, dass die alten Esten wenigstens zu Beginn des 13. Jh. sehr standhafte und tapfere Krieger waren [1]. Von den altestnischen Volksversammlungen weiss man dagegen bis jetzt fast so gut wie nichts, und doch waren zu jener Zeit das Kriegsheer und die Volksversammlung aufs engste miteinander verbunden.

Um ein Heer aufzustellen, mussten sich die Krieger versammeln [2]. Die zusammengekommenen Krieger bildeten in Schlachtaufstellung das Heer *(maleva)* [3]. Wenn das Heer sich auf einem Feldzug in fremdem Lande befand, so versammelte es sich im Hause *(maja)*, d. h. am Erholungs- und Versammlungsort [4].

Die versammelten Krieger konnten aber auch, bevor das Heer in Schlachtaufstellung zu einem Feldzug aufbrach, dort am Versammlungsort beschliessen, ob und wohin ein Feldzug

---

[1] Bekanntlich kämpften die Esten beinahe 20 Jahre (1208—1227) für ihre Unabhängigkeit. Bekannt ist die diesbezügliche stolze Erklärung der Sakalaner: donec puer unius anni vel cubiti remaneret in terra ... Henrici Chronicon Lyvoniae (Hannover 1874) (im folgenden abgekürzt H.) XXVI, 9.

[2] H. XXIII, 2: Et congregaverunt ... exercitum magnum; H. XXI, 2: miserunt per universam Estoniam, et congregaverunt exerticum; H. XVI, 1: convenerant cum exercito magno.

[3] H. XX, 2: Et sequuti sunt Estones in maleva magna.

[4] H. XXIII, 9: ubi maia eorum et congregatio fuit. H. XV, 7: et equos et pecora ad villam Lambiti, ubi fuerat maia, id est collectio eorum, compulerunt; H. XXIII, 7: suam mayam elegerunt in Avispe. So hat sich im Estnischen bis heute der Ausdruck erhalten „öö-maja", Nachtlager, s. Wiedemann Estn.-deutsch. Wörterbuch, s. v. maja.

zu unternehmen sei [1]. Auch während des Feldzuges war es gelegentlich notwendig, dass die Krieger an ihrem Erholungs- und Versammlungsort gewisse Fragen der Politik besprachen oder über eine Gerichtsangelegenheit berieten [2]. Endlich konnten die Krieger unabhängig von einem Feldzug zur Beschlussfassung in irgendeiner politischen Frage zusammengerufen werden, ad placitum [3].

Auf diese Weise bildeten in Alt-Estland Kriegsheer und Volksversammlung ein und dieselbe Volksmasse und unterschieden sich nur in funktioneller Hinsicht. Die Versammlung der Krieger in Schlachtaufstellung zu militärischem Zweck bildete das Heer *(maleva)*, die gleiche Versammlung in politischer Aufstellung mit rechtlich-politischer Aufgabe war die Volksversammlung.

Aus dem angeführten Begriff lassen sich Einzelheiten über die Volksversammlung folgern.

§ 2. Zusammensetzung. Da die Volksversammlung in ihrem Bestand die gleiche Gemeinschaft von Kriegern war wie das Heer, so trugen auch die Zusammenkunft und das Zusammentreten der Volksversammlung denselben Namen [4]. Aus diesem Grunde waren auch die Teilnehmer der Volksversammlung bewaffnet, so dass man versuchte, auch in der Versammlung selbst nötigenfalls von den Waffen Gebrauch zu machen [5]. Deshalb konnte man die Volksversammlung sowohl vor

---

[1] So die Osilianer im J. 1220, H. XXIII, 9: an cum Danis in Revele pugnaturi, an Gervanensem essent provinciam intraturi?

[2] So haben die Rotalier während des Feldzuges im J. 1212 bei ihrem Aufenthalt an der Koiva-Mündung Untersuchungen über den Delegaten der Rigenser als Spion angestellt und ihn „diversis penis" bestraft, H. XVI, 1; besonders haben das die Osilianer mit dem Zisterziensermönch Frederik 1214 an der Mündung des Adja-Baches gemacht, H. XVIII, 8.

[3] So die Ugaunier im J. 1210, H. XIII, 5: Et audientes Estones de tota Ugaunia nuncios episcopi advenisse, convenerunt ad placitum.

[4] S. oben S. 770 Anm. 2 und S. 771 Anm. 3.

[5] So auf der auf S. 771 Anm. 3 angeführten Versammlung: Estones cum lanceis et gladiis ad eum interficiendum concurrunt, H. XIII, 5. Vgl. betreffs der Liven im J. 1212, H. XVI, 3: Et Lyvones cum armis suis trans flumen sedebant, et Theutonicis loquebantur, et in multos fratres milicie accusabant.

dem Aufbruch zum Feldzug, als während des Feldzuges [1], ja sogar während der Schlacht, in den kampflosen Stunden, abhalten [2].

Daraus ergibt sich, dass jeder, der waffenfähig war, auch die Berechtigung hatte, an der Volksversammlung teilzunehmen. Waffenfähigkeit und Stimmrecht waren Synonyme.

§ 3. Der Ort. Die grosse Menge der Krieger konnte nicht in einem Raum untergebracht werden. Daher ist es selbstverständlich, dass die Volksversammlungen unter freiem Himmel stattfanden [3].

Die Krieger pflegten sich im militärischen Zentrum des betreffenden „Landes", also in der Burg, zu versammeln. Daher wurden die Volksversammlungen oftmals entweder in der Burg selbst [4] oder an einem geeigneten Ort in ihrer Nähe [5] abgehalten.

Vor dem Aufbruch zu einem Feldzug versammelte man sich gewöhnlich an der Grenze des eigenen „Landes", in der Nähe eines fremden Landes [6]. Dieser Umstand führte dazu, dass sich auch für die gewöhnlichen Volksversammlungen ein Platz an der Grenze des betreffenden Landes oder in seiner Nähe bildete [7].

---

[1] S. oben S. 771 den Text und Anm. 2.

[2] So im J. 1222 auf dem Burgberg Viljandi, H. XXVI, 5. Vgl. die besonders klassische Beschreibung des Wechsels von Schlachten und Versammlungen der Liven auf dem Burgberg Dabrele im J. 1212, H. XVI, 4.

[3] So z. B. die Versammlung am Flussufer, s. oben S. 771 Anm. 2 und 5.

[4] So die Ugaunier in der Burg Otepää im J. 1210, H. XIII, 5.

[5] So hielten die Ugaunier im J. 1222 über den Priester Hartwig Gericht teilweise in der Burg Tartu, teilweise in der Nähe derselben ab, H. XXVI, 7: Hartvicus quem locaverunt super bovem pinguissimum ... Et educentes de castro, deorum suorum voluntatem sorte requirebant. Das Gut Kogula (über die Bedeutung des Namens s. unten § 7) auf Saaremaa in der Nähe der Burg Valjala; das Dorf Koguva unweit der Burg Muhu; das Dorf Keravere (Ksp. Põlva) unweit des dortigen Burgbergs.

[6] H. XXII, 2: venerunt prope Sackalam, ubi locus orationis et colloquiorum exercitus esse solet; H. XXVII, 2: ad locum orationis et colloquiorum cum acto milibus perveniunt.

[7] So das Dorf Keravere (über die Bedeutung dieses und der anderen Orte s. unten, § 7) an der Matsalu-Bucht, das Gut Keravere an der Nordgrenze von Järvamaa, das Dorf Nouves bei Mõisaküla, in der Nähe der Grenze von Sakala.

Bei der Wahl der Versammlungsorte achtete man ferner darauf, dass sie gut zu erreichen waren, und es ist begreiflich, dass die Versammlungsplätze oft unweit von Knotenpunkten von Wegen lagen [1].

§ 4. Die Zeit. Zu Feldzügen versammelte man sich je nach Notwendigkeit, ebenso also auch zu den Volksversammlungen [2]. In gleicher Weise verhielt es sich mit den Versammlungen während dieser Feldzüge [3]. Es konnte sich aber auch als notwendig erweisen, dass die Volksversammlung ausserhalb eines Feldzuges zur Entscheidung in einer gewissen Frage zusammentrat [4]. Somit wurde die Zeit der Volksversammlungen vor allem von der jeweiligen Notwendigkeit bestimmt.

Da nun jedes Land auf die Regelung seiner inneren Ordnung bedacht war, so bedurfte es der Volksversammlungen, die auf diese Weise ständigen Charakter annehmen mussten. Alljährlich entsandten alle Länder der Esten zu den allgemeinen Versammlungen ihre Delegierten, die nicht handeln konnten, ohne von ihrem Lande, d. h. von der Volksversammlung des betreffenden „Volkes" Richtlinien erhalten zu haben [5]. Daher ist anzunehmen, dass in jedem Land jedes Jahr regelmässig wenigstens eine Volksversammlung abgehalten wurde.

§ 5. Der Verlauf der Versammlung. Die Teilnehmer der Versammlung standen oder sassen in voller Kriegsausrüstung [6].

Auf der Versammlung hatte jeder Teilnehmer Stimmrecht, bei Bedarf auch Fremde [7]. Kam es zu vielen und scharfen De-

---

[1] So gehen in der Nähe des Dorfes Kogula (Saaremaa, Ksp. Kärla) die Wege auseinander nach Norden, Osten, Süden und Westen.

[2] S. oben S. 771 Anm. 1.

[3] S. oben S. 771 Anm. 2.

[4] S. oben S. 771 Anm. 3.

[5] H. XX, 2: ubi et omnes gentes circumiacentes quo libet anno ad placitandum in Raigele convenire solebant.

[6] S. oben S. 771 Anm. 5.

[7] So wurde auf der Versammlung der Ugaunier im J. 1210 auch dem Gesandten des Bischofs das Wort gegeben. H. XIII, 5: et aperiens Alebrandus os suum docebat eos de fide Christi.

batten, so griff man auch zu den Waffen [1]. Für Ordnung in der Versammlung sorgten die Ältesten, indem sie möglichst überzeugend Aufklärung erteilten und zu gerechter, sachlicher Behandlung der Angelegenheit rieten [2]. Bisweilen konnte eine Versammlung längere Zeit dauern, wenn sie aus mehreren Teilsitzungen bestand [3].

Gewöhnlich oder oft wurde die Beratung und besonders die Entscheidung von sakralen Handlungen begleitet, sowohl bei der Lösung von politischen als auch militärischen oder rechtlichen Fragen [4].

Der Beschluss wurde nach der Beratung gefasst, oftmals auch, nachdem man durch die sakrale Handlung in der betreffenden Frage Klarheit erlangt hatte [5].

§ 6. Kompetenz. Eine solche Volksversammlung bildete in jedem estnischen Land das höhere staatsrechtliche Organ; daher unterlagen alle wichtigeren die betreffende Landschaft angehenden Fragen der Machtbefugnis der Volksversammlung, insbesondere:

1. Die Volksversammlung erliess für das ganze Land bindende Normen [6].

---

[1] So wollte man auf der in der vorigen Anmerkung genannten Versammlung den Alebrand mit Lanzen und Schwertern töten, H. XIII, 5 (die obige Anm. 7 auf S. 773).

[2] So haben die Ältesten die in der vorigen Anm. erwähnte Versammlung ermahnt, den Delegierten unangetastet zu lassen, was auch geschah, H. XIII, 5. Ebenso haben die Ältesten die Schlacht und die Versammlung bei den Liven in der Burg Dabrele im J. 1212 geleitet, H. XVI, 4.

[3] So gelangte man im J. 1241 in Rotalien erst nach „mehreren Sitzungen und Beratungen" zu einem Einverständnis mit den Osilianern — multis itaque placitis et interlocutoriis. S. den Text des Vertrags von 1241 bei J. Uluots Verträge der Esten mit den Fremden im XIII. Jahrhundert (Tartu 1937) Beilage Nr. 1.

[4] So beschlossen die Osilianer den Feldzug im J. 1219, H. XXIII, 9: sorte deorum suorum requirebant voluntatem; die Ugaunier beim Gerichtsbeschluss im J. 1222, H. XXVI, 7: deorum suorum voluntatem sorte requirebant.

[5] So die Esten im J. 1211 im Gebiet der Liven, H. XV, 3: mactantes boves et pecora diisque suis immolantes favorem ipsorum requirant; s. auch die in der vorigen Anmerkung angeführten Quellenstellen.

[6] So verlangte man auf Saaremaa zwecks der durch den Vertrag von

2. Ausländische Delegierte wurden in die Volksversammlung gesandt [1], und die Volksversammlung entsandte ihrerseits Delegierte ins Ausland [2].

3. Die Volksversammlung entschied über Krieg und Frieden, und in ihrem Namen wurden auswärtige Verträge abgeschlossen [3].

4. In der Volksversammlung wurde in wichtigeren Angelegenheiten Gericht gehalten, insbesondere in Fällen von Landesverrat [4].

§ 7. Benennungen. Im Gegensatz zu der Benennung für 'Heer' *(maleva)* [5] hat sich die estnische Benennung für 'Volksversammlung' in den Quellen aus jener Zeit nicht erhalten. Das lässt vermuten, dass der Name für die Volksversammlung nicht im ganzen Gebiet der Esten der gleiche war, sondern sich nach den „Ländern" (nach den Dialekten) unterschied. Diese

---

1255 bedingten Abänderung des bestehenden Landrechts eine „Einwilligung des ganzen Landes", s. Uluots op. cit. 51. In einem Fall sind die Dekrete der Volksversammlung der Liven genau wiedergegeben, H. II, 10: collecta Lyvonum universitas decernit, ut quicumque clericus in terra permaneat, capite puniatur ... Decreverunt eciam Lyvones mercatores, qui remanserant, occidere.

[1] H. XII, 6: miserunt ... nuntios suos ad Estones in Ugauniam; H. XVI, 1: missis nuntiis in Estoniam ... Et gavisi sunt Estones; H. XIII, 5: Et audientes Estones de tota Ugaunia nuncios episcopi advenisse, convenerunt ad placitum.

[2] H. XII, 6: Estones ... nuntios suos miserunt; H. XV, 7: Saccalanenses miserunt nuntios suos.

[3] H. XXIII, 9: Osilienses congregato exercitu magno, sorte deorum suorum requirebant voluntatem, an cum Danis in Revele pugnaturi, an Gervanensem essent provinciam introturi? Et cecidit sors super Gervanenses. — H. XXIII, 2: Et congregaverunt Revalenses et Harianenses exercitum magnum contra eos, et miserunt seniores suos ad regem verbis pacificis. — H. XXIII, 5: miserunt viros cum eis pro pace facienda. S. auch Uluots op. cit. 22 f.

[4] So hielten die Ugaunier im J. 1222 Gericht über den Priester Hartwig, H. XXVI, 7; die Sakalaner im selben Jahr über den Vogt Hebbo, H. XXVI, 6; die Rotalier im J. 1212 über den Delegierten der Rigenser, H. XVI, 1, und die Osilianer im J. 1214 über den Mönch Frederik, H. XVIII, 8 ab.

[5] S. oben den Text und S. 770 Anm. 3.

Annahme scheint in den Namen der ehemaligen Versammlungsorte eine Stütze zu finden [1].

a. *Kogu*, Gen. *kou (koo), kogo, koo*, bis heute in Estland in der Bedeutung 'Versammlung' [2]. Hiermit verbundene Ortsnamen: auf Saaremaa — Dorf Kogula [3], Dorf (später auch Gut und Gemeinde) Kogula [4]; auf Muhu: Koguva [5]; in Nord-Harjumaa (im altestnischen Revalia) im 13. Jh. Kogael [6], in Virumaa im 13. Jh. Dorf Kogelae, später auch ein Gut gleichen Namens [7]; im 13. Jh. — Kokael [8].

b. *Kära* (oder *Kera*), finnisch *Käräjä* (oder *Kärrää*), in der Geschichte und später in der Bedeutung 'Volksversammlung' [9], im Estnischen noch am Ende des 16. Jh. in der Bedeutung 'Rat, Beratung' [10]. In Verbindung hiermit die Ortsnamen: in Järvamaa — Gut Keravere und Dorf Kärevete [11], Kera-

---

[1] Uber das Weiterleben der Namen der Volksversammlungen in den Ortsnamen s. J. Grimm Deutsche Rechtsaltertümer Bd. 2 (Leipzig 1899) 352 f.

[2] Wiedemann Estn.-deutsches Wörterbuch, s. v. *kogu* 'Verein, Sammlung, Versammlung'; daher auch die Benennungen Riigikogu 'Parlament', linnavolikogu 'Versammlung der Stadtverordneten', vallavolikogu 'Versammlung der Gemeindeverordneten'.

[3] Ksp. Kärla; im 18. Jh. Koggul, s. d. Karte von Mellin.

[4] Ksp. Valjala; im 18. Jh. Koggul, s. die Karte von Mellin.

[5] An der Westküste von Muhu, im 18. Jh. Koggova, s. die Karte von Mellin.

[6] Heute das Dorf Koila, Ksp. Jõelähtme, am Ufer des Jägala-Flusses, s. P. Johansen Die Estlandliste des Liber Census Daniae (Kopenhagen-Reval 1933) 437 f. S. Johansen's Annahme über die Entstehung dieses Ortsnamens op. cit. 442 Anm.

[7] Heute Ansiedlung und Dorf Koila, Ksp. Simuna, in der Nähe des Emmumägi; s. Johansen op. cit. 438 f.

[8] Das heutige Dorf Koila, Ksp. Viru-Nigula, s. Johansen op. cit. 441 f.

[9] A. Ahlquist Die Kulturwörter der Ostseefinnischen Sprachen (Helsinki 1875) 225.

[10] G. Müller Estnische Predigten. Verh. GEG 50 (Tartu 1891) 67, 252, 316, 317, 320, wobei im Hohenlied Davids, Kp. I Vers 1 „consilium infidelium" übersetzt ist: *Ebbauschkiade Kerra* und „in consilio infidelium" — „*Ebbauschiade Kerras*".

[11] Ksp. Ambla, im 16. u. 17. Jh. Kirrifer, Kerrefer, s. P. Freiherr v. Ungern-Sternberg Materialien zur Gütergeschichte Jer-

v e r e (Gut) [1]; in Võrumaa — Dorf K e r a v e r e [2]; in Läänemaa — Dorf K e r a v e r e [3].

c. *N õ u, nõud,* Gen. *nõuu, nõuo* (*nouv*), bis jetzt im Estnischen in der Bedeutung 'Rat und Beratung' [4], somit ein Synonym zu dem obengenannten *Kära.* In Verbindung damit in Tartumaa (im altestnischen Ugaunia) im 15. Jh. ein Dorf *Nouves, Nowsküla, Nausz, Nowus* [5]. In Pärnumaa (dem altestnischen Gebiet Sakala) im 16. Jh. Nouvenküll [6], wahrscheinlich auch (im 16. Jh.) Nowemetse [7].

Aus dem obigen [8] lässt sich wohl folgern, dass für 'Volksversammlung' auf Saaremaa und in Nordestland (Nord-Harjumaa, Virumaa) vor allem das Wort *„kogu"*, in Mittel-Estland (Järvamaa, z. T. auch Läänemaa und Virumaa) auch *„kära"* (oder *„kera"*) und in Südestland (in den Gebieten Sakala und Ugaunia) *„nõu"* gebraucht wurde.

Vana-Eesti rahvakoosolekutest.

On üldiselt tuntud, et eestlased vähemalt 13. sajandi algul olid vaprad sõjamehed, kuna eestlaste samaaegsetest rahvakoosolekutest ei teata peaaegu midagi. Tõeliselt aga tolleaegne sõjavägi ja rahvakoosolek erinesid üksteisest ainult funktsionaalselt. Sõjameeste kogu lahingkorras sõjali-

---

vens. Beiträge zur Kunde Est-, Liv- und Kurlands VII (Tallinn 1912) 409, 446.

[1] Ksp. Türi, im 16. u. 17. Jh. K e r r e v e r e, K e r r e f e r, s. Ungern-Sternberg op. cit. 432, 446.

[2] Ksp. Põlva, im 15. Jh. K e r r a v e r, s. H. v. B r u i n i n g k u. N. B u s c h Livländische Güterurkunden I (Riga 1908) 632 und Anm. I.

[3] Ksp. Martna; im 18 Jh. K e r r a f e r, s. die Karte von Mellin.

[4] W i e d e m a n op. cit., s. v. *nõu* 'Vorsatz, Absicht, Rath'.

[5] Im Ksp. Rõngu, an der Stelle des heutigen Gutes Teedla, s. v. B r u i n i n g k u. B u s c h op. cit. 208 und Anm. 3, 309 Anm. 10, 584 Anm, 5, 585,

[6] Im Ksp. Haliste, in der Nähe von Mõisaküla, s. H. v. B r u i n i n g k Livländische Güterurkunden II (Riga 1923) 28.

[7] S. v. B r u i n i n g k op. cit. 314.

[8] Die Ortsnamen sind nicht erschöpfend angeführt. Es ist anzunehmen, dass (wenigstens vor dem 13. Jh.) noch andere Ausdrücke zur Bezeichnung 'Volksversammlung' in Gebrauch waren, wie sich aus einigen Ortsnamen schliessen lässt. Ein derartig ausführliches Material würde aber über die Grenzen der vorliegenden Arbeit hinausgehen.

seks otstarbeks kujundas sõjaväe (maleva), sama kogu poliitilises korras õiguslik-poliitiliseks ülesandeks oli rahvakoosolek.

Rahvakoosolek koosnes sõjavõimelistest meestest, kes samal ajal olid tavaliselt ka relvastatud. Sõjavõime ja hääleõigus olid sünonüümid.

Rahvakoosolekud peeti lageda taeva all, tavaliselt vastava „maa" sõjalises keskuses (tähtsamas linnuses või selle läheduses), kuid sagedasti ka „maa" piiriäärsetes kohtades või teede sõlmpunktide lähikonnas.

Rahvakoosolekute aeg kujunes vajaduste järgi, kuid tavaliselt igal „maal" peeti igal aastal vähemalt üks järjekordne koosolek.

Koosolekust osavõtjad seisid või istusid, sõnavõtt oli kõigil lubatud, mõnikord kasutati ka relvi. Koosoleku korra ja rahu eest hoolitsesid vanemad. Harutamine ja eriti otsustamine toimus sagedasti seoses sakraaltalitustega.

Igal „maal" kujundas säärane rahvakoosolek kõrgema riigiõigusliku organi, eriti ta 1) võis kogu „maa" kohta anda kohustavaid norme; 2) võttis vastu välissaadikuid ja saatis saadikud välismaile; 3) otsustas sõja ja rahu üle ning tema nimel sõlmiti välislepingud; 4) tegi tähtsamad kohtuotsused, eriti maareetmise asjades.

Rahvakoosolekute eestikeelne nimetus ei ole kaasaegsetes allikates säilinud. Kohanimede järgi tuleks arvata, et „rahvakoosoleku" äratähendamiseks Saaremaal ning Põhja-Eestis (Põhja-Harjumaal ja Virumaal) oli eestkätt tarvitusel sõna „kogu", Kesk-Eestis (Järvamaal, osalt ka Läänemaal ja Võrumaal) ka sõna „kära" (ehk „kera") ning Lõuna-Eestis (Sakala ja Ugaunia aladel sõna „nõu".

Syrjänisch *komi*.

Von T. E. Uotila.

Für das syrj. Wort *komi* oder *komi-mort* 'Syrjäne' hat man zwei etymologische Erklärungen vorgeschlagen.

Nach der einen hätte es ursprünglich etwa Mensch, Mann bedeutet. Wortvergleiche, die auf dieser Auffassung beruhen bzw. zu beruhen scheinen, begegnen wenigstens bei folgenden Forschern: F. H. Müller Der Ugrische Sprachstamm, I. Teil, II. Band (1839) 383—4, A. J. Sjögren Gesammelte Schriften I (1861) 305, O. Donner Vergl. Wörterbuch I (1874) Nr. 337, H. Paasonen KSz. XIII (1912—3) 283 (Sonderabdruck 14), E. N. Setälä FUF XII Anz. (1912—4) 16, JSFOu. XXX_5 (1913—8) 88, 103—4, JSFOu. XLIII (1929) 6, H. Jacobsohn Arier und Ugrofinnen (1922) 173, 191 Fussn., J. Mark MNy. XXIV (1928) 88, Tromsø Museums Skrifter II (1928) 152 und Gy. Németh NyK XLVII (1928—9) 69. Weiter ist zu erwähnen, dass auch F. Kállay Finn-magyar nyelv (1844) 87 Fussn. auf die Möglichkeit einer solchen Erklärung hindeutet (vgl. unten). Alle genannten Verfasser haben syrj. *komi* mit wog. *χum, khum* 'Mensch, Mann' zusammengestellt (Müller und Kállay sprechen von einem ostj. Worte, obwohl sie offenbar das wog. Wort meinen). Ferner sind herangezogen ung. *hím* 'Männchen (bei Tieren)' von Donner, Mark und Németh (wog. *χum*, ung. *hím* von J. Budenz NyK VI 401 verbunden), wotj. *kum*: *sara-k.* 'Syrjäne' von Paasonen, Setälä, Jacobsohn, Mark und Németh und sam. *kum* 'Mensch' von Paasonen, Setälä, Jacobsohn und Németh. Einige

Forscher haben auch weitergreifende Zusammenstellungen, die hier unerwähnt bleiben mögen.

Die zweite Erklärung, nach welcher syrj. *komi* oder *komi-mort* ursprünglich die Bedeutung 'Kamaer' oder 'Mensch von der Kama' gehabt hätte, ist gebracht worden von F. Kállay Finnmagyar nyelv (1844) 87, M. A. Castrén Nordiska resor och forskningar II (1855) 15, A. Ahlqvist Öfversigt af Finska Vetenskaps-Societetens Förhandlingar XXI (1879) 107—9, Acta Soc. Scient. Fenn. XIV (1885) 287, B. Munkácsi Ethnographia VIII (1897) 217, ÁKE (1901) 455—6 und J. Melich MNy. XVI (1920) 137. Später, Kőrösi Csoma-Archiv I (1921—5) 63 Fussn., hat Munkácsi diese Auffassung bezweifelt, ohne jedoch eine andere zu äussern. O. Donner scheint sich in JSFOu. I 126 (1886) dieser zweiten Erklärung angeschlossen zu haben. Sjögren l. c. hält sie für sehr möglich, obgleich die früher erwähnte seines Erachtens „zur Zeit die wahrscheinlichste von allen" ist. Er sagt: „Wäre es wahr, was Klaproth behauptet, dass die Syrjänen und Permier die Kama *Kuma* nennen, so könnte der nationale Name daraus entstanden sein"; l. c. Fussn. bemerkt er, dass im Syrj. nur die Benennung *Kama* bekannt ist. Er erwähnt weiter, dass die Syrjänen die Gegend von Čerdyn und Solikamsk, also ungefähr das obere Kama-Gebiet, *kom-mu* („d. h. das Land sowohl der Syrjänen als der Permier") nennen, welcher Umstand zur Stütze dieser Ansicht diene. Ahlqvist Öfversigt usw. verbindet syrj. *komi* mit „perm. *kom, kam*" 'Kama' und fi. *kymi* 'Fluss, Strom' (auch Flussname) und *Kemi* (Flussname). In Acta Soc. Scient. usw. wird von ihm ausserdem „der syrjänische Name für das Gouvernement Perm *kom-mu* (Kamaland)" herangezogen. Wotj. *kam* 'Fluss, Strom' ist schon von J. A. Lindström Suomi 1852 50 mit fi. *kymi* zusammengestellt worden. O. Donner Vergl. Wörterbuch I Nr. 334 hat mit wotj. *kam* ausser fi. *kymi* auch fi. *Kemi* verglichen. Die Zusammenstellung von syrj. *kom*: *k.-mu* 'die Gegend von Solikamsk und Čerdyn' mit wotj. *kam* und fi. *kymi* findet sich bei Wichmann Wotj. Chrestomathie 65, MSFOu. XXI 147 Fussn. 1 (hier wird mit Fragezeichen weiter tscher. *kumõltám* 'auf dem Wasser fliessen' herangezogen) und bei Setälä JSFOu. XXX_5 103. Melich l. c. deutet bei der Erklärung von syrj. *komi-mort* auf wotj. *kam*

'Kama' hin. A. Kannisto FUF XVIII 72 Fussn. vergleicht mit fi. *kymi* und russ. *Kama* wog. *kąm, kēm* (Name eines Flusses im Gebiet von Vagilsk).

Wie sind die Ansichten begründet? Von dem Zusammenhang von syrj. *komi* mit wog. *kum* sagt Sjögren: „In der Geschichte vermisst man auch bei anderen Völkern ähnliche Beispiele nicht, und wollte man einwenden, *Komi-mort* bedeute dann Mensch-Mensch, so hat das eben nichts auf sich, weil der wahre Name bloss *Komi* ist; *mort* kann man erst später angefangen haben hinzuzusetzen, als die wahre Bedeutung von *Komi* schon verloren war." Setälä JSFOu. XXX_5 104 bemerkt, dass 'der Mensch' als Bezeichnung eines Angehörigen des eigenen Stammes sehr gewöhnlich ist, und macht auf die Verschiedenheit des Vokalismus in wotj. *kum: sara-k.* 'Syrjäne' und *kam* 'Strom; Kama' aufmerksam. Für die andere Etymologie von syrj. *komi* sind solche Parallelen angeführt worden wie ostj. (Ahlqv.) *as-xo* ('Ob-Mann'), Plur. *as-jax* (> russ. *остякъ*) 'Ostjake', *kāsim-jax* 'die Ostjaken am Kāsim' (s. Castrén und Ahlqvist ll. cc.). Nach Ahlqvist Öfversigt usw. 107—8 ist das *i* in syrj. *komi* entweder ein Adjektivsuffix (verkürzt aus *ja*) oder dasselbe *i*, das in mehreren uralaltaischen Sprachen in dem vorderen Teil einiger Komposita vorkomme. Syrj. *komi* wäre also ein Adjektiv oder aus dem Kompositum *komi-murt* elliptisch entstanden (er deutet auf gewisse Fälle im Finnischen, s. sein Suomen kielen rakennus § 145). Gegen die Ansicht, dass *komi* mit dem Namen der Kama zusammenhängen würde, hebt Munkácsi Kőrösi Csoma-Archiv I 63 Fussn. hervor, dass *kom* oder *komi* als syrjänischer Name der Kama nicht glaubwürdig belegt sei; nach D. R. Fuchs nennen die Syrjänen an der Vyčegda und Sysola die Kama *kama-ju*, und *kom-mu* bedeutet 'Land der Permjaken' (nach Wied. 'die Gegend von Solikamsk und Čerdyn'), nicht 'Gegend der Kama', und die Angaben bei G. S. Lytkin Зырянскій край II 67: *kom-ju* 'der Fluss Kama', *kom-mu* 'die Gegend an der Kama, besonders der Städte Čerdyn und Solikamsk', würden nur auf gelehrten Folgerungen beruhen.

Bevor ich meine Bemerkungen anführe, erwähne ich einige Belege von unserem Worte: (Rog.) P *komi* 'Permjake, Syrjäne; permjakisch, syrjänisch', *komi-otir* 'permjakisches Volk', (Wied.)

komi 'Syrjäne, Permier', *komiön* 'auf syrjänisch', (Lytk.) *komi-mort, komi-voityr, komi-jöz* 'Syrjäne, Permjake', (Gen.) P *komi* 'Permjake; auf permjakisch', (Wichm. mscr.) V S Peč L Le P *komi* 'Syrjäne (P: Permjake)', V S Peč U *komi-mort* 'Syrjäne', V S L *komiẹn* 'auf syrjänisch', V S L *komi-jẹz* 'die Syrjänen, das syrjänische Volk', V *komi-voịtịr* id., V U *komi-kịv*, S L *komi-kịl* 'die syrjänische Sprache'. In dem nördlichsten Dialekt (an der Ižma) kennt man das Wort nicht, wohl aber in allen anderen Hauptdialekten (überall in der Form *komi*).

Die Bemerkung, dass *kom* als Name der Kama nicht glaubwürdig belegt sei, ist nicht zutreffend. (Fuchs) V S *kama: k.-ju*, (Wichm. mscr.) P *kama* 'Kama' ist ohne Zweifel aus dem russ. *Kama* entlehnt (< wotj. *kam* 'Kama', s. Pallas Reise durch verschiedene Provinzen des Russischen Reichs III 476, F. H. Müller Der Ugrische Volksstamm, I. Teil, II. Band 329, O. Donner Vergl. Wörterbuch I 93, Mikkola FUF XX 128). Und in der Benennung *kom-mu* (nach Wichm. mscr. in V und Peč 'die Gegend von Čerdyn') und *kom-musa* (nach Wied. 'einer aus der Gegend von Solikamsk und Čerdyn', nach Wichm. in Peč 'Permjake') kommt der eigene syrj. Name der Kama, *kom*, vor. Auch die Angabe von Lytkin: syrj. *kom-ju* 'Kama' kann richtig sein. Die ursprüngliche Bedeutung von *kom-mu* ist also 'Kama-land'. Dass es heute, wo *kom* als Name der Kama schon vergessen ist, als 'Land der Permjaken' oder 'die Gegend von Čerdyn (und Solikamsk)' (s. oben) erklärt wird, ist ja verständlich (Čerdyn und Solikamsk sind Kreisstädte, unweit der oberen Kama; Čerdyn war vormals die Hauptstadt von Gross-Permien). Die Gegend der mittleren Kama war vorzeiten das hauptsächliche Wohngebiet der Syrjänen, und es wäre natürlich, wenn die Benennung *komi* ('Kamaer') oder *komi-mort* ('Kamaer Mensch') als Name des Syrjänen zu dieser Zeit entstanden wäre.

Das *i* in *komi* muss ein Suffix sein, und ich habe es früher als Deminutivsuffix aufgefasst (s. MSFOu. LXV 279: das Wort ist hier mit wotj. *kum* : *sara-k.* verglichen). Falls *komi* eine Ableitung von *kom* ('Kama') ist, können wir aber nicht von einem Deminutivsuffix sprechen, sondern von einem Suffix, das die Zugehörigkeit bezeichnet (allerdings sind diese beiden Elemente ursprünglich wahrscheinlich identisch). Zu vergleichen z. B.

folgende perm. Derivata mit dem Suffix *i* bzw. *i:* syrj. (Wichm. mscr.) L *vi̯li* 'dicke Milch mit Rahm, Milchrahm' ~ *vi̯l* 'Oberteil usw.', vgl. (Wied.) *jöl-vyl, jöl-vyly* 'Sahne' (*jöl* 'Milch') (vgl. auch Wied. *vyly* 'Höhe, Erhabenheit' ~ *vi̯l*, s. Wiedemann Gramm. der syrj. Sprache § 44; möglicherweise *vyly* ɔ: *vi̯li*): wotj. (Wichm. mscr.) J M *pi̯ši*, U *pîši* 'Abgang vom Hanf od. Flachs, Schäbe, Acheln', (Munk.) S *pîšî* id., K *pêši* 'Werg' ~ *pi̯š* 'Hanf'.

In bezug auf wotj. *sara-kum* 'Syrjäne' ist zu beachten, dass dieses Wort nur bei Wiedemann vorkommt und es unbekannt ist, aus welcher Quelle er es erhalten hat. Der erstere Teil *sara* gehört zu wog. (Ahlqv.) *saran,* (Acta Soc. Scient. Fennicae XIV 286) *saran-qum* (*qum* = Munk. *χum* 'Mensch, Mann'), (Munk.) *sarän, saran,* (Kann.) P *sɐ̯ɛ̯ɾn* 'Syrjäne', ostjN (Ahlqv.) *saran* 'syrjänisch', *saran-xo,* Pl. *saran-jax* 'Syrjäne' (ostj. > samJ, s. Lehtisalo Vir. XXXVII 385), und der hintere Teil *kum* zu wog. *qum, χum* usw. Auch für wotj. *kum* ist natürlich die Bedeutung 'Mensch, Mann' vorauszusetzen (vgl. wog. *saran-qum*). Falls im Urperm. ein Wort wie etwa **kom, *kum* 'Mensch' vorkam, das von syrj. *komi* (mit dem Suffix *i*) 'Syrjäne' und von wotj. *kum* : *sara-k.* id. fortgesetzt würde, wäre es also in diesen Sprachen durch Zufall nur in den Benennungen für 'Syrjäne' erhalten, die jedoch auf den beiden Seiten auf verschiedene Weise entstanden wären (im Syrj. 'Mensch' > 'Syrjäne', wotj. *sara-kum* eig. 'Syrjänen-Mensch'). Die grosse Ähnlichkeit von wotj. *sara-kum* und wog. *saran-qum* beruht offenbar nicht auf einem Spiel des Zufalls. Wotj. *sara* und wog.-ostj. *saran* können schon wegen des anlautenden Konsonanten nicht urverwandt sein. Die beiden Teile des genannten Kompositums treten auch als selbständige Wörter im Wog. auf, nicht aber im Wotj., was darauf hindeuten könnte, dass wotj. *sara-kum* aus dem Wog. entlehnt wäre. Übrigens ist dies aber nicht wahrscheinlich. Lautlich spricht dagegen das Fehlen des *n* in dem wotj. Wort [1]. Die

[1] O. Donner JSFOu. I 126 erwähnt, dass die Syrjänen von den benachbarten Wogulen *sarakum* genannt würden. Hier dürfte aber ein Fehler vorliegen. — Bemerkt sei, dass die Russen den Namen 'Syrjäne', зырянинъ, älter сыряниновъ, vermutlich von den Wogulen erhalten haben (so Wichmann und Kalima FUF XVIII 56, Lehtisalo l. c.).

Frage über den Ursprung des Wortes *saran* bzw. *sara* muss hier jedoch offen bleiben (vgl. darüber Lehtisalo l. c.). Man kann dem wotj. *sara-kum* volle Beweiskraft dafür beimessen, dass auf permischer Seite einst ein Wort (mit wotjakischem Vokalismus) *kum* 'Mensch, Mann' vorhanden gewesen ist. Doch enthält dies nichts Bindendes dafür, dass dieses Wort im Syrj. durch *komi* 'Syrjäne' vertreten wäre.

Zusammenfassend möchte ich sagen, dass die Verbindung von syrj. *komi* mit wotj. *kum* : *sara-k.*, wog. *χum* usw. allerdings möglich ist, dass aber die Zusammengehörigkeit desselben mit syrj. *kom* : *k.-mu* mehr Wahrscheinlichkeit hat. Die vorauszusetzende ursprüngliche Bedeutung von *komi* ('Kamaer') steht in Einklang damit, was über die früheren Wohnsitze der Syrjänen anzunehmen ist. Auch das Suffix *i* scheint sich besser zu erklären, wenn man *komi* als Ableitung von *kom* ('Kama') und nicht als ein deminutives Derivat von einem Grundwort für 'Mensch, Mann' auffasst. Als Parallelen sind schon früher ostj. *as-xo, as-jax, kāsi̯m-jax* erwähnt worden (s. oben). Zu vergleichen ist weiter z. B. md. (Paas.) *mokšă, mokšo* 'ein Angehöriger des Mokscha-Stammes; der Fluss Mokscha', *mokšəń* 'mokschanisch'. Ferner sei bemerkt, dass die Syrjänen auch heute in Flusstälern wohnen und Benennungen gebrauchen wie z. B. *iźvasa* 'der Syrjäne von der Ižma' (*iźva* 'Ižma'), *pe̯ťśerasa* 'der Syrjäne von der Pečora' (*pe̯ťśera* 'Pečora'). Mit syrj. *komi* und *kom* : *k.-mu* sind auch m. E. wotj. *kam* 'Fluss, Strom; Kama', fi. *kymi* 'Fluss, Strom; (Flussname)' und wog. *kə̑m, kēm* (Flussname) zusammenzustellen.

Sürjani *komi*.

Sürj. *komi* 'sürjan' sõna kohta on kaks seletust: ühe järgi on see sõna algselt tähendanud inimest, meest ning selle vasteks oleksid votj. *kum: sara-k.* 'sürjan', vog. *χum* 'inimene, mees' jne.; teise järgi võib seda ühendada sürj. sõnaga *kom: k.-mu* 'permlaste maa, Tšerdõni (ja Solikamski) ümbrus' (algselt 'Kama maa'), kuhu kuuluvad ka votj. *kam* 'jõgi; Kama', soome *kymi* 'jõgi (jõenimi)'. Neist on esimene praegu üldiselt heaks kiidetud ning autorgi peab seda päris võimalikuks. Ent järgmine on tema meelest siiski mõnel määral tõenäolisem. Kama ala (*kom-mu*) on omal

ajal olnud kõikide sürjanite asumisalaks, nõnda et *komi* (algselt 'kamalane') on väga hästi võinud sündida tol ajal. *Komi*-sõna *i* peab olema sufiks ning see näib kõige paremini seletuvat ühtekuuluvuse väljendina. Votj. nimetus *sara-kum* ei ole selle seletuse vastu, sest *kum* ei ole võinud tähistada sürjanit, vaid inimest, meest, kuna *sara* = vog. ja ostj. *saran* 'sürjan, sürjalane' (vrd. vog. A h l q v i s t *saran-qum* 'sürjan', *qum* 'mees').

Une oeuvre présumée de l'école de Claus Berg en Estonie.

Par Voldemar Vaga.

En 1892 W. Neumann publia son ouvrage fondamental sur la sculpture en bois et la peinture du moyen-age en Lettonie et en Estonie, qui reste encore maintenant l'unique travail d'ensemble sur ce chapitre de l'histoire des arts de l'ancienne Livonie [1]. L'ouvrage de Neumann est pourtant loin d'être complet: il existe un certain nombre d'oeuvres assez intéressantes qui ont complètement échappé à son attention et il y en a d'autres auxquelles il consacre très peu d'attention, moins qu'elles ne le mériteraient. Tel est le cas d'un ancien retable endommagé qui se trouve dans l'église de Kaarma, sur l'île de Saaremaa, et que nous allons étudier d'un peu plus près dans le présent article. Ce retable est mentionné par Neumann au passage dans l'ouvrage cité, il y revient aussi plus tard dans son article sur les églises de Saaremaa [2]; mais il n'a pas su apprécier la juste valeur et l'importance de cette oeuvre et il énonce à son sujet des réflexions tout à fait fausses.

L'oeuvre en question est un triptyque de petites dimensions. Examinons d'abord son aspect avec les volets ouverts (Planche I, 1). La partie centrale mesure 1m, 73 de large, 1m, 88 de haut,

---

[1] Werke mittelalterlicher Holzplastik und Malerei in Livland und Estland. Herausgegeben von der Gesellschaft für Geschichte und Altertumskunde der Ostseeprovinzen Russlands. Mit erläuterndem Text von Wm Neumann (Lübeck 1892).

[2] Wilhelm Neumann Die mittelalterlichen Kirchen auf Ösel. Heimatstimmen herausgegeben von Carl Hunnius und Viktor Wittrock. III Jahrgang (Reval-Leipzig 1908) 269.



1



2

PLANCHE IV



7



8



9

les volets ont 0m, 84 de large, la partie supérieure ou frise 0m, 43 de haut. Il a beaucoup perdu de son aspect primitif. D'abord, la partie centrale où nous voyons une scène peinte — le Christ en croix avec Marie, Marie Madeleine et Saint Jean — est entièrement nouvelle, et, d'ailleurs, sans aucune valeur artistique; elle fut peinte, comme nous le verrons tout de suite, en 1791, date de la restauration de notre retable. Sur les volets se trouvent les figures des 12 apôtres, placées par trois dans quatre compartiments (Planche II—III). Chaque figure est surmontée d'une sorte de baldaquin formé de feuilles et de rinceaux. Malheureusement elles ont été repeintes d'une façon barbare, et par surcroît, elles ne se trouvent plus à leurs place primitive — sur les volets: on les a placées comme décoration sur le nouvel autel d'un affreux style néogothique [1]. La prédelle a aussi perdu son aspect primitif, nous y voyons aujourd'hui un verset, ajouté sans doute lors de la restauration du triptyque en 1791. Voici le texte de ce verset:

Ach! was erblick ich? gnade! gnade! Mit Bluth bespritzter gnadenthron!

am Creutz erhöhte bundeslade, gecreutzigter Marien sohn, Ach! deine Wunden stellen mir, den schönsten gnadenspiegel für.

Le retable est couronné d'une sorte de frise, composée de sept compartiments. Celui du milieu est plus haut que les latéraux; ces derniers sont couverts d'arcs en anse de panier, ornés de rinceaux. Les sculptures de cette frise ne sont pas toutes conservées. Elles formaient primitivement un ensemble représentant le Jugement Dernier. La figure centrale de la composition — le Christ jugeant — est conservée, mais elle ne se trouve plus à sa place primitive: elle aussi fait partie de la décoration du nouvel autel. Au dessous de la figure du Christ est la scène avec les élus et les damnés, (Planche IV, 9) à gauche de cette scéne est Marie, à droite Saint Jean (Planche IV, 7). Les quatre compartiments qui restent étaient occupés par des figures d'anges dont trois seulement sont conservées: l'un qui joue de la trompette et deux

[1] Au moment où notre photographie a été faite, on les a remises provisoirement à leur ancienne place.

portant les attributs du martyre-colonnes, croix, clous etc. (Planche IV, 8).

En fermant les volets nous voyons sur le revers du volet de droite deux écussons peints, qui seraient ceux des familles Berg et Uxküll, et l'inscription suivante:

Dis Altar hab Ich Berent Berch hier in diese Kirche zu Carmel gegeben in die Ehre Gottes zu Ewigen Zeiten unwieder Ruflich Anno 1547.

Sur le volet de gauche se trouve l'inscription tracée lors de la restauration:

Diesen Altar hat renovieren lassen Sr. Excell: d: w: H: Etatsrath C: G: v: Guldenstubbe. Anno, 1791, den 9ten August.

De chaque côté du corps de retable sont deux panneaux fixes. Sur le panneau de droite se trouve une inscription en danois, attestant que le retable a été restauré en 1791 par un nommé Simonsen Schielderup, originaire de Trondheim. Voici le texte ed cette inscription:

For Eftertiden [effacé] *til efterrettelse, at alle Bilder og Zirater paa dette Altar har waerret med glans guld forgyldet, og er malet af mig Andreas Simonsen Schielderup barne föd i Trondhiem i Norge, og lert samestaeds. A⁰ 1791:: 9ten Aug.*

Toutes les sculptures du retable attestent une certaine maîtrise. Les moins réussies sont peut-être les figures des élus et des damnés (Planche IV, 9). En revanche, la figure de Marie, qui d'un geste gracieux découvre son sein, est d'une grande beauté (Planche IV, 7). Neumann prétend que seules les figures de la partie supérieure (Marie, Saint Jean, anges, damnés, élus) sont anciennes; les figures d'apôtres seraient un travail de paysan du XVIIIe siècle. C'est certainement une erreur, car toutes les parties de notre retable sont du même style et dues à un seul maître. Et ce maître appartient incontestablement à l'école du maître de Lübeck, Claus Berg. En effet, en rapprochant les sculptures du triptyque de Kaarma des oeuvres de cet artiste (ou de celles de son école) on peut constater une analogie frappante dans le style: mêmes larges houppelandes aux plis tourmentés et anguleux, mêmes têtes penchées d'un côté, mêmes épaules étroites, dont une très baissée, l'autre très élevée. Il s'agit d'ailleurs non seulement d'une parenté générale de style; on trouve aussi des

détails qui ont une grande ressemblance avec des oeuvres de l'école de Claus Berg. Ainsi la madone de Kaarma a exactement le même type de visage que les femmes du retable de Saint Knud à Odensee. Il n'est jusqu'aux rinceaux au-dessus des statues d'apôtres qui ne rappellent les motifs analogues adns les oeuvres de Claus Berg.

Selon l'inscription mentionnée le retable a été donné à l'église de Kaarma en 1547. Mais cette date n'est pas nécessairement la date de sa création, elle ne peut même pas l'être parce-qu'en 1547 on ne faisait certainement plus de retables de ce genre. Les revers des volets et les panneaux fixes étaient, à l'origine, certainement ornés de peintures. En 1547, ces peintures avaient déjà disparu: tout ceci prouve que la date de l'exécution de notre triptyque doit être antérieure à 1547. Nous renonçons ici à essayer d'établir cette date par comparaison avec d'autres oeuvres de Claus Berg et nous ne voulons pas non plus soulever la question de savoir si c'est une oeuvre de la main du maître ou si c'est un travail de ses collaborateurs ou imitateurs.

A propos de ce retable surgit pourtant encore un problème assez intéressant. Il existe entre autres un morceau de sculpture de bois exactement de la même époque, provenant également de l'église de Kaarma. Nous parlons du morceau représentant la scène du couronnement de la Vierge qui formait autrefois probablement la partie centrale d'un retable (Planche I, 2). Cette oeuvre a été mise au jour et étudiée par Neumann dans son ouvrage sur la sculpture et la peinture du moyen âge. Ce fragment est sans doute le travail de l'artiste que A. Lindblom dans son ouvrage sur la sculpture et la peinture de l'Allemagne du Nord a baptisé I m p e r i a l i s s i m a m e i s t e r, d'après une inscription qui orne un retable de l'église de Hald (Danemark). Très endommagé, il fut restauré et repeint plus tard d'une façon extrêmement maladroite et incompétente, et il se trouve actuellement dans la chapelle du château de Kuressaare. Ce morceau ne serait-il pas la partie centrale du retable que nous avons étudié ici? Le couronnement mesure actuellement 1m, 68 de large, le corps du triptyque de Kaarma 1m, 73. La petite différence peut très bien s'expliquer par le fait que le couronnement ne nous est pas parvenu intact. Ceci est encore plus valable pour la différence assez sensible dans les hauteurs (1m, 88 pour le retable de Kaarma

contre 1m, 74 pour le couronnement de la Vierge), l'éventuelle partie supérieure du Couronnement ayant complètement disparu. Evidemment le manque d'unité dans le style de l'exécution de ces deux oeuvres semble s'opposer à cette conjecture. Mais est-il vraiment tout à fait impossible d'admettre que deux artistes différents y auraient collaboré? Encore quelque chose qui milite en faveur de notre conjecture: n'est-il pas singulier d'admettre qu'une église de campagne s' enrichit, à la même époque, de deux retables? Il est donc bien probable que les deux fragments ont fait partie d'une même pièce. En 1791, lors de la restauration du retable, la scène du couronnement, peut-être parce-qu'elle était déjà très endommagée, fut enlevée et remplacée par la peinture de la Crucifixion.

Ühest arvatavast Claus Bergi koolkonna tööst Eestis.

Kaarma kirikus Saaremaal on säilinud üks hilisgooti nikerdatud altar, mis aegade kestel on tugevasti kannatanud ja mille esialgseist kaunistusist jäänud järele ainult osi (tahv. I, 1). See on triptühhon, mille mõlema tiiva siseküljel on võrdlemisi hästi säilinud, kuigi uuemal ajal maitsetult ülevärvitud 12 apostli figuurid (tahv. II—III). Altari esialgne keskosa kaunistus on kadunud, praegu näeme selle kohal a. 1791 maalitud väärtuseta pilti, mis kujutab Kristust ristil. Altari kitsa ülemise osa skulptuurid moodustavad terviku, mis kujutab viimast kohtupäeva. Säilinud on praegu osa, mis kujutab hukkamõistetuid ja õigeksmõistetuid (tahv. IV, 9), Ristija-Johannest ja Mariat (tahv. IV, 7) ning kolme inglit, kellest üks puhub pasunat, kuna teised kannavad märtririistu (tahv. IV, 8); neljanda ingli figuur on hävinenud. Viimase kohtupäeva stseeni keskne figuur — Kristus kohtumõistjana — on säilinud, kuid ei asetse mitte enam oma esialgsel kohal; ta on paigutatud kaunistusena uuele, valegooti stiilis altarile (selle uue altari peale on asetatud ka 12 apostli figuurid). Altari tiivade väliskülgedel ja altari keskosast kummalgi pool oleval liikumatul pannool on maalitud Bergi ja Üxkülli suguvõsa vapid ning rida kirju; neist selgub, et altar olevat kingitud a. 1547 Kaarma kirikule Berent Berch'i poolt ja renoveeritud a. 1791 riiginõunik G. von Gyldenstubbe ülesandel Trondheimist päritoleva Andreas Simonsen Schielderupi poolt. Viimase maalitud on nähtavasti ka praeguse keskosa maal Kristusega ristil. Stiililistel kaalutlustel võib arvata, et altari skulptuurid on tehtud Lüübeki meistri Claus Berg'i koolkonda kuuluva kunstniku poolt. A. 1547 ei pruugi sugugi mitte olla altari tekkimise aasta. On väga tõenäoline, et altari keskmise osa moodustas üks skulptuur, mis praegu on Kuressaare lossikirikus ja mis kujutab Maarja kroonimist (tahv. I,

2). See teos oli nimelt ennem ka Kaarma kirikus; tema kirjeldus on W. Neumanni teoses balti keskaegse skulptuuri ja maali kohta (v. tsitaat lk. 786). See on kindlasti nn. „Imperialissimameistri" töö; stiililt on see täitsa erinev Kaarma kirikus altaril säilinud figuuridest. Kuid tema mõõdud (1,68 m lai) vastavad pea täiesti Kaarma altari keskosale (mille laius 1,73 meetr.). Ka on raske oletada, et ühel ja samal ajal ühes maakirikus oleks tekkinud k a k s altarit. Nii on väga tõenäoline, et nii Kaarma altar kui ka Kuressaare lossikirikus olev fragment moodustasid ühe terviku, mille viimistlus oli aga läbi viidud kahe eri meistri poolt.

Die Aussenpolitik im Zeitalter des völkischen Erwachens der Esten.

Von. J. Vasar.

Die ältere Generation unseres Literatenstandes wie auch unsere ältere Geschichtschreibung unterstreichen mit besonderer Vorliebe das Steigen des Bildungsniveaus im estnischen Volke als wesentlichste Voraussetzung und Hauptfaktor unseres völkischen Erwachens sowie der Wiedererlangung der Selbständigkeit.

Zweifellos hat auf dem Wege des Aufstieges des estnischen Volkes die weitere Ausbreitung der Volksbildung eine sehr grosse Rolle gespielt; die romantische vaterländische Dichtung und andere Errungenschaften auf geistig-kulturellem Gebiet charakterisieren die Zeit des völkischen Erwachens und werden auch weiterhin für diese Periode als Spiegelbild der Entwicklungsstufe des Volkes und belebender Faktor des völkischen Selbstbewusstseins kennzeichnend bleiben.

Es hiesse jedoch beim Beurteilen der Aufstiegsbedingungen Estlands den Kreis zu eng ziehen, wenn wir als Voraussetzung des völkischen Erwachens und zugleich der Selbständigkeitsbestrebungen nur die geistige Entwicklung des Volkes in Rechnung setzen und daneben nur halb gezwungen auch die Besserung der wirtschaftlichen Lage erwähnen, die faktisch ein gutes Jahrzehnt früher einsetzte, als man dies gewöhnlich anzunehmen pflegt.

Vorliegende Arbeit beabsichtigt aber nicht, die Bedeutung der Wirtschaft als treibenden Kraft des völkischen Erwachens genauer zu umreissen. Verf. hofft dieses an anderer Stelle tun zu können. Wohl aber sollen die folgenden Zeilen, mehr als

das bisher geschehen, einen dritten Faktor hervorheben, der das völkische Erwachen ermöglichte, und zwar — die Entwicklung der gesamtpolitischen Konjunktur in den Jahren vor Anbruch und während der Zeit des völkischen Erwachens.

Wie auch früher, im 18. Jh., fanden die internationale politische Konjunktur und die in Westeuropa entstandenen neuen Ideen und Administrationsmethoden unter den bei uns obwaltenden Verhältnissen ihren Wiederhall vor allem auf dem Wege über die russische Zentralregierung, während eine direkte Beeinflussung durch Verbreitung verschiedener politischer Literatur weniger in Frage kam.

Die Abschaffung des Frondienstes und damit im Zusammenhang der Untergang des Jahrhunderte alten feudalen landwirtschaftlichen Systems in den 60-er Jahren des 19. Jahrhunderts wurde sehr merklich durch die liberalen Reformen der russischen Zentralregierung beschleunigt, die die Freizügigkeit des Landvolkes erweiterten, das Recht der Hauszucht der Gutsbesitzer aufhoben, eine neue von den Gütern unabhängige Gemeindeselbstverwaltung schufen und direkt einen Zwangstermin anberaumten, zu dem alle Güter endgültig zur Geldpacht überzugehen hatten.

Der Krimkrieg (1854—1856) brachte einen entscheidenden Bruch in die aussenpolitische Lage und die innerpolitischen Bestrebungen Russlands. Russland war zur Zeit des Wiener Kongresses die wichtigste Stütze der Heiligen Allianz gewesen. Der vornehmste Zweck dieser zwischen Russland, Preussen und Österreich geschaffenen Allianz war, die Wiederholung einer Lage zu verhindern, wie sie die Grossmacht Napoleons I. herbeigeführt hatte, die den erblichen Dynastien Mittel- und Osteuropas nicht nur durch ihre Eroberungstendenzen gefährlich wurde sondern auch durch die Ideen der französischen Revolution, die dieser regierende Emporkömmling zum Propagandawerkzeug der französischen Aussenpolitik machte, um so den Staatskörper der legitimen Monarchien zu unterhöhlen.

In der Mitte des 19. Jh. war die Heilige Allianz nicht mehr fähig, Europa zu zügeln. Nach der Februarrevolution von 1848 kam in Frankreich Napoleon III. zur Macht, der neben den Zielen Napoleons I. auch dessen aussenpolitische Methoden übernahm.

In Frankreich selbst unterdrückte er wohl hier und da die Bestrebungen der Freisinnigen, ausserhalb Frankreichs aber spielte er den Protektor des Liberalismus und Nationalismus. Dadurch gewann er sich die Sympathien weiter Kreise in den unter zahlreiche kleine Dynastien aufgeteilten Ländern — Italien und Deutschland. Als Vorkämpfer des Nationalismus und Liberalismus sicherte sich Napoleon III. einen grossen Anhang auch in Polen, war doch dieses damals, wie bekannt, zwischen den drei Staaten der Heiligen Allianz, d. h. Preussen, Österreich und Russland, aufgeteilt. In Polen wurde natürlich die nationale und, wie auch in Russland, die liberale Bewegung unterstützt.

1854 kam es zum Zusammenstoss zwischen der konservativen osteuropäischen und der liberalen westeuropäischen Mächtegruppe (Frankreich und England). Zündstoff zum Aufflammen eines Krieges gab es auch ausserhalb des Bereiches des Gegensatzes der politischen Systeme. Preussen und Österreich wurden beiseite gedrängt und das sich selbst überlassene Russland verlor den Krimkrieg.

Als Tatsache von höchster Bedeutung erwies sich im Krimkriege, dass die seit der Besiegung Napoleons I. überschätzte militärische Stosskraft Russlands im Vergleich zu den westeuropäischen Staaten an Stärke eingebüsst hatte. Russland war nicht imstande sich gegen weither übers Meer gekommene Landungstruppen zu verteidigen. Ihren Sieg hatten die Westmächte hauptsächlich wohl dem mittlerweile erfolgten schnellen Anwachsen der zur Kriegsführung nötigen Ressourcen zuzuschreiben: die kapitalistisch-liberale Wirtschaftsordnung hatte den Westmächten eine entwickelte Industrie zur Verfügung gestellt, die dem Staate in Gestalt von Abgaben grössere Einnahmen abwarf als sie die veraltete wirtschaftliche und politische Struktur Russlands ermöglichte. Infolgedessen hatten die Westmächte — Frankreich am meisten, England in geringerem Masse — ihre Aufrüstung erneuert, man war zum Zündnadelgewehr übergegangen, Flotten von Dampfschiffen waren geschaffen worden und dgl. m. In Russland waren aber immer noch Musketen alten Systems und Segelschiffe in Gebrauch. Natürlich versuchte auch Russland seine Armee in besseren Stand zu setzen, jedoch ermöglichte das bestehende System sehr wenig. Ein stärkeres Anzie-

hen der Steuerschraube kam nicht in Frage. Die Staatskasse kämpfte dauernd mit Unterschüssen; sogar vor dem Kriege war ein Gleichgewicht zwischen Einnahmen und Ausgaben des Staates nicht mehr zu erreichen gewesen. Es war klar, dass mit der Armee gleichzeitig auch die ganze wirtschaftliche und politische Struktur Russlands einer Reform bedurfte, wenn man auch nur einen Teil der bisherigen Positionen halten wollte.

Ausserdem wurden in Westeuropa seit ungefähr 1830 eifrigst Eisenbahnen gebaut. Mit dem Bau der Eisenbahnen wuchs aber die militärische und wirtschaftliche Stärke der westeuropäischen Staaten. Russland bedurfte der Eisenbahnen besonders dringend; der Krimkrieg hatte aufs deutlichste gezeigt, dass Russland bei seiner dünnen Besiedlung ohne Eisenbahnbau nicht kampffähig bleiben könne. Russland fehlte aber das nötige Geld hierzu. Dieses war zwar in England erhältlich, jedoch forderten die englischen Geldgeber in den dem Krimkriege folgenden Friedensverhandlungen, dass Russland, im Falle es englische Staatsanleihen erhalten wolle, liberale Reformen vornehmen müsse, um dem englischen Kapital erweiterte Arbeitsmöglichkeiten in Russland zuzusichern.

So war denn Alexander II. gezwungen, 1856 im Frieden von Paris zu versprechen, in Russland liberale wirtschaftliche und politische Reformen vorzunehmen. Alexander II. betrat den Weg der Reformen nur widerwillig. Sein Ideal war die zaristische Autokratie; das Unterlassen von Reformen hätte aber eine aussenpolitische Gefahr bedeutet.

So wurden denn die wichtigsten Reformen durchgeführt: die Leibeigenschaft in ganz Russland aufgehoben, eine Reihe von Bestimmungen erlassen, die die Industrie fördern sollten, neue Zolltarife eingeführt und eine gewisse politische Handlungsfreiheit gestattet; zugleich wurden auch die bisherigen knebelnden Pressegestze spürbar gemildert, was bei den damaligen Verhältnissen nicht verfehlte, Eindruck zu machen. Die Agrarreformen im Baltikum bildeten einen Teil dieses gesamtrussischen Reformprogramms. Hier jedoch vertiefte sich diese in erster Linie wirtschaftlich gedachte Reform dank der politischen Betätigung der einheimischen Befölkerung, was als indirektes Resultat der liberalistischen Reformen zu weiten ist.

Die zu Nikolais I. Zeiten niedergehaltenen Kreise — die Bourgeoisie und die Intelligenz — kamen nach den grossen Reformen wieder mehr zur Geltung, insbesondere durch die Presse. Die Männer der neuen Richtung, die jetzt in Russland einen politischen Faktor von wachsendem Einfluss darzustellen begannen, waren Nationalisten, zugleich aber auch Liberale. Gemeinsam mit den Polen hatten sie für die Verwirklichung ihrer Anschauungen gekämpft und daher auch anfangs die polnische Selbständigkeitsbewegung gebilligt, ja gar die Lostrennung Polens von Russland gefordert. Als diese Kreise aber zu Einfluss gelangten, gewannen die nationalen Tendenzen bei ihnen doch überhand. Die Polen kamen sehr bald zur Einsicht, dass sie von den russischen Liberalen keinerlei nennenswerte Hilfe zu erwarten hätten, und so kam es zum grossen Aufstand von 1863, der blutig niedergeworfen wurde. In Russland aber zeitigte er endgültig eine neue politische Richtung. Die Regierung begann, teils aus eigenem Antrieb, teils gezwungen durch die zu Einfluss gelangte Presse, ihre fremdstämmigen Grenzprovinzen stärker an das grosse Russland zu fesseln. Man befürchtete, dass das Baltikum, Finnland und die Ukraine, dem Beispiel Polens folgend, einer ausländischen Agitation zum Opfer fallen und Russland gefährlich werden könnten, falls man sie nicht russifizierte oder auf irgendeine andere Art die Position der örtlichen Machthaber unterhöhlte. Hinsichtlich Polens war die Angelegenheit klar. Die Anführer des polnischen Aufstandes waren polnische Gutsbesitzer gewesen, die Ländereien in Polen selbst, jedoch auch in Litauen, Wolhynien und Weissrussland besassen. So wurde es zum Programm der russischen Regierung, die Macht der polnischen Gutsbesitzer zu schwächen, indem die ihnen untergebenen Bauern begünstigt wurden. Die Rechte der Gutsbesitzer wurden beschnitten, und man hoffte sich im Bauern ein regierungstreues Element zu schaffen, das dem Gutsbesitzer das Gegengewicht zu halten imstande wäre.

In Finnland war die russische Politik genau die nämliche. Hier waren in den 60-er Jahren des 19. Jh. noch die finnländischen Schweden massgebend. Den in Finnland regierenden Schweden musste ein Gegengewicht geschaffen werden, und so begann man die völkischen Bestrebungen der Finnen zu unter-

stützen und ihnen eine antischwedische Richtung zu geben. Durch Unterstützung der Finnen versuchte man die Stellung der Schweden zu untergraben.

Was die baltischen Länder — Estland und Lettland — anbetrifft, so stellte sich die russische Regierung der hier regierenden Schicht, den Deutschen, gegenüber mehr oder weniger auf denselben Standpunkt wie gegenüber den herrschenden Schichten in Polen und Finnland — der Bauernstand sollte hier gegen den Adel ausgespielt werden.

Allerdings war der baltische Adel immer ein Stützpfeiler des Russischen Staates gewesen und noch zu Nikolais I. Zeiten kam es gar nicht in Frage, etwas direkt gegen die Deutschbalten zu unternehmen. Der panslawistische J. Samarin, der die russische Regierung scharf gegen die Deutschbalten hetzte, musste seinerzeit deswegen sogar Russland verlassen. Auch Alexander II. hatte persönlich Sympathien für die Deutschbalten; er konnte es jedoch nicht verhindern, dass unter dem Druck der nationalistischen Kreise im Baltikum dieselbe Politik zur Verwirklichung kam, die in den westlichen Grenzländern Russlands auf der ganzen Front vom Schwarzen bis zum Eismeer durchgeführt wurde.

Eine einheitliche Politik den westlichen Grenzprovinzen gegenüber war somit einer der Hauptgründe, die in den 60-er Jahren die faktische Liquidation des Frondienstes in unserem Lande bedingten. Dass die russische Regierung hier besonders aktiv wurde, war teilweise ein Resultat der Agitation der Slawophilen, die erfolgreich die Konversionsbewegung der 40-er Jahre in Livland auszunutzen verstanden. Est- und Livland seien urrussisches Land schon seit der Zeit her, als Jaroslav hier die Stadt Jurjew gründete und Johann der Grausame dieses Land befreite. Die estnische Bauernschaft habe beim Auftreten des griechisch-katholischen Bekenntnisses ganz offensichtlich gezeigt, dass sie geneigt sei, einen gemeinsamen Glauben mit dem russischen Volke zu erstreben, ja sogar in der russischen Nation aufzugehen. Das schloss man kühn aus dem Wunsche der Bauern, in den Schulen möge doch auch Russisch gelehrt werden. Dass dieser Wunsch hauptsächlich der Einsicht entsprang, dass die Kenntnis der russischen Sprache den jungen Männern bei der Rekruten-

aushebung nur von Nutzen sein könne, wurde übersehen. Und so folgerten die Slawophilen aus allem bloss, dass in Estland und Lettland ein so günstiger Boden für die Russifizierung vorliege, dass man von irgendwelchem besonderen Zwang absehen könne und nur den durch die Deutschbalten ausgeübten Druck zu schwächen habe, und schon würde das Volk sich freiwillig seiner Nationalität entäussern und im Staatsvolke aufgehen.

So etwa gestaltete sich die Lage unseres Landes während der Regierung Alexanders II.. Die russische Regierung hielt den Adel nieder und gestattete dem Bauernstand sich zu entwickeln; die Selbstbetätigung der Esten und Letten erfreute sich einer gewissen Freiheit, wurde nicht mehr verfolgt, K. R. Jakobson gestattete man die Herausgabe der „Sakala", die ein geistiges Agitationsorgan der Esten gegen die Deutschen wurde, mit einem Worte — die völkischen Bestrebungen der Esten wurden indirekt gefördert.

Die Furcht vor der Russifizierung zeitigte in den 60-er Jahren des 19. Jh. ein in der deutsch-baltischen Geschichte noch nicht dagewesenes Ergebnis: Bürgerstand und Ritterschaft, die sich Jahrhunderte lang befehdet hatten, söhnten sich aus. Infolge der liberalen Reformen verringerten sich die Reibungsflächen zwischen den beiden privilegierten Ständen. In Gefahr waren jedoch die nationalen Interessen. Auf dieser Grundlage fand auch die Aussöhnung statt. Der deutsche städtische Bürgerstand übernahm die Ideologie der Ritterschaft aus der Patkulzeit: die bürgerlichen Kreise sahen im Verbleiben der Macht in den Händen der Ritterschaft die einzige Möglichkeit für ein Fortbestehen des baltischen Deutschtums überhaupt (C. Schirren). Es wurden Anknüpfungspunkte mit dem Deutschen Reich gesucht, um nötigenfalls die Ostseeprovinzen dem unter Bismarck erstarkten und 1871 geeinigten Deutschland in die Hände zu spielen. Es wurde sondiert, ob man nicht zu Deutschland übergehen könnte. Ein Anschluss an Deutschland kam aber nicht zustande, da Bismarck diesem Gedanken ablehnend gegenüber stand.

Die deutsche Gemeinschaftsfront im Baltikum suchte daher eine dritte Möglichkeit auszunutzen: die einheimische Bevölkerung — die Esten und Letten — für sich zu gewinnen, ihren massgebenderen Teil, den Russen zuvorkommend, zu germanisie-

ren und sich so einen stärkeren und breiter fundierten Stützpunkt zu schaffen. Der Gedanke, einen Teil der Bauerhöfe zu verkaufen, die Erbbauern für sich zu gewinnen und zu germanisieren, war schon früher aufgetaucht. In den 60-er Jahren nimmt dieser Gedanke aber festere Formen an.

Die Deutschbalten beginnen erstmalig bewusst die Esten zu germanisieren. Man ist bestrebt, diese Aufgabe mit grosser Eile durchzuführen, um den Russen zuvorzukommen, entledigt sich ihrer aber mehr instinktiv als wirklich organisiert und greift in der Eile und bei der unvollkommenen Organisation zu allzu primitiven Mitteln. Man beginnt die Esten schlecht zu machen, in der Meinung, dass sie dadurch in ihrem Wunsch, ins Lager der „Wacholderdeutschen" überzugehen, bestärkt würden. Die Germanisierungspolitik in den Schulen wird betonter als bisher geleitet und überall, wo Deutsche mit Esten in Berührung kommen, treten Germanisierungstendenzen in den Vordergrund. Jedoch die grossen wirtschaftlichen und sozialen Umwälzungen auf dem Lande brachten eine zu zahlreiche Menge Esten und Letten in den sozialen Aufstieg, als dass diese sich so einfach wie früher von den Deutschen hätten assimilieren lassen. Zudem führte die übereilte Germanisierungspolitik noch zu einer unerwarteten Reaktion und zwar zur Intensivierung des nationalen Selbstbewusstseins der Esten und einer Vertiefung ihrer Auffassung vom eigenen Volkstum. Einzelne Personen hatten dahingehende Ansichten allerdings schon früher vertreten, jetzt aber entflammte im Kreuzfeuer der Russifizierung und Germanisierung das nationale Selbstgefühl auch in den Volksmassen.

Unwillkürlich erhebt sich die Frage, wie weit sich die Esten des beiderseitigen Druckes, von russischer und deutscher Seite, auch bewusst waren. Die Politik der Regierung durchschaute man nicht ganz, da man in dem traditionellen Wahn befangen war, es wiederfahre uns von dieser Seite nur Gutes. Einzelne führende Persönlichkeiten der 60-er Jahre, wie Jannsen und Kreutzwald, waren sich allerdings in dieser Hinsicht so ziemlich im klaren.

Ein kürzlich von Dr. O. Loorits veröffentlichter Briefwechsel aus der Zeit des völkischen Erwachens ist insofern besonders interessant, als es sich hier nicht um einen wie gewöhnlich zwi-

schen Literaten über literarische Themata geführten Briefwechsel handelt, sondern der Gedankenaustausch zwischen dem hervorragenden finnischen Politiker Yrjö Koskinen und Fr. Kreutzwald, J. W. Jannsen, Koidula und and. unsererseits stattfindet. Dieser Briefwechsel zeigt, wie die führenden Persönlichkeiten die reale politische Lage beurteilten und welche Schritte sie in dieser Lage planten.

Wie schon erwähnt begann die russische Regierung gleichzeitig mit der Aktivierung ihrer Politik im Baltikum, in Finnland die Stellung der finnischen Schweden zu unterminieren, indem sie die Finnen begünstigte. Die Mehrheit der finnischen Schweden versuchte ihre Stellung zu halten, indem sie gegen die Versuche der russischen Regierung, in den Gerichten die finnische Sprache einzuführen u. a. m., kämpfte. Ein Teil der finnischen Schweden freilich unter Führung von Snellmann u. anderen, stellte sich auf einen anderen Standpunkt: diese Männer waren der Überzeugung, dass die Schweden allein nicht imstande wären, ihre Positionen zu halten. Snellman war der Begründer der bekannten „yksi kieli, yksi mieli"-Politik, unter deren Einfluss ein Teil der Schweden sich die finnische Sprache zu eigen machte, ihre Namen finnisierte und die Leitung der von den Russen begünstigten Partei der Finnischgesinnten übernahm. Nach Snellman war Yrjö Koskinen Führer dieser Partei. Die Grösse Yrjö Koskinens als Politiker charakterisiert die Tatsache, dass er den Kampf der russischen Regierung gegen die finnischen Schweden nicht als rein finnische Angelegenheit auffasste, sondern als Kampf gegen die Grenzvölker von der Ostsee bis zum Schwarzen Meer erkannte.

Daher bemühte sich Yrjö Koskinen, mit den anderen Grenzvölkern in Kontakt zu kommen. Vor allem suchte er mit den Esten in Verbindung zu treten. Er besuchte ein paar Mal Estland, beriet sich mit V. Jannsen und Fr. Kreutzwald, die bei uns in den 60-er Jahren tätig waren, und gab ihnen eine Reihe von Ratschlägen, wie man den beiderseitigen Druck, d. h. deutscher- und russischerseits, ohne Schaden zu nehmen überstehen könne. Wir wissen nicht, wieweit die Anschauungen Y. Koskinens zur Klärung der Ansichten V. Jannsens und Fr. Kreutzwalds beigetragen haben. Wir wissen aber z. B., dass die Gründung der

„Eesti Kirjameeste Selts" der Initiative Koskinens zu verdanken ist. Wir wissen gleichfalls nicht, wie gross der Anteil Koskinens an der Inszenierung des ersten estnischen Sängerfestes ist, das von V. Jannsen ganz bewusst in den Dienst der völkischen Erweckung gestellt wurde.

Sicher ist aber eines: durch die Finnen und Yrjö Koskinen gelang es den führenden Männern der Zeit des estnischen völkischen Erwachens an der damals unvergleichlich höheren finnisch-schwedischen politischen Kultur teilzuhaben; dies aber tat den Führern des aus der Leibeigenschaft erwachenden Volkes insbesondere not und wäre auf anderem Wege nur sehr schwer zu erreichen gewesen. Auch diese noch undurchforschte Verbindung weist auf die Tatsache hin, dass schon zur Zeit des völkischen Erwachens das Schicksal Estlands von internationalen Zusammenhängen und Konjunkturen stark beeinflusst war.

Die Gefahr, im Kulturumbruch des 19. Jh., beim Übergang von der traditionsgebundenen christlichen zur fortschrittlichen weltlichen, im Zeitalter der Aufklärung wurzelnden Kultur, der Germanisierung oder Russifizierung zum Opfer zu fallen, ging jedoch glücklich vorüber und zwar zum grossen Teil dank dem Umstand, dass die russische Regierung zur Zeit Alexanders II. in ihren Denationalisierungsbestrebungen doch eine zu schwache Hand hatte. Die Slawophilen und nach ihnen die russische Regierung begingen den schicksalsschweren Fehler, zu meinen, es genüge, den Esten gegen die Deutschen auf die Füsse zu helfen und schon würden sie von selber zum Russentum übergehen, wie einst ein Teil zur griechisch-katholischen Kirche übergegangen war. Als Alexander II. starb, besassen die Esten in Gestalt der geduldeten Eigenkultur des Zeitalters des völkischen Erwachens bereits eine genügend feste Grundlage, auf der sie sicher weiter bauen konnten.

Dieses Fundament hielt den Stürmen der Zeit Alexanders III. stand, als verspätet eine neue zielbewusste Russifizierung des Estentums einsetzte. Jetzt wurde die Russifizierung viel radikaler durchgeführt. Schulen und Gerichte wurden russifiziert, und man hoffte, auf diesem Wege zu den erwünschten Ergebnissen zu gelangen. Die zwanzig Jahre jedoch, in denen es dem estnischen Volke zu Alexanders II. Zeit gestattet war,

sich völkisch zu entwickeln, hatten einen zu festen Boden geschaffen, um ähnlichen Bestrebungen einen günstigen Ausgang zu versprechen.

Im ganzen grossen arbeitete die russische Regierung zur Zeit Alexanders II. und Alexanders III. gegen die Deutschen. Die Russifizierung war ja nicht nur gegen die Esten gerichtet, sondern auch auf die Vernichtung der Übermacht der Deutschen bedacht. Erst während der Unruhen von 1905 begriff die russische Regierung, dass in den Esten eine Macht herangereift war, die den beiden hierzulande sich befehdenden Parteien, Deutschen und Russen, über den Kopf zu wachsen drohte. Die grossen politischen Vorrechte waren den Deutschen allerdings genommen, die Kraft jedoch, die man zur Untergrabung der Deutschen entfesselt hatte, war so stark geworden, dass sie die innere Sicherheit des russischen Staates gefährdete. Nach Niederwerfung der Unruhen von 1905 stellte die Regierung daher ihre gemeinsame Front mit den Deutschen gegen die Esten und Letten wieder her. Die Deutschbalten und die russische Regierung verbündeten sich gegen die Esten; die Zeit jedoch, während welcher diese zwei Kraftkomponenten sich gemeinsam betätigen konnten, war nur kurz bemessen; ausserdem hielt auch die zahlenmässig starke liberale russische Beamtenschaft und teilweise auch die russische Gesellschaft zu den Esten.

Eestlaste rahvusliku ärkamisaja välispoliitika.

Eestlaste rahvusliku ärkamise peapõhjusteks on peetud majanduslikku tõusu ja haridustaseme paranemist. Autor näitab, et rahvusliku ärkamise põhjuseks on suurel määral olnud välispoliitilised tegurid. Venemaa sõjaline tugevus oli vähenenud Lääne-Euroopa suhtes. Pärast Krimmi sõda peetud rahulepingus Pariisis 1856 nõuti Venemaalt suuremat sisepoliitilist liberaalsust, mis põhjustas mitmesuguste uuenduste läbiviimist. Poola mäss 1863 andis aga põhjust karta, et ka Baltimaad võiksid püüda Venemaast lahti lüüa ja sellepärast peeti vajalikuks siin valitsevale mõisnikuklassile vastukaalu luua eestlastest ja lätlastest. Kui aga eestlastest ja lätlastest oli saanud poliitiline tegur, keda pidi arvestama, moodustasid venelased ja sakslased ühise rinde nende vastu.

Die Knochennadeln mit Spatenkopf aus Estland.

Von A. Vassar.

Im Sommer 1936 erhielt das Archäologische Kabinett der Universität Tartu eine interessante, gut erhaltene Knochennadel mit spatenförmigem Kopf aus Muuksi (Abb. 1). Diese Nadel gehört einer Gruppe von Schmucknadeln an, von der bereits eine ganze Anzahl in den Museen vorliegt (Abb. 2), und die sowohl in ihrer Form als auch in ihren Fundumständen ein recht einheitliches Gepräge zeigen, indem sie alle aus den Steinkistengräbern oder aus ihnen verwandten Grabtypen stammen. Da diese Gräber wenig Funde geliefert haben, so scheint es berechtigt, die in ihnen gefundenen Nadeln einer genaueren Prüfung zu unterziehen.

Bis jetzt sind folgende Nadeln mit Spatenkopf bekannt:

1. Knochennadel, der spatenförmige Kopf mit hohlwandigem, die Nadel mit rundem Querschnitt, etwas nach vorn gebogen, Länge 196 mm, grösste Breite des Kopfes 19 mm, Durchmesser der Nadel in der Mitte 9 mm (Abb. 1; Archäologisches Kabinett der Universität Tartu — im folgenden abgekürzt AK — Nr. 3454). Etwa 1918 im Dorf Muuksi, Gehöft Toomani, Ksp. Kuusalu, auf dem Feld beim Abtragen eines Hügelgrabes von den Söhnen des Gehöftbesitzers ca. 80 m südlich von der Landstrasse Kuusalu-Tsitre und 16 m westlich von dem das Weideland abgrenzenden Zaun in der Nähe des Bauernhofes gefunden. Es soll eine kleine Steinsetzung mit viel Erde zwischen den Steinen gewesen sein; das Skelett sei gut erhalten gewesen. Der Richtung des Skelettes sowie einer event. Steinkiste oder irgendeiner anderen regelmässigen Anlage wie auch der Lage der Nadel im Verhältnis zu dem Skelett konnte man

sich nicht mehr entsinnen. Es waren dort keine anderen Funde mehr gemacht worden. Die Nadel wurde dem Archäologischen Kabinett 1936 vom ehemaligen Finder, Architekt August Vollberg aus Tallinn, geschenkt [1].

2. Bruchstücke einer Knochennadel: ein spatenförmiger Kopf mit flach-hohlwandigem Querschnitt wie Abb. 1, Länge des Bruchstückes 39 mm, grösste Breite des Kopfes 17 mm; Bruchstück der Nadel mit rundem Querschnitt, Länge 11 und Dicke 7 mm (Museum Pärnu). Gefunden im Dorf und Ksp. Lüganuse, auf dem Grund des dem Jaan Lont gehörenden Gehöftes in einer Steinsetzung benannt „Tart-Jaagu vared". Näheres ist über die Fundumstände und -zeit nicht bekannt. Vermutlich handelte es sich immerhin um eine Kiste aus Kalkfliesplatten mit Brandbestattung [2].

3. Bruchstück einer Knochennadel, das obere Ende abgebrochen, Länge 117 mm (im Museum der Estländischen Literärischen Gesellschaft in Tallinn, im folgenden ELG). Gefunden von Direktor A. Spreckelsen 1907 im Hügelgrab II von Lagedi, Ksp. Jüri, das zwei in entgegengesetzter Richtung gebettete Skelette enthielt, unter dem linken Hüftknochen des mit dem Schädel nach NO gerichteten, einem kräftigen Mann angehörenden Skeletts, in der zwischen den Knochen und dem Boden der Kiste befindlichen Humuserde, mit der Spitze nach unten. Bei den Füssen des Skeletts fanden sich noch Hühnerknochen und grobe Tongefässscherben [3].

4. Knochennadel, der Kopf etwa wie bei Nr. 1, der Nadelquerschnitt rund, die Krümmung nach vorn schwächer, Länge ca. 205 mm, Dicke der Nadelmitte ca. 10 mm (ELG). Gefunden 1928 von Dr. A. Friedenthal bei seiner Grabung bei der Napa-Mühle, Ksp. Lüganuse, im Steinkistengrab IV. In der Kiste befanden sich zwei Skelette, mit dem Kopf nach N;

[1] Es ist dieselbe Nadel, die von A. Spreckelsen Das Gräberfeld Laakt (Lagedi). Verh. GEG XXIV (Dorpat 1927) 8 erwähnt wird.

[2] Beschreibung der Sammlung des Museums der Altertumforschenden Gesellschaft in Pärnu von M. Schmiedehelm 101 und E. Suurväli Antiquarisch-topographische Beschreibung des Ksp. Lüganuse 18; vgl. auch 28. Beides im Topographischen Archiv des Archäologischen Kabinetts in Tartu (im folgenden abgekürzt AKTA).

[3] A. Spreckelsen op. cit. 6 f. und Taf. III:74.

das westliche war ein Kinderskelett und das östliche das eines Erwachsenen; die Knochennadel lag nördlich von der rechten Schulter des letzteren. Andere Funde fanden sich in der Steinkiste nicht [1].

5. Bruchstück einer Knochennadel, der spatenförmige Kopfteil von weniger regelmässiger Form als die vorigen, mit Brandspuren. Länge des Bruchstückes 30 mm, grösste Breite des Kopfes ca. 14 mm (ELG). Gefunden 1928 von Dr. A. Friedenthal bei der Napa-Mühle, Ksp. Lüganuse, im Steinkistengrab VI. In der Kiste war eine männliche Leiche bestattet, mit dem Kopf nach N, und am Fussende ein 1—3 Monate altes Kind, mit dem Kopf nach S. Das Nadelfragment fand sich auf dem Kalkfliesboden unter den Steinplatten, auf welchen die Leichen ruhten, auf einem zweiten, tieferen Kistenboden aus Kalkfliesen, zwischen gebrannten Knochen, die hier vornehmlich im südlichen Teil der Kiste verstreut waren [2].

6. Knochennadel mit 4 in zwei Reihen angeordneten Grübchen im spatenförmigen Kopf und einem Loch zwischen den beiden Grübchen der oberen Reihe; der Durchmesser der Grübchen ca. 4 mm, der des Loches etwas grösser; der Kopf im Querschnitt hohlwandig, die Nadel rund, etwas nach vorn gebogen, Länge ca. 165 mm; grösste Dicke der Nadel 8 mm, grösste Breite des Kopfes 17 mm und Länge desselben 21 mm (ELG). Gefunden 1929 von Dr. A. Friedenthal in der Steinsetzung I von Rootsi, Ksp. Jõelähtme. In der Steinsetzung befand sich ein aus Kalkfliesen aufgeschichteter zentraler Aufbau, unter dem 3 Skelette in NS-Richtung nebeneinander lagen, 2 weibliche am Rande und ein Kinderskelett in der Mitte. Die Nadel lag auf der Brust des östlichen Skelettes mit dem Kopf nach NW. Beim Kopf des westlichen Skeletts fanden sich einzelne Reste von Holzkohle und kleine unverzierte Tongefässscherben [3].

[1] Grabungsbericht von Dr. A. Friedenthal in AKTA.

[2] Grabungsbericht von Dr. A. Friedenthal in AKTA.

[3] Grabungsbericht von Dr. A. Friedenthal in AKTA. An dieser Stelle möchte ich Dr. Friedenthal für die freundliche Zusendung einer Aufnahme der Nadel meinen verbindlichsten Dank aussprechen. Hoffentlich werden die Knochennadeln der Estländischen Litterärischen Gesellschaft bald von Dr. Friedenthal in einer Abhandlung über die Steinkistengräber veröffentlicht werden.

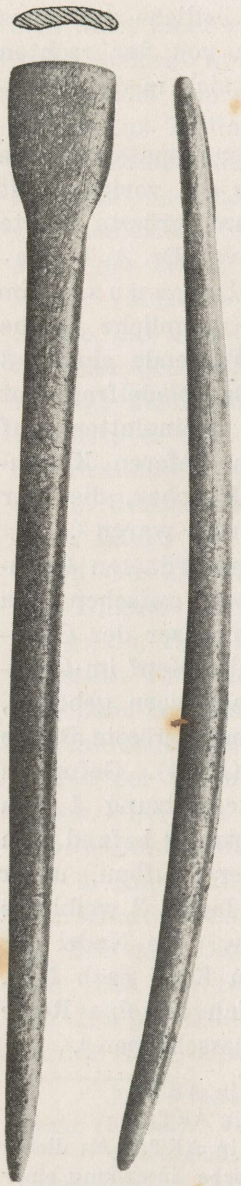


Abb. 1. Knochennadel aus Muuksi, ca. ¾ n. Gr.

Allen diesen Nadeln ist ein breiter, spatenförmiger, aus dem Schaft in geschwungener Linie herauswachsender Kopf typisch, wobei dieser in der Querrichtung gewölbt und an der unteren Seite hohlwandig ist, indem hier die natürliche poröse Innenfläche des Knochens zum Vorschein tritt. Der flache Kopfteil verdickt sich beim Übergang zur Nadel und erhält einen runden Querschnitt, welcher bis zur Spitze unverändert bleibt. Die Nadel ist im allgemeinen etwas nach vorn gebogen. Die Nadeln sind alle gross, verhältnismässig kräftig, meistens gut poliert, sodass der Nadelschaft und die Vorderseite des Kopfes eine glänzende Oberfläche zeigen, die aber auch infolge dauernder Benutzung entstanden sein kann. Schnittspuren fehlen vollständig, dagegen ist die Oberfläche aller Nadeln durch die Einwirkung von Gewächswurzeln höckerig geworden, am wenigsten bei der Nadel aus Muuksi (Abb. 1).

Da alle Nadeln verhältnismässig grob sind, so interessiert uns vor allem ihre funktionelle Seite — wo und zu welchem Zweck sie getragen wurden, und wer ihre Träger waren. Von den sechs Nadeln sind 4 in Skelettgräbern und zwei in Brandgräbern gefunden worden, was eigentlich ihre Zweckbestimmung erleichtern müsste. Jedoch haben wir keine Kenntnis über die Lage der Nadel in dem einen Skelettgrab, und in den übrigen drei Gräbern ist ihre Lage jedesmal eine andere, so bei Nr. 3 unter der Hüfte, bei Nr. 6 auf der Brust und bei Nr. 4 an der rechten Schulter neben dem Kopf. Zur Befestigung von Kleidungsstücken scheinen diese Nadeln bei ihrem Durchmesser von

8—10 mm sowohl für Wollstoffe wie für dichter gewebte Leinwand zu grob gewesen zu sein, denn da sie den Stoff auf 4—5 Stellen durchstechen, würden sie ihn bei der dauernden Benutzung zu stark angegriffen haben. Eine solche Benutzungsweise wäre vielleicht nur unter Voraussetzung gewisser „Nadellöcher", mit denen man das Gewand eigens zu diesem Zweck versehen hätte, möglich. In der Tat mag es derartige Nadellöcher gegeben haben, besonders in solchen Zeiten und bei solchen Völkern, wo die Nadeln beim Befestigen der Gewänder eine Hauptrolle gespielt haben. Es ist kaum glaubhaft, dass man nicht versucht hätte,

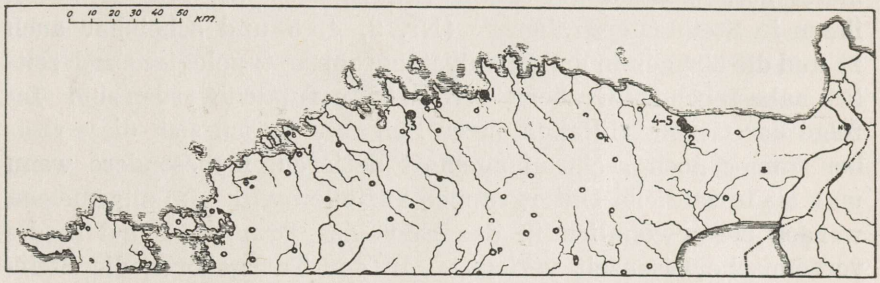


Abb. 2. Die Verbreitung der Knochennadeln mit Spatenkopf in Estland.

die zerstörende Wirkung der Nadeln zu vermeiden zu einer Zeit, als das Anfertigen der Stoffe noch recht beschwerlich war. Die Lage der Nadel bei Nr. 4 scheint auf die Möglichkeit hinzudeuten, dass die Nadel als Haarnadel oder als Schliesse einer Kopfbedeckung benutzt worden war. Da dieses Skelett aber einem etwa 60-jährigen Mann angehört [1], so ist eine solche Benutzungsweise im gegebenen Fall wohl abzulehnen. Die Nadel kann auch von einem auf der rechten Schulter zusammengehaltenen Gewand stammen, sich aber nach oben verschoben haben, was in den Steinkistengräbern eine gewöhnliche Erscheinung ist. Bei Nr. 3 war die Nadel scheinbar nicht mehr in situ, worauf auch der Umstand hinweist, dass sie zerbrochen war. Es liegt kein Grund vor, an der Ursprünglichkeit der Lage der Nadel Nr. 6 zu zweifeln — sie konnte zur

[1] A. Friedenthal Ein Beitrag zur vorgeschichtlichen Anthropologie Estlands. Zeitschrift für Ethnologie 63, 1931 (Berlin 1932), Tabelle I:23.

Befestigung der Kleider mit Hilfe einer Schnur dienen, da sie sich auch durch ihren zu diesem Zweck durchbohrten Kopf von den übrigen Nadeln unterscheidet.

Diese Knochennadeln gehören sowohl zu Männer- (Nr. 4) als Frauenbeigaben (Nr. 6). Bei Nr. 3 ist die Zugehörigkeit der Nadel zu dem Skelett des Mannes nicht ganz sicher, sondern es gab augenscheinlich in derselben Steinkiste noch ein zweites in entgegengesetzter Richtung gebettetes Skelett, und zwar das einer Frau.

Zur genaueren Datierung der knöchernen Spatenkopfnadeln bietet der Umstand nur wenig Stütze, dass die Mehrzahl von ihnen in Steinkistengräbern (Nr. 3, 4, 5 und scheinbar auch 2) und die übrigen in den Steinkistengräbern typologisch und zeitlich nahestehenden Gräbern (Nr. 1, 6) gefunden worden sind. Infolge der Geringzähligkeit ihrer Beigaben lassen sich diese Gräber immer noch recht mangelhaft datieren, insbesondere wenn man sie in zeitliche Untergruppen aufteilen will. Im allgemeinen werden sie gewöhnlich in das Ende der Bronzezeit und in die vorrömische Eisenzeit verlegt [1]. In der Tat gehören die Steinkistengräber und ihre späteren Entwicklungsformen auch noch in die erste Hälfte der römischen Eisenzeit. Andererseits haben wir von dem estnischen Gebiet bisher keinen einzigen aus einem Steinkistengrabe stammenden, sicher datierbaren Fund, der bis über die Periode Montelius V zurückreicht; die Mehrzahl der Funde gehört aber in die vorrömische Eisenzeit. In dem lettischen Gebiet reicht der älteste Teil eines Steinkistengrabes zwar in Montelius' III. Periode zurück [2], jedoch die Mehrzahl der datierbaren Funde entstammt auch in Lettland der vorrömischen Eisenzeit. So können wir die Lebensdauer der Steinkistengräber in Estland rund mit 1000 Jahren berechnen, eine Zeitspanne, die unbedingt einer Aufgliederung bedarf. Vorläufig ist dies aber unmöglich.

---

[1] H. Moora Die Vorzeit Estlands (Tartu 1932) 26, 28; ders. in Eesti Ajalugu I (Tartu 1935) 73 ff.; 77 ff.

[2] Ed. Šturms Die Kulturbeziehungen Estlands in der Bronze- und frühen Eisenzeit. Sb. GEG 1932 (Tartu 1935) 276 ff.; Ed. Šturms Pirmās bronzas laikmeta kapenes Latvijā. Senatne un māksla I (Riga 1936) 70 ff.

Die übrigen mit den knöchernen Spatenkopfnadeln zusammen gefundenen Beigaben geben ebenfalls wenig Anhaltspunkte für ihre Datierung. Das datierbare, jedoch aus Nachbestattungen stammende Material des Steinkistengrabes von Lagedi gehört in die römische Eisenzeit, beginnend mit dem 2. Jh. [1]. Die zentrale Kiste müsste etwas älter sein als die Funde der Nachbestattungen, jedoch m. E. nicht viel. Somit könnte sie in die Jahrhunderte um Christi Geburt gehören. In der Steinsetzung I von Rootsi fanden sich ausser der Knochennadel noch Tongefässscherben mit Grübchenornament, mit breiten, flachen Rillen oder von beiden Seiten gerauhte Bruchstücke aus sehr grobem mit grossen Sandkörnern durchsetztem Ton (ELG II 909/315:2—6). Dies alles sind Keramikarten, die sowohl in den Steinkistengräbern als auch unter den Wohnplatzfunden von Asva, Ksp. Pöide, aus dem Ende der Bronzezeit und der vorrömischen Eisenzeit vorkommen [2]. In derselben Steinsetzung von Rootsi fand sich auch ein längliches Eisenfragment, vielleicht von einer Messerangel. Zieht man die Einzelheiten im Aufbau der Steinsetzung sowie die sich in dieser Gräbergruppe äussernde Siedelungstätigkeit in Betracht, so gehört die Steinsetzung I wohl in die Zeit um Christi Geburt oder in den älteren Abschnitt der römischen Eisenzeit. Im Gräberfeld von Napa, welches die unversehrte Knochennadel geliefert hat, fand sich noch 3,5 m westlich von der Steinkiste in 65 cm Tiefe zwischen den Steinen das aus $2^1/_2$ Windungen bestehende Bruchstück einer flachen Spirale aus rundem Bronzedraht (ELG II 941:2; Grabungsbericht von Dr. A. Friedenthal in AKTA). Interessanterweise befinden sich auch bei den Bruchstücken der Knochennadel aus Lüganuse im Museum Pärnu zwei Bronzespiralen, jedoch aus im Querschnitt vierkantigem Draht und von konischer Gestalt, wobei der Konus bei $7^1/_2$ Drahtwindungen und einem Durchmesser von 16 mm eine Höhe von 6 mm erreicht (Museum Pärnu, Eisenzeit Nr. 39:b, c). Leider sind die näheren Fundumstände unbekannt, ob nämlich diese konischen Spiralen zusammen mit den Nadelfragmenten und ob

---

[1] Spreckelsen op. cit. 8 ff.

[2] H. Moora Saaremaa muinasaeg (Tartu 1934) 8, 27; R. Indreko Pronksiaja asulaleid Asvas. Üliõpilasleht XVIII (1934) 410 ff.

sie überhaupt im selben Grabfeld gefunden worden sind. Wenigstens das letztere dürfte aber wahrscheinlich sein. Es scheint, dass es sich hier um Bruchstücke handelt, da ihre Benutzungsweise im vorliegenden Zustand schwer zu erklären wäre; fraglich bleibt aber, von was für Gegenständen sie herstammen. Für Nadeln mit spiralförmigem Konuskopf ist die Spirale dieser Fragmente zu regelmässig und unterscheidet sich ausserdem von ihnen wesentlich in ihren Details. Ihr paarweises Auftreten spricht vielleicht für eine Benutzung als Ohrgehänge; so ist z. B. in der an Ohrschmuck reichen Gesichtsurnenkultur Ostdeutschlands eine konusförmige Spirale von einer Urne aus Henriettenhof, Kr. Neustadt, bekannt [1]. Von anderem Spiralschmuck kennt man in Estland aus der Zeit der Steinkistengräber bloss eine Nadel mit konischem Spiralkopf von Saaremaa, die Šturms etwa um 300 v. Chr. datiert [2]. Die Verwendung von Spiralen als Ornament und als Schmuck ist schon seit der Periode Montelius V der Bronzezeit sowohl in Skandinavien als auch in Deutschland und im Baltikum sehr beliebt; als flaches im Guss wiedergegebenes Ornamentmotiv leben sie auch noch zu Beginn der römischen Eisenzeit weiter. Ferner kennen wir einen Spiralschmuck von dem mit dem Wohnplatz von Asva etwa gleichzeitigen Burgberg Klaņģukalns in Lettland [3]. Am allerwahrscheinlichsten gehören die konischen Spiralen von Lüganuse und das Spiralenbruchstück von Napa in die I. Periode der vorrömischen Eisenzeit; auch die Knochennadeln dürften mit ihnen gleichaltrig sein. Dem widerspricht auch nicht, dass die Nadeln in zwei Fällen (Nr. 2, 5) aus Brandgräbern stammen. Dass nämlich zu jener Zeit bereits Brandbestattung vorkommt, beweist der Fund von Kaunispää auf Saaremaa [4]. In bezug auf die Spiralkopfnadel sagt Šturms, dass Spiralen aus rundem Draht für Schweden, solche aus eckigem Draht aber für Deutschland typisch sind [5]; somit

---

[1] A. Lissauer Alterthümer der Bronzezeit in der Provinz Westpreussen und den angrenzenden Gebieten I (Danzig 1891), Taf. XII:4.

[2] Šturms Die Kulturbeziehungen . . . 269 und Abb. 1:9.

[3] R. Šnore Izrakumi Doles pag. Klaņģu pilskalnā. Senatne un māksla I (Rīga 1936) 65, Abb. 7:19.

[4] Šturms op. cit. 269.

[5] Šturms op. cit. 267 ff. E. Petersen Die frühgermanische

sind wohl auch die konusförmigen Spiralen von Lüganuse südlicher Herkunft. Wir können also auf Grund vorläufiger Daten den Knochennadeln mit Spatenkopf in Estland die vorrömische Eisenzeit und den Beginn der römischen Eisenzeit einräumen.

Die auf diese Weise erlangte Datierung stimmt auch mit dem allgemeinen Kulturbild gut überein, welches wir von jener Zeit auf Grund des Fundmaterials erhalten — die Seltenheit von Metallfunden, die Häufigkeit von Knochengeräten, die überwiegende Verwendung von Nadeln. Man denke auch an das aus Asva, Ksp. Pöide, bis jetzt erhaltene Fundmaterial (AK 2787, 3307), das in das Ende der Bronzezeit und in den Beginn der vorrömischen Eisenzeit gehört und ebenfalls eine Reihe von Knochennadeln enthält. Darunter scheint eine Nadel mit Spatenkopf [1], bei der der Kopf zum Schaft hin deutlich abgesetzt ist, den obenbeschriebenen Nadeln recht nahe zu stehen. Leider ist der obere Teil ihres Kopfes und ein Teil des Schaftes abgebrochen; jedoch lässt sich feststellen, dass diese Nadel mit ihrem verhältnismässig schmalen und langen (Breite 9,2 mm, Länge 24 mm), an der Rückseite flachen Kopfteil und dem dünnen, geraden, im Querschnitt nicht ganz runden Schaft (Dicke 5 × 4 mm), wie auch durch ihre schlechte, unpolierte Ausarbeitung nicht zu jenen Nadeln gehört, die wir oben beschrieben haben. Vielleicht handelt es sich hier bloss um eine schlechte, zufällige Nachahmung, vielleicht besteht aber zwischen diesen Nadeln überhaupt kein Zusammenhang. Auch die übrigen Knochennadeln mit verbreitertem Kopf [2] aus Asva sind ganz anderer Art. Dasselbe kann man von den Knochennadeln sagen, die von dem mit Asva etwa gleichzeitigen Burgberg Klaņģukalns,

---

Kultur in Ostdeutschland und Polen. Vorgeschichtliche Forschungen II:2 (Berlin 1929) 103 ff. Šturms op. cit. 267 hält auch die Konusspiralen für eine schwedische Erscheinung; auf Grund der daselbst angeführten Angaben kennen wir sie aber in wenigstens drei Fällen aus Ostpreussen; ebenso tritt die konusförmige Spirale auch in Westpreussen auf, s. Anm. 1 auf S. 810; somit kann dieser Umstand bei einer Entscheidung zugunsten der südlichen Herkunft kein Hindernis bilden.

[1] H. Moora Saaremaa muinasaeg (Tartu 1934) 8:2 (AK 2787:4).

[2] Z. B. Indreko op. cit. 407, Abb. 4:3, 4 u. 5; letztere kann vielleicht ein Pfriem sein, wie auch AK 3307:174, wo der obere Teil zwar breiter ist als der Nadelschaft, im allgemeinen aber fein.

Gem. Dole, Kr. Riga, stammen (Abb. 3) [1]. Zahlreiche Nadeln vom selben Typus, wenn auch z. T. in den Einzelheiten mit abweichender Kopfform finden wir in der Gorodišče-Kultur Russlands [2], die in ihrem älteren Teil zeitlich und teilweise in ihrem

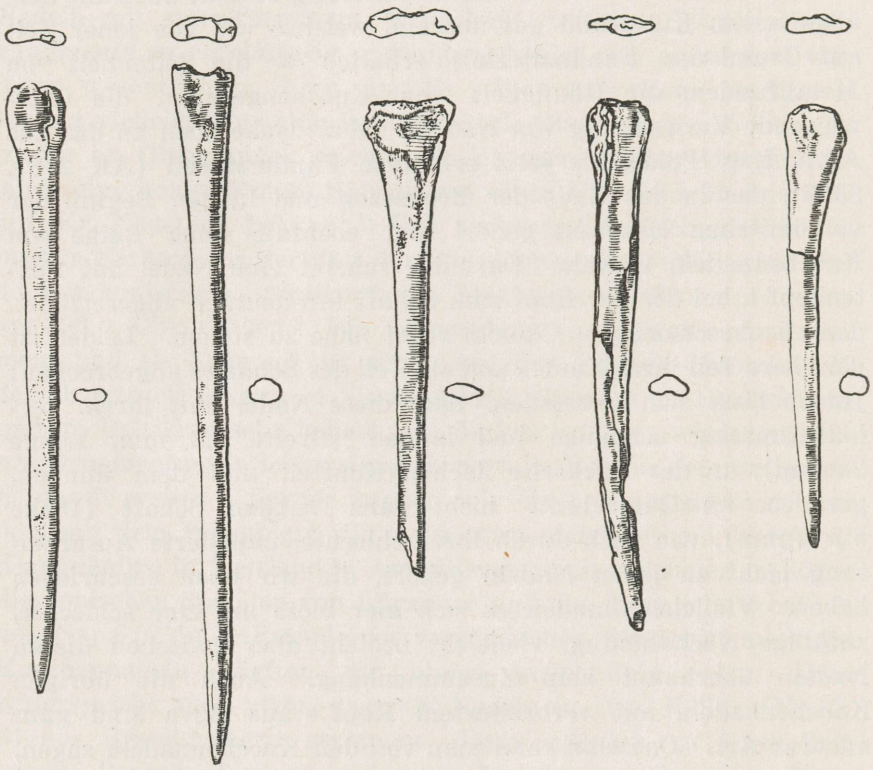


Abb. 3. Knochennadeln vom Burgberg Klaņģukalns (Nr. 57, 51, 50, 35, 73), ca 6/7 nat. Gr.

[1] Šnore op. cit., Abb. 7:11. Die in Abb. 3 veröffentlichten Nadeln hat mir mit genauen Daten Mag. E. Šnore zur Verfügung gestellt, wofür ich ihr hier meinen verbindlichsten Dank ausspreche.

[2] В. И. Сизовъ Дьяково городище близъ Москвы. Труды IX археологическаго съѣзда въ Вильнѣ 1893 II (Москва 1897) 259 u. Taf. XXII[a]: 18, 32; В. А. Городцов Старшее Каширское городище. Известия ГАИМК 85 (Москва—Ленинград 1933) 18, Abb. VII:4, 5 und S. 19. Über die Gorodišče-Kultur im allgemeinen s. auch A. M. Tallgren Problems concerning the Central- Russian Gorodishche civilisation. Eurasia Septentrionalis Antiqua X (Helsinki 1936) 171 ff.

Gesamtbild Asva und Klaņģukalns entspricht. Alle diese Nadeln haben aber zufälligen Charakter, ohne typische Merkmale; daher lässt sich die Knochennadel mit Spatenkopf als Typus wohl kaum auf jene Nadeln zurückführen.

In Westpreussen treten zur vorrömischen Eisenzeit Knochennadeln auf, die aber klein sind und einen scheibenförmigen, verzierten runden Kopf haben [1]. In Böhmen gibt es zur Spätlatènezeit eine Reihe von Haarnadeln aus Knochen, mit spatenförmigem Kopf, die in Grösse und Form den estnischen recht nahe stehen [2]. Obwohl von dort gar manche Einflüsse das Baltikum erreicht haben, lassen sich diese Nadeln dennoch nicht in einen Zusammenhang bringen, da sie in Estland früher aufzutreten scheinen. Andererseits sind von Gotland [3], aus der Schweiz, aus Österreich und Deutschland [4] einige Knochennadeln mit spatenförmigem Kopf bekannt; jedoch gehören sie dort alle in das Ende der Steinzeit oder in den Beginn der Metallzeit, weswegen es unmöglich ist, diese beiden, wenngleich in mancher Hinsicht so ähnlichen Gruppen über die Bronzezeit hinaus miteinander zu verbinden. Das Material, gewisse Ansprüche und Geschmacksrichtungen haben zu verschiedenen Zeiten und an verschiedenen Orten sich gleichende, jedoch voneinander unabhängige Gruppen von Altertümern geschaffen, wie z. B. die Sondergruppe der knöchernen Spatenkopfnadeln von Stradonitz in der Spätlatènezeit.

Bei den estnischen Knochennadeln mit Spatenkopf kann aber wohl eine gewisse Beeinflussung seitens der metallenen, gewöhnlich eisernen Spatennadeln in Frage kommen, wie sie im Weichselmündungsgebiet und in Schlesien etwa um 500—300 v. Chr. auftreten [5], in der Altmark, in Hannover [6], in Schleswig-Hol-

---

[1] Petersen op. cit. 108.

[2] J. L. Pič Le Hradischt de Stradonitz en Bohême (Leipzig 1906) 91 u. Taf. XLVI:5, 24, 25.

[3] H. Hansson Gotlands bronsålder. Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademiens Handlingar 37:1 (Stockholm 1927) 14 ff.

[4] Ed. Beninger Das frühbronzezeitliche Reihengräberfeld bei Hainburg-Teichtal. Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien LX (1930) 79 ff.

[5] Petersen op. cit. 111, 118, 172, Taf. 17:s.

[6] P. Kupka Die frühe Eisenzeit in der Altmark. Jahresschrift

stein [1] und in Norwegen [2] zur vorrömischen Eisenzeit. Alle diese Nadeln haben die für jene Zeitstufe charakteristische Halsbiegung, während die Kopfform etwas variiert. Der Typus steht anscheinend in nahem, genetischem Zusammenhang mit einer anderen zu jener Zeit in der germanischen Welt sehr verbreiteten Nadelform, bei der auf den verbreiterten, gewöhnlich runden, zuweilen aber auch schaufel- oder andersförmigen Kopf einer eisernen Nadel ein Belag aus Bronze oder anderem wertvollerem Metall genietet ist [3]. Aus Norddeutschland kommen zur selben Zeit auch andere Formen zu uns, z. B. die Kropfnadeln [4], die Spiralen aus eckigem Draht (s. oben), der eiserne Armring und das Griffangelschwert aus Jäbara, Ksp. Lüganuse [5], u. s.w. Wie die norddeutsche Einflüsse bezeugenden Funde zeigen, ist der Verkehr über Ventspils und Saaremaa zur Nordküste Estlands gegangen, wo sich in der Küstenzone von Harju- und Virumaa zur vorrömischen Eisenzeit starke Siedelungszentren befanden. Jedoch können wir auch bei diesen norddeutschen Spatennadeln bloss von einem ganz allgemeinen Vorbild sprechen. Die spatenförmigen Knochennadeln als einheitlicher Typus sind vor allem ein Erzeugnis des schaffenden Kunstsinnes der ansässigen Bevölkerung. Sie legen zugleich Zeugnis ab von den gegenseitigen Beziehungen zwischen zwei starken Siedelungszentren der nordestnischen Küstenzone zur vorrömischen Eisenzeit, Beziehungen, die sich in der römischen Eisenzeit lückenlos fortsetzten.

---

für die Vorgeschichte der sächsisch-thüringischen Länder X (Halle 1911) 57, Taf. VII:97, 104; G. Schwantes Die ältesten Urnenfriedhöfe bei Uelzen und Lüneburg (Hannover 1911) 69, Abb. 10; S. 110, Abb. 86 u. a.

[1] J. Mestorf Vorgeschichtliche Alterthümer aus Schleswig-Holstein (Hamburg 1885), Taf. XXXVIII:411, 419.

[2] H. Schetelig Den førromerske jernalder i Norge. Oldtiden III (1913), Taf. I:9. Die dreieckige Kopfform ist seltener, tritt aber auch in der Altmark auf, Kupka op. cit., Taf. VII:104.

[3] Petersen beschreibt diese Nadeln ausführlicher op. cit. 104 ff. S. insbesondere: Mestorf op. cit., Taf. XXXVIII:410, 417; Schetelig op. cit., Taf. I:8, 10, 11, II:12. E. Vedel Bornholms oldtidsminder och oldsager (Kjøbenhavn 1886), Fig. 166 u. a.

[4] Šturms Die Kulturbeziehungen ... 272; s. auch Petersen op. cit. 110 ff. („Rollennadeln").

[5] Šturms op. cit. 266.

Labidaspäised luunõelad Eestis.

Labidaspäisi luunõelu, nagu üks hästi säilinud eksemplar Kuusalu khk., Muuksi kl. on toodud joon. 1, leidub Eestis 6 eksemplari, neist 3 katkendina. Kõik nad on suured, tugevad nõelad, leitud kivikirstkalmetest või neile lähedastest kalmevormidest, nii laip- kui põletusmatustes meestele kui naistele kaasaantud esemetena, nähtavasti riiete kinnitamivahendina. Nende esinemisajaks võib lugeda eelrooma rauaaega ja rooma rauaaja algust. Mõningaid laia peaga luunõelu esineb ka Pöide khk. Asva asulakohal ja Lätis, Klaŋģukalnsi linnamäel (joon. 3), kuid need kõik erinevad siiski ülalkirjeldatud väga ühtlasest nõelterühmast. Ka mujalt naabermaadest ei ole teada ajaliselt sobivaid vasteid. Nende tekkimisele Eestis on võib-olla küll mõnevõrra mõju avaldanud metallist labidaspäised nõelad Saksas, kust ka rohkesti teisi mõjustusi samal ajal on ulatunud siia. Labidaspäised luunõelad ühtlase vormina on peaosas siiski kohaliku rahva loova kunstimeele tulemus, tunnistades ühtlasi Eesti põhjarannikul asuva tolleaegse kahe tugevama asustuskeskuse omavahelist suhtlemist eelrooma raua-ajal, mis siis lüngatult kandub üle rooma rauaaega.

Beiträge zum Studiengang und zur Bibliographie Mag. Heinrich Stahls.

Von H. Weiss.

Über Jugend und Lehrjahre des Schöpfers der älteren estnischen Kirchensprache, Mag. Heinrich Stahl, sind wir nur sehr ungenügend unterrichtet [1]. Sein Geburtsjahr ist unbekannt, wir gehen wohl nicht fehl, wenn wir annehmen, dass er um 1600 in Reval geboren ist. In frühester Kindheit verliert er seinen Vater, den Ältermann der Gr. Gilde, Heinrich Stahl, welcher im September 1603 ein Opfer der Pest wurde. Verwandte und Freunde des Elternhauses nahmen sich des verwaisten Knaben an und ermöglichten ihm den ersten Schulbesuch in der Trivialschule seiner Vaterstadt. Diese Anstalt konnte ihm jedoch nur eine beschränkte Ausbildung gewährleisten, und da der junge Stahl wohl schon frühzeitig Fähigkeiten zeigte, die in ihm den zukünftigen Theologen erkennen liessen, so nahm ihn Mag. Heinrich Vestring, Pastor zu St. Olai, für ein Jahr ganz in sein Haus, um ihn durch Privatunterricht zum Studium vorzubereiten. Vestring, der selber von 1600 bis 1609 das Amt eines Rektors der Trivialschule bekleidet hatte [2], verfügt über pädagogische Erfahrung, auch seine sonstigen guten Eigenschaften, denen er seine spätere Berufung zum Superintendenten der Stadt zu verdanken hatte, und die ihm wiederholt nachgerühmt wurden, befähigten ihn in besonderem Masse dazu, die Aufgabe eines Mentors zu übernehmen.

---

[1] Vgl. über ihn: Eesti biograafiline leksikon IV 490 ff. Dort auch nähere Literaturangaben.

[2] Archiv f. d. Gesch. Liv-, Esth- u. Curlands VI 331.

Im Juni 1617 wird Stahl, wohl noch in jugendlichem Alter, in Rostock immatrikuliert [1]. 1619 disputiert er hier in der philosophischen Fakultät „de demonstrationis medio". Der volle Titel der in Rostock gedruckten Disputation, die er als erste Frucht seiner wissenschaftlichen Arbeit seinen Förderern in der Heimatstadt widmet, lautet: „D. T. O. M. F. A. Partis propriae disputatio logica secunda de demonstrationis medio, cui coronidis loco doctrinae de definitione divisione et methodo subjungitur. Quam permissu et suffragio amplissimae Facultatis Philosophicae in Academia Rostochiensi, Praeside M. Johanne Olthoff tuebitur Henricus Stahlius Revaliensis. Habebitur disputatio horis et loco consuetis. Rostochi Typis exscripsit Joachimus Pedanus, anno MDCXIX" [2].

In Rostock hat Stahl dann auch nach Absolvierung der philosophischen Fakultät mit dem eigentlichen Studium der Theologie begonnen. Zu diesem Zweck erhält er von der Vaterstadt ein jährliches Stipendium von 50 Thalern, das ihm erstmalig 1621 ausgezahlt worden ist. Am 24. März 1622 schreibt er aus Wittenberg an den Rat, dass er hierher übergesiedelt sei und bittet um weitere Gewährung und möglichst auch um Vermehrung des Stipendiums [3]. Die zweite Bitte blieb unerfüllt, das Stipendium wurde ihm nur in der bisherigen Höhe bewilligt. In einem Schreiben vom 30. August 1622 bestätigt er den Empfang des Geldes, bittet aber erneut um eine weitere Geldzuwendung zum Ankauf von Schriften der „Widersacher". Gleichzeitig übersendet er den Druck einer theologischen Disputation, in deren panegyrisch gehaltener Introduktion er der Obrigkeit seiner Vaterstadt seinen Dank für die gewährte Förderung zum Ausdruck bringt. Ihr Titel lautet: „*Τομαι* illustrium quaestionum theologicarum ad articulum de peccato pertinentium, quam adiuvante Deo Optimo Maximo, Praeside admodum reverendo, clarissimo et excellentissimo, Dn. Balthasare Meisnero, S. S. Theol. Doct. celeberrimo, ejusdemque; in illustri ad Albim Electorali Academia Prof. Publ. et pro tempore spectabili Decano, Domino Praeceptore et Fau-

[1] H. J. Böthführ Die Livländer auf auswärtigen Universitäten in vergangenen Jahrhunderten I Serie (Riga 1884) 88.

[2] 24 S. in 4°. Bibl. d. Estl. Literär. Ges. II 1060.

[3] Stadtarchiv Tallinn Bo 34.

tore suo aeternum honorando, examinandam proponit Henricus Stahlius, Revalia Livo. Ad d. 14. Aug. in Colleg. Veteri. Wittebergae Typis Johannis Gormanni. Anno MDCXXII“ [1].

In Wittenberg hat Stahl sich die umfassenden theologischen Kenntnisse erworben, welche ihm im späteren Leben als Rüstzeug für seine unermüdliche schriftstellerische, seelsorgerische und organisatorische Tätigkeit gedient haben. In einem der angeführten Schreiben an den Revaler Rat erwähnt er, dass er nach Wittenberg gegangen sei, um Gelehrte wie Balduin, Meisner, Hunnius und Martini persönlich sehen und hören zu können, Namen, die sich noch heute in der protestantischen Kirchengeschichte des besten Klanges erfreuen. Unter dem Vorsitz von Balthasar Meisner findet die obenerwähnte Disputation statt. Ende 1622 oder Anfang 1623 ist er dann wohl auch in Wittenberg zum Magister promoviert worden; in einem vom 25. März 1623 datierten, aus Rostock an den Revaler Rat gerichteten Brief, in welchem er um weitere Gewährung und Erhöhung des Stipendiums bittet, unterzeichnet er sich schon als Magister. Dieser zweite Aufenthalt in Rostock kann jedoch nur von kurzer Dauer gewesen sein, denn schon am 1. Mai lässt Stahl sich in Greifswald immatrikulieren [2]. Im gleichen Jahr erfolgte dann der Ruf in die Heimat, augenscheinlich noch vor dem beabsichtigten Abschluss des Studiums.

Heinrich Stahls bisher unbekannte Universitätsschriften ragen inhaltlich nicht über den Durchschnitt der unzähligen Disputationen und Dissertationen jener Zeit hinaus; sie sind für uns von Wert als Zeugnisse der soliden theologischen Schule, die er genossen, und als Beweise eines früh erwachten wissenschaftlichen Strebens. Unterstützt worden ist Stahl in seinem Streben durch die Munifizenz seiner Vaterstadt, die sich seit den Tagen der Reformation um die Ausbildung junger Theologen bemüht und sich dadurch um das ganze Land und seine Bewohner ver-

---

[1] 36 S. in 4°. Bibl. d. Estl. Literär. Ges. I 2577.

[2] A. Seraphim Verzeichnis der Liv-, Est- u. Kurländer auf der Universität Greifswald. I. 1457—1645. in: Sitz.-Ber. d. Ges. f. Gesch. u. Altertumskunde 1894 (Riga 1895) 50.

dient gemacht hat [1]. Seinen Dank stattet Stahl in der Vorrede zum 3. Teil seines Hand- und Hausbuches ab, den er dem Gouverneur Philipp Scheiding und der Obrigkeit seiner Vaterstadt widmet. Der Teil der Vorrede, welcher sich an die Stadt wendet, sei hier wörtlich wiedergegeben, weil er eine der wichtigsten Quellen für den Studiengang des jungen Heinrich Stahl darstellt.

„Ich wende mich auch zu Ewren Edlen | Ehrwürdigen | Vesten | Achtbahren | Hoch-Wolweisen | Hoch- vnd Wolgelahrten Gunsten | H. H. Bürgermeistere | H. Superintendens, H. H. Rathsverwandte | vnd H. H. Secretarij, vnd sage frey offenbar | daß Dieselbe | vnd die gute Stadt Reval auch jhr Antheil an dieser meiner Arbeit habe. Dann in Reval bin ich gebohren | in der Schulen zu Reval habe ich die erste Fundament meiner Studien geleget | von dem Ehrwürdigen | Achtbahren | vnd Wolgelahrten Herrn M. Henrico Vestringio, jetziger zeit wolverdienten Superintendente der Stadt Reval bin ich ein gantzes Jahr frey erhalten | nach aller Notturfft versorget | vnd privatim getrewlich informiret, damit ich desto schleuniger in meinen Studijs zunehmen möchte. Von dem Edlen | Ehrnvesten | vnd Hochweisen Rath | vnd der Löblichen Stadt Reval habe ich ein drey Jahriges Stipendium vberkommen | vnd ist kein zweiffel | daß ich selbigen ferner zu geniessen gehabt | wenn nicht der Allerhöchste Gott mich Vnwürdigen ohn mein Vorwissen | vber mein verhoffen | wieder meinen Willen | in meiner blühenden Jugend in seinen Weinberg Gutthat bezeiget | vnd mich des gedachten Stipendij, vnd meiner Verschreibung | gutwillig erlassen | jedoch mit dieser Bedingung | daß ich mich auff anfürderung eines Hochweisen Raths des empfangenen beneficij erinneren | vnd auff Deroselben Vocation einstellen solte | mit welcher Condition ich biß auff diesen heutigen Tag Großgünstiglich verschonet | vnd niemahlen beleget worden. Darauß dann erscheinet | daß ich in viele wege meiner geliebeten Vater-Stadt | vnd dem Ehrnvesten Rath daselbst verbunden | vnd Dieselbe jhr Antheil an meiner Arbeit habe.

Worzu auch noch dieses kompt | daß | beydes zu meinem

---

[1] Vgl. P. Johansen Wanradt-Koell'i katekismuse senitundmatuist järglastest. Eesti Kirjandus 1935 433 ff.

Studieren | vnd zu dieser meiner Arbeit | von etlichen der Stadt Reval Einwohnern mir nicht geringe Hülffe | vnd Vorschub geleistet | auß welchen ich bey jetziger Gelegenheit nenne den Edlen | Vesten | Achtbahren | vnd Hochweisen Herrn Bürgermeistern Georgen von Wangersheim | meinen Hochgeehrten Herrn Oheimben | vnd Großgünstigen Gevattern | vnd die Weyland Ehrenveste | Achtbahre | vnd Vornehme Georgen Bewermann | Blasium zur Mühlen | Albert Lanting | Bürgere | vnd der Grossen Gilde Eltisten | meine sonders Günstige Herrn respective Oheimbe | vnd Schwäger | welche alle | neben meinem in Gott ruhenden Herrn Vatern | dem Weyland Ehrenvesten | Vornehmen | vnd Wolgeachten H. Hinrich Stahlen | der grossen Gilde wolverdienten Elterman | mit jhrer milden Freygebigkeit | da ich auff Universiteten studiret | mir zu stewr kommen | vnd den Ehrenvesten | Achtbahren | vnd Wolweisen Herrn Matthias Poorten | meinen Geehrten Herrn Schwagern | günstigen Gevattern | vnd guten Freund | welcher zu publicirung des Gesangbuches | der Evangelien vnd Epistolen | vnd bald folgenden Vierdten Theils mit seinen Geldern das Papir auß fernen Orthen an die Hand gebracht | das Drucklohn meistentheils verschossen | vnd mit mir stundet | biß ich jhn contentire, da ich sonsten | wenn mir diese Hülffe nicht wiederfahren were | hette müssen bestecken bleiben | vnd dem Teuffel | wie auch meinen Mißgönnern zu Spott werden | weil ich selber das angefangene Werck außzuführen keine Mittel gehabt | noch | in mangelung nothwendiger Hülffe | icht es was zu wege bringen können."

Als Prediger nach Estland zurückberufen, wandte Stahl sich neben der seelsorgerischen bald der schriftstellerischen Tätigkeit zu, als deren erste Frucht auf heimatlichem Boden im Jahre 1630 das leider verlorengegangene Werk: „Kurtze und einfältige Fragen, die Grundstücke des Christentums betreffend" in estnischer Sprache erschien. Damit machte er den Anfang einer Reihe von Werken, durch die er zum Schöpfer der älteren estnischen Kirchensprache wurde. Als solcher ist er wiederholt Gegenstand ausführlicherer Untersuchungen geworden; die diesbezüglichen Werke sind uns bis auf das genannte in mehreren Exemplaren erhalten und bekannt. Hier mögen zum Schluss nur noch einige Arbeiten von ihm kurz Erwähnung finden, die

bisher nicht nachgewiesen werden konnten, oder an abgelegener Stelle zitiert sind.

Aus der Zeit, in welcher Stahl als deutscher Pastor und Dompropst an der Domkirche wirkte, zitiert Recke-Napiersky eine „Disputatio synodica, Holmiae 1641", ohne ihren genaueren Titel zu kennen [1]. Dieser lautet: „Praecognita catechetica adjuvante Deo Optimo Maximo, praeside et authore M. Henrico Stahlio, ecclesiae cathedralis quae est Revaliae, Teutonico Pastore, Archi-praeposito, et Regii Consistorii primario Assessore, respondentibus Dn. Reinero Brocmanno, Pastore Tristferensium in Wiria dignissimo, Dn. Jona Nicolai, Pastore Kiriferensium in Wikia vigilantissimo, Dn. Martino Zarenio, Pastore Hallialensium in Wikio fidelissimo. In Synodo Revaliensi anno 1642 mense Februar: cum Deo celebranda, ad disputationem proposita. Holmiae, Typus Meurerianis anno MDCXLI" [2].

Inzwischen wirkte Stahl jedoch schon seit 1641 als Superintendent von Ingermannland, das, von Wiborg abgetrennt und mit Allentacken verbunden, auf Beschluss der schwedischen Regierung in ein eigenes Stift verwandelt worden war. Sitz des Superintendenten und des Konsistoriums war Narva. Stahls Verdienste um die Reformation und kirchliche Organisation Ingermannlands haben bereits eine ausführliche Würdigung erfahren; trotz verschiedener Rückschläge, die durch seinen Charakter bedingt waren, ist dieses Gebiet seiner Tätigkeit wohl das verdienstvollste nächst der Schaffung einer estnischen Kirchenliteratur [3]. Aus der Narvaer Zeit stammt eine grössere theologische Arbeit von ihm, der heute sehr selten gewordene „Nucleus Hafenrefferianus in Synodicis Conventibus Narvae appositus à M. Henrico Staheln, Superintendente, Revaliae, Typis Westphali, Gymn. Typographi, Ao 1649" [4]. Es handelt sich um eine Zu-

---

[1] Recke-Napiersky Allgem. Schriftsteller- u. Gelehrten-Lexikon 4 257 ff.

[2] 42 S. in 4°. Bibl. d. Estl. Literär. Ges. I 1338.

[3] C. Öhlander Om den svenska kyrkoreformationen uti Ingermanland. Ett bidrag till svenska kyrkans historia åren 1617—1704. (Uppsala 1900) 29 ff. Dort auch eine eingehendere Charakteristik von Stahl.

[4] 158 S. in 8°. Winkelmann Bibl. Hist. Liv. 7134. Bibl. d. Estl. Literär. Ges. I 1645. Die Erhaltung dieses seltenen Bandes sowie eines

sammenfassung des Buches „Loci theologici certa methodo ac ratione in libros tres tributi etc." des bekannten Tübinger Theologen Matthias Hafenreffer, welches im 17. Jahrhundert als das führende dogmatische Lehrbuch der lutherischen Kirche galt [1]. Nächst Deutschland fand es in Schweden besondere Verbreitung, wo es mehrfach sowohl vollständig, wie auszugsweise gedruckt worden ist. Dass Stahl für die besonderen Zwecke seiner synodalen Tätigkeit eine eigene Ausgabe veranstaltete, bezeugt den Ernst, mit welchem er seinem theologischen Beruf nachkam. — Aus den ersten Jahren seiner Tätigkeit als Superintendent von Narva stammt der Druck einer Synodaldisputation, welche sich in Estland scheinbar nicht erhalten hat. Ihr Titel lautet nach Öhlander: — Jova Juva. Disputatio Synodica Aestivalis, Quam Deo Ter Optimo Ter Maxime Adjuvante. Sub l praesidio. M. Henrici Stahlen, Superintendentis Narvensis in Ingermannia et Allentaccia, ibidemq; Regij Consistorij Praesidis, Defendent Viri Reverendi et Docti. Dn. Christiernus Georgii, Diaconus Duderensis. Dn. Martinus Henrici Fattbur, Diaconus Nievensis Habebitur Disputatio ad d. 27 Junij, Anno 1643. Revaliae, Typis Henrici Westphali, Gymnasij Typographi, Anno 1643 [2].

Diese kurzen bibliographischen Hinweise können dem Sprachforscher nichts Neues bieten, sie sind aber wohl geeignet, uns nähere Aufschlüsse über den Theologen Stahl zu geben, der bisher nur hinsichtlich gewisser Abschnitte seines Wirkens Gegenstand der Forschung geworden ist. So mögen sie einen kleinen Baustein zu einer zukünftigen ausführlichen Biographie Heinrich Stahls bilden, die dann schon nicht nur dem Philologen, sondern auch dem Theologen Stahl gerecht werden müsste.

---

der früher zit. Stahlschen Drucke verdanken wir dem Sammeleifer des Pastors Heinrich Gösecken d. J., dessen umfangreiche theologische Bücherei jetzt einen Bestandteil der Bibliothek d. Estländischen Literärischen Gesellschaft bildet. Vgl. über ihn: Eesti biograafiline leks. I 116. Paucker Geistlichkeit 259.

[1] Öhlander a. a. O. 56. Hauck Realenzyklopädie f. prot. Theologie u. Kirche. 3. Aufl., Bd. 7 330 ff.

[2] Öhlander a. a. O. 85 f.

Lisandeid magister Heinrich Stahli õpingutekäigule ja täiendusi tema biograafiale.

Eesti vanema kirikukeele looja, mag. Heinrich Stahli, noorusaastatest ja õpinguajast ei ole palju teada. Tema elu selle ajajärgu tähtsaimaks allikaks on „Käsi- ja Koduraamatu“ 3. osa eessõna. Stahl käis Tallinnas triviaalkoolis ja õppis 1617—1623 Rostockis, Wittenbergis ja Greifswaldis. Mõlemas esimesena nimetatud kohas kaitses ta väitekirja, mida tunnistavad kaks seni tundmata disputatsiooni 1619. ja 1622. aastast. Kolm viimast aastat õppis ta oma kodulinna stipendiaadina, mille poole ta pöördub kirjalikult mitmele korrale stipendiumi asjus. Põhjalik teoloogiline haridus, mille ta oli saanud peamiselt Rostockis ja Wittenbergis, tegi talle võimalikuks peale tagasitulekut siin arendada tõhusat kirjanduslikku ja teaduslikku tegevust. Peale tuntud eestikeelsete teoste on ta avaldanud ladina keeles mitmesuguseid teoloogilisi kirjutisi, mis seni olid osalt lähemalt tundmata, kuid mis on aga tähtsad teoloog Stahli ja tema väsimatu vaeva hindamisel, mida ta nägi Eesti ja Ingeri õpetajaskonna vaimse taseme tõstmiseks.

Tumult in Alt-Tartu.

Eine Episode aus der Zeit der ersten schwedischen Hochschule.

Von Per Wieselgren.

Unter den Professoren der theologischen Fakultät der Academia Gustaviana gehörte der wahrscheinlich aus Finnland gebürtige Michael Savonius wenn nicht zu den gelehrtesten so doch zu den berüchtigsten. Diesen Ruhm verdankte er seiner Sucht, Krach zu machen, wodurch er in allerlei Prozesse verwickelt wurde, deren Akten allerdings heute nur noch in beschränkter Zahl erhalten sind.

In den reichen Beständen der livländischen Gerichtsakten aus schwedischer Zeit taucht sein Name zum ersten Mal im J. 1630 auf, wo er als Seelsorger in einem langen schwedischen Brief dem des Totschlags angeklagten Schreiber Andreas Larsson Trost spendete und an dem Verhalten eines wichtigen Zeugen in diesem Prozess, des Kemner-Pastors Henrichius Martini heftige Kritik übte [1]. In dem gleichen Lager wie er befand sich damals ein Mann, der später zu seinen ärgsten Feinden zählen sollte. Es war dies der junge Jurist, Gelehrte und Beamte Jöran Lilia, der sich in den folgenden Jahrzehnten unter dem Namen Georg Stiernhielm als Dichter und Wissenschaftler berechtigten Ruhm erwarb. Sich auf die grosse Autorität eines damaligen Löwen der Rechtswissenschaft J. Mascardi und dessen Werk „Conclusiones omnium probationum . . ., Turin 1624," stützend, gelang es Lilia, als Verteidiger des Angeklagten ein ziemlich günstiges

[1] „Des erschlagenen Peer Israelszon ctra Andream Larszon Thetern." Dorpater Schlossgericht 1630, Valsts Archivs, Riga.

Urteil zu erwirken. Auf die näheren Umstände dieses interessanten Gerichtsfalles sei hier jedoch nicht genauer eingegangen. Wir wollen lieber die Verhältnisse betrachten, unter denen die Bundesgenossen von damals, Savonius und Stiernhielm, als Gegenspieler auftraten. Es ist dabei bemerkenswert, dass Stiernhielm selbst wenig in den Vordergrund tritt und hauptsächlich von einem anscheinend sehr guten Freunde, dem Assessor Martinus Hendesius, vertreten wird. Das mag aber mit der Lückenhaftigkeit des aufbewahrten Materials zusammenhängen. Und dass gerade von den Akten zwischen Stiernhielm und Savonius so wenig vorhanden ist, dürfte seinen Grund in einem juristischen Kniff haben, den Savonius mit Vorliebe anwendete. Er exzipierte contra forum, und so wurden die Akten zwischen verschiedenen Gerichten und Behörden hin- und hergeschickt, und niemand weiss, wo sie schliesslich landeten.

Somit können wir den Verlauf des Streites in seinen Einzelheiten nur teilweise verfolgen, aber das Erhaltene ist genügend aufschlussreich und bietet ein lustiges Bild von den Verhältnissen der führenden Tartuer Gesellschaft „von Anno dazumal". Die folgende Darstellung gründet sich auf die im Hofgerichtsarchiv zu Riga unter Signum 1640:7 M. Savonius c. M. Hendesium vorhandenen Akten [1].

Als am 1. November 1638 die „sceptra academica solenni ritu publice ausgetragen vnd vberandtwortet" wurden und Hendesius und Savonius mit eingeladen waren, hat Hendesius „H. Klägern zu trincken simuliret", worauf Savonius dankbar einging. Hendesius aber warf Savonius das Glas an den Kopf und verwundete ihn mit den Splittern an den Schläfen. Mit dem Gesicht voll Blut und Bier konnte Savonius keinen Widerstand leisten. Um „sein eignes factum damitt zu coloriren", erwirkte aber Hendesius im Namen Stiernhielms eine gerichtliche Vorladung wider Savonius und machte eine Eingabe, worin dieser „hir wie auch per totam Finnoniam vndt Sueciam diffamiret an seinen Ehren verletzet vndt an seiner beforderung verhindert worden, weil in demselben diese expressa formalia zu befinden, dz her kleger 1. ex mera libidine convitiandi 2 h. Stiernhielm vber seine besudelte zunge

[1] Vidzemes galma tiesa, Valsts Archivs.

lauffen laszen, vndt dz er 3 ein infamator vndt diffamator 4 der einen Widerufff zuthun schuldig der 5 gefengnis vndt Stauchenschlag verdienet vndt 6 zeitlicher vnd eiwiger landesverweisung würdich wie solchs dz libell sub Lit. A mitt mehren bezeuget". Gestützt auf erstens das neunte Kapitel des Körperverletzungsrechtes („Såramålsbalken"), zweitens auf Vers 18 aus dem Kap. 19 des fünften Buches Mose „vermög des Exempels an der Susannæ anklager verübet" und drittens auf das dreissigste Kapitel der Ratstubenordnung „Rådstuwubalken"), verlangte Savonius Bestrafung seines Gegners.

Die hier als Beilage beigefügte Schrift ist der einzige Akt aus Stiernhielms eigenem Prozess gegen Savonius, der noch in Riga vorhanden ist. In diesem früheren Prozess trat Hendesius als Vertreter Stiernhielms gegen den „boszhafftigen diffamanten Michael Savonium" als Kläger auf. Stiernhielm sei „ausz Verleihung Göttlicher Gnaden ohne Ruhm zu reden sich selber Erbarkeit Vndt Adelicher Tugendt, als einen frommen vom Adel zustehet Vndt gebühret in allerwege befliszen". Trotzdem habe Savonius 1637 und 1638 „in öffentlichem gelage" den Kläger als „einen leichtfertigen schelm Vnd Vnrechtfertigen richter" charakterisiert, „der sein Leib Vndt Seel Vnlengst in der helle Verstellet Vndt sich mit geschenk Vndt gaben corrumpiren laszen ... Vndt in allen zusammenkünften hrn c(lägern) mera libidine [1] convitiandi, Vber seine besudelte zunge lauffen laszen". Nach einem Hinweis auf die harten Strafen (Gefängnis, „Stupenschlag", Landesverweis), die bei solchem Vergehen in Frage kommen könnten, verlangte Hendesius öffentliche Abbitte, „auch noch erstattung der Vnkosten mit harter(!) gefengnisz anders derogleiches frewelers Zum abscheuw" [2].

Gegen dieses Libell richtete sich also nun Savonius' Wut, als er selbst im J. 1640 gegen Hendesius einen Prozess anstrengte.

---

[1] Im Original fehlerhaft libidini.

[2] Möglicherweise beziehen sich die Anschuldigungen des Professors Savonius gegen Stiernhielms Ausübung des Richteramtes auf die Händel zwischen den Gutsbesitzern von Põltsamaa, Rannu und Kavilda und deren Arrendatoren, worin Stiernhielm als Landrichter hineingezogen wurde. Näheres darüber in meinem Aufsatz „Stiernhielm och Wranglarne". Svio-Estonica IV (Tartu 1937).

Letzterer liess sich aber nicht durch den Selbstvergleich des Professors mit der keuschen Susanna imponieren, sondern blieb die Antwort nicht schuldig. Savonius habe „in libellirtem loco privilegiato, autore Diabolo, qui omnium malorum inter homines autor aus bösem vorsatz vnd lasterhafftem gemüthe sich vnterstanden, Zeit wehrender mahlzeit mich zu beschuldigen, warumb ich von seinem gegentheil, dem leichtferttigen kerl Georg Lilia volmacht wieder ihn auf mich genommen". Savonius habe auch auf Hrn Mehrfeld und auf den schwedischen Pastor tüchtig geschimpft, aber die anwesenden hohen Persönlichkeiten hätten ihn zum Schweigen gebracht, doch nur solange er noch nüchtern war. Als er voll wurde, fing er wieder an, Stiernhielm anzugreifen, und Hendesius, ebenso betrunken, konnte diese Schmähungen nicht ruhig ertragen, sondern hat „ihm auf dem Kopffe zugetruncken, worvon Er in etwa mag beschediget worden seijn". Aber was sagt das Sprichwort? „Derjenige so dasz schwert im munde führet muss man auf die scheide schlagen." Wegen der Behauptung aber, dass er, Hendesius, von Stiernhielm keine Vollmacht gehabt habe, um diesen vor dem Gericht zu vertreten, sei nun Stiernhielm selbst anwesend und könne bezeugen, dass die Vorladung auf seinen Befehl erfolgt sei.

Auf diese Exceptio kam eine Replica des frommen Professors. Er habe nicht „autore diabolo rixus" (rictus?) geschimpft, sondern „Authore Deo nebenst meinem Discipulo eine Mutet derer(!) text aus der schrifft genommen gesungen Vndt höffentlich niemandt damitt beleidiget, es sey dan meinen wiedersacher, der nicht viel davon helt". In 14 Tagen habe er sein Haus nicht verlassen können, sondern habe seine Wunden heilen müssen „mit Johannis Orl (Oel?) vndt andern Unguentis". „Ich meine dz ich beszer daran thu, wan ich aus guter andacht ein geistlich lied modulire, als dz ich mitt dem Vulcano den Tabachischen rauch mitt dem talche (Talg: Tabaksaft?) in mich saugete, vndt wieder als aus einer Camin verdrieszlich herausliesze." Er habe sich nicht mit dem Pastor gezankt und auf Stiernhielm auch nicht gescholten. Mit dem Mehrfeld habe er wohl Krach gehabt, aber die Sache wäre nunmehr beigelegt. Dass Hendesius schon 1638 von Stiernhielm eine Vollmacht besessen, „credat Judas Apella".

Es lag nun an Hendesius, seine Duplica einzureichen, was er

auch ohne Zögern tat. Er hält seine Behauptungen aufrecht und sagt vom Hiebe mit dem Glas, dass der den Herrn Professor nicht so schlimm getroffen hätte, „weill er den andern morgen schon vmb 6. vhr bier vnd brandwein frisch herumb gezechet vnd den schnueptabach nicht vergeszen". Den Pastor habe Savonius wirklich einen Schelm und Dieb gescholten, und der hätte sich bestimmt mit ähnlichen Ohrfeigen gerächt wie Revisor Mehrfeldt, wäre er nicht der Würde seines Amtes eingedenk gewesen.

In Anbetracht dieses widerspruchsvollen Tatsachenberichts ist es verständlich, dass das Hofgericht keine Lust zeigte, ein Urteil in dem Prozess zu verkünden. Man scheint ihn einfach „vergessen" oder vom Verlauf des älteren Prozesses Stiernhielm (Hendesius) — Savonius abhängig gemacht zu haben. Hier hatte der Notar Gerlach als Vertreter des Savonius bereits im J. 1639 gegen das Forum Einspruch erhoben, und 1641 erklärte sich auch das Hofgericht als in der Sache nicht zuständig. Stiernhielm habe sich an den Generalgouverneur zu wenden [1]. In Stockholm sind einige Auskünfte über den weiteren Verlauf der Sache zu bekommen. Aktenreste befinden sich nämlich dort im Archiv des Akademischen Konsistoriums [2]. Man sieht daraus, dass das Hofgericht eigentlich schon 1638 die Sache zum Austrag gebracht hatte, dass aber die Weigerung Savonius', ein Urteil des Hofgerichts anzuerkennen, die Erledigung des Streitfalles vereitelte. Als die Sache später an den General überwiesen worden war, schien Savonius, um eine weitere Verzögerung herbeizuführen, nach dem Reiche entwichen zu sein. Jedenfalls beklagt sich Stiernhielm in einem undatierten Schreiben an den Rektor und die Professoren der Akademie, dass sein Gegner „durch solche reise tergiversiret Vndt auszflüchte suchet" und verlangt „einen Rechtlichen Arrest auff M. Savonium". Aus diesem Schreiben ist ferner zu ersehen, dass die Sache sogar bis an die Regierung gedrungen war, die einen „Befehl schreiben gewisze Commissarien Zu deputiren" hatte ergehen lassen. Stiernhielm sagt, er habe den Generalgouverneur ersucht, „selbige Judices so in diesem Vorgefallenem

---

[1] Protocollum votorum 1639: 78; 1641: 35. Vidzemes galma tiesa, Valsts Archivs.

[2] Livonica II: 327. Riksarkivet.

Puncto Homicidi constituiret" auch zugleich die Sache zwischen ihm und M. Savonius beilegen zu lassen. Diese Richter sind wahrscheinlich die Herren v. Plater, Ludenius und Warneken, die zu Kommissaren in dem grossen Prozess um den entleibten Studenten Josephus ernannt worden waren. Über Stiernhielms bedeutsame Rolle in dieser berühmten Schlägerei siehe meinen Aufsatz in dem angeführten Jahrbuche. Die Universitätsbehörden gaben dem Verlangen Stiernhielms nicht statt, was aus einem zweiten Schreiben hervorgeht, das am gleichen Tage eingereicht wurde [1]. Der Brief ist defekt, aber es scheint, als habe man, um Savonius zu verhaften, von seiten Stiernhielms eine Kaution verlangt, was letzterer als juristisch unbegründet ansah. So wurde wohl auch am Ende kein Reiseverbot gegen Savonius erlassen und die Austragung der „wüsten ehrenrührigen Sache" ad calendas græcas verschoben.

Mürgel Vana-Tartus.

Episood esimese rootsi ülikooli ajast.

Paljude vaenlaste hulgas, kes olid Georg Stiernhielm'i — üks kõige huvitavamaid XVII sajandi rootsi vaimuelu nähtusi — vastu, kui ta oli ametnikuna Liivimaal, oli Academia Gustaviana teoloogiaprofessor Michael Savonius kõige ägedamaid. Kahjuks võib ainult osalt jälgida tema võitlust Stiernhielmiga, sest mõned kohtutoimikud on hävinud. Autor refereerib seda, mida on olnud võimalik leida. Savonius, kes oli tuntud terava keele poolest, oli ka Stiernhielmile kallale tunginud mitmesuguste aussepuutuvate otsustega. Sellepärast kutsuti ta Stiernhielmi ustav abiline M. Hendesius kohtu ette. Hendesius oli sedavõrd kiindunud oma patrooni, et ta tungis ühel ülikooli aktusel Savoniusele vägivaldselt kallale. Selle kohta esitas Savonius kaebuse Hendesiuse vastu. Otsust ei tulnud, kuid olemasolevad aktid on täis drastilisi üksikasju, mis pakuvad lõbusa kultuurpildi tolle aja kohta.

[1]) Sämtliche erhaltenen, aufgefundenen Briefe Stiernhielms werden jetzt als siebenter Band der kritischen Ausgabe des „Svenska Vitterhetssamfundet" mit Kommentar erscheinen.

Ühest suurjutustajast ja tema toodangust.

R. Viidalepp.

1. Eelmärkus. — Eesti Rahvaluule Arhiivi kogud sisaldavad eesti rahvatraditsiooni väga rikkalikul määral: umbkaudsetes arvudes 165.000 rahvalaulu, 120.000 lastelaulu, 7.000 loodushäälte seletust, 30.000 mängu ja tantsu, 127.000 vanasõna ja kõnekäändu, 83.000 mõistatust, 67.000 rahvajuttu, 235.000 p. uskumusi ja kombeid ja 19.000 rahvaviisi (tuhandeid rahvalaule ja -jutte leidub peale selle veel erakogudes). Kuid rahvatraditsiooni edasikandjate, rahvalaulikute ja jutustajate kohta on vanemates kogudes võrdlemisi vähe teateid; alles hilisemais korjandustes on korjajailt hakatud järjekindlamalt nõudma andmete juurdemärkimist, kellelt materjal saadud, ning üsna viimaseaegne üritus on tähtsamate laulikute ja jutustajate elulugude kogumine. Siiski on mitmed andekamad rahvalaulikud saanud juba endi elupäevil kuulsaks ja nende kohta on üht-teist avaldatud ka trükisõnas [1]. Vanades rahvalauludes on nähtud ühte meie omapärasemat kultuuripärandit ja on siis ka selle väljapaistvamaid edasikandjaid rohkem tähele pandud ja hinnatud. Eesti Vabariigi päevil on mõnele vanale rahvalaulikule makstud riigi poolt isegi rahalist toetust. Kuid jutustajad on lau-

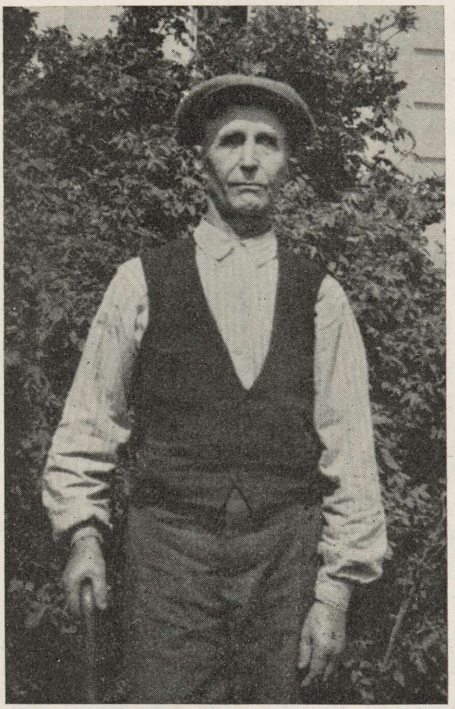
[1] Dr. M. Weske · Über eine estnische Sängerin. Neue Dörpt. Zeitung 1875, nr. 51 ja Sitzungsber. d. GEG 1875, 17—25; A. O. Väisänen Seto lauluimä' ja näide johustise' laulu'. Kodotulõ', Setu lugõmiku II osa (Tarto 1924) 5—36; P. Voolaine Setu lauluema Vabarna Anne „Peko (Pekolanõ)". Eesti Kirjandus 1928 6 jj.; Ed. T-u Mälestisi ühest rahvalaulikust. Helme-Tõrva Elu 1929, nr. 41; De Valle Laulik Liisu Jõgi. Järva Uudised 1929, nr. 28, Viljandi Uudised 1929, nr. 29; H. Tampere Eesti rahvaviiside antoloogia I (Tartu 1935) 20 jj.

likute kõrval jäänud hoopis varju; neid on peetud nagu vähem-tähtsaks ega ole nende kohta eraldi sõna võetud. Tõepoolest on meil suurlaulikute kõrval olnud kindlasti ka suurjutustajaid, kes meie rahva proosarepertuaari on põlvest põlve säilitanud ja edasi arendanud. Asjaolud, et rahvajuttude kogumine pole meil olnud kunagi nii populaarne kui rahvalaulude kogumine ja et juttude üleskirjutamine on laulude kirjutamisega võrreldes tülikam ja aeganõudvam, on selleks kaasa mõjunud, et meil rahvajutte on kogusummas ka palju vähem kirja pandud kui rahvalaule.

2. K. Jürjenson kui suurjutustaja. — 1932. aastal tutvusin ühe pimeda mehega, kes osutus haruldaselt heaks jutustajaks. Tema nimi on Kaarel Jürjenson. Olen temalt aa. 1932 ja 1933 kirjutanud 550 kvartlehek. rahvaluulelist materjali. Suurem osa sellest moodustab ERA-s iseseisva köite: ERA II 54, kirjut. a. 1932; vähem osa leidub köites: ERA II 63, 375—429, kirjut. a. 1933; mõningaid ülestähendusi leidub veel minu isiklikes paberites. K. J-lt kirjutatud lehekülgedel leidub: 256 muinasjuttu, naljandit ja muistendit, 249 p. uskumusi ja kombeid, 126 vanasõna ja kõnekäändu, 39 laulu ja mängu, 12 mõistatust, 9 p. etnogr., arheol. ja muid teateid; kokku siis 691 punkti See kõik on jutustatud ja kirja pandud üheteistkümne päeva kestel, nimelt 9.—12. ja 25.—27. juul. ja 4.—5. okt. 1932, ja 25.—26. juul. 1933.

Tookord elas K. Jürjenson invaliidsuse tõttu Tartu-Maarja kihelkonnas Kavastu vanadekodus. Sündinud on ta 12. märtsil 1868 Kodavere kihelkonnas Alatskivi mõisas, kus isa olnud teomeheks. Kui ta olnud 3-aastane, kolinud isa üle Peipsi Venemaale ja töötanud Oudova maakonnas Verholjane (Virkalemma) mõisas teomehena 12 aastat. Sealt on ta kolinud jälle Alatskivile tagasi, kus tegutsenud samuti teomehena ja hiljem väikemaapidajana Ranna mõisas. Isa elukohamuudatused on kaasa teinud ka K. J., elades 3.—15. eluaastani Oudova maakonnas, 15.—40. a. Alatskivil ja Ranna vallas Kodavere kihelkonnas, 40.—50. eluaastani Maarja-Magdaleena kihelkonnas Saare vallas (sugulaste juures), hiljem aga Kavastu vanadekodus. Pimedaks on jäänud ta 28-das eluaastas. Poisikesena olnud karjane, hiljem isa abiline ja lihttööline. Invaliidina on saanud enne vanadekodusse asumist abiraha Alatskivi vallavalitsuselt.

Iseloomustavana tuleb nimetada, et K. J. on Oudova maakonnas juba lapseaastais puutunud kokku venelastega, on mänginud koos vene lastega ja omandanud varakult vene keele. Esimese kooliharidu saanud kohalikus vene algkoolis, kuid õppinud hiljem ka eesti koolis („Oudova köstrikoolis"). Koolis olevat ta jõudnud hästi edasi ja olnud vahel koguni õpetajale abiliseks, õpetades teistele eesti lastele vene keele tähti. Nooremas eas olevat ta nägijana lugenud ka mõningaid juturaamatuid ja ajalehtigi [1]. Kuid ta tundus sellegipärast usaldatava jutustajana. Kogu eluaja on ta jäänud lihtsa maarahva keskele ja on neilt omandanud jutud ja muud ained, mida nüüd vanas eas pajatab. Tänu haruldaselt heale mälule on ta repertuaar kasvanud õige suureks. Siiski mäletas ta paljudel juhtudel ütelda, kust või kellelt ta teatava muinasjutu või muistendi olevat kuulnud. Tema kuulumist harilikku külamiljöösse näitab seegi, et ta on võtnud tõsiselt mitmeid rahvapäraseid uskumusi: „Kui hunt näeb inimest enne, kui inimene teda, siis võtab hääle ära." Nii juhtunud K. J-ga karjapõlves. Nädal aega olnuvat tal seetõttu hääl ära, et hunt näinuvat teda esimesena. Usutakse, et jaanilaupäeva ööl õitseb sõnajalg ja et see õis olevat suurte maagiliste omadustega. K. J. olevat kord jaaniööl käinud otsimas sõnajalaõit, kuid mitte leidnud.



K. Jürjenson 10. VII 1932.

[1] Eluloolised andmed saadud K. J-lt endalt. Kokkuvõtlikul kujul olen need ennem avaldanud „Rahvapärimuste Selgitajas" nr. 2, 42—44.

3. Kuidas toimus küsitlemine ja kirjutamine. — Eestis on kohti, kus vana vaimne rahvakultuur esineb veel küllaltki elujõulisena, nagu Setumaal, Kuusalu kihelk. rannaküladesja mitmel pool mujalgi. Seal pole tubli lauliknaise või hea jutustaja leidmine sugugi raske. Siiski on alasid, kus teadjamaid inimesi — jutustajaid ja laulikuid — tuleb otsida esijoones vanadekodudest. Kavastu vanadekodusse sõitis allakirjutanu selleks esmakordselt laupäeval, 9. juulil 1932. Üllatuseks selgus, et siia oli koondatud peamiselt vaimuhaigeid, kelle hulgas leidus ainult üksikuid terve mõistusega inimesi. Kui mõnda eite olin sissejuhatuseks küsitlenud tagajärjetult, saadeti asutise juhataja poolt mu jutule „Jüri"-hüüdnimega pime mees, kes osutuski Kaarel Jürjensoniks. Et ta oli suitsetaja ja mul kaasas pakk paberosse, siis saime sedamaid sõbralikule jutule.

Juba esimesel päeval kirjutasin temalt 37 rahvajuttu, 20 p. uskumusi-kombid, mõistatusi ja muud, kokku 68 punkti. Esimesed temalt kirjutatud jutud on muistendid unes juhatatud rahast, orga-haigusest, luupainajast jne., mis tulid meelde ühenduses uskumuste ja kommetega. Alles aegamööda hakkas ta esitama ka naljandeid ja muinasjutte. Nelja esimese päeva jooksul kirjutasin temalt 123 rahvajuttu ja peale selle veel rohkesti muud materjali. Kaasavõetud kirjutusmaterjal oli seega läbi ja sõitsin Tartu tagasi. Ümberkirjutatult andsid nelja päeva kirjapanekud 252 lk. Hiljem käisin K. J-lt kirjutamas veel kolmel korral, kokku üksteist päeva. Olin väga huvitatud, kauaks jätkub tal ainestikku. Lootsin lõpulejõudmist varem, millest ongi tingitud korduv külastamine. — Olin siis rahvaluulet varemalt kogunud juba viiel suvel ja üks kord talvelgi. Enamasti tuli kas üks või mitu kihelkonda mõne nädala jooksul „läbi korjata", mis aga ei võimaldanud üksikute jutustajatega väga pikalt tegemist teha. Nüüd oli selleks esmakordselt päris hea juhus. K. J-l kui pimedal oli vanadekodus ainult väheseid töökohustusi, mistõttu oli sageli võimalik kirjutada hommikust õhtuni, arvatud maha ainult väiksed vaheajad.

Algul lasksin teda jutustada vabalt, mis aga meelde tuli. Et tal oli suur tagavara, polnud küsitlemiseks esialgu mahtigi. Alles paaril viimasel käigul olid mul kaasas eesti ja vene rahva-

juttude registrid [1], mida püüdsin kasutada meeldetuletamise hõlbustamiseks. K. J. jutustas meeleldi ja vastupidavalt. Mina ise aga tundsin end mitmel õhtul pidevast kirjutamisest päris väsinuna ega suutnud lõpuks enam kõike kuuldavat täpselt fikseerida. Sellest on tingitud mõned üksikud konspektiivsed kirjapanekud. Esimesel käigul ma kirjutasin esiteks pliiatsiga ja kirjutatu hiljem Tartus olles tindikirjaga; kuid hilisematel külastustel kirjutasin otsekohe tindiga. Kirjapanekud on peaaegu kõik kirjutatud sõna-sõnalt jutustamise järgi. Kuigi ma kirjutasin harilikku kirja (mitte kiirkirja), kohanes jutustaja hõlpsasti minu kirjutamiskiirusele.

Küsitlemiseks ja kirjutamiseks olid Kavastu vanadekodus rahuldavad võimalused. Tuba, kus elas „Jüri" ühes kolme teise hoolealusega, asus teisel majakorral. Kui päeval teised hoolealused aeti parki jalutama, võis seal töötada segamatus rahus. Ka „Jüri" ise hoolitses selle eest, et soovimatud naabrid sinna tülitama ei tulnud, haarates tarbekorral isegi kepi järgi. Suure enamiku temalt saadud materjalist olen kirjutanudki seal ülemises toas, toetudes kas väiksele toidukapile või põlvele, sest lauda seal polnud. Teisel käigul (25.—27. VII 1932) oli soodustuseks veel see, et magasin ise ka öösi samas toas, kuna üks hoolealuse voodi oli juhtumisi tühi. Nii sai jutustamine alata hommikul võrdlemisi varakult ning kesta hilisõhtuni. Asutise juhataja ja personaal suhtus minu töösse heatahtlikult ning püüdis seda soodustada. Kuid viimastel käikudel mu kõrvad siiski püüdsid kinni võõristavaid märkusi, nagu võiks selles silmatorkavalt pikas ühe vanamehega jutlemises olla midagi ebaharilikku, isegi anormaalset...

4. K. Jürjensoni repertuaarist. — Kõik K. J-lt kirjutatud jutumaterjali olen omale konspekteerinud ja konspektid süstematiseerinud, võttes aluseks A. Aarne' „Estnische Märchen- und Sagenvarianten" (FFC 25), kuid kasutades selle kõrval ka N. P. Andrejev'i „Указатель сказочных сюжетов по системе Аарне" [2] ja Aarne-Thompson'i „The Types of the Folktale" (FFC 74).

---

[1] A. Aarne Estnische Märchen- u. Sagenvarianten. FFC 25 (Hamina 1918); Н. П. Андреев Указатель сказочных сюжетов по системе Аарне (Ленинград 1929).

[2] Selle järgi määratud tüübid on eraldatud lühendiga Andr.

Selgus, et K. J-i repertuaar on silmatorkavalt rikkalik ja mitmekesine. Temalt kirjutatud 256 rahvajutu hulgas on 55 muinasjuttu, 100 naljandit ja anekdooti, 28 tekke- ja seletusmuistendit, 68 muud muistendit ja 5 jutukujulist loodushäälte seletust.

On esindatud kõik muinasjuttude liigid: loomamuinasjutte — 9, nõidusmuinasjutte — 11, legende — 14 + 7 (moraalijutte: pühapäeva pühitsemisest, kurjavandumisest jne.), novellilaadilisi muinasjutte — 13 ja vanapaganajutte — 1. Viimaseid on sellepärast vähe kirja pandud, et jutustaja ütles neid lugenuvat raamatuist. Iseloomustavana paistab silma legendide ja moraalijuttude, samuti ka novellilaadiliste muinasjuttude võrdlemisi suur arv. Nende hulgas on mitmeid haruldusi, mis Aarne nimestikus (FFC 25) on registreeritud kas ainult 1—2 teisendis või puuduvad seal hoopis. Mitmeid legende on jutustaja kuulnud venelastelt, mis seletabki nende harulduse eesti juturepertuaaris. Käsitlen neid eespool eraldi, ühenduses K. J-i muu venepärase ainestikuga. Novellilaadiliste hulgas on arvuliselt esikohal muinasjutud targast noormehest ja ettemääratud saatusest: „Kuningapoeg ja sepapoeg“ (Mt. 920), „Poiss võidab härra mõistujutuga“ (Mt. 921), „Karjapoiss (õpetaja asemel) kuningale vastamas“ (Mt. 922) — 2 eri redaktsiooni, „Kuningapoeg ja pikne“ (Mt. 932*), „Ennustatud veesurm“ (Andr. Mt.*932 I) — 2 redakts., „Mõrtsuka tunnil sündinu“ (Mt. ?), „Varga tunnil sündinud poiss“ (Mt. ?) jt. Viimatimainitud muinasjuttude rühma kuuluks veel haruldane rahvanovell, mis Aarne nimestikus puudub: Ema tapab teadmatuses oma poja, kes 25-aastase sõjaväeteenistuse järele jõuab koju, kaasas palju raha [1]. Edasi esineb ühes K. J-i jutus Shakespeare'i „Veneetsia kaupmehest“ tuntud motiiv: Juut tahab oma võlglaselt lõigata südame alt üks lood liha, kuid loobub sellest, kui peab lõikama täpsalt ühe loodi ja ei tohi tulla verd. Jutt olevat kuuldud kelleltki Pala mõisa teomehelt ja põlvneb tõenäoliselt kirjandusest. — Naljandeid ja anekdoote on K. J-i toodangus silmatorkavalt rohkesti vaimulikest (preestreist, kiriku-

[1] Vrd. O. Loorits Livische Märchen- u. Sagenvarianten (FFC 66), Mt. 939*.

õpetajaist jt.) ja ka mõisnikest. Nende hulgas on ka vähetuntuid, nagu „Joodik kirikuõpetaja“ (Mt. 1846*, Aarnel registreeritud ainult 1 teis.), „Papil pole tarviski jutlustada“ (Mt. 1826*) jmt. Paljud naljad ja anekdoodid karakteriseerivad ümbruskonnas tuntud isikuid. Mõisnikest on anekdootides populaarne Saaremõisa „krahv Manteuffel“ oma erakordsete vempudega. Mõned naljad on huvitavad ka kultuurlooliste pildikestena, näit. järgmine (Mt. 1841*):

(Muistne söömapalve.)
Koeru õpetaja üteld leeripoisile: Loe söömapalve.
— Ei oska, poiss ütles.
— No mis isa ütleb, kui laua juure lähete?
— Meil põlegi lauda!
— No kus siis sööte?
— Põrandal.
— No mis siis isa ütleb, kui kausi juure lähete?
— Meil põlegi kaussi!
— No kost siis sööte?
— Padast.
— No mis isa siis ütleb, kui pada juure lähete?
— Siis lööb lusikaga otsa ette ja ütleb: Ää määri tõbras tahmaga!
ERA II 54, 96—97 (81).

K. J-i tekkelugudes ja seletussaagades on terve rida tüüpe, mida Aarne register ei tunne, nagu „Miks inimese eluiga on pikem kui loomadel“, „Miks venelane alati laulab“, „Kuidas Aadam jumalaga kaupa tegi“ (kui sageli võib mees käia naise juures), „Miks käol pole pesa“ jt. Näiteks olgu siin toodud lühike tekst häälte jagamisest loomadele ja lindudele, mis Aarne loendis puudub ja on ainuke teadaolev rahvapärane paralleel F. R. Faehlmanni „Vanemuise laulule“ [1].

Jumal on loond kõik linnud ja loomad. Jumal teind ääli ees ja loomad ja linnud teind ääli järele. Nii saand iga loom ja lind oma ääle. Aga kala aand ainult nina veest välja, kõrvad jäänd vette. Nii jäänd kala päris tummaks.

Muistendid, mis K. J. on jutustanud, sisaldavad mütoloogilisi pärimusi (kuradist, libahundist, puugist, tuulispasast, kodukäijast, painajast jm.), mitmesuguseid kohalugusid (allika-

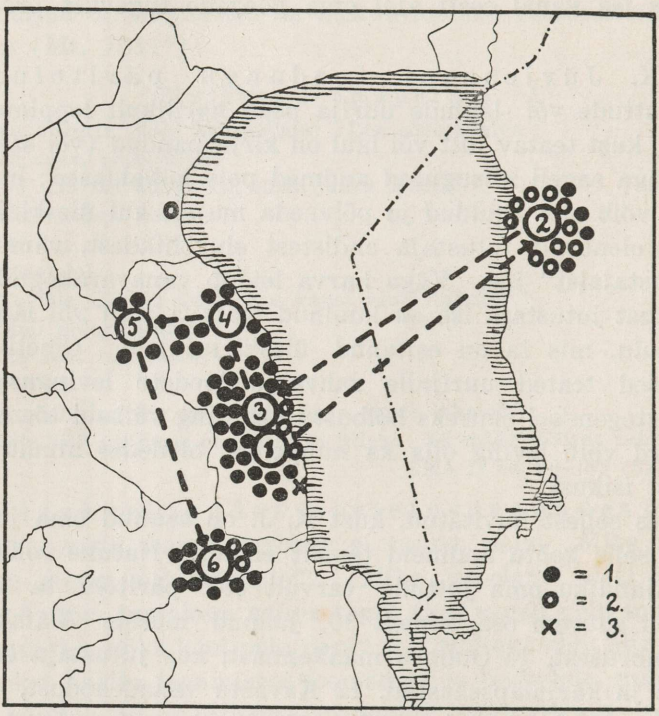
[1] Vrd. Friedrich Robert Fählmann Kirjatööde kogu I (Jurjevis 1915) 75—76; Friedr. Rob. Faehlmann'i album (Tartu 1929) 80—82.

test ja järvedest, kividest, mägedest, kirikutest ja kabelitest), ajaloolisi mälestusi, isikute iseloomustusi jne. Huvitavamatena ja haruldasematena tunduvad „Kolm kalakuningat“, milles jutustatakse kalade valitsejaist (haldjaist), ja mõned ajaloolise või kultuurloolise sisuga lood, näit. „Kuidas teoorjus ära kadus“, „Rotimõisa puudus“, „Miks mõisnik talumehele kohta ei müünud“, „Kuidas isa vanal eesti ajal oma poegade tugevust proovinud“ jmt.

5. K. Jürjensoni toodangu päritolust. — Rahvajuttude või -laulude uurija peab harilikult leppima ainult teatega, kust teatav jutt või laul on kirja pandud (või saadetud). Kuid väga sageli niisugused andmed pole küllaldased; huvialune teisend võib olla kuuldud ja põlvneda mujalt kui üleskirjutamiskohast, olenevalt jutustaja endistest elukohtadest, rännakutest, „eeljutustajaist“ jne. Väga harva leidub vanavarakogudes andmeid, kust jutustaja ise on kuulnud teatava jutu või laulik teatava laulu, mis ta on esitanud üleskirjutajale. Ometi oleksid niisugused teated uurijaile rahvaluuletoodete levingusuundade kindlakstegemisel suureks hõlbustuseks ning võiksid tõendada, et mõnikord võib leving olla ka hüppeline, olenedes ainult mõnest üksikust isikust.

Olles sellest huvitatud, kust K. J. on saanud oma jutuvara, pärisin selle kohta andmeid temalt endalt. Natuke rohkem kui ühe neljandiku oma juttude (arvult 69) päritolu ta mäletas. Neist oli suurem osa, nimelt 30, jääpud meelde Alatskivilt ja selle ümbrusest, 14 Oudova maakonnast, kus jutustaja elas oma nooruse ja karjalapseaastad, 12 Kavastu vanadekodust, 4 Saare vallast ja üksikuid veel mujalt. Need põlvnemisandmed on esitatud kaardil lk. 838, välja arvatud ebamäärased teated, nagu „seda üks vanainimene rääkis“ jms. Eeljutustajaiks on olnud ikka vanemad inimesed. K. J. ise ütleb: „Mis vanad mehed ja naised on rääkind, kõik on meeles.“ Kuid oma vanemailt polevat ta sel alal siiski midagi nimetamisväärset pärinud. Emal olevat natuke jutustamisandi ikka olnud, isa olnud aga hoopis vaikne ja sõnakehv. Kord isaga vallamajas abiraha järel käies viinud ta isa Kallaste kõrtsi ja ostnud talle viina, siis saanud isa keelepaelad lahti. Olnud pärastki vahel ütelda: „Ostsin isale juttu.“

Paljudel juhtudel mäletas K. J. täpselt, kellelt ta selle või teise loo oli saanud. Muinasjutt vahetusse sattunud kuningapojast ja sepapojast (Mt. 920) olevat kuuldud Kaarel Koinurmelt, Masso küla s e p a l t. Muinasjutu „Kuningapoeg ja pikne“ (Mt. 932*) olevat jutustanud „Toomas Lintbär (Lindberg?) Peatsikivi külas Alatskivil,“ olnud umbes 80 a. vana. Looma-



K. J ü r j e n s o n i j u t t u d e p õ l v n e m i n e. Ringiga piiratud numbrid märgivad jutustaja elukohti. Märkide tähendus: 1. — kuuldud eestlaselt, 2. — kuuldud venelaselt, 3. — kuuld. sakslaselt.

muinasjutt „Rebane kalakoormal“ (Mt. 1) olevat kuuldud Oudova maakonnast: „Üks vene vanamees rääkis Oudova kreisis Miikova külas; jooksime vanamehe ümber, vanamees rääkis muinasjuttusi.“ Naljandi „Laisk mees sõjasangariks“ (Mt. 1640) juurde kuulub märkus: „Alatskivil oli vana Nikolai-aegne soldat Aia Aadam, tema rääkis seda juttu.“ Mõnel üksikul juhul on põlvnemisandmed isegi mitmeastmelised. Kummitusjutu „Vai-

mude tund Tartus Peetri kirikus" (S. 1) juurde kuulub märkus: „Seda rääkis Viidike talu tütar Rosalje Peterson Saare vallast. Tema oli Tartus käsitöökoolis ja see provva, kelle juures ta õppimas oli, see oli rääkind." Muistend „Kuidas teoorjus ära kadus" olevat kuuldud kelleltki „Tallinnamaa mehelt", kes olnud Alatskivil ehitustööl.

Elukutselt on K. J-i eeljutustajate hulgas olnud karjuseid, mõisateomehi, vanu soldateid, külaseppi, öövaht, müüritöölisi ja teisi. Jutte on kuuldud lapsena karjas olles, leeris olles, metsas puid raiudes, veskil olles, ehitustöödel ja mujal, kus inimesi rohkem koos. Rahvuselt on K. J-i eeljutustajad olnud suures enamuses muidugi eestlased. Kuid suurjutustaja enda andmete põhjal olevat vähemalt 16 juttu kuuldud venelastelt; nende juures peatun lähemalt järgmises lõikes. Seletussaaga „Kuidas Aadam jumalaga kaupa tegi" olevat Alatskivil kuuldud kelleltki sakslaselt, kes töötanud seal ehitusmeistrina.

6. Vene aineid K. Jürjensoni toodangus. — Eesti rahvajuttude rikkalikus repertuaaris on nii läänest kui idast tulnud importi. Idapoolsed ained on saadud venelastelt. „Kõnelemata alles viimaseil aastakümneil ametnikkude, sõjaväelaste, õpilaste ja igasugu poolharitlaste kaudu laia tulvana levitatud vene naljandeist, sageli õige rõvedaist, on olnud suuremaks rahvaluuleliseks impordiks venest muinasjutud, legendid ja muu kreeka-katoliiklik mütoloogia," ütleb Eesti Rahvaluule Arhiivi juhataja dr. O. Loorits [1]. K. Jürjenson on konkreetseks näiteks sellest, kuidas on toimunud vene muinasjuttude, legendide ja naljandite ületoomine. Noores eas on ta elanud Oudova maakonnas otse venelaste keskel, on omandanud seal vene keele ja ühes sellega võtnud vastu vene muinasjutte ja naljandeid, mis tal nüüdki olid meeles. Hiljem Alatskivil ja selle ümbruskonnas elades on ta sealgi puutunud kokku venelastega ja kuulnud neilt rahvajutte. Siinseilt venelastelt olevat jutud kuuldud enamasti eesti keeles. Üldse nimetas K. J. ise 16 rahvajuttu, mis tema enda mäletamise järgi olevat kuuldud venelastelt. Kuid tema toodangus leidub veel muidki palasid, mis tõenäoliselt põlvnevad Venest.

---

[1] Vanavara vallast. Õpetatud Eesti Seltsi Kirjad I (Tartu 1932) 45.

Hea jutustajana on ta oma arvukaid jutte levitanud paljudele eesti kuulajatele, nii noortele kui vanadele.

Nende lugude hulgas, mis K. J-i enda tõenduse järgi olevat kuuldud venelastelt, on osa niisuguseid, mis eestlastelgi laialt tuntud, nagu Mt. Mt. 1, 300, 707, 751, 812, 1540 ja 1739. A. Aarne registri järgi kuuluvad aga paariteisendiliste harulduste hulka muinasjutud „Naine petab karu" (Mt. 160*) ja „Kurat näitab mehele ta naise truudusetust" (Mt. 824*). Aarne registris üldse puudub, küll aga leiame venes vasteid K. J-i muinasjutule „Tuul ja päike" (Andr. Mt. *298). Siia kuuluks veel naljand venelasest, kes pannud „pühameeste kujud" hobuse juurde kaitseks huntide vastu (registrites puudub vastav tüüp). Ka mitmele nendest, mille päritolu K. J. ise ei mäleta, leiame vasteid Andrejevi registrist (kuid FFC 25-s puuduvad!): „Peetruse ema taevaviimine" (Andr. Mt. 804), „Kitsi peremees ja helde sulane" (Andr. Mt. *751 II), „Kirvesupp" (Andr. Mt. 1548), „Ennustatud veesurm" (Andr. Mt. *932 I). Venelaste naabrus on arvatavasti põhjustanud seletussaagad „Miks venelane alati laulab" ja „Miks kurat Venemaale põgenes." — Üksikuid venekeelseid lauseid või vene keele sõnu leidub mitmes K. J-lt kirjutatud jutus, enamasti naljandeis. Ühes naljandis saab Tähemaa küla Viira t. peremees Tõnis Peterburis oma küsimustele venekeelse vastuse „не понимаю" (ei mõista) ja peab seda isikunimeks (Mt. 1700*) [1].

Venepoolse juturepertuaari Eestisse sissetoomisel on suurel määral olnud vahendajaiks veel endised eestlastest sõdurid, kes teenisid hulk aastaid vene sõjaväes ja sealt tagasi tulles tõid kaasa vene rahvajutte. K. Jürjenson olevat — tema enda ütlemise järgi — kuulnud ühe muinasjutu ja neli naljandit vanadelt soldatitelt, kes olnud „25 aastat kroonut teenind". Osa neist juttudest on ka sisuliselt seoses sõduriteenistusega: „Soldat avastab kindraliproua truudusetuse" (Andr. Mt. 1360 B), „Laisk mees sõjasangariks" (Mt. 1640), naljand maailmasõja

---

[1] Aarne-Thompsoni järgi (Types of the Folk-tale 248) on sama naljanditüüp tuntud ka soomlastel ja Aafrika kuldrandlastel, kuid tõenäoliselt esineb see veel mujalgi. Vene kirjanik V. A. Žukovskij käsitleb sama teemat luuletises „Kannitferstan".

„põhjustest", „Kirikuõpetaja laseb tuvi lennata kirikusse" (Mt. 1837) ja „Kolm laiska" (Mt. 1950). Soldat esineb peategelasena mitmes K. J-i muinasjutus ja naljandis. Ühes naljandis proovitakse teenistusest kojutuleva soldati v e n e k e e l e oskust (Mt. 1940). Naljandis „Kirvesupp" perenaine, kui supp keeb, küsib soldatilt, „kuda see v e n e k e e l ka oli," ja soldat seletab talle lõõpides üksikute sõnade tähendust.

Päris täpselt on muidugi raske määrata, kui suur osa K. J-i toodangust on saadud venelastelt või kui suur on üldse vene mõju temalt kirjutatud juttudes. Olen püüdnud siiski näidata, et vene ainestik tema toodangus on kaheldamatu ja küllaltki silmatorkav. K. J. on teadaolevaist kõige parem näide, kuidas eesti rahvajuttudesse on levinud ja veel nüüdki levib vene laene.

7. M ä r k m e i d K. J ü r j e n s o n i j u t t u d e s t i i l i s t ü h e s j u t u n ä i t e g a. — Olen kohanud jutustajaid, kes sama juttu mitu korda esitades võivad luua igakord uusi, paljudes üksikasjades erinevaid redaktsioone. Niisuguste jutustajate hulka ei kuulu K. Jürjenson, kel puudub kalduvus fantaseerimiseks. Ta näis püüdvat seda, mis oli kuulnud teistelt, ka umbes samasugusena anda edasi. Kui ta sama muinasjuttu esitas ka kaks korda, olid need teisendid võrdlemisi väheste erinevustega, välja arvatud mõni erandjuht. Näit. lõppes muinasjutt „Kurat näitab mehele ta naise truudusetust" (Mt. 824*) esmakordsel jutustamisel lausega: „Noorem vend võttis edaspidi naise töö juure kaasa ja pani ta krohvi segama"; kuid teiskordsel jutustamisel oli lõpp erinev: „Jättis naise teise vennanaise hoole alla ja läks vennale järele töö juure."

K. J-i toodangus köidab tähelepanu naljandite suur arv. Suures enamuses on tema naljandid kergelt humoristlikud, pilkeski mitte eriti teravad. Ebasündsaid naljandeid ja anekdoote on ainult üksikuid. Mõnel juhul tundub, nagu oleks mõni naljand ja muinasjuttki tehtud viisakamaks, jättes ära sündsustunnet riivuvaid sõnu või motiive. Naljandis „Juuksekuldaja" (Mt. 1731, eri redaktsioon) kelm noormees suure rahalise tasu eest „kuldab" tökatiga kirikuõp. tütre ja teenija juukseid ning saab lõpuks õpetajalt endalt pettuse teel veel hobuse. Harilikult selle naljandi eesti teisendeis — niipalju kui oli võimalik Aarne registri järgi kontrollida — ei kullata mitte juukseid vaid ihu-

karvu, ja sellele liitub veel muid ebaviisakaid motiive. K. J. olevat kõnealuse naljandi kuulnud vene müüritööliselt Nina külas. Kuid Andrejevi registris puuduvad selle tüübi kohta näited. Muinasjutus „Vastaseotsija“ (Mt. 650 B) kaks vägimeest tõukavad öösel nende vahel magavat „vastaseotsijat“ hingeõhuga edasi-tagasi. Kuid muis eesti teisendeis on tõukamisvahendiks harilikult mitte hingeõhk vaid „püksituul“ [1]. — K. J-lt on, nagu eelpool nimetatud, saadud mitmeid huvitavaid legende ja legendilaadilisi moraalijutte. Lisaks sellele leidub moraliseerivaid ütlusi ja lõppmärkusi ka tema muinasjuttudes. Lorist hoidumine ja moraliseeriva tendentsi rõhutamine võib jutustajal oleneda kõigepealt isiklikust maitsest. Kuid K. J-i puhul tuleb arvesse veel see asjaolu, et ta on invaliid ja et ta koduse inimesena ja laste-seltsilisena on ehk rohkem harjunud jutustama lastele kui vanadele, mis pole jätnud mõjustamata ta repertuaari ja stiili.

Üks nähe, mida võib tähele panna paljude jutustajate juures, on muinasjuttude lähendamine tõsielule ühenduses usutavuse tõstmisega ja fantastika vähendamisega. Muinasjutu tegevus ühendatakse jutustajale ja kuulajaile tuntud kohtadega, nimetud ja fantastilised kangelased muudetakse nimelisteks või ühendatakse rahvusvahelisi rändmotiive koguni koha peal tuntud isikutega; samuti liitub muinasjuttudesse kohalikke rahva kombeid ja uskumusi. Juttude algul või lõpul esineb väiteid, et see, kes seda ennem olevat kõnelnud, olevat kõike seda isiklikult näinud jne. Mõnikord jutustatakse muinasjutt või naljand koguni esimeses isikus, millest peab järgnema, et see kõik olevat juhtunud „eelkõneleja“ endaga, mitte ei-tea-kus ja ei-tea-kellega.

Kõigi nende küsimuste kohta pakub huvitavaid tõendeid ka K. J-i toodang. Kuid piiratud ruumi tõttu esitan siin illustratsiooniks ainult ühe muinasjutu [2].

---

[1] A. Anni Kalevipoeg eesti rahvaluules I. Acta et Comm. Univ. Tart. B XXXII 1 (Tartu 1934) 94 jj.

[2] K. J-i juttudest on seni trükist ilmunud 11 numbrit: üks — O. Loorits Eesti rahvausundi maailmavaade (Tartu 1932) 82—83; kolm juttu — O. Loorits Vanarahva pärimusi (Tartu 1934); seitse juttu — R. Viidebaum, O. Parlo, K. Mihkla Eesti muinasjutte ja muistendeid (Tartu 1934).

Nüüd tuli üks iiglaaegne naljalorikene meelde.

Keilama Aadu maja olnud Silmikese einamaa peal ja seal siis elas Keilama Aadu, ja temal oli kolm poega.

Vanem poeg Joosep võttis naise, läks isast lahku ja ehitas omale maja Pedaka mäele — see oli ka seal Alatskivi pool.

Aa sis sures Aadu isi ära, jäi siis lesk naine kahe noorema pojaga majasse — Joosepi maja oli ju lahus —, jäi Silmikese einamaa peale.

Aga siis oli seal üks poeg, kes ei tahtnud isa sõna kuulata — sel nime küll ei ole —, tööd ei tahtnud teha, läks isamajast ära, ulkus mööda ilma ja otsis oma vastast, meest, kes nii kõva jõuga oleks nagu tema; — tema oli teistest pisut kõvem ja otsis nüid teist omasarnast. Viimaks juhtus õhtuks selle Keilama Aadu maja juure oma pika reisi peal. Siis läks majasse ja palus perenaiselt öömajaluba ja perenaine lubas: Kõigesuurema lahkusega võite jääda, ja esi seadis õhtuks supipada keema,

No sis poiss istus ja vaatas: Perenaine tõi üks külimit erneid ja pool külimittu kruupe — pani katlasse keema ja sis tõi kolm nülitud vasikat, raidus tükkideks ja pani kõik kolme vasika liha ka katlasse keema. Aga siis see kangemees mõteld, et siia tuleb ikke üks suur pere sööma, kui nii palju kraami pannakse.

Ja kui supp valmis sai, perenaine tõstis lauale ja ulk liha ka ja ütles võõrale: Tule sööma, sul kõht tühi, ei jõua niikaua oodata, kuni mu pojad kodu tulevad. Ja siis istus see noormees laua juure ja sõi ühe vasika kintsu ära ja pool kaussi suppi. Ei tea, kui suur see kauss just oli, aga ta oli oma teada ka ikke tubli sööja.

Ja siis perenaine tõi õlgi sisse, ütles: Eida magama. Siis eitas ta pikali puhkama sinna õlgede pääle.

Aga siis tulid Aadu naise pojad kodu, küsisid ema käest: Kes siin magab?

Ema ütles: Üks võõras noormees tuli, palus öömaja, mina võtsin.

Siis ütlesid: No tule, noormees, üles, akka meiega õhtut sööma.

See tuli ka, läks istus nendega lauda — no kui kutsutakse, siis peab ikke minema. — No sõi ka seal — nigu kärbes teiste kõrval. — Ta oma pojad sõid kumbki vasikatäie liha ära ja paar kausitäit suppi.

Ja siis see võeras noormees vaatas: nüid olen ma vägimeestega kokku saand, aga ei ta, kuidas ma siit pääsen; et kui niimoodi söövad, neil siis ikka jõudu on.

No siis eitsivad magama. Teine eitis teine poole ja võeras eitis vahepeale. Põhu pääle eitsid. Ja siis kui teine poeg õhkas oma suus, nii viskas võõra mehe oma ingeõhuga teisele vastu rindu, teine õhkas vastu ja viskas teisele vastu rindu — nii kloppisid pool ööd poissi. Ja siis uinusid ikka viimaks magama.

Omikul kui üles ärkasid, siis võeras läks toast välja ja pistis kohe põgenema. Teine poeg läks ukse ette ja õikas: Ära jookse! Tule tagasi, söö

kõht täis, mine siis, ega me sulle midagi kurja ei tee. — Võõras jooksis ikka ära.

Joosis siis Pedaka mäest üles. Ja seal kündis Aadu naise poeg, kes elas neist lahus, — Joosep kündis kaks ärga adra ees. Jooksis sinna: Kulla mees, võta mind varju! Need mehed ajavad mind taga.

See ütles: Oh ära karda, ega need midagi ei tee, need minu vennad.

Viimaks Joosep pistis selle võõra siiski püksitasku. Ja siis oli tal kuuetaskus piip ja piibu ots õõrus sel põgenejal pealae pealt juuksed ära. — Kui suur see piip just oli, seda ei tea, aga suur ta oli, kui mees ise juba teise võis panna püksitasku.

Ja siis kui poiss ära läks, siis Joosep laskis põgeneja püksitaskust välja ja pani maha. Siis läks poiss oma isamajasse tagasi ja palus andeks, et ta niimoodi ulkuma oli läind. Siis akkas isamajas töötama ja elas kuni surmani, enam ei läind ulkuma ega j õ u m e e s t otsima.

Jutustaja ütleb: „Seda kuulsin ühe vana tudikese käest, see on üks rootsiaegne vana jutt."

ERA II 54, 170/6 (169) < Ta-Maarja, Kavastu v., Kavastu vndk. — Richard Viidebaum < Kaarel Jürjenson, snd. Kodaveres 28. II 1868 (11. VII 1932).

Esitatud teisendis on täheldatav sündmustiku harukordne lokaliseering, millist ei esine üheski muus selle muinasjutu eesti teisendis. Hiidudeks on siin kohalikke mehi, Keilama Aadu kolm poega Alatskivi lähedalt. Vastaseotsija kaitsjana esineb meil kõige sagedamini Kalevipoeg, kuid käesolevas teisendis on selleks üks Keilama Aadu poegadest, hiidlik kündja. Kündja-redaktsiooni peabki selle jutu uurija A. Anni vanemaks ja algupärasemaks [1]. Viisakamaks-tegemist selles teisendis, algupärasema „püksituule" asendamist hingamistuulega olen juba nimetanud. Samasse kategooriasse kuuluks veel seik, et p i i p hõõrub seiklejal pea paljaks (algupärasem on *penis*). Rahvapärased terminid „iiglaaegne" ja „rootsiaegne" tahavad rõhutada selle muinasjutu suhteliselt suurt vanust.

Eelnenus olen teinud mõned lühidad iseloomustavad märkmed K. Jürjensoni kui jutustaja ja tema toodangu kohta. Olen seega tahtnud näidata, et rahvajuttude kogumisel tuleks täiesti õigustatult omistada suuremat tähelepanu andekamaile jutusta-

---

[1] A. A n n i op. cit. 108 jj.

jaile, pannes kirja nende toodangu võimalikult terviklikul kujul. Senisest rohkem tuleks küsitleda ka andmeid jutustajate endi ja nende juttude päritolu kohta; niisugused andmed paneksid tekstid uurijate huvides rohkem kõnelema. Suurjutustajate kogutoodangud aga, mis reeglipäraselt kirja pandud, pakuksid väärtuslikku ainest rahvajuttude levingu, sõnastusstiili, kompositsiooni jne. selgitamiseks, lähtudes üksikuist jutustajaist.

D'un grand conteur et de sa production.

En Estonie on a consacré jusqu'à présent plus d'attention aux vieilles chansons populaires et aux chanteurs qu'aux contes populaires et aux conteurs. Mais on trouve encore aujourd'hui des conteurs très remarquables à qui on pourrait bien attribuer le nom de grands conteurs. L'auteur a noté en 1932 et 1933 sous la dictée d'un homme aveugle, ancien ouvrier agricole K a a r e l J ü r j e n s o n (né en 1868) qui habita l'asile des vieillards infirmes de Kavastu, pendant 11 jours 550 pages in 4° de poésie populaire. Il y figure 256 contes populaires, 249 articles sur les croyances et les usages, 126 proverbes, encore quelques chansons, énigmes etc. Parmi les contes se trouvent 55 divers contes merveilleux, 100 plaisanteries et anecdotes, 68 légendes et 5 explications des bruits de la nature. Cet homme possédait une mémoire extraordinaire, lui permettant de retenir presque tous les contes populaires qu'il avait entendus pendant sa vie. A propos d'un quart de ses contes il pouvait indiquer très exactement de qui et où il les avait entendus (ces données sont présentées sur la carte p. 838). On trouve dans sa production également des contes populaires appris des Russes ou de caractère russe, car il avait vécu dans sa jeunesse en Russie, ayant appris la langue russe. On y trouve encore d'autres raretés. Dans ses contes merveilleux et plaisanteries se fait remarquer une forte tendance moralisatrice et une disposition prononcée pour la localisation.

Eesti Kadrina Soomes ja Karjalas.

Kustaa Vilkuna.

Viena-Karjala põhjapoolselt laulualalt kirja pandud loitsudes esineb harilikuna värsipaar:

„Mielikki metsän emäntä
Salokaaren vaimo kaunis,“

kas loitsu või loitsuosa alguses, mida loeb karjane kevadel karja välja lastes või metsastaja jahile minnes. Karjane palub seda olevust kord oma koera suveks kinni siduda, kord kududa karja kaitseks kuldkanga ja vaskvaiba, kord tuua vaskharja, kuhu vastu lehmad võivad hõõruda omi külgi. Mõnikord kõnetellakse seda olevust nagu karu, keda palutakse karjast eemale jääda ja põgeneda karjakella eest. Jahimees palub seda metsa perenaist, et ta juhataks sinna kohta, kus on jahisaaki, teda palutakse metsast läbi minna kuldkurikaga, vaskvasaraga kolkides jne. [1].

Mielikki asemel esineb vahel *Annikki* ja *Annukka*, ning Kaarle Krohn on võinud näidata, et Mielikki on tekkinud Annikkist (s. o. Pühast Annast) ja ühest jahimehe- ja karjaseloitsu harilikust algusvärsist („Mielly metsä, kostu korpi“) [2].

Mis on aga „Salonkaaren kaunis vaimo“, kas see on ehk vaid eelmise kordusvärss?

Lihtne kordusvärss võib see vaevalt olla, sest see esineb niihästi üksikult kui ka mehega ühenduses, näit:

---

[1] Suomen Kansan Vanhat Runot (= VR) I 4, nr-d 1085, 1087, 1090, 1100, 1101; 1103, 1104, 1118, 1130, 1206, 1256, 1357, 1360—1362, 1375, 1376, 1379, 1384, 1397, 1405, 1407, 1415, 1422, 1428, 1434, 1435, 1440, 1677, 1679 jm.

[2] Suomalaisten runojen uskonto 181.

Korven kultanen kuningas,
Salon koarron vaimo kaunis.
(VR I 4, nr-d 1100: 33- ja 1679: 18-.)

Loitsu ettekandjaile näib värsi esimene sõna olevat olnud peaaegu arusaamatu, sest see on väändunud õige erikujuliseks. Oleme pannud kirja järgmised kujud: *salakaaren, -kaarron, -kaarten (-koarten, -kuarten), -korten, -kuren, -saarten, salokaaren* (kõige harilikum), *-kaarren, -koaren, -korven, -kuorten, salonkaaron (-koaron), -korven, salovuoren* ja *satasaarten* [1], kus on kõigil jätkuks *vaimo kaunis* või *kaunis vaimo*. Seda naist, kes oli „syömättä lihava, pesemättä puhtukainen" ja kes asus „vaskivuorten kukkulalla", peeti nähtavasti mingisuguseks mütoloogiliseks olevuseks. Seda osutab vist asjaolugi, et viena-karjalaste lähimad põhjapoolsed naabrid, Koola poolsaare laplased, tunnevad Genetzi järgi [2] jumalusolevust *Sāla-Gārva* ehk *Kārva* 'lappischer Gott, Mithelfer des *Ruhtnas* (= ylijumala)', mida võiks ehk arvata viena-karjala „Salokaarrost" laenatuks [3]. Viena-Karjala loitsude järgi „Salonkaaren kaunis vaimo" on tüüpiline karjakaitsja, kes jahilistegi loitsudes esineb samade omadustega. Nagu püha Jüri, seob temagi kevadel oma koerad (metsa kiskjad loomad) kinni, ehitab aia karja ümber ja hulgub headusi tuues metsades ringi. Kõige järgi otsustades on ta algselt iseseisev olevus Mielikki ehk Annikki kõrval. Sagedasti samades loitsudes, kus pöördutakse Mielikki ja „Salokorven kaunis vaimo" poole, pöördutakse ka Neitsi Maarja poole [4]. Nõnda siis kolme püha naise poole.

Viena-Karjalaga kokkupuutuvast Soome maakonnast, Põhja-Põhjamaalt on Chr. Ganander juba 18. sajandil pannud kirja kar-

---

[1] Vt. allmärkust 1, lk. 846.

[2] Kuolanlapin sanakirja 183.

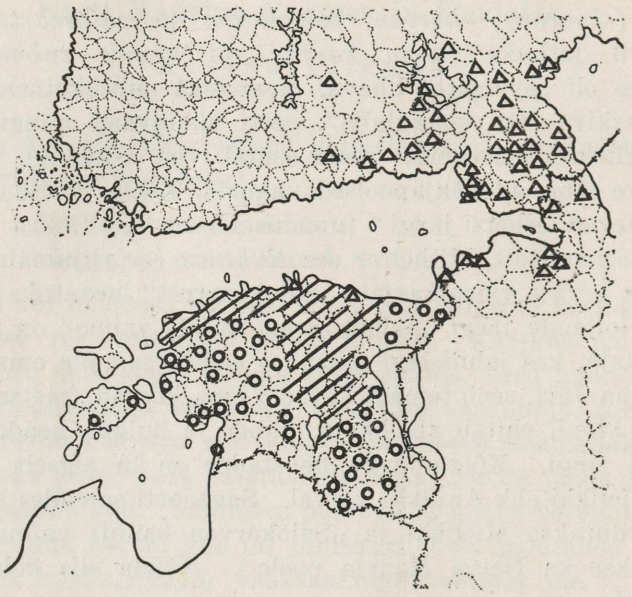
[3] Laenu hääliküline külg ei ole täiesti selge, mis oleks ka võimatu, sest karjala sõna esineb väga mitmesugusel kujul. Genetz on karjala algkujuks oletanud *salon kauro* (m. t. XLI), mida meie siiski ei tunne tarvitada olnud allikaist. Et Koola laplased on tõesti laenanud just karjalastelt kirstlik-mütoloogiliste olevuste nimesid, osutab õige kindlaks peetav laensõna lpK *šant-ruhtanas* 'höchster Gott der russ. Lappen, dasselbe wie Christus' < karj. *šündü-ruohtinas* 'Kristus' (Genetz m. t. 183; Ojansuu Virittäjä 1924 19). Näib olevad muidki samasse rühma kuuluvaid sõnu.

[4] Näit. VR I 4, nr-d 1415, 1422, 1440.

jase loitsu, kus esinevad eelpoolt tuttavad sõnad ühenduses tuntud naispühakutega.

Katrinatar Waimo kaunis!
Aita rautanen rapa-ak
Ympäri minun eloni,
Kahen puolen karjastani jne.

Selles loitsus pöördutakse lõpupoolel ka Neitsi Maarja poole, nagu viena-karjala loitsudeski ning sisu on täiesti sama. Ganan-



K a t a r i n a lepatriinu (coccinella sp.) nimena.

Joonelise alaga on märgitud kohad, kus *leppatriinu* esineb ainsa nimetusena, sõõridega (o) märgitud alal kohtab ka muid nimesid. *Leppätiiru* on märgitud kolmnurgaga (△).

Eesti kohta käivad levikuandmed on saadud Eesti Rahvaluule Arhiivist ja A. S a a r e s t e teosest Leksikaalseist vahekordadest eesti murretes 81—83, soome ja ingeri andmed on Sanakirjasäätiö kogudest.

der seletabki, et „Sanct Catharina" on pühak, keda palutakse karjakaitsjana ja kes koos Neitsi Maarjaga ning oma tüdrukute ja abilistega on hea lauda-ämmamoor ja kes taltsutab ja ajab karu karja juurest minema [1]. Nimi „Katrinatar" on kaugel „Salo-

[1] Mythologia Fennica (Turku 1789) 32 jj.

kaarrest", ent „Saltta Kaaramas" on ta juba lähemal; selle on Setälä a. 1882 kirja pannud Kesk-Soomest Multialt ühenduses Pühale Katarinale, karjakaitsjale, toodud ohvrisöömaaega kirjeldava jutustusega [1]. Ladina võõras sõna *sancta* on moondunud *salttaks,* mis samuti arusaamatu sõnana on moondunud lõpuks kujuks *sala-, salo-, sata-;* üksnes algus on säilinud, nagu *Katrinaski.* Siiski on Põhjamaalt ja Viena-Karjala piirilt olemas üks vana kirjapanek, kus kohtab täiesti õigetki kuju, nim. „Oinasünni"-loitsus, mille H. R. Aspelin on Sotkamost paberile tähendanud a. 1831:

Santa Catrina on sinun syntys,
Käytännä käpähin kengin,
Sukin muistin muikuttele
Puna paulon painattele.

(VR XII, 7424.)

See tõendab, et „Santa Katrina" on kord tõesti saabunud Viena-Karjala piiridele ja seal aklimatiseerunud erisugusteks, raskesti äratuntavateks kujudeks. Lõunapoole minnes loitsude Katrina on edasigi hea perenaine, kellelt palutakse vasikaõnne. Savos Tuusnieme kihelkonnas keedeti Kadripäeval lamba, lehma ja sea liha ning söödi laudas, kus esitati järgmine laul:

Katrina, kipo kaponen,
Hyvä rouva ronkkaselkä,
Anna mulle musta lehmä
Tahi valkea vasikka,
Kelpoaisi kirjavakin.
Härkälykky häilähytä ...[2]

või

Karina hyvä emäntä,
Hyvä ruova roukkuselkä
Käy kujat kuuruksissa,
Läävät länkämöisilläsi,
Tuo mulle vasikkalykky,
Härkälykky häilähytä,
Tuhat karvan kantajata,
Sata maijon antajata.

(VR IX 4, nr. 1234. Saarijärvi.)

---

[1] Suomi II 16 226, ääremärkus; Matti Waronen Vainajainpalvelus muinaisilla suomalaisilla 160, 183.

[2] H. E. Wegelius Muinaisjäännöksiä Kuopion kihlakunnassa, Suomen Muinasmuistoyhdistyksen Aikakauskirja III (1878) 127.

Ka Laadoga-Karjalas on talt palutud vasikaõnne:

Hyvä Katri, kaunis Katri
Anna valkia vasikka
jne. (VR VII 5, nr. 3790.)

Edela- ja Lõuna-Soomest ei tunta Katrinale pühendatud loitse või muud eriaustust, selle-eest on Ingeris Kadripäev olnud tähtis karjapidu. Siingi on Katarina lisanimedeks „kaunis" ja „hyvä". Ingeri Tyrös on „Pyhän Katrinan, lehmien haltijattaren palvelussanat", millega talle pakuti roaohvrit, kuuldunud järgmiselt:

Hyvä Katrina, kaunis Katrina
Syö voita kiisselii;
Elä tapa lehmojaain. (VR IV 3, nr. 4518.)

A. J. Sjögren jutustab a. 1832 ilmunud uurimuses „Ueber die Finnische Bevölkerung des St.-Peterburgschen Gouvernements" järgmiselt: „In alten Zeiten feierte man den Katherinentag besonders, und braute dazu Bier, jedoch musste man darauf Acht haben, dass ja die Hühner von dem dazu bestimmten Malze nicht ein Korn zu verzehren bekamen. Früh des Morgens ward Grütze gekocht, solche und Bier in den Kuhstall gebracht, um mit beiden zuerst die Kühe zu bewirthen. Dabei bat man:

Hyvä Katrina. kaunis Katrina!
Anna valkia vasikka!
Hyvä mustakin olisi,
Kirjavakin kelpajaisi.

Gute Kathrine, schönes Kathrine!
Gib ein Kalb mir, welches weiss ist,
Gut doch wäre selbst ein schwarzes,
Auch ein buntes würde taugen.

Dem Tag ass man denn auch selbst und trank Bier" [1]. Algupäraste kirjapanekute järgi, mis on arvatavasti keegi ingeri köster teinud 18. sajandi lõpus või möödunud sajandi alguses, on need andmed Tuutari ja osalt Kaprio kihelkonnast [2].

2.

Läheneme Eestile ja tuleme maale, kus Katarina on vanal ajal olnud armastatud ja pühitsetud pühak. Rahva suus tuntakse veel ütlust: „Mart üle maa, Kadri üle karja."

[1] Gesammelte Schriften I 555. Samad andmed on Borgå Tidningis 1845, nr. 39, vt. Waronen, m. t. 183.

[2] Suomalaisen Kirjallisuuden Seura arhiiv Sjögren III 52; Leningradi Teaduste Akadeemia raamatukogu XX M. nr. 20. Cat. Lerchi 62.

M. J. Eisen kirjutab: „Vanemal ajal pruuliti mardi- ja kadripäevaks õlut ja anti Mardi ja Kadri santidelegi. Mõnes kohas käidud vanasti kadripäeval õllega lammastelaudas ja pursatud suust ehk pritsitud õlut lammaste peale. Pilistvere kirikukatsumise-protokoll 1680. a. kaebab, et kadripäeval lambalaudas ohverdatakse. Selsamal puhul kaevatakse Räpinas, et kadripäeval inimesi kokku tuleb ohverdama [1].“ Ka Võnnu kirikukatsumisprotokoll nimetab, et Terikesis on 1680 austatud ja teenitud lambajumalat Katarinat [2]. „Die Schafgöttin Kadri... wurde an 25. Now. verehrt“, kirjutab veel A. W. Hupel a. 1777 [3]. Jätkugu neist tsitaatidest näideteks Katarina rahvapärasuse kohta lammaste, tihti ka muude loomade naispühakuna [4].

Kirikuliseltki on Püha Katarina olnud Eestis eriti armastatud. Niihästi Tallinnas kui ka Tartus on talle pühendatud keskajal asutatud naiskloostrid [5]. Virumaal on nüüdki vana Kadrina kihelkond ja kirik, mis on ehitatud 13. sajandi esimesel poolel. Teine umbes niisama vana Katarinale pühendatud kirik on Noarootsis, samuti ulatub Saarde Katarina kiriku ehitus katoliku aega tagasi [6]. Ka Muhu ja Võru luteriusu kirikud kannavad nüüd Katarina nime [7]. Nimetatutèle lisaks on olnud mitmeid Katarina kabeleid, mis on aga ammu varemeteks muutunud [8]. See kõik tõendab, et Püha Katarina on Eestis keskaja lõpp-poolel olnud eriliselt armastatud lokaalpühak. Eestist on tema kultus levinud Ingerisse, Laadoga-Karjalasse, Kesk- ja Põhja-Soome ja isegi Viena-Karjalani või nendele aladele, kus kiriklikust Pühast Katarinast ei teata midagi. Nende alade Katarinast on peaaegu võimatu arvata, et ta oleks saabunud muul teel. Et aga meie esitus saaks usutavaks, võtame käsitlusele veel teise Pühale Katarinale viitava rahvamälestuse.

---

[1] M. J. Eisen Eesti uuem mütoloogia 88.

[2] Eelmine teos 87.

[3] Topograph. Nachrichten II 145.

[4] Eisen m. t. 87.

[5] Eesti Kirjandus 1925 7 ja 13; Libe, Oinas, Sepp ja Vasar Eesti Rahva Ajalugu 538.

[6] Eisen m. t. 88.

[7] Eesti Evangeeliumi Luteriusu Kiriku ametikandjad ja tema organite isiklik koosseis. Konsistooriumi välja-anne (Tallinn 1934) 200.

[8] Hupel m. t. III 337; Eisen m. t. 88.

3.

Peaaegu kõikjal Eestis tuntakse coccinella sp. nimena *lepatriinu* < lepa-Katriina. Ainsaks coccinella nimetuseks on see siiski ainult Põhja-Eestis ja Ida-Eesti mõnedes osades (vt. kaarti). Läänes ja lõunas selle sõna esinemine teiste nimede (näit. *lepalind, -tiiu* 'lepa-Dorothea', *merihärg, lambrine, kirilind, käolehm* jne.) kõrval on vist osalt ühiskeele mõju. See väike kõvakooreline, kellelt Eestiski lapsed ja noored pärivad igasuguseid asju, näib olevat omapärastes suhetes mõnede naispühakutega ja nende kirikute ning kloostritega. Soomes ongi laialdasel alal säilinud lastelaul, kus lepatriinul on kästud lennata teateid, toitu jne. saama kivikiriku ja suure kiriku juurest [1]. Ilmsesti on Eestiski lepatriinul ja Katarina kirikul mingi suhe teineteisega. Valgustavate paralleeljuhtudena mainitagu näit. Lihulast kirja pandud lepatriinu nime *kirjuliisu* ja Saaremaalt Ansekülast ning Jämajast *maarjakana* [2]; Lihula vana keskaegne kirik on Pühale Eliisabetile pühendatud, Anseküla kirik on taas Neitsi Maarja oma [3]. Soomes Ala-Satakunnas on vana Huittiste emakihelkonna alal lepatriinu nimi *kaija* 'Katarina' *(lentokaija)*, sama nimi on ka vanal kirikul. Lõuna-Hämes on taas nimeks *leppäpirkko* 'lepa-Birgita' (*lentopirkko, piimäpirkko* jne.); samal alal on neli keskaegset Püha Birgita kirikut jne. Meie ei hakka siin lähemalt seletama lepatriinu ja naispühakute suhet, vaid otsime selleasemel eelpool tooduga võrreldavat Eesti Katariina ekspansiooni selle tähenduse varju all.

Põhja-Eesti rannikul Viru-Nigulas ja Kuusalus kohtab lepatriinu nimena *leppatiiru* ja *lepätiir*. Need nimed on Saareste täiesti õieti paigutanud samasse rühma *lepatriinuga* [4], sest nad on ilmsesti soome või ingeri murrete mõjustusel tekkinud rahvaetümoloogiaid sõnast *triinu* < Katarina. Ida-Soomes ei võida

---

[1] Neist lähemalt vt. Finnisch-ugrische forschungen XXIV 155 jj.

[2] A. Saareste Leksikaalseist vahekordadest eesti murretes 81—82.

[3] Eisen m. t. 73 ja 97. Ka Pärnu kirik on Eliisabetile pühendatud. Kihnus on lepatriinu nimi *liispet;* ja Lihulast lõunapoole kohtab niisuguseid nimesid nagu *liiskana* (Karuse) ja *liislind* (Tõstamaa), mis on võinud kuuluda kas Lihula või Pärnu mõjupiirkonda. *Leeslind* ja *leeskana* on ilmseid rahvaetümoloogiaid.

[4] Saareste m. t. 81.

hääldada kaht konsonanti sõna algul ja teiseltpoolt võib konstateerida, kuidas lepatriinu nimed kalduvad rahvaetümoloogiliselt muutuma linnunimeks — tal kästakse ju lennata: „lepatriinu lenda ära“ — ja rannikul on *triinu*-kujule kõige lähem nimi *tiir, kalatiir.*

Sellele *lepatriinu* nimele jätkuks tekkinud *lepatiir- (leppätiiru, -tiiri, -tiira, -tirri, -tirtti)* nimetüübi geograafiline levimisala on väga huvitav. See ulatub Ida-Eestist vadja *(leppätiiro,* Kattila) [1] ja Ingeri murrete kaudu Karjala maakitsusele ja sealt ümber Soome lahe Uuemaa ja Savo murrete piirile läänes (vt. kaart). Ainus selle nimetüübi loomulik lähtekoht on Eesti, kust see on kord läinud liikele ümber Soome lahe, osutades eesti kultuuri tolleaegset ekspansioonivõimet. Sama teed on vist rännanud ka eelpool kirjeldatud karjakaitsja Katarina ja Karjala karjaloitsudes mainitav sigade hoidja *Tynimys* [2] (eestlaste *Tõnn,* Antonius), kui nimetada vaid neid seiku. Eesti uurijad selgitagu, kuna ja kust on Katarina tulnud Eestisse ja mis asjaolud on teinud ta siin nõnda armastatuks, et ta on võinud siit lähtuda vallutusretkele kaugele põhja.

Die estnische Kadrina in Finnland und Karelien.

Verf. zeigt, dass in den alten ostkarelischen, mit der Viehzucht verbundenen Beschwörungen oft auftretende „Salokaaron kaunis vaimo“ 'Schönes Weib des Waldes' mit dem Namen der Heiligen Katharina < Sancta Catharina zusammenhängt, der nach der Entlehnung zu sprachlich ganz unverständlichen Formen verunstaltet worden ist und endlich in der Gestalt von *Sāla-Kārva* 'lappischer Gott, Mithelfer des Ruhtna' zu den Kola-Lappen gelangte. Die sprachlichen Zwischenstufen zwischen 'Heilige Katharina' und *Salokaaron kaunis vaimo* sind jedoch vorhanden, und es lässt sich verfolgen, wie diese Heilige aus Estland und Ingermannland, wo sie bekanntlich als sehr geachtete Beschützerin der Herde galt, über Mittel- und Ostfinnland in Ostkarelien bekannt wurde. In Estland waren ihr Kirchen und Klöster geweiht. Auf demselben Wege ist aus Estland über Ingermannland nach SO-Finnland die estnische Benennung des Marienkäfers *lepatriinu* 'Rote Katharina' gewandert. S. hierüber Näheres in FUF XXIV 207 ff.

---

[1] Lauri Kettunen ja Lauri Posti Näytteitä vatjan kielestä. SUST LXII 68.

[2] Kaarle Krohn Suomalaisten runojen uskonto 197.

Ungari sõnad ja ungari kohta käivad väljendid eesti keeles.

Elemér Virányi.

„*Magyar Nyelvi*“ 1936. a. 3.—4. numbris ilmus prof. Gyula Zolnai sulest kokkuvõtlik kirjutis Magyar szók a finn nyelvben. Allakirjutanu on juba oma Eestis viibimise ajal tähele pannud, et eestigi keeles leidub ungari päritoluga sõnu ja mõningaid Ungarit ja ungarlasi puudutavaid väljendeid. Ka nende kohta on üldiselt maksvad prof. Zolnai soome keele ungaripäraste sõnade kohta tehtud tähelepanekud. Soome-ugri keelkonnas on nimelt nii soome kui ka eesti keel ajas ja ruumis ungari keelest niivõrd kaugele eraldunud, et pealkirjas tähendatud sõnad võisid kahtlemata ainult uuemal ajal, peamiselt kirjanduse vahendusel, ungarist eesti keelde sattuda. Z. on arvamisel, et ungari sõnad on soome keeles levinud keeleteadlaste uurimistöö ning turistliku tutvustamistegevuse kaudu, niisiis kõige viimaste aastakümnete jooksul. XIX sajandil konstateerib eelmainitud autor Soomes ainult kaht ungari sõna: ungarlaste rahvusnime *magyar* 'madjar' ja slaavi algupäraga *pusztat* 'pusta'. Kõik muud (ning neile lisaks allpool esitatavad) ungari sõnad on soome keeles hilisemad.

Siinkohal pöörame tähelepanu kolmandale soomes esinevale ungari sõnale, mis ka juba XIX sajandil pidi olema soome keeles. See on *szózat*, võetud ungari luuletaja Vörösmarty sama pealkirjaga kuulsast luuletisest, mis sai teiseks ungari rahvushümniks [1].

[1] Sõna tähendus soome keeles '(sisäinen) ääni, puhe; kehoitus, julistus' (vt. Gy. Weöres Unkarilais-suomalainen taskusanakirja).

Et see sõna Soomes tuntud on olnud ja on, tõendab asjaolu, et sealsed laulukoorid seda tihti esitavad, mõnikord ungari keeles, nagu allakirjutanu ise on kuulnud, ning mitte ainult Soomes, vaid ka Ungaris. Prof. L. Kettuselt saadud teate järgi on see laul eriti provintsi-laulukooride kavas väga sagedane. Soome „Ylioppilaslehe" ühes 1921. või 1922. a. numbris on allakirjutanu üllatusega näinud seda sõna koguni soomekeelse artikli pealkirjana. Sõna tähendus eesti keeles on 'kutse, üleskutse', niisiis ta sobib õige hästi juhtkirja pealkirjaks. M. J. Eisen oma eestikeelses Szózati-tõlkes tarvitas pealkirjana sõna *äratus* [1].

Soome keeles leiduvad Zolnai mainitud loendis järgmised ungari sõnad: *betyár, csárda, csárdás, gulyás, hirlap, honvéd, huszár, magyar, paprika, paprikás, puszta.* Äsjaöeldu põhjal veel ka *szózat.*

Eesti keeles on neist hästi tuntud ning enamasti juba õigekeelsuse-sõnaraamatusse võetud:

csárdás (ungari rahvatants; Õs-us *tšaardaš*[*š*];

csárda (külakõrts) eestis vähem tuntud ning tarvitatud. Selle asemel öeldakse *pustakõrts* (vt. allpool);

gulyás: Õs-us *guljaš* = pipraga lihatoit; gulyás;

huszár: Õs-us *husar* = kerge ratsaväelane, algupäraselt Ungaris, pärast ka teistes riikides. Selle sõna juurde kuulub ka (Z. loendist puuduv) *husarimüts*;

dolmány: Õs-us *dolman* = nööridega husarijakk (Z. loendist puudub);

honvéd: Õs-us *hónved* = maakaitseväelane Ungaris;

magyar: Õs-us *madjar, madjari* (keel) = ungari (ungarisch); tuletised Õs-us: *madjariseerima* = madjaristama; *madjariseeruma; madjaristama; madjaristuma; madjaristus*;

---

[1] M. J. Eisen Helinad Emajõelt (Tartu 1884). Vt. E. Virányi tsit. kohas.

Szózati mõju Runebergi Vårt Land'ile selgitas esimesena Béla Leffler artiklis „A Szózat hatása Runeberg Vårt Land című költeményére", kuukirjas „Irodalomtörténet" (Bpest 1918). Seda küsimust on puudutanud ka E. Virányi kirjutises Észt-magyar művelődéstörténeti kapcsolatok. Fenno-Ugrica III (Bpest 1931). Viimati vt. I. Csekey Ungarische Einflüsse auf die estnische und finnische Nationalhymne. Fenno-Ugrica V. B (Tallinn 1936) ja mujal.

paprika: õs-us *paprika* = türgi pipar (Capsicum longum, spanischer Pfeffer); vt. ka liitsõna *paprikalõik* = Paprikaschnitzel;

paprikás: pipardatud lihaleem. õs-us ei esine, nime järgi aga on tuntud Eestis ning levib eriti Ungaris käinud eestlaste kaudu;

puszta: oma slaavi algupära tõttu Eestis kergesti mõistetav, eriti vene keelt oskajate ringis. Sõna seletus õs-us: avar rohumaa Ungaris: Puszta (saksapäraselt kirjutatud suure p-ga). Tuletised õs-us: *pustaala* (Pusztengebiet), *pustakõrts* (Pusztenschenke, Csárda), *pustalinn* (Ungaris), *pustataimestik* (Pusztenflora); *pustapoeg* (ungari meeste kohta tarvitatud; õs-us puudub); *pustahunt* (isiklikult kuuldud sõna, õs-us puudub);

Soomes tuntud ungari sõnadest puudub Eestis täiesti *hirlap* (päevaleht), soome keeles *hirlappi* ehk *hirlappu* kujul (naljatoonis tarvitatud ajalehtede kohta). *Betyár* (hulkur, pustaröövel) ei ole vist päris tundmatu Eestis, vähemalt mitte haritlaste ringis, kes Petőfi luuletisi on lugenud. Z. ütleb, et see sõna on temale soomes ainult uuemal ajal silma puutunud, O. M a n n i s e Petőfi tõlkeid lugedes. *Szózat* on tuntud üksikute eesti haritlaste kaudu, kes juba enne maailmasõda soome haridusorientatsiooni olid omaks võtnud.

Enam-vähem tuntud on Eestis *kuruc* ja *labanc* sõna. *Kuruc* pärineb ladina *crux*-ist ning tähendas XVI sajandil talupojamässust osavõtjaid, XVII—XVIII sajandil (Thököly ja Rákóczi) vabadusvõitlejaid. *Labanc*id (vist saksa Laufhans-ist) olid Habsburgide dünastia poolehoidjad.

Üldtuntud on veel eestis — ja soomes — ungari veininimi *tokaier*. õs-usse see sõna on võetud kujus *tokai*. Niiviisi see ongi ungaripärasem ja ühtlasi ka eestipärasem.

Me ei saa täiesti ühineda Z. arvamisega, et mainitud sõnad oleksid peamiselt ainult keeleteadlaste ning turistide kaudu Soomes ja muidugi ka Eestis levinud. Nad on enamasti rahvusvahelised, peagu kõigis Euroopa keelis esinevad Ungarit etnograafiliselt iseloomustavate mõistete väljendid. Peame mingisugust vahetalitust — vististi Saksamaa kaudu — arvesse võtma. Võib ka arvata, et nende iga Eestis ja Soomes ulatub — vähemalt osalt — XIX sajandisse. Nende levimine on meie arvates seotud: 1) ungari kirjanduse (eriti Petőfi luuletiste) levimisega Saksas ja

põhjamail (sõnad nagu *csárda, csárdás, puszta, betyár)*; 2) romantilise kujutluse tekkimisega ungarlaste elust-olust (*gulyás, paprika, paprikás, gulyás, tokaji,* samuti äsjamainitud sõnad); 3) ungarlaste sõjameheliku iseloomuga (*huszár, honvéd, dolmány, kuruc—labanc).* Pärast maailmasõda levisid mainitud sõnad eesti-ungari kokkupuudete tihenemisel laiemaisse hulkadesse.

Peale käsiteldute vaadelgem veel eesti keeles leiduvaid muid Ungarisse ja ungarlaste rahvanimetusse puutuvaid sõnu ning väljendeid, mis oma ealt on eelnevaist vanemadki, osalt juba ununemas. Neid leiame juba a. 1869 ilmunud W i e d e m a n n i sõnaraamatus. Suusõnalisiski rahvapärimusis on säilinud mõningaid andmeid.

Ungru (Ungria) mäss. A. 1927 oli allakirjutanul võimalus seda väljendit kuulda 70-aastaselt vanalt eesti meremehelt ja maailmarändurilt J o h a n S e p a l t. Vanema ja keskmise põlve eesti haritlased mainisid tihti sama väljendit Ungari 1848./49. a. vabadussõja kohta (F r. T u g l a s jt.). J. S e p p jutustas, et ta oma lapsepõlves sageli on kuulnud Ungru mässu summutamisest osa võtnud eestlasist ja nende kaugelt tulnute kummalisist seiklusist Ungaris. Näiteks olevat kord keegi vene sõjaväes teeniv eesti sõdur näinud, kuidas ungari husar ning vene kasak võitlesid. Kasak tapnud ungarlase, raiunud ta pea maha, aga husari pea ajanud maantee tolmuski keele suust välja, nagu tahtes veel surmaski pilgata põlatud venelast. Rahvafantaasias küllap sündis teisigi selliseid lugusid, mis osutavad Ungru mässu populaarsust Eestis. Vahest on selle kohta ERA-s ja Eesti Kultuuriloolises Arhiivis andmeid.

Ungur. Wiedemanni sõnaraamatus esineb *uńńur* G. *ungru* 'Tierschneider, Castrierer', nähtavasti selle järgi ka Õs-us *ungur* = kohitseja, ruunaja. On teadmata, kuid vajaks selgitust, millal ja kuidas tekkis eestis see nimetus, kui laialt see on (või oli) tuntud. Allakirjutanule on selle sõna kohta seletusi andnud kaks tartumaalast (Torma, Tartu-Maarja). *Munni-ungur* ehk *ungur* pidi olema küli mööda rändav täkukastreerija. Isegi vallatuid lapsi olevat ähvardatud: *ungur tuleb.*

Mag. A. R a u n teatas mulle veel järgnevad andmed selle sõna kohta Akadeemilise Emakeele Seltsi kogudest. Halliste:

uŋ̄ɢur 'täkulõikaja' — *uŋ̄ɢur vęt̆tàʙ täk̆kùl munè* | *pul̆lìl kah̄* || *mis̄ juʙà müïɢìl lähèʙ* | *sīs vęètse munàᴅ ärà* || Hargla, Mõniste: *huŋ̄ɢru* 'ruunaja' || Häädemeeste: *uŋ̄ɢur* 'mees, kes loomi lõikab' || Jämaja: *uŋ̄ɢŭr,* harilik sõna, tähendus nagu Wiedemannil | Karula: *uŋ̄ɢru* 'ruunaja' *t̆ak̆ku lęikkaja om uŋ̄ɢru* || Karja: *uŋ̄ɢur, -ɢru* || Karksi: *uŋ̄ɢur* || Karuse: *uŋ̄ɢur* 'täkulõikaja' *sealt̀* (ülikoolist) *tulevaᴅ ju kęik̀ uŋ̄ɢruᴅ väl̀'la ja . . . ühe teisè kāst ęp̀pivaᴅ seᴅa uŋ̄ɢru anep̆piᴅ* || *venèlaseᴅ köisìᴅ uŋ̄ɢrus* (= täkulõikajaks) || Kihelkonna: *uŋ̆ɢùr* || Kolga-Jaani: *uŋ̄ɢer* — *uŋ̄ɢer käevàᴅ rûnamas; uŋ̄ɢruᴅ ol̀'liᴅ venemehèᴅ* || Laiuse, Muhu, Mustjala: *uŋ̄ɢur,* g. *-ɢru* || Märjamaa: *uŋ̄ɢur* — *uŋ̄ɢur ô sę̄, kis tal̀lesi ja sià pęrssuᴅ kohitseʙ. uŋ̄ɢruᴅ rûnavaᴅ oʙusid. sî liɢiᴅal tęaɢi uŋ̄ɢurt̀ nüìᴅ.* || Paistu: *uŋɢeŕt̀* || Põltsamaa: *uŋ̄ɢur* 'Tierschneider' || Pöide: *uŋ̄ɢur,* g. *-ɢru* || Tarvastu: *uŋ̆ɢeŕᴅ* — *uŋ̆ɢeŕᴅ tulèʙ täemʙä sījä täk̀ku lęikkama.* || Tori: *uŋ̄ɢur* — *u. keìʙ täk̀ka rûnamas; uŋ̄ɢrul rauwaᴅ liɢì* || Valjala: *uŋ̄ɢur* 'ruunaja, munade mahavõtja' *mis̄ uŋ̄ɢruᴅ sî tarist̀ oñ* — *isè rūnàᴅ muhà kis̄kuᴅa* || Kirjanduses esineb sõna *ungur* Eesti Keele Arhiivi kirjakeele-kartoteegi andmeil M ä n d m e t s a l (I k 249): „Sealt leiti aasta viieteistkümne eest vana *ungur* Aleksei . . .“

Kas on ungarlased või üks ungarlane vanasti olnud selle ameti praktiseerijaid Eestis? Vaevalt. Meil on selles ametinimetuses tegemist lihtsalt juhuga, kus rahvusenimega tähistatakse teatud elukutset, mida harrastasid eriti selle rahvuse liikmed. Seejuures peab nimelt arvesse võtma, mis prantsuse sõnaraamatud (Littré, Larousse) ütlevad sõnast *hongre.* Nende järgi „hongre vient de hongrois. Se dit d'un cheval rendu impropre à la reproduction“. Tegusõna *hongrer* (de hongre) = châtrer un cheval. „Ce procédé est d'invention hongroise“. *Hongreur* = celui qui hongre les chevaux. Meie arvates sõna *uṅṅur* ehk *ungur* tuleb prantsuse sõnast *hongreur* ning on kahtlemata saksa keele vahendusel (mõisade hobusekasvatuste kaudu) Eestisse rännanud. H u p e l'i Idiotikon'is leiamegi järgnevad andmed balti-saksa keele kohta: „*Ungern* oder eigentlich *Ungarn* nennt man die gemeinen deutschen Leute, welche Vieh ausschneiden oder wallachen, (weil sie grossentheils aus Ungarn herstammen).“ *Ungur* kuulub nende prantsuse kultuursõnade hulka, mis levisid (arvatavasti XVIII sajandil) saksa mõisnikkude prantsuse haridusorientatsiooni taga-

järjel Eestis. Ungari vaatekohalt on see sõna käsiteldavaist kahtlemata üks huvitavamaid ning on ühenduses ungari pustaratsanikkudele iidseist aegadest omase hobusepidamisega.

Ungria kaan. Teatud ajajärgul oli ka Eestis ravitsemisvahendina tuntud ja tarvitatud apteekides müüdud *Ungria kaan* 'Apothekerblutegel' (Hirudo officinalis). (Vt. Wiedemann s. v.) Ungaris mängis veel läinud sajandil tähtsat osa kaanide kasvatamine (seks otstarbeks sisseseatud tiikides). Sada a. tagasi eksporteerisid kaane mitmed Budapesti apteekrid, peamiselt Triesti sadama kaudu. Eksporteeritud kaanide väärtus ulatus mõnel aastal 3 miljoni EKr-ni.

**Ungem-vin* ja *ungern-vin.* Eksportkaubana tutvustas Ungari nime Eestis ka ungari vein. Juba Wiedemannil leiame kaks vastavat väljendit: **ungem-win* = Ungarwein ja samas tähenduses: *ungern-win.* Esimene on võimalikult viimase rahvapärastunud teisend, kui ta mitte ei põlvne lihtsalt trüki- resp. kirjaveast: *m* pro *rn.*

Eesti keele uuenduse-ajastul kuuldus mõtteavaldusi, et võiks laenata eestisse ungari sõnatüvesid eesti keelt rikastavate tuletiste loomiseks. Need subjektiivsed mõttemõlgutused pole leidnud teostamist. Huvi pärast mainitagu, et keegi kohtunik, Ungari sõber, seletas kord allakirjutanule, et ühesilbisest ungari sõnast *ok* 'põhjus' võiks väga hästi tuletada uusi eesti sõnu, näit. *okastama* 'põhjustama' jne.

Kõnealuse teema tühjendavaks käsitlemiseks oleks vaja läbi vaadata vähemalt kõik eestikeelsed ungari tõlketeosed, tuleks jälgida aastakümnete kaupa eesti ajakirjanduse aastakäike. Selleks kahjuks puudub allakirjutanul Eestist eemal olles võimalus.

Les mots hongrois et les expressions touchant la Hongrie en estonien.

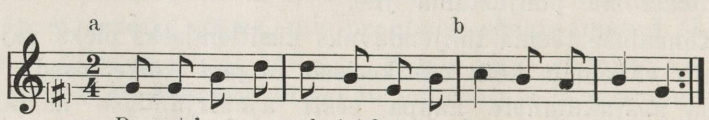
L'auteur présente ici un aperçu préliminaire des mots d'emprunt du hongrois dans la langue estonienne, en examinant principalement les mots qui se trouvent dans le dictionnaire de Wiedemann et dans le dictionnaire normatif de la langue estonienne. On s'arrête plus longuement sur le mot de civilisation intéressant *ungur* etc. (hongreur).

Die Melodien der Helkalieder von Ritvala und des „Tuljak".

A. O. Väisänen.

Die in der Überschrift dargebotene Zusammenstellung erscheint vielleicht befremdend. Kann denn eine schon in Vergessenheit geratene finnische Runenmelodie etwas Gemeinsames haben mit einer modernen estnischen Volksmelodie, die von Chören, Musikkapellen und Solisten zur Zeit recht oft vorgetragen wird? Wir wollen diese interessante Frage durch einige Worte und Beispiele erläutern.

Die Melodie der Helkalieder von Ritvala war nach Aufzeichnungen von Lönnrot und Reinholm folgende (Suomen kansan sävelmiä IV 2, Nr. 746):

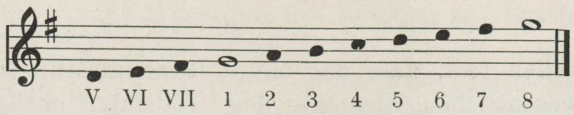


Ru-vet-kas-me, roh-jet-kas-me, kau-no-nen jouk-ko.

Die Melodie vertritt jenen allgemeinen zweizeiligen, das Versmass genau befolgenden Typus, dessen beide Zeilen 4-akzentig sind, und der die gleichteilige Taktart hat. Die Eigentümlichkeit dieser Runenmelodie ist in ihrer Melodik zu suchen. Überhaupt ist es ein charakteristischer Zug der finnisch-estnischen Runenmelodien, dass die Vorzeile (a) in der Dominantquint (Sekund), die Nachzeile (b) in der Tonika kadenziert. Das oben gegebene durpentachordische Beispiel stellt insofern eine Ausnahme dar, als die Melodie der Vorzeile sich innerhalb des Tonika-Dreiklanges bewegt. Die Nachzeile ist hier wie in un-

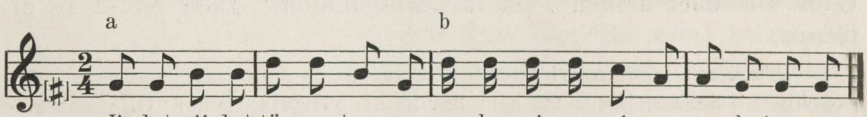
zähligen anderen Fällen konventionell, indem die Melodie von der Unterdominant (Quart) zur Tonika übergeht.

Um die vielen Noten zu vermeiden, wende ich im folgenden zum Vergleichen eine mit dem System von Oswald Koller übereinstimmende Numerationsbezeichnung an, wo die akzentuierten Töne, also zugleich die betonten Silben des Runenverses in Betracht gezogen werden:

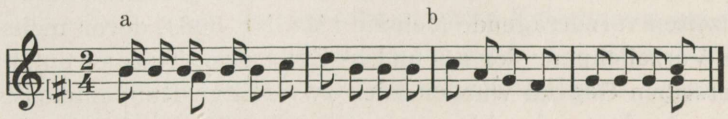


Das Melos-Schema der obigen Melodie ist also: a: 1 3, 5 1 b: 4 3, 3 1. In einer dieser nahestehenden Variante (Nr. 748) bewegt sich die Melodie: a: 1 5, 5 3 (oder: 1 2, 5 3) b: 4 4, 3 2; die übrigen drei Varianten (Nr. 742, 743, 745) sind rhythmisch kompliziert, gründen sich jedoch offenbar auf denselben melodischen Typus.

In den in verschiedenen Kreisen gemachten estnischen Aufzeichnungen ist die Vertretung dieses Typus besonders reich. Seine augenfälligsten Entsprechungen sind in der Sammlung „Eesti runoviisid" die Nummern 437—542, wovon hier ein Beispiel gegeben sei (Nr. 473), mit der Struktur: a: 1 3, 5 3 b: 5 4, 2 1:



Die wichtigste und bezeichnendste Stelle der Melodie, ihr melodischer Gipfel, befindet sich im zweiten Takt der Vorzeile: 5>3. Wie die Varianten erweisen, variiert die Melodie im ersten Takt, und zwar setzt sie nicht immer mit der Tonika, sondern oft mit der Terz ein (s. zit. Sammlung Nr. 576, 587—589, 603—608), wie in Nr. 606:



So gelangen wir zur Melodie des „Tuljak“, und zwar zu seiner melodischen Grundform (vgl. auch Nr. 465). Der „Tuljak“ ist jedoch eine vierzeilige Melodie vom Polka-Typus. Seine melodische Analyse ist folgende:

a^1: 3 3, 5 3	b^1: 4 2, 5 3
$a^2 = a^1$	b^2: 4 VII (od. 2), 1 1
c^1: 8 6, 5 3	$d^1 = b^1$
$c^2 = c^1$	$d^2 = b^2$

Wir stellen fest, dass das obige Runenmelodiebeispiel (Nr. 606) die wesentlichen Elemente des „Tuljak“ enthält; sein b entspricht dem b^2 (und d^2) des „Tuljak“. Wiederum findet man etwas dem zweiten Takt der Zeile b^1 des „Tuljak“ (5>3), der die Wiederholung des zweiten Taktes der Zeile a^1 darstellt, Entsprechendes in „Eesti runoviisid“, u. a. in Nr. 866: a: 5 3, 5 3 b:42, 53. Die einzige Eigentümlichkeit des „Tuljak“, das Moderne an ihm, steckt im Anfang seines Nachzeilenpaares (c^1), wo die Melodie die obere Oktav und Sext streift. Aber dieser Gipfel der Melodie ist nicht so beschaffen, dass er uns zwingen könnte, die Melodie des „Tuljak“ von der alten, der Melodie des „Helkaliedes von Ritvala“ verwandten Runenmelodie zu trennen.

An dieser Stelle wird es angebracht sein, eine Mitteilung Miina Härma's über die Anordnung des „Tuljak“ für den Chor und über seinen Text in „Muusikaleht“ 1936 Nr. 2 zu zitieren:

'„Tuljaku“ põhimotiivi kuulsin esmakordselt oma isalt, kes seda mängis viiulil. Seda mängiti tol ajal harilikult pulmatantsuks. Olin aastates 30 ümber, kui säädsin „Tuljaku“ segakoorile. Sõnad koostas praegune advokaat Ferdinand Karlson, kes tol ajal oli veel Treffneri gümnaasiumi õpilane, kuna viisi korraldasin mina.'

Wie aus dem Vorigen hervorgeht, ist der „Tuljak“ ein ursprünglich textloser Tanz, eine typische Polkamelodie.

Im Jahre 1913 phonographierte ich in Nordestland in dem Bezirk Kuusalu von einem Sackpfeifer eine polkaverwandte, auf Hochzeiten vorzutragende Melodie (Ms. Nr. 506), deren melismatisches Vorzeilenpaar der a^1- und b^2-Zeile des „Tuljak“ entspricht. In derselben Gegend wurden auch zweizeilige Runenmelodien gesungen, in denen der hier zu untersuchende melodische Zug so-

wohl bei einem den gleichteiligen Rhythmus vertretenden Typus (a:35, 51) als auch bei einem den dreiwechsligen Rhythmus vertretenden (a:15, 53) vorkommt (Ms. Nr. 531, 575). Diese Umstände sind hervorzuheben, weil die Besonderheit des „Tuljak", der Beginn seines Nachzeilenpaares (8 6, 5 3), auch an derselben Stelle eines Reigenliedes vorkommt, das bei der schwedischen Bevölkerung in Nyland (Finnland) aufgezeichnet worden ist (Nyland III —IV, Nr. 381). Späten schwedischen Einfluss auf Nordestland beweisen zwar einige Bezeichnungen für Tänze: „Vingerpolka" ('Fingerpolka'), „Hoppa stilla" u. a. Doch ist auch eine entgegengesetzte Richtung bei der Wanderung von Tänzen festzustellen. So ist ein in Finnland allgemeiner Polka unter der Benennung „Viron polkka" ('Estnischer Polka') bekannt — diesen Tanz, „Polka" benannt, habe ich auch in Kuusalu aufgezeichnet (Ms. Nr. 499) — und in dem wichtigen Vorzeilenpaar verläuft die melodische Bewegung gerade: 15, 53. In denselben Kuusalu-Aufzeichnungen findet sich zufällig auch eine Tanzmelodie (Ms. Nr. 529), deren Nachzeilenpaar 85, 53 beginnt (vgl. „Tuljak"). Meinerseits halte ich also dafür, dass die Entstehung des „Tuljak" auf der Grundlage der estnischen Runenmelodie wahrscheinlich ist. Zur Beleuchtung dieser Frage dürfte sich weiteres Material im Eesti Rahvaluule Arhiiv finden.

In Finnland ist das Reigenlied „Tyttö (poika) suruissansa kadonneesta ystävästä" ('Das Mädchen [der Bursche] betrauert seinen verlorenen Freund') sehr landläufig gewesen. Bei seiner Melodie ist das erste Zeilenpaar eine evidente Entsprechung der Melodie des Ritvalaer Helkaliedes (s. Suomen kansan sävelmiä II, Laulusävelmiä, Nr. 69, 70, 74, 78—9, 82, 103, 4639, 4644—5, 4647—8, 4650—2). Diese Melodie vertritt die dreiteilige Liedform, d. h. dem Zeilenpaar a + b folgt repetiertes c + d, wonach von neuem a + b als wiederholtes Zeilenpaar erscheint (c: 6 6, 6 5 d: 4 4, 4 3). Schon dieser entwickelte, in den finnischen sog. Rekiliedern (Gassenhauern) selten zutage tretende Formenbau weist darauf hin, dass eine verhältnismässig späte Entlehnung aus dem Westen in Frage kommt. Das beweist auch die einer Melodie (Nr. 69) beigefügte Bemerkung eines Aufzeichners, dass die Worte „schwedisch" seien.

Wo ist der Ursprung der fraglichen, sich den alten finnisch-estnischen Runen anlehnenden Melodie zu suchen? Die Entscheidung wird leichter, wenn man die Anfangszeilen des langsamen Teiles der sog. Paukenschlag-Symphonie von Joseph Haydn in Erinnerung bringt:

a: 1 3, 5 3 b: 4 2, VII V.

Der Komponist hat sich eine alte deutsche Kinderliedmelodie zum Thema genommen, die einen der von Böhme klassifizierten allgemeinen Melodietypen darstellt (Deutsches Kinderlied und Kinderspiel, S. LV). Schon Armas Launis hat zur Melodie der Helkalieder von Ritvala bemerkt: „ihr entsprechende Melodien waren, nach den Angaben von Erk-Böhme zu urteilen, im Mittelalter in Deutschland allgemein bekannt, und es ist ziemlich wahrscheinlich, dass die Melodie schon damals auch in Finnland bekannt geworden ist." (Über Art, Entstehung und Verbreitung der estnisch-finnischen Runenmelodien, 114.) Indem ich mich diesem Standpunkt anschliesse, möchte ich annehmen, dass der fragliche Typ auch nach Estland direkt aus dem Ursprungsland gelangt ist. Den frühen deutschen Einfluss auch auf andere Ostseeländer als Estland und Finnland erweist noch nachdrücklicher eine andere in den Kinderliedern und -spielen allgemein übliche Melodie, in deren wichtigem zweitem Takt wiederum die charakteristische Kadenz 5>3 erscheint, deren erstem Takt jedoch die Bewegung 5>6 typisch ist (z. B. Ringel, ringel, Reihe: 5 6, 5 3). Indem ich auf diese Frage hier nicht näher eingehe, möchte ich zum Schluss noch bemerken, dass das spezifische Merkmal der im Obigen behandelten Melodiebeispiele, die Terzkadenz in Dur (5>3), die ja auch für die deutschen Volksmelodien kennzeichnend ist, allgemein ebenso in der das Deutschtum vertretenden klassischen Kunstmusik erscheint.

Ritvala Helkalaulude ja „Tuljaku" viisid.

Autor ühendab selles kirjutises Ritvala helkalaulude viisi „Tuljaku" omaga ning leiab mõlemad põlvnevat teatud saksa lastelaulu-viisist, mida ka Joseph Haydn oma nn. Paukenschlag-sümfoonia teemana on kasutanud. Laenamine võis eestlastel ja soomlastel toimuda paralleelselt.

Der alte estnische Brauch „den Vogelbetrug essen“ (linnupetet sööma).

Von D. K. Zelenin.

Wir widmen unsern Artikel der Analyse eines wenig bekannten, im Aussterben begriffenen Brauches, beabsichtigen aber zugleich, mit Hilfe des konkreten Materials der untersuchten Sitte, auch einige allgemeine soziologische Probleme zu beleuchten. Die augenscheinliche Konvergenz des von uns studierten Brauchs, welcher zu gleicher Zeit in den Bergen des Kaukasus und in den Tundren Lapplands, bei den Serben Montenegros und bei den Udmurten (Wotjaken) des Wolgagebiets lebte, dient als Beweis der Einheit und strengen Gesetzmässigkeit der Entwicklung der ganzen Menschheit: eine einheitliche religiöse Ideologie, welche das Erdenleben phantastisch reflektiert, entwickelte sich auf der Basis gemeinsamer sozial-ökonomischer Bedingungen. Andererseits weist dieser Brauch deutlich auf die Dynamik in den Beziehungen der archaischen Gesellschaft den dämonischen Tieren gegenüber hin: im Anfang kämpften die primitiven Menschen mit den dämonischen Tieren, späterhin schlossen sie mit denselben Tieren Verträge und Bündnisse.

Fr. R. Kreutzwald verzeichnet in seinen Anmerkungen des Jahres 1854 zu dem Buche des Pastors Boecler unter anderem folgenden Aberglauben der Esten:

„Wer vor und am Georgentage „ohne Vogelbetrug“ — ilma linnu petteta — das heisst ohne etwas genossen zu haben, den Kuckuck oder einen andern Singvogel, eine Glocke oder ein Horn hört, der wird taub oder stirbt in diesem Jahre. Auch darf er im Herbst das Vieh im Stall nicht anbinden, weil es sonst an der

Krippe verkümmern würde. Wenn die Heerschnepfe — metskits (Ascalopax major Gm. oder Gallinago L.) — einen Mann betrügt, das heisst wenn dieser sie nüchtern hört, so giebt es eine zwiefache Deutung, je nachdem die Schnepfe in ihrem Fluge mekkert, oder blökt (der estnische Name dieses Vogels bedeutet in buchstäblicher Übersetzung: Waldziege); ersteres bedeutet: der Hörer werde beim Pflügen viele Pflugscharen zerbrechen, das zweite ist ein sicherer Bote des Glücks“ [1].

Viel ausführlicher wird derselbe estnische Aberglaube im Jahre 1876 von F. J. Wiedemann behandelt: „Im Frühjahr darf man nicht aus dem Hause gehen ohne etwas gegessen oder getrunken zu haben, denn wenn man nüchtern etwas hört, „was im Winter nicht zu hören gewesen ist“, wie die Stimme eines Vogels, so ist das schädlich. Man nennt das „linnu petet sõma“ (etwas als Vogelbetrug essen), das heisst damit den Vogel betrügen, ihm zuvor kommen, und lind petab (der Vogel betrügt); eben so heisst es auch z. B. sarw petab (das Horn betrügt), wenn man vor St. Georg nüchtern das Kuhhorn des Hirten hört. Wer sich von einem Vogel so hat betrügen oder übertölpeln lassen, der muss während des Jahres auf allerlei Missgeschick gefasst sein, war es namentlich ein Kuckuck, so darf er kein Thier füttern oder im Herbst zuerst an binden, sonst gedeiht es nicht, sondern magert ab u. d. gl., oder er wird selbst kränklich und stirbt auch wohl vor dem nächsten Frühjahr. Man schützt sich dagegen dadurch, dass man einen Baum umfasst oder drei Mal um denselben geht und jedes Mal in die Rinde beisst oder mit den Zähnen etwas davon ab reisst; dann geht das Unglück auf den Baum über und er verdorrt. — Mancher nimmt, um nicht überrascht zu werden, schon Abends ein Stück Brot in's Bett, damit er schon vor dem Aufstehen etwas zu geniessen hat.

Auch umgekehrt wird der Vogel selbst betrogen und zwar von der Sonne, wenn er den Sonnenaufgang verschlafen hat; er soll dann an diesem Tage nicht fliegen können.

Wenn man die Beccasine nüchtern im Frühjahr zuerst hinter sich wiehern (hirnuma) hört, so wird man im Sommer seine

[1] J. W. Boecler Der Ehsten abergläubische Gebräuche, Weisen und Gewohnheiten, mit auf die Gegenwart bezüglichen Anmerkungen beleuchtet von Dr. Fr. R. Kreutzwald (S.-Ptb. 1854) 85.

Pferde nicht finden können, wenn vor sich, so wird man einen lustigen Sommer haben und viel lachen; hört man sie meckern (tikutama), so wird man seine Zehen gegen einen Stein stossen. Andere sagen: wenn sie wiehert, so wird man viele Hölzer an der Pflugschar verderben, wenn sie meckert, so wird es ein froher Sommer werden. Noch andere (im Süden) distinguiren noch genauer und sagen: hört man im Frühjahr die Beccasine zuerst „wettelago, wettelago" singen, so hat man im Sommer Glück bei jeder Arbeit; ist es „wetterpilli, wetterpilli", so wird es Hochzeit geben; ist es „rikut, rikut", so wird man bei jeder Sache Unglück haben.

Wer noch nüchtern den Pirol im Frühjahr zuerst hört, der wird mancherlei Verlust in diesem Jahre haben, namentlich bei der Flachsernte. — Wenn der vom Kuckuck „Betrogene" im Allgemeinen mit seinem Vieh kein Glück hat, so soll diess sonderbarer Weise bei den Schweinezüchtern gerade umgekehrt sein. — Wen die Nachtigall „betrügt", der wird im Sommer oft seine Kleider anbrennen [1].

An einer anderen Stelle desselben Buches führt Wiedemann einen weiteren Aberglauben über den Kuckuck an: „Wer vor St. Georg nüchtern einen Kuckuck rufen hört, hat in diesem Jahr Schaden durch Feuer zu befürchten" [2].

Es ist nicht unsere Aufgabe, hier alle Literaturangaben über die uns interessierende estnische Sitte zu sammeln. Wir wollen nur noch eine nirgends im Druck erschienene Aufzeichnung anführen, welche auf unsere Bitte im Jahre 1936 von zwei in Leningrad lebenden Estinnen, den Schwestern Anna und Helene Martinson, gemacht wurde; sie stammen aus dem Dorfe Vana-Vändra bei Pärnu. Beide Schwestern sind über 70 Jahre alt, doch haben weder sie selbst, noch ihre Eltern im Dorfe den von uns beleuchteten alten Brauch eingehalten. In ihrer Kindheit hörten sie Erzählungen über diese Sitte. Folgendes haben sie im Gedächtnis behalten: „Wenn ein Este sagen will, dass er heute noch gar nichts gegessen hat, so bedient er sich gewöhnlich folgenden Ausdruckes: „ich habe noch nicht linnupetet

[1] F. J. Wiedemann Aus dem inneren und äusseren Leben der Ehsten (St.-Ptb. 1876) 451—453.

[2] Ibid. 357.

gegessen", das heisst wörtlich übersetzt: „ich habe noch nicht den Vogel-Betrug gegessen". Dieser estnische Ausdruck entspricht seinem Sinne nach vollkommen dem russischen: „ich habe noch kein Mohnkorn im Munde gehabt". Er findet seine Erklärung in dem Aberglauben, wonach man im Frühling auf nüchternen Magen keinen Zugvogel sehen darf: man muss vorerst etwas essen, wenn auch nur ein ganz kleines Krümchen. Solch ein Krümchen heisst nun linnupete, Vogelbetrug [1].

In der Pärnuer Gegend gibt es wenig Wälder, Felder herrschen vor. Wilde Vögel gibt es nicht viel; im Frühling kommen sie gewöhnlich Ende April geflogen. Lerche und Kuckuck sind der Bevölkerung mehr bekannt als Pirol und Eichelhäher (rääk, Garrulus glandarius), doch bezieht sich der Brauch auf alle Frühlingszugvögel: es galt als gefährlich, nüchtern ihren Gesang zu hören oder sie zum ersten Male im Frühling zu sehen. Wer sie im Frühling schon hat singen hören, z. B. die Lerche, für den ist es völlig ungefährlich, diesen Vogel ein zweites Mal und mehr zu hören; doch behält diese Sitte ihre Kraft für alle übrigen Vögel. Und solange ein Mensch im Frühjahr nicht alle Vögel gehört hat, muss er vorsichtig sein — er darf nie hungrig sein. Wenn nun jemand zum ersten Mal den Schrei eines Kuckucks auf nüchternen Magen hört oder diesen Vogel sieht, so wird er an irgendeiner Krankheit dahinsiechen. Solch ein trauriges Los kann man folgendermassen abwenden: man muss drei Mal um einen Baum herumlaufen und jedes Mal mit den Zähnen in die Rinde beissen; in diesem Falle wirft sich das Böse auf den Baum, und derselbe verdorrt.

Wenn man nüchtern das erste Mal einen Pirol (peoleo, Oriolus gallula) hört oder sieht, so wird man seine Kleider verbrennen oder selbst verbrennen; dann muss man sich überhaupt vor dem Feuer in acht nehmen (hoia tule eest). Wenn dasselbe mit dem Vogel rääk „Eichelhäher" (Garrulus glandarius) passiert, so wird der Betroffene sehr oft laute Gase lassen.

---

[1] Vgl. in dem Wörterbuch des obengenannten Autors folgende Bemerkung: linnu-pete ist ein Frühstück, welches man aus Aberglauben im Frühling isst, bevor man das Haus verlässt, um den Kuckuck nicht auf nüchternen Magen zu hören (F. Wiedemann Estnisch-Deutsches Wörterbuch, 2. Aufl. (1891) 803 s. v. pete).

Der Hauptzweck unseres vorliegenden Artikels besteht darin, bei andern Völkern einen parallelen, dem estnischen analogen Aberglauben zu finden und den ganzen Brauch zu erklären. Von den übrigen finnisch-ugrischen Völkern findet man ihn nur noch bei den Saamen (Lappen) und bei den Udmurten (Wotjaken). Die einzige Mitteilung über die Saamen, und zudem eine sehr kurze und ungenügende, verdanken wir D. N. Ostrovskij: Er veröffentlichte im Jahre 1889 einige Traditionen der Saamen und teilte unter anderem das folgende saamische Vorzeichen mit: „Die Lappen fürchten sich vor einigen Vögeln: vor dem Kuckuck, der Taube, der Schnepfe, der Bekasse. Sie glauben, dass wenn man den Schrei dieser Vögel nüchtern hört, ein Unglück oder ein Todesfall passieren werde“ [1]. Drei der hier angeführten vier Vögel kommen sowohl in dem Aberglauben der Saamen, als auch in dem der Esten vor; nur von der Taube wird bei den Esten nicht gesprochen. Es ist uns nicht bekannt, auf welche Zeit sich der saamische Aberglaube bezieht, doch lässt sich dieser Umstand durch die Lückenhaftigkeit der Beschreibung erklären.

Bei den Udmurten finden wir folgenden Aberglauben über den Kuckuck, welcher dem früheren russischen analog ist: „wenn man im Frühling den Gesang des Kuckucks zum ersten Mal nüchtern hört, so wird man das ganze Jahr Mangel an Brot leiden“ [2].

Die Ethnographen haben bei den Russen nur schwache Nachklänge des uns interessierenden Aberglaubens aufgezeichnet, und nur betreffs des Kuckucks: „Wenn jemand nüchtern den Ruf des Kuckucks zum ersten Mal hört, so wird seine Ernte schlecht geraten; wenn er aber in diesem Augenblicke satt ist, so wird er eine glückliche Ernte haben“ [3]. „Wenn der Kuckuck einen hungrigen Menschen anruft, so bedeutet das Unglück“ [4]. Im früheren Jaroslawschen Gouvernement wurde bei den Russen ein dem

---

[1] Д. Н. Островский Лопари и их предания. Известия Русск. Географ. Об-ва, т. XXV (СПб. 1899) 329—330.

[2] А. Ермолов Народная сельско-хозяйств. мудрость в пословицах, поговорках и приметах, т. III. Животный Мир (СПб. 1905) 335.

[3] В. С. Арефьев Материалы по этнографии Енисейского уезда III. Известия Вост.-Сиб. Отд. Геогр. О-ва, т. XXXII, 1902 (Иркутск) № 1/2, 121.

[4] Ермолов ibid. III 333.

estnischen vollkommen analoger Aberglaube hinsichtlich des Kuckucks aufgezeichnet: „Wenn der Kuckuck einem hungrigen Menschen sein „Kuckuck" zuruft, darf derselbe das Vieh im Herbst nicht zum ersten Mal an die Krippe anbinden — sonst wird es den ganzen Winter hungrig sein" [1]. Es drängt sich sogar die Frage auf, ob dieser Aberglaube nicht von den Einwanderern aus Estland nach Russland eingeschleppt worden ist?

Bei den Serben aus Montenegro hat sich dieser Aberglaube, und zwar auch nur hinsichtlich des Kuckucks, ziemlich gut erhalten. Der Montenegriner vermeidet es ebenfalls, den Kuckuck im Frühjahr das erste Mal nüchtern zu hören, weswegen er, ehe er das Haus verlässt, immer erst ein Stückchen Brot verzehrt. „Sonst wird die Gerste schlecht geraten; wenn jemand vor kurzem geheiratet hat, wird er in diesem Jahre kein Kind bekommen; den ganzen Sommer wird seine Milch verderben, und er wird keinen guten Käse haben" [2].

Viele slavische Völker, so. z. B. die Bulgaren, Ukrainer, Weissrussen und andere, besassen ebenfalls einen ähnlichen Aberglauben, doch fehlt hier das Moment des Hörens des Vogels auf nüchternen Magen; die Frühlingsvögel bringen den Menschen überhaupt verschiedenes Unglück, je nachdem man diese Vögel in der einen oder anderen Situation zum ersten Mal erblickt, unabhängig davon, ob man den Vogelschrei überhaupt hört, und insbesondere auf nüchternen Magen. Dies sind augenscheinliche Überbleibsel des Wahrsagens mittels der Frühlingsvögel, weswegen wir diese Form hier beiseitelassen. Ein analoges Beispiel aus dem estnischen Aberglauben wurde uns ebenfalls von den Schwestern Martinson mitgeteilt: „Wenn man den Vogel linavästrik [3] zum ersten Mal auf der Erde hüpfend erblickt, so wird der Flachs kurz sein, wenn aber auf dem Dache oder in der Luft, so wächst der Flachs hoch."

Am besten erhielt sich unser Aberglaube bei verschiedenen Völkern des Westkaukasus, nämlich bei den Grusiniern in Gu-

---

[1] Ермолов ibid. 335.

[2] П. А. Ровинский Черногория в ее прошлом и настоящем II, 2 (Спб. 1901) 484.

[3] Vgl. estn. wästrik in Wiedemann's ehstnisch-deutschem Wörterbuch 1334.

rien, bei den Chewsuren, den Abkhasiern, den Swanen und den Mingreliern. Dem estnischen Ausdruck „den Vogel betrügen" entsprechen bei diesen kaukasischen Völkern die Verba mit der Bedeutung „besiegen, überwinden". Der kaukasische Aberglaube bezieht sich auf viele und verschiedene Vögel — ebenfalls auf Kuckuck, Pirol und Nachtigall, und ausserdem noch auf Schwalbe, Berghuhn, Bachstelze und andere, wie auch auf junge Hausvögel und -tiere, und endlich auf Frösche und auf die nach dem ersten Januar des laufenden Jahres geborenen Kinder. Diesem kaukasischen Brauche widme ich einen besonderen Artikel in dem dem Andenken des Akademikers N. J. Marr gewidmeten Sammelwerke, welches in Kürze von dem Leningrader Institut der Sprachen und des Denkens des Akad. N. J. Marr im Drucke herausgegeben wird. In diesem Artikel führe ich Belege von neun verschiedenen Autoren aus den Jahren 1855—1930 an. Davon sei hier nur einer und auch der mehr nur als Beispiel genannt. D. Gulia hat im Jahre 1930 seine Aufzeichnungen, die er bedeutend früher gemacht hat, veröffentlicht. „Bei den Abkhasiern besteht der Aberglaube, dass verschiedene Vögelchen, sowie auch ein junges Zicklein, imstande sind, den Menschen zu „besiegen", d. h. auf sein Leben in demjenigen Jahre einen schlechten Einfluss zu haben, wenn der Mensch nach der Rückkehr der Vögel im Frühling ihren Gesang zum ersten Mal auf nüchternen Magen hört. Um sich nicht von den Vögeln besiegen zu lassen, muss der Mensch besondere Massregeln ergreifen. Der erste Gesang der Vögel wird für den Menschen dann vollkommen unschädlich, wenn er ihn nach seiner Mahlzeit hört. Um nun der Gefahr zu entgehen, den Gesang und das Gezwitscher der Vögel nüchtern, hungrig zu hören, d. h. am Morgen vor dem Frühstück, muss man nach dem Erwachen sofort etwas Kochsalz auf die Zunge nehmen; dies muss man jeden Tag tun, bis man den Gesang des gefährlichen Vogels gehört hat. Ausserdem kann man, falls man vom Pirol „besiegt" worden ist, das Unglück abwenden, dadurch dass man einen Pirol erschiesst, brät und verzehrt. Um sich den „Sieg" über die Schwalbe zu sichern, muss man sich, wenn man sie zum ersten Male sieht, dreimal auf der Ferse des rechten Fusses umdrehen, und zwar auf derselben Stelle, von wo man den Vogel erblickt hat.

Die Folgen des „Sieges“ der Vögel über den Menschen sind folgende: 1) bei demjenigen, den ein Kuckuck besiegt hat, wird die Ernte entweder überhaupt nicht geraten, oder sehr schlecht — die junge Saat wird licht stehen; 2) wer von einem Pirol besiegt wird, der wird das ganze Jahr kränkeln; 3) wen eine Nachtigall besiegt, der wird das ganze Jahr schläfrig sein; 4) dem von einer Schwalbe Besiegten wird das Essen, insbesondere die sauere Milch, jedes Mal vom Löffel laufen und seine Kleider beschmutzen; 5) wen ein Zicklein besiegt, der wird das ganze Jahr zerstreut und schwatzhaft sein. Das Zicklein kann man besiegen, indem man es ansieht, ehe es zu meckern anfängt“ [1].

Im Kaukasus, wo das Motiv am verbreitetsten ist, ist es ebenso wie bei den Esten: Es ist gefährlich und schädlich, im Frühling zum ersten Mal den Schrei der Zugvögel nüchtern, hungrig zu hören; doch findet man daneben noch andere Motive, z. B. einen Wettkampf mit einem Tier: wer von ihnen den andern zuerst erblickt, ob der Mensch im gegebenen Moment Schuhe an den Füssen hat oder nicht, ob in dem Augenblick sein Haar gekämmt ist oder nicht, ob er sich gewaschen hat oder noch nicht, u. s. w. Mit diesem kaukasischen Motiv des Wettkampfes kann man einen ebensolchen Wettkampf des estnischen Hirten mit dem Wolf vergleichen [2]. Als gebräuchlichstes Abwehrmittel, als gewöhnlichste Bedingung des „Sieges“ des Menschen über den Vogel gilt im Kaukasus das Salz, irgendetwas Salziges, das früh am Morgen gegessen wird, — doch sind noch andere Bedingungen bekannt. Was nun die schlimmen Folgen betrifft, von denen der „Sieg“ des Vogels über den Menschen begleitet wird, so ist im Kaukasus der Glaube an verschiedene Krankheiten am weitesten verbreitet. Bei den Chewsuren verzeichnete man sogar den von alters her bestehenden Glauben, dass die Zugvögel im Frühjahr den Menschen verschiedene Krankheiten zutragen [3]. Gerade dieser Aberglaube kann unserer Meinung nach den ganzen von uns besprochenen Brauch beleuchten.

---

[1] Фольклор Азербайджана и прилегающих стран III, под ред. А. В. Багрия, изд. АзГНИИ (Баку 1930) 217.

[2] M. J. Eisen Karjane. Eesti Rahva Muuseumi Aastaraamat I (1925) 33.

[3] Г. Радде Хевсурия и хевсуры. Записки Кавказск. Отд. Геогр. Об-ва XI (1881) № 2, 102; vgl. ibid. III (1855) 128.

Dass die Menschen verschiedene Tiere, darunter auch Vögel, als Ursache ihrer Krankheiten ansehen, findet man bei den verschiedenen Völkern des Erdballs, auch bei primitiven [1]. Die Komi-Syrjänen glaubten früher folgendes: Wenn eine Eidechse über einen bestimmten Körperteil kriecht, so beginnt derselbe zu faulen. Wenn man im Frühling vor dem Frosch eine Eidechse erblickt, so bekommt man Augenschmerzen [2]. Die Esten glaubten früher, dass die Hautflechten bei den Menschen dadurch entständen, dass ein Tier diese Stelle angerülpst habe [3]; Schwierigkeiten beim Urinieren schrieb man gewissen Würmern — põie ussid — zu, welche sich in der Harnblase festgesetzt haben sollen [4]. Für Zahnschmerzen machten sie die Vögel verantwortlich: Wenn ein Este im Walde ein Nest mit Eiern oder Vogeljungen findet und ihnen seine Zähne zeigt, so wird er sein ganzes Leben an Zahnschmerzen leiden [5].

Noch weiter verbreitet war der primitive Aberglaube, dass man jede Krankheit mit Leichtigkeit einem Vogel oder einem Tiere übertragen könne, wonach der kranke Mensch gesund werde. Die alte Anschauung der Komi-Syrjänen ist folgende: Wenn jemand an Gelbsucht leidet, so muss man einen Hecht fangen, und der Kranke muss denselben eine bestimmte Zeit lang anschauen. Hiernach wird der Hecht lebend ins Wasser zurückgelassen, wobei man überzeugt war, dass der Fisch die Krankheit mit forttrage [6]. Im Delta des Niger, in Bonni, band ein kranker Neger ein lebendes Küchlein fest an sein Herz. Der Vogel schreit und schlägt mit den Flügeln um sich, und die Neger halten das für ein günstiges Zeichen: sie sind überzeugt, dass die Ursache, das Wesentliche der Krankheit, in das Küchelchen übergeht, was

---

[1] Д. К. Зеленин Культ онгонов в Сибири (Ленинград 1936) 65—74.

[2] А. Сидоров Следы тотемических представлений в миросозерцании зырян. Коми-Му 1924 № 1/2 45.

[3] F. Wiedemann Aus dem inneren und äusseren Leben 382.

[4] F. Wiedemann Ehstnisch-deutsches Wörterbuch 1262.

[5] Fr. R. Kreutzwald loc. cit. 141. — Eine ähnliche Sitte finden wir bei den Magyaren: wenn man eine Kröte ansieht, so zählt sie die Zähne des betreffenden Menschen, und er stirbt bald [H. Wlislocki Volksglauben und religiöser Brauch der Magyaren (Münster 1893) 78].

[6] А. Сидоров ibid. 48.

ihm Schmerzen bereitet [1]. Man vergleiche den bei den Völkern Eurasiens allgemein verbreiteten Brauch, Zahnschmerzen von den kleinen Kindern an Mäuse weiterzugeben. — Die bei vielen primitiven Völkern herrschende Anschauung, wonach als Ursache einer Krankheit der dem Menschen sich einverleibende zoomorphe Geist gilt, wird von demselben uralten Aberglauben abgeleitet: als Ursache einer Krankheit galt im Anfang ein Tier, welches sich ebenfalls dem Menschen einverleibt hatte oder auf irgendeine andere Weise auf ihn gestossen war. Durch denselben Aberglauben lassen sich auch die zoologischen Namen vieler Krankheiten erklären — allgemeineuropäisch ist z. B. Krebs (cancer), lupus und andere; vergleiche hiermit die estnischen Namen der Krankheiten: Schlangenkrankheit, ussi-viga; Wolfskrankheit, hundi-viga; Hundekrankheit, koera-tõbi [2].

Da nun die Krankheiten den Tieren und Vögeln zugeschrieben wurden, so waren die Menschen natürlich sehr vorsichtig, wenn sie sie trafen, besonders wenn sie dieselben zum ersten Male im Frühling nach der Winterzeit trafen. Welche Massregeln wurden nun von den Menschen angewandt? Man darf nicht glauben, dass sich die ältesten Vorsichtsmassregeln der Menschen unverändert und ohne jegliche Umdeutung bis auf den heutigen Tag erhalten haben. Die Entstehung des von uns studierten Brauchs fällt augenscheinlich in eine sehr frühe Periode — nämlich in die Epoche, welche der Gentilorganisation vorausgeht. An verschiedenen Orten sind die Vorsichtsmassregeln bei dem ersten Zusammentreffen mit den Vögeln im Frühjahr verschieden: so spielt z. B. das Essen von Salz im Kaukasus die Hauptrolle, während im estnischen Aberglauben hiervon nicht die Rede ist. Am ältesten scheint uns der obenangeführte abkhasische Aberglaube: ein Mensch, der von einem Pirol „besiegt" oder „betrogen" wurde, könne sein Unglück abwenden, wenn er einen Pirol fange, brate und verzehre. Der „Sieg" über den Vogel besteht demnach in seiner Tötung und Verzehrung durch den Menschen. Das ist ein echter, reeller „Sieg" und entspricht vollkommen den verschie-

[1] Ad. Bastian Geograph. und ethnolog. Bilder (Jena 1873) 165. — Vgl. O. v. Hovorka und A. Kronfeld Vergleichende Volksmedizin I (Stuttgart 1908) 418—419.

[2] Wiedemann Aus dem inneren etc. 383—385.

denen Ausdrücken, welche in den kaukasischen Sprachen zur Bezeichnung dieses Brauches verwendet werden: Sieg, Bezwingung. Ebenso entspricht dies auch dem estnischen Ausdruck: „den Vogel betrügen".

Die Ethnographen stiessen bei vielen Völkern auf ein rituelles Verzehren kleiner Vögel im Frühjahr, wobei das Ziel ein ebensolcher „Sieg" über diese Vogelart ist. Die Grusinier des Dorfes Sori, im ehemaligen Ratschinschen Bezirk, fingen früher das Fleischverzehren am ersten Ostertage nach den langen Frühlingsfasten mit dem Essen wilder Vögel an. Zu diesem Zwecke fingen die Kinder schon im voraus kleine Vögelchen mit Fangschlingen — Sperlinge, Stare, graue Drosseln, Schnepfen, Wachteln und andere. Wenn sie einige Dutzend gefangen hatten, wurden die Vögel geräuchert und bis Ostern aufbewahrt, wo sie geweiht wurden; der Priester verteilte darauf diese eigenartige Hostie unter das Volk und gab jedem ein winziges Stückchen [1]. Um Mitternacht zu Weihnachten standen einige Familien der Abkhasier früher auf und töteten so viel Drosseln und Küchlein, wie Menschen in dieser Familie waren, oder stattdessen einen jungen Ziegenbock. Dies galt als dem *ϑoϑanua* dargebrachtes Opfer, doch muss alles auf einmal verzehrt werden, und was übrigbleibt, wird verbrannt: „man darf nichts übriglassen" [2]. Die Kamtschadalen fingen nach Beendigung ihres einzigen Jahresfestes — des Busstages — im Walde ein kleines Vögelchen, brieten dasselbe und verteilten an alle kleine Stückchen. Jeder ass; was übrigblieb, wurde ins Feuer geworfen [3].

Die Funktionen der obenangeführten grusinischen und abkhasischen Bräuche sind längst vergessen, doch hat der vollkommen analoge alte weissrussische Brauch noch seine Ackerbaufunktion bewahrt — die Vernichtung der für die Saat schädlichen Sperlinge. Bei den Weissrussen des ehemaligen Brester Kreises des Grodnower Gouvernements bestand früher folgende Neujahrssitte:

---

[1] Н. Миндели Селение Сори Рачинского уезда Кутаисской губ. Сборник Материалов для опис. местн. и племен Кавказа XIX (1894) 96.

[2] Н. С. Джанашия Религиозные верования абхазов. Христианский Восток IV (1915) № 1, 105.

[3] С. Крашенинников Описание земли Камчатки II 3 (St.-Petersburg 1755) 107, vgl. 96.

am Silvesterabend fingen Knaben und Erwachsene in den Scheunen Sperlinge. Man glaubte, dass wie viele Sperlinge an diesem Abend gefangen würden, so viele Schock Sperlinge im neuen Jahre umkämen. Aus den gefangenen Sperlingen wurde ein Braten angerichtet, der verzehrt wurde. Zwei Sperlinge wurden übriggelassen und verbrannt. Ihre Asche wurde bis zum Frühling aufbewahrt und während der Frühlingsaussaat unter die Gerste und den Hafer gemischt; die Leute waren überzeugt, dass die Sperlinge im Sommer solch eine Saat nicht anrührten [1].

Wir haben darum einigen Grund vorauszusetzen, dass der von uns studierte Brauch die massenhafte Vernichtung und Verzehrung der im Frühjahr herbeifliegenden Vögel und anderer wilden Frühlingstiere, hauptsächlich der jungen, widerspiegelt. An sich ist diese Tatsache vollkommen unbestreitbar: im Winter ist die Nahrung der Primitiven, die es noch nicht verstehen, Vorräte zu sammeln, sehr dürftig, weshalb das Erscheinen selbst von kleinem Wild den Appetit der Horde im Frühjahr reizt. Und das um so mehr, als es leichter ist, die kleinen Vögel oder jungen Tiere mit den primitiven Geräten zu fangen, die ihnen zu Gebote stehen, resp. früher standen. Augenscheinlich fürchtete man, die Zeit des Massenfluges der jungen Vögel zu versäumen, was in der religiösen Ideologie den Aberglauben von den Krankheiten (aus Hunger) erzeugen konnte, wie auch den Glauben an das Missgeschick desjenigen, der diese günstige Zeit versäumt und die zugeflogenen Vögel nicht „besiegt" hat.

Die Jagd auf kleine Vögel verlangt eine besondere Scharfsichtigkeit und Aufmerksamkeit. Sogar für diejenigen, die das Gezwitscher und den Gesang dieser Frühlingsboten hören, ist es ein Leichtes, die Beute zu verschlafen. Für den Jäger ist es höchst wichtig, seine Beute — den Vogel — eher zu sehen, als dieser ihn bemerkt. Den Reflex eben dieses Moments — ganz besondere Behutsamkeit, Aufmerksamkeit und Wachsamkeit — findet man in den Fällen, wenn es z. B. als „Sieg" gilt, eine junge Ziege eher zu erblicken, als sie meckert, u. s. w. Der estnische Aberglaube, dass die Sonne denjenigen Vogel „betrüge", welcher

---

[1] Юл. Крачковский Быт западно-русского селянина. Чтения в Обществе Истории и древностей российских 1874 № 4 173.

den Sonnenaufgang verschlafen hat und infolgedessen für einen Tag die Begabung zu fliegen verliert, — dieser Aberglaube ist eine Bestätigung der Wichtigkeit dafür, wer von den zwei sich Begegnenden zuerst seinen Partner erblickt.

Alles, was wir über diese Sitte erfahren haben, lässt keinen Zweifel darüber, dass ihr Aufkommen bei verschiedenen Völkern konvergent ist, d. h. dass die Sitte an verschiedenen Orten unabhängig entstand, als Folge von gleichen sozial-ökonomischen Bedingungen. Dies ist ein glänzendes Beispiel für die Einheit und strenge Gesetzmässigkeit des historischen Prozesses — der Entwicklung der ganzen Menschheit. Eben diese einheitliche Gesetzmässigkeit in der Entwicklung der menschlichen Gesellschaft hat dazu geführt, dass sich auch die primitiven religiösen Ideologien, welche das Erdenleben phantastisch widerspiegeln, bei den verschiedenen Völkern des Erdballs durch Einheitlichkeit auszeichnen. Doch hat sich diese Sitte lange nicht überall erhalten: Sie lebt überhaupt nur noch in einigen wenigen Resten und Überbleibseln, und gewöhnlich in versteinerter Form. Zu unserer Zeit hat sie sich kaum noch irgendwo lebend erhalten, da sie mit dem jetzigen kulturellen Leben absolut nichts Gemeinsames mehr hat.

Folgender Umstand muss das frühe Absterben dieses Brauches schon im grauen Altertum gefördert haben: Die Sitte entstand zu der Zeit, als die Vögel als dämonische Wesen galten, die den Menschen verschiedenes Ungemach, besonders Krankheiten bringen. Das Verhältnis diesen dämonischen Vögeln gegenüber wird in dem Brauch nur durch den Kampf mit ihnen und den Betrug charakterisiert. Man findet noch nichts von einem Einverständnis mit den dämonischen Vögeln oder einem Bündnis mit ihnen. Solch ein Verhalten den dämonischen Wesen gegenüber ist nur für die älteste Periode des Lebens der Gesellschaft charakteristisch — für die Epoche, welche der Gentilorganisation vorausgeht. Die Religion der Gentilorganisation, der Totemismus, wird schon durch andere Verbands- und Vertragsbeziehungen den dämonischen Tieren gegenüber charakterisiert [1]. Die Überbleibsel solcher

[1] Д. К. Зеленин Культ онгонов в Сибири 204 ff. — Idem Истолкование пережиточных религиозных обрядов. Советская Этнография 1934 № 5 12—13.

neuen Beziehungen den dämonischen Tieren gegenüber haben wir auch in Europa gefunden. Bei den Esten wirft der Sämann, der Hanf sät, die ersten drei Handvoll zur Seite, wobei er spricht: „Dies ist der Teil für die Katzen, Hühner und Mäuse“ [1]. Bei den Esten ist es Brauch, einen Wolf aus einem fremden Kirchspiel nicht anzurühren noch ihn anzuschreien, sonst werde man ihn nicht los [2]. Die Franzosen bemühen sich, mit der Elster in Freundschaft zu leben. Nach der Ernte lassen sie ihr eine Garbe Korn auf einem Baume, damit sie die Diebe und Füchse verscheuche; am Sonntag in der Butterwoche bewirten sie die Elster mit einem Pfannkuchen, damit sie durch ihr Geschrei vor dem Wolfe warne [3].

Zum Schluss noch einige Zeilen über die Spezifika des estnischen Brauches. Im Vergleich mit anderen Völkern finden wir bei den Esten folgende Besonderheiten: Nur bei ihnen figuriert neben den Lauten der Vögel auch der Ton des Hirtenhorns und der Glocke am Halse des Viehs; der Aberglaube erstreckt sich also auf alle Laute, die im Winter nicht zu hören sind. Hiermit lässt sich nur eine Tradition der Grusinier vergleichen: bei ihnen soll derjenige, der von einem Schusse „überwunden“ wurde, d. h. der nüchtern den Laut eines Schusses hörte, im Laufe des ganzen Jahres ein Loch in seinen Pumphosen haben [4]. Es handelt sich hier offenbar um eine euphemistische Bezeichnung für das krankhaft häufige Auslassen von Gasen aus dem Darm. Bei den Esten hat sich bei diesem Brauche überhaupt ein starker Einfluss der Viehzucht ausgeprägt, augenscheinlich weil diese zur Zeit der Entstehung dieses Brauchs in der uns bekannten Form ihre Hauptbeschäftigung war. Zwar hat auch der Ackerbau sein Gepräge aufgedrückt, doch in geringerem Masse, hauptsächlich nur in Verbindung mit gewissen Vögeln. Auch der St. Georgstag spielt in der Viehzucht eine Rolle. Es ist bekannt, dass am St. Georgs-

---

[1] Wiedemann Aus dem inneren etc. 483.

[2] Ibidem 449.

[3] А. Ермолов Народная сельско-хозяйств. мудрость в пословицах, поговорках и приметах, III. Животный Мир (СПб. 1905) 323.

[4] Т. Мамаладзе Народные обычаи и поверья гурийцев. Сборник материалов для опис. местн. и племен Кавказа VII (Тифлис 1893) отдел 2, 25.

tag das rituelle erste Frühlingsaustreiben des Viehs stattfand. Diesen Termin für unseren Brauch findet man ebenfalls nur bei den Esten, doch entspricht er dem allgemeinen Termin bei den verschiedenen Völkern — dem Frühlingsanfang, der Zeit der Rückkehr der Zugvögel. Der Aberglaube von der Sonne, die die Vögel „betrügt", ist nur den Esten bekannt, wenigstens in diesem Zusammenhang. Endlich ist das sehr archaische Moment der Übergabe des dem „betrogenen" Menschen drohenden Unglücks an einen Baum — wiederum in diesem Zusammenhang — ein spezifisch estnisches.

Vana eesti komme „linnupetet sööma".

Autor käsitleb vana kommet, mille järgi peab võtma kohe hommikul natuke einet, et ei kuuldaks mõne rändlinnu või noore looma häält jne. tühja kõhuga. Tühja kõhuga kuulmisest arvatakse tulevat häda ning õnnetust. Peale eestlaste on see komme tuntud paljude teiste Euroopa rahvaste hulgas, eriti populaarne on ta aga Kaukasuses. Autor arvab, et selle taia põhjuseks on metsastaja põhimõte saaki näha ennem, kui saak näeb teda. Kombe tekkimine eri rahvaste juures on sündinud konvergentselt.

Wurzelirradiation in der Wortbildung.

Von Miklós Zsirai.

Im allgemeinen nimmt man an, dass die Bedeutungsänderung abgeleiteter Wörter, mit dem Grundwort verglichen, vom Bildungssuffix bestimmt wird, dass also in Beispielen wie ung. *ad* 'gibt': *adogat* 'gibt öfter', *néz* 'schaut': *nézeget* 'blickt umher', finn. *pappi* 'Geistlicher': *pappila* 'Pfarrhaus', *kahvi* 'Kaffee': *kahvila* 'Kaffeehaus', estn. *tütar* 'Tochter': *tütrekene* 'Töchterchen', *lind* 'Vogel': *linnukene* 'Vögelchen' usw., das ungarische Suffix *-gat, -get* die abgeschwächte, mehrmalige Wiederholung der Handlung bezeichnet, das finnische Suffix *-la* den Ort oder Schauplatz, das estnische *-kene* die Diminutiv- oder Koseform. Synchronisch, vom heute bestehenden Sprachgebrauch betrachtet, trifft diese Feststellung ihrem Wesen nach tatsächlich zu. Begnügen wir uns aber nicht mit einer Prüfung des heutigen Querschnittes, sondern wollen wir auch die historischen Schicksale dieses oder jenes Suffixes vor unseren Augen abrollen lassen, so erscheint uns das gegenseitige Verhältnis der Wortbildungselemente in ganz anderem Licht. Dann kommen wir zu der Überzeugung, dass der Bedeutungsgehalt, die bestimmende Kraft und die Gefühlsfärbung bei einem beträchtlichen Teil jener Wortbildungselemente keineswegs uralte immanente Gegebenheit ist, sondern ein Ergebnis historischer Wandlungen und analogischer Ausgleiche. Hierbei möchte ich besonders betonen, dass diese Umwandlungen in stattlichem Masse mit der Einstrahlung, der Irradiation der Bedeutung bzw. des Stimmungsgepräges des Grundwortes zusammenhängen. Uns kommen Fälle, Beispiele, Typen vor Augen, die den berechtigten Ver-

dacht in uns erwecken, dass der Bedeutungsraum des abgeleiteten Wortes ursprünglich gar nicht vom Suffixteil bestimmt wird, sondern dass ein gewisses Grundwort, eine engere Begriffsklasse von Grundwörtern, bisweilen sogar ein mit dem abgeleiteten Wort in fester syntaktischer Fügung zusammenauftretendes fremdes Wort den Charakter des Suffixes formt.

Da unter den finnisch-ugrischen Sprachen das Ungarische die ältesten und verhältnismässig reiche Schriftdenkmäler aufweist, können wir am bequemsten an ungarischen Beispielen einzelne charakteristische Typen der Wurzelirradiation veranschaulichen.

Recht verbreitet im Altungarischen ist das Nominalsuffix *-d (-di, -du, -dü, -ti, -t)*. Es ist die lautgesetzliche Fortsetzung des finnisch-ugrischen **-nt* und dient in den ältesten Sprachdenkmälern offenkundig zur Bezeichnung der Diminutivform: *fiodum* 'mein Söhnchen' (*fi* 'Sohn'), *urodum* 'mein Herrchen' (*úr* 'Herr'), *eggedum* 'mein Einziger' (*egy* 'ein') usw. Dass der diminutive Charakter dieses Suffixes dem Sprachgefühl noch im XII.—XIII. Jahrhundert bewusst war, dafür besitzen wir in den Chroniken des Anonymus und des Kézai interessante schriftliche Beweise. Anonymus erzählt nämlich, wie *Borsu* (~ *Bors*) an der Boldva eine Burg errichtete: „quod vocatum est a populo illo *Borsod* eo, quod p a r v u m fuerit" (§ 18); und Kézai erwähnt, dass die Stadt *Szegszárd* ihren Namen von den kastanienbraunen (*szeg* 'kastanienbraun') Haarresten des glatzköpfigen (*szár* 'kahl') Königs Béla erhielt: „Hic enim calvus erat et colore brunus, propter quod suum monasterium d i m i n u t i v e, sicuti erat ipse corpore dispositus, sic vocari iussit" (§ 59). — Dieses *-d* diente noch eine geraume Zeit zur Bildung von Personen- bzw. von Kosenamen: *Istvánd, Ivánd, Páld, Péterd, Abád, Atád, Árpád, Buzád, Kisid, Nagyod, Hitvánd, Melekdi, Feketéd, Bogárd, Magyard, Oroszd, Sarlód, Szolgád* usw.; es wurde aber allmählich auch in dieser Funktion in den Hintergrund gedrängt, und im heutigen Ungarisch hat sich die ursprüngliche diminutive und kosende Kraft — abgesehen von der Sprachinsel der Csángós in der Moldau — lediglich in einigen verdunkelten Appellativableitungen (**szá, száj* 'Mund' : *szád* 'Öffnung', *apró* 'klein, winzig' :*apród* 'klein; Knappe', *gyenge* 'schwach' : *gyengéd* 'zart', *könnyű* : *könnyed* 'leicht') und

in alten Familiennamen erhalten. Seit dem XII.—XIII. Jahrhundert traten mit diesem Suffix abgeleitete Ortsnamen in immer wachsender Menge auf, um sich dann ganz im Sprachgebrauch festzusetzen; sie bedeuteten 1. abgeleitet von einem Personennamen: des Betreffenden Besitztum, Ortschaft, Wohnsitz, z. B.: *Istvánd* ('Besitztum des István'), *Miháld* ('Besitztum des *Mihál, Mihály*'), *Páld* ('Dorf des *Pál*'), *Péterd* ('Ortschaft des *Péter*') usw.; 2. abgeleitet von einem Pflanzen-, Baum- oder Geländenamen: das Vorherrschen solcher Pflanzen oder solchen Geländecharakters, bzw. die an solchen Stellen entstandenen Ortschaften: *Aszód* (*aszó* 'Tal, Niederung'), *Cegléd* (*cegle, cigle* 'salix purpurea'), *Ivád* (*iva* 'Eibenbaum'), *Kéked, Kékesd* (*kék* 'blau'), *Sződ* (*sző* 'subalbus, flavus'), *Tard* (*tar* 'calvus'), *Aranyod, Diód, Disznósd, Erdőd, Hegyesd, Komlód, Kökénd, Kövesd, Meszesd, Mogyoród, Nádasd, Nyirád, Örvénd, Ságod, Sárd, Sárbogárd, Sásd, Szarvad, Tövised, Vasad, Vásárd* usw.

Bei diesem letzteren Typ — aber nur bei diesem! — entwickelte sich neben dem alten *-d* durch sekundäre Palatalisation eine Variante *-gy (-d')*, welche für lange Zeit charakteristisches Mittel zur Ortsnamenbildung aus Pflanzen-, Baum- und Geländenamen wurde:

fűz(fa) 'Weide(nbaum)':	*Füzed ~ Füzegy,*
hárs(fa) 'Linde(nbaum)':	*Hársád ~ Hárságy,*
nyár(fa) 'Pappel':	*Nyárád ~ Nyárágy,*
som 'Kornelkirsche':	*Somod ~ Somogy,*
szil(fa) 'Ulme':	*Szilád ~ Szilágy* usw.

Das besprochene *-d, -gy*-Suffix ist aber nicht nur in seiner diminutiven, sondern auch in seiner ortsnamenbildenden Funktion ganz ausgestorben, und für die eine wie die andere Aufgabe sind neue Suffixe an seine Stelle getreten. Statt des ehemaligen *kicsid, fiod* wurde *kicsike*, bzw. *fiucska, fióka* gebräuchlich, zur Bildung von Ortsnamen aber dient u. a. das Suffix *-s*. Derartige mit *-s* gebildete Ortsnamen sind auch im Altungarischen nicht selten und kommen eine Zeitlang neben den *-d*-Bildungen vor: *Aranyod ~ Aranyos, Diód ~ Diós, Galambod ~ Galambos, Komlód ~ Komlós, Mogyoród ~ Mogyorós, Nyirád ~ Nyirjes, Sárd ~ Sáros (Sárosd), Szarvad ~ Szarvas (Szarvasd), Tövised ~ Tövises, Vasad ~*

Vasas usw. Im späteren Ungarisch erscheinen derartige Orts- (Dorf-, Puszta-, Gehöft-, Flur-, Hügel-, Berg-, Wald- usw.) Namen in nicht mehr übersehbarer Fülle: *Agácás, Almás, Békás, Berkenyés, Bodzás, Bokros, Buckás, Bükkös, Csalános, Csalitos, Cseres, Cserjés, Csókás, Dinnyés, Egres, Fenyves, Fiatalos, Füzes, Gesztenyés, Gombás, Gyékényes, Gyertyános, Gyümölcsös, Harasztos, Homokos, Honcsokos, Iharos, Jegenyés, Kecskés, Körtvélyes, Köves, Kövecses, Kukoricás, Lapos, Lápos, Lencsés, Makkos, Meggyes, Mogyorós, Nádas, Nyáras, Nyires, Nyulas, Oltoványos, Porcsos, Rekettyés, Seregélyes, Somos, Szádopos, Szilas, Szilvás, Szőllős, Tekenyős, Tormás, Tölgyes, Tölös, Tövises, Vadalmás, Varjas, Zsombékos* usw.

Von diesem *-s*-Suffix lässt sich wiederum leicht feststellen, dass es neben der Ortsnamenbildung auch noch eine andere Funktion ausübte, ja dass es ursprünglich einem ganz anderen Zweck, nämlich ebenfalls der Diminution, der Kosebildung diente. Im Laufe der Zeit bildeten sich dann verschiedene Anwendungstypen heraus, von denen die folgenden auch heute noch leben: 1. bei Verwandtschafts-, Vor- und Tiernamen: Diminution, Kosewort, Form der persönlichen Anteilnahme: *apus, anyus, Maris, Julis, Bódis (Boldizsár), Jakus (Jakab), Annus (Anna), Katus (Katalin), kutyus (kutya), cicus (cica)* usw.; 2. bei Farb- oder Geschmacksadjektiven: eine schwächere Nuance, mässige, blasse Gradstufe: *kékes* 'bläulich', *zöldes, feketés, pirosas, fehéres, sárgás, barnás, szürkés, sötétes, tarkás; édeses* 'süsslich', *kesernyés, savanykás;* 3. bei Stoff-, Gerät- und Werkzeugbezeichnungen: Bezeichnung des damit umgehenden oder des herstellenden Handwerkers: *asztalos* 'Tischler', *lakatos, órás, bádogos, esztergályos, fazekas, fésüs, kalapos, kárpitos, köszörüs, nyerges, üveges;* 4. bei den *-ó, -ő*-Partizipien: eine zur dauernden Gewohnheit oder Veranlagung gewordene Eigenschaft: *harapós* 'bissig', *tudós* 'gelehrt', *félős* 'furchtsam', *tartós* 'haltbar', *viselős* 'schwanger', *rugós, szopós, nyúlós, omlós, mulatós, hazudós, hathatós, tehetős, ropogós, reszelős, eszelős, lopós* usw.

Die angeführten Beispiele zeigen deutlich, dass das *-d, -gy* und das teilweise an seine Stelle tretende *s*-Suffix in der ungarischen Sprachgeschichte einer beträchtlichen Veränderung unterlag: das ursprünglich diminuierende *-d,* besonders aber das aus ihm

entstandene *-gy* wurde an Personen-, Pflanzen- und Geländenamen zu einem charakteristischen Ortsnamenbildner; das anfangs ebenso der Diminution dienende *-s* erfüllt heute sogar 4—5 voneinander recht verschiedene Funktionen. Demnach liegt die wortbildende Kraft und Färbung des Suffixes nicht in ihm selbst verwurzelt, sondern hängt zu einem grossen Teil von der Bedeutungsklasse des Grundwortes ab, die ihm Leben, Farbe, Persönlichkeit einstrahlt. Der Vorgang ist ähnlicher Art, wie wenn man mit Blau auf weisses, gelbes, rotes oder schwarzes Papier malt: das Ergebnis wird je nach der Grundlage blau, grün, lila oder schwarz ausfallen.

Das uns zur Verfügung stehende lebende und historische Material führt uns diese sprachliche Erscheinung in reicher Mannigfaltigkeit vor Augen. Fast könnten wir sagen, dass es kaum ein einziges Suffix gibt, das nicht an dem einen oder anderen Punkt des Sprachgebiets in der einen oder anderen Phase der Sprachgeschichte irgendwie Spuren einer Bedeutungseinstrahlung des Grundwortes verriete. Manchmal beschränkt sie sich bloss auf ein kleines Gebiet oder auf kurze Zeit, in anderen Fällen aber erfasst ihre Wirkung die ganze Gemeinschaft oder prägt den Gebrauch langer Zeiträume. Aus der Menge der Beispiele wollen wir nur einige besonders lehrreiche herausgreifen.

Die ungarischen *-l*-Verben gliedern sich in mehrere voneinander abstehende Gruppen, jenachdem welchem Bedeutungskreis ihr Grundwort entstammt. Von diesen Gruppen treten drei besonders scharf hervor: 1. bei Gegenständen, Geräten, Werkzeugen bezeichnet das *-l* Benutzung, Tätigkeit, Spiel: *kasza: kaszál* 'Sense: mähen', *fürész : fürészel, gyalu : gyalul, gereblye : gereblyél, fésü : fésül, kefe : kefél; hegedü : hegedül* 'Geige : geigen', *dob : dobol, síp : sípol, duda : dudál, kürt : kürtöl, trombita : trombitál, orgona : orgonál* usw.; 2. bei Adjektiven der Menge und des Masses, doch auch anderer Eigenschaften, hat das Suffix die Bedeutung 'für so beschaffen halten, erklären' : *sok* 'viel' : *sokal~sokall* 'für zu viel halten', *kevés* 'wenig' : *kevesel~kevesell* 'für wenig halten', *késő* 'spät': *késől, késöll* 'für spät erachten', *drága* 'teuer' : *drágál, drágáll* 'allzu teuer halten', *rövid* 'kurz': *rövidel~rövidell* 'für kurz halten', *rosszal, hosszal, helyesel, keményell, késöll, kicsinyell, messzill, szükell, koráll, öregell, vasta-*

goll, sötétell, szélesell usw.; 3. von Farbadjektiven bildet man — meist mit *-ik* flektierte — Verben des Aussehens : *piros: piroslik, pirosollik, fekete: feketéllik, fehér:fehérlik* (hó fehérlik a hegyen 'auf dem Berg leuchtet weiss der Schnee'), *kék: kéklik, kékellik, barna: barnállik, sárga: sárgállik, zöld: zöldellik* (a mező zöldellik 'die Erde grünt'), *tarka: tarkállik* usw. — Nach den sprachgeschichtlichen Angaben zu schliessen, sind alle drei Typen schon alt. Die auf den 2. und 3. Typ beschränkte Variante *-ll* ist offensichtlich das Ergebnis späterer phonetischer Dehnung; ihr Auftreten oder wenigstens ihre Ausbreitung erklärt sich aus der bedeutungsmässigen Absonderung dieser Bildungen.

Das häufigste Diminutivsuffix des heutigen Ungarisch ist *-cska, -cske : fácska, kezecske* usw. Abweichend von dieser etymologischen Bedeutung bezeichnet es in der Mundart von Torda nicht Verkleinerung, sondern Geringschätzung: *fiucska* 'unnützer Bursche' (NyF XXXII 24), in der Mundart von Csikszentdomokos hingegen verstärktes Vorhandensein einer Eigenschaft: *meredekecske* 'recht steil', *hidegecske* 'sehr kalt' (NyF IX 26). — Eine Bedeutungsaufspaltung gleicher Richtung zeigt auch das Suffix *-ók, -ők,* das — obwohl aus der Vereinigung zweier Diminutivsuffixe entstanden — bei Personennamen oft deteriorativ-pejorative Färbung, gelegentlich sogar beleidigende Schärfe annimmt: *Erzsók (Erzsébet), Istók (István), Mihók (Mihály),* bei Körperteilen aber augmentative Funktion ausübt: *száj* 'Mund' : *szájók* 'grossmäulig', *szád* 'Öffnung': *szádók* 'Gaffer', *szem* 'Auge': *szemők* 'grossäugig', *pofa* 'Backe': *pofók, pufók* 'pausbäckig, dickbäckig', *bandzsa* 'schielend': *bandzsók* 'stark schielend', *pohók, hasók* 'Schmerbauch', *fülők* 'langohrig', *orrók* 'grossnasig', *monyók* 'nimium testiculatus' usw. Zu ähnlich pejorativer bzw. augmentativer Bedeutung gelangte das nordestnische *-ǎkkas,* gen. *-ǎkka* in Wörtern wie : *koi̯v* 'Schenkel' : *koi̯vaǩkas* 'grosser, schlechter Schenkel', *koⁱf̄t* 'Sack': *kotťakkas* 'grosser, schlechter, sackartiger Zeugfetzen' usw. (Grünthal Virittäjä 1928 178).

Das andere allgemein übliche ungarische Diminutivsuffix lautet *-ka, -ke : leányka, emberke.* In Torda wurde auch dies oft zum Ausdruck der Geringschätzung oder Verachtung (NyF XXXII 24), während es bei den Moldauer Csángós zur Bildung von Femininen verwandt wird : *magyarka* 'Ungarin', *zsidóka* 'Jü-

din', *cigánka* 'Zigeunerin', *fonóka* 'Spinnerin', *mosóka* 'Wäscherin', *keresztke* 'Patenmädchen' (Csűry A népnyelvi búvárlat módszere 12. MNy XXVIII 300). Man könnte denken, der letztgenannte Rollenwechsel des *-ka, -ke*-Suffixes sei auf rumänischen Einfluss zurückzuführen (*românсă* 'Rumänin', *țigancă* 'Zigeunerin', *ardeleancă* 'Frau aus Siebenbürgen'), aber genau so kann er das Ergebnis innerer Entwicklung sein, wie z. B. das ursprünglich ebenfalls diminuierende finnische *-kko, -kkö (pääkkö* 'pieni pää', *suukko* 'Mund, osculum', *syykkö* 'pieni syy') heute hauptsächlich zur Bezeichnung der Ansammlungsstätte dient (*koivu* 'Birke': *koivikko* 'Birkenhain', *paju* 'Weide' : *pajukko* 'Weidengestrüpp', *vesa* 'Sprössling' : *vesakko* 'Unterwald', *mänty* 'Kiefer' : *männikkö* 'Kiefernwald', *leppä* 'Erle' : *lepikkö* 'Erlenwald' usw.), und in mehreren Wörtern zum Zeichen des Femininums wurde : *nuorikko* 'junge Frau' (*nuori* 'jung'), *linnakko* 'Stadtbewohnerin' (*linna* 'Schloss, Burg'), *karjakko* 'Viehmagd' (*karja* 'Vieh, Rinder'), *ruotsikko* 'Schwedin' (*Ruotsi* 'Schweden'), *venakko* 'Russin' (*Venäjä* 'Russland', *venäläinen* 'Russe'), *virakko* 'Estin' (*Viro* 'Estland') ; entsprechend im Estnischen : *nõrik* 'junges Frauenzimmer', *rõtsik* 'halbdeutsches Weib', *veńńik* 'Russin' usw.

In diesem Zusammenhang vermitteln recht interessante Erkenntnisse finnische Tier- (d. h. Kuh-, Stier-, Ochsen- und Hunde-) Namentypen. Wenn es auch an abweichenden Bildungen nicht fehlt, so können wir doch in dem reichen Namenmaterial die folgenden Gesetzmässigkeiten auffinden: 1. die Namen der Kühe sind zur grossen Mehrzahl *-ikki*-Ableitungen eines die Farbe, körperliche Eigenschaft od. Geburtszeit bezeichnenden Wortes: *Mustikki* (*musta* 'schwarz'), *Punikki* (*puna* 'rot'), *Tähdikki* (*tähti* 'Stern'), *Vaalikki* (*vaalea* 'hell, blond'), *Talvikki* (*talvi* 'Winter'), *Ensikki, Hallikki, Jutikki, Kyytikki, Laukki, Lautikki, Lehdikki, Mansikki, Merikki, Metsikki, Muurikki, Peurikki, Päitsikki, Päivikki, Ruskikki, Sarvikki, Suvikki, Tuomikki, Tummikki, Vyötikki* usw.; 2. die Stier- und Ochsennamen werden ebenfalls von einer Farbe oder körperlichen Eigenschaft abgeleitet, meist jedoch mit dem Suffix *-o, -ö*: *Musto* (*musta* 'schwarz'), *Puno* (*puna* 'rot'), *Kirjo, Kyyttö, Peuro, Siuvo, Tarvo, Valko* usw.; 3. die Hundenamen enthalten ein *-i*-Suffix ähnlicher Bedeutung:

Musti (*musta* 'schwarz'), *Harmi* (*harmaa* 'grau'), *Hakki, Halli, Liukki, Lukki* usw. (H. O j a n s u u STT 50).

Von anderer Seite wird das Wesen dieser Erscheinung bei der ungarischen Suffixgruppe *-sdi* beleuchtet, die hauptsächlich zur Bezeichnung der Berufe, Zustände, Situationen, Tätigkeiten nachahmenden Kinderspiele verwendet wird: *betyárosdi* ('die Kinder spielen, dass sie Räuber seien'), *boltososdi, doktorosdi, katonásdi, királyosdi, paposdi, tűzoltósdi, zsiványosdi, vonatosdi* ('Eisenbahn spielen'), *iskolásdi* ('Schule spielen'), *szinházasdi, templomosdi, háborúsdi* ('Krieg spielen'), *főzősdi* ('Kochen spielen'), *bujósdi* ('Verstecken spielen'), *kifutósdi, hunyósdi, szembekötősdi* ('Blindekuh spielen') usw. (vgl. in Adys Gedicht: „Játék, játék, játék", das Zeilenpaar: „Ne játsszunk csókosdit, Játsszunk temetésdit.") Es ist offenbar, dass die besondere Funktion auch dieses Suffixes Ergebnis einer Bedeutungseinstrahlung ist, wenn auch in diesem Fall nicht das Grundwort den Ausgangspunkt bildet, sondern das Verb *játszani* ('spielen'), das zu den Bildungen unlöslich zugehört, bzw. hinzugedacht wird.

Wir könnten die Aufzählung ungarischer, sonstiger finnisch-ugrischer, indogermanischer usw. Beispiele noch lange fortsetzen, und wir würden sehen, wie sich bestimmte Suffixe in dieser oder jener Sprache bzw. Mundart ausschliesslich auf die Namenbildung für Vögel, Bäume, Fliegen, Pilze, Verwandtschafts- oder Stiefverwandtschaftsverhältnisse, Lebensalter, Werkzeuge, Geländeformen, Aufenthaltsorte usw. usw. beschränken. Mit Hilfe der vergleichenden bzw. historischen Sprachwissenschaft lässt sich meist ermitteln, dass diese Suffixe ursprünglich in viel weiterem Bedeutungsumfang gebraucht worden sind, und dass sie ihre heutige Spezialisierung einer analogisch ausgebreiteten Wurzeleinstrahlung verdanken.

Ich bin überzeugt, dass wir in dieser Weise die heutige starre Bedeutungs- und Anwendungsspezialisierung vieler unserer einheitlich lautenden alten Suffixe erklären müssen. Unsere beschreibenden Grammatiken unterscheiden z. B. mindestens drei *-d*-Suffixe: 1. das diminuierende bzw. ortsnamenbildende *-d* (*gyenge* 'schwach' : *gyengéd* 'zart', *mogyoró : Mogyoród),* 2. das Zahlwortsuffix *-d (három : harmad, négy : negyed),* 3. das frequentative Verbalsuffix *-d (bök: bököd, lök : lököd).* Wenn nun das

dem ungarischen *-d* lautgesetzlich entsprechende *-nt* in den anderen finnisch-ugrischen Sprachen ganz entsprechende Dreiteilungen aufweist, so können wir nicht an zufälligen formalen Zusammenfall denken, sondern müssen nachträgliche Bedeutungs- und Funktionsdifferenzierung annehmen. Einer genetischen Verknüpfung des frequentativen mit dem diminuierenden bzw. zahlwortbildenden Suffix stehen keine Schwierigkeiten im Wege, beruht doch die Zerbröckelung und häufige Wiederholung der Handlung auf einer gleichen Anschauung wie die Verkleinerung des Gegenstandes oder der Eigenschaft, und hat doch in der finnisch-ugrischen Grundsprache eine scharfe Scheidung zwischen Nomen und Verb gefehlt. Genau so beurteile ich die folgenden ungarischen und finnisch-ugrischen Suffixe, die eine verschiedene Entwicklung eingeschlagen haben: frequentatives *-l* (*metél, sujtol* usw.) und momentanes *-l* (*szökel ~ szökell, lövel ~ lövell*), oder momentanes *-t* (*köszönt, félt*) und kausatives *-t* (*kelt, ront*), oder Partizipialsuffix *-ó, -ő* (*szántó, menő*), und „nom. poss."-Suffix *-ú, -ű* (< *-ó, -ő*) (*őszhajú, bőkezű*) in ihrem gegenseitigen Verhältnis.

Zum Schluss muss ich hervorheben, dass die Erscheinung der Wurzelirradiation nicht nur bei der suffixalen Wortbildung eine grosse Rolle spielt, sondern auch bei Ausbildung der Präverbien eine Triebkraft erster Ordnung darstellt.

Tüveirradiatsioon sõnade moodustamisel.

Üldiselt väidetakse, et tuletatud sõnade tähenduse muutust põhisõna suhtes määrab tuletussufiks, nagu eesti *lind* ja *linnukene* suhetes. Peamiselt ungari keele vanade mälestiste tuletiste tähendusi nüüdse keeleuususe omadega võrreldes jõuab autor otsusele, et on palju juhtusid, mis osutavad, et algselt ei määranud tuletatud sõna tähendust mitte sufiksosa, vaid vastupidi, teatud põhisõna ja põhisõnade tähendusrühm on andnud sufiksile iseloomustuse. Väga sageli on sufiks, mis varemini on käsitanud laia mõisteala, spetsialiseerunud kitsa ala nimemoodustiseks.

Nackengebogene Äxte aus Finnland und Estland.

Von Aarne Äyräpää.

Die nackengebogene Schaftlochaxt, die in Skandinavien und Nordwest-Deutschland eine weite Verbreitung erfahren hat [1], tritt in Finnland und im Ostbaltikum, nach den bisherigen Funden zu urteilen, bloss ganz sporadisch auf. Aus Finnland ist sie in 5 sicheren und 2 unsicheren Exemplaren bekannt. Es sind folgende:

Die Hammerhälfte einer Axt aus Feldspatporphyrit mit Diabas als Grundmasse (nach A. Laitakari). Fundort: Kirchspiel Kangasniemi, Landschaft Süd-Savo (Nationalmuseum Helsinki, 602).

Axt, die Schneide abgebrochen, aus grobem Porphyritgranit (nach A. Laitakari). Fundort: Ksp. Ikaalinen, Satakunta (ebenda 2041:3).

Schneidehälfte einer Axt mit nach oben und nach unten stark geschweifter Schneide, aus Porphyrit mit dichten, grossen, hellen Flecken. Fundort: Ksp. Hollola, Süd-Häme (Tavastland) (ebenda 9046).

Axt aus Grünstein, mit brauner Rostpatina überzogen, die Schneidenflächen durch flüchtig eingeritzte Linien markiert [2]. Fundort: Jepua, Süd-Pohjanmaa (Süd-Österbotten) (ebenda 9559), Abb. 1.

Axt, typische Form, mit schwach nach oben und nach unten geschweifter Schneide, aus rötlichem, feinkörnigem, granitartigem

[1] Montelius Minnen, Abb. 323, 325—26, 335—38. N. Åberg Die nackengebogenen Äxte und die Rhombenäxte. Präh. Zschr. VIII (Leipzig 1916) 93 ff.

[2] Vgl. Åberg a. A. 98, Abb. 9.

Gestein (nach Julius Ailio). Fundort: Ksp. Sauvo, Landschaft Finnland (Historisches Museum in Turku A 99).

Fragmentarische Axt, wahrscheinlich zu diesem Typus gehörig. Fundort Ksp. Iitti, Südost-Häme (Historisches Museum in Porvoo 43).

Grosse halbfertige Axt, vielleicht zu diesem Typus zu rechnen, aus dichtem Schiefer. Fundort Ksp. Lappfjärd, Süd-Pohjanmaa (Satakunta-Museum Pori, 3726).

Von den aufgezählten Äxten sind wenigstens die in Kangasniemi und Hollola gefundenen Exemplare schon auf Grund der Gesteinsart als skandinavisches Importgut zu betrachten.

Die Rhombenäxte, die auf Grund ihrer Technik, Gesteinsart und Form als gleichzeitiger Schwestertypus der nackengebogenen Äxte angesehen werden müssen, sind in Finnland viel häufiger vertreten, nämlich in 31 Exemplaren. Nach dem Material zu urteilen, ist auch von ihnen ein beträchtlicher Teil skandinavisches Einfuhrgut, am ehesten aus Schweden [1].

Die Ansicht, dass diese beiden Axttypen erst der Bronzezeit angehören, scheint allmählich durchzudringen [2]. Auch Åberg hat unlängst zugegeben, dass sie aller Wahrscheinlichkeit nach aus dem Beginn der Bronzezeit stammen [3]. Die finnländischen Funde stützen diese Auffassung, wie bereits früher hervorgehoben worden ist [4]. Die betreffenden Äxte sind hier nämlich oftmals an Stellen gefunden worden, welche niedriger liegen als die eigentliche Fundzone der Steinzeitgeräte. So verhält es sich besonders deutlich in der südösterbottnischen Flachebene, wo die Verschiebung der Küstenlinie am besten wahrnehmbar ist, besonders da sich auch die Landhebung hier am schnellsten vollzogen hat (Abb. 5). So sind z. B. im Ksp. Laihia drei Rhombenäxte weit jenseits der unteren steinzeitlichen Fundgrenze gefunden worden, in einem Gebiet, das sich erst zur Bronzezeit über den Meeresspiegel erhoben

---

[1] A. Laitakari Suomen Muinaismuistoyhdistyksen Aikakauskirja XXXVII:1 20.

[2] Eurasia Septentrionalis Antiqua VIII 91 ff., daselbst weitere Quellenangaben.

[3] Fornvännen 1933 124.

[4] Eurasia VIII, a. St.

hat [1]. Eine von ihnen, eine kleine, nachlässig gearbeitete Axt aus Gneis mit zweiseitig gehauenem Schaftloch, — wohl ein einheimisches Erzeugnis (Abb. 2) — ist bei Peltomaa dicht neben einer Gruppe zahlreicher bronzezeitlicher Steinhügelgräber gefunden worden. Einer dieser Grabhügel hat ein Rasiermesser der 5. Periode der Bronzezeit und ein anderer anscheinend das Bruchstück eines ähnlichen Messers geliefert [2]. Es ist zum mindesten wahrscheinlich, dass die Axt mit diesen Steinhügelgräbern gleichalterig ist. Die nackengebogene Axt, Abb. 1, ist ebenfalls weit unterhalb der steinzeitlichen Fundzone gehoben worden, in bloss 27 m Höhe über dem Meeresspiegel [3]. Zum Vergleich sei erwähnt, dass die untere Grenze der Bootaxtkultur im J. 1935 durch Grabungen eines steinzeitlichen Wohnplatzes bei Kvarnnabba, Ksp. Ähtävä, der vom Fundort der genannten Axt bloss 30 km entfernt liegt, nach Vorkommen schnurkeramischer Scherben auf 46 m ü. d. M. fixiert worden ist.

Wie wichtig die auf der Landhebung und auf den Höhenmessungen der Fundorte begründete Datierung von Einzelfunden auch sei, könnte man immerhin trotz allem noch vermuten, dass die betreffenden Funde ins Meer gefallen seien und folglich von beträchtlich höherem Alter, vielleicht gar steinzeitlich wären. Die Glaubwürdigkeit einer solchen Annahme wird jedoch dadurch erschüttert, dass die Äxte in diesem Fall ins offene Meer gefallen sein müssten, da ihre Fundorte von der unteren Grenze der Steinzeitfunde und von der Strandlinie am Ende dieser Kulturperiode weit entfernt liegen. Ausserdem sind alle finnischen nackengebogenen Äxte Einzelfunde, sodass wir nicht imstande sind, sie mit Hilfe von Begleitfunden zu datieren. Ebenso verhält es sich mit den Rhombenäxten, vielleicht mit Ausnahme dreier Exemplare. Eine Axt, deren Typus aber unsicher und vielleicht als Degenerationsform des sog. spitznackigen Streitaxttypus aufzufassen ist [4], gehört zu den Wohnplatzfunden von Kiukainen,

---

[1] Nationalmuseum Helsinki 2196:1 und 2902:7; Museum Vaasa 4700.

[2] Suomen Muinaismuistoyhdistyksen Aikakauskirja XVII 387 f., Abb. 26.

[3] Vgl. Eurasia VIII 91 f.

[4] J. Ailio Die steinzeitlichen Wohnplatzfunde in Finnland II, Taf. 5:8.

Uotinmäki, welche ganz aus dem Ende der finnländischen Steinzeit stammen, entsprechend etwa Montelius' Perioden I und II der Bronzezeit. Zwei Rhombenäxte sind in Steinhügeln gefunden worden und somit vielleicht Grabfunde — die eine im Dorf Panelia, Ksp. Kiukainen, also im reichsten bronzezeitlichen Steinhügelgräbergebiet Finnlands [1]. Da aber diese Äxte von Ortsbewohnern und nicht bei fachmässigen Ausgrabungen gefunden worden sind, kann man auch sie nicht als unbedingt sichere Wohnplatz- oder Grabfunde betrachten. Jedenfalls stimmen diese Axtfunde wie auch die obengenannten, auf Grund der Landhebung jünger als in die Steinzeit datierten Exemplare so gut mit der Auffassung über die Zugehörigkeit der fraglichen Axttypen zur Bronzezeit überein, dass sie geeignet sind, dieselbe geradeswegs zu stützen.

Südlich vom Finnischen Meerbusen, aus Estland, kenne ich zwei nackengebogene Äxte, beide aus Saaremaa. Die eine, Abb. 3, ist ein typisches Exemplar. Von der ursprünglich wohl auch nach oben geschweiften Schneide ist an der oberen Ecke ein Stück abgebrochen. Das Material ist wie bei den entsprechenden skandinavischen Äxten dicht weissfleckig, nach der Bestimmung von Prof. A. Öpik Gabbro. Gefunden ist die Axt in Hirmuse, Ksp. Kärla (Tartu, Archäologisches Kabinett, K 91:49).

Das andere Exemplar ist eine Hammerhälfte, Abb. 4, deren kleines, zweiseitig gebohrtes Schaftloch mit seiner auf eine sanfte Biegung des Nackens nach unten deutenden Richtung zu erkennen gibt, dass das Fragment den hier in Frage stehenden Axttypus vertritt. Beiderseits an der Schaftlochmündung befindet sich eine tüllenartige Anschwellung, die an dem Gerät selbst deutlicher in Erscheinung tritt als auf der Abbildung. Durch diese Eigentümlichkeit nähert sich das Stück dem von Åberg unter den nackengebogenen Äxten ausgeschiedenen kontinentalen, sog. hannoverschen Untertypus [2]. Das Steinmaterial ist nach der Bestimmung von Prof. Öpik Porphyrit. Gefunden im Ksp. Pöide auf einem spätbronzezeitlichen Wohnplatz [3] (Tartu, Arch. Kab. 3307:147).

---

[1] Vgl. Eurasia VIII 92.

[2] Åberg a. A. in Präh. Zschr. VIII 94 ff. u. 106 f., Abb. 2—5:

[3] R. Indreko Pronksiaja asulaid Asvas. Uliõpilasleht 1934, Nr. 11 (Tartu). Mit englischem Referat.

Es seien hier noch die aus Estland bekannten Rhombenäxte aufgezählt, im ganzen drei Stück. Eine von ihnen, gefunden auf Saaremaa, ist mit dem einfachen finnischen, in Abb. 2 dargestellten Exemplar zu vergleichen (Tartu, Arch. Kab. 2526:5); die beiden anderen stammen aus dem Kreis Viljandi, wobei die eine eine typische Axt aus dem Ksp. Suure-Jaani ist und die zweite, welche auf Grund ihrer weissgefleckten Gesteinsart (Feldspatporphyrit?) diesem Typus zugezählt werden muss, aus dem Ksp. Kolga-Jaani stammt [1]. Ferner gibt es einige Äxte, die zwar den Rhombenäxten nahe stehen, jedoch eher als Degenerationsformen der geradrückigen Schaftlochäxte angesehen werden müssen [2]. Die nackengebogene Axt aus Kärla und beide Rhombenäxte aus Viljandimaa sind wohl skandinavisches Importgut.

Aus Lettland kenne ich keine einzige typische nackengebogene oder rhombische Axt. Dem letztgenannten Typus nahestehende Formen sind zwar häufig [3], doch erinnern sie mehr an Derivate von südrussischen Absatzstreitäxten [4] als an die skandinavischen oder deutschen Exemplare. Immerhin sind sie nicht ohne Vergleichsstücke in Skandinavien [5], und es ist denn auch möglich, dass beide fraglichen Typen mit den späten südrussischen Streitäxten in einem gewissen Zusammenhang stehen [6].

Die aufgezählten ostbaltischen Exemplare sind undatierbare Einzelfunde bis auf das Stück von Asva, welches — soweit die hier gegebene Typenbestimmung das Richtige trifft — meines Wissens die erste nackengebogene Axt ist, die eine genauere Zeitbestimmung zulässt. In dieser Hinsicht entspricht sie einer in Dänemark auf einem bronzezeitlichen Wohnplatz bei Abbetved gefundenen Rhombenaxt [7], welche als Ausgangspunkt und Hauptstütze für die Datierung dieses Axttypus in die Bronzezeit gedient hat.

---

[1] Sitzungsberichte der Altertumforschenden Gesellschaft zu Pernau VII, Taf. II:299 und III:95.

[2] Z. B. Arch. Kab. Tartu, 2574:4.

[3] Z. B. Sammlung des Staatlichen Museums in Riga, V. 359 (II:50) u. 7103:1; und die des Archäol. Kabinetts der Universität daselbst 3752.

[4] Eurasia VIII 93, Abb. 89, 91.

[5] Montelius Minnen, Abb. 332—33 u. a.

[6] Vgl. Eurasia VIII 91 ff.

[7] Aarbøger for nordisk Oldkyndighed 1919 71 ff., Abb. 27 (S. 85).

Der im östlichen Saaremaa liegende Wohnplatz von Asva, über den Indreko eine wertvolle Untersuchung veröffentlicht hat [1], gehört zu den interessantesten Fundplätzen der letzten Jahre. Zum ersten Mal wird uns hier ein vielseitiger und realistischer Einblick in die alltägliche bronzezeitliche Kultur des Ostbaltikums geboten. Das reiche Knocheninventar und die dominierende grobe Tonware, welche zum Teil der Textilkeramik angehört, geben den Funden eine an die mittelrussische Gorodišče-Kultur erinnernde Färbung. Bronzegegenstände fehlen, offenbar weil sie immer wieder auf den Giesslöffel gelangt waren. (Einige Eisenfunde bedeuten wohl spätere Einmischung, obwohl Indreko sie mit Vorbehalt für „voreisenzeitlich" im nordischen Sinne hält.) Von Bronzegiesserei zeugt aber die aus Ton geformte Gussform für einen einfachen Hals- oder Armring, zu der Indreko Parallelen aus Mitteldeutschland anführt [2]. Es zeigen sich an den Funden aus Asva auch andere aus dem Süden und Westen kommende Kultureinflüsse, zunächst der aus Ostpreussen stammende Bernstein. Zum Knocheninventar gehört eine Anzahl von Gegenständen, welche Indreko zweifellos mit Recht für Geräte zur Flachsbereitung hält [3], zu denen er Entsprechungen von so entfernten Gebieten wie die westlichen Teile Mitteldeutschlands anführt. Auch unter den Tongefässscherben finden sich solche von feinerer Art, die nach Süden, auf den Lausitzer Kulturkreis hinweisen. Ich wäre geneigt, einige mit Linien und Ringwülsten verzierte Scherben [4] als Erbe der Schnurkeramik zu betrachten. Zum Lebensunterhalt haben neben Jagd, Fisch- und Seehundsfang noch

---

[1] R. Indreko oben a. A.

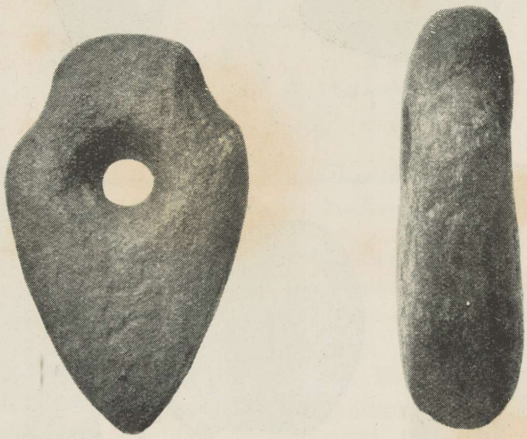
[2] Indreko a. A., Abb. 8. Wie Indreko in einer späteren Arbeit [Iru linnus. ERK IV (1936) H. 7—8, 164 ff.] bemerkt, sind mehrere solcher Gussformen bekannt, u. a. aus Lettland (s. unten), Finnland (Suomen Museo 1934 41 ff., Abb. 3), ferner aus den Siedelungsschichten am Lača-See am Oberlauf des Onegaflusses in Nordrussland (Eurasia X 152 ff., Abb. 22:2). Bedeutend jünger jedoch als diese Gussformen, und zwar aus der verhältnismässig späten Eisenzeit, sind die in Nordestland, auf dem Burgberg Iru gefundenen Bruchstücke ebensolcher Gussformen (a. A. in ERK, Abb. 17:5).

[3] Es sei bemerkt, dass auch die Nessel (Urtica dioeca) in Frage kommen könnte.

[4] Indreko Pronksiaja asulaleid, Abb. 9:6 u. a.

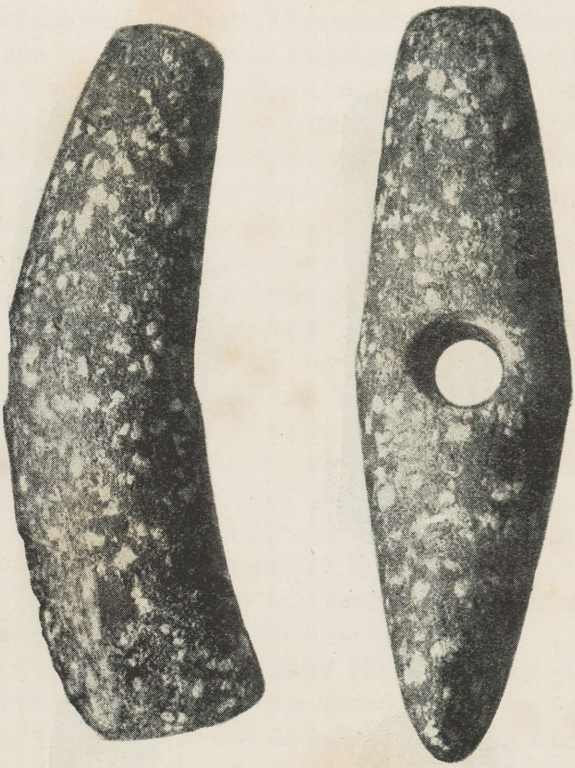


1

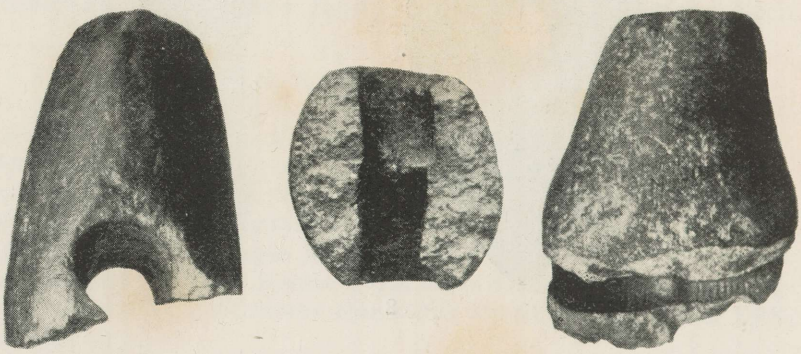


2

Abb. 1—2. 1 — Jepua, Süd-Pohjanmaa (Österbotten), Finnland (Nationalm. Helsinki 9559). $^3/_5$. 2 — Rhombenaxt. Laihia, Süd-Pohjanmaa (Nationalm. Hels. 2196:1). $^3/_5$.



3



4

Abb. 3—4. 3 — Saaremaa, Ksp. Kärla (AK K 91:49). $^{3}/_{5}$. 4 — Saaremaa, Asva Ksp. Pöide (AK 3307:147). $^{3}/_{5}$.

Viehzucht und — in Anbetracht der Geräte zur Flachsbereitung — offenbar auch Ackerbau gehört. Indreko datiert den Wohnplatz unter Anführung mitteleuropäischer Vergleichspunkte und mit Hilfe der Landhebung aus guten Gründen in das Ende der Bronzezeit.

Eine nähere Zeitbestimmung der Funde von Asva ist durch

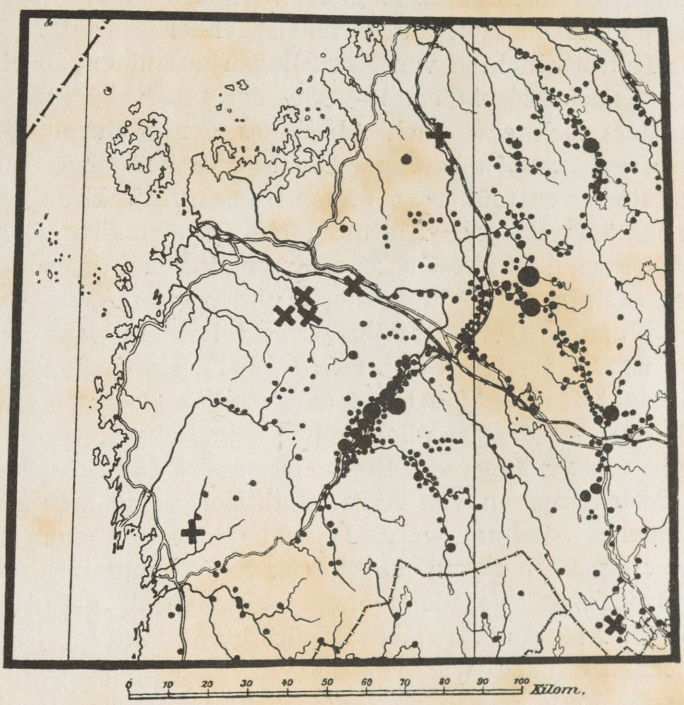


Abb. 5. Karte über die Verbreitung der steinzeitlichen Funde in Süd-Pohjanmaa (nach J. Ailio). + Fundplatz für eine nackengebogene Axt. × Fundplatz für eine Rhombenaxt.

unlängst in Lettland, in der Nähe von Riga auf dem Burgberg Klaņģukalns südlich der Düna gemachte Funde ähnlicher Art möglich geworden [1]. Hierher gehört nämlich eine Reihe von mit den Asva-Funden gemeinsamen Formen, u. a. das Bruchstück

[1] R. Šnore Izrakumi Doles pag. Klaņģu pilskalnā. Senatne un māksla I (1936) 57 ff.

einer Gussform für einen Bronzering und eine schöne profilierte Knochennadel [1], welche eine chronologische Parallelisierung dieser beiden Funde rechtfertigen. Ausserdem gibt es unter den Funden von Klaņģukalns auch einige genauer datierbare Bronzegegenstände, u. a. das Bruchstück einer bronzenen Tüllenaxt [2], die dem sog. Typus der Mälaräxte nahe steht und jedenfalls in die Schlusshälfte der Bronzezeit gehört. Šnore datiert die Funde in „die späte Bronzezeit und vorchristliche Eisenzeit".

Die Kulturschichten von Asva liegen auf einem so niedrigen Niveau — nach Indreko ca. 40—33% der Litorinagrenze —, dass der Fundort sich erst nach Abschluss der Steinzeit über den Meeresspiegel erheben konnte. Die Möglichkeit eines Durcheinandergeratens von früher an dieser Stelle in die Erde gelangten Steinzeitgeräten mit der Kulturschicht ist also hier so gut wie ausgeschlossen. In diesem Zusammenhang sei hervorgehoben, dass das Steininventar unter den Funden von Asva (im ganzen 340 Nummern) vollständig zurücktritt: ein paar Schleifgeräte, ein würfelförmiger Stein (Reibstein?), ein Quarzsplitter und die Nackenhälfte der in Abb. 4 dargestellten, bereits erwähnten Schaftlochaxt — das ist alles. Dies zeigt, dass die neolithische allgemeine Anwendung von Stein, besonders für Schneidegeräte, in der Besiedlungszeit von Asva, praktisch genommen schon ein überwundenes Stadium war. Dasselbe beweisen auch Grabungen an einigen in Finnland entdeckten Wohnplätzen der jüngeren Bronzezeit, wo nicht einmal Steinabfall gefunden worden ist [3]. Als Relikte des Neolithikums waren jedoch die Schaftlochäxte nach wie vor in Gebrauch geblieben, obwohl eher in der Rolle von Streit- oder Kultwaffen als in der von Arbeitsgeräten, dabei in grösserem Umfang in den reichen bronzezeitlichen Kulturzentren als in den bronzearmen Peripheriegebieten [4]. Zu solchen Waffen muss auch die Axt von Asva gerechnet werden, an deren Zusammengehörigkeit mit den übrigen Funden

[1] Vgl. z. B. Indreko a. A., Abb. 4:1, 4:4, 4:6 u. Abb. 8 mit Šnore a. A., Abb. 7:9, 7:7, 7:12 u. 7:1.

[2] Šnore a. A., Abb. 7:18.

[3] Kemi, Alapaakkola (Finskt Museum 1910 20 ff.); Räisälä, Hovin Kalmistomäki (Suomen Museo 1934 42 und Grabungsberichte von S. Pälsi 1935).

[4] Vgl. Eurasia VIII 94.

des Wohnplatzes zu zweifeln, kein Grund vorliegt. Da die Axt einem Typus angehört, der in Estland bloss in zwei Exemplaren vertreten ist, von denen das eine — die Axt aus Kärla — zweifellos Einfuhrgut (aus Skandinavien) ist, so ist auch sie wohl kaum einheimische Arbeit. Bemerkenswert ist es bloss, dass die nächsten Gegenstücke hierzu erst von Nordwest- und Westdeutschland an zu finden sind, also noch weiter als die Vergleichspunkte, die Indreko für die Geräte zur Flachsbereitung anführt.

Das Fragment der nackengebogenen Axt von Asva stammt also frühestens aus der Endhälfte der Bronzezeit. Das stimmt mit jener nicht ganz sicheren Zeitbestimmung gut überein, die man in Finnland für diesen Typus und seine Parallelserie, die Rhombenäxte, gewonnen hat: die Axt von Jepua, Abb. 1, muss also auf Grund der Landhebung und vorausgesetzt, dass sie nicht ins Meer gefallen ist, in die bereits weit vorgeschrittene Bronzezeit gehören und die allerdings schon entartete Rhombenaxt von Laihia Peltomaa, Abb. 2, allem Anschein nach in die 5. Periode der Bronzezeit. Die nackengebogenen und Rhombenäxte waren also jedenfalls am Ende der Bronzezeit in Gebrauch. Um wieviel früher ihre Entwicklung begonnen hat, lässt sich vorläufig nicht feststellen.

Painutatud kannaga kivikirveid Soomest ja Eestist.

Skandinaavias ja Loode-Saksas väga levinud n. n. painutatud kannaga kivikirved esinevad Soomes ja Ida-Baltikumis vaid sporaadiliselt. Soomest on neid 5 eksemplari (vt. joon. 1), millest 2 on importeeritud Skandinaaviast. Sagedamini, nimelt 31 juhul, on leitud Soomest nende sugulusvorme, n. n. rombikujulisi kirveid (joon. 2), millest samuti suur osa on pärit Skandinaaviast. Kumbki tüüp kuulub pronksiaega, ning Soome leiud tõestavad seda dateerimist, sest mitmed neist on leitud maa-aladelt, mis on kerkinud mere alt esile alles peale kiviaja lõppu, eriti Lõuna-Pohjanmaal (joon. 5); joon. 2. kirves Peltomaalt on leitud pronksiaja lõpupoolde kuuluvate kalmete lähedusest. Eestist on leitud 2 painutatud kannaga kirvest, Kärla Hirmuselt (joon. 3) ja Pöide Asvalt (joon. 4), ning 3 rombikujulist kirvest (1 Saaremaalt, 2 Viljandimaalt). Asva leiukoht võis kerkida merepinnale alles pronksiajal; leiud, milledel on vastandeid m. s. Lätist, Klaŋgukalnsi linnuselt, kuuluvad pronksiaja lõppu ja eelrooma rauaaega. Seega kinnitab ka Asva leid eelpool kirjeldatud kirvetüüpide dateerimist pronksiaja lõpupoolde.

Some New Facts Regarding the Dorpat Brawl of 1641.

By Anton Blanck.

In the year-book *Svio-Estonica* (Tartu 1937) Professor P. Wieselgren recently published a study "Stiernhielm och Wranglarne", which threw some most interesting light on the fates of the greatest Swedish poet of the seventeenth century, during the time he lived in the Dorpat of that age as a Swedish official. Most remarkable is the tale of how Stiernhielm was insulted, assaulted and severely injured in the course of a banquet on July 13th 1641. On the same occasion a young Swedish student was killed. Stiernhielm got his right hand mutilated. By a lucky chance with which my friend Professor Wieselgren is not quite unconnected, I have found a source yielding some additional information regarding this episode in the history of the old university. On May 2nd of the following year, when a judicial inquiry into the matter was in progress, a commemorative speech was held in the university in honour of the slain student, which is at the same time a contribution to the struggle to bring about the just punishment of the young gentlemen of the house of Wrangel, who were suspected of manslaughter. The full title reads: "Oratio De Homicidio: Quam, Deo Duce & Auspice, In Regiâ Academiâ GUSTAVIana, quæ Dorpati Livonorum est ad Embeccam, die 2. Maij, Anno 1642, publicè in Auditorio Magno enarrabat Johannes Anberg / Smolandia Suecus. Dorpati, Typis Acad. Anno M. DC. LII" (Upsala Universitetsbibliotek, Orationes variæ suecorum, vol. 4).

The author, who was introduced in a preface by his teacher Laurentius Ludenius, *juris, oratoriæ et poeseos professor*, came from Markaryd in the extreme South-West of Smoland. This is

made clear by the dedication, where he describes himself as the son of Brodde Jacobsson, "finium Svecorum versus Daniâ inspector", which title in contemporary Swedish sources corresponds to those of "länsman" and "fogde" (bailiff). Brodde, himself son of a bailiff (Wieselgren Ny Smålands beskrifning II 935), was evidently a trusted and well-to-do man in the place and had had many opportunities of meeting both the King and the high lords of the realm during the numerous assemblies that were held at Markaryd in the beginning of the century, the most remarkable of these being that where Gustavus Adolphus and Christian IV met in 1629. Brodde is also referred to as an innkeeper. It might well be possible, that such connections had something to do with the fact that a surprising number of Smolandians chose Dorpat for their studies. Without intervention from higher quarters this could scarcely be accounted for. Evidently it was not vagrants that came over. Johannes Anberg was inscribed at the university on September 6th 1639 under the name of Johannis Brodonis, Smolandia-Suecus. (Maybe it was a brother of his who was already on Sept. 5th 1633 matriculated as Benedictus Broddén, Smolandus.) One day earlier Johannes had "deposed" at the home of Ludenius — all this according to the printed matriculation lists in the "Mitteilungen aus dem Gebiete der Geschichte Liv-, Ehst- und Kurlands, B. 8." At Dorpat Johannes Broddeson evidently provided himself with a family name, derived from the small lake of And in Markaryd, in about the same manner as a Dorpat fellow-student of the same age, the Vestrogothian Petrus Caroli Undenius, got his name from his native lake of Unden.

On the same day as Anberg was taken to the bosom of Alma mater, a near relation of his, Josephus Pauli Ulspeckius, similarly inscribed at the university. This was a son of the recently deceased vicar of Markaryd, Paulus Erici. He had taken his name from the historically famous vicarage Ulfsbäck, where his brother Erlandus Paulinus had succeeded his father in office. Erlandus was the brother-in-law of Anberg, married to Brodde Jacobssons daughter Sara. (Cf. Virdestam Växiö stifts herdaminne III 87 and the dedication in the oration.) Typical of the intermarriage conditions among the protestant clergy is the fact that the vicar of Rydaholm, Torsten Larsson Lohm, to whose

daughter Ingrid Brodde Jacobsson was married, was the grandfather of the vicar's wife at Markaryd. Thus nothing could be more natural than the circumstance that the two relatives, Johannes and Josephus, ventured together on the long journey from that remote outpost near Denmark on the *Lagan Path* to the Swedish colonial country, or than their calling upon the university officials together and their sharing a chamber during their years of study. "Sympatriotam & Contubernalem meum non solum Amicitiæ & Necessitudinis, sed & propinquioris affinitatis vinculo mihi arctissimi conjunctum" Johannes Anberg called him in the oration, where he expressed his feelings regarding the ghastly event which so unexpectedly and instantaneously had deprived him of a kinsman and friend.

From the account of Stiernhielm, as retold by Wieselgren and later to be printed in the collected works of the poet, now being edited by the Swedish Society of Belles-Lettres ("Svenska Vitterhetssamfundet"), it appears that Stiernhielm during a pause in the above-mentioned celebration was standing outside the door of the house, trying to make up his mind as to how to revenge himself for the insult which the young Wrangels had already brought upon him. Josephus, whom he evidently knew, then went up to him, lightly dressed and without weapons. They conversed for a while, Stiernhielm relating what had happened to him, when all at once the enraged young nobles came rushing out from the banquet, getting sight of some students, whom they assaulted, in which row they must plainly have stabbed Josephus, without Stiernhielm's being able to see how it was done. According to his own statement he was heavily drunk. Anberg gives a similar description. His relative had walked out of their students' chamber to get a little fresh air in the summer night and then the lugubrious accident had happened: "Ah! cum valetudinis curandæ, Liberioris aëris hauriandi causâ in publicum inermis è musæo prodiisset; nescio â quibus, è tumulto alibi excitato advolantibus, innocuus punctim in oculo dextro percutitur."

This event gave our young Smolandian the materials for an oration which certainly observes the rules and where the divisions and rhetorical figures are stated on the margins in the customary manner, but which yet turns out to be more than a

usual school-exercise. His feeling is strong and not to be misinterpreted. The speech has doubtless had an aim. It must have been intended as a statement in the case of manslaughter then in progress. The matter went on very slowly and the runaway young Wrangel gentlemen, who were suspected, could easily gain the protection of their mighty family. A special commission for the legal inquiry had been appointed, and Anberg's teacher Ludenius sat in it as the representative of the university. Surely public opinion was meant to be influenced by this mourning festival in the form of an academic oration. By the way, a few days later another member of the Markaryd family circle, which had still more representatives at the university, Nicolaus Psilander, defended his doctoral thesis "De placido Congressu & in specie De urbanitate et Humanitate", with Ludenius in the chair. This matter, too, had a certain actuality for those most intimately concerned. After a preliminary account of the event, Anberg's oratory exercises itself in high-tuned addresses to the mother of the deceased, the widow who had lost her youngest son in a foreign country, and to the seven brothers and sisters at home. Then follows a partly juridical, partly moral treatise on manslaughter, with *loci communes* from the Bible and the classics, which offers very little interest. But the conclusion presents a direct contribution to the discussion of the case. Having shown with all the devices of rhetoric and much skilful quotation what an awful crime manslaughter is, he yet states that rumours are abroad about manslaughter not being a crime. People talk, maintaining that evil-doers escape from punishment and that justice is to be got only with sword in hand. Moreover, to control oneself is impossible, when one is in the right and has been insulted. This, though, as the orator puts it, is not a Christian's art of reasoning, "sed impij Cyclopis". Gods law is clear. For all they that take the sword shall perish with the sword. A criminal shall be punished by public justice. If anyone kills a criminal himself, this is to be looked upon as manslaughter. It is illicit to usurp the power that God has reserved for the Government. The *peroratio* of the speech then begins with the quotation of two classical scenes, the descriptions in the *Metamorphoses* of the manslay-

er Sisyphus and the righteous punishment of the *Danaides* for their misdeeds. Having thus proved that even the heathen trembled for such acts the orator comes to his last rhetorical question. Should not we Christians then begin to tremble and shrink from manslaughter, "cane & angve pejus"? Perhaps that question, easy enough to answer, need not have been put thus sharply at a Christian university, even during that age of the Thirty Years' War and of inveterate duelling, had the offence in question not been an unusually reckless case of manslaughter, committed by persons, who, the orator said, according to rumours might possibly succeed in shirking their punishment. In his sorrow he must doubtless have thought of how, in the case of his relative, no sentence had yet been passed, though nearly a year had gone by, and this must have added vigour to his eloquence. He also knew that he had his comrades and the whole of the academic world on his side. That the Wrangels, apparently by aid of their father the Lord Lieutenant, had succeeded in escaping from the town, though the gates were closed, had caused violent indignation among the students. New rows had occurred and the whole town was passionately engaged in the matter. (Cf. the statement given by Bienemann *jun.* in the "Baltische Monatsschrift" XLIX 293 ff.). It is hardly too bold to assume that Anberg had a large audience in the *auditorium magnum* of the university on May 2nd 1642.

In conclusion, I would like to venture at least one question. Is it not possible that the experience of this brawl, where Stiernhielm, in a clash with some greenhorns of the nobility who dodged trial and sentence, had lost the writing power of his right hand and almost his life to boot, may, to some extent at least, lie behind that passage in the *Hercules*, composed by him not long afterwards, where he ironically says to Brother Drink and his followers:

252 "Giör hwad dig rinner i hug: ty dig och dijn-lijka Funkar,
Skrifwen är ingen Lag, för larwor löpa små gossar,
Bönder och dylijka pack, man plägar skräckia med Lagen.
Spinnelen i sijn Garn bestrickar spinkote Myggar;
Gettinga snorra sig vt; och slippa de brummande brömssar.

Sådan är almena Lag; de fattige fasna, besnärias:
Stolte och store gå frij, och slippa de trotzige Drottar [1]."

"Snorrande getingar" ('buzzing wasps') and "brummande brömssar" ('growling gadflies') are in any case figures that are well in keeping with the situation at Dorpat [2].

Uusi andmeid Tartu mürglist 1641.

Autor on ühest Upsalas leiduvast akadeemilisest kõnest 1642. aastast leidnud andmeid asjaolude kohta, mida üldiselt tuntakse Tartu 1641. a. mürglina. Selle mürgli ajal tapeti Smålandi üliõpilane Josephus. Nüüd ilmneb nimelt, et mainitud kõne on viimase mälestuseks ja et tema autor Johannes Anberg oli Josephuse lähedane sõber ning stuudiumikaaslane. Kõne ülesandeks on üles kutsuda kõiki õigluse sõpru, et mõrvarid — paar aadlivõsu —, kes ühtlasi olid haavanud rootsi luuletajat Georg Stiernhielmi, ei pääseks karistuse käest. Autor arvab kõnesoleva juhtumi kajastust leidvat ka Stiernhielmi varsti pärast seda kirjutatud luuletises „Hercules", kus apostrofeeritakse võimsate ohjeldamatust ja seadustepõlgust.

Autor viitab ka huvitavale faktile, et õige palju Academia Gustaviana üliõpilasi põlvnes Smålandist ja nimelt selle edelaosast. See nähtus on seletatav kõrgemalt poolt tuleva mõjuga. Niihästi Gustav Adolf kui riigi nõunik said taanlastega läbirääkimisteks kokku Markaryd'is, kus Johannes Anbergi isa pidas kõrtsi. Viimane oli sugulane paljude vaimulikkudega, kes saatsid oma pojad Tartu akadeemiasse.

---

[1] Rendered into modern English this would be:
'Do what enters your mind: for you and birds of your order
Law is not written. Peasants, small boys and similar rabble —
those might be frightened by law and run away from the spectre.
In its net the spider the puny small gnats may capture,
Wasps buzz out and away and escape the growl of the gadflies.
Such is the common law; the poor are frightened, entangled:
But the proud and the great get rid of defiant rulers.'

[2] From personal reasons the present author would (gratefuly) be to receive any particulars about Johannes Anberg's life in the Baltic countries.

Die baltische Besiedlung Weiss- und Mittelrusslands in vorgeschichtlicher Zeit.

Von Carl Engel.

Über die vorgeschichtlichen Siedlungsgebiete der baltischen Völker (der Preussen, Litauer und Letten) in Ostpreussen, Litauen und Lettland sind wir heute dank eingehender Untersuchungen der ostbaltischen und ostpreussischen Vorgeschichtsforschung in grossen Zügen befriedigend unterrichtet [1]; ob und wieweit sie sich dagegen in vorgeschichtlicher Zeit auch über das angrenzende Weiss- und Mittelrussland erstreckten, ist bisher mit Hilfe vorgeschichtlicher Untersuchungsverfahren nicht näher festgestellt worden. Nur für Lettland hat Balodis [2] das erste Erscheinen slawischer Siedler am Ostrande Lettgallens im Laufe der Jüngeren Eisenzeit (9.—12. Jh. n. Chr.) festlegen können. Mancherlei Erwägungen sprachen jedoch seit langem dafür, dass sich der baltische Siedlungsraum früher auch auf die Gebiete jenseits der heutigen Ostgrenze der baltischen Staaten erstreckt hat.

---

[1] Vgl. den zusammenfassenden Überblick „Herkunft und Urheimat der Baltischen Völker" in Engel, C. Führer durch die vorgeschichtliche Sammlung des Dommuseums (Riga 1933) 35 ff.; ferner Engel, C. und La Baume, W. Kulturen und Völker der Frühzeit im Preussenlande (Königsberg 1937). Dass natürlich auch in diesen gut erforschten Gebieten noch zahlreiche Einzelfragen nicht oder doch nicht befriedigend gelöst sind, braucht kaum erwähnt zu werden. Doch treten sie gegenüber der Geschlossenheit des Gesamtbildes durchaus zurück.

[2] Balodis, F. L'ancienne frontière slavo-latvienne. Conférence des historiens des états de l'Europe orientale. II. partie: „Comte rendus et communications" (Varsovie 1928).

Vor allem haben K. Buga[1] und M. Vasmer[2] auf Grund ihrer Ortsnamenuntersuchungen in Osteuropa erstmalig mit Nachdruck darauf hingewiesen, dass das Siedlungsgebiet der baltischen Völker in vorgeschichtlicher Zeit wenigstens zeitweilig erheblich weiter nach Osten gereicht haben müsse, als auf Grund der frühgeschichtlichen Zeugnisse gewöhnlich angenommen wird. Vasmer wies dabei zugleich auf den schon von A. J. Sobolewski[3] erwähnten Stamm der Голядь (Goljádj) hin, der in frühgeschichtlicher Überlieferung (z. B. der Nestor-Chronik 162 für die Jahre 1058 und 1157) an der oberen Protva im Smolensker Lande (südwestlich Moskaus) erscheint und seinem Namen nach aufs engste mit den *Γαλίνδαι* des Ptolemaios (um 150—180 n. Chr.) und den preussischen Galindern der frühordenszeitlichen Überlieferung zusammenhängen muss. Von manchen (wie z. B. Trautmann[4]) werden diese Голядь als nach Osten versprengter Preussenstamm aufgefasst, während A. Brückner[5] sie sogar für preussische Galinder hielt, die von den warjägischen Fürsten zwangsweise nach Mittelrussland verpflanzt worden seien.

Es lag nahe, die von Vasmer[2] auf Grund sprachlicher Zeugnisse ermittelte ehemalige Ostausbreitung der baltischen Völker auch mit Hilfe der vorgeschichtlichen Bodenaltertümer zu erfassen und zu bestätigen. Allein die unzureichende vorgeschichtliche Erforschung Weiss- und Mittelrusslands sowie die Unmöglichkeit, den in diesen Gebieten gesammelten vorgeschichtlichen Fundstoff aus eigener Anschauung kennenzulernen, schienen hier eine vorläufig unüberschreitbare Grenze zu ziehen. Inzwi-

---

[1] Buga, K. Die Vorgeschichte der aistischen (baltischen) Stämme im Lichte der Ortsnamenforschung. Streitberg-Festgabe (Leipzig 1924) 22 ff.

Ders. Aiščių praeitis vietų vardų šviesoje (Kaunas 1924).

[2] Vasmer, M. Über die Ostgrenze der Baltischen Stämme. Sitzungsber. der Preuss. Akad., Phil.-Hist. Kl. XXIV (Berlin 1932) 637 ff.

[3] Соболевскій А. И. Извѣстія Императ. Акад. Наукъ 1911 1051 ff.: Гдѣ жила Литва?

[4] Trautmann, R. Die altrussische Nestorchronik (Leipzig 1931) 270.

[5] Brückner, A. in Indogermanische Forschungen 41, Anzeiger 36.

schen ist es mir jedoch gelungen, aus älteren und neueren russischen Veröffentlichungen so viele Belege zu sammeln, dass an einer ehemals baltischen Besiedlung Weissrusslands und des angrenzenden Oka-Gebietes auch auf Grund der vorgeschichtlichen Bodenfunde nicht mehr gezweifelt werden kann.

Schon der den Altertümern aus dem Oka- und Kama-Gebiet gewidmete 25. Band der Materialien für die Vorgeschichte Russlands (St. Petersburg 1901) [1] bringt aus der näheren und weiteren Umgebung von Moskau eine Fülle kennzeichnend baltischer Altertümer der Älteren und Mittleren Eisenzeit, die teils mit den baltischen Eigenformen Ostpreussens und der baltischen Staaten (bes. Litauens und Lettlands) völlig übereinstimmen, teils bei naher Verwandtschaft eine gewisse Eigenprägung aufweisen. Wie am Westrande des baltischen Siedlungsgebietes (in Ostpreussen) in der Älteren (1.—4. Jh. n. Chr.) und dem ersten Abschnitt der Mittleren Eisenzeit (5. u. 6. Jh. n. Chr.) so tritt auch hier, an seinem Südostrande, die nahe Verwandtschaft des baltischen Formenschatzes mit demjenigen der gotischen Kultur in Südrussland und dem Weichselgebiete ungewöhnlich stark hervor. Er ist aus den damaligen engen Beziehungen der baltischen Völker zum südrussischen Gotenreiche unschwer zu erklären, ja auf Grund des geschichtlichen Tatbestandes eigentlich vorauszusetzen. Allerdings übertrifft die Stärke des germanischen Einflusses in Mittelrussland auch die kühnsten Erwartungen und wirft ein ganz neues Licht auf die engen Verbindungen, die nicht nur im westlichen Ostpreussen, sondern auch in Mittelrussland zwischen den baltischen Völkern und dem Gotenreiche bestanden haben müssen.

Schwieriger ist die Ermittlung kennzeichnend baltischer Altertümer in Weissrussland, wo vorgeschichtliche Funde aus den fraglichen Zeitabschnitten bisher völlig zu fehlen schienen, bzw. nicht veröffentlicht waren. Diese an sich seltsame Tatsache erklärt sich zwanglos daraus, dass sich die vorgeschichtliche Forschung in Weissrussland fast ausschliesslich mit den oberflächlich zutage tretenden Denkmälern (Dünenwohnplätzen, Burgbergen und Hügelgräbern) beschäftigt hat. So kann es

[1] Древности бассейновъ рѣкъ Оки и Камы (С.-Петербургъ 1901).

nicht überraschen, dass sich der bisher geborgene Fundstoff fast ausnahmslos auf die Steinzeit und die Jüngere Eisenzeit („Slawenzeit") beschränkt: die vermutlich oberflächlich nicht besonders gekennzeichneten Denkmäler der übrigen vorgeschichtlichen Zeitalter liegen offensichtlich noch unerfasst unter der Erdoberfläche. Doch haben auch hier die kulturell vorläufig schwer beurteilbaren Burgberge („Gorodischtschen") manches kennzeichnend baltische Stück geliefert, u. a. baltische Fibelformen der Mittleren Eisenzeit sowie ostbaltische Schmaläxte, Sensen u. a. Stücke baltischer Herkunft. Neuerdings bieten die „Veröffentlichungen der Archäologischen Sektion der weissrussischen Akademie der Wissenschaften" [1] eine überraschende Fundgrube für den Nachweis einer ehemaligen baltischen Besiedlung des Landes. Von entscheidender Wichtigkeit ist vor allem die Aufdeckung eines altbaltischen Brandgräberfeldes aus der Älteren und Mittleren Eisenzeit, das bei einer Zufallszerstörung in Kazargac (Kasargáz) südwestlich Mohilew angeschnitten wurde. Es enthielt neben unbedeutenden und nicht näher beurteilbaren Resten verschmolzener Bronze- und Eisenbeigaben eine Anzahl von Urnen und Beigefässen so kennzeichnend altbaltischer, ja geradezu preussisch-sudauischer Prägung, dass ein Zweifel über ihre kulturelle Zugehörigkeit gar nicht aufkommen kann [2]; neben anderen preussischen Gefässformen erscheinen z. B. Eimerurnen von echt samländisch-sudauischer Form. Die Gefässe stehen — ganz wie in Sudauen — zu mehreren vergesellschaftet neben dem Leichenbrandhäufchen in einer Grabgrube; zuweilen finden sich auch mehrere Urnenbestattungen nach Art der sudauischen „Familiengräber" in der gleichen Grube. Ein ähnliches Gräberfeld ist bei Nowo-Bychow im Kreise Mohilew (südlich der Stadt in der Nähe des oberen Dnjepr (an der Eisenbahnlinie Mohilew-Gomel) angeschnitten worden. Eine Verbindung zu den gleichzeitigen — allerdings weit entfernten — preussischen Kulturen ergeben die im Suwalki-Gebiet gehobenen Funde von

---

[1] Беларуская Акадэмия навук. Інстытут гісторыі. Працы сэкцыі археолёгіі. Том I—III (Менск 1928, 1930, 1932).

[2] l. c. том II (1930) 353 sind sie irrtümlich mit jüngerbronzezeitlichen Lausitzer Gefässen aus Südpolen und Oberschlesien verglichen.

Prudziski, Biała woda und Sachodoly [1], die die gleichen sudauischen Wesenszüge tragen wie die zahlreichen älter- und mitteleisenzeitlichen Gräberfelder des südöstlichen Ostpreussens.

Es scheint demnach, dass die älter- und mitteleisenzeitliche Kultur des mittleren Weissrusslands vorwiegend preussisch-sudauische Wesenszüge getragen hat. Aus dem Nordteil sind mir entsprechende Funde bisher nicht bekannt geworden. Doch müsste hier — wenn man die oben erwähnten baltischen Funde aus dem Oka-Gebiet in Rechnung zieht — eher mit einer ostbaltischen (d. h. litulettischen) Besiedlung gerechnet werden. Jedenfalls kann auf Grund der vorgelegten Funde an einer altbaltischen Besiedlung des nördlichen und mittleren Weissrusslands und des östlich benachbarten Oka-Gebietes während der Älteren und Mittleren Eisenzeit nicht mehr gezweifelt werden.

Aber damit nicht genug. Auch die ihrer Wesensart nach zweifellos slawischen Hügelgräber Weissrusslands und des Oka-Gebietes aus der Jüngeren Eisenzeit (9.—12. Jh. n. Chr.) weisen in ihrem Fundstoff einen überraschend starken baltischen Einschlag auf. Viele von ihnen enthalten so ausgeprägt ostbaltische Arm- und Halsringe (vorwiegend litauischer und lettgallischer Form) sowie Hufeisenfibeln, Anhänger u. a. Beigaben von so unverkennbar baltischer Prägung, dass ihr häufiges Auftreten in slawischer Umwelt nur durch den Einfluss einer altbaltischen Unterschicht erklärt werden kann. Manche dieser „slawischen" Hügelgräber führen sogar fast ausschliesslich kennzeichnend baltische Beigaben, darunter selbst Fibeln und Armringe der Mittleren Eisenzeit. Sie bezeugen damit, dass das erste Einsickern der Slawen nach Weissrussland schon im Laufe des 7. Jahrhunderts n. Chr. begonnen haben muss. Diese zeitliche Ansetzung des ersten slawischen Vordringens nach Weissrussland stimmt überraschend mit den Feststellungen überein, die neuerdings von der schlesischen Vorgeschichtsforschung über

---

[1] Vgl. Engel, C. Die ostmasurischen Hügelgräber bei Reuschendorf, Kr. Lyck. Mannus 24, 480 und 494, Anm. 6. Ders. Die kaiserzeitlichen Kulturgruppen zwischen Weichsel und finnischem Meerbusen. Prussia 30 278. Atlas der ost- und westpreussischen Landesgeschichte I (Königsberg 1937), Karten 10 und 11.

das früheste Einsickern slawischer Stämme nach Ostdeutschland hinein gemacht worden sind [1]. Auch das plötzliche Abbrechen der bis dahin sehr lebhaften Handelsbeziehungen Ostpreussens nach Westen und Süden im 7. Jh. n. Chr. [2] lässt sich wahrscheinlich auf die gleichen Ursachen zurückführen.

Die vorgeschichtlichen Funde, so spärlich sie bisher auch sind, bezeugen dennoch einstimmig, dass das nördliche und mittlere Weissrussland und das angrenzende Oka-Gebiet während der Älteren und zu Beginn der Mittleren Eisenzeit (also etwa vom 1.—6. Jh. n. Chr.) von baltischen Stämmen bewohnt gewesen sind, die erst gegen Ende der Mittleren und zu Beginn der Jüngeren Eisenzeit (also etwa seit dem Ende des 7. Jh. n. Chr.) von einwandernden Slawen allmählich überschichtet und aufgesogen wurden. Dass jedoch die baltische Unterschicht auch nach ihrer Slawisierung noch lange Zeit hindurch kulturell mitschwingt und die slawischen Einwanderer zunächst stark beeinflusst hat, zeigt der Formenschatz der „balto-slawischen" Hügelgräber aus dem Ende der Mittleren und dem Beginn der Jüngeren Eisenzeit.

Ob die baltische Besiedlung der fraglichen Gebiete auch in die Jahrhunderte vor der Zeitwende zurückgeht, lässt sich wegen der spärlichen Funde, die aus der vorchristlichen Metallzeit bisher vorliegen, vorläufig nicht eindeutig entscheiden. Immerhin könnten einige in Weissrussland gefundene Bronzen von kennzeichnend baltischer Wesensart (z. B. früheisenzeitliche Tüllenbeile mit gewölbtem Kopfe und vom Skandautypus sowie älterbronzezeitliche Randbeile von ostbaltischer Form) im Sinne einer Bejahung dieser Frage gedeutet werden. Einzelne baltische Bronzeformen der Bronze- und Ältesten Eisenzeit lassen sich sogar bis tief nach Mittelrussland hinein verfolgen [3]. Doch wird hier erst eine erhebliche Vermehrung des bekannten Fund-

---

[1] Vgl. E. Petersen, K. Langenheim und M. Jahn in Altschlesien Band 7 (Breslau 1937) 59 ff., 76 ff., 93 ff.

[2] Engel, C. Altpreussen im vorgeschichtlichen Welthandel. Der ostpreussische Erzieher 1937 277.

[3] Tallgren, A. M. Finno-Ugrier in Eberts Reallexikon der Vorgeschichte III, Taf. 146. Ders. Euroopa muinasaeg (Tartu 1927) 272 ff.

stoffes ein leidlich sicheres Urteil gestatten. Jedenfalls geben die vorgelegten Funde einen neuen eindrucksvollen Beleg für die wertvollen Ergebnisse, die sich mit Hilfe der „siedlungsarchäologischen Methode“ Kossinnas über die Bevölkerungsgeschichte der Vorzeit gewinnen lassen; zugleich beleuchten sie aber auch die Wichtigkeit und Notwendigkeit engster Zusammenarbeit zwischen Sprachgeschichts- und Vorgeschichtsforschung.

Balti asustusest Valge- ja Kesk-Venemaal esiajaloolisel ajal.

Keeleteadlaste poolt on tehtud kindlaks, et balti rahvaste levimisala ulatus esiajaloolisel ajal märksa rohkem idapoole kui tänapäeval. Autor leiab tõendusi sellele väitele ka arheoloogilisest ainestikust. Rooma rauaaja (1.—4. saj.) ja Keskmise rauaaja esimese poole (5.—6. saj.) leiud Oka ja Kama jõgede piirkonnast sisaldavad hulga vorme, millele leidub vastavusi balti alade kultuurides, eriti Leedus ja Lätis. Ühtlasi allub Oka-Kama kultuur samal määral gooti kultuurmõjustustele nagu Läänemere piirkonna balti rahvaste kultuurid.

Mõned viimasel ajal Kesk-Valgevenes avastatud rooma ja keskmise rauaaja algupoole kalmeleiud osutavad eriti oma matmisviisi ja keraamika poolest sugulust ida-preisi kultuuridega, eriti ida-Masuuria, n. n. Sudauaalaga. Seega võib siingi oletada balti asustust.

Kuid ka hilisema aja (9.—12. saj.) kääpad Oka alal ja Valgevenes, kuuludes kahtlemata slaavlastele, sisaldavad leiumaterjalis baltipäraseid elemente. Need on seletatavad vaid asjaoluga, et slaavlased alates 7.-st sajandist tungisid pikkamööda varemini balti hõimude poolt asustatud aladele.

Kas Oka-Kama piirkonnas ja Valgevenes oli balti asustust ka juba eelrooma rauaajal, s. o. enne Kristuse sündi, ei saa veel materjali puudulikkuse tõttu kindlaks teha, olgugi et mõned leiud osutavad sinnagi poole.

Eine alte Quelle für estnische Volkskultur.

Von Sigurd Erixon.

Eine der Quellen, die uns für die estnische Volkskultur zur Verfügung stehen, ist bisher übersehen worden; das ist der Grund, weswegen ich an dieser Stelle mit ihr bekannt machen möchte. Es ist das Werk von Reinerus Reineri Broocman „En fulständig Swensk Hus-Hålds-Bok" (Norrköping 1736). Der Verfasser war Pfarrer an der Hedwigs-Gemeinde in Norrköping in Schweden, wo er sich auch als Schriftsteller und Verleger betätigte. Das Svenskt biografiskt lexikon, Neue Serie, Bd. 6, enthält eine Biographie, der wir die folgenden Angaben entnehmen. Broocman wurde am 28. August 1677 in Laiuse in Livland geboren als Sohn des Pfarrers von Laiuse, Reinerus Reineri Broocman, und seiner Gattin Sofia, geb. Forsselius. Am 6. Dezember 1695 bezog er die Universität Tartu, im Jahre 1696 die Universität Wittenberg. Nach der Predigerweihe (30. Juli 1699) wurde er Vikar bei seinem Vater in Laiuse. Ein Jahr lang war er Feldgeistlicher bei einem Bataillon des Oberstleutnants Taube. 1703 wurde er Vikar in Lohusuu, dann in Pärnu. Nach dem Pastorexamen, das er 1704 ablegte, wurde er Pfarrer in Laiuse, dann wieder Feldgeistlicher, diesmal in der Schwadron des Oberstleutnants von Buddenbrocks. 1711 siedelte er nach Stockholm über, ein Jahr später kam er nach Norrköping, zunächst als Vikar, dann als Pfarrer. 1723 wurde er Propst. Er war vermählt mit Anna Katharina Goldhan, die ebenfalls aus Livland stammte und Tochter eines Pfarrers war. Er starb am 3. März 1738.

Von den theologischen Schriften Broocmans haben wir hier nicht zu sprechen. Wir beschränken uns darauf, sein „Haushaltsbuch" zu behandeln, das allein als Quelle für estnische Volkskul-

tur in Frage kommt. In dem Vorwort zu diesem Werk schreibt Broocman, sein Buch sei zusammengetragen aus alten und neuen schwedischen und deutschen Haushaltsbüchern, aus eigenen Erfahrungen und aus zuverlässigen Schriften und Erzählungen glaubwürdiger Männer. Liest man jedoch das Werk, so bemerkt man, dass der Verfasser mehr, als er in seiner Bescheidenheit zugibt, auf eigenen Erfahrungen, auf eigenem, neuem Wissen fusst; keineswegs handelt es sich um eine bloss kompilatorische Arbeit. Broocman gibt jeweils ausdrücklich an, was er selber gesehen und was er von seinen Gewährsmännern erfahren hat. Seine Angaben beziehen sich nicht nur auf Laiuse, sondern auch auf andere Teile von Estland. Die für Estland bezeichnenden Erscheinungen vergleicht er mit den entsprechenden schwedischen und setzt sich dafür ein, sie auch in Schweden einzuführen. Mitunter besteht sein Bericht aus Anekdoten, die aber oft einen interessanten Einblick in estnische Verhältnisse gewähren.

Im folgenden bringen wir die wichtigsten Angaben, die Broocman über Ackerbaumethoden und Landwirtschaftsgeräte macht.

Von besonderer Bedeutung ist es, dass Broocman einen livländischen Gabelpflug abbildet und beschreibt (vgl. Abb. 1). Unseres Wissens ist das die erste Abbildung und Beschreibung einer livländischen Zoche, die wir besitzen. Der Verfasser äussert sich im Zusammenhang mit der Beschreibung der schwedischen Pflüge folgendermassen:

„Ich hoffe also, dass freundliche Leser es nicht unfreundlich auslegen mögen, wenn ich jetzt hier einen liflándischen Pflug empfehle, dessen Aussehen das beigefügte Kupfer veranschaulicht. Fig. 1 ist ein Pflug für ein Paar Ochsen, Fig. 2 ist ein Pflug für ein Pferd. Fig. 3 ist das Ochsenjoch, das den Ochsen auferlegt und bei diesen Tieren angewandt wird; es wird mit den daran hängenden Riemen an und um die Hörner festgebunden, weil jedermann weiss, dass der Ochse seine meiste Kraft und Force im Kopf und den Hörnern hat, wie das Pferd hinwiederum in dem Bug und den Schultern. Lit. A ist das Pflughaupt selbst, Lit. B ist die Handhabe, die Pflugsterze oder der Ständer. Lit. C ist eine Kette, durch die das Pflughaupt oben in dem Holzwerk

befestigt wird, damit man es nach Belieben und nach der Beschaffenheit des Ackers tiefer oder flacher stellen und senken kann. Lit. D ist das Holzwerk selbst. Lit. E oben sind die Löffel, wie sie in Lifland heissen, wovon einer für jeden Pflug gebraucht wird. In diesen Löffel wird ein Holz gesteckt und mitten hinein bei Lit. D festgesetzt; es hat den Nutzen, dass man es an dem Eisenbeschlag des Pflughaupts befestigt und dass man damit die gepflügten Schollen oder die Erde nach rechts oder nach links abwerfen kann, ganz wie man will oder beliebt, denn wenn man den Landstreifen oder die Erde nach links haben will, so setzt man den Löffel auf die rechte Spitze des Pflughauptes; will man sie hinwiederum nach der rechten Seite haben, so setzt man den Löffel auf die linke Spitze. Lit. A oben ist das Pflughaupt; wo die Punkte stehen, schliesst sich das Eisen an, dessen Ende hohl ist, so dass die Enden des Hauptes da hineingesteckt werden können. Mit dieser Sorte von Pflügen kann man mit einem Paar mittelmässiger Ochsen den allerhärtesten Acker aufwühlen und umpflügen, denn an vielen Stellen in Livland gibt es nur steifen Lehmboden, aber man braucht trotzdem nicht mehr als ein Paar Ochsen, die ihn ohne Schwierigkeit aufbrechen. Wenn ein Stück Acker lange brach gelegen hat, so braucht man meistens nicht mehr als ein Paar Ochsen, um es aufzupflügen, doch wartet man meistens damit bis zum Herbst, wenn es etwas gefroren hat und dann etwas Regen darauf kommt, dann ist die Erde wohl mürber und kann dann mit einem Paar Ochsen oder einem guten Pferd ohne Schwierigkeit aufgepflügt werden. Ja, ich will das sagen, was noch mehr ist, was ich jedoch bei meinen lieben Landsleuten nicht gebilligt habe, sie pflügen ihren Acker zur Wintersaat nicht im Frühling, ehe die Erde hart geworden ist, wie das hier in Schweden vernünftigerweise der Brauch ist, sondern lassen ihn bis nach Pfingsten brach liegen, wo der Acker oftmals in trockenen Jahren so hart wird wie eine Landstrasse, dessen ungeachtet wird er mit diesem Pflug gepflügt und aufgebrochen, wenn ich auch gern zugestehe, dass die armen Tiere bei der grossen Hitze und dem harten Acker viel leiden und ausstehen."

Im Anschluss hieran empfiehlt Broocman das livländische Gerät für bestimmte schwedische Gegenden:

„Hierbei erinnere ich mich der früher erwähnten und in Skåne vorkommenden sogenannten Heidekrautwurzeln; wer da pflügt, kann sich, wenn er mag, des vorgenannten liflándischen Pfluges bedienen und dabei am Gürtel eine leichte Handaxt zur Hand haben, um damit gleich die vorkommenden starken Wurzeln abhauen zu können und dadurch sowohl seine eigene Mühe als auch die seiner Tiere zu erleichtern und so viel länger seinen Pflug heil und unbeschädigt zu bewahren, was wahrlich besser ist, als den Pflug allzu tief in die Erde einzusetzen."

Über die Egge und die Walze erfahren wir folgendes von Broocman:

„Die Egge ist überall bekannt, wenn sie auch von verschiedener Art und Bauweise ist. In Lifland wird eine Sorte von Eggen benutzt, die aus geschärften starken Tannenästen oder harten Zweigen besteht, welche die Bauern in ihrer Sprache Bären-Eggen nennen. Eine andere Art, die sie haben, ist nicht sehr von der unsrigen verschieden, obwohl die Zinken aus hartem Holz gemacht sind, diese Sorte nennen sie Blockeggen; aber wenn man Eggen mit Eisendornen bekommen und haben kann, so sind diese sowohl am dauerhaftesten als auch am besten dazu geeignet, die Graswurzeln loszureissen und die Erdschollen zu zerbrechen und zu zerkleinern.

Was die Walze angeht, so kommt sie überall vor, sogar in Deutschland, aber in Lifland nicht, sie dient bekanntlich ebenfalls dazu, die Schollen zu zerbrechen und den Acker zu ebnen . . ."

Broocman berichtet, wie man in Livland untersucht, ob das Saatgetreide Keimkraft hat:

„In Livland pflegt man ein Paar frische Rasenstücke auszuschneiden, dann einige Körner, soviel man mag, auf die Erdseite der einen Scholle zu legen, dann ein Stück Tuch darüber zu legen, das am Morgen und am Abend nass gemacht wird, darauf legt man die andere Scholle mit der Erdseite, und so kann man am dritten Tag sehen, welche Körner gedeihen und welche nicht."

In bezug auf die Brandwirtschaft gibt Broocman an, dass es nicht überall so grosse Wälder gibt, dass es ratsam erscheint,

den Wald zu fällen. In Livland habe es zwei verschiedene Arten der Schwendwirtschaft gegeben:

„Die Leute, die in der Nähe vom Walde wohnen, hauen und fällen im Winter Kiefern und Tannen, machen die Äste ab und fahren sie nach Hause. Nachdem sie sie in Stücke von ungefähr 4 Ellen Länge gehauen haben, spalten sie sie, so wie wir Bundholz und Latten spalten, setzen sie gegeneinander auf, damit sie gut trocknen können; und wenn es jetzt an der Zeit ist, dann bringen sie dieses gespaltene und getrocknete Holz hinaus auf den magersten Acker, den sie haben, nachdem sie ihn zuerst umgepflügt haben, und legen es dann in kleinen Haufen lagenweise ein wenig voneinander entfernt, dann belegen und bedecken sie das Holz über und über mit Torf und lassen nur die beiden Enden offen und frei. In diesen Holzhaufen wird Feuer an dem Ende angezündet, von wo der Wind kommt, damit sich das ganze Holz um so schneller überall entzünden und brennen möge. Wenn jetzt das Holz und der Torf zusammen zu Asche verbrannt sind, so wird die Asche über den ganzen Acker ausgebreitet, gleich unter die Erde gebracht und gut geeggt, des weiteren wird dann ganz dünn gesät, und die Arbeit lohnt so gut, dass man durch den Segen Gottes die fünfzehn-, zwanzig-, selbst dreissigfache Menge Korn erhält, ja ein alter erfahrener liflándischer Bauer erzählte mir einmal bei einer Gelegenheit, dass er nach einem solchen Abschwenden einmal von einer Tonne 60 Tonnen bekommen habe. Man kann auf einem solchen Acker Roggen oder Gerste säen, was man will, es wächst da besser und wird vollkörnigeres Getreide als auf einem gedüngten Acker. Wo hinwiederum kein Holz vorhanden ist, wie in der Provinz Jerven in Liefland, da benutzt man Reisig und Sträucher, die man abhaut und in mannsdicken Bündeln bindet, aufstellt und gegeneinander lehnt, damit sie trocknen, solange es nötig ist, und dann verfahren sie mit diesen Reisigbündeln so, wie wir es von den Holzstücken berichtet haben, doch geben Holzstücke mehr und bessere Asche als das Reisig und sind infolgedessen besser, wenn man sie haben kann. An eins habe ich noch bei grossen Holzschlägen und Schwendland zu erinnern, nämlich dass die Schwende nicht gut brennt, wenn sie in der ganzen Mittagszeit im stärksten Sonnenschein angesteckt

wird, daher wird das Schwendland nicht vor 3 oder 4 Uhr nachmittags angesteckt."

Broocman wendet sich gegen die Sorglosigkeit, mit der man in Schweden die Ernte behandelte, und stellt demgegenüber Livland und Kurland als Vorbild hin. In Schweden hatte man damals in verschiedenen Gegenden angefangen, die ursprünglich benutzte Sichel mit der Sense zu vertauschen. Das solle man nicht tun, rät Broocman, sondern vielmehr

„mit Sicheln langsam und vorsichtig sowohl Roggen als auch Weizen abschneiden, wie es in Liefland, Cuhrland und vielerorts überall Brauch ist, so gebe es 1. nicht so viel Ausfall, 2. werde das Getreide nicht so wirr und liederlich zusammengerafft, sondern alle Ähren kämen richtig an das eine Ende, wovon man später beim Ausdreschen grossen Vorteil haben werde. Hiergegen könnte jemand einwenden und einwerfen, dass die Sichel zwar nützlich und gut ist, aber dass die Arbeit damit langsam geht und viel zu viel Zeit wegnimmt in der eiligsten Erntezeit, und dass man daher viel mehr Leute nötig hat als gewöhnlich. Worauf zu antworten ist: dass ich aus eigener Erfahrung in Liffland bemerkt habe, dass ein Frauenzimmer mit seiner Handsichel am Tag leicht 2 kulmit Land abmähen kann, oder, in unsrer schwedischen Sprache, netto ein halfspan Land. Weil sie nun in Liffland ganz weitläufige Äcker haben, so dass die Pfarrer und andere mit ihrem eigenen Gesinde nicht Zeit genug haben, mit gebührender Force die Ernte fortzusetzen, so pflegen sie folgende Anstalten zu machen: man lässt zuerst so viele Personen wie nötig dingen, nämlich vier für jeden Morgen Landes, die sich alle frühmorgens, wenn sich trockenes Wetter einstellt und ein klarer Tag beginnt, mit ihren Sensen auf Feld und Acker einfinden, dann werden auch dorthin einige kräftige Burschen zum Binden gerufen, ferner proportionaliter einige Männer, die sofort auf dem Acker das Getreide in grossen Diemen aufsetzen, oder es auch gleich in die Scheunen oder Dörrhäuser einbringen; so wird an einem Tag das ganze Feld abgemäht und reingemacht, so dass sich die Tiere am folgenden Tag dortselbst verlustieren können und ihr behagliches Futter finden. Die Kosten dafür sind ganz gering, weil dort gar kein Branntwein getrunken und auch

kein leckeres Essen und Speise ausgegeben wird. Dreimal am Tag bekommen die Leute Essen, zum Frühstück zwischen 9 und 10 wird ein grosser Kessel zu ihnen hinaus auf das Feld getragen mit dicker, aus grobem Roggenmehl gekochter Grütze, die ihnen in Milchschüsseln vorgesetzt wird mit saurer Milch zusammen zum Hineintunken. Sie lagern sich auf die Erde und verzehren diese Speise mit gutem Appetit, aber trödeln und bummeln dabei nicht so lange, wie es hier in Schweden beklagenswerterweise gewöhnlich und üblich ist. Zum Mittagessen wird wiederum ein grosser Kessel voll gekocht, Dörrfisch mit Graupen und etwas süsser Milch darin, und wird ihnen in Schüsseln auf die gleiche Weise wie vorher vorgesetzt. Zum Trinken steht ihnen nichts anderes zu als Dünnbier, wovon sie ein Fass bekommen oder mehr, je nach ihrer Anzahl, das steht neben ihnen auf dem Acker auf einer Karre, die hinter ihnen hergezogen wird, so schnell, wie sie avancieren. Und damit die Arbeit ohne Zwang recht schnell fortgehen mag, so hat man einen, der auf dem Dudelsack spielt, er geht den ganzen Tag hindurch auf und ab hinter den Schnittern, spielt und bläst, und wenn er einen sieht, der faul bei seiner Arbeit und ohne Fleiss ist, so bleibt er hinter ihm stehen und fängt gerade vor ihm an, auf seinem Dudelsack zu wimmern, wie ein Ferkel zu kreischen pflegt, wenn es festsitzt oder in Not ist, und das verursacht sogleich ein Aufsehen und Gelächter bei der ganzen Gesellschaft, daher nimmt sich jeder gern vor diesem Schimpf in acht und arbeitet mit aller Kraft und Fleiss. Wenn jetzt die Sonne untergegangen ist, so ist gewöhnlich das Feld rein, und dann gehen sie alle zusammen heim ins Dorf in folgender Ordnung: Der Spielmann geht zuerst und spielt auf seinem Dudelsack, danach gehen die verheirateten Frauen 2 und 2 in Paaren, danach die Mägde, und das ganze Frauensvolk singt mit lauter Stimme in ihrer Sprache ihre gewöhnlichen Lieder, danach kommen die Männer und zuletzt die Burschen in gleicher Ordnung, bis sie in ihren Ess-Saal kommen, der aus dem Vorraum eines Dörrhauses besteht, wo Bretter auf Tisch und Bänke gelegt sind, und wo es so viele Fass zu trinken gibt, wie man proportionaliter weiss, dass es für die Nacht genug sein mag zu ihrer Labsal und Belustigung. Traktiert werden sie mit eini-

gen geschlachteten Böcken, von denen eine Suppe mit Graupen und Rüben gekocht ist. Wenn sie nun gegessen haben, so fangen sie an, zu spielen und zu tanzen, die Alten sitzen und trinken, ganz wenige rauchen Tabak, der ihnen nicht gestellt wird, die Jugend tanzt im Ring, solange wie das Getränk reicht, und wenn nichts mehr da ist, so gehet ein jeglicher zu sich nach Hause, und das nennen sie Talcus, und das stimmt in gewissem Masse überein mit dem in Schweden üblichen slotter-öhl [Mahd-Bier], und doch ist zwischen dem Fleiss und der Beköstigung von diesen und jenen ein ganz grosser Unterschied."

Broocman weist darauf hin, dass in Schweden im allgemeinen Dörrhäuser unbekannt sind und nur auf grossen Gütern in Uppland und Ostergötland vorkommen; sie waren nach livländischer Art eingerichtet. Broocman bespricht ein livländisches Dörrhaus und bildet es ab (vgl. Abb. 2).

„Hier dürfte man jetzt einwenden, dass ein solches Dörrhaus zwar commode zu sein scheint, insbesondere in regnerischen Jahren, aber doch in Gefahr steht, leicht in Brand zu geraten, wofür man hie und da mehrere betrübliche Beispiele gesehen und gehabt hat. Worauf zu antworten ist, dass sich leider auch bei den Bauern in Liffland dieses Unglück des öfteren ereignet, worüber man sich nicht wundern kann, weil diese elenden Leute Leibeigene und meistens so schrecklich arm sind, dass sie das ganze Jahr hindurch niemals ein Stück Kerze im Haus haben, sondern sich bei allen ihren Arbeiten mit ungefähr 2 Ellen langen Kienspänen behelfen müssen, die aus der Aussenseite von trockenem Kiefernholz dünn abgespalten und gesplissen werden. Mit diesen Kienspänen oder angezündeten Hölzern gehen sie zwischen dem Getreide im Haus umher, wie leicht kann da etwas Glut von diesen brennenden Hölzern abfallen und das ganze trockene Getreide in Brand setzen und mit Schnelligkeit ein solches Unglück verursachen. Von andern Höfen, wo Kerzen und Laternen benutzt werden, hört man selten von einem solchen Unglück, insbesondere wenn die Dörrhausmauer vorn gut und richtig gewölbt ist. Mein wohlgemeinter Rat und Vorschlag ist . . .

Jetzt scheint es mir auch nötig, kurz von dem Verfahren zu sprechen, wie das Worfeln auf folgende Weise geschieht: Sie

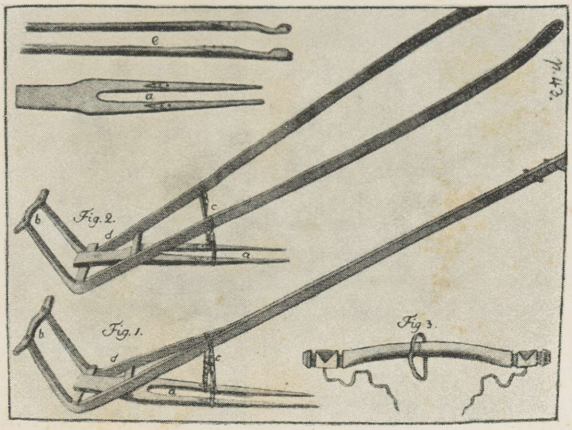


Abb. 1. Pflüge und Ochsenjoch. Fig. 1. Pflug für ein Paar Ochsen. Fig. 2. Pflug für ein Pferd. Fig. 3 Joch für zwei Ochsen. a: Pflughaupt. e: Löffel, von denen einer bei d an den Pflug angesetzt wird.

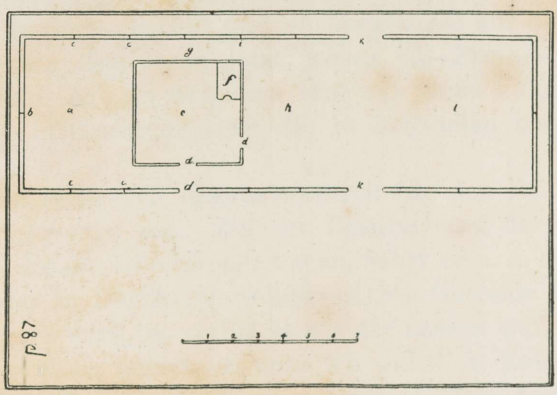


Abb. 2. Grundriss eines Dörrhauses. a „Kurzstroh"-Raum. b und c Wände. d Türen. e Dörr-Raum. f Ofen. g Spreuhaus. h Dreschraum. i Verbindungsbalken. k. Tore. L Lager-Raum für ungedroschenes Getreide.

haben grosse runde geflochtene grobe Siebe, die hängen sie im Tor auf, von wo der Wind kommt, und legen eine ganz dünne Lage Stroh darunter; dabei hat der Dörrhaus-Arbeiter einen etwas erhöhten Stuhl oder eine Bank, die nur an dem einen Ende zwei Füsse hat, aber mit dem anderen Ende platt auf der Erde liegt, so dass man geschwind auf- und absteigen kann, ausserdem hat er ein Gefäss oder Mass, das bei den Liflándern Kulmit heisst, das rund ist und dessen Rand nicht höher ist als unsre Scheffel und $^1/_8$ Tonne fasst; damit trägt er das noch mitten zwischen der Spreu liegende Getreide da hinauf, giesst es ins Sieb aus und rührt es mit der Hand hin und her, dann fällt das volle und grobe Korn unmittelbar hinunter, aber die Spreu wird vom Wind weggeweht bis auf die andere Seite des Dörrhausvorraums; der Arbeiter hat dabei einen Darrebesen zur Hand, womit er sofort jede Unreinlichkeit fortfegt, die er in dem gesiebten Korn sieht oder findet. Hat man Gelegenheit dazu, so hält man ihm einen Burschen oder eine Magd als Hilfe, die Getreide mit dem Kulmit von dem Haufen zu ihm hin trägt, dann steht er beständig auf seiner Bank und kann in wenigen Stunden viele Tonnen Getreide so sauber und gut reinigen, dass kein einzig Stäubchen darin bleibt. Wenn das Korn so gereinigt ist, wird es abgemessen, in Säcke gefüllt und in Gewahrsam auf den Getreideboden gebracht. Ich lasse jetzt jedem die Freiheit, selbst zu urteilen, welche Art zu dreschen und das Korn zu reinigen die beste ist, die liffländische oder die in Schweden bisher übliche Weise“ [1].

Broocman setzt sich nachdrücklichst für den Bau von Dörrhäusern in Schweden ein. Bei der Besprechung der verschiedenen Vorteile, die die Dörrhäuser haben, führt er u. a. aus:

„Wenn das in Dörrhäusern getrocknete Getreide in Holzhäusern eingelagert wird, so quillt es einigermassen auf, aber wenn es in Steingewölben lagert, so habe ich selbst in Reval erfahren, dass ich auf 20 Tonnen nach schwedischem Mass fast 4 Tonnen Übermass hatte. Es quillt auch beim Mahlen, wie ich selbst in Liffland erfahren und bemerkt habe. Die Bauern haben dort

[1] Über die schwedische Methode vgl. meine Arbeit im Nordiska museets årsbok 1933.

ihre eigenen besonderen Mühl- oder Mahlsäcke, in welche gewöhnlich 3 Tonnen gehen, und das zu dem Zweck, dass der Müller nicht netto bekommen und genau die Mahlgebühr nehmen kann. Diese Säcke füllen sie so voll, dass kein Korn mehr hinein geht, und obwohl der Müller nach Augenmass seinen vollen Gebühr-Kübel hiervon nimmt, habe ich es doch selber gesehen, dass sie in die selben Säcke das Mehl mit grossen Stampfern wieder einpacken müssen und es doch kaum wieder hineinbekommen können, ja sie müssen die Säcke zunähen statt sie mit Schnüren zuzubinden. Ja dieses Mehl quillt noch beim Backen selbst und geht beträchtlich auf.

Ein Dörrhaus kann man auch als Mälzhaus gebrauchen, wie man denn in Liffland kein anderes Mälzhaus finden wird, aber wie man darin mälzt, werde ich ausführlicher berichten, wenn ich auf das Mälzen zu sprechen komme.

Hier dürfte man fragen, wie sieht ein Dörrhaus aus und wie soll man zweckmässigerweise ein Dörrhaus bauen und einrichten? Auf diese beiden Fragen will ich ausführlich antworten. Was die erste Frage angeht, wie ein Dörrhaus aussieht, so habe ich dem geneigten Leser mit dem beigefügten Grundriss dienen wollen samt beigefügter kurzer Beschreibung: A ist das hämte- oder Kurzstroh-Haus, 4 Klafter lang und 6 Klafter breit; weil bei dem Dreschen von dem trockenen Dörrhausgetreide viel Stroh in Stücke entzwei geht, wird es von den Liffländern „Kurzstroh“ oder „hämte“ in Schweden genannt. B die Wand von 6 Klafter oder 18 Ellen, die auch oben gut befestigt wird, damit die Wand sich nicht verzieht oder schief wird. C ist die Wand 4 Klafter oder 12 Ellen lang; bei Warm-, Heiss- oder Dörr-Häusern kommt über die beiden letzten Pfosten auf beiden Seiten ein Verbindungs- oder Querbalken 6 Klafter oder 18 Ellen lang. D sind die Türen. E das Warm- oder Dörrhaus 4 Klafter oder 12 Ellen im Quadrat. F der Ofen. G das Spreuhaus. H der Dreschraum. I ein starker Verbindungsbalken von 18 Ellen über den beiden Pfosten nahe beim Dörr-Raum. K die beiden Tore oder Türen; über den 4 Pfosten bei beiden Toren müssen die beiden Wände mit starken Balken von 6 Klafter oder 18 Ellen verbunden werden. L der Rest des Vorraums ist 6 Klafter oder 18 Ellen im Quadrat,

und das ist der Raum, wohin das Getreide gebracht und gelagert und aufgestapelt wird, wohin auch die Bauern in Liffland all ihr Getreide hinbringen, wie vorher berichtet.

Die Sparren müssen 4¼ Klafter lang sein.

Als Antwort auf die zweite Frage und als Anleitung, wie ein solches Dörrhaus gebaut werden soll, diene folgende Mitteilung: Ein Dörrhaus soll immer im Viereck gebaut werden, wie ich schon vorher beim Dreschen berichtet habe, wo ich über ein einfaches Dörrhaus mit einfachen Heuböden und über ein Doppel-Dörrhaus mit doppelten Heuböden gesprochen habe. Will man nun ein einfaches Dörrhaus mit einfachen Heuböden bauen, so baut man 10 Baumstämme oder Lagen hoch unter den Heuböden, darauf werden proportionaliter 3 starke Balken eingelassen und eingelegt, darauf kommen die Heuböden zu liegen, auf denen das Korn getrocknet wird. Über diesen Balken oder Böden wird das Dörrhaus noch 7 oder 8 Lagen hoch gebaut, so dass die Wände alles in allem 17 bis 18 Lagen hoch werden, je nachdem wie das Holz gross, grob und reiflich dazu ist. Aber wenn man ein Doppel-Dörrhaus haben will, so muss man auf den untersten 10 Lagen, auf denen die unteren Balken oder Böden liegen, noch 6 Lagen aufsetzen, und darauf wieder drei starke Balken einsetzen, auf die die oberen Heuböden zu liegen kommen, und dann noch 4 Lagen darüber, so dass ein solches Dörrhaus mit doppelten Heuböden alles in allem 20 Stämme oder Lagen hoch wird. Die Zwischendecke wird aus festgetretenem Lehm gemacht, darauf etwas Sand, aber nicht zu dick, damit die Wände davon nicht zu sehr beschwert werden. Hierbei muss man auch sorgfältig darauf achten, dass man an einem hochgelegenen und trockenen Platz zu bauen sucht, an dem man tief in die Erde kommen kann, dies wegen des Ofens, denn je tiefer in die Erde hinein man den Ofen setzen kann, desto besser ist es, kann man ihn 3 Klafter tief setzen, so ist das das beste, mindestens aber muss er 1½ Klafter tief gesetzt werden; der Grund ist das folgende, was viele alte erfahrene liffländische Hausväter erfahren haben: wenn der Ofen zu ebener Erde gesetzt wird, so kann das Korn leicht versengt werden, so dass es dann nicht mehr zur Aussaat taugt, aber wenn der Ofen tief genug eingesetzt steht, so wird das Korn nicht ver-

sengt, trocknet eher und ist viel geeigneter zum Mälzen. Um der Gefahr zuvorzukommen, die in dem Versengen des Getreides besteht, will ich hier auch den Rat geben, dass man lieber das Getreide, das man für die Aussaat haben und gebrauchen will, in einer Scheune ausdreschen lassen soll.

Der Ofen selbst darf nicht von einer Winkelwand umgeben sein, sondern muss rings herum eine dicke Mauer haben. Der Ofen muss innen 3½ Ellen gross und die Funkenfang-Wölbung 3¼ Ellen hoch sein; sie muss so weit vor den Ofen vorragen, dass die Funken des Feuers nicht so leicht hinaussprühen können. Die Wölbung darf nicht aus Feldstein gemauert oder aufgeführt werden, der selten länger als ein Jahr hält, ja es kommt auch oft vor, dass Feldsteine sich schon im ersten Jahr senken und die Mauer Risse bekommt, so dass das Feuer hindurch schlägt, wodurch oft Feuersbrunst entsteht; daher muss die Wölbung aus gebrannten oder ungebrannten Ziegelsteinen aufgeführt werden, die dann 7 bis 8 Jahre stehn und halten können."

Broocman spricht dann davon, dass man in Schweden gegen den Bau von Dörrhäusern geltend gemacht habe, sie verbrauchten zu viel Holz. Er entgegnet darauf:

„Was das Holz angeht, so wird hier in Schweden nicht so viel Holz gebraucht wie in Liffland, wo es Güter und Höfe gibt, die einige 100 Tonnen Aussaat haben, ja ich kenne ein Gut, wo jährlich 1000 Tonnen ausgesät werden; da ist dann zum Dreschen selbstverständlich viel Holz nötig. Aber hier ist das nicht der Fall, weil es hier, Skåne-Land ausgenommen, meist nicht so besonders grosse Höfe oder Getreidemengen gibt. Dort wird sogar in den Ofen des Dörrhauses nicht gespaltenes Holz eingelegt, sondern, weil der Ofen innen 3½ Ellen gross ist, so werden dafür 3 Ellen lange dicke Klötze gehauen, die nicht so schnell verbrennen, sondern den ganzen Tag darin liegen und brennen können, ja selbst die Nacht hindurch, so dass man zum Ausdreschen eines Dörrhauses höchstens 3 Fuder solcher langer und dicker Holzblöcke braucht, was wenig ist im Vergleich zu den Unkosten, die das gewöhnliche Dreschen auf unseren hier üblichen Scheunen macht. Ja, wo ich geboren bin, da gibt es eine ganze Provinz, wo es weder Holz noch Wald gibt, indessen feuern und heizen

sie ihre Dörrhäuser nur mit Erlen-Reisig, und sie können sich doch gut damit helfen."

Broocman macht eine Menge verschiedener Angaben über die Arbeit auf dem Felde und die Behandlung der einzelnen Feldfrüchte und nennt die Zeiten für die Aussaat und für andere Arbeiten. In bezug auf den Hafer spricht er von vier Haferarten, vom wilden Hafer, vom Schwarzhafer, vom Weisshafer und vom türkischen Hafer. Den letzten habe er in Schweden nicht gesehen:

„Aber in der Zeit meines Pastorats in Liffland, schenkte mir ein guter Freund eine Kanne [etwa 3 l] davon zur Aussaat, von dieser Kanne Saat bekam ich fast ½ Tonne zurück. Dieser Hafer hatte ziemlich harte Schalen, aber ergab besseres und reichlicheres Mehl und auch Griess als unser schwarzer Hafer. Ich säte im folgenden Jahr 1704 etwas mehr davon, aber musste mich in diesem Jahr nach Reval retirieren und meine ganze Aussaat plündern lassen, weil die nächst gelegene Stadt, Dorpat, vom Feind belagert wurde. In Liffland sät man Hafer am liebsten bei Nordwind, in dem Glauben, dass ihn dann die Bären nicht auffressen, die sonst dort im Lande grossen Schaden verursachen."

Broocman spricht weiter über den Anbau von Erbsen, Linsen und Hirse (die auf dieselbe Art gesät werde wie der Leinsamen) in Livland und gibt dann eine ausführlichere Darstellung von der Behandlung des Flachses.

„Ich erachte es hier als nötig, den ganzen Process darzustellen, wie der Flachs in Livland behandelt, gepflegt und gewartet wird. Wenn jemand guten Flachs hat, darf er ihn nicht zu lange auf dem Feld stehen lassen, sondern soll ihn, wenn schönes trokkenes Wetter ist, raufen lassen und die Samenkapseln abreissen oder riffeln lassen, dann soll man sich einige Fichten oder Kiefern einen guten Klafter lang abhauen, und zwar Bäume, die dicht belaubt sind und starke Zweige haben, diese Bäume werden unten zugespitzt und dicht nebeneinander in die Erde eingestossen, dann legt man ein paar Stangen auf die untersten Zweige ungefähr eine Elle von der Erde entfernt, und darauf die Samenkapsel zwischen die Zweige: wenn das geschehen ist, nimmt man das zweite Holzstück und lehnt es an die Samenkapsel auf beiden Sei-

ten, jedoch so, dass die Stützen darunter gerade passende Länge haben und allmählich immer höher und höher steigen, damit der Samen je höher desto besser liegt und sich nicht aufeinander senken kann, und so lüftet und trocknet er am besten, und die Samenkapsel wird ganz gelb. Dann legt man statt eines Daches etwas Gras darauf, dann wird der Samen und die Samenkapsel verwahrt. Den Flachs selber bringt man ans Wasser, damit er dort geröstet und gewaschen wird, indem man Holzwerk darauf legt, so dass das Wasser eine Viertelelle darüber zu stehen kommt, sonst wird der Flachs obendrauf rot und verdirbt. Der Flachs muss bei Ost- oder Westwind geröstet werden, Nordwind taugt nicht, sondern macht ihn hart und steif. Süd oder Südost taugt auch nicht, denn dann wird der Flachs im Wasser stets grün. Aber ist man schliesslich doch gezwungen, bei solchem Wetter seinen Flachs zu rösten, so muss man dann warten, bis Ost- oder Westwind weht, dann lässt man ein paar Burschen auf den Flachs steigen, während er im Wasser liegt, und ihn gut treten und trampeln, dann wird er weich und gut. Will man wissen, wann er richtig geröstet und wann die rechte Zeit ist, ihn herauszuholen, so zieht man 30 bis 40 Halme heraus und wickelt sie um den Finger; brechen sie alle gleich ab, so dass die Splitter vorspringen, so lässt man den Flachs sofort herausnehmen und setzt ihn an eine Stelle, wo der Wind gut hindurchspielen kann. Er darf jedoch nicht zu dick aufeinander gelegt werden, dass er verrottet, sondern so, dass Sonne und Luft ihn bleichen können. Wenn er dann ungefähr 3 Wochen gestanden hat, so nimmt man 2 bis 3 Hände voll und legt den Inhalt in ein warmes Dörrhaus; ist der Flachs gedörrt, so bricht man ihn; fallen jetzt die Holzteilchen gut heraus, so lässt man bei trockenem und schönem Wetter den Flachs in Haufen legen, bei schlechtem Wetter dagegen auf Stangen aufhängen, sonst verdirbt er, wenn er auf der Erde liegt. Vor allen Dingen muss man, wenn man den Flachs gebrauchen will, darauf achten, dass er nicht nass in das Dörrhaus eingelagert wird, sonst verfault er. Der Leinsamen wird bei schönem Wetter in den Vorraum des Dörrhauses eingeführt, dann lässt man ihn ungetrocknet von Pferdehufen zertreten, dann bekommt er ein besseres Aussehen und füllt besser den Scheffel,

aber was man selber im nächsten Jahr zur Aussaat zu benutzen gedenkt, das trocknet man am besten im Dörrhaus, denn der ungetrocknete Leinsamen kann verderben und leicht Schaden nehmen."

An anderer Stelle spricht Broocman über die Zubereitung des Mistes:

„In Liffland ist es Sitte, den Dünger auf folgende Weise zu sammeln: Zum Viehhof wählt man einen Platz, der weder gebirgig noch sumpfig ist; die Ställe werden um diesen Platz im Viereck herum gebaut, ein jeder ungefähr 5 Ellen hoch. Sobald jährlich um die Pfingstzeit die Tiere aus den Vieh- und Pferdeställen herausgeführt sind, werden die Böden überall mit altem Stroh bestreut, welches das Vieh allmählich zertritt und durchnässt, weil die Tiere dort nicht, wie hier in Schweden, Tag und Nacht draussen bleiben, sondern vielmehr jeden Abend heimgetrieben werden aus Angst vor Bären, Wölfen und Untieren. Wenn die erste Lage Streu zertreten und durchnässt ist, so wird nach und nach neue eingelegt, den Sommer hindurch. Wenn der Winter kommt, werden die Tiere in diesen Ställen angebunden, jedoch wird nicht für jedes Tier ein besonderer Stand gemacht, und dann wird den Winter hindurch neues Stroh gestreut, sobald die vorige Streu durchnässt ist, so dass der Mist in diesen Ställen über Winter ungefähr 4 Ellen hoch steigt. Der Mist bleibt darin liegen bis zum Juni, dann wird er auf das Brachland gefahren, und man kann in Liffland auf diese Weise von einem Stück Vieh so viel Dünger erzeugen wie hier von fünf. Man könnte denken, dass der Mist, der mit viel Stroh vermischt wird, nicht so kräftig sein sollte, wie der Dünger hier, aber ich lasse jeden Vernünftigen selber urteilen, ob nicht der Urin und Salpeter, die nach schwedischer Manier fortfliessen, grösseren Nutzen und Gewinn geben."

Zum Schluss bringen wir noch zwei Stellen, die einen Einblick in den Volksglauben gewähren und zur Beurteilung der ganzen Zeit nicht uninteressant sein dürften.

„In Lifland fängt man am 15. August mit Fleiss und Ernst an, Elche zu jagen und zu fangen, weil sie in dieser Zeit brünstig sind. Man glaubt, dass die Klaue vom linken Hinterfuss eines Elches, der zwischen dem 15. August und 8. September erlegt

wird, wenn sie sogleich abgehauen wird, während das Tier noch lebt, recht heilsam für alle sein soll, die die Fallsucht haben oder von Krämpfen geplagt werden; manche Leute ziehen die rechte Klaue vor, aber die muss von einem Elenstier stammen. Die Hörner haben ebenfalls ihren Nutzen in der Medizin und ärztlichen Kunst; aus den Sehnen werden Ringe und Gürtel gemacht; wenn man sie um das blosse Glied legt, das vom Krampf befallen ist, so wird dem Patienten Linderung zuteil, auch wird er durch dieses geringe Mittel seiner Plagen und Schmerzen gänzlich ledig und quitt."

„Manche Leute glauben steif daran, dass die ausgemergelte und allzeit schwangere und gebärende Natur gewissermassen ältere und somit abnehme und schwächer werde, so dass man einen solchen Überfluss und Reichtum wie in früheren Tagen jetzt nicht mehr von Ackerbau und Landwirtschaft zu erhoffen und erwarten haben könne. Aber dass es eine unbillige Sache ist, die Eigenschaft der Erde so zu schmähen, als sei sie gleichsam durch Krankheit oder hohes Alter unfruchtbar geworden, wo sie doch der grosse Gott und Schöpfer mit unaufhörlicher Fruchtbarkeit begnadet und begabt hat, — das hat der gelehrte Pole Johannes Jonstonus in einem kleinen, aber gelehrten Tractat, De Naturae Constantia, in folgenden Sätzen nachgewiesen: . . .

Da es nun nicht die Natur verursacht oder verschuldet, dass der Acker nicht so reichlich und so im Überfluss Frucht gibt, so muss das freilich andere Ursachen haben. Denn von einer allgemeinen Missernte will man hier nicht sprechen, weil sie ihren Ursprung hat beim gerechten Gott, entweder als väterliche Züchtigung und väterlicher Schlag, oder als wohlverdiente Strafe für die Undankbarkeit und Sündenschuld der Menschenkinder, wogegen alle menschliche Weisheit, Kunst und Arbeit vergebens ist und nichts ausrichten kann. Aber abgesehen von einem solchen Fall kommt und stammt eine Missernte meistens aus dem eigenen Verschulden des Menschen, teils weil er selber den Ackerbau nicht recht versteht, teils weil er aus Geiz oder Unverstand solche Bedienstete angestellt hat, die ihn auch nicht richtig verstehen. Ich kann es auch nicht abstreiten, dass zuzeiten eine Missernte, durch Gottes Erlaubnis, auch durch teuflische Zauberei verur-

sacht werden kann, worüber Wirgilius schreibt: atque satas alio vidi traducere messes. Man weiss vollkommen gut, dass es nur zu viel Leute gibt, die alle Zauberei für ein blosses Affenspiel halten wollen und sie die törichte Einbildung eines schwachen Verstandes nennen und als solche belächeln, wie das insbesondere ein selber verhexter Becker in seinem weitläufigen Buch, Die Bezauberte Welt genannt, mit vielen schönen Scheingründen zu beweisen sucht, aber das ist längst von vielen gelehrten und christlichen Lehrern zurückgewiesen und zu Schanden worden. Denn das ist, Gott sei's geklagt, mehr als gewiss und wahr, dass der Teufel durch seine Werkzeuge den Menschen und sein Gesinde am Leben, an Acker und Vieh sowohl schädigen kann als auch oft geschädigt hat. Zur Bestätigung dieser Wahrheit dürfte es mir erlaubt sein, hier eine wahrhaftige Erzählung von einer Begebenheit zu bringen, die ich selber erlebt habe. Anno 1695 trug sich in meinem Vaterland in der Stadt Dorpt, wo ich vormals studierte, folgender Casus zu. An der Academie dort gab es einen Buchdrucker, mit Namen Brendeken, der selbige hatte einen Sohn, ungefähr 15 bis 16 Jahre alt, der ziemlich wüst war. Der fuhr einmal einen Sonntag nach dem Abendgesang, weil es schönes Sommerwetter war, mit seiner Schwester zu einem Bauer hinaus, der eine Viertelmeile draussen vor der Stadt wohnte, und traf dort ein altes Weib, das damit beschäftigt war, das Vieh zu hüten. Da er nun eine kleine Handspritze bei sich hatte, fing er an und spritzte damit Wasser auf das Vieh. Die Alte bat ihn, das bleiben zu lassen, aber statt dass er davon Abstand nahm und es liess, nahm er seine kleine Wasserspritze voll mit Wasser und spritzte die Alte mitten ins Gesicht und in die Augen, wobei er ihr mit laut lachender Stimme zurief: Du alte Hexe, was willst Du mir tun? Da antwortete sie: Na, du sollst in Deiner Lebenszeit niemand mehr vollspritzen; worauf sie grinste und lachte. Aber was geschah? Gegen Abend fährt er mit seiner Schwester wieder heim zur Stadt, aber unterwegs kriegt er ein grausiges Weh und Schmerzen in seinem Kopf, und er hat nicht anders geglaubt als dass ihm Pflöcke im Hals, in der Nase und in den Ohren sässen. Von diesem Schmerz wurde er volle 8 Tage bei Tag und bei Nacht geplagt und verfolgt, ging aber damit wie gewöhnlich herum und klagte seine Not einem

jeden, dem er begegnete. Weil ihm nun sein eigenes Gewissen sagte, dass das die Alte, die er vollgespritzt hatte, getan haben müsse, so schickten ihn seine Eltern zusammen mit einem Studenten, Joseph Paqualin benamst, zu dem selben Bauer hinaus, wo sie wieder die erwähnte Alte draussen auf dem Hof antrafen. Sobald der Junge sie zu sehen bekam, sagte er: Du alte Hexe, Du hast mich verzaubert, jetzt soll dich der und jener holen. Wie er nun aus dem Wagen aussteigen wollte, fiel er auf die Erde nieder und starb sogleich zur selbigen Stunde, und das Blut floss ihm in Strömen aus Mund, Nase und Ohren. Die Alte lief gleich über die Felder weg und versuchte zu entfliehen und zu entkommen, aber der Student war so beherzt, dass er gleich hinterher lief, sie festnahm, mit in die Stadt führte und sie sogleich in Arrest und Gefängnis setzen liess, aber den Knaben brachte er tot heim in das Haus seiner betrübten Eltern. Als er nun begraben werden sollte, wünschten die Eltern, dass die Alte dorthin geführt und gebracht würde, was auch in Gegenwart von einigen Magistratspersonen geschah, auch fanden sich viele Zuschauer ein, unter denen auch ich zugegen war. Als sie dorthin kam und angewiesen wurde, in die Stube zu der Leiche zu gehen, weigerte sie sich, und als man sie mit Gewalt hineinzerren wollte, warf sie sich auf die Erde nieder und bat, man möge sie in eine andere Kammer führen, dann wolle sie gern alles zusammen gestehen, aber das war jetzt zu spät, sie konnte ihm nicht mehr helfen. Daraufhin traten die Magistratspersonen mit ihr in eine Kammer, wo sie sogleich gestand, dass sie den Jüngling verhext habe, indem sie einige Zweige und Pflöcke aus Erlenholz abgeschnitten und sie unter allerlei Zaubersprüchen in die Erde eingeschlagen habe, wovon solches Weh und solcher Schmerz in seinem Schädel verursacht wurde, als ob ihm diese Erlenpflöcke ins Haupt eingeschlagen worden wären. Sie fügte auch noch hinzu, dass wenn er ihr bei seiner Rückkehr ein gutes Wort gegeben hätte, so hätte sie diese Pflöcke wieder aus der Erde herausgezogen, und dann wäre der Jüngling wieder ganz restituieret worden, aber jetzt war das zu spät. Ausserdem gestand sie jetzt auch gutwillig und von selber, dass sie auf dem Herrenhof, zu dem sie gehörte, drei Jahre hintereinander das Getreide verzaubert und eine grosse Missernte verursacht habe, was sich wahrhaftig auch so ver-

hielt. Als sie gefragt wurde, wo sie solche teuflischen Künste gelernt habe, erzählte sie, dass, als sie einmal im Walde das Vieh hütete, ein alter Mann zu ihr gekommen sei und sie solche Künste gelehrt habe. Wer dieser Lehrmeister war und wie geneigt diese Alte zu allem Bösen war, lässt sich leicht raten. Ich selber habe gesehen, wie diese Zauberhexe lebenden Leibes verbrannt wurde. Wer sollte jetzt nicht glauben, dass der Teufel, sowohl unmittelbar als auch mittelbar durch seine Werkzeuge, wenn es so der grosse Gott gemäss seinem heiligen Ratschluss zulässt, auf vielerlei Art einem Hausvater schaden könne? Das Beispiel Hiobs bestätigt das!"

Eesti rahvakultuuri vana allikas.

Laiusel sündinud, sealsamas ja Lohusuus pastorina tegevuses olnud pärastine Norrköpingi õpetaja Reiner Reineri Broocman on 1736 avaldanud teose „En fulständig Swensk Hus-Hålds-Bok", mis on tolle aja eesti rahvakultuuri tähtsamaid allikaid. Nimetatud teoses on mitmesuguseid andmeid põllundusest, sellelt alalt eriti siinsest adratüübist, äkkest, seemne idanevuse katsumisest, kütisepõletamisest, talgutest, rehtedest, rehepeksust, linakasvatusest ja sõnniku tootmisest. Autor leiab, et Vana-Liivimaa põllundus oli mitmes suhtes ees Rootsi omast. — Peale põllunduse kohta käivate andmete on Broocmanni teoses teateid rahvausust. Eriti tähelepandavad on mitmed põdraga seotud uskumused ja nõiaprotsess Tartus 1695. aastal.

Mindaugas und die Žemaiten.

Das politische Verhältnis des ersten Litauerkönigs zu seinen Westgebieten (Žemaitien).

Von Z. Ivinskis.

Über die Zeit des ersten und letzten litauischen Königs Mindaugas ist viel geschrieben worden — in polnischer wie auch in deutscher und litauischer Sprache. Schon vor dem Weltkriege wurde eine Arbeit von K. Skirmuntt ins Litauische übersetzt, worin er die Frage nach der Hauptstadt dieses Königs behandelt. Prof. J. Totoraitis hat 1932 seine Dissertation von 1905 in litauischer Sprache bearbeitet, und 1934 hat Dr. J. Stakauskas über das Litauen und Westeuropa des 13. Jahrhunderts ein umfangreiches Werk geschrieben [1]. Mindaugas steht im Mittelpunkt seiner Arbeit. Die Zeit des Mindaugas, diese erste Konsolidierungsperiode des litauischen Staates, die wegen der geringen Zahl überlieferter Dokumente und chronistischer Unterlagen an schwierigen Problemen und Kontroversen so reich ist, erweckt immer noch lebhaftes Interesse. Vor kurzem erst haben sich St. Zajączkowski, H. Lowmiański und H. Paszkiewicz [2] nach verschiedenen Richtungen ausführlich mit den

[1] K. Skirmuntt Mindog król Litwy 1907 (lit. Übers. in d. Zeitschr. „Draugija“ 1907); K. Žebrys Mindaugo sostinė. „Draugija“ 1909; P. Butėnas Mindaugo sostinės pėdsakų ieškojimas. „Gimtasai Kraštas“ 1935, Nr. 3—4; J. Totoraitis Die Litauer unter d. Könige Mindowe (Diss. 1905, lit. „Mindaugas Lietuvos Karalius“ 1932); J. Stakauskas Lietuva ir Vakarų Europa XIII a. 1934.

[2] St. Zajączkowski Studya nad dziejami Żmudzi wieku XIII (1925); H. Lowmiański Studja nad początkami społeczeństwa i państwa litewskiego II (1932); H. Paszkiewicz Jagiellonowe a Moskwa I (1933).

Fragen der Mindaugas-Zeit befasst. K. Maleczyński schrieb eine Studie über die Echtheit der Dokumente des Mindaugas (Ateneum Wileńskie XI 1936). In litauischer Sprache wird noch die umfassende Arbeit von Phil. Klymenko erscheinen. Mit einem Wort, das Interesse für die Zeit des Mindaugas ist seit dem Erscheinen der ersten auf gutem wissenschaftlichem Grunde ruhenden Arbeit über ihn (Latkowski Mendog król litewski 1892) nicht geschwunden. Dennoch sind Fragen verblieben, die sich auf eine neue Art beleuchten lassen oder neue Ausblicke gewähren. Hier will ich nur die eine herausgreifen: die Beziehungen des Mindaugas zu den Žemaiten.

Die Frage, in welchen Beziehungen die einzelnen territorialen Einheiten des litauischen Reiches zueinander gestanden haben, und welches Verhältnis die geschichtlichen Landschaften zu der Regierung des Grossfürsten, zu seinem Hofe hatten, ist noch wenig geklärt. Wir besitzen keine Geschichte der einzelnen Länder, die es, ethnographisch betrachtet, in Litauen gegeben hat; mit ihrer Hilfe würden wir den geschichtlichen Werdegang des Gesamtreiches ohne Zweifel besser verstehen. Was das Žemaitenland angeht, so hat O. Halecki dessen Verhältnis zum Gesamtfürstentum und zum Throne für das 15. Jahrhundert in einer besonderen Studie behandelt: er versucht darin zu zeigen, dass Žemaitien ein untrennbarer Teil Litauens gewesen sei [1]. In gerade umgekehrtem Sinne hat M. Liubavski die Žemaitenfrage aufgefasst: er behauptet, dass Žemaitien von alters her eine selbständige politische Einheit gewesen sei. Neue Argumente für diese Auffassung brachte J. Jakštas in seiner Arbeit über Gediminas bei, worin er die Frage der Selbständigkeit Žemaitiens speziell für das 14. Jahrhundert erörtert [2]. Für das 13. Jahrhundert hat St. Zajączkowski die Žemaitenfrage durchgeprüft; die rechtlichen Beziehungen dieses Landes zu Mindaugas hat in summarischer Weise auch J. Stakauskas angeschnitten. Für die Zeit des Mindaugas ist die Žemaitenfrage ziemlich wichtig. Ich halte die Gedankengänge, die ich hier vorbringen möchte,

[1] Litwa, Ruś i Żmudź jako części składowe w. ks. litewskiego. Rozpr. Akad. Umiej. wydz. fil.-hist. XXXIV (1916) 214—254.

[2] Vokiečių Ordinas ir Lietuva Vytenio ir Gedimino metu. „Senovė" I (1935) 134—142.

noch nicht für endgültig abgeschlossen. Es gibt aber im politischen Leben jener Zeit verschiedene Umstände, die sie stützen, und die an der hergebrachten Auffassung starken Zweifel erwecken. Im einzelnen soll hier nur auf die Zeitspanne zwischen 1256 und 1260 eingegangen werden.

Es ist sehr schwer, genau festzustellen, wieweit die souveräne Regierungsmacht des Herrschers in Žemaitien reichte, nachdem Mindaugas Litauen geeint hatte. Sein Regierungszentrum und der Kern seines Staates lagen im östlichen Teile Litauens, auf dem Boden Aukštaitiens. Er selbst muss am Nerisflusse in Kernavė residiert und von dort seine Herrschaft nach Osten auf die Gebiete von Schwarzrussland und von Minsk und nach Westen auf Žemaitien (über den Nevėžis) ausgedehnt haben [1]. Einzelne Tatsachen deuten darauf hin, dass Mindaugas die Žemaiten unter seine Herrschaft hatte zwingen müssen, so z. B. die Verschickung des Vykintas nebst seinen beiden Verwandten, Edivydas und Tautvila, den Neffen des Herrschers, nach Russland. Diese kann nicht auf friedlichem Wege vor sich gegangen sein. Ebenso zog Mindaugas 1244, als er den Heereszug gegen Embute (Amboten) in Kurland ausführte, wahrscheinlich durch ein Žemaitien, das sich ihm unterworfen hatte. Aber als dann 1248 Vykintas die Koalition gegen Mindaugas zustande brachte, gewann er dafür, nach Ipatiew, „halb Žemaitien". Sicherlich stand diese Hälfte — nämlich der westliche Teil Žemaitiens — in den Jahren 1249—1251 gegen Mindaugas [2]. Der Fürst Vykintas befand sich in Opposition zum Könige und war im Bündnis mit Tautvila, der die Unterstützung des livländischen Ordensmeisters verloren hatte, und der ein Sohn des Daugsprungas, eines Bruders des Mindaugas, war. Aber bei Tverai gelang es dem Mindaugas, den Vykintas vernichtend zu schlagen, und dieser fiel im Kampf. Das sind nur wenige Angaben der Chronik Ipatiews [3], aus denen hervorzugehen scheint, dass der östliche Teil Žemaitiens, das Gebiet des Erdvilas, bis 1253 in enger Verbindung mit Mindaugas gestanden hat, während der westliche Teil zu dieser Zeit unter Waffendruck gehalten werden musste.

---

[1] H. Paszkiewicz a. a. O. 86. Vgl. SrPr I 95 Anm. 5.
[2] Vgl. St. Zajączkowski a. a. O. 64.
[3] PSRL II (1908) 815—816.

Als Mindaugas mit dem livländischen Orden Frieden schloss und mit seiner Hilfe Christ und König geworden war, hatte er sicher nur den östlichen Teil des Žemaitenlandes in fester Botmässigkeit. Mit welchem Recht konnte er aber den Deutschen Landgebiete innerhalb jenes Teils von Žemaitien schenken, den er selbst nicht richtig beherrschte? Wir haben verschiedene Fälle, in denen litauische Fürsten anderthalb Jahrhunderte später den Kreuzrittern Gebiete schenkten, über die sie tatsächlich gar kein Verfügungsrecht besassen. So verfuhr beispielsweise Vytautas in den Jahren 1384 und 1390, Švitrigaila 1402 und 1432 [1]. Die Deutschen bekamen immer wieder neue Dokumente, in denen Žemaitien, das wichtigste Ziel ihrer Aussenpolitik, dem Orden verschrieben wurde. Den Kreuzrittern war jedes neue Papierchen wichtig, wenn nur Žemaitien darin erwähnt wurde. In einer ähnlichen Lage hat sich, was Žemaitien anging, möglicherweise schon Mindaugas 1253 befunden. Er gab dem Orden die Länder, die dieser am heissesten begehrte, nämlich einzelne Gebiete jenseits des Memelflusses und solche von Žemaitien [2]. Diese Glücksgeschenke waren zu gelegener Zeit, als der Orden sich das Gebiet von Ceklis im jetzigen nordwestlichen Žemaitien aneignete, die Memelburg errichtete und die ersten Anstrengungen zur Besetzung des Landes machte, für ihn die juristische Rechtfertigung. Aber schon H. Łowmiański bemerkte zutreffend: diese Geschenke waren fiktiver Art [3]. Sie waren kluge Schachzüge des Königs. Dem Orden konnte von diesem Lande nur so viel gehören, wie er durch eigene Anstrengung, mit eigener Kraft den Žemaiten abzunehmen vermochte. Diese Lage der Dinge hat offensichtlich den Gegensatz zwischen den Kreuzrittern und den Žemaiten bestimmt.

Fast ein ganzes Jahrzehnt (1251—1261) wurde der Friede zwischen Mindaugas und dem Orden offiziell gewahrt. Dies gab Mindaugas die Möglichkeit, seine Macht nach Osten hin stark

---

[1] Z. Ivinskis Kovos bruožai dėl Žemaičių ir jų sienų. Sonderabdr. aus „Athenaeum" VI (1935) 4, 5, 39. Cod. ep. Vitoldi 82. LUB VIII 382.

[2] PUB I 2 35, Nr. 39.

[3] a. a. O. II 342.

auszudehnen [1]. Gewöhnlich wird angenommen, dass die dem Orden überlassenen Žemaiten nunmehr die grössten Feinde des Mindaugas wurden und in dem weiteren Kampfe mit dem Orden allein blieben. Möglicherweise war es aber ganz anders.

Ohne uns mit den vielen Kriegszügen, die Mindaugas während dieser zehn Jahre im Süden und im Osten geführt hat, und mit der Ausdehnung seiner Herrschaft über die nahe gelegenen russischen Gebiete weiter zu befassen, müssen wir doch bemerken, dass wir in den Quellen für diese Periode nicht auf die kleinste Spur eines kriegerischen Zusammenstosses zwischen Mindaugas und den Žemaiten treffen, der uns an häuslichen Hader und innere Kämpfe erinnern könnte. Es ist doch bezeichnend, dass die Žemaiten nach der Überlassung grosser žemaitischer Gebiete an den Orden, soweit es sich nach den bekannten Quellen urteilen lässt, nicht etwa nun ihrerseits über die Gebiete des Mindaugas herfielen. Sie führten vielmehr Krieg mit denen, die ihr Land besetzen wollten. Das heisst: Mindaugas hatte zwar den Kreuzrittern žemaitische Landstriche gegeben, aber diese Schenkung besagte nur, dass sie sich das Land mit eigenen Kräften zu erwerben, zu erobern hatten. Ob etwa in diesen seltsamen Beziehungen zwischen Mindaugas und den Žemaiten schon eine gewisse politische Verbindung oder ein Einverständnis, etwa mit bestimmten Fürsten, bestanden hat, ist schwer zu sagen. Allerdings meint J. Stakauskas, dass man diese ersten Schenkungen, die sich auf den Südwesten Žemaitiens bezogen, in dem von Erdvilas beherrschten Gebiete suchen müsste.

Im Jahre 1256 begannen heisse Kämpfe der Žemaiten mit dem Orden. Unter der Führung des Aliminas machten die Žemaiten einen Vorstoss nach Kurland. Der Verfasser der Reimchronik, ein braver Christ des Mittelalters, erklärt, dass dieser Aliminas von Wut über den Neophyten Mindaugas entbrannt gewesen wäre [2]. Da muss man sich nur wundern, dass er nicht gegen Mindaugas selbst zu Felde zog, sondern sich für einen Kriegsmarsch nach Kurland entschied. Schon Mindaugas war 1242, damals als Fürst

---

[1] H. Paszkiewicz a. a. O. 95. Vgl. H. Paszkiewicz Regesta Lithuaniae I (1930) Nr. Nr. 240—421.

[2] Reim V. 4089—4091.

des geeinigten Litauens, mit einem grossen Heere vor Embute in Kurland erschienen [1]. Nach zweimaligem Misslingen sah er ein, dass er gegen die Deutschen in Kurland nichts ausrichten könnte; darum brach er den Krieg gegen sie ab. Diese Aktion des Mindaugas, für die er ein mächtiges Heer aufgeboten hatte [2], brachte ihm immerhin die Ausdehnung seiner Herrschaft über den längs der kurländischen Grenze gelegenen Teil žemaitiens. Ein interessanter Kriegszug, den man aufmerksam studieren muss! Der mühevolle Angriff auf Embute, zu dessen Bezwingung sich Mindaugas gewisser Kriegsmaschinen bediente [3], kann nicht von örtlich begrenzter Bedeutung gewesen sein, denn was konnte schon für Mindaugas die Vernichtung einer vom Zentrum seines Staates so weit entfernten kleinen Feste bedeuten! Wir möchten diesem Schritt eine grössere Wichtigkeit beimessen und ihn mit dem Zuge des Aliminas, zwölf Jahre später, in Verbindung bringen. Aliminas setzte sich das zum politischen Ziele, was Mindaugas nicht hatte erreichen können — nämlich Kurland. Der Chronist hat die Worte des Aliminas über die Notwendigkeit des Kriegszuges so zusammengefasst: Wenn wir die Kuren bezwingen und sie uns unterwerfen, dann muss Mindaugas, mag er auf uns noch so erbost sein, mit uns zusammen gehen [4]. Die Žemaiten wollten sich also Kurlands bemächtigen, um Eindruck auf Mindaugas zu machen und dann ein Einvernehmen mit ihm zu suchen. Systematisch, in einer ganzen Reihe solcher Züge greifen die Žemaiten die Deutschen in Kurland an und setzen damit die Politik des Mindaugas fort.

Noch heftiger entbrennt der Kampf zwischen den Kreuzrittern und den Žemaiten mit dem Amtsantritt des neuen kriegerischen livländischen Ordensmeisters Burchard von Hornhausen. 1257 verschrieb Mindaugas dem Orden ganz Žemaitien *(totam terram Sameyten)* mit Ausnahme der Länder, die er dem Bischof geschenkt hatte [5]. Die Schenkungsurkunde ist verlorengegangen, doch haben sich Forscher gefunden (Seraphim, Prochaska, Kly-

---

[1] Reim V. 2332—88, 2450—92, 2573—2704 (2593—2655).
[2] Reim V. 2517.
[3] Reim V. 2505.
[4] Reim V. 4115—19.
[5] PUB I 2 39, Nr. 40.

menko, Zajączkowski, Paszkiewicz, Lowmiański), die aus guten Gründen geneigt sind, diese Schenkung für echt zu halten. Ohne dieser Frage auf den Grund zu gehen, will ich nur bemerken, dass die Schenkungen des Mindaugas eigenartige Fiktionen waren. Konnte denn der König die Verträge, die er mit den Kreuzrittern schloss, ganz ernst und wörtlich nehmen? Die Ordenskanzlei, in der wohlgeregelte und hochentwickelte Kanzleiarbeit geleistet wurde, verstand sich natürlich auf die Politik der Pergamente. Ihr war jedes Dokument, jede auf dem Papier vollzogene Verschreibung wichtig. Ihr machte es nichts aus, Schenkungen anzunehmen, über die die Schenkenden kein Verfügungsrecht besassen (beispielsweise verschrieb Mindaugas Gebiete der Skalwen und der Sudauer). Die Ordenskanzlei war jenem Buchstabenformalismus ergeben, der für das Mittelalter bezeichnend ist. Mindaugas brachte Litauen nach Art der Merowinger zusammen und zeigte damit, dass er Machtpolitiker war. Auch sein politisches Christentum bedeutete für ihn gerade so viel, wie ihm für seine politischen Zwecke, zur Stärkung und Ausbreitung seiner Herrschaft, zur Spaltung und Mattsetzung seiner Feinde dienlich war. (Auch dem ersten Bischof Litauens gab dieser König, der von vielen als Vorbild christlichen Eifers hingestellt worden ist, nirgendwo sonst Land als nur in Žemaitien.) Für Mindaugas, der weder Tradition noch Verständnis für Kanzleiwesen hatte, war ein Dokument ein toter Buchstabe. Er kannte weder den mittelalterlichen Geist des *„documentum"*, noch den Inhalt, den der Orden einem solchen Schriftstück beilegte. Offenbar stiessen bei diesen Schenkungsakten des Mindaugas zwei Weltanschauungen, zwei fremde Welten zusammen. In diesem Kampfe zeigte sich der Orden im Laufe der Zeit machtlos und wurde das Opfer seiner eigenen Pergamentpolitik. Besonders deutlich wurde das in der Zeit des Vytautas.

Ein Politiker von der Art des Mindaugas schloss zwar zeitweilig Verträge mit seinen früheren Feinden ab, aber er dachte nicht daran, sie zu halten, wenn es ihm ungeeignet erschien. Im allgemeinen pflegten die Herrscher der heidnischen und neugetauften Litauer ihre Verträge mit den Deutschen und den Christen so lange zu halten, wie sie sich davon politischen Nutzen versprachen. Dem Orden in der Theorie und auf Zeit das Land

zu überlassen, um dessen Inbesitznahme mit Waffengewalt er sich mühte, und hierdurch die zu befürchtenden deutschen Angriffe auch auf weitere Gebiete des Grossfürstentums aufzuhalten — das konnte jedem Herrscher von politischem Begriffsvermögen nützlich erscheinen. Der Herrscher konnte zu einer ihm gelegenen Zeit den Vertrag zurückziehen. Keinen Frieden mit dem Orden zu machen, d. h. ihm Žemaitien nicht zu verschreiben, hätte den Kampf auf allen Fronten bedeutet. Und was konnte schliesslich ein Pergament für eine Wichtigkeit haben, wenn die Bewohner des Landes, vielleicht von dem Geschenkgeber selbst aufgehetzt, erst mit Gewalt zur Ergebung gezwungen werden mussten. Auch Vytautas schenkte dem Orden Žemaitien, wenn es die Umstände mit sich brachten, und dachte doch nicht daran, es ihm im Ernst zu überlassen. Ohne hier auf die Argumente mehr formaler Natur, die von andern Forschern (Zajączkowski, Lowmiański, Paszkiewicz) vorgebracht worden sind [1], näher einzugehen, möchte ich annehmen, dass Mindaugas 1257 durchaus die Möglichkeit sah, dem Meister Burchard ganz Žemaitien zu verschreiben.

Die Reimchronik erwähnt bei der Beschreibung des Zuges der Žemaiten vor die Memelburg 1257, dass Mindaugas und der livländische Meister Geschenke austauschten und freundliche Beziehungen unterhielten [2]. Die Žemaiten wären damit sehr unzufrieden gewesen. Aber psychologisch ist es nicht zu verstehen, warum sie damals nicht Rache genommen und die Länder des Mindaugas mit Krieg überzogen hatten. Gerade wenn Mindaugas offiziell seine Freundschaft zur Schau trug, konnte er insgeheim eine solche Politik führen, von der die Ordensleute nichts in Erfahrung bringen konnten.

Nach ihren erfolgreichen Kämpfen boten die Žemaiten gemäss der Reimchronik einen zeitweiligen Waffenstillstand an. In Riga wurde beschlossen, ihnen einen zweijährigen Waffenstillstand zu bewilligen [3], sicherlich in der Meinung, dass diese Zeit ausreichen würde, um sich in den von Mindaugas geschenkten žemaitischen Gebieten festzusetzen. Es ist interessant, dass diese Chronik, die

---

[1] St. Zajączkowski a. a. O. 94; H. Lowmiański a. a. O. II 320—328; H. Paskiewicz Jagiellonowe a Moskwa I 91—92.

[2] Reim V. 4453—59.

[3] Reim V. 4545—70.

von den verschiedensten litauischen und žemaitischen Fürsten die Namen kennt, bei der Beschreibung des Laufes dieser Verhandlungen keinen einzigen Žemaitenführer erwähnt. Wer konnte der Urheber des Friedensvorschlags sein? Vielleicht Mindaugas selbst. J. Stakauskas meint mit Recht, dass den Žemaiten allein der Gedanke an Frieden nicht gekommen sein kann [1], da in der Regel die Christen schon aus Prinzip keinen Frieden mit den Heiden zu schliessen pflegten. Ein solcher Vorgang war unerhört! Wahrscheinlich ist den Žemaiten die Anregung von anderer Seite gegeben worden; sie kamen nach Riga, wurden freundlich aufgenommen und wie Gäste bewirtet und eingeladen.

Welche unbekannte politische Hand hat hier die Schritte der Žemaiten gelenkt? Wäre es denn unmöglich, sie mit Mindaugas selbst verbunden zu denken, der insgeheim für die Žemaiten gegen den Orden arbeitete? Es mag dies zunächst hier nur eine Vermutung sein.

Auf den Plan, sich Žemaitiens zu bemächtigen, konnten die Deutschen auch fernerhin nicht verzichten, da die Okkupation des žemaitischen Gebiets schon zu einer Schicksalsfrage für den Orden im Baltikum geworden war. Nach der Besetzung von Samland und Kurland und nach Erlangung der Herrschaft über Semgallen lag die Besetzung von Žemaitien am nächsten. Aus allen Umständen ist zu ersehen, dass beide Ordensteile sich 1259 den Kopf zerbrachen, wie sie in kürzester Zeit einen grösseren Teil Žemaitiens gewinnen könnten. Im gleichen Jahre verschrieb Mindaugas dem Orden einzelne Gebiete der Sudauer, das Land der Skalwen und ganz Žemaitien [2]. Wenn dieses Dokument auch gefälscht sein sollte [3], wäre es doch immerhin eine Fälschung aus der Zeit des Mindaugas selbst. Die Länder der Sudauer und Skalwen galten noch als unerobert. Darum zeigt dies Schriftstück, in welcher Richtung die Absichten des Ordens gingen. Ihm lag es am Herzen, sich im Süden und im Norden von Žemaitien stärker zu machen. Und im Süden war schon deshalb eine Verstärkung notwendig, weil zwischen der Tätigkeit der beiden Zweige des

---

[1] a. a. O. 164.

[2] PUB I 2 69—70, Nr. 79.

[3] J. Latkowski a. a. O. 145—149; A. E. Ewald Die Eroberung Preussens III 128; J. Stakauskas a. a. O. 143.

Ordens eine Verbindung hergestellt werden musste. Diesen Gedanken bestätigen die Geschehnisse des gleichen Jahres 1259. Denn damals erbauten zum ersten Male in der Besetzungsgeschichte des Baltikums beide Ordensteile in Livland und Preussen gemeinsam an der litauischen Grenze bei Jurbarkas die Georgsburg, die Burg des Ritters Sankt-Georg. Sie sollte der gemeinsamen Aktion dienen: beide Teile sorgten in gleicher Weise für ihre Besatzung, ihre Verproviantierung usw. [1]. Beide Ordensteile sollten auch von Norden und Süden einander näherkommen und sich schliesslich auf einem nicht länger getrennten Territorium vereinigen. Auf die Georgsburg gestützt, hoffte der livländische Orden zweifellos, mit seinen durch die Teilung von 1253 gewonnenen Gebieten Pilsaten und Ceklis sich auch einen Teil žemaitiens einverleiben zu können. Im gleichen Jahre wurde ferner im Norden žemaitiens die Burg Dobe errichtet [2]. Die Errichtung zweier Burgen an den entgegengesetzten Enden žemaitiens, an der preussischen und an der livländischen Grenze, in einem und demselben Jahre war gewiss kein blinder Zufall.

Wollte der Orden die Schenkung des Mindaugas vom 7. August 1259 in Kraft erhalten, durch die ihm ein Teil des Sudauer Landes, ferner Skalwien und žemaitien zufallen sollte, dann musste er inzwischen mit der Errichtung der Georgsburg Vorarbeit leisten. Zajączkowski hat den Versuch gemacht, die Schenkungen des Mindaugas mit dem gleichzeitigen politischen Handeln des Ordens in Einklang zu bringen [3]. Uns sind hier nur diejenigen Schenkungen wichtig, die sich auf žemaitien beziehen. Dabei fällt ein gewisser Parallelismus ins Auge. Mit dem Jahr 1253 muss man die Errichtung der Klaipėda-Memelburg und die Teilung von Ceklis verbinden, mit dem Jahr 1257 den Friedensschluss, mit 1259 den Bau der Georgsburg und der Burg Dobe. Diese Entsprechung in den Vorgängen ist wahrscheinlich kein Zufall.

Man versteht es sehr gut, dass der livländische Orden, der seine irdischen und egoistischen Wünsche schon in den gespannten Beziehungen mit dem Bischof von Riga offenbart hatte, der

---

[1] SrPr I 96 (Dusburg) III 562 (Ältere Hochmeisterchronik). Reim V. 5513 ff.

[2] Reim V. 5403—5444.

[3] a. a. O. 66—78.

Wege zum Hofe des Mindaugas gefunden und einen Teil von Žemaitien gewonnen hatte, in der nächsten Zukunft alles das erwerben wollte, was er dringend brauchte. Wir haben nur die Dokumente vor Augen, und keine Chronik klärt uns über ihre Zusammenhänge auf. Mit welchen Schlichen, mit welchem politischen Druck und Terror es den Kreuzrittern gelungen ist, solche Dokumente herauszulocken, können wir nicht wissen. Von Interesse ist die Beobachtung, dass in allen Schenkungen, wenn auch nur auf dem Pergament, immer nur der Orden allein ohne die livländischen Bischöfe Besitzer der neuen Länder geworden ist. Das heisst, nur er allein hatte die gesamte Initiative in seine Hand genommen, und er war nicht gewillt, seinen künftigen Raub mit den Bischöfen zu teilen. Inzwischen verblieben dem Mindaugas seine eigenen Mittel gegen die Pergamentpolitik, nämlich seine geheime Verbindung mit den Žemaiten und ihre Unterstützung im Kampfe mit den Deutschen.

Durch die Errichtung der Georgsburg noch vor Ablauf des Waffenstillstandes brachen freilich die Deutschen als erste den Frieden. Der Krieg begann von neuem, und die Žemaiten rüsteten sich wieder zum Angriff auf Kurland. Aus der langen Beschreibung in der Reimchronik [1] ersieht man, dass die Vorbereitung für diesen Kriegszug mit aller Sorgfalt getroffen wurden. Die Chronik gibt sogar einzelne Ansprachen wieder, erwähnt Beratungen, die während eines Gastmahls der žemaitischen Fürsten stattfanden, aber sie nennt weder die Namen der einzelnen Fürsten noch den ihres Anführers [2]. Gerade diese Anonymität in den Kriegszügen der Žemaiten während der Zeit von 1257—1260 ist recht charakteristisch. Es gibt keinen offen herausgestellten Führer. Von 1256 an hat irgendeine Hand diese Kriegszüge ganz systematisch geleitet; denn sie alle sind nach Westen oder Norden gerichtet — entweder nach Kurland oder nach der Klaipėda-Memelburg. Auch in dem Kriegszug von 1259 wird die frühere Politik fortgesetzt. Die Žemaiten, als die nächsten Nachbarn der Kuren, wollten den Deutschen nicht erlauben, dass sie sich in Kurland festsetzten;

---

[1] Reim V. 4680—4710.
[2] Reim V. 4653—55, 4658—59.

sie wollten auf diese Weise auch die Gefahr ihrer eigenen Unterjochung durch die Kreuzritter verringern.

Nach dem Sieg der Žemaiten bei Skuodas, wo allein 33 Ritter fielen [1], brachten die Späher des Ordens eine neue Kunde: die Žemaiten waren wieder nach Kurland eingefallen. Hier ist es wichtig zu betonen, dass diesmal die heidnischen Truppen nicht als „Sameiten" bezeichnet werden, wie der Chronist bis dahin zu schreiben pflegte, sondern als „Lettowen". Ein skeptischer Forscher könnte diese vielfach sich wiederholende Angabe eine Zufallssache nennen. Aber es ist auch bedeutsam, dass in dieser Beschreibung von 350 Versen [2] Länge keine derartige Aufklärung wie etwa: „Sameiten .... die ouch lettowen sint genannt" [3] vorkommt, sondern dass einfach von Litauen die Rede ist [4]. Welche Schlüsse könnte man aus diesem ständigen Gebrauch des Namens 'Litauer' ziehen? Wir haben keine Angaben darüber, welchen Eindruck die glücklichen Kämpfe bei Skuodas auf Mindaugas gemacht haben. Ebensowenig finden wir einen Anhaltspunkt dafür, wer der Führer sein konnte, der sie zum glücklichen Ausgang gebracht hat. Aber dieser Erfolg hatte sicherlich auf die Volksgenossen gewirkt. J. Totoraitis meint, die Žemaiten könnten daraufhin wohl versucht haben, den Mindaugas offen vom Orden abzuziehen. Er meint ferner, dass, wenn auch Mindaugas weiterhin mit den Kreuzrittern in guten Beziehungen blieb, sich doch die Litauer selbst der kriegerischen Bewegung der Žemaiten anschliessen konnten [5]. Eine richtige Überlegung! Nur konnten die Litauer das kaum aus eigener Initiative machen. Das aukštaitische Gebiet unterstand bereits der festen Herrschaft des Mindaugas. Der König wusste also bestimmt, was in seinem Reiche vorging. Darum erhebt sich hier die Frage, ob nicht diese kriegerische Expedition der Žemaiten durch Hilfstruppen verstärkt worden ist, die der Herrscher selbst heimlich entsandt hatte.

---

[1] Reim V. 4829 ff.

[2] Reim V. 4880—5239.

[3] Reim V. 5445—6, 9965—6, 11097—8.

[4] Reim V. 4990, 5062, 5077, 5090, 5098, 5104, 5114, 5126, 5131, 5138, 5146, 5155, 5172, 5186, 5203, 5214.

[5] J. Totoraitis a. a. O. 111.

Die Erfolge der Žemaiten, deren Ziel es war, die Macht des Ordens in Kurland zu brechen, wirkten auch auf die benachbarten Semgaller. Diese erhoben sich 1259 ebenfalls und vertrieben die vom Orden und vom Rigaer Erzbischof eingesetzten Vögte [1]. Im Verein mit ihnen berannten die Žemaiten 1260 die neue Burg Dobe [2], die in jenem Winter von den Deutschen errichtet war. Als sie in diesem Kampfe nicht zum Ziele kamen, warfen sie ihre Kräfte nach Süden gegen die Georgsburg und errichteten ihr gegenüber eine eigene Burg als Stützpunkt für ihre Kämpfer. Zum ersten Male hatten die Litauer in ihren Kriegen mit den Deutschen eine neue Art erdacht, gegenüber der Burg des Ordens ihre eigene Festung hinzustellen. (An diese Taktik hielten sich die Kreuzritter im 14. Jahrhundert, als sie gegenüber der litauischen Bisena ihre Christmemelburg, gegenüber Vėliuona die Bajerburg, gegenüber Peštvė die Marienburg erbauten usw.) Auf wessen Veranlassung diese Žemaitenburg gegenüber der Georgsburg errichtet worden ist, wissen wir nicht. Der Verfasser der Reimchronik sagt aber, dass dies wohlüberlegt geschehen sei („mit râte") [3]. In dem grossen Kriegszuge der Litauer-Žemaiten lässt sich auch wirklich eine überlegte Planmässigkeit spüren, wie überhaupt in allen ihren Kämpfen mit den Deutschen von 1256—1260. Irgendeine kluge und sachkundige Hand muss ihnen Anweisungen gegeben, muss sie geführt haben.

An einer so empfindlichen Stelle angepackt, musste der Orden, während die Litauer ihre Streitmacht in ihrem eigenen Lande durch immer neue Reserven auffüllten, gegen die Besatzung der Georgsburg andauernd Ausfälle machen und sie schwächen [4], die Besatzung retten oder ihr neue Kräfte zuführen. Burchard von Hornhausen entschloss sich auch, grosse Streitkräfte zusammenzuziehen, da die ständigen Angriffe der Žemaiten in Kurland, ihr kühner und zäher Kampf gegen die Georgs-

---

[1] Reim V. 5239—61. Vgl. V. Bilkins Zemgaliešu cīņas ar biskapiem un ordeni (1936) 33—35.

[2] Reim V. 5445—5478. Vgl. Ph. Schwartz Kurland im 13. Jh. (1875) 105.

[3] Reim V. 5514.

[4] Reim V. 5523—27, 5528—33.

burg zeigten, dass sie keineswegs geneigt waren, den Kreuzrittern das Land zu überlassen, auf das diese doch bereits seit 1253 Besitztitel in Händen hatten.

Der nun folgende Krieg ist in den Chroniken nicht vollständig und sehr lückenhaft dargestellt [1]. Ich übergehe ihn und will nur hervorheben, dass hier zum ersten Mal in der Geschichte der livländischen Deutschen auch der preussische Orden mit seinen Streitkräften in den gemeinsamen Kampf hineingezogen wurde. Ausserdem müssen wir im Hinblick auf den Kriegsplan selbst zu dem Schlusse kommen, dass ihn ein Kopf erdacht hat, der die Litauer bzw. Žemaiten leitete. Als sie von der Georgsburg abliessen, zogen sie wieder auf ihren alten, gewohnten Strassen nach Kurland. Auch hier wieder imponiert es, dass sie ganz systematisch ohne jedes spontane, unüberlegte Drauflosstürzen genau die gleichen Gebiete angriffen und bekriegten. Von 1256 an immer dieselbe konsequente Politik!

An den Heereszügen des Jahres 1260 nahmen zweifellos schon Litauer bzw. Streitkräfte des Mindaugas teil. Dusburg und die Reimchronik sprechen in diesem Zusammenhang ebenfalls von Litauern. Grund genug, um anzunehmen, dass hier auch Aukštaiten mit angeworben waren. A. Ewald hat seinerzeit erklärt, dass schon damals auch Mindaugas abgefallen sei, da er mit dem klaren Entschluss seines Volkes hätte rechnen und ihm nachgeben müssen [2]. Aber jetzt ist es einwandfrei bewiesen, dass der offizielle Abfall des Mindaugas sich später zugetragen hat, nämlich erst nach der Schlacht von Lennewarden (Feb. 1261). Zur Zeit dieser Kriegszüge hielten Mindaugas und der livländische Orden noch Frieden, und keiner von ihnen griff den anderen offen an.

Anders beurteilt St. Zajączkowski die Frage des litauischen Beistandes für Žemaitien. Danach hätte in Litauen eine Bewegung solcher Leute begonnen, die mit der Politik des Herrschers unzufrieden waren, und die es lieber mit den Žemaiten halten

---

[1] Ausführlich wird er behandelt: Z. Ivinskis Durbės kautynės ir jų politinis vaidmuo. Sonderabdr. aus „Karo Archyvas" VIII (1936), IX (1937).

[2] A. L. Ewald a. a. O. III 141.

wollten [1]. Derweilen hätten sich die Žemaiten selbst mit aller Kraft bemüht, die friedlichen Beziehungen Litauens mit dem Orden zu stören und Mindaugas in den Kampf mit den Deutschen hineinzuziehen, wobei sie sogar bereit waren, seine Herrschergewalt anzuerkennen.

Diese Auslegung ist allzu theoretisch und berücksichtigt nicht die psychologischen Grundlagen des wirklichen Lebens. Wir beobachten die ganze Zeit hindurch das Verhältnis der Žemaiten zum litauischen Könige in der Zeit jener Kämpfe (1256—1260) und bemerken, dass keine Tatsache darauf deutet, dass die Žemaiten und Mindaugas einander überfallen und bekriegt hätten. Ganz im Gegenteil! Der König brauchte den Frieden mit dem Orden, hielt ihn vor der Öffentlichkeit aufrecht, und konnte dadurch im stillen seine Politik weiterführen. Die Ansicht ist wohlbegründet, dass er in dieser Zeit der Žemaitenkämpfe mit der einen Hand Schenkungen unterschrieb, mit der andern Hand auf die Žemaiten einwirkte, dass sie nicht nachgeben sollten. Wir haben bereits auf die Anonymität aufmerksam gemacht, die völlige Nichterwähnung der Namen žemaitischer Fürsten in den Quellen der Zeit von 1257—1261. Aliminas erscheint ganz plötzlich nur in der einen Expedition von 1256 und verschwindet später ebenso plötzlich. In den Jahren 1259—1261 siegen die Žemaiten-Litauer in einer Reihe grosser Schlachten gegen den Orden (Skuodas, Durbe, Lennewarden), und doch wird nirgends ein Führer dieser Kämpfe oder einzelner Schlachten mit Namen genannt. Diese Schlachten werden von mehreren Quellen erwähnt, abgesehen von den ausführlichen Berichten Dusburgs und der livländischen Reimchronik auch von Hermann von Wartberge und dem Canonicus Sambiensis, von den Dünamünder Annalen und von anderen kleineren Quellen. Alle diese nennen uns entweder eine oder die andere oder schliesslich alle Schlachten. Hätten die Žemaiten irgendeinen Führer, einen Politiker gehabt, der etwa gar dem Mindaugas hätte gefährlich werden können, wie man dies gewöhnlich in der geschichtlichen Literatur zu erklären versucht, dann würde zweifellos in irgendeiner Art in den Quellen ein Hinweis auf ihn vor-

[1] A. a. O. 98—99.

kommen. Aliminas, der vor 1257 einmal auftaucht, war kein solcher Führer. Es gab damals unter den Žemaiten auch keinen andern mächtigen Führer, der den Aukštaiten so hätte imponieren können, dass ihre Leute ganz von selbst sich zu den Žemaiten geschlagen und ihnen Kriegshilfe geleistet hätten.

J. Totoraitis hat in seiner Arbeit eine flüchtige Bemerkung in dem Sinne gemacht, dass Mindaugas den Žemaiten in ihren Kämpfen geholfen habe [1]. Und als 1261 Treiniota es unternommen hätte, ihn zu bereden, dass er mit dem Orden breche, wäre er schon innerlich von ihm abgefallen gewesen. Die Bemerkung ist interessant, aber sie bedarf der Motivierung. In den Rahmen der Arbeit von J. Totoraitis passt sie nicht ganz hinein. H. Paszkiewicz ist einen Schritt weitergegangen. Er hält es nicht für ausgeschlossen — leider ohne dies näher auszuführen —, dass die Žemaiten, wie wir uns immer zu zeigen bemühen, in ihren Kämpfen mit dem Orden von Mindaugas unterstützt worden sind [2].

Aus dem Neophyten Mindaugas wollen die Historiker gewöhnlich einen eifrigen Christen machen. Mindaugas ist unter dem Zwang der politischen Umstände Christ geworden [3], darum war auch sein Christentum ebenso wie das vieler neugetaufter Herrscher (des Franken Chlodwig, des Polen Mieczysław usw.) politischer Art. Man kann von dem Heiden Mindaugas, der es verstanden hatte, sich schlau und wohlbedacht, ohne in den Mitteln wählerisch zu sein, an die Spitze des gesamten Grossfürstentums zu stellen, keine reinen Absichten fordern. Nicht weniger mangelhaft waren die Absichten derer, die Litauen mit dem Schwerte zum Christentum bekehren wollten. Für Mindaugas waren die lateinische Taufe und das Christentum, für dessen innere Kräfte er wohl kein Verständnis besass, das Mittel, sich für einige Zeit vor den Angriffen des Ordens zu sichern und seine territorialen Gewinne im Lande der Russen zu festigen.

Bei seinem Bündnis mit den Christen hatte Mindaugas, ganz

---

1 A. a. O. 126—127.

2 Jagellonowe a Moskwa I 99.

3 PSRL II (1908) 817.

ebenso wie Chlodwig, erwogen, was für Nutzen ihm der Orden und das Christentum brachten. Der Orden jedoch bedrängte ihn mit der Forderung immer neuer Schenkungen und Verschreibungen [1]. Als er sah, dass der neue Glaube ihm keine neuen Gewinne eintrug, kehrte Mindaugas angesichts der heidnischen Masse seiner Untertanen ohne Bedenken zu den alten Göttern zurück. Bezeichnend ist deshalb, wenn auch nicht ohne Tendenz, die Behauptung in der Chronik des Ipatiew: die Taufe des Mindaugas sei ein Betrug gewesen [2]. Ohne auf den Abfall des Königs von Grund aus einzugehen, glaube ich, dass Mindaugas mit dem Abbruch seiner offiziellen Beziehungen zum Orden eben damit auch die Bande mit der offiziellen neuen Religion zerschnitt, die ihm die Kreuzritter zehn Jahre früher aufgedrängt hatten, und die ihm unverständlich geblieben war. An einem Entscheidungspunkte seiner Politik versprach sie ihm die Königskrone und andere damit verbundene Rechte und hatte ihn darum zeitweilig in ihren Bann gezogen.

Es ist bemerkenswert, dass Litauens erster Bischof Christian schon 1259 Litauen gänzlich aufgab. Bezeichnenderweise waren ihm nur in dem christenfeindlichen Žemaitien, fern vom Regierungssitz des Mindaugas, Landgebiete zugewiesen worden. Noch im Jahre der Schlacht von Skuodas also hörte der König auf, dem Bischof seinen Schutz zu gewähren. Und die grosspolnische Chronik spricht 1260 schon davon [3], dass Mindaugas vom Glauben abgefallen sei.

Aus allem hier Gesagten erhellt, dass Mindaugas sich den Kriegszügen der Žemaiten 1260 in gleicher Weise angeschlossen hat, wie er bis dahin ihre Kriegszüge unterstützt hatte, deren Planmässigkeit und Systematik wir schon früher beobachteten. Nur einem weitschauenden Kopfe konnten die Überlegungen und Pläne entspringen, die die Kämpfe der Žemaiten stets in die gleiche Richtung lenkten.

Die älteren Historiker, die nicht tiefer in die Chronologie des Abfalls des Mindaugas eindrangen, behaupteten meist, dass

---

[1] PUB I, 2, S. 92 (Nr. 106). Vgl. H. Lowmiański a. a. O. II 356.
[2] PSRL II 817.
[3] Monumenta Poloniae historica, ed. Bielowski, II (1872) 586.

Mindaugas schon damals alle Verbindungen mit dem Orden abgebrochen und selbst das Kriegsheer angeführt habe. J. Latkowski glaubt nachweisen zu können, dass der ruhmvolle Sieg von Durbe (13. Juli 1260), wo 150 Ritter, darunter der livländische Ordensmeister, der Marschalk des Preussischen Ordens und viele andere Heeresleute umkamen, nicht die Leistung des Mindaugas selbst gewesen sei [1]. Seine Gründe sind schlagkräftig und reichen für den Beweis aus, dass Mindaugas persönlich an dieser Schlacht nicht teilgenommen hat. Aber die Aufklärungen Latkowskis verschliessen nicht die Möglichkeit, dass Heeresabteilungen der Litauer, d. h. des Mindaugas, damals mit dabei waren. Es ist bemerkenswert, dass das Heer des Mindaugas, also die Litauer, in den Jahren 1259, 1260 und 1261 keine Kriegsfahrten gegen ihre Nachbarn im Osten unternahmen [2]. In den Quellen haben wir darüber keinerlei Angaben. Während noch für 1258 heftige litauische Vorstösse in die Gebiete von Smolensk, Torszk, Tschernigow verzeichnet sind, hören wir in den anderen Jahren plötzlich nichts mehr davon. H. Paszkiewicz hat schon mit Recht die Frage aufgeworfen, ob nicht inzwischen das Heer des Mindaugas im Norden Litauens beschäftigt gewesen sei [3]. Vielleicht ist die Tatsache nicht nur zufällig, dass vom Ende des Jahres 1259 an die Reimchronik statt von Žemaiten von Litauern spricht: die Litauer machen den grossen Kriegszug nach Kurland, die Litauer errichten ihre Burg gegenüber der Festung Sankt Georgs (der Georgsburg), die Litauer kämpfen bei Durbe. Wir kommen damit allerdings zu dem sicheren Schluss, dass auch an den Kriegsfahrten von 1260, d. h. an der Schlacht bei Durbe, litauisch-aukštaitische Streitkräfte beteiligt gewesen sein müssen. Aber sie nahmen nicht deswegen teil, weil die Litauer mit der Politik des Mindaugas unzufrieden gewesen wären, weil sie einen Aufruhr gegen ihren König angezettelt hätten (wie St. Zajączkowski glaubt [4]). Der Herrscher selbst gab seiner Politik diesen Lauf, in der Absicht, den Deutschen das wieder wegzunehmen, was

---

[1] J. Latkowski a. a. O. 90—91.

[2] H. Paszkiewicz Regesta Lithuaniae I 71—78.

[3] Jagellonowe a Moskwa I 99.

[4] A. a. O. 98—99.

ihnen durch Dokumente, denen in den Augen des Mindaugas keine Bedeutung innewohnte, verschrieben worden war.

Wären die Teilnehmer an den žemaitischen Heerfahrten von 1260 Litauerscharen gewesen, die mit Mindaugas unzufrieden waren und sich gegen den König erhoben hatten, wie wäre dann die Entsendung eines Botschafters zu Mindaugas und die Bitte der Žemaiten zu verstehen, er möge die Oberherrschaft über sie übernehmen [1]. Hätten sich damals die Žemaiten nicht um die Sieger in den Schlachten bei Skuodas, Durbe und Lennewarden organisieren können? Der Deutsche Orden war geschwächt. Nur aus Furcht vor den äusseren Feinden wäre ein derartiges Ersuchen an Mindaugas psychologisch und seiner Natur nach nicht verständlich. Und darum erhebt sich hier die ernsthafte Frage, ob nicht die Žemaiten, gerade weil sie die Früchte ihrer bewährten Zusammenarbeit mit Mindaugas sahen, dieses Bündnis noch mehr zu stärken und den König dahin zu bringen wünschten, dass er vor aller Augen und offiziell seine Verbindungen mit den Christen und mit den Deutschen abbrach. In den angestrengten Kämpfen mit den Kreuzrittern, unter dem immer stärkeren Ansturm der Feinde schwand der Separatismus des Žemaitenstammes sichtlich dahin. Darum musste Mindaugas diese glückliche und bequeme Gelegenheit ausnützen und alle Beziehungen zu den Christen abbrechen, damit er sich in die erste Reihe der Kämpfer für die alte Überlieferung, für den alten Glauben stellen konnte. Doch vorher schon beschleunigten zwei besonders erfolgreiche Schlachten seine offene Verbindung mit den Feinden der Kreuzritter, die er auch früher schon unterstützt hatte.

Der Umstand, dass keine Quelle uns den Namen des Siegers von Durbe überlieferte, hat zur Aufstellung gewagter Vermutungen Anlass gegeben. J. Stakauskas nimmt, allein auf die Erwähnung des Aliminas in Verbindung mit den Kriegsfahrten der Žemaiten von 1256 gestützt, an, dass dieser Aliminas überhaupt an der Spitze der žemaitischen Bewegung gestanden habe und in den Unabhängigkeitskriegen ihr Führer war [2]. Wei-

[1] Reim V. 6334 ff.
[2] A. a. O. 157.

ter schliesst er, dass nach dem Tode des Vykintas (bei Tverai) Aliminas das Steuer der žemaitischen Politik in seine Hände genommen habe, da er vielleicht des Vykintas Sohn oder Bruder gewesen sei. P. Sležas vermutet noch dazu, dass er sehr wohl als Führer in den Schlachten des Jahres 1260 habe figurieren können [1]. Doch hier wird dem Aliminas übertriebene Bedeutung beigelegt. Seit 1256, wo er plötzlich auftritt, ist nirgends mehr von ihm die Rede.

Der bekannte und mächtige žemaitenfürst Vykintas, ein Verwandter des Mindaugas, der Sieger von 1236, der Organisator der Koalition gegen Mindaugas, weilte schon nicht mehr unter den Lebenden. Er war 1252 in den Kämpfen gegen Mindaugas gefallen. Aber in diesem Zusammenhang muss noch des tatkräftigen Fürsten Treiniota gedacht werden. J. Latkowski hat deutlich die Aufmerksamkeit auf Treiniota gelenkt. Ohne seine Argumente eingehend zu behandeln, schildert er die Schlacht von Durbe als eine Leistung des Treiniota [2]. Wer war dieser Treiniota? J. Latkowski meint, dass Treiniota ein Sohn des Žemaitenfürsten Erdvilas war [3]. St. Zajączkowski hat jedoch mit in der Tat sehr einleuchtenden Belegen behauptet, dass Vykintas, der bekannte Kriegsmann in Žemaitien, sein Vater gewesen sei [4]. Ohne weitere Untersuchung dieser Frage, die sich wegen des Versagens der Quellen nicht endgültig entscheiden lässt, sind wir mit H. Paszkiewicz geneigt, uns der Ansicht St. Zajączkowski's anzuschliessen. Das heisst, Treiniota war eher des Vykintas als des Erdvilas Sohn. Nahe Verwandtschaft verband ihn auch mit Mindaugas. Dessen Bruder Daugsprungas hatte die Schwester des Vykintas geheiratet, und die Schwester des Mindaugas und Daugsprungas war entweder mit Erdvilas oder mit Vykintas vermählt. Daher war Treiniota ein Schwestersohn, ein Neffe des Mindaugas. Zweifache starke Familienbande verbanden den Bruder des Mindaugas Daugsprungas

---

[1] Mindaugas, Lietuvos karalius. „Mūsų Žinynas" XXXVII (1934), Nr. 117, 537.

[2] A. a. O. 92.

[3] A. a. O. 82.

[4] A. a. O. 64. Vgl. H. Paszkiewicz Jagellonowe a Moskwa I 55 Anm. 5.

mit den Žemaitenfürsten. Treiniota, der unzweifelhaft ein žemaitischer Fürstensohn war, hatte nach dem Tode seines Vaters Vykintas auf einige Zeit mit Mindaugas Friede geschlossen. Als er sein Vaterland verliess, das bald nach dem Tode des Vykintas der Sohn des Daugsprungas, Tautvila, ein ehrgeiziger Kandidat auf den litauischen Fürstenthron, in Besitz nahm, hielt er sich bemerkenswerterweise am Hofe des Mindaugas auf. 1261 wandten sich die Gesandten der Žemaiten an ihn und baten ihn, bei ihren Verhandlungen mit Mindaugas den Vermittler zu spielen [1]. Wenn Treiniota 1261 nach der Schlacht von Lennewarden bei Mindaugas war, dann ist dies eine von beiden geleitete gemeinsame Aktion gegen den Orden gewesen. Es ist doch recht bezeichnend, dass die Žemaiten nach solchen folgenschweren Siegen (Durbe, Lennewarden) Gesandte an den Hof des Mindaugas mit der Bitte sandten, Treiniota möge helfen, den Mindaugas dem Orden abwendig zu machen.

Hätte irgendein anderer die Žemaiten geführt, dann hätten sich diese damals um den anderen Sieger geschart. Stattdessen schicken sie, nachdem sie einen grossen Erfolg erzielt haben, Gesandte an Mindaugas. Den Žemaiten, denen die kühnen Überfälle der Deutschen auf ihr Land seit 1252 vor Augen standen, war es klar, dass die Kreuzrittergefahr, nachdem sich das preussische und das livländische Volk erhoben hatte, gebannt sein würde, wenn Mindaugas ihnen amtlich und öffentlich mit ganzer Kraft zu Hilfe kam.

Wenn sich Treiniota 1261 als Führer in der Schlacht bei Durbe am Hofe des Mindaugas aufhielt, dann musste er schon einige Jahre früher mit ihm in Beziehungen gestanden haben. Führte Treiniota die Žemaiten 1260, so konnte er dieses Amt wohl auch schon früher innegehabt haben. Deshalb möchten wir annehmen, dass er von 1257 an als Fürst der Žemaiten deren Aktion und ihre Kämpfe gegen die Deutschen geleitet hat. Wir sehen ihn auch in der Folgezeit (nach 1260) als grossen Kriegsmann, und noch später wissen wir von einigen kriegerischen Erfolgen, bei denen seine Mitwirkung ausser allem Zweifel steht. Allerdings braucht er deswegen nicht unbedingt in eigener Per-

[1] Reim V. 6339 ff.

son an allen hier erwähnten Zusammenstössen zwischen Deutschen und Žemaiten von 1257—1260 teilgenommen zu haben. Aber vom Hofe des Mindaugas aus ist über seine Person zu den Žemaiten diese Politik gegangen, die sie immer wieder die gleichen Wege geführt hat. Dass die Reimchronik und andere Annalen uns in diesem Zusammenhange den Namen des Treiniota nicht nennen, ist noch kein Beweis dafür, dass er hier nicht tätig war. Völlig überzeugende Beweisgründe dafür, dass Treiniota in den Kämpfen bis 1260 die Žemaiten geführt hat, können wir nicht erlangen; das wissen wir. Dennoch möchten wir annehmen, dass er schon mehrere Jahre hindurch der Führer in diesen Kämpfen gewesen ist, bevor er in der Schlacht bei Durbe als solcher auftrat. Die Rolle, die er bei diesem Siege gespielt hat, kann kaum bestritten werden.

Es ist nun von Interesse, dass jener Simon Grunau, in dessen Chronik sich Phantasie mit Wahrheit, Tatsachenkörnchen mit einem schwer auszusondernden Haufen Spreu mischen, den Treiniota als Führer in der Schlacht von Durbe nennt. Erst in der Folge geht er dann die ihm gewohnten Wege der Phantasterei und Verfälschung der geschichtlichen Tatsachen und führt aus, dass dieser sein „Tranyatho" des „Wittenus, der Samayten bayor", „marschalck" gewesen sei [1]. Wir wollen uns hier nicht näher auf Interpretationen des Grunauschen Textes und dessen Authentizität einlassen, möchten aber glauben, dass er hier, wenn er Treiniota als den Führer von Durbe angibt, ein Körnchen Wahrheit gegeben hat. Und dieses zeigt, wenn es auch mit Grunaus gewaltigem Spreuhaufen vermengt ist, dass noch Grunau von der Rolle Treiniotas im Žemaitenkriege Kunde hatte. Das ist die einzige Quelle, die uns darauf hinweist. Die späteren Beziehungen zwischen Mindaugas und den Žemaiten, in denen Treiniota oft erscheint, werden allerdings unsere Behauptung, dass dieser Žemaitenfürst der tatsächliche Führer in der Schlacht von Durbe gewesen ist, fester begründen.

Die Organisation eines so gewaltigen Kriegszugs, an dem ein für die durchschnittlichen Gewohnheiten jener Zeit ausnahmsweise zahlreiches, Tausende umfassendes Heer teilnahm,

[1] S. Grunau Preussische Chronik I (1876) 255.

stellte an seinen Führer grosse Anforderungen. Wir kennen den Verlauf der Kämpfe nicht im einzelnen und können daher ihre Führung nicht entsprechend bewerten. Doch zeigen schon die Brocken, die uns von der litauischen Heerfahrt des Jahres 1260 überkommen sind (die Errichtung der eigenen Burg gegenüber der deutschen Georgsburg, der überraschende Marsch nach Kurland, die Wahl einer Sumpfgegend, die Einkreisung des Feindes usw.) [1], dass der Führer viel Befähigung und Überlegung besitzen musste. Ein grosser Kriegsmann von diesem Schlage war auch Treiniota, wahrscheinlich der Sohn des Vykintas.

Damit verlassen wir die Kriegshandlungen und haben noch zu bemerken: Nach der Schlacht von Lennewarden (Febr. 1261) hielt auch Mindaugas die Zeit für gekommen, alle Verbindungen mit den Deutschen abzubrechen. In Preussen kämpften die Aufständischen erfolgreich mit den Kreuzrittern. In Livland waren ausser den Semgallen und Kuren auch die Bewohner von Saaremaa und die Esten zu offenen Feinden des Ordens geworden. Wegen dieser Lage der Dinge wechselt jetzt Mindaugas, der die Kämpfe der Žemaiten mit den Deutschen anfangs nur heimlich unterstützt hatte, ganz öffentlich seine Politik. In der Regel schildern die Historiker den Abfall des Mindaugas vom Orden nach der ausführlichen Beschreibung der Reimchronik, zitieren einzelne Verse der Chronik und heben die Bedeutung des Treiniota bei diesem Schritt des Mindaugas hervor.

In den Augen des Chronisten war Mindaugas bis dahin eine Art Gönner des Ordens gewesen, der aus freiem Willen die Taufe genommen und dann dem Orden und der Kirche viel Gutes erwiesen hatte. Weil ihm die inneren Gründe für den Abfall des Mindaugas ebenso unbekannt waren wie seine ganze Geheimpolitik, darum legt er dem Treiniota jene Worte in den Mund, die langatmige Aufforderung an Mindaugas, sich mit den Žemaiten zu verbünden. Der Chronist führt den Abfall des Königs auf die Agitation des Treiniota zurück [2]. St. Zajączkowski

---

[1] Vgl. Z. Ivinskis Durbės kautynės. „Karo Archyvas" IX (1937) 39—68.

[2] Reim V. 6335—6426; 6372—426.

sieht zutreffend in der Persönlichkeit des Treiniota den Fürsten der Žemaiten [1]. In der Zeit von 1262 bis 1263 sieht man Treiniota immer in Verbindung mit den Žemaiten. Und nach dem Tode des Mindaugas tritt er als Herrscher von Žemaitien auf.

Nach einer ganzen Reihe glücklicher Kämpfe, die mit den imponierenden Siegen von Durbe und Lennewarden schliesst, hätte Treiniota sich nicht an Mindaugas gewandt, wenn dieser vordem nichts mit den Žemaiten zu tun gehabt hätte. Hätte zwischen ihnen beiden keine Verbindung bestanden, dann hätte der Žemaitenfürst, als der Schlachtensieger von Durbe und Lennewarden, auch weiterhin ohne Wimpernzucken gegen den Herrscher Ostlitauens gekämpft, der sich den Deutschen verkauft hatte. Auf die Schilderung der Reimchronik gestützt, in der davon gesprochen wird, dass die Žemaiten eine Delegation zu Treiniota sandten mit der Bitte, dass er ihr Fürsprecher bei Mindaugas sein möge [2], behauptet St. Zajączkowski wahrscheinlich zu recht, dass Treiniota damals am Hofe des Mindaugas gewesen sein müsse [3]. Aber seine Annahme, als habe sich Mindaugas der Bewegung der Žemaiten nur aus Furcht davor angeschlossen, dass er andernfalls die führende Rolle in Litauen verlieren könnte, lässt sich historisch nicht rechtfertigen. Der Verfasser sagt, der König habe einen Ausweg aus einer so peinlichen und erniedrigenden Lage gesucht und keinen andern Weg gefunden als den, sich zu den Žemaiten zu schlagen.

Aus allem, was hier zu dieser Frage gesagt wurde, geht klar hervor, dass sich die Žemaiten deshalb an Mindaugas wandten, weil er schon bis dahin, obwohl offiziell ein Verbündeter des Ordens, doch nicht ihr Feind war, vielmehr ihre Kriegspolitik unterstützte. Darum konnte, nachdem die žemaitischen Gesandten am Hofe des Mindaugas eingetroffen waren, und nachdem man hier unter Vermittelung des Treiniota einig geworden war, von dem gänzlichen Abbruch der offiziellen Beziehungen des Königs mit dem Orden gesprochen werden. Nur unter einer solchen Voraussetzung können auch die in der Reimchronik be-

---

[1] A. a. O. 100—102.
[2] Reim V. 6340—45.
[3] A. a. O. 101.

schriebenen Beteuerungen des Treiniota verstanden werden [1]. Weiter schildert der Chronist, wie dem von den Christen abgefallenen Mindaugas nichts mehr habe gelingen wollen. Die Regierung geht nach der Chronik zuletzt tragisch und unglücklich aus. Wir wollen hier die Abwendung des Mindaugas vom Deutschen Orden nicht genauer überprüfen und die weiteren Kämpfe der Litauer mit den Deutschen nur erwähnen. An den geeigneten Stellen haben wir schon zur Genüge hervorgehoben, dass sich Mindaugas in seiner inneren Politik auch schon früher nicht an das Christentum hielt, sondern abwartete, was dieses ihm einbringen würde [2]. Nunmehr konnte Mindaugas mit dem Blick auf die Völker, die sich erhoben hatten, ermutigt durch die politischen Erfolge der Žemaiten, seine bisher nur heimlich geführte Politik in aller Öffentlichkeit weiterführen.

Nach dem Übergang zur offenen Aktion schloss Mindaugas 1262 das Bündnis mit Gross-Nowgorod [3], mit offensichtlicher Wendung gegen die Deutschen. Im gleichen Jahr 1262 fielen die Litauer in die preussischen Gebiete ein. Der eine Teil des Heeres wütete im Masurenland, und der andere brach über Pamedžionis (Pomesanien) bis ins Kulmerland vor [4]. Mindaugas machte, wie man sieht, gemeinsame Sache mit den Aufständischen in Preussen und half ihnen. Nach der Angabe von Dusburg führte Treiniota diesen Heereszug an. Um seine nahe Verbindung oder Verwandtschaft mit dem König zu betonen, nennt ihn der Chronist „filius regis". Ob Mindaugas in nähere Verbindung mit den aufständischen Pruzzen getreten ist, darüber können wir nichts Genaues sagen. Es ist aber bemerkenswert, dass einzig in der grosspolnischen Chronik Mindaugas als König der Pruzzen, Litauer und anderer ungläubiger Völker bezeichnet wird [5]. Noch im nächsten Jahre (1263) treten die Litauer als Verbündete der Pruzzen auf. Dusburg gibt an, dass das Heer der Litauer und Sudauer 1263 die Deutschen in Sambien

---

[1] Reim V. 6345 ff.
[2] Vgl. H. Paszkiewicz Jagellonowe a Moskwa I 99.
[3] Reim V. 6461—70; PSRL III 57. Vgl. Latkowski a. a. O. 99—100.
[4] SrPr I 112 (Dusburg).
[5] Mon. Pol. hist. II 586.

(Samland) angegriffen habe [1]. An den verschiedenen Fronten, auf den verschiedenen Heerfahrten in das masurische, das preussische und das (Kulmer) Ordensland, lag die Initiative in der Hand des Mindaugas [2]. Es war, wie bekannt, ein grosses Unglück, dass gerade in diesem Jahre, wo die Aufständischen vorwärtskamen, Mindaugas in Litauen starb und nach seinem Tode Wirren begannen, die keine Ausnutzung des günstigen politischen Augenblicks gestatteten.

Treiniota soll, nach dem Bericht der Reimchronik, als er den Mindaugas aufforderte, sich offen vom Orden abzuwenden, versichert haben, dass sich auch die Lettgaller und Liven erheben würden, sobald nur Mindaugas nach Livland kommen würde. Nach dem Abschluss des erwähnten Bündnisses mit den Russen von Nowgorod, mit denen er in Übereinstimmung handeln musste, griff Mindaugas noch 1262 Livland an. Unserer Chronik nach wäre die Initiative dazu von Treiniota ausgegangen. Aber es ist schwer zu glauben, dass der König, während er Heerfahrten nach anderen Richtungen hin unternahm, Livland aus dem Auge verloren hätte. Zusammen mit Treiniota, der noch nicht als offener Gegner des Mindaugas auftrat, führten beide das grosse Heer, das plünderte und Schrecken verbreitete [3]. Vor Cēsis (Wenden) wurde es dem Mindaugas klar, dass die Russen zu dem verabredeten Feldzug nicht rechtzeitig eintreffen würden. Der Verfasser der Reimchronik lässt diese Beschreibung mit heftigen Vorwürfen des Mindaugas an die Adresse des Treiniota, der ihn irregeführt habe, enden; Mindaugas habe seine Heerfahrt bereut und nicht weiter Krieg führen wollen [4]. Es versteht sich leicht, warum der Chronist dem Mindaugas solche Worte in den Mund legt. Jeder der Ordenspolitik feindliche Akt wurde eben von dem Annalisten auf seine Art beleuchtet. Ob diese Expedition des Mindaugas irgendwelche einschneidenderen Folgen hatte, wissen wir nicht. Mindaugas hatte bekanntlich bereits das Vertrauen zu Treiniota, der immer mächtiger wurde, verloren und kehrte

---

1 SrPr I 112.
2 Vgl. H. Paszkiewicz Jagellonowe a Moskwa 103.
3 Reim V. 6475 ff.
4 Reim V. 6500—513.

wahrscheinlich aus diesem Grunde um. Nach der Quelle wäre der unzufriedene Mindaugas bald vom Feldzug zurückgekommen. Als er auf diese Heerfahrt zog, hatte Mindaugas offenbar, wie schon E. Chudzinski bemerkt hat, weitgreifende Pläne [1]. In Verbindung mit dem Erscheinen des litauischen Königs sollten sich die unter den Landesbewohnern noch ruhig gebliebenen Liven und Letten erheben, von Norden her sollten die Nowgoroder anmarschieren. Alles das zeigt, dass Mindaugas auch weiterhin eine grosszügige Politik zu führen gedachte.

Der Misserfolg der Operation von Cēsis führte zu Reibungen zwischen dem schon gealterten Mindaugas und dem jungen, zur Macht aufsteigenden Treiniota. Wenngleich der Chronist uns auch weiterhin von dem Bündnis des Mindaugas und des Treiniota zur Vertreibung der Deutschen erzählt und Verhandlungen zwischen den Žemaiten und den Kuren erwähnt [2], geht doch die Aktivität in die Hände des Treiniota über. Die Litauer, nun schon unter der alleinigen Führung des Treiniota, greifen wiederum Livland an und gelangen bis zur Coiva-Viekis (Wiek) in Estland [3]. Nach den üblichen Plünderungen treffen sie auf das bei Daugavgryva (Dünamünde) lagernde Heer der Deutschen. Treiniota überfällt zur Nachtzeit die Deutschen und vernichtet sie. Nach der Dünamünder Chronik und den Annalen des Canonicus von Sambien lässt sich genau feststellen, dass dies am 9. Januar 1263 geschah [4]. Der gleiche Treiniota also, der 1262 den grossen Feldzug nach Preussen und Masuren vorbereitet [5] und damit den Orden geschwächt hatte, zeigt sich wiederum als ein grosser Kriegsmann. Seine bedeutenden Erfolge liessen Treiniota in seiner Macht wachsen, und als er in dem gekränkten Schwager des Mindaugas, dem Daumantas, einen Genossen fand, brachte er schliesslich eine Verschwörung zustande. Treiniotas Plan ging dahin, sich zum Herrscher Litauens zu machen und dann mit den vereinigten Streitkräften der Litauer, Žemaiten und

---

[1] Die Eroberung Kurlands durch d. deutschen Orden im 13. Jh. (1917) 65.

[2] Reim V. 6786—87.

[3] Reim V. 6891—6950.

[4] SrPr I 283; II 141.

[5] SrPr I 125—126.

Sudauer gegen Preussen zu ziehen. Mindaugas wurde aber zu einem höchst ungünstigen Zeitpunkt ermordet, wo in Preussen und in Livland immer noch Aufstände tobten. Besonders durch ihre Erfolge in Livland hatten die Litauer den Orden sehr geschwächt. Wenn die Kreuzritter hier wieder aufkommen konnten, so waren — abgesehen von anderen Gründen, beispielsweise der dauernden, nicht aufhörenden Hilfeleistung vom Westen her — die Völker daran schuld, die sich nicht bemühten, eine einheitliche Front zu bilden.

Aus alledem, was ich hier skizzenhaft auseinandergesetzt habe, möchte ich eine neue Auffassung gegenüber der hergebrachten These ableiten. Mindaugas erscheint dabei als ein bedachter und grosser Politiker und keineswegs, wie ihn Phil. Klymenko geschildert hat, als ein kleiner Gutsherr, der zwar ungeheuren Grundbesitz, aber kein politisches Begriffsvermögen besass [1]. Er war offenbar kein überragender Kriegsheld. In dieser Hinsicht wetteiferte Vykintas mit ihm und später dessen Sohn Treiniota, der eine Zeitlang mit Mindaugas zusammen arbeitete, ihm dann aber als Kriegsmann über den Kopf wuchs und zuletzt dieses Politikers Feind wurde. Was die Žemaiten angeht, so stand Mindaugas in der Zeit von 1253 (1256) bis 1261, in der Treiniota gross wurde, unzweifelhaft mit ihnen im Bunde. Der König war nicht nur kein Gegner ihres heissen Kampfes gegen den Orden, sondern er hat sie sogar auf die eine oder andere Weise unterstützt.

Abkürzungen.

Reim = Livländische Reimchronik, ed. v. L. Meyer (1876).
PUB = Preussisches Urkundenbuch I, 1 (1882); I, 2 (1909).
PSRL = Полное собраніе русскихъ лѣтописей II (1908), III (1915).
SrPr = Scriptores rerum Prussicarum I, II.

[1] Die Urkunden Mindowes f. den livl. Orden. Altpr. Forsch. VI (1929) 210, 215.

Mindaugas ja žemaidid.

Artiklis valgustatakse esimese leedu kuninga Mindaugase suhteid riigi lääneosadega — Alam-Leeduga (Žemaitija), ümber lükates traditsioonilist arvamust, nagu oleks M. olnud žemaitidega (alamleedulastega) vaenujalal. Vene Ipatjevi kroonikast võib järeldada, et Alam-Leedu idapoolne osa (Erdvilase piirkond) oli lähedas seoses M-ga, kuna läänepoolne osa (Vykintis) oli ainult relvaga alistatav. Kuigi M. žemaite otseselt ise ei valitsenud, andis ta 1253 Liivimaa Ordule neid leedu maaalasid Nemunase alamjooksul ja Alam-Leedus, mida see kõige enam ihaldas. Ent see annetamine oli fiktiivne. Liivimaa Ordule võis kuuluda ainult nii palju maid, kui palju ta ise o m a j õ u g a võis žemaitidelt anastada. Sellepärast kogu aastakümne (1251—61), kui M. ametlikult pidas rahu Orduga, kestsid ristirüütlite võitlused žemaitidega. Paljudest asjaoludest selgub, et selle ametliku rahu ajal M. ometigi abistas salaja žemaite. Viimaste imponeeriv plaanikindlus võitluses sakslaste vastu, rida õnnelikult lõppenud suuri lahinguid (Skuodas, Durbe, Lielvarde) sunnivad oletama, et ühel või teisel kujul siin oli žemaitide poolel osaline ka M. Nähes relvakoostöö kasulikkust M-ega, žemaidid püüdsid ise kõvendada oma sidemeid leedulaste kuningaga ning mõjustada, et ta avalikult ja ametlikult katkestaks oma sidemed kristlaste ja sakslastega. Ordurüütlite üha tugevnev rünnaktegevus nähtavasti nõrgendas žemaidi hõimu separatismi.

Žemaitide juht Durbe lahingus oli nende sõjaka vürsti Vykintase poeg Treiniota. Huvitav, et 1261 žemaidid, kasustades soodsat poliitilist silmapilku (mässud Preisis ja Liivimaal), püüdsid oma juhi kaudu tõmmata M-t eemale sakslasist. Noor Treiniota peale õnnestunud lahinguid 1260 hakkas saavutama üha suuremat tähtsust ja mõju, kuni see tekitas tema ja rauganeva M-e vahel ikka enam lahkuminekuid. Treiniota sõjaline edukus Preisis ja Liivimaal aina kiirendas seda lõhet, olgugi et M. oli ametlikult end lahti löönud Ordust ning liitunud žemaitidega, keda ta varemgi salaja toetanud. M-e traagiline surm ajal, mil kohalik rahvas tõstis mässu Preisis ja Liivimaal, oli suureks õnnetuseks kogu Baltimaale.

Über einige Benennungen für Flöte, Stiefelschaft, Schuh und Verwandtes.

Von Jalo Kalima.

Nachtrag zu S. 209 ff.

Die Bedeutungen 'Haube' und 'Art Schuhe' vereinigt in sich auch slav. **čerьsь*, vgl. russ. *черезъ* 'Haube', serbokr. *čèpac* 'Art Frauenhaube' usw., aber bulg. *čepíci* Pl. 'Stiefletten', s. Berneker Slav. etym. Wb. 143. Sehr instruktiv ist auch die Etymologie von bulg. *čehъl* 'Frauenschuh' (vgl. *čehlárin* 'Schuhmacher'), welches mit russ. *чехóлъ* 'Überzug, Futteral', *чéхликъ* 'Käppchen', ukr. *čechlyk* 'kurzes Männerhemd' usw. zusammenhängt, s. Berneker Slav. etym. Wb. 139.

Muhu pulmatutid ja -paelad.

Lisateateid Muhu pulmakommetest.

H. Kurrik.

Eesti Rahva Muuseumi kogudes leidub eriline rühmake pulmapaelu ja -tutte Muhu saarelt, millistele sarnaseid mujalt pole kogutud. Neid on 8 tükki. Välimuselt enam-vähem sarnased, koosnevad nad kuni 120 cm pikkusest värvilisest villasest nöörist, mille otstes suured kirevad tutid, mis kokku õmmeldud kirjudest sitsiribadest ja pitsiotstest. Tuti ja paelte vahelüliks on tihti lõngadele tõmmatud värvilised klaashelmed või spiraalina mähitud lõngad.

Kaks neist paeltest on „andide paelad“ (ERM 7836 ja ERM 15 223), millega veimi, kindaid, sukke jne. kokku seoti. Ühed neist ongi koos kinnastega muuseumi toodud, kuid sellel puuduvad tutid. Kaks neist on lähemalt määramata pulmapaelad (ERM 17 107) ja pulmatutid (ERM 18 921). Pulmapaelad (ERM A 290:1109) on „kantud ümber pea“, kelle poolt, jääb ütlemata. Pulmatutid (ERM 18 920) olevat olnud „pulma ajal noorikul puusa peal“.

Pulmatutid (ERM 298:80) on „pulmakirstu võtme tutid“ saadud Pöidest. Need võtmetutid ehtisid pulma ajal pruudi veimevakka, kes oli Muhust pärit.

Kõige suuremat huvi pakuvad aga „pättidega“[1] pulmatutid (ERM 18 922). Need olid pillimehe jaoks. Noorik köitis tutid pilli külge „pilli auks“ (joon. 1).

---

[1] Pättideks nimetatakse Muhus ja Saaremaal riidest valmistatud nöörist või pastlanahast tallaga kergeid jalakatteid. Muhu „ilupätte“ kaunistatakse madalpistes värvilise lillkirjaga.

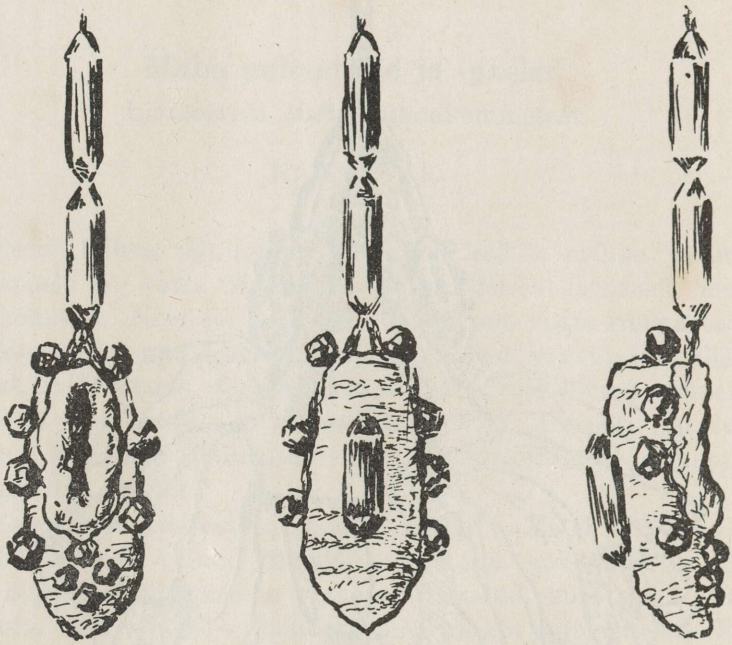
ERM-i peakataloogi järgi on andmed isikult, kes kaua kodukohalt ära olnud ja seepärast need teated polevat väga kindlad.



Joon. 1. Pillimehe pulmatutid „pättidega", Muhu. ERM 18 922. Mõõt 1:2.

100 cm. pikkune pael moodustab kinnise aasa, mis liitekohast hargneb neljaks 8 cm. pikkuseks kollaste klaashelmestega kaetud nööriks, mille otstes samasugused tutid nagu eespool kirjeldatud. Nööri külge on kinnitatud paar tillukesi, 4 cm. pikkusi pätte, heegeldatud helerohelisest villasest lõngast, äärestatud roosa lõngaga ja ilustatud pealt, külgedelt ja talla alt värviliste klaashelmestega (joon. 2).

Üks Muhu paeltele sarnane pulmapael leidub veel Kessulaiult, Muhu külje all. Kaks pulmapaela esineb ka Hiiumaal. Neil asendab lame hõbeniit villast nööri ja tutid on palju väiksemad Muhu omadest. Mandrilt puuduvad vastavad teated, niisamuti väljastpoolt Eestit.



Joon. 2. Eelmise detail. Mõõt 1:1.

Ühenduses sellega oli huvitav otsida lähemaid teateid pulmapillimehe kohta. Vana-eesti pulmad oma mitmekesiste kommetega on ahvatlenud pea kõiki meie rahvaelu ja -kommete kirjeldajaid alates XVIII sajandist kuni käesoleva ajani.

Vanemad kirjanikud Hupel, Rosenplänter, Petri, Kruse ja Holzmayer vaevalt nimetavad pillimeest, olgugi et ütlevad, et pulmas tantsitakse torupilli saatel, läinud sajandi keskel Lõuna-Eestis ka juba viiuli saatel. Wiedemann on esimene, kes pillimehest pikemalt juttu teeb[1]: polevat pulmi ilma pillimeheta, ehk

[1] F. J. Wiedemann Aus dem inneren und äusseren Leben der Ehsten (St. Petersburg 1876) 317 jj.

pillipuhujata. Mõnelpool olevat pillimees saabuva peigmehe hobusele kannuga õlut vastu visanud ja selle eest eri kingi saanud. Wiedemann nimetab ka pillimehe olulisi esinemisi pulmas. „Vaka tantsimine" järgnes veimete jagamisele teisel pulmapäeval. Pulma lõpul „tantsiti pulmad katki".

Üldiselt oli aga pillimees pulmaliste lõbustajaks ka peale nimetatud tantsude.

Pillimeest ehk mängumeest tsiteerib Schroeder [1] lühidalt Wiedemanni järgi. Hilisemal ajal on A. Pulst Muusikamuuseumist korjanud hulk elulookirjeldusi pillimeestest ja neid osalt avaldanud „Muusikalehes" [2]. Mõningaid lisateateid Muhu pillimehe kohta leiame Eesti Rahvaluule Arhiivi vanematest kogudest. Peatantsupäevaks olevat ikka olnud teine pulmapäev. Ühest teatest loeme [3], et *torupillimees*, kes ka paar kindaid saab, lööb veel lõpetuseks: „Pill ütleb, pidu lõpeb, õllut otsas rahha, küll, unatiladun, tilidunu". Viimasest leidub variant [4]: „Toropill hüüab veel viimaks: nõil, nõil, Pill ütleb piddu lõppeb, õllut otsas rahha küll nõil, nõil".

Selle laulukesega viidatakse veimede jagamisele ja sellele järgnenud tantsule, kus igaüks, kes noorikuga tantsis, pidi andma raha.

Eesti Rahvaluule Arhiivi uuemad kogud ei lisa midagi olulist pulmapillimehe kohta, vaid mainivad pillimeest kui pulmaliste lõbustajat ja veimede saajat.

Vastused läinud suvel ERM-i poolt välja saadetud küsimuslehele toovad lisateateid pulmakommete ja -pillimehe kohta Muhu saarel [5].

Kõigepealt kuuleme, et pulmapaelte ja -tuttide tegijad olid pruudi-aitajad, veimevaka valmistajad, s. o. pruudi poolt kokku kutsutud ligemad sugulased, sõbrannad ja külatüdrukud. Pühapäeva õhtuti õmmeldi, tikiti tanusid, särke ja põlli ning punuti paelu. Lõpuks järgnes tants. See kestis selle järgi, kui pikk

---

[1] L. v. Schroeder Die Hochzeitsbräuche der Esten (Berlin 1888) 182.

[2] Muusikaleht VI 140—143 ja 236—242, VII 210—212.

[3] H I 4, 545 Muhu.

[4] H I 4, 543 Muhu.

[5] KV Varia 93 ja 94.

pruudiaeg või kui rikas pruut oli. Pulmapaelu jagati pulma teisel päeval, kui hakati veimevakka jagama.

Pruudi esik — teise teate järgi olevat seda teinud kas pruut või esik —, kes pruudiga kirikus käis, pruudi õde või tema lähem sugulane, kinnitas esimesena paelad pilli külge. Sellele järgnes pruut, keda kutsuti juba noorikuks, kes andis esimese paari kindaid omast veimest pillimehele ja kinnitas nad ise pilli külge. Alles siis said teised pruudi ja peigmehe sugulased andeid. Peale kinnaste ja pulmatuttide pillimees teist palka pole saanud. Väiksed pätid pillimehe pulmatuttide küljes olevat muhulaste arvates keegi pruudi-aitaja naljahammas sinna kinnitanud; kui kellelegi kingiti tubakakott, siis olevat ka selle paela küljes olnud väiksed pätid. Päris pätte polevat pillimehele iialgi kingitud. Nagu näib, praegusel ajal seda peetakse naljaks ja muud tähendust sellele ei teata anda. Mujalt puuduvad kõik analoogsed nähted.

Lõpuks veel mõned lisateated pulmapillimehe kohta.

Pillimees kutsutakse harilikus pulmakutse korras nagu teisi pulmalisi, sugulasi. Kutsujaks saadeti keegi pulmamajast või tegi seda pruut ise, mis küll väga harva ette tuleb. Teise teate järgi käis pillimeest kutsumas ikka peigmees, sest vanasti pruudi pool pole üldse pilli mängitud kui pruut kirikusse sõitis, ka peale laulatust mitte. Kuid siiski pillimees pidi olema varakult pulmas, sest ta pidi kirikust-tuleva noorpaari pillimänguga vastu võtma.

Kutsutud pulmapillimehi on ainult üks. Kui juhtus pulmas rohkem mängumehi olema, siis aitasid ka need mängida, kuna kinnaste ja paelte saajaid oli ikkagi üks, s. o. selleks kutsutu. Tuli ka tihti ette, et teised mängumehed võtsid lõbupärast omad pillid kaasa, nii et mõnikord oli pulmas mängimas 2 kuni 3 pilli korraga.

Kõige vanem tuntud pulmapill olevat olnud torupill. Viimane Muhu torupillimees, Ränga vana, olevat alles hiljuti surnud.

Harilik pulmapill oli kahe või kolmereaga harmoonika, kuid uuemal ajal otsitakse juba bajaanimängijaid.

Muhust saadud pulmakombed pillimehe suhtes olevat praegugi maksvad, kuid selle vahega, et bajaanimehed nõuavad juba rahalist tasu.

Seega on kadumas üks neist vanadest, ilusatest kommetest, mis kaua säilis ja hästi sobis rõivastuse poolest nii värviküllasele Muhumaale. Elurõõmust pajatavad need lõbusas meeleolus ühiselt valmistatud pulmapaelad ja -tutid, mis pulma ajal nagu suured roosid või hõljuvad liblikad ehtisid lõbutsevaid pulmalisi.

Hochzeitsbänder und -troddeln.

Beiträge zu den Hochzeitsbräuchen auf Muhu.

In den Beständen des Estnischen Nationalmuseums findet sich eine kleine Gruppe von Hochzeitsbändern, d. h. Wollschnüren mit grossen Troddeln aus farbigen Kattunstreifen und Spitzenenden. Sie dienten hauptsächlich zum Festbinden der Gaben, Handschuhe, Strümpfe usw., welche die junge Frau nach altem Brauch hauptsächlich den Verwandten des Bräutigams am 2. Hochzeitstage verteilte. Besonderes Interesse erweckt eine Hochzeitstroddel (Fig. 1 u. 2), an welche ein Paar kleiner Pantöffelchen angebracht ist. Mit diesem Hochzeitsbande schmückte die junge Frau oder einer ihrer Helfer das Instrument des Spielmanns, worauf die junge Frau dem Spielmann ein Paar Handschuhe überreichte. Erst dann ging es an die Verteilung der Gaben an alle anderen Beteiligten.

Anschliessend daran bringt die Verf. einige Beiträge, die den Hochzeitsspielmann betreffen.

Viis Fr. R. Faehlmanni kirja.

M. Lepik.

Õpetatud Eesti Seltsi 100. aastapäeva tähisraamatus on põhjust ruumi anda ka selle mehe kirjaridadele, kelle nimi eesti kultuurajaloos on lahutamatult seotud niihästi kõnesoleva Seltsi asutamismõtte algatamisega kui ka selle ilme ja tegevussuundade väljakujundamisega. Kuna tema ainus meie päevini säilinud ulatuslikum kirjavahetus Kreutzwaldiga on ilmunud alles äsja [1], siis siia on kogutud tema vähesest kättesaadavast ja seniavaldamata kirjapärandusest kõige olulisem, mis vahest avaldamist väärriks. Lisaks siin avaldatavaile leidub ÕES-i käsikirjadekogus (M. A. 170:14) veel kümmekond mitmele isikule adresseeritud kirjade kontsepti, mis aga oma sisu tõttu — arstlikud nõuanded patsientidele — võiksid ehk huvitada ainult vastavat kutseringkonda. Et F-i tõeline korrespondentide võrk oli algupäraselt üsna suur, seda tõendavad paljudelt isikutelt saadud üksikud kirjad tema kirjandusliku päranduse ja Seltsi ametliku kirjavahetuse hulgas, milledest mõningad viitavad ka pidevale ja õige ligidasele vahekorrale adressaadi ja saatja vahel. Seega on uue ainestiku avastamine ja eelolevale lisa pakkumine heal juhul võimalik veel tulevikuski.

Esimese kirja adressaadiks on ilmselt Johann Sommer (1777—1851) Pärnus, F-i vene keele õpetaja tema Rakvere kreiskooli õpiaastailt (1810—1813)[2], kes hiljem Suve Jaani nime all

---

[1] Faehlmanni ja Kreutzwaldi kirjavahetus. Trükki toimetanud M. Lepik. Õpetatud Eesti Seltsi Kirjad IV (Tartus 1936). XVI + 220 lk.

[2] (M. Lepik) Rakvere linna III algkool 1805—1930 (Rakvere 1930) 14 ja 30; E. Biogr. Leks. 484.

eesti kirjandusajaloos üsnagi tuttavaks saanud. Ta on seesama Ivan Petrovitš Sommer, kellest ka Kreutzwald heatahtlikult kõneleb ning eriti tema teatriharrastust esile tõstab oma sõbra F-i eluloos (Verh. GEG II, 4, 13). Nagu kirjast selgub, on see kirjutatud ühe Suve Jaani teose puhul, mille käsikirja ta ÕES-ile arvustamiseks (või ka kirjastamiseks?) oli saatnud. Tõenäoliselt oli see teos „Ohta aia-wiite", mis kunagi pole trükist ilmunud ja mille käsikiri kaotsi läinud, küll aga säilinud selle arvustus (vt. alamal viide 2). Siin avaldatud kiri ise on hoidunud Rosenplänteri poolt valmistada lastud ärakirjana (ÕES M. A. 170:18). Võimaliku vastuse ja kirjavahetuse jatkumise kohta puuduvad andmed. — Kiri 2 on vastus Eestimaa Kirjanduse Ühingu (Estländische Literärische Gesellschaft) kirjavahetajaliikmeks valimise puhul ja kirjutatud arvatavasti sama Ühingu sekretärile, pärastisele akadeemikule F. J. Wiedemannile (1805—1887). Originaali leiukoht kõnesoleva Ühingu arhiiv Tallinnas (Eingegangene Schreiben 1842, 11).

Kirjad 3 ja 4 on kirjutatud tuntud eesti keele uurijale J. H. Rosenplänterile (1782—1846) tema teose „Kolilaste seädus ehk iggapäine meletulletus, mis neil koddo, kolis ja wäljapaikus tulleb tähhelepanna" (trükist ilmunud Pärnus 1845. a.) puhul, mille käsikirja ta F-ile arvustamiseks saatis. Käsikiri F-i parandustega, Rosenplänteri märkustega nende juurde ja F-i veelkordsete vastumärkustega, samuti ka kirjad, säilitatakse ÕES-i käsikirjadekogus (M. A. 77 ja 170:17), kuhu need nähtavasti omandati koos muude Rosenplänteri käsikirjadega pärast nende autori surma. Kiri 3 on avaldatud osaliselt (3 kvartlehekülge), kuna 4 kvartlehekülge puhtkeelelisi arutlusi, mis on mõistetavad ainult koos käsikirjaga, mille juurde nad kuuluvad, on jäetud avaldamata. — Kiri 5 ajaloouurijale C. E. v. Napiersky'le (1793—1864) Riias heidab lisavalgust F-i tuntud kirjutisele „Scriptores rerum Livonicarum'i" II köites. Kirja asukoht Riia ajaloo ja Muinsusuurimise Seltsi (Gesellschaft für Geschichte und Altertumskunde) käsikirjadekogu (nr. 1172, C. E. v. Napiersky kirjakogu), praegu Läti riigiarhiivis Riias.

1. Faehlmann — Joh. Sommerile.

Иванъ Петровичъ!

Als ich Ihre alten lieben Schriftzüge wieder zu Gesichte bekam — wie sollte ich sie nicht wiedererkennen? Aber Sie hatten sich ja in einen Mantel gehüllt und wollten nicht erkannt sein.

Erlauben Sie, dass ich nun vorzugsweise über Ihr Buch mich auslasse.

Ich bekam es, las es mit Vergnügen, theilte es der estnischen Gesellschaft zur Ansicht und Beurtheilung mit [1], und mit Diesem u. Jenem habe ich mich darüber besprochen. Ein allgemeines Urtheil der Gesellschaft ist beigefügt [2].

Der Inhalt ist vortrefflich. Aber in dieser Form würde ich es nicht in die Welt treten lassen, wenn es mein Kind wäre. Sie gehen von dem Grundsatze aus, keine Regel anzuerkennen, sondern genau zu schreiben, wie das Volk spricht. Sie thun aber doch Unrecht. Die Männer, welche die Regeln auch für die estnische Sprache aufstellten, haben auch gehört u. verglichen, u. haben als Regel niedergeschrieben, was ihrer Meinung nach das Beste schien. Freilich muss man bedauern, dass die Grammatik anderer Sprachen für die est[*nische*] zur Norm genommen wurde u. dass es oft Ausländer waren, die in der Sprache arbeiteten od[*er*] solche, die in den Geist der Sprache nicht eingedrungen waren. Aber Alle waren sie gewiss nicht von dem Gelichter.

Erlauben Sie, dass ich meine Bemerkungen in ein System bringe und 1) von Ihrer Ansicht der Dialekte spreche. Wenn eine weitverbreitete Sprache, wie der finnische Sprachstamm, in Dialekte zerfällt; so ist es natürlich, dass der eine Dialekt sich emporarbeitet, während der andere zurückbleibt; der eine sich reiner erhällt, während der andere von Nachbarvölkern allerlei borgt. Aber noch eins: ein Stamm eines Volkes hat durch Zufall und durch Mutter Natur von den übrigen einiges voraus, hat mehr Gewandtheit und Liebenswürdigkeit, und diese Eigenschaften lassen sich auch in seinem Dialekte wiederfinden. Dieses Alles mag noch so gewiss sein; aber immer bleibt es eine noch unbeantwortete Frage: welcher finnische Dialekt ist der vorzüglichste? Der Finne lobt seinen Dialekt — er ist der reichste, er hat eine Litteratur, er ist genau

bestimmt in Formen und selbst der Este erkennt das an — denn die estnischen Volkslieder nähern sich dem finnischen Dialekt an. Der R e v a l - E s t e rühmt seinen Dialekt (im Vergleich zum Dorptschen), weil er voller, in Formen bestimmter und in Wendungen mannigfaltiger ist. Der D ö r p t - E s t e rühmt seinen Dialekt, weil er besonders wohlklingend sein soll. Wer hat nun Recht? Nun kommen noch Einzelne und rühmen den Dialekt am Maholmischen Strande; um *Pernau* herum; bei *Weissenstein, Oberpahlen.* Und sonderbar, wer seinen Dialekt rühmt, setzt die andern herab. Wie kömmts? Man lernt d e n Dialekt lieben, der einem am geläufigsten geworden ist. Und der Hass der Dialekte unter einander ist grösser, als der Hass der Sprachen, ganz so, wie der Hass der Sekten e i n e r Religion grösser als der Hass der Religionen selbst ist.

Ich bin in *Jerven* geboren, in *Wierland* besuchte ich meine ersten Schulen, in *Dorpat* halte ich mich schon 26 Jahre auf; ich bin mit Esten aus allen Distrikten in Berührung gekommen und habe mir Mühe gegeben, Menschen und Sprachen genau zu untersuchen, ich habe in die Geschichte der Esten hineingeblickt. Ich erlaube mir auch ein kleines Urtheil. Im Alterthum waren die Esten gewiss der ausgezeichnetste finnische Stamm; die geographische Lage des Landes brachte sie in Verbindung mit dem übrigen civilisirten Europa und die uralte Geschichte erzählt viel von ihren Zügen und Kämpfen und von ausgezeichneten Menschen estnischer Herkunft (so war *Starkother*[3] etwa 150 J. vor Christo, ein Este, der den ganzen Norden von Europa in Bewegung setzte). Die Finnen dagegen blieben mehr in Ruhe. Die Cultur der Esten ging aber unter im barbarischen Druck der rohen Deutschen; der Finne wurde von Schweden abhängig, ohne unter seinem Druck zu verkümmern. Die estnische Sprache verkümmerte, während die finnische sich bei weitem besser erhalten hat. Der Finne hat eine Nationallitteratur, während der Este mit den Brocken sich begnügen muss, die ihm Fremde zuwerfen. Aber auch in dieser verkümmerten u. verarmten Gestalt verbleibt der estnischen Sprache noch immer eine Gewandtheit und Glätte und selbst die mythischen Sagen und die sonstigen Ueberreste eines vormaligen glücklichern Volkslebens haben mehr den Charakter des Aesthetischen und Gefälligen, als wir's bei den Finnen finden.

Kommen wir auf die Dialekte der Esten selbst zurück; so

ists genug hier nur zwei aufzustellen; die Nebendialekte sind Gemische: (der *Pernausche* u. *Oeselsche* haben viel dorptsche Beimischung). Meiner Meinung nach hat der revalsche grosse Vorzüge vor dem dorptschen Dialekt: er ist reicher im Wortschatz, bestimmter u. geregelter in den Formen, freier in den Wendungen, gewandter im Ausdruck, biegsamer und schmiegsamer für die Dichtkunst. Der Dörpt-Este kam in Allem mehr zurück, weil das deutsche Unwetter ihn am heftigsten traf. — Fragen wir aber nun: wo wird das beste Estnisch gesprochen im ganzen revalschen Sprachdistrikt? so antworte ich ganz kurz: im halben *Jerven,* im halben *Wierland,* im halben *Harrien* u. im halben reval-estnisch-dorptschen Bezirk, gerade, wo diese Kreise zusammengrenzen. Hier hat das Volk seinen Charakter am reinsten erhalten, seine Sprache ist hier am unverfälschtesten, und geschichtliche Erinnerungen, anmuthige Saagen und herrliche Volkslieder haben sich hier gerade am besten erhalten. Hier ist das Herz Estlands.

2) Nehme ich mir die Freiheit, etwas über die Estnischen Sprachregeln in Bezug auf Ihr Buch zu sagen. Wer sich in ein fremdes Land begiebt, muss sich den Gesetzen u. Gewohnheiten desselben fügen. Nicht anders ist's mit einer Sprache. Sprache des Volks und das Ohr des Forschers, aber auch Vergleichung und Critik u. Benutzung der Leistungen der Vorgänger! Wollten wir doch einmal die Regeln der deutschen Sprache ganz ignoriren u. niederschreiben, wie Dieser und Jener spricht: thas krine Krass schmickt die Ehrte — wie gefällt's? Sie müssen sich schon fügen. Sie sind aus Eigensinn ganz Naturalist geblieben, haben aber nicht gut gethan. Die Regeln der estnischen Sprache sind nicht ganz zu verwerfen; die meisten sind richtig und was nicht richtig ist, ist doch *usus* und kann verbessert werden. In dieser Gestalt können Sie das Buch nicht drucken lassen; dem Esten selbst, der das Gedruckte anders gelesen hat, mag's in dieser Form unangenehm sein, u. in vielen Dingen könnten Sie nur dem Esten um *Pernau* herum verständlich sein. Ins Einzelne kann ich nicht eingehen — Verstösse aller Art finden sich auf jeder Seite. Geben Sie das Buch einem befreundeten Prediger u. lassen Sie es streng in dieser Rücksicht durchcorrigiren. Doch kann ich nicht unterlassen, wenigstens einiges zu berühren, das durch das ganze Buch durchgeht. *a*) Das *u* steht bei Ihnen zu oft statt des *o*. Hier u. dort, also auch im

Pernauschen hört man in nachlässiger Sprache *minnu* statt *minno, ommiku* statt *ommiko etc. b)* Das õ (dieser dem Esten eigenthümliche Vocal) fehlt in Ihrem Buch ganz. Der Este sagt aber nicht: *sanna, ohta, keik, roem, eige* — sondern *sõnna, õhta, kõik, rõem, õige.* Im Harrischen Dialekt fehlt dieser Vocal einigermassen und der Harrier sucht sich da auf manche Weise zu helfen; aber der Harrische Dialekt ist nicht mehr ausschliesslicher Schriftdialekt. c) Sie ziehen gegen das *h* besonders zu Felde. In der Hauptsache haben Sie Recht — man kann es entbehren. Aber es mag stehen bleiben, wo es unterscheidet. In einigen Gegenden hört man das *h*, in den meisten gar nicht, und zum Muster dürfen wir uns die Esten bei *Rappin, Neuhausen* und *Rauge* nicht wählen, die wohl auch sagen: *hallus hom hawwus hir* d. h. *wallus on aus härra.* — Aber genug.

3) Muss ich von den poetischen Stellen in Ihrem Buche bemerken, dass sie die schwächsten sind: *a)* sündigen Sie gegen das Versmaass, denn Jamben und Trochäen kommen in einem u. demselben Stück vor. Der Este hat nicht nur eine sehr rhythmische Sprache, sondern auch ein sehr empfindliches Ohr. Nehmen Sie ein g u t e s Volkslied vor u. analysiren Sie es in Hinsicht auf den Versbau — Sie werden sich über die Genauigkeit und Regelmässigkeit wundern. Selbst was auf den ersten Blick als Nachlässigkeit erscheint (z. B. 2 Daktylen statt 3 Trochäen oder ein Amphimacer statt 2 Trochäen), macht sich bei genauerer Ansicht zur Regel. *b)* Erlauben Sie sich viele Gewaltthätigkeiten gegen die Sprache, um nur den Vers zu Stande zu bringen. Ich schlage mir *p.* 6 auf: darf an der bezeichneten Stelle der bestimmte Accusativ stehen? Nein, es muss hier der unbestimmte, *keelt,* stehen. *Acc. c)* Sie gerade, als Naturalist, hätten es einsehen müssen, dass der Reim im Estnischen ein Unding ist. Wenn der Reim auch nur Gleichklang wäre, so ist die estnische Sprache arm an guten Reimen; aber der Reim ist noch mehr u. dieser weiteren Anforderungen entbehrt der estnische Reim ganz. *d)* Muss ich fragen, welche leitende Idee Sie bei der Anfertigung der Poesien gehabt haben. Denn erstens kann man das Volkslied zum Muster nehmen und im Volkston dichten. Schade, dass kein Neuerer sich darin versucht hat. Freilich müsste die Sache *mutatis mutandis* genommen werden. Einige Hoffnung haben wir zu einer solchen Dichtungsart: ein Mitglied

unserer estnischen Gesellschaft hat sehr gelungene Versuche gemacht, das finnische Heldengedicht *Kalewala* ins Estnische zu übertragen [4]. Zweitens kann man die allgemeine moderne Form wählen; unsere estnischen Kirchengesänge sind in dieser Art. Es fragt sich aber, ob diese Art dem estnischen Sprachgenius ganz zusagt. Ihre Leistungen sind nicht strenge in dieser Art. Drittens könnte man das Antike in Form u. Inhalt zum Muster nehmen. Viertens mache ich einen Vorschlag, eine selbständige Form zu wählen, dem Sprachgenius u. einigermassen den gegenwärtigen Volksverhältnissen angemessen. Doch davon ein anderes Mal ausführlicher. — Sie werden mir verzeihen, dass ich gerade hier so schroff u. haarig auftrete. Aber ich spreche nicht nur gegen Sie, sondern auch gegen alle neuere estnische Dichter. Ich erlaube mir aber auch in diesem Stück ein freies Wort, weil ich in dieser Sache viel geforscht und gedacht habe. Ich habe eine estnische Prosodie unter der Feder [5], und bin ich fertig, so theile ich sie Ihnen mit. Sie finden in dem Päckchen einen dörpt-estnischen Kalender von 1840 [6]. Die estnische Gesellschaft hat ihn für dieses Jahr herausgegeben und reval-estnische Stücke zugleich aufgenommen, um nähmlich beide Dialekte einander zu nähern. Die *Järwa-ma wanna-mehhe õppetussed* [7] sind von mir. Ich habe eine Probe liefern wollen, dass die estnische Sprache biegsam od. fügsam genug ist, um auch durch schwierige antike Versarten rein und ungezwungen durchzugehen. Geben Sie mir Ihre Meinung über diese Versuche; sie sind die ersten dieser Art. Ihre Meinung wäre mir sehr werth. (Auch der Aufsatz über die Pocken [8] ist von mir; mir zu Liebe lesen Sie ihn wohl und lassen sich nicht abschrecken durch das Gewirr und Geschwirr des dörptschen Dialekts.)

Schliesslich erfülle ich einen Auftrag unserer estnischen Gesellschaft. Auch fürs künftige Jahr wird sie den estnischen Kalender herausgeben, und bittet Sie, ein oder ein paar Stückchen dazu zu liefern, so recht im Volkston [9].

Hier — alter, lieber, guter Freund! haben Sie mein schwaches Urtheil über Ihr Buch. Ich fühle im Estnischen noch täglich meine Schwäche und suche zu repariren; wenn ich aber dies und jenes getadelt habe, so nehmen Sie es in dem Sinne, *kudda Järwa-ma wanna-mees „kergest ja raskest" õppetab.* Erhalten Sie mir Ihre

Freundschaft und gewähren Sie mir das Vergnügen, mir noch manches über Ihre Leistungen im Estnischen und namentlich über das mir sehr lieb gewordene Buch mitzutheilen.

Dorpat
d. 20. *Februar* Freund *Faehlmann.*
1840.

N. S. So eben ist von der estnischen Gesellschaft eine kleine Schrift herausgegeben worden, welche ich Ihnen hier mit beifüge. *Dr. Kreuzwald* ist der Verfasser [10]. Die Schrift ist vortrefflich gehalten u. er geht bei seinen Dichtungen von dem *Principe* aus, dass das Volkslied zu Grunde gelegt werden müsse, dass man aber auf diesem Grunde beliebig fortbauen könne. Was in seinen Liedern hier u. dort ungewöhnlich erscheint, ist in den Volksliedern wiederzufinden. Die Orthographie ist vielleicht ungleich, aber durch Schuld des Correktors, des Buchdruckers. Das *h* kömmt selten vor. Lesen sie übrigens auch die Bemerkung zu den Druckfehlern.

1. Millal Faehlmann Suve Jaani käsikirja ÕES-i koosolekule esitas, seda Seltsi protokollidest ei selgu. — 2. Seltsi üldotsuse koostas vististi sekretär D. H. Jürgenson, mis on säilinud F-i ärakirjas: „Jürgensons Urtheil über Sommer's Buch: ohta aia-wiite." ÕES M. B. 9:29. — ja mis põhilistes küsimustes langeb ühte F-i kirjas avaldatud seisukohtadega. — 3. Saxo Grammaticusel esinev legendaarne põhjamaade valitseja. Vrd. G. Merkel Die Vorzeit Lieflands I (Berlin 1798) 15. — 4. N. D. H. Mühlberg (vt. ÕES-i Kirjad IV 57); oma esimese tõlkekatse esitas ta ÕES-i koosolekul 7. veebr. 1840 (vt. Inland 1840 188), ilmunud: Verh. GEG I, 1, 89—96. — 5. „Estnische Prosodie." Kk. ÕES M. A. 170:6. — 6. „Tarto- ja Wõrro-ma rahwa Kalender." — 7. Ibid. 53 j. — 8. „Rõuge- ehk nõstme-tõbbest." Ibid. 41—48. — 9. Suve Jaani kaastööd ÕES-i poolt väljaantud kalendreis ei leidu. — 10. Küsimus on Kr-i „Viinakatkust."

2. Faehlmann — F. J. Wiedemannile (?).

Hochgeehrter Herr!

Es ergeht hiermit an Sie meine ergebenste Bitte, der estländischen literärischen Gesellschaft meinen verbindlichsten Dank auszusprechen für die Auszeichnung, welche dieselbe mir durch Zusendung des Diploms eines correspondirenden Mitgliedes hat ange-

deihen lassen [1], und die Versicherung hinzuzufügen, dass ich mich bestreben werde, so weit meine schwachen Kräfte reichen, durch thätige Mitwirkung dieser Ehre und Auszeichnung mich würdig zu erweisen.

Beifolgend habe ich die Ehre, der Gesellschaft einige Exemplare meines Programms über die Feststellung der estnischen Conjugationen [2] zuzustellen. Der Aufenthalt beim Druck dieser Schrift ist Schuld, dass ich erst jetzt meinen Dank der Gesellschaft ausspreche. Ich habe aber vorgezogen, sogleich meine thätige Theilnahme an den Zwecken der Gesellschaft zu beweisen und bitte daher der Verspätung wegen mich zu entschuldigen. Einen Theil der Exemplare bitte ich solchen Mitgliedern zuzustellen, welche Interesse für die Landessprache haben, und lieb wäre es mir, recht bald Urtheile Sachverständiger zu erfahren. Eine nach denselben Principien bearbeitete Declinationslehre [3] (den schwierigsten Theil der estnischen Grammatik), kann ich, wenn die Gesellschaft es wünscht, nächstens im Manuscript folgen lassen.

Mit Hochachtung habe ich die Ehre zu sein

Ew. Hochwohlgeboren

Dorpat,
d. 14. *Dec.,*
1842.

ergebenster Diener
Faehlmann.

1. F. valiti kõnesoleva Ühingu kirjavahetajaliikmeks selle avakoosolekul 24. juun. 1842. Ehstländische litterärische Gesellschaft vom Jun. 1842 bis Jun. 1844 (Tartu 1844) 33. — 2. „Versuch die estnischen Verba in Conjugationen zu ordnen." (Tartu 1842). F. avaldas selle enda Tartu ülikooli eesti keele lektoriks valimise puhul. Vrd. ka ÕES-i Kirjad IV 12. — 3. Trükist ilmunud: „Ueber die Declination der estnischen Nomina." Verh. GEG I, 3, 17—61; ka eritrükk 1844.

3. Faehlmann — J. H. Rosenplänterile.

Hochgeehrter Herr und Freund!

Einen doppelten Dank muss ich aussprechen, zuerst für das Vertrauen, das Sie in mich setzen, dann für die Mittheilung Ihrer werthvollen Arbeiten. Hieran muss ich aber sogleich eine Ent-

schuldigung knüpfen: erst jetzt habe ich an die Durchsicht gehen können, weil bis hiezu meine Zeit zu sehr in Anspruch genommen war durch Geschäfte u. Pflichten der verschiedensten Art.

Sie erhalten bald nach diesem Briefe die kleinere Arbeit: *kolilaste seädus* — mit dem *imprimatur* — zurück[1]. Ich habe mich über den Inhalt sehr gefreut u. es ist sehr zu wünschen, dass ein jeder Schüler das Schriftchen in die Hand bekomme u. oft lese. Aber — wenn es besonders abgedruckt wird — würde es dann nicht eben so, wie so manches andere werthvolle Schriftchen, unbeachtet bleiben? Es wäre eine sehr passende Zugabe zu einem Schulbuch. Besonders habe ich mich über manche genuine Form u. Redeweise gefreut.

Sie wünschen aber auch meine Meinung *in specie*. Ich muss aber bekennen, dass ich neben so vielen tüchtigen Sprachkennern nur ein kleines Licht bin. Gott hat mir ein Amt gegeben — den Verstand dazu muss ich leider auch seiner Sorge anheimstellen. Ich will es versuchen, meine Meinung über einiges zu sagen, ich bitte aber alles als individuelle Meinung hinzunehmen.

Es ist meine Ansicht, dass die Formen der Sprache uns zunächst u. hauptsächlich beschäftigen müssen; sie geben das Fundament der Syntax u. den Schlüssel zum Verständniss der genuinen Wendungen her. Deshalb habe ich bisher meine volle Aufmerksamkeit der Formenlehre zugewandt. Wäre aber auch die Formenlehre eine fertige u. gemachte, so müsste in der Abfassung einer Schrift dem Schreiber noch immer volle Freiheit in der Phraseologie gelassen werden — nur müsste er dem üblichen u. entschiedenen Sprachgebrauch nicht entgegentreten. Sie werden daher hier hauptsächlich Bemerkungen die Formen betreffend finden.

1. Die Bibelsprache u. mit ihr die übliche Schriftsprache gehen in einigen Stücken von der Volkssprache ab. Es ist eine wunderbare und gewiss nicht erfreuliche Erscheinung in der Geschichte der estnischen Sprache, dass von Epoche zu Epoche die Sprachfehler der Schriftsteller in Regeln gebracht worden sind. *Stahl* z. B. schrieb ein unestnisches Estnisch, aber sonderbar genug war er äusserst consequent in seinen Fehlern. Seine äusserst comische u. mangelhafte Declination u. Conjugation hat er mit einer strengen Consequenz durchgeführt u. man kann sagen, dass er in jeder

Zeile gegen die Regeln der Sprache, nirgends aber gegen die Regeln seiner selbstgeschaffenen Grammatik verstösst. Die Bibelübersetzer mussten, um ihren Wortschatz zu vermehren, an die Volkssprache sich wenden; gelegentlich lernten sie die Fehler der *Stahl*schen Formenlehre vermeiden; aber als constante Fehler, die mit Consequenz u. systematisch gehegt werden, sind 1) die Nichtbeachtung der Elementarflexionen (die ich unter dem Namen der Stammflexion im 2. Heft der Verhandlungen unserer Gesellschaft abgehandelt habe[2]) u. 2) eine fehlerhafte u. zu Verwechselungen Anlass gebende Form der *pers. 3. plur. praes.* Sie schreiben als Prediger das Estnische u. haben alle Tage die Bibel u. die übrigen kirchlichen Schriften in Händen; ich wundere mich deshalb nicht, dass Sie, wie es scheint aus Gewohnheit, diese Bibelformen adoptirt haben. *Masing*[3] vermied die Fehler der ersten Art, behielt aber die der zweiten Art oft bei .....

Somit hätte ich meine individuellen Meinungen ausgesprochen. Ich bitte aber ja nicht zu glauben, als stände ich im Wahne, überall das Beste getroffen zu haben. Nehmen Sie also nach eigener Prüfung auf, was Ihnen das Richtigere scheint.

Nochmals danke ich Ihnen für Ihr freundliches Entgegenkommen. Es hat offenbar sein Gutes, wenn Männer, die mit demselben Gegenstande sich beschäftigen, sich freundschaftlich gegen einander aussprechen. Ich habe eine kleine Abhandlung über estnische Orthographie[4] unter Händen u. werde mir nächstens Ihre Meinung darüber erbitten.

Das letzte Heft der Verhandlungen[5] wird Ihnen recht bald zugeschickt werden, worin Sie meinen Aufsatz über die estn. Declination[6] finden werden, auf den ich mich hier bezogen habe. Die *Ahrens*'sche Grammatik[7] ist Ihnen wohl schon zugeschickt worden — eine etwas voreilige Arbeit. Im nächsten Heft der Verhandlungen will ich eine kleine Geschichte der estnischen Declination als Nachtrag liefern[8]; würden Sie mir wohl Ihre beiden ältesten Grammatiken mit sicherer Gelegenheit auf eine kurze Zeit zuschicken können? Wollen Sie sie mir oder der estnischen Gesellschaft verkaufen? Sind Sie noch willens Ihre estnische Bibliothek zu verkaufen u. unter welchen Bedingungen? Ueber diese Puncte erbitte ich mir nächstens Antwort[9]. — Ihr Manuscript erhalten

Sie mit nächster Gelegenheit wieder, mit *Sahmens*[10] *imprimatur.* — Ist der Rath *Sommer*[11] in *Pernau?* was treibt er?

Mit Hochachtung und Freundschaft

Dorpat,
d. 13. *Jan.,*
1844.

Ihr ergebenster *Faehlmann.*

1. Käsikiri: ÕES M. A. 77. — Milline oli kirja kontekstist järeldatav „suurem" teos, on teadmata. — 2. „Ueber die Flexion des Wortstammes in der estnischen Sprache." Verh. GEG I, 2, 15—26. — 3. O. W. Masing (1763—1832). — 4. „Ueber die estnische Orthographie", mis ilmus pärast F-i surma: Verh. GEG II, 4 (1852), 51—71. — 5. Verh. GEG I, 3. — 6. Vt. kiri 2, viide 3. — 7. Ed. Ahrens (1803—1863), Kuusalu pastor ja eesti keele uurija, tema „Grammatik der Ehstnischen Sprache Revalschen Dialektes. I. Formenlehre" ilmus 1843. a. lõpul Tallinnas. — 8. „Nachtrag zur Declinationslehre." Verh. GEG I, 4, 19—33. — 9. Rosenplänteri vastus tundmata; tema eestikeelse raamatukogu omandas ÕES pärast omaniku surma. — 10. G. Fr. Sahmen (1789—1848), Tartu ülikooli professor, tsensor 1840—1847. — 11. Johann Sommer (pseud. Suve Jaan).

4. Faehlmann — J. H. Rosenplänterile.

Hochgeehrter Herr u. Freund!

Ihren Absagebrief habe ich mit letzter Post erhalten[1]. Sollte mein säumiges Antworten die Ursache sein, so will ichs wieder gut zu machen suchen — ohne mich des Vergangnen wegen viel zu entschuldigen. Waltet aber eine andere Ursache ob, so bitte ich mir darüber ausführlich zu schreiben.

Ihre Schrift: *Kolilaste seädus,* mit den verlangten Anmerkungen, erhalten Sie mit der heutigen schweren Post zurück. Was Sie in den Anmerkungen nicht finden, werden Sie in dem beigefügten Heft über estn. Orthographie finden[2]. In diesem Heft habe ich meine Ansichten über Orthographie niedergelegt. Als Norm kann ich sie noch nicht in die Welt treten lassen — es will noch manches mehr durchdacht u. durch Beobachtung (die mir leider so spärlich zufliesst) vervollständigt werden. Es thut aber eine Norm zu unserer Zeit sehr Noth, weil die verschiedenartigsten Vorschläge eben jetzt hervortreten, worunter manche sonderbar genug u. ganz unpassend sind.

Meine Ansichten in der Sache sind: 1) das brauchbare u. eingebürgerte Alte nicht aufzugeben. Dieses bezieht sich besonders auf die Verdoppelung der Vocale, um sie lang zu machen in der geschlossenen Silbe, und auf die zusammenfliessenden Doppelconsonanten, die meines Erachtens eigentlich doppelt sind. Die Neuerungen haben alle ihre Unbequemlichkeiten. 2) Jedem Schriftzeichen seinen Platz u. Wirkungskreis genau anzuweisen. Nach einer Kritik der Buchstaben finden Sie besonders den Accent u. das Weichheitszeichen beurtheilt. Den Accent hat man zu Geschäften verwenden wollen, die er seiner Natur nach nicht leisten kann: Silben zu trennen u. den Unterschied zwischen starren u. zusammenfliessenden Doppelconsonanten anzugeben. Er kann nur die Silbe schärfen, auf deren Vocal er steht. Das Weichheitszeichen ist in der letzten Zeit vielfältig falsch gebraucht worden; Sie finden über dasselbe ein Langes u. Breites — lieb wäre es mir, wenn es zugleich etwas Vollständiges wäre, um der Verwirrung endlich ein Ende zu machen.

Ahrens Orthographie scheint Ihnen eben so wenig wie mir zu gefallen. Es ist ein schiefes einseitiges Schnitzelchen aus der finnischen Orthographie, unbequem u. ohne Consequenz. Ich bitte, dass Sie meine Sätze genau prüfen möchten, damit ich das Mangelhafte bessere u. ergänze. Es wäre wünschenswerth, wenn Mehrere vereint gegen die Neuerer auftreten könnten.

Nächstens mehr. Für heute mit unveränderter Anhänglichkeit u. Hochachtung

Dorpat,
d. 26. *Sept.*, 44.

Ihr ergebenster Diener
Faehlmann.

1. Kiri pole säilinud. — 2. Vt. kiri 3, viide 4.

5. Faehlmann — C. E. v. Napiersky'le.

Hochgeborener Herr,
Hochgeehrter Herr Staatsrath!

Mit meiner alten Entschuldigung muss ich auch diesen Brief beginnen. Der Drang mannichfaltiger Geschäfte zu Ende des alten u. zu Anfang des neuen Jahres hat mich die Antwort auf Ihren Brief[1] von Posttag zu Posttag verschieben lassen.

Gegen die Ehre, dass mein früherer Brief [2] mit meines Namens Unterschrift abgedruckt werden solle, habe ich nichts einzuwenden. Ueber seine Bedeutsamkeit oder Unbedeutsamkeit haben Sie die Entscheidung aber auch die Verantwortung. Ich überlasse es auch ganz Ihnen, die nothwendigen Abkürzungen u. Milderungen des Ausdrucks zu machen. Nur Einiges wünschte ich abgeändert. Den Passus, *Kruse* [3] betreffend, bitte ich dahin abzuändern: „Sie wissen, dass ein Theil dieser Sagen in einem neuerdings erschienenen Buche gedruckt erschienen ist — mit Benutzung einer Abhandlung von mir, doch ohne mein Wissen und leider verstümmelt. Doch werden Sie auch in dieser Fassung den Geist dieser Sagen erkennen." Denn ich will nicht der Erste sein, der gegen dieses Chaos zu Felde zieht. Ein Historiker von Fach muss *K*[*ruse*] auf seinem eigenen Gebiete angreifen, u. Blössen hat er hier doch grosse u. unverschämte.

Ich glaube hier u. dort „Stirne" statt „Stirn" geschrieben zu haben. Ich bitte dieses zu verbessern u. noch vielleicht andere Schreibflüchtigkeiten, die — Gott weiss es — bald in der Feder, bald im Tintenfass stecken.

An die Aenderungen knüpfe ich eine Bedingung. Die Sage von der Erschaffung der Welt gehört zu einem grössern Sagencyclus, den ich mit der Zeit bearbeiten u. stückweise in unserer estnischen Gesellschaft mittheilen werde. Ich behalte nur das fernere unumschränkte Eigenthumsrecht vor. Das schadet meines Erachtens Ihrem Zwecke nicht.

Wir sind in ein neues Jahr getreten u. es ist die Zeit frommer Wünsche u. guter Vorsätze. Gott gebe, dass das neue Jahr die Wunden einigermassen heilen möchte, die das alte dem Vaterlande geschlagen hat. Mein in diesem Augenblick ernstlich gefasster Vorsatz ist aber, im laufenden Jahr ein fleissigerer Briefschreiber zu sein.

Mit vorzüglicher Hochachtung verbleibe ich

Ew. Hochgeboren

ergebenster Diener

Faehlmann.

Dorpat,
d. 24. *Jan.,*
1847.

1. C. E. v. Napiersky' kiri pole säilinud. 2. Kiri pole säilinud, katkendeid sellest on avaldatud teoses „Scriptores rerum Livonicarum" II, 680—684 kommentaarina selles uustrükina ilmunud J. W. Boecler'i „Der einfältigen Ehsten abergläubische Gebräuche" juurde. — 3. Küsimus on Fr. Kruse' teosest „Ur-Geschichte des Esthnischen Volksstammes." (Moskau 1846.) Vrd. ka ÕES-i Kirjad IV 108 j. ja A. Annist F. R. Kreutzwaldi „Kalevipoeg" II 68.

Fünf Briefe von Fr. R. Faehlmann.

Der einzige umfangreichere, bis auf unsere Tage erhaltene Briefwechsel von Dr. Fr. R. Faehlmann, dessen Initiative und hervorragender Wirksamkeit die Gelehrte Estnische Gesellschaft ihr Entstehen und ihr erstes Aufblühen verdankt, ist vor kurzem veröffentlicht worden (Faehlmanni ja Kreutzwaldi kirjavahetus. Trükki toimetanud M. Lepik. Tartu 1936. XVI + 220 S. Õpetatud Eesti Seltsi Kirjad IV). Als Ergänzung dazu veröffentlicht derselbe Herausgeber hier fünf bisher unbekannte und unpublizierte Briefe Faehlmanns an verschiedene Personen; sie dürften dazu beitragen, auf die Persönlichkeit und die Wirksamkeit ihres Verfassers ein neues Licht zu werfen.

Ajaloost kirjandusloos.

G. Suits.

Minevikukujutus vajab möödunud päevade traditsiooni. Minevikust jutustav ilukirjandus on tähelepandaval määral sõltuv ajalookirjutamisest. Samuti minevikuainete dramatiseerimine.

Aga see on sõltuvus, millesse mahub palju leiutamise vabadusi.

Kõneleme ajaloolisest romaanist ja ajaloolisest draamast, kui teose faabula mingis suhtes on ajalooliselt tõestatud olude ja sündmustikuga. Mõttekujutuse ühendusse püüdmine endiste inimsaatustega on siis viljastanud autori ülesannet. Kas tulemuseks on pinnalisemalt või sügavamalt historiseeriv luuleteos, ajalooline kostüüm tõstab elamuste sugestiivsust. Ja tõestisündinud loo paiste on mõjuvamaid vahendeid lugeja väärtustundmuste tõhustamiseks.

Oleviku taha tungiv mõttekujutus ei tarvitse aine kunstipärase elustamise õigusi suruda ainult ajadokumentidel põhjenevaisse piiridesse. Minevikunägemustesse töötamine küsib küll kroonikaid, ürikuid, mälestussugemeid. Eestleitud traditsioonis võib kirjanikupilk avastada soodsaid eelvorme oma faabulajuhtimiseks. Sellejuures on looval kirjanikul vajadus ja vabadus dokumenteeritud ajalõike pilti täiendada luulekujudega: tal on võimalus teatmeallikate andmeid ületada fiktiivsete tegelastega. Tal ei puudu ahvatlus tegelaste seiklusi lisandada, iseloomustamist psühhologiseerida, poolehoiuvaistudele vastavat sihipüüdlust idealiseerida.

Nii väliskirjandusest kui oma rahvuskirjandusest teame seda minevikumotiivide käsitlusel proovitud võtet: jutustuse või lavas-

tuse esialaline kangelane on fiktiivne; aga ta joondub tõestatult vastuoluliste jõudude ja oluliste sündmuste tagapõhja vastu. Jah, ta etendab heroilist osa tähendusrikkas ajaloolises liikumises. Niisugune oli ka eesti ärkamisproosa haarav esikteos ajaloolise jutustuse alal.

I

Mõtleme Ed. Bornhöhe „Tasujale". Noor autor oli kirjutanud „jutustuse Eestimaa vanast ajast". Ta astus lugeja ette väitega, et tahab püsida „histooria põhja peal". Oli ta püüdesihiks siis võimalikult tõsiasjaliku täiuse ja täpsusega reprodutseerida võõraste feodaalsete isandate alla heidetud rahva elu-olu, võimalikult objektiivse minevikutunnetusega kujutada ürgjõulise vabadustungi puhkemist XIV sajandil? Selle püüdesihi varustuses poleks palav ärkamise inspiratsioon suutnud esineda. Ajaloolistel andmeil põhjenevat miljöökirjeldust on üsna napivõitu selleks, et seletada mässuliste meeleolude kasvupinda ning Jaanuse taolise rahvajuhi ilmumist. Jaanuse armuloo romantiseerimine lossipreiliga, ta ideaalkuju kõrgendamine talupoegsusest, ta isiklikud kokkupõrked saksa rüütliülbuse ja toore vägivallaga on jutustuse käigus värvikalt tõstetud nähtavale. Ei nähtu samavõrra hulgalise rahulolematuse haudumist Taani ülemvõimu all, agraarrahutuse käärimist saksa vasallkonna vastu Eestimaal. „Tasujast" ei tule otsida meie keskaja selgeltnägemist ega jutustust kandvate motiivide tervikulist kompositsiooni. Teose lõpupoole kerkib väljamõeldud kangelane oma rüütlilikult lehvivate kübarasulgedega — teame küll — mässavate talupoegade etteotsa. Ta tormab päris reaalselt ja sugestiivselt antud ühiskondlikkude kirgede keerisesse. Lõppvaatus on täis ajaloolise tõega kohutavaid momente, ja Tasuja langeb Tallinna piiramisel surmapõlgavas võitluses, meeltülendavalt, rahvuskangelasena.

Tänu Bornhöhe nooruslikule algatusele sai eesti laialdasem lugejaskond 1880. a. põneva jutustuse näol teada 1343. a. unarule vaibunud jüriööst. Ükski eesti kirjamees polnud sinnamaani andnud lähemat aimu eestlaste viimasest suurest vastuhakkamisest enne raskemat orduaegset orjastumist. Tolle tundmust ja mõttekujutust haarava liikumise populaarteadusliku esituseni polnud

jõudnud J. Hurda „Pildid isamaa sündinud asjust“ (1879). J. Jungi „Kodumaa“ nimelises tagasivaadete sarjas oli 1878. a. paaril „Sakala maa“ leheküljel puudutatud kõnesolevat keskaegset katset sakslaste ikke maharaputamiseks. Pärast seda on eesti edenev ajalooteadus möödunud sajandite sündmusi valgustanud üksikasjalisemas populaarses käsitluses. Aga vaevalt on ükski puhtajalooline kirjeldus mingist tähtsast minevikukonfliktist meie maa riiklikus ja ühiskondlikus arengus nii palju lugejaid kaasa tõmmanud kui Bornhöhe „Tasuja“. Illusoorne nimikangelane 1343. a. avaliku tegelasena oli niivõrd õnnelikult leiutatud, et ta varju jäid neli ajalooliselt õnnetut „eesti kuningat“.

See romaneskne väikeromaan oli oma esimeste lugejate alateadvuses otsekui täienduseks varemalt virgutatud kalevipoegsele traditsioonile. Minevikukaugusest vaimustava heroismi eeskuju näidates pakkus „Tasuja“ ühtlasi ajaloolisemaks tuntavat ja hõlpsamini tajutavat veetlust kui see kangelasmuistend, mille sugemeist Kreutzwald oli heietanud rahvusliku eepose.

Vaimustumiseks pole tarvis kunstiküpset maitset. Lihtsameelset arusaamist ei tarvitse häirida ei eba-ajaloolised liialdused, ei ilutsevad ja hirmutsevad stiilivärvingud, ei keelelised väärvormid Bornhöhe jutustuses. Maast madalast maitseb ülekohut kannatanud esivanemate poegadele tugev tasujatundmuste agiteerimine, sihitud ajalooliste vaenlaste vastu. Ei puudunud küll juba esimeste eesti haritlaste seas neid, kes Bornhöhe hoogsa noorusteose kirjanduslikku taset ei saanud väga kõrgeks kiita. Küsimus oli ägedast protsessist eestlaste ja sakslaste vahel, peatõstmise palavaks püüdeks eestluse vaimuomadusi ülendada, ja „Tasuja“ sõnastus ei kubisenud mitte ainult eksitavaist trükivigadest, vaid ka halbadest germanismidest. Sellest algas arvustus. Teose hilisemais väljaandeis on mõnevõrra hoolitsetud keelekorrektsuse kohendamise eest. Aga kas sellega on parandatud ka sisus peituvad naiivsed väärkujutlused?

Hariduse tähtsustamine oli meie rahvuslikul ärkamisel kahtlemata üheks sümpaatseks jooneks. Bornhöhe on seda kaasaegset püüdlust üle usutavuse piiride projitseerinud ka oma sümpaatsele keskaegsele kangelasele. Pole võimatu eesti vabataluniku poega mõtelda Mustamunga kloostris kirjatarkust õppimas. Aga need ladinakeelsed ajaraamatud, mis ta laenab mungaks ja metsa-

üksiklaseks hakanud õilsalt rüütlilt! Hea küll, „Messina sõjad" osutusid trükiveaks. Ometi alles humanistlikul ajastul oleks küll vähegi õigustatud olnud Jaanuse ühendusse viimine klassilise haridusideaaliga, Jaanuse unistused vanade kreeklaste vabadusvõitlustest ja rahvajuhtidest, Ateenast, Periklesest. Nüüd pole selle taga muud kui üsna saamatu tung eestlase enesearendamisega hiilgamiseks. Nõudlikum lugeja ei saa kergeusklikult heaks võtta seda, mis ajalooliselt on täitsa ebatõenäoline.

Ka rahvalik vaimustus „Tasujast" on Eesti iseseisvuse aastail juba kahanemas. Kaasaegsete olude ja ajalooliste perspektiivide muutumine pole oma mõju avaldamata jätnud vabahuvilisele lugemisele. Aga ühtlasi on „Tasuja" tunnustatud teeneliseks teoseks eesti noorsookasvatuses: see jutustus on omandanud otse kohustusliku koha meie praeguses algkooliõpetuses. Positiivne kasvatusvahend eesti rahvusliku eneseväärtusetundmise ja ettevõtliku tegutsemise ergutamiseks — see soovitus pole „Tasujast" tagasi tõmbunud ka mõisate rüüstamisstseenide ja pappide vaenu pärast.

Meie praegused kirjanduspedagoogid teeksid hästi, kui nad „Tasuja" positiivsete pooltega ei püüaks kinni katta jutustuse ajaloolise vaimu ja kunstilise tõe puudusi. Eesti raamatuaasta puhul korraldatud ankeet on meie varasema historiseeriva proosa kohta kuuldavale toonud muidki hääli kui harjumuspäraselt imestlevaid. Vastandina mõne meie vanema kirjandusloolase apologeetilisele hinnangule väljendab näiteks J. Laidoner oma otsust tähelepandava teravusega: „Juba poisikesepõlves arvasin, et need romaanid on naiivsed ja pseudoajaloolised" (Koguteoses „Raamatu osa Eesti arengus", 1935, A. Palmi artiklis). Selles karmis otsuses polnud „Tasuja" küll mitte eraldi mainitud, aga ka mitte erandlikult eelistatud, nagu mõnes teises ankeedi vastuses.

Kohustuslik „Tasuja" lugemine on meie tänapäevasele noorusele ajalootundide saateks — ja ajalugu kirjandustootundide saateks. Kirjandusliku historiseerimise kõrvutamine kontrollitud historismiga tohiks tänapäev teritada vististi keskmisegi õpilase arvustusvõimet. Tahes või tahtmata kasvab selle läbi „Tasuja" ajaloolise usaldatavuse kriitika. Tohiks süveneda tunnetus ajaloolise tõe ja inimlik-eluliste nägemuste vahekordadest, ajaloolisi jõude sümboliseerivate luulekujude tekkimise väärtusest.

Kirjandusloolised eriuurimused võiksid abistada pedagoogide tööd. Paraku on tõsi, et ajaloolise žanri sugenemist meie jutukirjanduses veel pole põhjalikumalt uuritud.

„Tasuja" kirjutamisakt rahvuslikus ärkamiselevuses, teose ühendamine 17-aastase autori ülespüüdmise pinge ja ta rahvaomaste sümpaatiatega — see ootab alles lähemat selgitust. Selle juures ei saa arvestamata jätta poisikeseohtu Bornhöhe kasvamist balti-saksa õhkkonnas, ta käärivate harrastuste ja kannatamatuse osanemist saksa haridusest, saksa raamatuist. Aga need on küllalt keerukad kompleksid lihtsamagi pioneerteose sünniloos. Pole olnud ülearune pöörduda avalikkude tegelaste poole usutlusega, mis nad „Tasujast" arvavad: see on andnud võrdlemisi hõlpsasti huvitavaid lisandeid teose järelmõju kohta. Saamisloo küsimused on kinnisemad.

Pole teada „Tasuja" loomisprotsessist tunnistavaid käsikirjalisi sugemeid, kirju, memuaare. Peab katsuma, mis saab tekstist enesest välja lugeda allikate avastamiseks, vastuvõetud mõjude usutlemiseks. Geneesiküsimustesse puutuvate abiandmete puudumisel peab küll nii mõndagi jääma umbkaudsete oletuste valda. Pole kindlat kriteeriumi selle piiritlemiseks, mis noor sulemees oma isiklikust elukogemusest on üle kandnud, kui palju ta „Tasujas" on kasutanud oma kasvumiljöös — mõisa ümbruskonnas — nähtut ja kuuldut. Aimame erksa elunärvi ja liikuva mõttekujutusega kirjutamist; mitte samavõrra süvenenud realiteediteadumust. Algaja ajalooliselt tingitud jutustuse alal ei võinud ju omada ka sügavamat minevikutundmist. Ta teosesse valgunud allikaist on tähtsamaks kahtlemata Chr. Kelchi kroonika; Kelchi mainib autor ise oma proloogitaolises visandis, tsiteerides tuumlauset „mõisnikkude taevast", „pappide paradiisist" ja „talupoegade põrgust". Teatavasti pole see rootsiaegne kroonika oma keskaegselt osalt küll mitte esmajärgulise allika-väärtusega. Aga kõigist ajaraamatuist, kust Bornhöhe võis 1343. a. suure vastuhakkamise kohta andmeid ammutada, käsitles Kelch'i „Liefländische Historia" (1695) eesti rahva saatust soojema kaastundmusega. Seletust kaebealuste hirmutegudele otsiti neis kroonikaridades juba võõraste sissetungijate ja põliste pealekaebajate talumatust hirmu-

valitsusest, õnnetu pärisrahva karmist orjastamisest. Seda kausaliteediseletust täitis Bornhöhe oma noorusliku ja ärkamiskirgliku temperamendiga. Vana Kelchi ajalookirjutamist oma jutustuse käiku sisse põimides andis ta tasumist ja kadu ulguvale hulgaliikumisele kangelase ülereaalses kraadis. Tähelepandav, et Kelchi kroonika vaikides möödub neist neljast eesti talupojast, kes end teiste teadete järgi lasknud kuningaks hüüda ja kes röövitud kuldseid neitsipärgi küllalt heaks pidanud pähepanemiseks. Kelch märgib üldsõnaliselt arukate juhtide puudumist; aga rõhutab selle asemel hulgalist kangust „ennemini surra kui uuesti orjusse langeda".

Ons Bornhöhe jälginud ainult oma mõttekujutust seal, kus ta kroonikakirjutaja käest on lahti lasknud?

Ühestki teisest kroonikast ei võinud ta eest leida ei Tasuja ega ta vahva vanaisa Vahuri ideaalkuju. Tasuja eluloo kõrgendamine tavalisest talupoegsusest peidab eneses ilukirjandusse kuuluvaid eeskujusid. Ta faabula juhtimises, ta tegelaste karakteristikas ja stiilielementides on märgatud sarnasusi selle ajaloolise romaani koolkonnaga, mis tagasi läheb Walter Scottile (Ridala). Saksa ajalooline romaan oli meie ärkamissajandi 70-dail aastail jõudnud oma lokkavamasse toodangujärku. See ei jäänud mõjuta ka balti-saksa kirjandusele, kus Pantenius juba 1875. a. oli avaldanud menuka minevikuromaani „Allein und Frei". Motiivide ja kompositsioonivõtete lähem võrdlus võiks veel mõnevõrra selgust tuua senistesse umbkaudseisse oletustesse.

Milliseks lõplikus eritluses osutukski Bornhöhe ande leiutav ja assimileeriv osa, võõrkirjanduslikkude mõjude konstateerimine ei paljasta seekord ettenähtavalt mitte plagiaate. „Tasuja" ei kaota õigust algupärase jutustuse nimetusele.

Täiskasvanute hinnangus pole selle romaneskse väikeromaani lugemisel tänapäev küll enam sama tähendust kui noorsoolugemisena. Ei saa salata, et noore Bornhöhe meeles mõlkunud medievalism pole küllalt selgenägelikult läbi viidud. Siiski ei kaota „Tasuja" õigust ka meie esimese tähendusrikka ajaloolise jutustuse nimetusele.

II

Bornhöhe järgmine jutustus „vanast ajast“ ilmus kümme aastat hiljem. Jutustus lõppes otsekui ohkega rahva pärast, kes ikke all unustanud „oma terve ajaloo“.

„Villu võitlused“, 1890, ahvatlesid lugejat samasse ajakaugusse kui „Tasuja“. Kirjanik näis jatkavat 1343. a. liikumise joont tegevuse ümberpaigutusega Harjumaalt Sakalasse, kus tollal Viljandi ordulossi ajalooliselt tõestatud komtuuriks oli Goswin von Herike. Järjejutu tendents on endiselt sihitud saksa võimupidamise vastu. Lugejaile meeldinud keskaegse eesti patrioodi kangelaskuju ilmub mungarüüs salaja Viljandimaale, et sealseid suguvendi ühisele jüriööaktsioonile üles õhutada. Abikangelast oligi tarvis seal, kus talurahvas ägab maksukoorma ja igasuguse rõhumise all, kus üksikud paremale järjele pääsenud ei hoolinud muust kui oma isekaist huvidest, olid demoraliseerunud koguni saksasõbralikukski. Kohalikuks tüsedamaks tegelaseks osutus sepp Villu. Keharammult mitte palju taga Tasujast, ei suutnud ta oma kahepaikses sotsiaalses asendis, oma iseloomuomaduste ja silmaringiga asendada ideaalset rahvajuhti. Viljandlaste vabadusnõu oli liiga visa selleks, et jüriööl lõkkele lüüa. Silmakirjalisse alamusse peidetud mässusepitsus tuli siis toomapäeval viimati välja viljakümnise regedel. Sõge hulljulgus, mis lossikomtuurile oli juba ette ära reedetud, sõit surma suhu!

Niipalju selle Bornhöhe jutustuse äärjoonte meenutamiseks. „Villu võitlused“ ilmusid juba järelärkamise umbsemas õhkkonnas. Ümbritsevas kaasaegses ühiskonnas madalamale surutud meeleolud oleksid end nagu tunda andnud ka selles ajaloolisena esinevas jutustuses. Pole siin enam nii kandvat ja kõrget keskkuju kui „Tasujas“. Ei uhku vastu enam ulja võitluskire kasvavat julgust ja hoogu. Ajaloo tormisesse tõmbetuulde tõttamise paatost esindab siin Tasuja ainult abikangelasena. „Villu võitlustes“ on lisa saanud realistlikkude joontega olustikukirjeldus, tegelaste karakteristikas tõsiste joonte segamine koomilistega. Sellega kõrvuti ja läbisegi on aga kasvanud ka põrutavate ja liigutavate sündmuste kirevus, mille peamotiivideks on kas armastus või sõjakas seiklus. Saatusliku suursündmuse ettevalmistusse kuuluvad neis võitlustes keerukamalt kui „Tasujas“ seisuse ja

rahvuse vastased armukiusatused. Ilusa Maie melodraama röövrüütli küüsis annab relvasepale Villule lõpliku tõuke tasumisvande hukatuslikule teostamisele asumiseks. Need vanemat tüüpi ajaloolise romaani romanesksed jooned ei mõju tänapäev enam kuigi efektikalt. Ei võitnud „Villu võitlused" — tähelepandav nähe ka eilsete lugejate juures ligilähedaltki seda poolehoidu ja vaimustust, mis oli „Tasujale" osaks saanud. Küllap jutustuses lihtlugeja vaist siin tundis midagi võõrastavat, ebaomast, masendavat, millega ei lepitanud tõestisündinud loo paiste ega haledus Viljandi õnnetul toomapäeval kannatanute ja hukkunute pärast.

Aga ei pääse mööda ka eelarvustest. „Villu võitluse" ilmumist tervitas kaasaegne arvustus kui vaimukat liginemist mineviku „kodustele asjadele" ja ajaloolisele tõele. Ed. Vilde seisis siis realismile rõhkupaneva hindamise eesotsas (kuigi talle ei meeldinud Villu nimi ajaloolises kostüümis). Relvastunud maameeste kummalises killavooris ja selle katastroofis ei tundnud ta kahtlust: „Tuttav õnnetu Toomapäev neljateistkümnenda sajandi esimesel poolel, mil Sakala maa Eestlastest, kes Viljandi lossi kavalusega sisse tungisid, et rüütlite üle võitu saada, suur hulk ärritatud ordumeeste läbi koledal kombel maha notiti" („Postimees" 1890, nr. 125). Tundus päris usutavalt ja realistlikus mõttes huvitavalt, et Villu ja ta mehed keskaegsete agraarolude väiksemate vendadena lossi õue üritasid pääseda sõjakavalusega, kümnisekottides. Põhjendatud emaegoismi ja muude nõrkustega näis olevat ka Risti Krõõda reetmine. Nii äärjoonestub ju see kõik nimetute tegelastega vanades kroonikaiski.

Bornhöhe sugupõlv ei arvestanud, et vanad kroonikakirjutajad mõnikord ka ennast ja teisi võisid petta. Realistlik mõtlemine ei küsinud: ons tõenäoline kellegi kotti mahtumine täies varustuses ja pealegi nii, et vastased terve säärase salkkonna kardetavast vembust midagi ei märka? Kirjanduslugu kiitis Bornhöhe käsitluseni jõudes heaks jutustaja püüdu tegevusse välist ja seesmist tõtt kooskõlastada, ja välise tõe all tuli mõista viljandlaste mässukatset, mis olnud küll nõrgem harjulaste tugevast vabadustungist, aga samati ajalooline (Kampmaa).

Vaatame siis nüüd, mis tagatised on „ajaloolise toomapäeva kurbmängu" uskumiseks. See uskumus on tekitanud arusaama-

tusi, mis pole piirdunud ainult „Villu võitlustega". Seda enam põhjust usutleda traditsiooni kahtlast tõepärasust.

„Villu võitlused" ei sõltu mitte vähemal määral pärilikust ajalookirjutamisest kui „Tasuja". Toomapäeva loo juurde juhatada on autorit võinud juba Kelchi kroonika lugemine. Avardunud pilguga pole tal raske olnud sama sõjaka seikluse jälgi ajada ja leida ka kahest teisest rootsiaegsest allikast — Russowi ja Hjärne kroonikaist. Kõik kolm jutustasid vanade viljandlaste võitlusintriigist ja selle kurvast lõpust üsna ühtepidavalt, sugereerisid seega esivanemate tegudest huvitunud eesti kirjanikule otsekui tõsiloo veenvust, pakkusid talle ühtlasi tänulikuna tunduva algsüžee ja eelvormi uue ajaloolise jutustuse väljatöötamiseks. Aga mitte küllalt sellest n. ö. põhiredaktsiooniks kõlbavast alusest. Toomapäeva lugu on Bornhöhe pilgu ette nähtavasti puutunud veel ka teises versioonis, ja sündmustikku kombineerivale jutukirjanikule on seega tõuget andnud kaks üksteisest erinevat algloo teisendit.

Mõtlen Joh. Renneri kroonikale „Liflendischer historien negen boker", mille vanemad osad on tõenäoliselt kirjutatud varsti peale orduriigi langust. Väljaantud on selle kroonika käsikiri 1876. a. Renneril leiduv Viljandi lugu on tähtpäevatu, aga muidu lähemasse ühendusse viidud 1343. a. liikumisega: Harjumaalt tulnud talupojad tahavad Viljandi lossi vallutada — otse anekdootlik võõrast maanurgast saabunud mässuliste nõu lossi õue pääseda kümnisekottides! Salanõu avaldajaks on siingi „vana naine, kelle poeg teistega kaasa läinud". Lõpp erineb jällegi, ja nimelt järgmise detailiga: relvamehi peitvad kotid pistetakse Russowi reas piikidega läbi, vedajad lüüakse maha; Renneril visatakse nad kõik sügavasse lossikeldrisse. Kroonikakäänud pole siiski pärit nagu ühest suust.

Tõenäoliselt on Renneri kroonika Bornhöhele sisendanudki idee Tasuja ilmuda laskmiseks Viljandi vaateveerule. Ja „Villu võitluste" katastroofi kujutuses on rakendust leidnud kroonikate lahkuminevad versioonid: jutustuse regedel kotitsevad lihtmehed pistetakse piikidega surnuks, Villu heidetakse vabakirja mehena lossikeldrisse jäädavalt vangi.

Aga kust siis XVI ja XVII sajandi kroonikakirjutajad välja võtsid sellesinatse loo algvisandid?

Küsimusse kerkib siin traditsioonisugemeid koguv ja kompileeriv harrastus, mis veel küllalt kriitiline polnud vahetegemiseks tagatult tõepäraste andmete ja kontrollimatu kuulduse vahel. Renneri kroonikat on üldiselt hinnatud esmajärgulise väärtusega teatmeid sisaldavaks allikaks 1343. a. sündmustest. On ju Renneril tolle keskaja käänu kirjeldamiseks kasutada olnud ordupreester Bartholomäus Hoeneke riimkroonika, mis pärast kaotsi läinud. Olles preestriks Järva foogti juures elas Hoeneke 1343. a. ärevuse ja tegelaste ligemas ümbruskonnas. Ta võis kroonikat kirjutades ammutada nii oma kogemustest, silmnägijate tunnistustest ja muist otseallikaist. Viljandi ordulossist elas ta eemal. Nii üksikasjaliselt kui Renner-Hoeneke kroonikas on kirjeldatud talupoegade suurt vastuhakkamist, Taani ülemvõimu nõrkust ja Ordu sõjaretke Eestimaal, ähvardava liikumise ulatumisest Viljandimaale pole muud jälge kui väike fantastiline kuulujutt.

Renneri 1876. a. väljaande toimetajad R. Hausmann ja H. Höhlbaum pole küll kahelnud selle loo tõepärases tuumas, kuigi nemadki tarvilikuks peavad näidata mõnele ilmselt Renneri poolt lisandatud joonele. Kuid on põhjust kogu Viljandi lossiga lokaliseeritud lugu sõgedate talupoegade sõjakavalast seiklusest ja selle seikluse verisest karistusest oletada Renneri lisanduseks kuulduspärase traditsiooni põhjal. Selle traditsiooni teisendeis esines lavastus küll harjulastega, küll viljandlaste ja toomapäevaga.

Nende ridade kirjutajale pole meie suulistest rahvapärimustest praegu teada mingit kohamuistendiks peetavat toomapäeva jutundit. Ka ajaloolise tõe ja luule vahel vankuvaks muistendiks on lugu ebaehtne. Ajalooliseks arvatud ja Viljandisse paigutatud „toomapäeva kurbmäng“ on üks neist rändjutundeist, mis vanale Liivimaale on tulnud Preisi ordumaalt.

Meie kodumaa minevikumälestuste harrastajaist pööras juba J. Jung brošüüris „Sakala maa ja Viljandi lossi ja linna aja loust“ tähelepanu ühele preisi paralleelile. Ka Ditmarsch'i maakonna talupojad olevat krahv von der Bökelnburgi lossile samasuguse kavalusega kallale tunginud. Jung märkas traditsiooniteisendite sarnasust, aga ei kahelnud traditsiooni tõepärasuses. Ta arvates oli Viljandi meeste kuri kavatsus koguni „mõnest alamast Sakslasest välja tulnud, kes Ditmarsi talunikkude tegu täädnud“

(Jung, „Kodumaalt“ nr. 7, 1878). Nii ei kõigutanud Bornhöhet kroonikateatmete usalduses ka see viibe, kui ta seda luges.

Peab konstateerima, et eba-ajalooline kujutlus viljandlaste 1343. a. mässukatsest püsis balti-saksa ja eesti tõsises ajalookirjutamises veel möödunud ja käesoleva sajandi vahetusel. Jah, V. Reimani populaarteaduslik „Eesti ajalugu“ kandis tuttavaks saanud luulekujutlust üle Eesti iseseisvuse künnise.

Alles 1920. a. järgnes selle traditsiooni paljastus. Paljastajaks polnud keegi muu kui nüüd juba kadunud Fr. Kuhlbars, teatavasti teenelisem luuletajana kui uurijana. Aga oma tavalise varjunime all avaldas Kuhlbars 1920. a. Sakalas (nr. 92) päris asjaliku artikli „Toomapäev aastal 1343 Viljandi lossi õues“. Oma arutluses jõudis ta tulemusele, et 21. detsember polegi nii mustaks päevaks Sakalamaa ajaloos nagu arvatud, sest et 1343. a. veresauna viirastus Viljandi lossi õues pole mitte ajalooline sündmus, vaid „rändav muinasjutt“. Sama tähelepandav kirjutis ilmus kaks aastat hiljem raamatus „Villi Andi uurimised“ (1922). Pole ülearune meenutada, et Kuhlbars uuesti käsile võttis Jungi poolt Viljandi võrdkohaks kergitatud Bökelnburgi lossi loo: „Ka seal killavoorid meestega viljakottides; ka seal ärda südamega eidekene oma palvega ja märgiga, mille ta oma poja koti peale õmbles“. Kuhlbars arvas, et Bökelnburgi-Viljandi loo on esialgu liikvele lasknud mõni katoliku munk järgmise õpetliku sihiga: „Näe, kes teisele hauda kaevab, langeb sinna ise sisse.“

Võrdluseks toodud preisi paralleel kuulub nn. ebaehtsate kohamuistendite liiki. See balti kroonikateisendite teisend leidub Karl Müllenhofi kogus „Sagen, Märchen und Lieder des Herzogtums Schleswig, Holstein und Lauenburg“ 1921 [2]. Meid huvitav lugu paikub seal nr. 8 järjekorras pealkirja all „Graf Rudolf auf der Böckelnborg“. Mainitud raamatu teise trüki toimetajaiks on kuulsad folkloristid Bolte ja Polivka. Nende kommentaarid avardavad pilku nägema enam kui ühte Holsteini feodaaloludes mängivat muinasjuttu — viipavad lähemale röövlijutte vaatides varitsemise motiividel — juhatavad tagasi vaatama kuni Trooja puuhobusteni — veel kaugemale Egiptusesse.

Kuid vähemalt „Villu võitluste“ pärast pole meil tarvis seda kirjandusloolist turismi ulatada nii kaugele.

Silmnähtav on juba meie nüüdse ajaloouurimise ja ajalookirjutamise skeptiline suhtumine 1343. a. suure liikumise kottipugemisse Viljandis. Kahjuks pole meie kirjandusloo õpikuist ja kirjanduslikust elust veel kadunud väärkujutlused toomapäevaga ühendatud kurbmängust. Olgu siis selge sõnaga öeldud, et Bornhöhe „Villu võitlused" tuleb lahti mõista ajaloolise jutustuse nimetusest.

Toomapäeva loo dramatiseeringud ei käsitle samuti mingit „tuttavat episoodi eesti ajaloost". Kroonika aluselt kõrvalekaldumised on siin ainult draamakirjaniku ande, loova fantaasia ja kunstikavatsuse küsimuseks. Kui näiteks Aino Kallase „Mare ja tema poeg" lavastuste puhul 1935/36 piike on murtud „ajaloolise tõe" vastu patustamise pärast, siis on see olnud suureks arusaamatuseks.

Sur l'histoire dans l'histoire de la littérature.

L'auteur traite des genres historiques dépendant de la description historique. Il étudie de plus près les oeuvres de Ed. Bornhöhe qui ont frayé le chemin au récit historique estonien. La critique des sources de „Villu võitlused" (1890) nous révèle, que le caractère médiéval estonien de cet ouvrage est anti-historique: le sujet en est basé essentiellement sur une légende locale non authentique, un conte ambulant, dont une des variantes les plus connues est „Graf Rudolf auf der Bökenburg".

Est A-1625
30.
TÜ RAAMATUKOGU
1 0300 00854622 0

Est A-1625
30.
TÜ RAAMATUKOGU
1 0300 00854622 0

ÕPETATUD EESTI SELTSI TOIMETUSED XXX (2)

Est A-1625

LITTERARUM
SOCIETAS ESTHONICA
1838—1938

LIBER SAECULARIS



ÕPETATUD
EESTI SELTS
1838

TARTU 1938